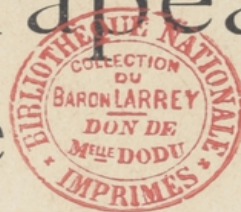


GÉNÉRAL THOUMAS

Autour du Drapeau Tricolore



1789-1889

Campagnes de l'Armée Française depuis cent ans

DEUX CENTS ILLUSTRATIONS

PAR

L. SERGENT



PARIS

A. LE VASSEUR ET C^{ie}, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



A. Larrey



GÉNÉRAL THOUMAS

Autour du Drapeau Tricolore



1789-1889

Campagnes de l'Armée Française depuis cent ans

DEUX CENTS ILLUSTRATIONS

PAR

L. SERGENT



PARIS

A. LE VASSEUR ET C^{ie}, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



A. Le Vasseur

Avertissement

Autour du drapeau ! Sous ce titre, l'auteur du présent livre a essayé de résumer l'histoire des guerres soutenues par l'armée française depuis 1789 jusqu'à nos jours. Pour faire tenir un aussi vaste sujet dans un cadre forcément limité, deux procédés s'offraient à lui, consistant, l'un à rappeler tous les combats et batailles par une nomenclature exacte et complète, l'autre à choisir les faits les plus saillants et les plus intéressants pour les exposer en détail. Le premier procédé conduisait à la sécheresse du récit et risquait de provoquer l'ennui ; le second a paru insuffisant pour donner une idée des variations de la grandeur militaire de notre pays, pour expliquer les succès et les revers de nos armées. L'auteur a donc cru devoir s'en tenir à un moyen terme. Tout en résumant les faits dans l'ordre chronologique, il a laissé de côté ceux qui ne se rattachaient pas suffisamment à l'ensemble des événements, et il a pu ainsi accorder une place aux épisodes émouvants ou caractéristiques.

Il a cru devoir, d'ailleurs, passer sous silence tout ce qui est relatif à la marine, et ne faire intervenir l'armée de mer dans ses récits que lorsque cela devenait indispensable pour l'intelligence des événements. L'histoire de la marine, de 1789 à 1889, contient trop de pages palpitantes d'intérêt pour qu'il soit possible de les traiter comme un accessoire de l'histoire de l'armée. Elle doit être l'objet d'un travail spécial consacré à faire ressortir, comme ils le méritent, les glorieux efforts de nos marins et le dévouement dont ils ont donné des preuves éclatantes jusque dans les circonstances les plus critiques.

Pendant cette même période de cent années, l'armée française, héroïque à Waterloo comme à Iéna, à la Bérésina comme à Marengo, a connu tour à tour la joie des plus éclatants triomphes et l'amertume des désastres les plus écrasants. L'auteur s'est efforcé de rechercher et de signaler les causes de nos défaites, aussi bien que celles de nos victoires. Ainsi entendue, l'histoire de nos guerres renferme à la fois un encouragement et une leçon. En voyant ce qu'a été notre armée dans le passé et comment elle s'est relevée plusieurs fois au lendemain des plus terribles catastrophes, nous

pourrons juger de ce dont elle sera capable dans l'avenir ; nous pourrons concevoir la ferme espérance qu'à la première occasion elle effacera encore par de brillants succès le souvenir de ses revers momentanés ; mais en même temps l'appréciation des fautes commises doit nous apprendre à les éviter désormais.

Si nous comprenions bien pourquoi les soldats battus à Neerwinden, après la victoire de Jemmapes, ont triomphé de nouveau dans les plaines de Fleurus, pourquoi le succès de Zurich a suivi le désastre de Novi, pourquoi Leipzig et Waterloo après Austerlitz et Wagram, Metz et Sedan au lendemain de Sébastopol et de Solférino, nous lirions dans l'avenir comme dans un livre ouvert, et nous pourrions affirmer les victoires futures dont les noms sont encore le secret de la destinée.





AUTOUR DU DRAPEAU

Avant-Propos

Au milieu des nombreuses tentatives de réforme qui marquèrent les débuts du règne de Louis XVI, et qui furent impuissantes à contenir le flot montant de la Révolution, l'armée française n'avait pas été oubliée. Les désastres de la guerre de Sept ans avaient fait ressortir les vices de son organisation, et mis au jour les abus de toute sorte qui l'affaiblissaient en la déshonorant. Aussitôt après la guerre, un ministre philosophe, le duc de Choiseul, avait essayé de porter la main sur ces abus, et s'en était pris au plus déplorable de tous, la vénalité des grades : car en ce temps-là un régiment ou une compagnie s'achetait, comme aujourd'hui, une étude de notaire ou une charge d'avoué, et il n'était pas rare de voir le brevet de colonel déposé, comme don de bienvenue, sur le berceau d'un enfant.

Ami de la Pompadour, Choiseul dut sa disgrâce à l'influence contraire de la Dubarry : avec lui disparurent, pour quelque temps, les idées de réforme. Plus hardi et plus novateur, le comte de Saint-Germain, appelé par Louis XVI au ministère de la Guerre, en 1775, cinq ans après la chute de Choiseul, y apporta tout un plan élaboré de longue date. La base de ses projets consistait dans la suppression des corps privilégiés, tels que la maison du roi et des princes, la gendarmerie, etc., et des grades sans emploi. La plupart des régiments avaient un colonel propriétaire et un colonel commandant, à qui était dévolue, nominativement, l'autorité qu'exerçait en réalité un colonel en second, souvent suppléé lui-même par un lieutenant-colonel. Saint-Germain voulait réduire au strict nécessaire ces états-majors luxueux. Mais trop de gens, et des gens trop puissants, vivaient du privilège et des abus... Saint-Germain succomba sous leurs attaques. Son œuvre était si bien conforme aux exigences de la situation du pays, qu'elle lui survécut en partie et fut continuée par ses successeurs. Des comités, composés des officiers les plus compétents, étudièrent les diverses branches de l'organisation militaire, et de leurs études sortit, au moment où la Révolution allait éclater, un ensemble de règlements vraiment remarquables pour l'époque à laquelle ils furent édictés. Les dispositions de ces règlements, suspendues par la Révolution, ont presque toutes été appliquées

depuis lors, et quelques-unes seulement de nos jours, après que de cruels événements en eurent démontré l'inéluctable nécessité.

Jusque-là les régiments n'avaient de lien entre eux que pendant la guerre ; encore n'étaient-ils alors groupés que par brigades, composées de régiments de la même arme, infanterie ou cavalerie. Un jour de bataille, les brigades, disposées suivant le rang d'ancienneté de leur premier régiment, formaient les diverses lignes de l'armée, le centre, les ailes et la réserve ; le commandement supérieur de chacun de ces éléments était exercé par des officiers généraux désignés, à tour de rôle, d'après l'ordre du tableau. Désormais les troupes durent être groupées, pour le temps de paix comme pour le temps de guerre, en divisions permanentes, dans la composition desquelles entraient, en proportions déterminées, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, et qui devaient être commandées en tout temps par les mêmes officiers généraux.

Cette organisation en divisions, abandonnée à la Révolution, reprise en 1793, mais pour la guerre seulement, a été la base de la tactique moderne. En outre, aux termes d'une ordonnance datée de 1788, le territoire de la France dut être partagé en régions de commandements en chef, dans chacune desquelles un maréchal de France ou un lieutenant-général avait autorité sur toutes les troupes. C'est là notre organisation actuelle en régions de corps d'armée qui, adoptée par la Prusse et la Russie, dès l'année 1813, ne l'a été en France qu'après la terrible expérience de la guerre de 1870.

La discipline qui, déjà vers la fin du règne de Louis XIV, excitait les plaintes des généraux et qui faisait dire au comte de Saint-Germain pendant la guerre de Sept ans : « Je commande à une bande d'assassins et de voleurs ! » s'était considérablement améliorée, depuis l'avènement de Louis XVI, par suite de l'obligation imposée aux généraux et aux colonels de résider, au moins pendant la plus grande partie de l'année, au milieu des troupes qu'ils commandaient. Une guerre honorable, celle de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique, avait relevé le prestige du drapeau et la réputation de l'armée.

La tactique, c'est-à-dire l'art de disposer les troupes pour le combat, avait été l'objet de discussions savantes et d'études pratiques dans les camps d'exercices, qui avaient mis aux prises les partisans de l'ordre mince et ceux de l'ordre profond. Les premiers, dont le représentant le plus éloquent et le plus convaincu était le fameux Guibert, recherchant surtout la puissance du tir, préconisaient la tactique à la prussienne, c'est-à-dire la

formation de l'infanterie en une ligne de bataille de trois rangs de profondeur, soutenue à une certaine distance en arrière par une seconde ligne pareille ; les autres, s'appuyant sur les écrits du chevalier Folard, traducteur de Polybe, et s'attachant à donner le plus de vigueur possible au choc, formaient des colonnes profondes, en repliant plusieurs fois sur elle-même la ligne de bataille. Malgré l'opinion du maréchal de Broglie, le plus réputé des généraux d'alors, le règlement de 1788, œuvre de Guibert, avait consacré l'ordre mince ; mais, dans l'esprit de la plupart des officiers, la vérité était entre les deux extrêmes, c'est-à-dire dans l'emploi opportun de la ligne de bataille ou de l'ordre en colonne, suivant les circonstances. Les guerres de la Révolution devaient bientôt donner raison à ceux qui pensaient ainsi.

En résumé, au moment où l'édifice de l'ancien régime allait s'écrouler, l'état de l'armée française était, à presque tous les points de vue, aussi satisfaisant qu'il l'avait jamais été. Cette armée portait cependant en elle deux grandes causes de désorganisation :

1° Le mode de recrutement des soldats, exclusivement fournis par les enrôlements volontaires, peuplait les régiments de tous les mauvais sujets raccolés dans les cabarets et les mauvais lieux. Les hommes ainsi raccolés, une fois sous les drapeaux, n'aspiraient pour la plupart qu'à désertir ; le nombre des déserteurs s'élevait à plus de trois mille par an, en dépit des mesures de répression les plus sévères.

2° Il existait entre les officiers et la troupe une ligne de démarcation infranchissable, surtout depuis les malencontreuses ordonnances de 1781 et de 1786, qui fermaient l'accès du grade d'officier à quiconque ne pouvait faire preuve de quatre quartiers de noblesse. Cette exclusion semblait d'autant plus dure aux sous-officiers, appelés alors bas officiers, que la guerre d'Amérique avait attiré dans les rangs de l'armée des jeunes gens instruits, appartenant à la bourgeoisie, ayant le sentiment de leur valeur et impatients de briser la barrière injustement opposée à leur légitime ambition.

L'effectif présent sous les armes, au commencement de l'année 1789, montait à 160,000 hommes, y compris les troupes de la Maison du roi, réduite, depuis les dernières réformes, aux compagnies des gardes du corps, au régiment des gardes françaises et à celui des gardes suisses. En dehors de la Maison du roi, l'infanterie, forte de 110,000 hommes, se composait de 102 régiments, dont 23 étrangers, et de 12 bataillons de chasseurs.

L'artillerie comprenait, outre plusieurs compagnies d'ouvriers ou de mineurs, 7 régiments de canonniers à pied qui, en raison de leur origine, comptaient dans la série des régiments d'infanterie pour un seul, portant le n° 64. Les conducteurs des attelages, des pièces et des voitures d'artillerie, étaient des charretiers civils fournis, comme les chevaux eux-mêmes, par des entrepreneurs. Le génie n'existait pas encore, ou plutôt il ne consistait qu'en un corps d'officiers. Les troupes à cheval comprenaient 2 régiments de carabiniers, 24 régiments de cavalerie proprement dite, ou de grosse cavalerie, 18 régiments de dragons, 12 régiments de chasseurs et 6 régiments de hussards. Nous ne citons que pour mémoire la maréchaussée, analogue à notre gendarmerie actuelle, comprenant alors 33 compagnies.

L'Assemblée nationale, s'attachant à supprimer tous les privilèges, ne pouvait laisser à une caste l'apanage exclusif des grades ; mais avant qu'elle eût le temps de modifier légalement la constitution militaire de la France, l'indiscipline et la violence réparèrent l'injustice du passé, en compromettant la tranquillité du pays dans le présent, et son salut dans l'avenir.

Le signal du désordre et du soulèvement contre les lois militaires de l'ancien régime fut donné par le corps le plus privilégié de tous, le régiment des gardes françaises. C'était en même temps le mieux composé, et celui dans lequel la ligne de démarcation était le plus tranchée entre les sous-officiers, jeunes gens instruits, agités par toutes les aspirations du parti libéral, et les officiers, appartenant presque tous à la haute aristocratie, ayant d'habitude pour colonel un maréchal de France, pour capitaines des maréchaux de camp vivant à la cour, tandis que le régiment, réparti dans des casernes entre tous les quartiers de Paris, s'identifiait avec le peuple de la capitale. Après s'être rangé du côté de l'émeute contre les troupes chargées de la réprimer, et avoir fourni un fort contingent aux vainqueurs de la Bastille, le régiment des gardes françaises fut licencié. Détail curieux : avant de se séparer des drapeaux qui avaient si glorieusement figuré à Veillane, à Lens, à Fleurus, à Fontenoy et sur tant d'autres champs de bataille, tous les bas officiers et les soldats allèrent, en corps, suspendre pieusement ces vieux drapeaux aux voûtes de Notre-Dame. Ils entrèrent alors dans la composition de la garde nationale de Paris, dont ils formèrent les compagnies soldées, à raison de une par bataillon, jusqu'au jour où, ces compagnies elles-mêmes étant licenciées, on en fit deux nouveaux régiments d'infanterie, sous les numéros 103 et 104.

Les ovations dont les gardes françaises furent l'objet ; le contact des gardes nationaux, dont l'indépendance faisait paraître plus dure la discipline du régiment ; les écrits et les discours qui représentaient l'obéissance du soldat comme incompatible avec la liberté ; la faculté accordée aux militaires de former des comités et des associations pour soutenir leurs intérêts, et d'affilier ces associations entre elles ; la prétention des municipalités à substituer leur autorité à celle des commandants des troupes, furent autant de causes de dissolution, dont l'action combinée produisit le résultat qu'il était naturel d'en attendre : des soulèvements et des désertions en masse, chaque ville imitant l'exemple donné par la capitale à l'égard des gardes françaises, et admettant les déserteurs en qualité de gardes nationaux soldés. Une autre cause vint précipiter la désorganisation des régiments : ce fut l'émigration ou la démission des officiers.

Dès le lendemain de la prise de la Bastille, les personnages de la cour désignés sur les listes de proscription affichées au Palais-Royal, en tête desquelles figuraient le comte d'Artois, frère de Louis XVI, et le prince de Condé, avaient quitté la France ; ils furent suivis par un grand nombre de députés à l'Assemblée nationale, après les journées des 5 et 6 octobre, pendant lesquelles le palais de Versailles fut envahi par la populace parisienne. Le maréchal de Broglie, qui avait commandé les troupes réunies à Paris au début de la Révolution, et qui depuis lors séjournait à Metz, chef-lieu de son grand commandement, était en butte aux attaques des journaux et des sociétés populaires. Pour s'y soustraire, il passa la frontière et gagna Luxembourg. De nombreux colonels l'imitèrent, afin d'éviter les poursuites dont ils étaient menacés.

L'un de ces colonels était le vicomte de Mirabeau, frère du célèbre orateur, dont il était loin de partager les idées politiques, député comme lui à l'Assemblée nationale, et bien connu sous le sobriquet de Mirabeau-tonneau. Colonel du régiment de Touraine, il était parti pour Perpignan, sur la nouvelle qu'une partie des soldats de ce régiment qui s'y trouvait en garnison s'étaient insurgés. Après avoir fait de vains efforts pour rétablir l'ordre, il avait quitté Perpignan, emportant les cravates des drapeaux, pour rallier dans une autre garnison les soldats restés fidèles. Arrêté en route, puis relâché comme inviolable en sa qualité de député, il avait été accusé, devant l'Assemblée nationale, par une délégation des révoltés, d'avoir amené le bouleversement du régiment par sa violence, et, après deux mois

d'information, l'Assemblée avait décidé que pour ce fait, il serait traduit devant un conseil de guerre ; il donna sa démission et quitta la France.

Le maréchal de Broglie avait été remplacé à Metz par le marquis de Bouillé, qui réprima, avec la plus grande énergie, le soulèvement de la garnison de Nancy, et qui, d'abord félicité par l'Assemblée et fêté par l'opinion publique, devint bientôt à son tour impopulaire, quand les idées d'indiscipline prirent le dessus. Chargé d'assurer la fuite du roi Louis XVI, il ne tint pas à lui et à ses habiles mesures que ce monarque arrivât sain et sauf à Montmédy. Aussi, après l'arrestation du roi à Varennes, il se vit forcé de fuir avec tous les officiers qui l'avaient secondé, et ils allèrent grossir l'émigration, qui commençait à faire boule de neige ; car les officiers émigrés, et notamment les colonels, écrivaient sans relâche à ceux qui étaient restés à leurs régiments, les invitant à les imiter, les traitant de traîtres et de rebelles au roi s'ils s'y refusaient. Il faut bien le dire, cette émigration des officiers ne produisit pas autant de mal qu'on serait tenté de le croire. La plupart d'entre eux, très braves sur les champs de bataille, s'occupaient fort peu des détails de l'instruction et du commandement, qu'ils abandonnaient aux sous-officiers. On trouva donc chez ces derniers une pépinière toute naturelle d'excellents officiers pour remplacer les partants.

La Constitution militaire du 1^{er} janvier 1791 fut comme le résumé des lois et des décrets successivement votés par l'Assemblée ; elle eut pour effet d'apporter dans l'armée l'uniformité et la régularité ; tous les corps privilégiés étaient supprimés ; les régiments perdirent les noms qui rappelaient l'ancien régime, et ne furent plus désignés que par des numéros. C'est ainsi, par exemple, que Picardie devint le 2^e régiment d'infanterie de ligne, Royal-Dragons le 1^{er} régiment de dragons, Chamborant-Hussards, le 2^e de hussards ; les anciennes appellations prévalurent cependant quelque temps encore. Les régiments étrangers, à l'exception des Suisses, furent déclarés régiments français. Le mode d'avancement fut réglé de manière à rendre les grades accessibles à tous ceux qui s'en montreraient dignes : les bas officiers quittèrent ce nom humiliant et prirent celui de sous-officiers ; le mode de recrutement par enrôlements volontaires fut conservé, après de longues et vives discussions.

La force effective de l'armée fut d'ailleurs peu modifiée ; elle dut comprendre, sur le pied de paix, 150,000 hommes dont 110,000

d'infanterie, 30,000 de cavalerie et 10,000 d'artillerie, et être portée, en cas de guerre, à 250,000 hommes, par des engagements complémentaires de trois ans, Une arme nouvelle, l'artillerie à cheval ou légère, fut créée d'après l'initiative de Lafayette, qui en avait rapporté l'idée d'une visite au camp de Silésie. Deux batteries d'abord, puis neuf, furent organisées. Elles devaient rendre les plus grands services.

Lorsqu'au mois de juillet 1791, après l'arrestation du roi à Varennes, et en présence de l'attitude hostile des puissances étrangères, il fut décidé que l'armée serait mise sur le pied de guerre, les hommes firent complètement défaut pour les enrôlements volontaires. Ce n'est pas que la perspective d'une invasion prochaine eût laissé les esprits indifférents : un enthousiasme guerrier se manifesta, au contraire, dans toute la nation pour repousser les prétentions de l'étranger ; mais, tandis que les gardes nationales de plusieurs départements et villes demandaient à grands cris à marcher à l'ennemi, tandis que sur plusieurs points du territoire il s'organisait des corps de volontaires, très peu d'hommes songeaient à s'enrôler dans les régiments de ligne. Un décret rendu par l'Assemblée, au mois de septembre 1791, pour régulariser la formation des bataillons de volontaires pris dans les rangs de la garde nationale, vint diminuer encore le nombre des enrôlements dans l'armée, par la nature des conditions faites à ces volontaires. Ils nommaient leurs officiers à l'élection, et ces officiers étaient si nombreux, qu'il semblait facile à tous de parvenir à l'épaulette ; ils étaient libres de se retirer après chaque campagne, en prévenant deux mois à l'avance, et avaient droit à des congés, lorsque des affaires urgentes les appelaient dans leurs foyers ; enfin ils étaient exemptés des conditions de taille exigées pour les troupes de ligne.

L'organisation des bataillons de volontaires, dont le nombre avait été fixé par le décret de l'Assemblée à 169, comprenant un effectif de 97,000 hommes, fut d'abord vigoureusement poussée. Un grand nombre de volontaires s'habillèrent et s'équipèrent à leurs frais. Le 23 septembre, 60 bataillons étaient déjà rendus sur la frontière ; toutefois, il ne fut formé que 83 bataillons.

Les généraux se plaignaient de la diminution des effectifs dans les troupes de ligne, et demandaient, avec instance, le versement des volontaires dans les anciens régiments. Plusieurs députés réclamaient au contraire l'assimilation des troupes de ligne aux volontaires. Ces deux mesures furent également repoussées. Les bataillons de volontaires et les

anciens régiments, conservant leurs organisations respectives, marchèrent les uns à côté des autres, jusqu'au jour où la fusion de ces deux éléments constitua l'armée vraiment nationale.

On a beaucoup écrit sur les volontaires, et on a émis à leur sujet les idées les plus contradictoires. Le fait est que les vrais, les seuls volontaires, furent ceux des bataillons formés en 1791 : ils étaient animés d'un enthousiasme qui suppléa, en plusieurs occasions, à l'expérience dont ils manquaient. Dans quelques-uns de leurs bataillons, les choix d'officiers furent mauvais : les plus grands parleurs, les plus grands buveurs surtout l'emportèrent sur les plus capables ; mais dans un grand nombre d'autres bataillons, le choix des volontaires, limité par le décret de l'Assemblée à des hommes ayant déjà servi, tomba sur d'anciens officiers et sous-officiers vraiment méritants. Les cadres de ces bataillons devinrent comme la pépinière des généraux de la République et de l'Empire.

Parmi les noms des commandants de bataillon, nous retrouvons aujourd'hui ceux de huit maréchaux de France : Bessières (Lot), Davout (Yonne), Jourdan (Haute-Vienne), Oudinot (Meuse), Pérignon (Pyrénées), Victor (Bouches-du-Rhône), Lefebvre (Paris), Suchet (Ardèche).

Neuf autres maréchaux figurent parmi les capitaines : Brune (Seine-et-Oise), Masséna (Var), Lobau (Meurthe), Lannes (Gers), Mortier (Nord), Gouvion-Saint-Cyr (Paris), Molitor (Moselle), Soult (Haut-Rhin). On y trouve encore les généraux en chef Championnet (Drôme), Lecourbe (Jura), Marceau (Eure-et-Loir), Moreau (Ille-et-Vilaine), Moreaux, confondu bien à tort avec le précédent (Ardennes), Souham (Corrèze), les généraux Bon, Chabran, Delmas, Gazan, Hardy, Haxo, Humbert, Laharpe, Lemoine, Friant, Levai, Belliard, Broussier, Lorge, Marchand, Morand, Verdier, Bonnet, Boudet, Heudelet, Jacquinet, Leclerc, Semélé, Subervie, Defrance, Guilleminot, Merlin, etc.

Un décret de l'Assemblée avait institué, en juillet 1791, le drapeau national aux trois couleurs : bleu, blanc et rouge. La plupart des colonels émigrés avaient emporté les anciens drapeaux, dont les couleurs variaient d'un régiment à l'autre ; l'Assemblée décida que ceux de ces drapeaux qui existaient encore seraient envoyés à Paris pour y être brûlés ; mais les troupes se refusèrent à exécuter cet ordre, et voulurent conserver leurs vieux drapeaux pour les suspendre aux voûtes des églises de leurs villes de garnison. Presque partout, les municipalités offrirent aux régiments leurs nouveaux drapeaux tricolores.

En vue de la guerre prochaine, l'Assemblée, sur la proposition du ministre Narbonne, décréta, au mois de novembre 1791, la formation de trois armées, sur les frontières du Nord et du Nord-Est, avec Strasbourg, Metz et Lille pour quartiers généraux. Lückner, nommé maréchal de France, dut commander l'armée du Rhin, forte de 38,000 hommes ; Lafayette, qui avait donné sa démission de chef de la garde nationale de Paris, prit le commandement de l'armée du Centre, comprenant 48,000 hommes ; enfin Rochambeau, illustré par la guerre d'Amérique et nommé, lui aussi, maréchal, fut mis à la tête de l'armée du Nord, forte de 52,000 hommes. Le parti girondin, qui dominait dans l'Assemblée législative, et qui avait attiré à lui le général Dumouriez en le faisant nommer ministre des Affaires étrangères, voulait absolument qu'on déclarât la guerre à l'Autriche. 14,000 émigrés étaient réunis en armes à Coblenz ; une convention avait été signée entre la Prusse et l'Autriche pour envahir la France. Il fallait aller au-devant de ces attaques, en attaquant soi-même. Le parti jacobin, redoutant les influences militaires, était opposé à la guerre. Les Girondins remportèrent, et, dans la séance du 20 avril 1792, sur la proposition de Louis XVI, amené à l'Assemblée législative par Dumouriez, la déclaration de guerre à l'Autriche fut solennellement votée.

L'épée de la France était tirée du fourreau ; elle ne devait y rentrer, pendant une période de vingt-trois ans, qu'à deux reprises, et pour quelques mois à peine.





AUTOUR DU DRAPEAU

CHAPITRE PREMIER

VALMY ET JEMMAPES

L'Assemblée législative avait voté la déclaration de guerre avec plus d'enthousiasme que de réflexion. Rien n'était prêt pour soutenir cette guerre : ni Les anciens régiments, qui se désorganisaient, ni les nouveaux bataillons de volontaires encore incomplètement organisés, ni le matériel et les armes qui faisaient défaut, tous les fusils ayant été livrés aux gardes nationales. L'indiscipline était arrivée à son comble, et les officiers, les généraux surtout, étaient l'objet constant de la méfiance de leurs troupes, excitées par les menées du parti démagogique. Marat disait ouvertement dans son journal, l'Ami du Peuple, que le plus grand service à attendre des soldats était le massacre de leurs généraux.

Le commandant en chef de l'armée du Nord, Rochambeau, qui jugeait sainement la situation et appréciait, comme elles méritaient de l'être, les troupes placées sous ses ordres, avait proposé un plan d'opérations fondé sur la défensive. Dumouriez qui, tout en restant ministre des Affaires étrangères, avait la prétention de diriger la guerre, fit prévaloir l'offensive immédiate et l'invasion de la Belgique. L'armée du centre, commandée par Lafayette, dut marcher de Metz sur Givet et Namur. Pour appuyer le mouvement, deux colonnes, fournies par l'armée du Nord, étaient dirigées : la première, de Valenciennes sur Mons ; la seconde, de Lille sur Tournay.

Le début ne fut pas brillant. Biron, qui commandait la première colonne, forte de 10,000 hommes, quitta Valenciennes le 28 avril, et, trouvant les Autrichiens fortement établis à Mons, s'arrêta pour dresser son camp en avant de Quiévrain, afin de laisser le temps au maréchal de Rochambeau de faire avancer à son aide les troupes de seconde ligne. Tout à coup deux régiments de dragons montent à cheval et prennent la fuite en criant que le général a trahi, et qu'il a passé à l'ennemi ; ils entraînent les autres troupes qui, malgré les efforts de Biron, rétrogradent sur Valenciennes dans le plus grand désordre. Le général n'échappe à la mort, dont il est menacé par les fuyards, que grâce à la fermeté des autorités de Valenciennes. La seconde colonne qui, sous les ordres de Théobald Dillon, comptait 4,000 hommes,

est plus malheureuse encore. A la vue de quelques hussards autrichiens, près de Marquain, la cavalerie qui marchait en tête tourne bride en criant : « Trahison ! Sauve qui peut ! » Elle passe sur le corps de l'infanterie qui, faisant également demi-tour et abandonnant les bagages, se précipite vers Lille. Le général, frappé de deux coups de pistolet par des fuyards affolés, se traîne chez un paysan d'où, saisi par quelques cavaliers, il est ramené à Lille comme un criminel et achevé d'un coup de fusil. Avec lui est massacré le colonel du génie Berthois, qui s'était vainement efforcé d'arrêter la panique.

Ces désordres ne sauraient être imputés aux volontaires, qui se distinguèrent des troupes de ligne par leur bonne tenue. Le deuxième bataillon de la Seine ramena à Valenciennes un canon qu'il avait pris à l'ennemi dans un retour offensif, et mérita les éloges que lui décerna Biron dans son rapport sur cette triste affaire. Quant aux régiments de ligne, l'excès du mal y produisit une réaction salubre ; les désordres qui avaient suivi la double déroute de Quiévrain et de Marquain, en faisant horreur à tous et surtout aux coupables, amenèrent dans l'armée un retour vers la discipline.

Le plan de Dumouriez avait honteusement avorté. Lafayette, déjà parvenu à Givet, suspendit son mouvement à la nouvelle des événements de Belgique. Rochambeau, indigné de la manière dont il avait été traité par Dumouriez, donna sa démission. La frontière fut partagée en deux commandements : le premier de Dunkerque à Longwy, confié à Lückner ; le second, de Longwy à Besançon, dont Lafayette était investi ; mais ce dernier général se trouva trop éloigné de Paris, où il se préparait à intervenir, au besoin, en faveur du roi et de la Constitution ; et, par suite d'une convention passée entre lui et Lückner, il fut établi, avec ses meilleures troupes, à Sedan, d'où son commandement s'étendit de Dunkerque à Montmédy. Lückner s'installa à Metz. Lafayette avait sous la main, à Sedan, 19,000 hommes. Le reste de l'armée du Nord, soit 24,000 hommes, fut réparti entre les camps de Maulde, de Famars, de Pont-sur-Sambre, sous les ordres supérieurs d'Arthur Dillon, frère du général assassiné à Lille. Dumouriez, qui avait quitté le ministère pour être envoyé à l'armée du Nord, fut placé à la tête des troupes du camp de Maulde, comprenant 10 à 12,000 hommes. Lückner. eut pour lieutenants en Alsace Biron et Custine.

L'Autriche et la Prusse, alliées contre la France, apportèrent heureusement dans leurs préparatifs de guerre une lenteur qui laissa les troupes de Lafayette et celles de Lückner se remettre de leurs mauvais débuts. Dumouriez, se considérant comme indépendant au camp de Maulde, prit les mesures les mieux entendues pour aguerrir ses soldats et sut gagner leur confiance. Tout d'abord il s'installa au milieu d'eux, dans les bivouacs ; il établit une ligne de petits postes pour couvrir la frontière et engagea contre les postes autrichiens de Tournay, Bury, Antoing, etc., une petite guerre des plus actives, ayant soin de ménager à ses troupes quelques succès faciles ; il leur donna ainsi une hardiesse et une discipline qui les distinguèrent de toutes les autres dans cette campagne de 1792.

Une rencontre assez extraordinaire lui permit d'exalter encore davantage l'esprit guerrier de sa petite armée. Deux jeunes filles de Mortagne, village voisin du camp de Maulde, Théophile et Félicité Fernig, dont le père, alors greffier, avait été maréchal des logis de hussards, accompagnaient d'habitude, sous des habits d'hommes, les expéditions organisées, parmi les paysans, pour repousser les maraudeurs autrichiens. Accoutumées, dès l'enfance, à monter à cheval et à tirer l'arc et le fusil, elles s'étaient fait remarquer par un brillant courage, tout en conservant la douceur et la modestie qui convenaient à leur sexe. Lorsqu'un camp eut été établi à Maulde, on les vit bientôt, revêtues d'une sorte de costume militaire, faire partie de tous les détachements engagés contre l'ennemi. Dumouriez les accueillit avec faveur, encouragea leurs penchants guerriers et les attacha à son état-major avec le brevet d'adjoint aux adjudants généraux {on dirait aujourd'hui capitaine d'état-major). Il sut, dans plus d'une circonstance, utiliser, pour relever le moral du soldat, l'empire que la vue de ces deux amazones exerçait sur les imaginations. Comparées plus tard à Jeanne d'Arc par les commissaires de la Convention, n'ayant jamais dans leur vie aventureuse prêté le flanc à la médisance, elles rejoignirent Dumouriez, avec les troupes du camp de Maulde, la veille de la bataille de Valmy, et ne le quittèrent qu'après sa défection.

Lafayette, de son côté, ne perdait aucune occasion d'instruire son armée. C'est à lui, dans cette circonstance, que l'on attribue les premiers essais de la tactique nouvelle qui devait l'emporter sur les dispositions formalistes de la méthode prussienne, tactique consistant à déployer des bataillons entiers en tirailleurs pour marcher à l'attaque des positions ennemies. Dumouriez, Dugommier, Custine, dans les campagnes dont nous allons suivre les

péripéties, n'en employèrent pas d'autres ; elle convenait à merveille au caractère français et à la jeunesse des soldats qui n'avaient pu encore être formés aux manœuvres compliquées du règlement de 1791, inspiré par les théories savantes de Guibert.

. Les troupes de Lafayette eurent avec l'ennemi plusieurs engagements honorables qui leur donnèrent de l'aplomb ; dans une de ces rencontres, l'artillerie à cheval se fit remarquer par son audace ; dans une autre, le général Gouvion, commandant de l'avant-garde, qui jouissait d'une réputation justement acquise, fut tué par un boulet.

Cependant le moment approchait où la guerre allait devenir plus sérieuse ; le commandement en chef de l'armée qui se préparait à envahir la France, et qui comprenait 70,000 Prussiens, Autrichiens et émigrés français, venait d'être déferé au duc de Brunswick, un des plus célèbres, lieutenants de Frédéric II, un des meilleurs généraux formés à l'école de ce grand capitaine. L'Assemblée législative avait déjà décrété, le 5 mai, la formation de 42 nouveaux bataillons de volontaires et l'augmentation de l'effectif des bataillons de 1791, dont il n'existait toujours que 83 au lieu de 169. A l'approche de l'invasion, voulant frapper les esprits par un spectacle capable de préparer l'opinion aux mesures les plus énergiques, l'Assemblée imagina, le 11 juillet, la mise en scène de la déclaration de la Patrie en danger, qui eut lieu huit jours plus tard.

Qu'on se figure un cortège de douze officiers municipaux à cheval, revêtus de leurs ceintures tricolores et précédés de quatre huissiers qui, également à cheval, portent des bannières avec l'inscription : La Patrie en danger. En avant de ce cortège marchent des troupes de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, avec canons ; il est suivi, en sens inverse, d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie ; à chaque carrefour, il s'arrête ; un officier municipal se détache du groupe et crie à haute voix : « Citoyens, la Patrie est en danger ! » Un autre montre du doigt l'inscription qui figure sur les bannières. Sur les principales places, des amphithéâtres ont été dressés et surmontés de tentes que parent des drapeaux et des guirlandes de chêne, et sous lesquelles des tables supportées par des tambours servent pour inscrire les noms des citoyens qui contractent l'engagement de servir la Patrie. Les gardes nationaux en armes forment le cercle au pied des gradins ; des musiques militaires jouent les airs patriotiques, le canon tonne sans relâche.....

A cette mise en scène, qui obtint surtout un succès de curiosité, l'Assemblée joint des mesures plus sérieuses : elle décrète la levée de 42 nouveaux bataillons de volontaires et l'augmentation du nombre des fédérés, c'est-à-dire des délégués qui, venus à Paris, à raison de cinq par canton, pour les fêtes de la Fédération, sont réunis en bataillons à l'effectif total de 20,000 hommes ; en outre, elle autorise tous les citoyens à lever des corps francs et forme plusieurs légions, composées de cavalerie et d'infanterie, qui prennent le nom des principaux généraux (légion Kellermann, légion Lückner, etc.). A quelques exceptions près, aucun de ces corps de volontaires et de fédérés ne prit part aux faits de guerre de la campagne de 1792 ; ils se signalèrent, en général, par des excès de toute sorte.

Bientôt le manifeste du duc de Brunswick vint donner un nouvel aliment à la surexcitation publique. Rédigé par un émigré et signé par le généralissime de la coalition, qui en porte la responsabilité devant l'histoire, ce manifeste est bien la sommation la plus insolente et en même temps la plus impolitique qui ait jamais été adressée à une grande nation. Tout en déclarant que les alliés ne voulaient pas s'immiscer dans le gouvernement intérieur de la France, le duc sommait l'armée de se soumettre à son légitime souverain, et la garde nationale de veiller à la sûreté des personnes et des biens ; il assimilait les habitants qui oseraient se défendre, à des rebelles qui seraient punis comme tels ; la ville de Paris était invitée à mettre Louis XVI en liberté et à le traiter en roi. Les membres de l'Assemblée étaient rendus personnellement responsables sur leurs têtes de tous les événements, sans espoir de pardon.

La colère excitée par cet incroyable langage n'eut pas seulement pour effet le soulèvement de la nation contre les envahisseurs ; elle entraîna la chute de Louis XVI, dont l'émeute du 10 août brisa sans retour le trône fragile. Les gardes suisses massacrés, la déchéance du roi prononcée par l'Assemblée, lui-même emprisonné au Temple : tels furent les résultats de cette journée, qui eut pour contre-coup à l'armée la fuite de Lafayette. Ce général avait espéré maintenir ses troupes dans la foi jurée au roi et à la Constitution, mais en présence de l'ennemi menaçant la frontière, elles ne virent que le devoir de défendre la patrie. Abandonné par ceux sur lesquels il comptait, Lafayette passa la frontière et tomba dans les mains des Autrichiens, qui lui firent subir une longue et cruelle captivité. Dumouriez fut appelé au commandement en chef de l'armée du Nord.



L'armée alliée, partie de Coblenz et de Trêves, occupait le duché de Luxembourg : elle obéissait par le fait à deux chefs, le duc de Brunswick, prudent et circonspect, le roi Frédéric-Guillaume de Prusse, ardent et persuadé, d'après le dire des émigrés, qu'il suffirait de se montrer pour avoir raison de ce ramassis de valets et de garçons perruquiers qui constituait l'armée française. A la nouvelle de la révolution du 10 août, Frédéric-Guillaume donna l'ordre de marcher immédiatement sur Paris ; la frontière fut franchie le 19 ; toutes les premières rencontres furent favorables à la cavalerie prussienne, et la confiance des ennemis redoubla.

Dès le 20, la place de Longwy était investie. Les fortifications étaient en mauvais état ; la garnison montait à 2,600 hommes, dont trois bataillons de volontaires. Sommé de se rendre, le gouverneur Lavergne répondit fièrement qu'il ferait son devoir, et le bombardement commença le 22 août. Interrompu à plusieurs reprises, il ne tarda pas à produire des effets si terribles, que les habitants et la municipalité supplièrent le gouverneur d'y mettre fin par une capitulation honorable. Le conseil de défense, composé des officiers supérieurs de la garnison, émit l'avis de rendre la place. La belle résolution de Lavergne s'évanouit devant ces manifestations, et le 23 août il signait la capitulation, aux termes de laquelle la garnison devait être désarmée et renvoyée en liberté. Les Prussiens occupèrent Longwy. Lavergne paya plus tard de sa tête sa condescendance coupable aux plaintes

des habitants. Le dévouement sublime de sa femme, qui voulut mourir avec lui, a entouré son nom d'une auréole touchante.

Après Longwy vint le tour de Verdun. Cette place n'était pas en meilleur état que la précédente ; la garnison montait à 4,000 hommes, mais elle était sans cohésion, comprenant des dépôts d'infanterie et de cavalerie composés uniquement de recrues, des détachements de volontaires de diverses provenances, et seulement quatre bataillons de volontaires, dont celui d'Eure-et-Loir, commandé par Marceau ; l'artillerie était tout à fait insuffisante ; le génie était dirigé par un ingénieur d'un talent hors ligne, Bousmard, qui passa plus tard au service de la Prusse et qui, sans trahir, comme il en a été accusé, n'apporta certainement pas à la défense toute l'ardeur nécessaire. Il n'y avait pas de gouverneur ; le commandement revint de droit au plus ancien des officiers supérieurs, le lieutenant-colonel Beaurepaire, chef du bataillon de Maine-et-Loire. « Assurez le Corps législatif, écrivait-il aux commissaires de l'Assemblée, que lorsque l'ennemi sera maître de Verdun, Beaurepaire sera mort. » Il tint parole.

Les premières sommations, adressées par le duc de Brunswick au commandant et aux notables de la ville, ayant été repoussées, le bombardement commença le 31 août, à onze heures du soir, et fut conduit avec une rigueur extrême. Des rassemblements se formèrent pour réclamer à grands cris la capitulation ; une délégation de citoyens sans mandat, appuyée par une partie de la municipalité, somma impérieusement le commandant et le conseil de défense de prévenir la destruction des propriétés en rendant la place. Le conseil se réunit : ébranlé par les cris des manifestants, il conclut à l'impossibilité de continuer la résistance. Beaurepaire, soutenu par Marceau, résolut de tenir bon, mais il eut le tort de consentir à une suspension d'armes et de laisser la municipalité entrer en pourparlers avec l'ennemi ; il congédia le conseil, remettant au lendemain la résolution à prendre ; puis, rentrant dans la chambre qu'il occupait à l'hôtel de ville, il se tira deux coups de pistolet et tomba mort. Le lieutenant-colonel de Neyon, qui le remplaça comme étant le plus ancien après lui, signa la capitulation le 2 septembre. La garnison resta libre et emporta ses armes, les bataillons de volontaires emmenèrent même leurs canons. Ils quittèrent la ville en criant aux Prussiens : Nous nous reverrons !...

Le suicide de Beaurepaire a été célébré par l'histoire comme un acte héroïque de patriotisme. Il est permis de penser cependant que son héroïsme

eût été mieux employé à résister aux injonctions des citoyens révoltés contre son autorité, et aux avis pusillanimes du conseil de défense.

La nouvelle de la capitulation de Verdun produisit à Paris un effet extraordinaire, mais de la surexcitation et non du découragement. La Commune de Paris, qui déjà s'arrogeait le droit de gouverner la France, voulant rompre sans retour avec les rois étrangers, ordonna, ou laissa faire le massacre des prisons. Paris vit donc à la fois, fait remarquer un historien, le hideux spectacle de la perpétration d'un crime exécrationnel, et l'exemple d'un entier dévouement à la plus juste des causes, la défense de la patrie.

Dumouriez était arrivé à Sedan le 28 août ; il y avait trouvé 23,000 hommes de bonnes troupes, désorganisées par le départ d'un grand nombre d'officiers, et regrettant le général Lafayette. Sans se laisser émouvoir par leur contenance hostile, il les passe en revue, il entend un grenadier dire à ses camarades : « C'est ce bougre-là qui a déclaré la guerre. — Y a-t-il donc ici, s'écrie-t-il en s'arrêtant, quelqu'un assez lâche pour être fâché de faire la guerre ? » Le même jour il réunit en conseil les généraux et plusieurs officiers de l'état-major ; le conseil opine pour se retirer en arrière de la Marne. — Dumouriez laisse dire, puis montrant sur la carte déployée devant lui la forêt de l'Argonne : « Voici, dit-il, les Thermopyles de la France ; si je puis y arriver avant les Prussiens, nous sommes sauvés. »

La forêt de l'Argonne, qui sépare la vallée de la Meuse de celle de l'Aisne et qui s'étend par conséquent entre le pays des Trois-Évêchés et la Champagne, n'est plus aujourd'hui qu'une barrière insignifiante, non seulement parce que les chemins y sont plus nombreux et plus faciles qu'autrefois, mais parce qu'on ne fait plus la guerre comme à cette époque, où l'on cherchait surtout à manœuvrer pour tourner l'ennemi au lieu de l'aborder de front. Cet obstacle n'a arrêté un seul instant, ni les invasions de 1814 et de 1815, ni celle de 1870.

En 1792, l'Argonne ne pouvait être franchie que par cinq passages ou défilés, dont le plus central et le plus large était celui de Grand-Pré formé par le cours de la rivière d'Aire, affluent de l'Aisne, et suivi par la route de Verdun à Vouziers. Au sud-ouest, le défilé des Islettes livrait passage à la route de Verdun à Châlons par Sainte-Menehould ; au nord-est, le défilé du Chêne-Populeux, appelé aussi trouée du Noirval, servait de communication entre Stenay et Vouziers. Entre les Islettes et Grand-Pré, se trouvait le passage secondaire de la Chalade ; enfin, entre Grand-Pré et le Chêne-Populeux s'ouvrait le défilé de la Croix-au-Bois, où circulait un simple

chemin de charrettes. Dumouriez choisit Grand-Pré pour s'y installer avec le gros de ses forces, fit occuper les Islettes et la Chalade par son avant-garde, sous les ordres d'Arthur Dillon, et chargea le général Duval de défendre le Chêne-Populeux. Quant à la Croix-au-Bois, il y mit un colonel de dragons, vieux soldat de la guerre d'Amérique, avec deux escadrons de son régiment et deux bataillons. Dumouriez déploya toute son habileté et toutes les ressources de son esprit ingénieux pour dérober aux Prussiens la marche de ses détachements. Le 3 septembre, il était installé à Grand-Pré. Dillon, avec plus de difficultés, parvenait à occuper, le 5, le défilé des Islettes, où il ralliait la garnison de Verdun ; enfin, le 7 avril, Duval arrivait au Chêne. Beurnonville reçut du ministre de la Guerre l'ordre de venir rejoindre Dumouriez avec les troupes du camp de Maulde ; Kellermann, qui avait remplacé à Metz le vieux Lückner, jugé insuffisant, et qui avait battu en retraite par Pont-à-Mousson et Ligny sur Bar-le-Duc, dut venir se placer à la gauche de l'armée de l'Argonne.



Les Prussiens, dont les subsistances étaient mal assurées, marchaient avec lenteur et circonspection. C'est seulement le 8 septembre qu'eurent lieu les premières escarmouches entre eux et les troupes de Dumouriez. Celles-ci, bien dressées par Lafayette, comme nous l'avons vu, firent bonne contenance : l'artillerie réduisit au silence celle des Prussiens, l'infanterie employa avec succès, dans ce pays couvert, la nouvelle tactique des bataillons déployés en tirailleurs. Les défilés de l'Argonne ne furent cependant pas les Thermopyles de la France : une faute, ou plutôt une négligence de Dumouriez, en livra la clé aux Prussiens. Le colonel chargé

de défendre la Croix-au-Bois prétendit avoir si bien barré le passage par des tranchées et des abatis, qu'il pouvait être défendu par une poignée d'hommes, et demanda à rejoindre le gros de l'armée. Dumouriez le crut sur parole et fit remplacer ce colonel et sa troupe par un bataillon de volontaires ; les ordres furent mal donnés, les volontaires n'arrivèrent pas. L'ennemi, bien informé, s'empara de la Croix-au-Bois laissée sans défenseurs. Dumouriez fit reprendre ce poste par le général Chazot, dans un combat où fut tué le jeune prince de Ligne, mais les troupes fatiguées se gardèrent mal ; un retour offensif les chassa définitivement, et la Croix-au-Bois resta au pouvoir de l'ennemi. Le corps qui gardait le Chêne-Populeux, se voyant tourné, retrograda sur Vouziers, et Dumouriez lui-même n'eut d'autre parti à prendre que d'abandonner Grand-Pré. Cela se passait le 15 septembre.



— Dans cette circonstance critique, Dumouriez ne perdit pas la tête. Persuadé que l'ennemi ne s'aventurerait pas dans le cœur de la France en laissant une armée derrière lui, il résolut d'aller se placer en avant de Sainte-Menehould, adossé au corps de Dillon, qui continuerait à occuper les Islettes. De là, il appellerait à lui les troupes du camp de Maulde qui étaient en route pour le rejoindre, et l'armée de Metz, qui était arrivée à Bar-le-Duc. Il s'agissait pour lui de gagner Sainte-Menehould avant que la route fût coupée ; il conserva son sang-froid apparent, et donna seulement, après la nuit venue, l'ordre de lever le camp. Les feux de l'avant-garde furent laissés allumés pour tromper l'ennemi ; on se mit en route à trois heures du

matin, et à huit heures, l'armée était en sûreté sur la rive gauche de l'Aisne ; mais la colonne du général Chazot, qui venait de la Croix-au-Bois, ne fut pas aussi heureuse ; elle donna dans les avant-gardes prussiennes ; il s'en suivit une panique qui se communiqua aux troupes de Dumouriez et aurait amené un désastre, si le régiment des hussards de Chamborant n'eût contenu l'ennemi, et sauvé l'armée par sa fermeté. Les fuyards allèrent porter l'alarme jusqu'à Châlons et même jusqu'à Paris.

Si les Prussiens avaient attaqué Dumouriez avant l'arrivée des renforts qu'il avait demandés, inférieur en nombre, il eût été certainement battu ; mais ils continuèrent d'agir avec la même circonspection et donnèrent aux troupes attendues le temps d'arriver. Ce fut d'abord, dans la journée du 19 septembre, Beurnonville avec les troupes du camp de Maulde ; à la nouvelle des événements de l'Argonne il avait rétrogradé jusqu'à Châlons, mais sur de nouvelles instances, il accourait, amenant les soldats affectionnés de Dumouriez, tout joyeux de retrouver leur ancien général. Le soir du même jour, Kellermann débouchait à son tour dans la plaine. Il était temps !..

Kellermann prit tout d'abord une position peu militaire ; il se proposait d'en occuper une meilleure le lendemain. L'avant-garde prussienne, apparaissant le 20 au matin, ne lui en laissa pas le temps ; il ne lui resta qu'à suivre le conseil de Dumouriez et à occuper le plateau du moulin de Valmy. Ce mouvement ne s'opéra pas sans difficultés en raison des encombrements de troupes et de bagages ; il fut couvert par l'avant-garde aux ordres de Déprez-Cassier et par la réserve que commandait Valence, qui résistèrent énergiquement à l'ennemi, ne cédant le terrain que pied à pied, et qui se placèrent ensuite dans la plaine, à gauche de la hauteur de Valmy, un peu en potence. Dumouriez, voyant le danger qui menaçait Kellermann, envoya Stengel occuper, avec un corps de 8,000 hommes, la hauteur de l'Yron, à droite et en avant de Valmy, et le fit soutenir en arrière par Beurnonville avec les troupes du camp de Maulde ; il envoya de même, dans la plaine à gauche, le général Chazot appuyer Valence et Déprez-Cassier, en sorte que l'armée de Kellermann, ainsi renforcée et encadrée, forma une ligne brisée en avant de celle de Dumouriez, et séparée d'elle par une vallée marécageuse.

L'avant-garde prussienne s'empara des hauteurs de la Lune, qui font face au plateau de Valmy et le dominant. L'armée de Brunswick ne tarda pas à s'y former sur deux lignes : 58 bouches à feu, disposées sur les hauteurs, enveloppèrent l'armée française. Une canonnade des plus vives s'engagea

bientôt ; depuis le matin d'ailleurs, les avant-gardes se canonnaient ; les Français avaient 24 pièces sur la hauteur de Valmy et 16 sur l'Yron. Bientôt l'armée prussienne s'ébranle dans un ordre parfait pour enlever de vive force le plateau de Valmy. Le canon avait dissipé les nuages qui couvraient le ciel depuis le matin. Un beau soleil éclairait le champ de bataille où allait se décider le sort de la Révolution française. Le moment était solennel : déjà une certaine inquiétude se manifestait parmi les jeunes soldats de Kellermann. Celui-ci fait former son infanterie en trois colonnes profondes, recommande d'attendre l'ennemi sans tirer et de se jeter sur lui à la baïonnette dès qu'il apparaîtra sur le plateau. Puis, élevant sur la pointe de son épée son chapeau surmonté d'un panache tricolore, il crie : « Vive la nation ! » Toute l'armée répète ce cri, les soldats agitent leurs chapeaux au-dessus de leurs baïonnettes, les musiques jouent l'air de Ça ira et le canon ne cesse de gronder...

Devant cette belle contenance, Brunswick, comprenant les difficultés de l'attaque, arrête ses lignes qui se sont rapprochées à douze cents pas des Français, et ordonne à son artillerie de redoubler le feu ; l'artillerie française, habilement dirigée par les généraux d'Aboville et Sénarmont, riposte vigoureusement. Au nombre et à l'avantage d'une position dominante, elle oppose le calme et la précision du tir. Kellermann tombe sous son cheval tué par un boulet ; il se relève aux acclamations de ses soldats ; un peu plus tard un obus met le feu à un caisson, trois caissons sautent, les charretiers s'enfuient avec les autres, le désordre se met dans les rangs de l'infanterie, les batteries cessent leur feu. Le moment est critique, mais deux batteries légères accourent au galop, et le tir reprend de plus belle. Vers quatre heures, les Prussiens font un mouvement ; on croit à une seconde attaque, on crie de nouveau : « Vive la nation », mais ce n'était qu'une manœuvre pour occuper la route de Châlons, et les troupes françaises, persuadées qu'elles ont fait reculer l'ennemi, poussent des cris d'enthousiasme. A la droite apparaissent les Autrichiens, conduits par Clerfayt ; ils se forment pour attaquer à leur tour, et, comme les Prussiens, ils s'arrêtent. Un violent orage met fin à la lutte.

L'armée alliée coucha sur ses positions, dans la boue, exposée à une pluie glaciale. Brunswick, qui avait commencé à tourner l'aile gauche de Kellermann, se proposait de renouveler son attaque ; mais au jour, il s'aperçut que les Français avaient décampé. A la suite d'une conférence tenue le soir du 20 septembre, et sur l'avis émis par le général d'Aboville,

l'armée du centre avait abandonné les hauteurs de Valmy et la plaine, pour venir se placer dans une forte position qui prolongeait à gauche celle de Dumouriez. Stengel avait quitté l'Yron pour rejoindre l'armée du Nord, et les deux armées réunies présentaient une longue ligne de soldats enivrés par la victoire.

Et cependant il n'y avait pas eu de bataille. La canonnade de Valmy, tel est le nom qui est resté dans l'histoire, à l'affaire du 20 septembre 1792. Le nombre des combattants avait été, du côté des Français, de 52,000, dont 36,000 furent engagés avec 40 bouches à feu. Les alliés étaient au nombre de 34,000 avec 58 canons. Les deux partis ne perdirent pas ensemble plus de 800 hommes tués ou blessés. Mais combien de batailles sanglantes où 20 et 30,000 combattants sont restés sur le terrain, n'ont pas produit de résultats comparables à ceux de la canonnade de Valmy ! Le soir du 20 septembre, l'illustre Goethe, qui accompagnait à l'armée des alliés son ami et protecteur le duc de Weimar, disait à quelques officiers prussiens : « Notez bien ce jour, car de lui date pour le monde une ère nouvelle. »

Valmy ! c'était la Révolution triomphante et la France délivrée de l'intervention étrangère ! Les alliés restèrent une dizaine de jours dans leur camp de la Luné, en proie aux misères et aux souffrances de toutes sortes, à la disette et à la maladie, coupés de leurs communications et manquant de tout. « Le camp des alliés, » écrivait-on de Sainte-Menehould, « offre l'aspect d'un vaste cimetière. La dysenterie occasionnée par les fatigues, les pluies, la mauvaise nourriture et les raisins verts de la Champagne, les avait décimés. On cite tel régiment qui avait perdu 400 hommes. »

L'armée française, approvisionnée par Vitry-le-François, vivait difficilement mais mieux, et surtout mieux abritée ; la conscience du devoir accompli et l'ivresse du succès y soutenaient tous les cœurs. Enfin le roi de Prusse et le duc de Brunswick se déterminèrent le 30 septembre à ordonner la retraite. Dumouriez et Kellermann suivirent l'armée alliée sans l'attaquer.

Les privations et la dysenterie firent à cette armée autant de mal que la perte d'une bataille. Verdun et Longwy furent successivement rendus aux troupes républicaines ; le siège de Thionville, entrepris par les Autrichiens et les émigrés, fut levé. Le 20 octobre, les dernières troupes ennemies avaient évacué le territoire français, où elles étaient entrées si insolument deux mois et demi auparavant.

Sur d'autres points de la frontière, le sort des armes s'était montré également favorable à la république naissante. Profitant du départ des

Autrichiens qui étaient venus se joindre à la grande armée des coalisés, Custine, commandant en Alsace sous les ordres supérieurs de Biron, se porta en avant, entra de vive force, le 30 septembre, dans la ville de Spire, et envoya le général Neuwinger occuper Worms le 4 octobre. Le lendemain de leur entrée à Spire, les volontaires laissés dans cette ville pour la garder, se livrèrent à des actes honteux de pillage. Custine les réprima sévèrement et produisit ainsi sur les habitants une impression salubre qui facilita les succès de sa petite armée. Le gouverneur de Mayence, sommé par le colonel Houchard, rendit le 14 octobre cette place importante, sans chercher à la défendre. Houchard marcha ensuite sur Francfort, dont il s'empara le 23.

Pendant ce temps, Montesquiou, commandant l'armée du Midi, trompant les troupes piémontaises par une fausse démonstration, entra avec 20,000 hommes en Savoie, dont le peuple se soulevait contre l'autorité du roi de Sardaigne. Anselme, lieutenant de Montesquiou, passant le Var avec 8,000 hommes, s'emparait de Nice et du fort Montalban.

Dans le Nord, le duc de Saxe-Teschen, profitant du départ des troupes du camp de Maulde, se présentait devant Lille avec 25,000 hommes et 8,000 chevaux. La place n'était défendue que par 7 ou 8,000 hommes, dont 3,000 de troupes régulières. L'armée ennemie était trop peu nombreuse elle-même pour une attaque en règle. Le duc de Saxe voulut réduire Lille par le bombardement 60,000 boulets rouges, sans compter les obus et les bombes, furent lancés dans cette grande cité, du 29 septembre au 6 octobre. Le patriotisme et la constance des habitants, la fermeté du commandement militaire et de la municipalité s'élevèrent à la hauteur des circonstances. Personne ne parla de capitulation, et le 7 octobre le duc de Saxe-Teschen abandonna la partie aux approches de l'armée du Nord, n'emportant que la honte d'une inutile barbarie. Le 8 octobre, Lille était entièrement libre, et les habitants parcouraient, en poussant des cris de joie, les tranchées profondes dans lesquelles l'ennemi avait établi ses batteries.



Pendant que l'armée du Nord, sous les ordres du général Labourdonnaye, revenait de la poursuite des Prussiens, Dumouriez passait par Paris pour concerter avec le ministère les moyens de réaliser l'invasion de la Belgique. 100,000 hommes furent placés sous ses ordres pour cette grande opération ; il les répartit en quatre corps d'armée, et lui-même se mit à la tête du centre, fort de 40,000 hommes. Le gros de l'armée autrichienne, toujours commandée par le duc de Saxe-Teschen, comprenait seulement 20,000 hommes établis en avant de Mons dans une position formidable, la droite au village de Jemmapes, la gauche à celui de Cuesmes, le front couvert par des retranchements et par des redoutes armées de près de cent canons.

Dumouriez, opposant aux ailes de l'ennemi ses corps détachés, marche sans tarder contre le corps principal, qu'il repousse le 5 novembre de ses positions avancées, et il dispose tout pour l'attaquer le 6 au matin. Ferrand commande la gauche en face de Jemmapes, le duc de Chartres le centre devant la ligne des retranchements, Dampierre la droite opposée à Cuesmes ; Beurnonville avec l'avant-garde relie la droite au centre. Le vieux Ferrand enlève d'abord le poste de Quarégnon qui couvrait la position de Jemmapes. Son cheval tué tombe sous lui, et, quoique blessé lui-même à la jambe, il se met à pied à la tête des grenadiers pour attaquer à la baïonnette le village de Jemmapes. Thouvenot, premier aide de camp de Dumouriez, est venu le seconder et lui souffler l'ardeur qui anime son général. Un succès complet couronne leurs efforts.

Il n'en est pas de même à la droite, où l'avant-garde de Beurnonville est débordée par six bataillons ennemis ; mais Dampierre s'élance à son secours, culbute les six bataillons, s'empare des deux premières redoutes et fait 1,600 prisonniers. Dumouriez donne alors au centre le signal de se porter en avant. « Voilà les hauteurs de Jemmapes, » dit-il à ses soldats, « et voilà l'ennemi : l'arme blanche et la terrible baïonnette, voilà la tactique nouvelle à employer pour y parvenir et pour vaincre. » Les troupes s'élancent avec ardeur, mais les attaques subites de la cavalerie, un feu violent d'artillerie et d'infanterie les font hésiter. Le désordre se mettait déjà dans leurs rangs, lorsque le jeune Baptiste Renard, valet de chambre du général, inspiré par un mouvement héroïque, dit Dumouriez dans ses Mémoires, rallie sept escadrons de cavalerie et rétablit le combat. L'infanterie parvient au pied des redoutes où la mitraille l'arrête et où la cavalerie autrichienne s'apprête à la charger. Le duc de Chartres, qui la commandait et qui montra dans cette journée autant de sang-froid que d'ardeur, forme ses troupes en colonne et pénètre à la baïonnette dans les retranchements, en même temps qu'il fait contenir la cavalerie ennemie par deux régiments de chasseurs et de hussards.

Restait, à droite, la position de Cuesmes à enlever ; Dumouriez y court ; il y trouve les troupes du camp de Maulde qui luttaient sans succès depuis le matin et qui l'accueillent par des cris enthousiastes de Vive Dumouriez. Il fait charger par les hussards de Berchiny les dragons impériaux, qui sont culbutés ; puis, se mettant à la tête de trois régiments de cavalerie, hussards de Berchiny et de Chamborant, chasseurs de Normandie, il leur fait entonner la Marseillaise et pénètre par la gorge dans les redoutes, tandis que l'infanterie les aborde de front et culbute, à la baïonnette, les grenadiers hongrois.

Telle fut la bataille de Jemmapes, la première bataille rangée des guerres de la Révolution. L'ennemi y perdit 5,000 hommes, tant tués que blessés, presque autant de prisonniers, et huit canons. Cette bataille eut pour conséquence immédiate l'abandon de Mons et de Tournay par l'ennemi, et la prise, de vive force, de Bruxelles, où les Français entrèrent le 24 novembre. Liège tomba ensuite au pouvoir de Dumouriez après un combat de dix heures ; Anvers, assiégée par Labourdonnaye, capitula le 29 novembre ; enfin Namur se rendit au général Valence le 2 décembre. La conquête de la Belgique était complète.

La campagne de 1792 ne s'acheva pas cependant partout avec le même succès.

L'armée du duc de Brunswick reprit, le 2 décembre, la ville de Francfort, malgré la résistance vigoureuse que lui opposa le général Houchard. Celui-ci parvint toutefois à se replier en bon ordre, et, soutenu par le général Neuwinger qui lui amena un renfort de 4,000 hommes, il rejoignit l'armée de Custine. C'est dans cette retraite que le roi de Prusse, ayant remarqué un grenadier français qui, couvert de blessures et entouré d'ennemis, refusait de se rendre, le fit amener vers lui en écartant ceux qui l'attaquaient et lui dit : « Vous êtes un brave homme, c'est dommage que vous ne vous battiez pas pour une meilleure cause. » Le grenadier lui répondit : « Citoyen Guillaume, nous ne serions pas d'accord sur ce chapitre, parlons d'autre chose ! »

D'autre part, l'armée de la Moselle, commandée par Beurnonville, échouait dans ses tentatives pour se porter en avant, et prenait ses quartiers d'hiver sur les rives de la Sarre. Enfin, pour terminer ce qui est relatif à l'année 1792, il convient de signaler les débuts de l'insurrection vendéenne, la prise de Châtillon-sur-Sèvre par 8,000 paysans armés de bâtons, de fourches, de faux et de fusils, qui pillèrent la ville et brûlèrent les papiers de l'administration (22 août), et le combat de Bressuire, où les insurgés furent battus par les gardes nationales de Parthenay, Niort, Saint-Maixent, Angers, Nantes, Saumur, Poitiers, etc., accourues au secours de Bressuire. Mais ce n'était là que le prélude de l'insurrection générale du pays.





CHAPITRE II

NEERWINDEN ET MAYENCE

Les glorieux résultats de la campagne de 1792 ne tardèrent pas à être compromis par des causes diverses qui faillirent entraîner la ruine de la France. L'armée se désorganisait ; les régiments de ligne, dont la source de recrutement était tarie, ne pouvaient réparer leurs pertes ; les volontaires de 1791, dont l'engagement expirait le 1^{er} décembre, prétendaient d'autant plus être libres, que le but de cet engagement était atteint par l'expulsion des armées étrangères ; tous les efforts pour les retenir sous les drapeaux échouèrent vis-à-vis du plus grand nombre d'entre eux. Les autres volontaires, les fédérés surtout, poussaient l'indiscipline jusqu'à ses dernières limites ; leurs cadres étaient généralement détestables. A Spire, lors de l'entrée des troupes de Custine, c'est un capitaine qui, à la tête de sa compagnie, avait donné le signal et l'exemple du pillage.

Les dilapidations administratives réduisaient l'armée à la misère ; elle manquait de tout. Le ministre de la Guerre, Pache, avait rempli les bureaux de ses créatures, qui semblaient s'être porté le défi de voler ou de laisser voler à qui mieux mieux. C'est de ce temps-là que datent les souliers à semelles de carton, les chemises en toile d'emballage, les vieux effets achetés et distribués comme neufs. Dumouriez avait proposé un système d'après lequel son armée serait nourrie, habillée et équipée en Belgique. Ce

système fut repoussé. La misère rendit les soldats pillards et maraudeurs ; faute de bois de chauffage, ils arrachaient les portes et les fenêtres des maisons et brûlaient les arbres fruitiers. Les Belges aspiraient après le départ de cette armée, qu'ils avaient accueillie d'abord en libératrice.

La mort de Louis XVI, condamné par la Convention et exécuté le 21 janvier, détermina le départ d'un grand nombre d'officiers pour l'émigration. Ceux qui restaient devinrent suspects. Les généraux qui avaient servi sous la Monarchie furent en butte aux attaques les plus violentes. Enfin les ennemis de la France doublèrent de nombre, et une coalition redoutable fut soudoyée contre elle par l'or de l'Angleterre. Cette puissance et la Hollande ayant manifesté leur indignation au sujet de la condamnation de Louis XVI, la Convention décréta, le 1^{er} février, que la République était en guerre avec elles. Le roi d'Espagne, un Bourbon, avait offert sa neutralité en échange de la liberté du roi de France ; cette offre ayant été repoussée avec dédain, il déclara la guerre à la France le 23 mars.

Pour résister à toute l'Europe, cinq cent mille hommes étaient jugés nécessaires. Or c'est à peine si l'on comptait dans le rang deux cent mille soldats et volontaires, répartis entre huit armées. Une levée de 300,000 hommes est décrétée : Beurnonville, nommé ministre de la Guerre, est chargé de l'exécution de ce décret ; on décide en outre que les bataillons de ligne seront amalgamés avec les bataillons de volontaires, à raison de un pour deux ; mais cette fusion, jugée impraticable tant que dureront les hostilités, est ajournée jusqu'à la fin de la campagne.

Dumouriez, sollicité par les révolutionnaires de Hollande qui s'étaient réfugiés à Anvers, avait projeté la conquête de ce pays. Son plan d'invasion était très audacieux ; le succès ne pouvait en être assuré que par le secret le plus absolu. Il porte le gros de ses forces sur Aix-la-Chapelle et Maëstricht et installe son quartier général à Liège, où se rendent tous ses aides de camp et son état-major. En même temps, il réunit rapidement à Anvers un corps de 14,000 hommes, à la tête duquel il se met lui-même avec un état-major improvisé, excite ses soldats en leur offrant pour perspective la conquête d'un pays riche, et entre en Hollande.

Le succès lui sourit d'abord ; les places de Bréda et de Gertruydenberg se rendent à la première sommation. Déjà Dumouriez s'apprêtait à traverser, sur les bateaux qu'il a fait réunir, le petit bras de mer de Dordrecht, pour pénétrer au cœur du pays, lorsqu'il est impérieusement rappelé en Belgique. Les troupes qu'il y avait laissées, attaquées par les Autrichiens, avaient pris

la fuite, et dans leur déroute elles réclamaient à grands cris le vainqueur de Jemmapes. Dumouriez, abandonnant malgré lui la proie qu'il croyait tenir, revient rallier l'armée, relève son moral par le brillant combat de Tirlemont, et croit pouvoir attaquer l'ennemi fortement établi à Neerwinden.

Dans cette bataille, livrée le 16 mars 1793, les deux armées occupent, en face l'une de l'autre, un front de deux lieues ; Miranda commande la gauche des Français, le duc de Chartres le centre, Dampierre la droite ; huit colonnes marchent à l'attaque des positions ennemies. La droite et le centre sont vainqueurs, une lutte acharnée s'engage pour la possession du village de Neerwinden ; mais, après un premier succès, la gauche est repoussée ; les volontaires qui en font partie sont pris d'une panique et s'enfuient jusqu'à deux lieues en arrière du champ de bataille ; le centre, pris en flanc, est écrasé, et Dumouriez se voit forcé d'ordonner la retraite, qui s'opère en assez bon ordre sous la protection de la droite. Il laissait sur le terrain 4,000 tués ou blessés, 2,500 prisonniers, un matériel considérable. La Belgique était perdue ; une période de désastres commençait pour les armes françaises.

Dumouriez, poursuivi par la haine des Jacobins, se sentait perdu. Pour se sauver, il entre résolument dans la voie de la trahison ; il conclut avec le prince de Cobourg, général en chef de l'armée alliée, une convention qui lui permet de ramener ses troupes dans les places de la frontière, et dont un article secret lui assure le concours d'un corps d'armée pour marcher contre la Convention. Quatre commissaires de cette Assemblée, et le ministre de la Guerre lui-même, arrivent à son quartier général de Saint-Amand, pour l'arrêter. C'est lui qui les fait arrêter par des soldats dévoués à ses projets et qui les livre aux Autrichiens comme otages. Mais, si les troupes de ligne lui sont en général favorables, les volontaires s'insurgent contre lui, et il se voit forcé de chercher un asile dans l'armée ennemie.

Il part, accompagné du duc de Chartres, des généraux Valence et Thouvenot, de son fidèle Renard, des demoiselles Fernig, et escorté par les hussards de Berchiny. Les volontaires de l'Yonne, commandés par Davout, rencontrant ce cortège, l'accueillent et le poursuivent à coups de fusil. Dumouriez, assez mauvais cavalier, paraît-il, ne peut faire franchir à son cheval un fossé plein d'eau, il prend celui d'un domestique du duc de Chartres ; Thouvenot, dont le cheval est tué, monte en croupe derrière Renard, les deux sœurs Fernig n'ont plus qu'un cheval pour elles deux ; la rapidité de leur fuite disperse les compagnons de Dumouriez, et c'est dans

cet équipage qu'ils arrivent auprès du prince de Cobourg. Vivement sollicité par le prince de donner suite aux projets concertés entre eux, Dumouriez s'y refuse pour ne pas courir à un échec certain et part pour l'Angleterre, où il doit vieillir et mourir dans l'exil, laissant une mémoire méprisée, en dépit de ses talents militaires et des services qu'il avait rendus à son pays. Sa trahison a tout effacé aux yeux de la postérité et de l'histoire.

Après la fuite de Dumouriez, Dampierre, nommé général en chef, ramène l'armée au camp de Famars, sous Valenciennes. Officier expérimenté, il veut laisser le temps à ses troupes démoralisées de se refaire, et reste sur la défensive en se contentant de harceler l'ennemi ; mais la méfiance dont les généraux étaient l'objet, avait inspiré à la Convention une mesure qui exerça plus d'une fois sur les opérations militaires l'influence la plus fâcheuse, tout en doublant dans une foule de circonstances l'énergie de la lutte. Des membres de l'Assemblée sont envoyés aux armées à titre de commissaires, avec pleins pouvoirs, pour surveiller les généraux et stimuler leur ardeur. Ceux de ces commissaires qui accompagnaient l'armée du Nord intimement à Dampierre l'ordre de prendre l'offensive. Le général cherche d'abord à dégager la place de Condé qui venait d'être investie : il est repoussé avec une perte de 2,000 hommes. Les soldats eux-mêmes demandent à grands cris de marcher de nouveau à l'ennemi pour se venger ; Dampierre ordonne une attaque générale ; le feu meurtrier de l'ennemi écrase son centre, ses ailes sont tournées, il se replie sur le camp de Famars. Les commissaires de la Convention le forcent encore d'en sortir le 11 avril ; les positions de l'ennemi sont vigoureusement attaquées, mais un boulet frappe Dampierre, lui emportant la cuisse, et le général expire le lendemain.

Lamarche, qui le remplace provisoirement, assailli le 23 mai par toute l'armée autrichienne, se défend bravement jusqu'à la nuit ; mais accablées par le nombre, sur le point d'être forcées dans leur dernier retranchement, ses troupes abandonnent le camp et se réfugient sous les murs de Bouchain ; la place de Valenciennes est investie.

En apprenant la mort de Dampierre, Couthon, un des membres les plus actifs du parti jacobin, avait dit : « Il a bien fait de mourir, car son acte d'accusation était déjà dressé. » En effet, l'ère des persécutions exercées contre les généraux et les officiers supérieurs de l'ancienne armée avait commencé lors de la défection de Dumouriez. Le colonel Philippe de Vaux, son aide de camp, les généraux Miassenski et Lescuyer, accusés d'avoir participé à ses complots, furent condamnés et exécutés. Plus heureux, les

généraux Miranda, Stengel et Lanoue, poursuivis pour la déroute de l'armée de Belgique, furent acquittés.

Westermann lui-même, un produit de la Révolution, nommé colonel pour avoir dirigé l'émeute du 10 août, se trouva impliqué dans les poursuites. Il s'était fait un ennemi acharné dans la personne du trop célèbre Marat, en lui infligeant, aux applaudissements des passants, une correction à coups de fourreau de sabre, pour avoir médit de lui dans son journal. Westermann échappa cependant, pour cette fois, à une arrestation, grâce à la protection du Comité de salut public qui venait d'être nommé par la Convention. Ce n'était pas encore là le fameux Comité qui devait exercer une si terrible dictature. Composé d'hommes énergiques et pleins d'ardeur, celui-ci prit des mesures habiles ; mais ses décrets restèrent souvent lettre morte par suite de la mauvaise volonté des bureaux du ministère de la Guerre, où Bouchotte, successeur de Beurnonville, avait rappelé les créatures de Pache.



Le Comité de salut public décida la mise sur pied de onze armées, savoir : armée du Nord, général en chef, Custine ; de la Moselle, Houchard ; du Rhin, Beauharnais ; des Alpes, Kellermann ; d'Italie, Brunet ; des Pyrénées orientales, Flers ; des Pyrénées occidentales, Servan ; des côtes de la Rochelle, Biron ; des côtes de Brest, Canclaux ; des côtes de la Manche,

Félix Wimpfen. Mais ces généraux expérimentés devaient bientôt faire place aux protégés des Jacobins. Six d'entre eux, Custine, Houchard, Brunet, Beauharnais, Flers, Biron, périrent sur l'échafaud révolutionnaire. Le Comité fit aussi décréter par la Convention les moyens pratiques d'opérer la levée de trois cent mille hommes, précédemment ordonnée ; ces moyens se résument dans la réquisition forcée. Les autorités locales renchérent, pour la plupart, sur les mesures arbitraires de la Convention, et soulevèrent les plus vives réclamations.



Nous venons de voir que Custine avait été appelé au commandement en chef de l'armée du Nord ; il prend le commandement dans les circonstances les plus critiques. L'armée réfugiée au camp de César, entre Bouchain et Cambrai, était dans un état complet de désorganisation. Les mesures énergiques du nouveau général y ramènent la discipline et l'ordre, mais il déclare ne pas pouvoir agir sans un renfort de 20,000 hommes d'infanterie et 10,000 de cavalerie. Il est mandé à Paris, le 15 juillet, pour donner des explications ; mis en jugement comme coupable de n'avoir pas secouru Mayence quand il commandait l'armée du Rhin, condamné, malgré son dévouement à la République, et exécuté. Cependant la place de Condé, assiégée depuis les premiers jours d'avril, s'était rendue le 12 juillet, après

une défense des plus vigoureuses. La disette était telle dans la place, que la ration journalière des soldats de la garnison avait été réduite à deux onces de pain, deux onces de viande de cheval, une once de riz et un tiers d'once de suif.

Bientôt vient le tour de Valenciennes, après un des sièges les plus meurtriers dont l'histoire fasse mention. Le bombardement avait duré quarante-cinq jours sans interruption. L'ennemi, commandé par le duc d'York, avait lancé sur la place 200,000 boulets, 30,000 obus et 42,000 bombes. Toutes les maisons étaient plus ou moins endommagées ; les brèches étaient si larges et si praticables, que la cavalerie ennemie pouvait entrer par ces brèches dans la ville. 6,500 soldats de la garnison avaient péri par le feu de l'ennemi ou par la maladie ; l'armée assiégeante, d'après les rapports officiels, avait perdu plus de 15,000 hommes.

Cette belle résistance était due à l'énergie du gouverneur, le général Ferrand, vieux guerrier de soixante-douze ans, et à la solidité de la garnison. Les habitants n'imitèrent pas l'exemple donné en 1792, par leurs voisins de Lille. Après s'être montrés tièdes dans les premiers jours du siège, ils réclamèrent instamment la capitulation dès que le bombardement fut commencé. La fermeté de Ferrand et la bonne contenance de ses troupes, soutenues par l'espoir de voir Custine venir à leur secours, dominèrent les plaintes des citoyens ; mais le 25 juillet, au soir, l'ouvrage à cornes de la porte de Mons ayant été enlevé par l'assiégeant après un combat acharné, les soldats s'écrièrent qu'ils étaient trahis et se joignirent aux bourgeois pour assaillir de leurs clameurs le gouverneur et le conseil de défense qui, reconnaissant l'impossibilité de prolonger la résistance, signèrent enfin la capitulation le 28 juillet. La garnison, réduite à 10,000 hommes, resta libre, sous la condition de ne point servir d'un an contre les troupes alliées.

Le sort des armes n'avait pas été plus favorable à la France sur la frontière du Rhin. Après avoir soutenu plusieurs combats honorables, Custine, cédant au nombre, s'était retiré derrière les lignes de Wissembourg. C'est ainsi que l'on nommait une suite de retranchements élevés sous le règne de Louis XIV, le long du cours de la Lauter, pour couvrir la basse Alsace contre une attaque venant du Palatinat. Limitées à gauche par les montagnes, à droite par le Rhin, près de Lauterbourg, ces lignes étaient appuyées au centre par la place de Wissembourg, protégées en avant par la forêt de Bienwald, soutenues en arrière par la hauteur de Geisberg. Custine s'y maintint, grâce surtout à son excellente artillerie, qui lutta plus d'une

fois avec avantage contre celle de l'ennemi. En se retirant, il avait laissé dans Mayence une garnison de 22,000 hommes, trop faible pour tenir la campagne, trop nombreuse pour la défense de la place, dont elle devait dévorer rapidement les approvisionnements.

Dès le 6 avril, le maréchal prussien de Kalkreuth, ancien lieutenant du grand Frédéric, commençait l'investissement de Mayence ; deux mois plus tard, le roi de Prusse venait prendre en personne le commandement de l'armée, forte de 70,000 hommes, et le siège régulier commençait. Le général Doyré commandait en chef dans la place ; Aubert-Dubayet dirigeait la défense sur la rive gauche du Rhin ; le général Meunier, qui venait de s'illustrer en défendant à outrance la forteresse de Kœnigstein, commandait la tête du pont de Cassel, sur la rive droite. Les représentants du peuple Merlin et Rewbell animaient la garnison du souffle de leur patriotisme. Custine, nommé au commandement de l'armée du Nord, et voulant remettre à son successeur Beauharnais une armée victorieuse, fit une tentative pour dégager Mayence ; il fut ramené vivement dans les lignes de Wissembourg. Beauharnais, à son tour, chercha à secourir Mayence par une marche combinée avec l'armée de la Moselle, que commandait Houchard ; mais pendant que ces deux généraux achevaient, un peu trop lentement peut-être, leurs préparatifs, ils apprirent tout à coup que Mayence avait capitulé le 23 juillet.

La résistance avait été opiniâtre ; chaque jour fut marqué par un combat, surtout devant le fort de Cassel. Frappé à la jambe dans une sortie, Meunier avait succombé, le 13 juin, aux suites de sa blessure. Kléber, peu connu jusque-là, s'était distingué parmi tous les généraux et s'était rendu populaire dans la garnison. Lors de la mort de Meunier, le roi de Prusse, voulant montrer son estime pour ce brave soldat, ordonna de cesser le feu pour ne pas troubler ses funérailles. Déjà la garnison souffrait de la famine. On ne vivait plus dans Mayence que de chair de cheval. Les chats, les rats, les souris, étaient regardés comme des mets de luxe. La soupe du soldat se faisait avec de l'huile de poisson. Plus d'un périt pour y avoir ajouté des herbes vénéneuses. Le général Doyré, ému des souffrances des habitants, leur permit de quitter la ville ; 2,000 personnes, hommes, femmes, vieillards et enfants, franchirent les portes ; mais, repoussées par les Prussiens, au nom des dures lois de la guerre, elles passèrent la nuit sur les glacis, exposées au double feu des assiégeants et des assiégés. Au jour, Doyré eut encore une fois pitié d'elles et leur fit rouvrir les portes. Enfin, réduits par la

famine, les commissaires de la Convention et les généraux se résignèrent à une capitulation, qui fut signée au quartier général du roi de Prusse. La garnison obtint les honneurs de la guerre et resta libre, comme celle de Valenciennes, sous la condition de ne pas servir d'un an contre les alliés.

On serait tenté de croire que cette garnison, à sa rentrée en France, fut accueillie avec enthousiasme et saluée avec admiration. Il n'en fut pas ainsi ; les orateurs des clubs crièrent à la trahison ; on accusa les généraux d'avoir capitulé avant l'épuisement complet des approvisionnements. Doyré, Aubert-Dubayet, Kléber, furent arrêtés et emprisonnés ; les troupes se virent, dans les villes qu'elles traversaient, l'objet du mépris de la populace et faillirent se révolter pour exiger la mise en liberté de leurs chefs. Le représentant Merlin dut monter à la tribune pour expliquer la conduite des défenseurs de Mayence ; la Convention, suffisamment édifiée, décréta que la garnison de cette place avait bien mérité de la patrie, les généraux furent mis en liberté et dirigés avec leurs troupes sur la Vendée, où ils devaient rendre d'immenses services à la cause républicaine.

Les choses n'allaient pas mieux sur les autres frontières. Montesquiou, qui commandait l'armée des Alpes, avait été. forcé d'émigrer pour éviter d'être incarcéré comme aristocrate. Kellermann était venu le remplacer : la faiblesse de ses effectifs le réduisait à l'inaction. Brunet, commandant sur le Var, était également dans l'impossibilité de rien tenter, n'ayant que 20,000 hommes dénués de tout, et la présence des flottes ennemies l'empêchant de se ravitailler par mer.

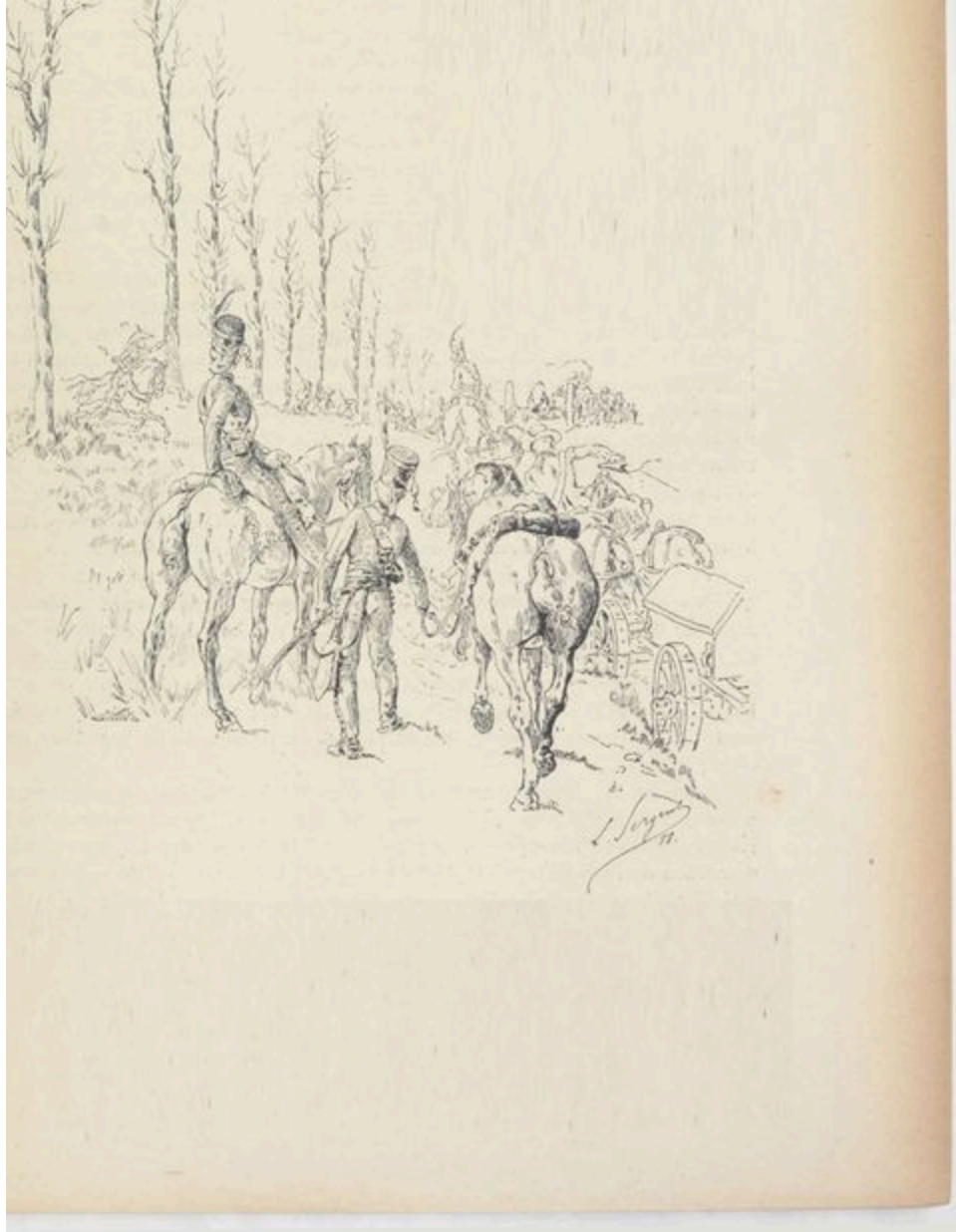


Les troupes manquaient presque absolument sur la frontière des Pyrénées, où les Espagnols prenaient l'initiative des attaques. On parvint cependant à réunir quelques bataillons d'infanterie et de volontaires, à Bayonne d'une part, à Perpignan de l'autre. En y joignant des corps francs formés dans le pays, on eut le noyau des armées des Pyrénées occidentales et des Pyrénées orientales, commandées, la première par Servan, ancien ministre de la Guerre, la seconde par Fiers, jeune général, élève de Dumouriez.

Du côté de Bayonne, les Espagnols attaquèrent mollement ; il y eut cependant quelques combats de montagne assez vifs, dans lesquels se distinguèrent particulièrement le futur maréchal Moncey, chef d'une compagnie de chasseurs basques, et La Tour-d'Auvergne, représentant d'une des familles les plus nobles de France, simple capitaine au régiment d'Angoumois, 80^e de ligne, commandant une troupe de grenadiers, qui mérita par ses exploits le nom de Colonne infernale.

Dans les Pyrénées orientales, l'Espagne, qui visait toujours à recouvrer ses anciennes provinces du Roussillon, mit plus de monde en ligne. Le général Ricardos s'empara de Fort-les-Bains et de Bellegarde, qui se défendirent énergiquement. La forteresse de Bellegarde avait soutenu un

bombardement de quinze jours, à la suite duquel les fortifications étaient complètement démantelées. Sur 44 canons, 32 étaient démontés. Aux termes de la capitulation signée le 24 juin, la garnison fut envoyée prisonnière en Espagne. Villefranche, qui se rendit le 4 août suivant, fut loin d'être aussi bien défendue ; le commandant capitula après quinze heures seulement du tir des batteries ennemies. La garnison, peu nombreuse et composée de recrues, avait été, il est vrai, surprise en se voyant canonner par des pièces de gros calibre, hissées sur une montagne en apparence inaccessible, qui dominait la place ; mais le commandant fut, avec assez de vraisemblance, accusé de trahison ou tout au moins de tiédeur pour la cause républicaine.



Quelques jours avant la reddition de Villefranche, Ricardos avait échoué devant le camp de l'Union, où le général Flers avait établi sa petite armée pour couvrir Perpignan. Là se fit remarquer le colonel Pérignon, chef d'un corps franc, devenu plus tard maréchal de France. Voyant ses chasseurs, sourds à ses exhortations, battre précipitamment en retraite, il prit un fusil et combattit en soldat dans les rangs du régiment de Champagne, dont la ferme contenance arrêta l'ennemi ; il se remit ensuite à la tête de ses chasseurs repentants. L'excellente artillerie des Français força les Espagnols à se retirer sans avoir pu aborder le camp. Le général Flers se garda bien de

les suivre dans la plaine ; cette sagesse lui fut imputée à crime ; accusé de lâcheté par les clubistes de Perpignan, il fut condamné à mort et exécuté.

Ce n'était pas assez pour la France d'avoir à lutter contre toute l'Europe ; elle devait trouver dans son propre sein des ennemis plus redoutables encore, et les Vendéens la mirent à deux doigts de sa perte. Nous n'avons pas à apprécier la guerre de la Vendée au point de vue politique, mais dans une histoire militaire il est impossible de passer sous silence cette guerre dans laquelle les deux partis, si différents d'opinion et de sentiments, se signalèrent par un même courage, par un même dévouement à leurs causes respectives, par une même fidélité au drapeau, qu'il fût blanc ou tricolore. « La guerre de la Vendée, » a dit le général Foy, orateur et écrivain libéral, « a revêtu d'une splendeur incomparable quelques pages de notre histoire. On n'a vu nulle part ailleurs tant de noble vaillance et une pareille unanimité de dévouement. »

Tout en combattant l'armée française, les Vendéens déployèrent les mêmes qualités et les mêmes défauts ; des deux côtés on vit des actes d'héroïsme sublime, des paniques incroyables et de nobles élans de générosité au milieu de représailles cruelles. Si les républicains eurent dans Carrier un proconsul cruel et farouche, Souchu fut un Carrier royaliste, et la grandeur d'âme de Marceau n'eut d'égale que la magnanimité de La Rochejaquelein. L'histoire a confondu les noms ennemis de Charette et de Hoche, de Kléber et de Bonchamp.

Chez les Vendéens comme chez les républicains, ou pour parler le langage d'alors, chez les blancs aussi bien que chez les bleus, les dissentiments et les jalousies des chefs compromirent plus d'une fois le succès des opérations. Les discordes de l'armée républicaine conduisirent à l'échafaud Biron et Duhoux ; mais les dissensions des Vendéens amenèrent l'assassinat juridique de Marigny, fusillé sur l'ordre de Stofflet.

L'insurrection de la Vendée éclata le 12 mars, à Saint-Florent le Vieil, où les jeunes gens du pays et leurs parents étaient réunis pour le tirage au sort ordonné au sujet de la levée des 300,000 hommes. La foule se formait en rassemblements menaçants ; la gendarmerie veut la dissiper, les paysans résistent ; un coup de canon à mitraille est tiré sur eux ; tête baissée, armés de leurs bâtons, ils s'élancent sur le canon et s'en emparent, chassent les autorités et brûlent les papiers de la ville.

Dès le lendemain, les insurgés avaient trois chefs : Cathelineau, un marchand de laines, Stofflet et Tonnelet, deux gardes-chasse ; le

rassemblement grossit, et chaque jour est marqué par un succès des paysans de l'Anjou. Le château de Jallais, Chemillé, Chollet, tombent successivement en leur pouvoir avec plusieurs pièces de canon.

Les gentilshommes du pays prennent la tête du mouvement. Le plus jeune des chefs vendéens, Henri de La Rochejaquelein, rassemble les paysans de sa terre, des Aubiers, bat la colonne du général Quétineau, et se joint à deux chefs illustres, Bonchamp et Lescure, pour aller attaquer la ville de Thouars. La cavalerie vendéenne passe le Thouet à la nage et se porte sur le flanc de la division républicaine qui, après un combat acharné de dix heures, met bas les armes et se rend prisonnière.

Dans le Poitou, d'Elbée se met à la tête d'un fort rassemblement, se porte sur Fontenay et est repoussé par le général Chalbos : mais Bonchamp, La Rochejaquelein, Lescure, Cathelineau accourent à son aide, et la défaite des républicains est complète ; ils perdent 42 canons. Bientôt 40,000 Vendéens, conduits par les mêmes chefs, attaquent Saumur, défendu par le général Menou, avec 11,000 hommes, dont 5,000 sont tués et blessés ; les blancs restent maîtres de la ville et du château. C'est dans cette bataille que le général Coustard, ordonnant au commandant Weissen, de la légion germanique, de charger avec ses cuirassiers, Weissen lui demande : « — Où m'envoyez-vous ? — A la mort, » répond Coustard, « le salut de la République exige ce sacrifice. » — Weissen part au galop et s'empare d'une batterie qui foudroyait l'armée républicaine ; mais l'infanterie, fatiguée, refuse de le suivre, et il revient grièvement blessé avec une poignée de cavaliers ; le reste a succombé.

Dans la basse Vendée, Charette, ancien officier de marine, celui de tous les chefs de la Vendée dont le nom est resté le plus populaire, a jusque-là combattu isolément ; il consent à joindre son corps d'armée aux autres pour attaquer Nantes. A cette occasion, les chefs de l'insurrection conviennent de nommer un généralissime. C'est Cathelineau, le marchand de laine, qui obtient cet honneur.

Le général Canclaux, un officier de l'ancienne armée, commande à Nantes ; il n'a, pour défendre cette grande ville ouverte, que 5,000 hommes de troupes de ligne et 5,000 gardes nationaux ; autour de lui tout le monde parle d'abandonner la ville. Il tient bon, et, assisté du général Beysser, qui partage noblement sa résolution, il prend des mesures si habiles et si énergiques, que tous les efforts de Cathelineau avec la grande armée vendéenne sur la rive droite, de Charette et de son corps d'armée sur la rive

gauche, viennent échouer devant une résistance opiniâtre. La mort de Cathelineau, frappé par une balle, décide la retraite des Vendéens.

Deux armées sont formées pour combattre l'insurrection : l'armée des côtes de Brest, commandée par Canclaux ; celle des côtes de la Rochelle, qui a pour chef Biron, l'ancien duc de Lauzun, jeté par le dépit dans le parti de la Révolution. Westermann, qui commande l'avant-garde de Biron, vainqueur d'abord à Châtillon, est battu à plate couture, quelques jours plus tard, sur le même champ de bataille. Cette victoire éclatante des Vendéens détruit l'effet moral produit par la résistance de Nantes. Accusé à tort d'avoir fait incarcérer Rossignol, ancien ouvrier orfèvre, nommé colonel pour sa participation à l'émeute du 10 août, Biron, devenu suspect aux Jacobins, est rappelé à Paris, jugé, condamné et exécuté. On lui donne pour successeur le même Rossignol, ignorant, incapable et ivrogne. Les montagnards de la Convention accueillent la nouvelle de cette étrange nomination par des clameurs enthousiastes...

Telle était la situation de la France au moment où le second Comité de salut public et l'illustre Carnot allaient entrer en scène. Nous verrons dans le prochain chapitre comment notre pays sortit victorieux et fort de cette situation en apparence désespérée.





CHAPITRE III

WATTIGNIES, WISSEMBOURG ET TOULON

Le deuxième Comité de salut public fut nommé le 10 juillet 1793. En se partageant les attributions, les membres de ce conseil reconnurent qu'aucun d'eux n'avait la compétence voulue pour régler les questions militaires, et, par une décision qu'on peut à bon droit qualifier d'heureuse, ils s'adjoignirent le 13 août deux officiers du génie, membres de la Convention, Carnot et Prieur, de la Côte-d'Or. Ceux-ci se mirent immédiatement à l'œuvre.

Le plus pressé était de porter l'effectif de l'armée au chiffre nécessaire pour soutenir la lutte. Carnot n'hésite pas à proposer la levée en masse, c'est-à-dire l'appel de tous les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, sans exception. Cette mesure est votée par la Convention dans sa séance du 23 août. Accueillie d'abord avec étonnement, elle est bientôt exécutée sans murmures. C'était un contingent de 450,000 hommes environ qui allait grossir l'armée ; mais les bataillons formés avec ces nouvelles recrues n'avaient aucune consistance ; leurs cadres étaient absolument ignorants des premiers éléments du métier militaire ; aussi, dès leur arrivée aux armées, ces nouveaux venus furent-ils versés dans les, anciens bataillons de volontaires qui étaient destinés, d'ailleurs, à se fondre avec les bataillons de ligne.

Carnot eut encore une idée féconde en grands résultats. Les ennemis étaient nombreux et ils avaient pour eux la force que donne toujours le succès, mais ils étaient lents dans leurs mouvements, indécis et divisés entre eux. Au lieu de chercher à leur résister sur tous les points de la frontière, on décida de les attaquer vigoureusement sur quelques points bien choisis, et de rompre, par un effort grandiose, le cercle dont ils entouraient la France. Enfin, pour la réussite de ce plan, il était indispensable de remplacer les généraux ineptes mis à la tête des armées sous l'influence de l'esprit de parti, par des officiers capables, dont le mérite s'était affirmé à la guerre. Ce fut là le point le plus délicat de la tâche imposée à Carnot. Les événements montreront comment il s'en acquitta

Il ne suffisait pas d'avoir des hommes, de les encadrer et de leur donner des chefs capables ; il fallait encore les habiller, les équiper, les pourvoir de munitions. La loi sur la levée en masse parait à cette nécessité, en obligeant les citoyens de tout âge et de tout sexe à concourir, par leur travail et leur fortune, à la défense nationale. Des ateliers d'armes, des fabriques de poudre et de canons furent improvisés ; les chevaux nécessaires pour monter la cavalerie furent requis par l'intermédiaire des municipalités ; on provoqua les dons patriotiques pour la fourniture des vêtements, du linge, des chaussures, etc. Prieur, de la Côte-d'Or, fut chargé, au Comité de salut public, de toute cette partie matérielle. Son activité égala celle de Carnot, et leurs noms sont restés associés dans l'histoire.

Les mesures prises, si énergiques qu'elles fussent, n'eurent cependant pas des effets immédiats. Il y eut même, après l'entrée de Carnot et de Prieur dans le Comité de salut public, une période pendant laquelle les revers l'emportèrent sur les succès, et la victoire ne revint que progressivement sous les drapeaux de la France.

Après la perte de Valenciennes, l'armée du Nord opéra sa retraite sur le camp de Gavarelle, situé entre Douai et Arras. C'est là que Houchard, nommé en remplacement de Custine, vint en prendre le commandement. Heureusement les alliés, au lieu de marcher sur Paris, dont la route leur était ouverte, voulurent assiéger Dunkerque, convoitée par l'Angleterre. Le duc d'York, avec les Anglais et les Hanovriens, fut chargé de cette opération, tandis que le prince de Cobourg, avec le reste de l'armée, bloquait le Quesnoy et Landrecies, tout en menaçant Maubeuge.

La lenteur du duc d'York permit à Houchard d'arriver à temps pour secourir Dunkerque, conformément aux injonctions du Comité de salut

public et aux instructions de Carnot.

Le siège était couvert à Ost-la-Chapelle par le maréchal de Freytag avec 16,000 hommes, et à Menin par le prince d'Orange avec 15,000 autres. 32,000 Anglais se trouvaient devant Dunkerque même ; Houchard, renforcé par 15,000 hommes tirés des armées du Rhin et de la Moselle, vint attaquer le 6 septembre les avant-postes de Freytag. Le combat dura trois jours. Ce ne fut pas à proprement parler une bataille, mais une série d'engagements dans lesquels la valeur des soldats joua un plus grand rôle que les combinaisons du général Houchard, bon officier de partisans, dépourvu des talents nécessaires pour commander en chef. Il encourut un premier reproche, le 6 septembre, en ordonnant la retraite après les succès de la division Jourdan.

Le 7, l'attaque se prononce contre le village de Hondschoote ; elle échoue devant la ferme contenance de l'ennemi. Houchard, découragé, veut renoncer à l'offensive. Sur les instances de son état-major et des commissaires de la Convention, il entame le 8 une action générale, ses tirailleurs occupent les taillis de Hondschoote et déciment à coups de fusil les défenseurs du village. Jourdan, Vandamme, Colaud, les représentants Levasseur et Delbrel, le sabre en main, se mettent en tête des colonnes d'attaque ; Houchard lui-même entraîne un régiment de cavalerie tenu en réserve ; tous entonnent la Marseillaise et le chant de la Carmagnole. En même temps une partie de la garnison de Dunkerque, habilement conduite par Hoche, tombe sur les derrières des Anglais ; toutes les positions sont enlevées. Houchard n'ose pas poursuivre les ennemis ; mais le duc d'York, craignant de voir son armée coupée en deux, lève précipitamment le siège de Dunkerque.

La Convention décréta que l'armée du Nord avait bien mérité de la patrie ; mais quelques jours après, une déroute partielle, occasionnée par l'apparition subite de l'ennemi, servit de prétexte au Comité de salut public pour faire arrêter Houchard, coupable d'avoir vaincu malgré lui, et de n'avoir pas su profiter de sa victoire. Comme son prédécesseur Custine, il fut condamné à mort et exécuté.

Cependant la place du Quesnoy s'était rendue au prince de Cobourg, qui n'attendait plus que la chute de Maubeuge pour marcher sur Paris. Cette place était défendue, non seulement par sa garnison, mais par un corps d'armée de 20,000 hommes campé sous ses murs. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer à propos de Mayence, c'était trop peu pour tenir la

campagne et beaucoup trop pour les approvisionnements de la place. Ces 20,000 hommes ne se laissèrent pourtant pas renfermer facilement dans le camp retranché ; il y eut autour de Maubeuge plusieurs combats des plus vifs ; mais enfin le nombre l'emporta : la place et le camp furent étroitement bloqués, et Maubeuge ne dut compter pour son salut que sur les secours extérieurs. Ces secours ne lui firent pas défaut.

Jourdan, signalé pour sa belle conduite à Hondschoote, venait d'être appelé au commandement de l'armée du Nord ; il reçut l'ordre de réunir toutes ses troupes éparses dans plusieurs camps, d'y joindre les renforts venus de l'armée des Ardennes, et de marcher contre le prince de Cobourg avec 50,000 hommes. Le prince en avait 80,000, mais l'équilibre devait être rétabli, pensait-on, par l'intervention des 20,000 hommes du camp retranché.

Carnot vint en personne assister Jourdan de ses conseils ; l'armée fut réunie à Guise et mise en route le 10 octobre ; le 14, les avant-gardes se rencontrent et se canonnent sans aucun résultat ; l'attaque des positions ennemies est résolue pour le lendemain. Ces positions étaient formidables, tant par le relief et les escarpements du terrain, que par les nombreuses batteries étagées en amphithéâtre qui couvraient son front et les redoutes sur lesquelles s'appuyaient ses défenseurs.

Les colonnes françaises, précédées et flanquées de nombreux tirailleurs, suivant la nouvelle tactique, marchent résolument sur les retranchements ennemis à travers une grêle de boulets et d'obus. Arrivés au pied des escarpements, accueillis par une décharge meurtrière de mitraille, les soldats de Jourdan s'élancent à la baïonnette. Pendant trois heures on se bat avec acharnement. Deux fois les Français pénètrent dans les redoutes, deux fois ils en sont chassés ; la nuit vient, Jourdan remet l'attaque décisive au lendemain, et les deux armées bivouaquent sur le champ de bataille.

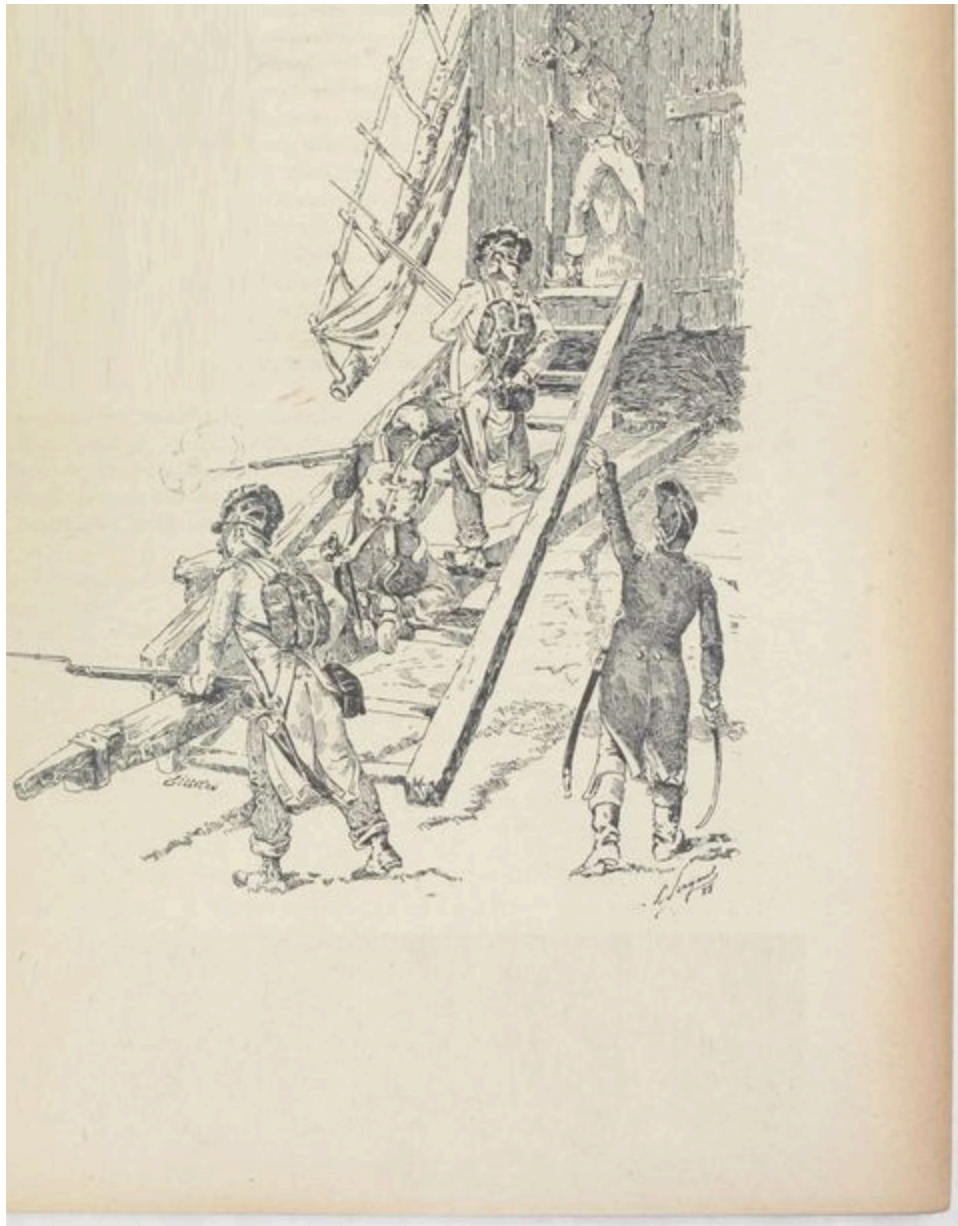
Le 16 au matin, les Français, favorisés par un brouillard épais, prennent de nouvelles dispositions. Une nombreuse artillerie couronne les hauteurs dont Jourdan s'était emparé la veille ; des batteries légères accompagnent les colonnes d'attaque, et, démasquées à propos, portent le désordre dans les rangs des Autrichiens. Le centre, conduit par le général Du-quesnoy, s'empare des hauteurs qui lui font face et en tourne l'artillerie contre le camp de Wattignies, qui est ainsi presque pris en flanc, tandis que Carnot et Jourdan l'attaquent de front avec les colonnes de droite. Saisissant le

moment favorable, ils enlèvent leurs troupes et entrent en vainqueurs dans le camp. Les Autrichiens battent en retraite.



L'effet moral de cette victoire en dépassa les résultats matériels, qui auraient pu être décisifs si les troupes du camp retranché avaient fait une sortie ; mais ces troupes ne bougèrent pas. Carnot s'en plaignit dans son rapport, et Chancel, un vieil et brave général qui commandait le camp, fut arrêté et condamné à mort, quoique seul, dans le conseil de défense, il eût opiné pour la sortie, et soutenu énergiquement son opinion. La victoire de

Wattignies permit à l'armée du Nord de se reconstituer tranquillement, mais l'armée autrichienne ne fut pas poursuivie.



Le Comité de salut public, contrairement à l'avis de Carnot, prescrivit à Jourdan de se porter en avant pour envahir la Belgique ; Jourdan objecta les difficultés de l'opération et faillit être arrêté à son tour ; le titre de vainqueur de Wattignies le protégea, et il fut seulement mis à la retraite, d'où heureusement il ne devait pas tarder à sortir.

La Vendée n'était pas le seul point du territoire français où la guerre civile exerçât ses ravages. Lyon, la seconde ville du pays, s'était déclarée ouvertement contre la Convention, dont elle avait chassé les représentants. 25,000 de ses citoyens formaient, sous les ordres de M. de Précý, ancien officier supérieur, une armée résolue à se défendre vigoureusement.

Kellermann reçut l'ordre de marcher sur Lyon avec la majeure partie de l'armée des Alpes, à laquelle se joignirent les gardes nationales des départements voisins. La ville rebelle fut ainsi investie par 60,000 hommes, dont 15,000 de troupes régulières avec 100 pièces de canon.

Le siège fut mené d'abord avec lenteur par Kellermann, qui espérait réussir par la voie de la conciliation ; mais ce général fut bientôt rappelé en Savoie par les progrès de l'armée piémontaise, cherchant à opérer une diversion en faveur des Lyonnais ; il battit cette armée à Saint-Maurice.

Pendant son absence, le commandement fut exercé par Doppet, ancien médecin, général révolutionnaire d'une incapacité notoire ; mais les opérations du siège furent en réalité conduites avec talent par le conventionnel Dubois-Crancé, ancien officier.

Le 9 octobre, après un violent bombardement qui réduisit en cendres le beau quartier de Bellecour, les troupes républicaines prirent possession de la ville. Kellermann, accusé de mollesse vis-à-vis des insurgés de Lyon, fut arrêté et incarcéré. Sa mise en jugement ne fut ordonnée qu'après la chute de Robespierre, et, plus heureux que les autres généraux du début de la Révolution, il ne subit ni l'exil ni l'échafaud.

Le général Brunet, brave soldat qui avait succédé à Anselme dans le commandement de l'armée du Var, n'eut pas la même chance. Forcé par les commissaires de la Convention, malgré ses observations, d'attaquer avec des troupes démoralisées la position de Saorgio, il échoua et paya de sa tête la panique de ses soldats, ainsi que l'erreur des représentants du peuple.

Des événements plus graves s'étaient passés dans le Midi. A la nouvelle du soulèvement des Lyonnais, les royalistes de Marseille s'étaient réunis en armes pour marcher à leur secours. Leur rassemblement, grossi en route des citoyens de plusieurs autres villes, arrêté un instant par les patriotes avignonnais au passage de la Durance, avait poursuivi sa route jusqu'à Orange, où il rencontra le général révolutionnaire Carteaux, envoyé au devant des insurgés avec une division de l'armée des Alpes. Les royalistes furent battus, poursuivis, et battus de nouveau le 24 août, sur les hauteurs de Septèmes. Les troupes républicaines firent une entrée triomphale dans

Marseille, où de sanglantes exécutions marquèrent la victoire de la Convention.

A cette nouvelle, les habitants de Toulon, qui s'étaient joints aux Marseillais, voulant éviter le même sort, proclamèrent Louis XVII roi de France et ouvrirent leur port à l'escadre anglo-espagnole, devenue ainsi maîtresse du plus grand arsenal de la marine française.

Le coup était terrible pour la Convention ; elle ne se découragea pas. Une armée fut organisée pour la reprise de Toulon. Le général Carteaux, ancien peintre, dépourvu de toute intelligence des choses de la guerre, en fut nommé le commandant en chef, grâce à l'influence du parti jacobin. Bonaparte, alors chef de bataillon, fut désigné pour diriger l'artillerie du siège. Il arriva au camp le 11 septembre, et trouva pour toutes ressources : deux batteries à pied de campagne, trois batteries à cheval et huit canons de 24. Il s'occupa de former un équipage de siège, et, en moins de six semaines, 100 bouches à feu de gros calibre et des mortiers à grande portée étaient réunis avec les approvisionnements nécessaires.

Comme il n'y avait pas d'officier du génie dans l'armée, Bonaparte cumula les fonctions d'ingénieur avec celles d'officier d'artillerie ; il gagna par son activité et son sang-froid la confiance de toute l'armée, et le 14 octobre les assiégés ayant fait une grande sortie, tous les soldats réclamèrent à grands cris Bonaparte pour les commander et repousser l'ennemi.

L'inepte Carteaux voulut ressaisir son autorité, mais il prit des mesures si ridicules, que les commissaires de la Convention n'hésitèrent pas à le faire destituer. Le successeur qui lui fut donné ne valait pas mieux ; Carteaux avait été peintre, Doppet était médecin. Son incapacité absolue éclate dès le premier jour. Bonaparte lui ayant persuadé qu'il fallait attaquer le fort Musgrave, il autorise cette attaque, et au moment où elle allait réussir, il envoie de son quartier général, d'où il n'avait pas bougé, l'ordre impératif de battre en retraite. Les troupes indignées reculent, et Bonaparte légèrement blessé, l'oeil enflammé de colère, se précipite au devant du général en chef en s'écriant : « Le jean-f.... qui a ordonné la retraite nous a fait manquer la prise de Toulon. »

Cette fois, Doppet est remplacé par un des meilleurs généraux qu'ait eus la République, Dugommier, qui accorde toute sa confiance à Bonaparte. Une brillante attaque, dans la nuit du 25 au 26 novembre, dirigée par Dugommier et Bonaparte, les rend maîtres du fort du petit Gibraltar, la clef

de la rade de Toulon. L'armée anglo-espagnole veut le reprendre, elle est battue et forcée de se rembarquer. L'ennemi se décide alors à évacuer Toulon, mais avant de s'éloigner, il met le feu à l'arsenal et incendie dans le port 9 vaisseaux de haut bord avec 4 frégates. Enfin, le 17 décembre, à dix heures du soir, les troupes françaises entrent dans Toulon et courent immédiatement à l'arsenal, où 800 galériens travaillaient depuis plusieurs heures à éteindre l'incendie. Une partie des richesses que renfermait ce bel établissement fut ainsi arrachée aux flammes.

Par un décret en date du 24 décembre, la Convention déclara que l'armée dirigée contre Toulon avait bien mérité de la patrie ; une fête nationale fut instituée pour célébrer cet événement. Bonaparte fut nommé général de brigade.

Fermons les yeux sur les vengeances exercées dans la malheureuse ville de Toulon par la Convention triomphante.

Nulle part, pendant cette fin de l'année 1793, la lutte ne fut plus sanglante et-plus acharnée que dans la Vendée. La manière de combattre des paysans de l'armée royaliste convenait admirablement à leur pays, coupé de haies et couvert d'arbres ; en plaine, ils perdaient tous leurs avantages. La désunion des chefs causa aussi plus d'une fois leur défaite. Tandis que d'Elbée, nommé généralissime après la mort de Cathelineau, et Charette, voulaient porter la guerre en Poitou, Bonchamp et le prince de Talmont projetaient de passer la Loire pour faire soulever la Bretagne : Ils se séparèrent. Charette et d'Elbée marchèrent sur Luçon et engagèrent, le 10 août, la bataille contre les troupes du général Tuncq. Celui-ci les battit complètement, grâce à d'habiles manœuvres et à l'emploi judicieux de son artillerie légère, qui dans ce pays de plaine étonna les Vendéens. Ceux-ci éprouvèrent rarement, pendant toute la guerre, un échec aussi complet. Par contre, la déroute de Coron, occasionnée le 18 juillet par l'impéritie de Santerre, l'ancien brasseur du faubourg Saint-Antoine, devenu général après avoir commandé la garde nationale de Paris, fut des plus honteuses pour l'armée républicaine.



Le combat de Beaulieu, livré le 19 septembre, donna ce spectacle tout naturel dans une guerre civile, de deux proches parents, l'oncle et le neveu, à la tête des deux armées opposées l'une à l'autre. Le général Duhoux et les troupes républicaines furent battues par les Vendéens que commandait le chevalier Duhoux. Le vaincu, accusé de s'être entendu avec le vainqueur, fut traduit en jugement et condamné à mort.

L'arrivée des troupes de la garnison de Mayence vint relever en Vendée le prestige des armées républicaines.

Les Mayençais, comme on les appelait, débutèrent cependant par une défaite. Canclaux, sous les ordres duquel ils avaient été placés, ayant combiné une opération d'ensemble pour écraser les Vendéens, les colonnes que devait fournir l'armée des côtes de la Rochelle manquèrent au rendez-vous. Kléber, laissé seul, fut attaqué le 19 septembre à Torfou par toutes les forces catholiques réunies. La résistance fut d'abord couronnée de succès. Bonchamp, voyant fuir les soldats de Charette, mit pied à terre et s'écrie : « N'y a-t-il donc pas parmi vous 400 braves pour mourir avec moi ? » Il s'en présente 1,500 avec lesquels Bonchamp rétablit le combat. Kléber, grièvement blessé, se vit forcé d'ordonner la retraite, qui se fit dans un ordre parfait sur une distance de six lieues.



C'est dans cette retraite que, prescrivant au commandant Schouardin, du bataillon de chasseurs de Saône-et-Loire, de défendre le pont de Clisson sur la Sèvre, avec son bataillon et deux pièces de canon, Kléber lui dit : « Faites-vous tuer là avec votre troupe ! — Oui, » répondit simplement le commandant, et il se fit tuer avec 100 de ses hommes, permettant à l'armée de Kléber, par son dévouement, d'échapper à une perte complète.

Ce triomphe des Vendéens eut peu de lendemains. Canclaux fut destitué comme noble, le lendemain du jour où il avait battu Bonchamp, et remplacé à la tête de l'armée des côtes de Brest par l'inepte Léchelle ; mais Kléber avec ses Mayençais, Westermann avec les troupes de l'armée de la Rochelle, poursuivirent sans relâche les divisions de Bonchamp, de d'Elbée, de La Rochejaquelein et de Lescure. Les défaites successives de la Tremblaye, de Chollet, de Beaupréau, la mise hors de combat de d'Elbée, de Bonchamp, de Lescure, blessés mortellement, semblèrent rendre la cause royale absolument désespérée. Acculés à la Loire, près de Saint-Florent, les Vendéens, au nombre de 80,000, hommes, enfants, vieillards et femmes, passèrent sur la rive droite, où la prévoyance de leurs chefs leur avait ménagé le poste de Varades. Conduits par Henri de La Rochejaquelein qui, malgré son extrême jeunesse, avait été proclamé généralissime après d'Elbée et Bonchamp, ils occupèrent successivement Château-Gontier, Laval, Ernée, Fougères, infligèrent aux républicains la défaite sanglante

d'Eutrames, et vinrent mettre le siège devant Granville, où ils espéraient voir débarquer, lorsqu'ils seraient maîtres du port, un prince de la maison royale.

La résistance énergique des habitants ruina ce projet. L'armée vendéenne fut forcée de battre en retraite ; les soldats demandaient avec instance à être ramenés dans leur pays.

Victorieuse d'abord à Pontorson et à Antrain, cette armée fut enveloppée au Mans, le 12 décembre, par Kléber, Marceau et Westermann. Malgré les prodiges de valeur de La Rochejaquelein, la déroute des royalistes fut affreuse, 10 ou 12,000 Vendéens y périrent avec la plupart des chefs. Poursuivie jusqu'à Savenay, l'armée royaliste y trouva sa fin. Luttant avec le courage du désespoir, foudroyés par l'artillerie de Kléber, sabrés par la cavalerie de Westermann, écrasés par le nombre sans cesse croissant des soldats de Marceau, ses derniers combattants se dispersèrent dans tous les sens. La Rochejaquelein et Stofflet, son major général, se jetèrent dans une petite barque et traversèrent la Loire en fugitifs. L'armée vendéenne avait vécu, mais la Vendée vivait encore, et la lutte devait continuer, tout en prenant un nouveau caractère.

Il nous reste à parler des armées de la Moselle et du Rhin. La première s'était emparée, le 9 juin, de la ville d'Arlon, après un brillant combat ; depuis lors elle était passée sous les ordres du général Moreaux, excellent officier, souvent confondu à tort avec le célèbre Moreau. Ce général se tenait sagement sur la défensive, occupé de l'instruction et de la discipline de ses troupes. En le forçant, malgré ses observations, d'attaquer les Prussiens dans la forte position de Pirmasens, protégée par plus de 100 pièces de canon, les commissaires de la Convention lui firent éprouver un sanglant échec.

L'armée du Rhin s'était retirée, comme nous l'avons vu, derrière les lignes de Wissembourg. Les généraux s'y succédaient, nommés un jour, destitués le lendemain. Le chef d'escadron Carleng, commandant un dépôt de dragons, appelé à l'armée, y devient en vingt-quatre Heures, par l'influencé des Jacobins, général de brigade, général de division et commandant en chef. Pendant qu'il s'amuse à faire promener ses bataillons de la gauche à la droite et de la droite à la gauche pour régulariser, dit-il, leur ordre de bataille, les alliés se préparent à forcer les lignes de Wissembourg.

Dans la nuit du 12 au 13 octobre, le prince de Waldeck franchit le Rhin au-dessus de Lauterbourg et s'empare de Seltz, en arrière des lignes ; Wurmser attaque ces lignes avec cinq colonnes ; les redoutes du Bienwald sont emportées. Les émigrés, conduits par le prince de Condé, s'élancent intrépidement sur les retranchements de Bergzabern, s'en emparent, y prennent 17 canons et forcent les républicains à évacuer Wissembourg. En même temps Brunswick, s'avancant par Lembach, à travers les défilés des Vosges, menace de prendre à revers la gauche des Français. Sur ce point seulement, Desaix et Ferrière soutiennent la retraite avec honneur ; partout ailleurs, les troupes reculent en désordre. L'armée s'établit entre Strasbourg et Saverne.

A ces nouvelles, la consternation est générale en France ; on croit déjà voir Landau, étroitement bloquée depuis le mois d'avril, tomber au pouvoir des coalisés. Le Comité de salut public veut à tout prix dégager cette place. Hoche, signalé par sa conduite à Dunkerque, est appelé au commandement en chef de l'armée de la Moselle, où sont envoyés les deux-représentants Lacoste et Baudot. L'armée du Rhin est donnée à Pichegru, qui s'est distingué dans le nord et qui est appuyé par les conventionnels Saint-Just et Lebas. Les deux armées doivent combiner leurs mouvements. C'est à Hoche qu'est réservé l'honneur de porter les premiers coups. D'après le plan convenu, il attaque, le 28 novembre, les Prussiens du duc de Brunswick, fortement établis à Kaiserslautern ; après trois jours de combats, soutenus de part et d'autre avec acharnement, il est réduit à reculer. Aux reproches que lui adressent alors les représentants du peuple, il répond en souriant : « Que ne prenez-vous un arrêté pour fixer la victoire ?... Cessez de vous inquiéter ; je puis prendre d'autres mesures, mais il faut me laisser agir. »

Hoche ne se tient pas pour battu. Malgré la rigueur de la saison, il traverse les Vosges par la route de Bitche, et se présente, le 21 décembre, devant les retranchements occupés, sur les hauteurs de Fröschwiller et de Wörth, par le corps prussien de Hotze, et protégés par un triple rang de batteries. Les troupes hésitaient : « Camarades », s'écrie Hoche en parcourant les rangs, « à six cents livres les canons prussiens ! » — « Adjugé ! » répondent les soldats, et ils s'élancent ; la première ligne d'ouvrages est franchie à travers une grêle de boulets, d'obus et de balles ; les redoutes sont enlevées à la baïonnette ; tous les obstacles sont renversés ; l'ennemi se retire sur la hauteur.

Les deux armées de la Moselle et du Rhin étant alors réunies, Hoche est investi du commandement supérieur par les commissaires de la Convention. Il donne, le 26 décembre, le signal d'attaquer l'ennemi sur toute la ligne, et pour stimuler l'ardeur des troupes, il met à l'ordre la nouvelle de la prise de Toulon, qui vient de lui parvenir. Le château de Geisberg, le camp situé en arrière sur la hauteur sont successivement occupés. Les alliés, mécontents les uns des autres, abandonnent les lignes de Wissembourg. Hoche marche le 27 sur Landau, où les troupes françaises font leur entrée au milieu des transports d'enthousiasme. Le même enthousiasme éclate dans toute la France à la nouvelle de la victoire qui clôt si glorieusement la rude campagne de 1793.

Sur la seule frontière d'Espagne, les Français n'ont pas eu l'avantage. Dans les Pyrénées occidentales les deux partis ont conservé leurs positions respectives, mais dans les Pyrénées orientales, malgré quelques succès partiels obtenus par le vieux général Dagobert, la situation est plus mauvaise. Vainqueurs dans la sanglante bataille de Truillas et dans le combat de Céret, les Espagnols, admirablement commandés par le général Ricardos, se sont emparés du fort Saint-Elme, de Port-Vendres et de Collioure.

Dans le comté de Nice, Masséna avait, le 24 novembre, livré aux austro-sardes le brillant combat de Castel-Gineste et repoussé le corps d'armée qui menaçait la frontière du Var.





CHAPITRE IV

FLEURUS ET LA MONTAGNE-NOIRE

La campagne de 1793 avait été des plus laborieuses. L'hiver suspendit les opérations militaires, et la Vendée seule occupa les armées de la République : mais la lutte n'avait plus là le caractère grandiose des premiers temps de l'insurrection. Charette, qui n'avait pas pris part à l'expédition d'outre-Loire, continua dans la basse Vendée la guerre de partisans en déployant ce courage, cette habileté, cette activité infatigable qui ont rendu son nom si populaire. Turreau, nommé général en chef de l'armée républicaine, dirigea contre lui une partie de ses forces.

Charette fut battu à Machecoul, perdit l'île de Noirmoutiers, et prit sa revanche le 19 mars 1794, au combat de Venansault, combat resté célèbre par la mort du général républicain Haxo, estimé de tous, même des Vendéens, pour son courage et ses hautes qualités. Charette avait bien recommandé de ne pas le frapper et de le lui amener vivant. Poursuivi après la déroute de ses soldats par quelques cavaliers vendéens, Haxo a la cuisse percée par une balle et tombe de cheval ; resté seul, il s'adosse à un arbre et vend chèrement sa vie. Il abat deux de ses adversaires à coups de sabre, est entouré par cinq autres cavaliers qui le somment de se rendre : il refuse ; un officier l'ajuste à bout portant avec sa carabine, il tombe frappé de trois balles.

La Rochejaquelein tenait la campagne avec de nouvelles bandes levées dans le Bocage ; attaqué à Trementine, il repousse les troupes républicaines, et apercevant, après le combat, deux bleus que ses soldats entouraient pour les mettre à mort, « Rendez-vous, leur crie-t-il ; il ne vous sera fait aucun mal. » L'un de ces soldats, pour toute réplique, lui tire un coup de fusil et le tue raide. Stofflet s'érige de lui-même en chef suprême des forces vendéennes. Nous aurons peu de chose à dire désormais de cette guerre civile, qui n'est plus un danger, mais seulement un embarras pour la République ; des événements bien autrement importants nous appellent à la frontière.

Le repos de l'hiver fut mis à profit par Carnot et par le Comité de salut public. Des mesures sévères rétablirent la discipline dans les bataillons de la levée en masse ; l'activité la plus grande fut apportée à la fabrication du matériel, des armes et des munitions. Malgré leurs victoires, les troupes manquaient toujours des objets indispensables ; on eut recours, pour les leur procurer, aux mesures les plus révolutionnaires. Dans les Pyrénées orientales, les habitants furent requis de porter des sabots pour donner leurs souliers aux soldats. On fit mieux encore dans une ville du Nord : l'autorité annonça une grande revue, la foule accourut pour jouir de ce spectacle, et soudain, par une évolution habile, on enferma les spectateurs dans un carré d'où ils ne sortirent que pieds nus, laissant leurs souliers aux soldats. La question des subsistances était une des grandes préoccupations du Comité. Un de ses membres, Robert Lindet, s'y consacra tout entier, et par les résultats qu'il obtint, comme par le zèle et l'habileté avec lesquels il remplit sa tâche, il a mérité de voir son nom inscrit à côté de ceux de Carnot et de Prieur de la Côte-d'Or.

Quant à Carnot, il procédait sans relâche à la réorganisation de l'armée. L'amalgame des volontaires et des troupes de ligne fondus dans des demi-brigades formées chacune d'un bataillon de ligne et de deux bataillons, voté en février 1793, avait été ajourné ; mais il y avait été procédé dans quelques armées, en sorte que l'infanterie était composée de demi-brigades de bataillons de ligne, de bataillons de volontaires, de bataillons de la levée en masse, de compagnies franches et de légions. Celles-ci furent licenciées ; elles ne se recrutaient plus, et l'une d'elles, par exemple, la légion batave, comprenait treize soldats et vingt-six officiers. Les bataillons de la levée en masse furent versés dans les anciens bataillons ; leurs cadres perdirent ainsi les grades qui leur avaient été conférés par l'élection.

L'amalgame avait été définitivement décrété le 29 décembre, il se fit sans difficulté ; l'infanterie comprit 196 demi-brigades de bataille et 22 demi-brigades légères. Les troupes à cheval comprirent 29 régiments de grosse cavalerie, 20 de dragons, 23 de chasseurs et 11 de hussards. L'artillerie légère, dont il n'existait que 9 compagnies, fut portée à 9 régiments de 6 compagnies chacun ; les 7 régiments d'artillerie à pied furent conservés ; on créa des bataillons de sapeurs pour le service du génie. L'effectif total de l'armée s'éleva à 850,000 hommes environ, dont 632,000 présents sous les drapeaux devant l'ennemi, y compris 112,000 hommes employés en Vendée. Les coalisés avaient mis en ligne 400,000 hommes ; la France leur en opposait 500,000.

Carnot était parvenu à écarter les généraux incapables nommés sous l'influence ultra-révolutionnaire, les Doppet, les Carteaux, les Léchelle, les Carleng, les Rossignol, et il les avait remplacés par des hommes tels que Hoche, Jourdan, Pichegru, Dugommier, etc. L'effet de toutes ces mesures, qui s'était déjà fait sentir à la fin de la campagne de 1793, se traduisit en 1794 par une nouvelle série de succès ;

Dans les Pyrénées orientales, Dugommier, le vainqueur de Toulon, avait succédé à Doppet ; le général espagnol Ricardos venait de mourir, et son successeur La Union, tout en étant aussi brave, ne possédait pas ses talents militaires. Dagobert, un vétéran de la guerre de Sept ans, commandant un corps d'armée isolé, pénétra en Catalogne et s'empara de Belver et d'Urgel après deux brillants combats ; mais les forces de ce vieillard de soixante-quinze ans trahirent son courage. Une fièvre violente, occasionnée par les fatigues, l'enleva à sa petite armée, dont il était adoré, et dont les officiers durent se cotiser pour payer les frais de ses funérailles, tant il mourut pauvre. La Convention décréta que son nom serait inscrit au Panthéon avec ceux du général Haxo et du représentant du peuple Fabre de l'Hérault, tué l'année précédente à l'armée des Pyrénées orientales.

Dugommier débuta dans son commandement par l'attaque du camp de Boulou, où les Espagnols s'étaient installés au nombre de 30,000, pour couvrir les places conquises par eux. La bataille dura deux jours, 11 et 12 mars. La déroute de l'ennemi fut complète, et la victoire de Dugommier excita en France un vif enthousiasme. C'était la première remportée sur cette frontière. Elle eut pour conséquence la reprise de Collioure, de Port-Vendres et du fort Saint-Elme.

Ces opérations présentèrent d'assez grosses difficultés : il fallut pratiquer dans la montagne un chemin long de deux lieues et y traîner les grosses pièces à bras. Les troupes souffraient beaucoup du mauvais temps ; Dugommier soutint leur constance en s'installant au milieu d'elles dans une méchante cabane, et en partageant toutes leurs misères. L'armée se porta ensuite en avant. Pérignon, avec le centre, chassa les troupes espagnoles qui observaient les abords de Bellegarde, et réoccupa Prats-de-Mollo. Augereau, qui commandait la droite, s'empara de Saint-Laurent-de-Mouga, où se trouvaient une superbe fonderie, dont les richesses furent utilisées pour l'armée, et des fabriques de draps qui pourvurent à l'habillement des troupes.

Dugommier fit ensuite bloquer la place de Bellegarde par un corps de 20,000 hommes. Son intention était d'épargner ainsi à une ville française les horreurs du bombardement. Deux corps d'observation, commandés par les généraux Pérignon et Augereau, couvraient le blocus.

Le général espagnol voulant délivrer Bellegarde, vint attaquer, le 13 août, avec 20,000 hommes, la division Augereau, qui occupait toujours Saint-Laurent-de-Mouga. L'ennemi fut repoussé après une action vigoureuse dans laquelle fut tué le général Mirabel. Toutes les autres tentatives dirigées contre divers points de la ligne occupée par les Français, échouèrent également. Cette série de combats acharnés valut à l'armée des Pyrénées orientales un décret portant qu'elle avait bien mérité de la patrie. La garnison de Bellegarde se rendit à discrétion, le 18 septembre. Il ne restait plus un soldat espagnol en deçà de la frontière.

Dugommier, poursuivant le cours de ses succès, traverse à son tour cette frontière. La Union avait disposé son armée, forte de 40,000 hommes, à moitié chemin entre Bellegarde et la place de Figuières, clef de la Catalogne. Elle occupait un front de cinq lieues, couvert par une ligne de retranchements, qui s'appuyait à droite à la mer, à gauche à un camp retranché, soutenu lui-même par la place de Figuières. 90 redoutes, construites avec soin, formaient sur les hauteurs plusieurs lignes de défense. Dugommier n'avait que 25,000 hommes, mais il lui fallait, ou se retirer en découvrant la frontière, ou mourir de faim sur place, car le pays épuisé ne fournissait plus de vivres, et les charrois faisaient défaut pour en apporter de loin, ou enfin risquer l'attaque.



Se fiant sur la bravoure de ses soldats, Dugommier n'hésite pas, et le 7 novembre au matin, il engage l'affaire sur toute la ligne. La droite, commandée par Augereau, enlève les positions qu'elle avait devant elle ; Pérignon au centre tient les Espagnols en échec, mais Sauret, à gauche, échoue devant la supériorité du nombre. L'affaire est remise au lendemain ; elle recommence à la pointe du jour. Dugommier, posté avec le conventionnel Delbrel, observait la bataille du sommet de la Montagne-Noire. Un obus éclate sur sa tête, il est renversé, la tête fracassée, et son sang rejaillit sur ceux qui l'entourent. « Cachez ma mort à mes soldats, » dit-il, et il expire.

Pérignon prend le commandement. Comme le premier jour, la droite est victorieuse, le centre et la gauche sont repoussés. Le 19, Français et Espagnols se tiennent sur la défensive et s'observent mutuellement. Enfin, le 20, Pérignon fait reprendre le combat en dirigeant, cette fois, les principaux efforts sur le centre. Le général La Union, cherchant à ranimer ses troupes découragées par l'élan irrésistible des Français, se porte au premier rang ; il est atteint de deux balles et tombe mort. Les Espagnols s'enfuient en désordre, poursuivis par l'artillerie légère. Bientôt leur déroute

est complète. Le marquis de las Amarillas, qui avait remplacé La Union dans le commandement en chef, ne peut même rallier son armée.

Environ 10,000 hommes restés sur le terrain, 8,000 prisonniers, 30 pièces de canon, deux drapeaux, tels furent les fruits de la victoire. Le soir même du 20 novembre, la place de Figuières était investie, et cette place, regardée comme une des plus fortes de l'Europe, bien armée, bien approvisionnée, capitulait le 27, tant était grande la démoralisation de l'armée espagnole. Le gouverneur et trois officiers furent traduits devant un conseil de guerre et condamnés à mort ; mais leur peine fut commuée par le roi d'Espagne.

La victoire de la Montagne-Noire, qui provoqua un vif enthousiasme dans toute la France, fut payée cher par la mort de Dugommier, un des généraux sur lesquels la République pouvait le mieux se reposer de son salut. Excellent tacticien, il possédait en outre au plus haut degré les qualités morales du commandement. Adoré de ses soldats, il obtenait tout d'eux. Il mourut à cinquante-huit ans.



Dans les Pyrénées occidentales, l'armée, commandée par le général Muller, se maintint d'abord dans toutes ses positions sur le territoire français, malgré les tentatives des Espagnols pour les en déloger. Il y eut plusieurs combats brillants, entre autres celui du camp des Sans-Culottes, le 5 janvier 1794. L'ennemi avait cru pouvoir facilement enlever ce camp, occupé par de jeunes soldats de la levée en masse ; mais ces jeunes gens lui infligèrent une défaite sanglante. Un futur maréchal de France, l'adjutant-général Harispe, se distingua ensuite dans une série de combats qui eurent lieu à la fin du mois d'avril sur la frontière.

Bientôt Muller franchit cette frontière et pénétra dans la vallée de Bastan. D'autre part, une division de son armée s'empara de la place de Fontarabie, qui jusque-là n'avait jamais été prise, et quelques jours après, l'importante place de Saint-Sébastien ouvrit ses portes aux Français, grâce aux négociations habilement conduites par La Tour-d'Auvergne. Moncey, appelé au commandement en chef, ayant reçu de l'armée de l'Ouest un renfort de 15 bataillons, envahit la vallée de Roncevaux et en resta maître à la suite de plusieurs engagements. Une pyramide élevée dans cette vallée, en mémoire de la défaite de l'arrière-garde de Charlemagne, fut à cette occasion solennellement abattue.

Moncey ne borna pas là ses exploits. Il entra en Navarre et battit les Espagnols en vue de Pampelune ; mais jugeant cette place trop fortement défendue, il prit le parti d'évacuer la Navarre en assurant la retraite par le combat de Bergara.

Hoche, tombé en disgrâce après les affaires de Wissembourg, pour s'être attiré la haine de Saint-Just, avait été nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie, ancienne armée du Var. A peine arrivé à Nice, il fut arrêté par ordre du Comité de salut public, envoyé à Paris et incarcéré. Sa captivité se prolongea, et la révolution du 9 thermidor vint l'arracher à une condamnation presque certaine. Dumerbion, qui prit après lui le commandement de l'armée d'Italie, était vieux et goutteux ; mais Bonaparte dirigea par le fait les mouvements de l'armée, et Masséna, dont la réputation commençait à grandir, assura par sa vigueur l'exécution de ses plans. Oneglia, dont le port était le seul conservé par le roi de Sardaigne sur le continent, et servait de refuge à une foule de corsaires, fut pris par les troupes républicaines et le poste de Saorgio habilement tourné ; les alliés, rejetés d'abord sur le col de Tende, en furent chassés et relégués au delà des

Alpes. Un corps autrichien qui cherchait à marcher sur Savone, fut battu à Cairo par Dumerbion.

De son côté, l'armée des Alpes, commandée par le général Alexandre Dumas, marchant et combattant sur la neige, s'empara le 24 avril du mont Velaisan et du petit Saint-Bernard. Dès que la saison le permit, elle occupa le mont Cenis et la vallée de Stura ; elle se trouva ainsi en communication directe avec l'armée d'Italie.

L'armée de la Moselle, à la tête de laquelle fut appelé Jourdan, relevé de sa retraite, et l'armée du Rhin commandée par le général Michaud, ne remplirent dans cette campagne qu'un rôle secondaire. Surprise le 23 mai à Kayserslautern par le général Mollendorf, la droite de l'armée de la Moselle battit précipitamment en retraite. La division Desaix de l'armée du Rhin tint bon le même jour à Schiffenstadt contre les attaques des Autrichiens. Au commencement du combat, les troupes de Desaix pliaient. Un officier supérieur vient lui en rendre compte et lui demande : « Qu'ordonnez-vous ? — La retraite de l'ennemi ! » répond le général — et il est obéi.

Enfin, le 3 juillet, l'armée du Rhin prend l'offensive et s'empare des points dominants de Platzberg et de Trippstadt ; de son côté, l'armée de la Moselle entre dans Trêves et reprend Kayserslautern. Desaix s'empare de Frankenthal. La rive gauche du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Coblenz, est délivrée de la présence des coalisés, qui n'ont plus sur cette rive que le fort de Rheinfels, vis-à-vis Saint-Goar et la place de Mayence. Vigoureusement attaqué, le commandant de Rheinfels évacue le fort en passant sur la rive droite. Les divisions de l'armée du Rhin et de la Moselle s'approchent de Mayence, dont elles s'apprêtent à former le blocus.

L'honneur de porter les coups décisifs à la coalition était réservé à l'armée du Nord. Commandée par Pichegru, elle occupait un front très étendu, la droite au camp de Maubeuge, le centre de Bouchain et Cambrai à Guise, la gauche à Lille et Dunkerque. La partie principale de l'armée alliée, aux ordres du prince de Cobourg, marcha sur le centre pour s'emparer de Landrecies et se diriger ensuite sur Paris ; la droite de l'armée du Nord se trouva ainsi coupée, mais elle opéra sa jonction à Beaumont avec l'armée des Ardennes, et l'ennemi se trouva placé entre deux masses, l'une de 50,000 hommes sur la Sambre, l'autre de 70,000 hommes vers Lille.

Landrecies tombe le 1^{er} mars au pouvoir des coalisés. Après Valenciennes, Condé et le Quesnoy, c'est la quatrième place qu'ils occupent

sur cette frontière. Clerfayt, qui commandait leur droite, voulut s'emparer de Courtray. Il fut repoussé par Souham, après un combat acharné qui se prolongea jusqu'à dix heures du soir. Les alliés imaginèrent alors ce qu'on a appelé le plan de destruction, consistant à écraser successivement les deux fractions de l'armée du Nord. Le prince de Cobourg marcha en conséquence avec 100,000 hommes pour couper de leurs communications avec Lille, les généraux Souham et Moreau, qui commandaient la gauche de l'armée française. En l'absence de Pichegru, qui était allé visiter sa droite, ces deux généraux prirent les dispositions les plus habiles pour résister à l'orage qui les menaçait. Ils furent si bien secondés par la valeur des troupes, que leurs efforts furent couronnés d'un succès complet. La victoire de Tourcoing, remportée le 18 avril 1794, produisit un effet moral qui contribua beaucoup aux heureux résultats de la campagne : on ne manqua pas de remarquer que 70,000 Français avaient battu 100,000 alliés.

C'est alors que Carnot, par un vrai trait de génie, jugea que le nœud de la guerre se trouvait sur la Sambre et la Meuse. En frappant l'ennemi de ce côté, on le coupait de sa base d'opérations, et on le forçait à renoncer à tous ses projets. Mais pour obtenir un tel résultat, 56,000 hommes ne suffisaient pas. Le Comité de salut public prescrivit à Jourdan de ne laisser sur les Vosges que l'effectif strictement nécessaire pour tenir tête à l'ennemi, de partir avec le reste de l'armée de la Moselle, renforcée par 15,000 hommes de l'armée du Rhin, et de venir prendre le commandement des 100,000 hommes qui allaient se trouver réunis sur la Sambre. Pichegru restait à la tête des 70,000 hommes qui occupaient la Flandre maritime.

Saint-Just et Lebas vinrent, en qualité de commissaires de la Convention, imprimer aux mouvements des troupes sur la Sambre toute leur activité révolutionnaire. Rien ne saurait donner une idée de la dureté tranchante et impitoyable dont Saint-Just fit preuve en cette circonstance.

Ne tenant qu'à moitié compte du plan de Carnot, les deux conventionnels veulent que, sans attendre Jourdan, on passe immédiatement la Sambre, pour attaquer Charleroi ; Charbonnier, qui commandait l'armée des Ardennes, brave soldat, mais général ignorant, incapable et grossier, adonné à l'ivrognerie, leur obéit aveuglement ; à quatre reprises différentes, les 18, 20, 22 et 25 mai, l'armée tente le passage de la Sambre, et chaque fois elle est repoussée avec des pertes considérables. Une cinquième tentative a lieu le 29 mai. La Sambre est franchie, Charleroi est bombardé ; mais l'ennemi revient en force, et encore une fois les Français sont rejetés sur l'autre rive.

Enfin Jourdan rejoint l'armée avec les puissants renforts qu'il amène et prend le commandement. Il franchit la Sambre le 12 juin et fait investir Charleroi par la division Hatry, tandis qu'avec le gros de l'armée, il couvre le siège. Faisant face à l'ennemi et tournant le dos à Charleroi, l'armée forme ainsi un demi-cercle, appuyé à droite et à gauche à la Sambre : Kléber commande la gauche, Marceau la droite, Championnet et Lefebvre le centre. Le prince d'Orange, commandant l'armée ennemie, profitant de l'avantage de sa position, engage le combat dès le 16 juin ; l'armée française est battue et se porte une sixième fois sur la rive droite de la Sambre, mais elle renouvelle sa tentative le 18. Charleroi est encore une fois investi et le siège est mené vigoureusement, sous l'habile direction de l'ingénieur Marescot.

Saint-Just s'impatiente de tant de lenteur, et veut une attaque de vive force. Marescot, le général Bollemont commandant l'artillerie, et le général Hatry, chargé du siège, s'élèvent, avec raison, dans le conseil de guerre, contre une tentative qui n'avait aucune chance de succès. Saint-Just donne au général Jourdan l'ordre de les arrêter tous les trois ; arrêter voulait dire fusiller. Jourdan eut le courage de résister. Le 25 juin, après deux sorties repoussées et un bombardement assez violent, le commandant de la place envoie proposer une capitulation dont il avait écrit les conditions. « Ce n'est pas du papier que je veux, s'écrie Saint-Just, c'est la place ! » Après quelques pourparlers, le commandant se rend à discrétion ; les honneurs de la guerre sont accordés à la garnison.

Le lendemain 26, le prince de Cobourg ayant rallié les réserves anglaise et autrichienne pour venir appuyer le prince d'Orange, attaquait l'armée républicaine rangée dans le même ordre qu'à la bataille du 16 ; à gauche, la division Montaigu fut d'abord sérieusement compromise, mais une manœuvre habile de Kléber fit tourner contre les alliés l'avantage qu'ils avaient obtenu, et leur droite se trouva rejetée hors du champ de bataille dès quatre heures du soir. Au centre, Morlot et Championnet résistèrent à toutes les attaques ; mais à droite, les troupes de Marceau, vigoureusement poussées par le général autrichien Beaulieu, furent obligées de se réfugier dans les retranchements. Le village de Lambusart fut le théâtre de combats acharnés ; Marceau parvint cependant à s'y maintenir, mais une retraite trop précipitée de sa cavalerie entraîna la fuite de l'infanterie. Lefebvre, qui jusque-là avait résisté, en arrière du village de Fleurus, aux efforts réitérés de l'archiduc Charles, se porte rapidement à droite pour soutenir Marceau,

et Jourdan le fait appuyer lui-même par la division Hatry, qui était en réserve. Championnet se trouve seul alors au centre, et, croyant la division Lefebvre en déroute, il abandonne ses positions ; Jourdan court à lui avec six bataillons de renfort et le reporte en avant.

Le combat d'artillerie devient terrible ; le feu prend aux blés et se communique aux baraques du camp. Déjà quelques bataillons demandent l'ordre de la retraite. « Non ! » dit Jourdan, « point de retraite aujourd'hui ! » et les soldats électrisés se précipitent sur les Autrichiens en répétant : « Point de retraite ! » En même temps, Lefebvre et Marceau reprennent Lambusart. Cobourg, voyant qu'il ne peut forcer la position des Français, et apprenant d'ailleurs la reddition de Charleroi, ordonne la retraite.



Telle fut la bataille de Fleurus, ainsi nommée en souvenir de la victoire remportée sous Louis XIV par le maréchal de Luxembourg sur le même terrain. Les résultats matériels furent peu de chose ; l'effet moral, immense. Les troupes rassemblées sur la Sambre prirent le nom désormais historique d'armée de Sambre-et-Meuse. Jourdan fut nommé général en chef de cette armée, qui fit sa jonction à Ath avec l'armée du Nord pour entrer dans Bruxelles. 150,000 hommes se-trouvèrent ainsi réunis dans la capitale de la Belgique.

Le général Schérer fut chargé, avec 15,000 hommes, de reprendre les quatre places du Nord qui se trouvaient au pouvoir de l'ennemi. La Convention, voulant frapper de terreur les garnisons de ces places, avait décrété, le 4 juillet, que celles qui ne se seraient pas rendues à discrétion vingt-quatre heures après en avoir été sommées, seraient passées au fil de l'épée. Ce singulier décret, aidé de la science d'ingénieur de Marescot, produisit son effet : Landrecies, Le Quesnoy, Valenciennes, Condé, se rendirent successivement à Schérer. La reddition de Condé ne laissant plus aucun soldat étranger sur la frontière du Nord, cette ville reçut le nom de Nord-Libre ; de même, quelques mois plus tard et pour la même raison, Bellegarde fut appelée Sud-Libre.

La réunion des deux armées ne fut pas de longue durée. L'armée de Sambre-et-Meuse s'empare de Louvain et de Namur ; celle du Nord occupe Malines et se porte sur Anvers ; Moreau, qui commande à gauche un corps d'armée de diversion, s'empare successivement d'Ostende, de Neuport et de l'île de Caxland. Il entreprend alors le siège du fort Lécuse, qui dure vingt-cinq jours et peut être cité comme un exemple remarquable de la constance des troupes à surmonter les obstacles de toute nature. Elles cheminaient gaiement dans la tranchée boueuse avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Le chef d'état-major Dessolles seconda puissamment, dans cette campagne, le général Moreau, qui cantonna ensuite ses troupes aux environs de Bruges et de Gand. L'armée, commençant sa marche sur la Hollande, emporta les places de Crèvecoeur, de Bois-le-Duc, battit les Anglais à Oude-Watering, et s'empara de Nimègue, de Breda et du fort de Grave.

De son côté, l'armée de Sambre-et-Meuse, se portant sur Liège, s'emparait d'Aix-la-Chapelle et investissait Maëstricht. Les Autrichiens, retirés derrière la Roër, rendaient le siège de cette place difficile et dangereuse. Jourdan résolut de les débusquer de cette position. La bataille d'Aldenhoven, livrée le 2 octobre, sur la Roër, montra une fois de plus la supériorité des armes françaises et fit tomber au pouvoir de l'armée de Sambre-et-Meuse la place de Juliers. Kléber fut alors chargé du siège de Maëstricht, dont il s'empara après onze jours de tranchée ouverte, et qui capitula le 3 novembre. Marceau était entré dans Coblenz le 23 octobre. L'armée de Sambre-et-Meuse, depuis sa formation, avait marché de victoire en victoire.





CHAPITRE V

AMSTERDAM ET LOANO

La fin de la campagne de 1794 peut être regardée comme marquant l'apogée de l'armée de la République, non seulement à cause d'un ensemble de victoires qui ne se retrouvera plus dans les campagnes suivantes, mais surtout pour les vertus militaires engendrées par le patriotisme, vertus qui ne seront que trop vite altérées par les jouissances de la conquête et les calculs de l'ambition personnelle. Les généraux qui nous ont légué dans leurs écrits le souvenir de cette grande époque, Gouvion-Saint-Cyr, Soult, Foy, Pelleport, etc., sont unanimes à le constater.

La discipline, et nous n'entendons pas exprimer seulement par ce mot l'obéissance des subordonnés à leurs chefs, mais surtout le respect des propriétés et des personnes en pays ennemi, cette discipline, établie par les mesures les plus rigoureuses, facilement entretenue par le bon esprit de la jeunesse appelée sous les drapeaux par la levée en masse, ne laissait rien à désirer. On a souvent cité comme exemple les grenadiers de la colonne infernale de Latour-d'Auvergne, campés dans les vergers de la Biscaye, et ne cueillant pas un fruit sur les arbres qui les abritaient. La garnison de Saint-Sébastien n'avait pour toute nourriture, pendant l'hiver de 1794 à 1795, que du riz en quantité insuffisante, tandis qu'aux devantures des boulangeries s'étaient les pains les plus appétissants : pas un de ces pains ne fut dérobé... « Jamais », dit le maréchal Soult dans ses Mémoires, « les

armées n'ont été plus obéissantes et animées de plus d'ardeur. » Sur la table du général en chef lui-même, au dire du général Foy, il ne paraissait pas d'autre pain que le pain du soldat, pas d'autre viande que la viande de distribution... A propos du blocus de Mayence, dont nous allons parler, Gouvion-Saint-Cyr fait remarquer que des souffrances inouïes, comparables à celles de la retraite de Russie, furent admirablement supportées par les troupes qu'animait alors le plus pur patriotisme.

La campagne de 1795 vit se dissoudre la coalition formée contre la France après la mort de Louis XVI. Depuis le début de la guerre, Autrichiens et Prussiens s'étaient rarement entendus. Des questions étrangères à la Révolution française divisaient leurs gouvernements, et plus d'une opération manquée avait donné lieu à des récriminations entre leurs généraux. La Prusse trouvait que l'Autriche ne fournissait pas à la coalition un appoint proportionné à sa puissance militaire et se plaignait avec raison d'avoir supporté les principaux efforts de la lutte. Déjà, pendant la dernière partie de la campagne de 1794, ses armées avaient observé une sorte de neutralité. Le roi Frédéric-Guillaume désirait évidemment la paix. Instruite de ce désir par la démarche autorisée d'un citoyen allemand, la Convention fit faire des ouvertures au Gouvernement prussien par l'intermédiaire de la Suisse. Ces ouvertures ayant été bien accueillies, les négociations se poursuivirent à Bâle, où le traité de paix fut signé le 5 avril. Aux termes de ce traité, les troupes de la République devaient occuper les Etats prussiens situés sur la rive gauche du Rhin.

Quelques jours plus tard, la Suède, la Toscane et la République de Venise accréditèrent des ministres auprès de la Convention. Quant à l'Espagne, son désir de conclure la paix était évident : à l'époque où Dugommier surveillait le blocus de Bellegarde, un trompette espagnol lui apporta une dépêche qu'il ouvrit devant les représentants du peuple. Cette dépêche, relative à la solde des prisonniers de guerre français, renfermait dans la première enveloppe un second pli cacheté ; Dugommier l'ouvrit aussi et y trouva une petite branche d'olivier, que les Commissaires de la Convention envoyèrent avec l'enveloppe au Comité de salut public.

La paix avec l'Espagne devait cependant être encore précédée de nombreux faits de guerre. Cette fois, les coups les plus sensibles à la cour de Madrid lui furent portés par l'armée des Pyrénées occidentales. Cependant, les troupes qui faisaient partie de cette armée, demeurées oisives dans de mauvais cantonnements, souffrirent beaucoup pendant

l'hiver de 1794 à 1795, le plus rigoureux du siècle,- tandis que les Espagnols, se reposant dans leurs quartiers, vivaient dans l'abondance et n'avaient pas de malades. Malgré cette cause d'infériorité, et malgré quelques échecs partiels, l'armée française résista aux attaques de l'ennemi, et quand vint la belle saison, quand les corps de troupe eurent été réorganisés, Moncey, qui commandait encore cette armée, se porta résolument en avant, pénétra dans la Biscaye et dans le Guipuzcoa, et s'empara de Bilbao et de Vittoria ; il s'établit ensuite à Miranda sur l'Èbre, où la nouvelle de la paix vint le trouver.

L'armée des Pyrénées orientales, toujours sous les ordres du général Pérignon, continua de se battre tout l'hiver et souffrit beaucoup moins de la mauvaise saison. Laissant Augereau à la garde de Figuières, Pérignon investit la place maritime de Roses. Cette place était protégée par une flotte espagnole à l'ancre dans sa rade, comprenant 13 vaisseaux et 45 bombardes ; elle était couverte par le fort du Bouton-de-Rose qui, dominant tous les travaux des assiégeants, opposait à ces travaux un obstacle invincible. Il fallait donc, avant tout, s'emparer de ce fort. Pérignon donna l'ordre d'installer plusieurs batteries sur le plateau qui couronnait le Puig-Bon, à 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. — « C'est impossible, » objectèrent les ingénieurs. — « Eh bien ! c'est l'impossible que je veux, » répliqua Pérignon. En moins de six jours, un chemin fut taillé dans le flanc de la montagne, les soldats y montèrent les canons à la prolonge, et bientôt trois batteries, armées ensemble de 12 canons, 14 obusiers et 8 mortiers, commencèrent le feu. Sous cette violente canonnade, les troupes qui occupaient le fort du Bouton s'empressèrent d'évacuer la place en s'embarquant sur des chaloupes.

Excités par l'exemple de Pérignon, les soldats supportaient avec constance toute la rigueur de la saison. Bientôt, la terre durcie par la gelée ne se prêta plus aux travaux des tranchées, et les officiers du génie eux-mêmes demandèrent l'attaque de vive force. « Qu'on se prépare ! » dit alors Pérignon, « je serai demain à la tête des grenadiers. » Le lendemain, en effet, tous les ouvrages avancés furent enlevés sous une grêle de boulets et d'obus. Le feu des batteries de siège redouble alors d'intensité ; 3,000 échelles sont apportées de Figuières pour l'assaut définitif. Le gouverneur, jugeant qu'une plus longue résistance n'était pas possible, s'embarque pendant la nuit avec toute la garnison, laissant dans la place une arrière-garde de 300 hommes qui devaient s'embarquer les derniers ; mais, dans le

trouble de la fuite, ces 300 hommes sont oubliés. Se voyant abandonnés par la flotte qui s'éloigne du port, ils arborent le drapeau blanc et se rendent à discrétion.



Après avoir été l'objet d'un décret flatteur de la Convention pour cette importante conquête, Pérignon, qui depuis le début de la guerre servait dans l'armée des Pyrénées orientales, est remplacé par le général Schérer qui commet faute sur faute. L'armée se maintient cependant sur la défensive. Le traité conclu à Bâle, le 22 juillet, met fin à la guerre. La satisfaction causée par cette paix fut si grande en Espagne, que le premier ministre Godoï reçut du roi le titre de Prince de la Paix, sous lequel il est resté connu dans l'histoire.

Cependant la guerre civile tendait à s'éterniser dans l'Ouest. Après la chute de Robespierre et du Comité de salut public, le commandement en chef de l'armée des côtes de l'Ouest avait été rendu à Canclaux, renommé pour sa sagesse et sa modération. Deux des chefs de l'insurrection primitive, Charette en basse Vendée, Stofflet dans la haute Vendée, restaient seuls en armes, rivalisant de férocité avec les plus cruels représentants de la Convention, ennemis l'un de l'autre autant que de la République et s'étant voué réciproquement une haine mortelle. Canclaux, porté aux voies pacifiques, entame avec Charette des négociations qui aboutissent au traité de la Jaunais, signé le 17 février 1795 et auquel Stofflet refuse d'adhérer. Charette, qui n'a consenti à la paix que pour renouveler ses forces en vue d'une guerre plus acharnée que jamais, est reçu triomphalement dans la ville de Nantes par Canclaux et par la population. Stofflet, vivement poursuivi par les troupes républicaines qui s'emparent du château de

Maulevrier, sa résidence, conclut à son tour la paix, à l'instigation du célèbre curé Bernier.

La Bretagne se prépare à remplacer la Vendée dans sa lutte contre la République. Les Chouans, partisans audacieux répartis dans les départements du nord-ouest, sont organisés en une vaste association sous la direction d'un habile intrigant, M. de Puysaye. Disciplinés par lui, ils observent une tranquillité trompeuse. Hoche, sorti de prison après le 9 thermidor, est nommé au commandement des armées réunies des côtes de Cherbourg et de Brest ; il s'y rend et proclame l'amnistie. Tout à coup il apprend qu'une escadre anglaise a débarqué, dans l'étroite presque île de Quiberon, une armée d'émigrés qui s'est emparée du fort de Penthievre.

Réclamant des secours de Canclaux et d'Aubert-Dubayet, qui commandaient à Nantes et à-La Rochelle, il marche sur Quiberon, où l'armée royale est détruite dans une des plus sanglantes catastrophes dont l'histoire de nos guerres civiles fasse mention. Hoche est alors investi du commandement en chef des quatre armées de Bretagne et de Vendée qui, réunies en une seule, prennent le nom d'armée de l'Ouest. La Vendée se soulève de nouveau ; Charette surprend aux Essarts un des camps républicains ; Stofflet refuse de participer à cette levée de boucliers, puis prend les armes pour son compte ; il tombe au pouvoir des républicains, qui le fusillent à Angers. Charette, vivement pressé, est pris par le général Travot ; conduit à Nantes, où cette fois il entre en captif, il y est fusillé solennellement le 29 mars 1796. Hoche se consacre alors tout entier à la pacification de la Vendée.

Nous avons laissé l'armée du Nord sur les frontières de Hollande, où elle semblait devoir prendre ses quartiers d'hiver, lorsqu'apprenant que le Wahal est complètement gelé, Pichegru revient se mettre à la tête de ses troupes, franchit le Wahal et s'empare de la place d'Heuden. Les anglo-hanovriens, effrayés de cette marche des Français, n'essaient même plus de leur résister. Craignant d'être tourné, le général Walmoden, qui les commande, découvre la Hollande par un changement de front en arrière. Rien ne s'oppose plus à la conquête de ce riche pays. Le stathouder, prince d'Orange, s'embarque pour l'Angleterre, après avoir recommandé à ses partisans de ne pas opposer aux Français une résistance désormais inutile.

Dès lors, ce n'est plus une conquête, mais l'occupation pacifique d'un pays qui se livre et accueille, avec tout l'enthousiasme dont est susceptible son peuple flegmatique, ses vainqueurs, ou plutôt ses libérateurs, car il y a,

en Hollande, tout un parti qui répudie les anciennes institutions des Provinces-Unies. Le 19 janvier, Utrecht est occupée par les troupes françaises, après une capitulation signée par les Commissaires de la Convention ; enfin, le 20, Pichegru et les représentants du peuple entrent triomphalement dans Amsterdam, à la tête d'une division, aux cris de : Vive la France ! Vive Pichegru ! Cette entrée est restée célèbre dans l'histoire à plus d'un titre. Elle fut remarquable surtout par un contraste éclatant entre la superbe attitude des troupes, leur discipline irréprochable, et la misère des soldats accusée par les vêtements en lambeaux, les pieds sans chaussures, enveloppés dans des chiffons, et plus encore par les figures hâves et décharnées.

Rien n'avait été préparé pour leur logement : ils attendirent pendant plusieurs heures, serrés autour de leurs drapeaux, rangés en bon ordre sur les places publiques de la ville, calmes et dignes, sans proférer une plainte, sans donner un signe d'impatience. Nous verrons plus tard des entrées triomphales dans Berlin, dans Posen, dans Varsovie, dans Madrid, dans Moscou, l'armée de l'Empire y briller de toute sa splendeur, mais rien n'effacera pour nous le souvenir de ces héros déguenillés, aussi fiers, dans les rues d'Amsterdam, de leur constance au milieu des misères et des privations, que de la valeur déployée par eux dans les combats.

Pendant que Pichegru entrait dans Amsterdam, la division Bouneau s'emparait de Gertruydenberg, traversait sur la glace le bras de mer de Bies-Bosch, et prenait possession du bel arsenal de Dordrecht. Le général en chef et les Commissaires de la Convention venaient ensuite occuper Rotterdam et La Haye, où les représentants du peuple s'installaient dans le somptueux palais du prince d'Orange.

Restaient à conquérir les provinces de Zélande, de Frise et de Groningue.

Les délégués de la Zélande concluent, avec le général Michaud, une convention particulière. Pichegru marche alors sur Groningue et s'en empare, les dernières troupes anglaises qui tiennent encore sont tournées par la Westphalie ; leur retraite devient une fuite. L'armée du Nord peut enfin se reposer : la Hollande est conquise. Mais le gouvernement de la Convention laisse à ce pays toute son indépendance ; une République batave est fondée, à l'instar de la République française, et unie à elle par un traité d'alliance aux termes duquel la France met au service de la Hollande

un corps auxiliaire de 30,000 hommes, et la Hollande livre aux troupes françaises les places de la Meuse et du Rhin.

Ce n'était pas assez pour l'armée du Nord d'avoir conquis le sol de la Hollande : la flotte batave tombe entre ses mains ; et, fait unique dans les annales de l'histoire, cette capture importante est due à quelques escadrons de hussards.

La flotte était condamnée à l'immobilité par la gelée qui avait couvert d'une couche épaisse de glace la superficie du Zuyderzée : les hussards français, après avoir enveloppé de chiffons les sabots de leurs chevaux, galopent sur cette mer solide et somment hardiment les vaisseaux hollandais de se rendre. Réduits à l'impuissance, influencés d'ailleurs par l'attitude de leurs équipages, les commandants livrent leurs bâtiments à la cavalerie.



Nous avons vu que les ennemis n'occupaient plus sur la rive gauche du Rhin que les places de Luxembourg et de Mayence, ainsi que la tête de pont de Mannheim.

Luxembourg était investie, depuis le mois de novembre 1794, par trois divisions de l'armée de la Moselle, aux ordres de René Moreaux. Ce général distingué, dont la gloire a été absorbée par celle de son illustre homonyme, meurt prématurément, le 5 février. Les divisions de l'armée de

la Moselle sont envoyées devant Mayence et remplacées sous Luxembourg par deux divisions de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le siège de cette place, qui passait pour la plus forte de l'Europe, dura plus de six mois. Le blocus avait été formé le 22 novembre. L'hiver fut excessivement pénible pour les assiégeants, réduits à une demi-ration de vivres, qui ne leur était même pas exactement distribuée. Le bombardement commença vers le 14 mai ; les batteries de la place ripostèrent avec vigueur pendant douze jours ; mais les dommages furent assez considérables pour amener les bourgeois à réclamer une capitulation ; elle fut conclue le 1^{er} juin 1795 : la garnison, forte de 12,000 hommes, sortit avec les honneurs de la guerre, déposa ses armés sur les glacis et prêta le serment de ne pas servir contre la France ou ses alliés avant d'être échangée. L'armée de siège ne comptait pas plus de 11,000 hommes de toutes armes.

Le blocus de Mayence n'eut pas le même succès. L'armée du Rhin, renforcée de deux divisions de l'armée de la Moselle, s'établit autour de cette place, sous les ordres du général Michaud, et construisit une ligne de circonvallation d'un développement immense ; mais la rive gauche restant absolument libre, et le fort de Cassel qui servait de tête de pont n'étant pas bloqué, la place conservait toutes ses communications avec le dehors et pouvait se ravitailler à volonté, tandis que, les assiégeants, bivouaquant par un froid terrible dans des trous creusés en terre, éprouvaient des souffrances inouïes. Bientôt les moyens de transport manquèrent pour les approvisionnements, parce que tous les chevaux mouraient. La disette fut portée à son comble ; les soldats vivaient de racines arrachées avec leurs baïonnettes et dont plusieurs, étant vénéneuses, amenèrent des épidémies meurtrières. Le général Michaud fut grièvement blessé, le 26 mars 1795, en repoussant une sortie ; Kléber le remplaça et eut lui-même pour successeur le général Schaal lorsqu'il retourna à l'armée de Sambre-et-Meuse.



Cette armée et celle du Nord n'avaient pas bougé depuis la conquête de la Hollande et la prise de Maëstricht ; et lorsqu'on songe à tous les efforts déployés pendant la campagne de 1794, on se demande quelles purent être les causes de cette inaction, si fatale aux armes de la République. La cause principale ; il faut bien le dire, fut la révolution survenue en France, le 9 thermidor, et la diminution des pouvoirs du Comité de salut public. La chute de Robespierre, Saint-Just et consorts, avait délivré la France d'une tyrannie cruelle ; mais, en même temps, elle avait enlevé aux opérations militaires cette impulsion énergique à laquelle on avait dû de si brillants résultats.

Carnot, comme pour mieux accentuer ce changement, sortit du Comité de salut public, le 5 mars, après avoir déroulé devant la Convention le magnifique tableau des succès remportés depuis la bataille de Hondschoote jusqu'au siège de Roses : 27 victoires, dont 8 en batailles rangées (Hondschoote, Watignies, Tourcoing, la Montagne-Noire, Geisberg, Fleurus, Aldenhoven), 129 combats de moindre importance, 8,000 ennemis tués, 91,000 faits prisonniers, 100 places fortes ou villes importantes prises, dont 36 après siège ou blocus, 230 forts ou redoutes enlevés, capture de 3,800 bouches à feu, 70,000 fusils, 93 drapeaux.

Une autre cause de l'inaction des armées fut la trahison de Pichegru, trahison qui ne saurait être mise en doute d'après la correspondance trouvée plus tard dans un des fourgons pris sur l'ennemi, et dans laquelle le

conquérant de la Hollande s'engagea, au moment même où cette conquête venait de le placer, à bon marché d'ailleurs, au premier rang des généraux d'alors. Si le fait d'une entente coupable avec l'ennemi est bien prouvé, les procédés employés par Pichegru pour arriver à son but ressortent moins clairement des faits ; on peut affirmer cependant qu'ils consistèrent principalement dans l'inertie imposée aux troupes commandées par ce général.

Il venait précisément d'être appelé au commandement de l'armée formée par la réunion de l'armée du Rhin et de l'armée de la Moselle, sous le nom historique d'armée de Rhin-et-Moselle, et qui occupait toute la rive gauche du fleuve, depuis Bâle jusqu'à Mayence. L'armée de Sambre-et-Meuse bordait le fleuve depuis Bingen jusqu'à Uerdingen. Sur la proposition de Kléber et d'après l'insistance de Jourdan, il fut décidé que l'armée de Rhin-et-Moselle forcerait le passage du Rhin entre Huningue et Brisach, tandis que celle de Sambre-et-Meuse franchirait le fleuve de vive force vers Dusseldorf ; mais Pichegru, suivant le système qu'il avait secrètement adopté, ne fit aucun mouvement, et les Autrichiens purent, avec la certitude de ne pas être tournés sur le haut Rhin, accumuler leurs forces vis-à-vis de l'armée de Sambre-et-Meuse ; C'est à Kléber que fut confiée la tâche redoutable de franchir le fleuve dans des conditions aussi difficiles.

. Kléber avait sous ses ordres les quatre divisions Lefebvre, Tilly, Grenier et Championnet, formant la gauche de l'armée. Les préparatifs du passage, la réunion des bateaux amenés de Hollande ou recueillis dans le pays, demandèrent un certain temps et nécessitèrent de grands efforts. Grâce à l'activité de Kléber et au zèle des officiers de l'artillerie et du génie, toutes les difficultés furent surmontées. Pendant la nuit du 5 au 6 septembre, la division Lefebvre passe le Rhin sur des bateaux et des barques, et son avant-garde s'empare de Spire, en combattant sous les ordres du général Damas, qui est grièvement blessé. La division Tilly suit celle de Lefebvre, Grenier passe à Uerdingen, et Championnet débarque sous les glacis de la place de Dusseldorf, dont la garnison capitule.

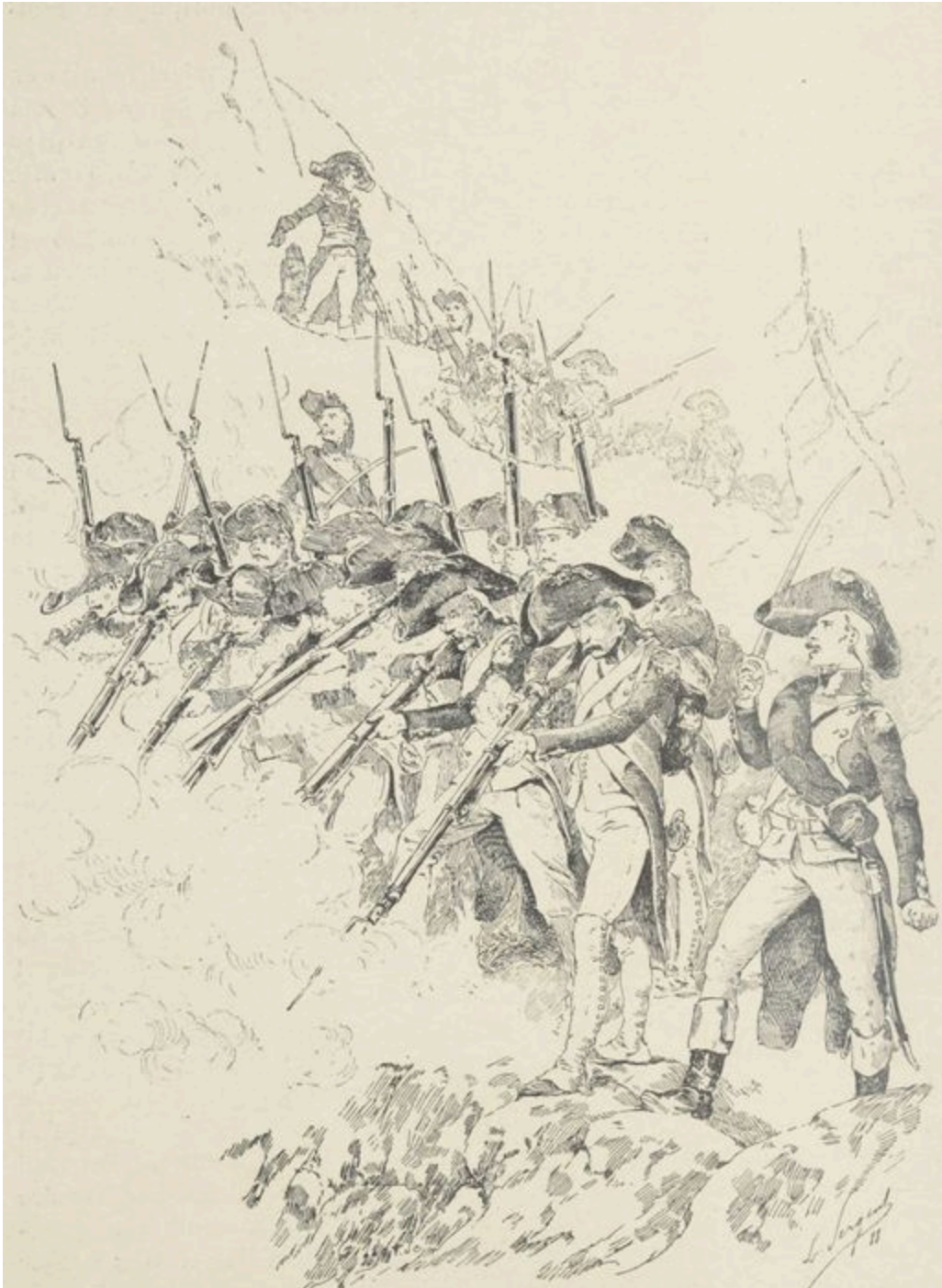
Le 7 septembre, les quatre divisions de Kléber se trouvaient réunies en avant de Dusseldorf, obligées de se mouvoir dans la bande étroite de terrain limitée d'un côté par le Rhin, de l'autre par la ligne de démarcation des pays neutres. La division Lefebvre rencontra, le 13, - en avant d'Uckeradt, l'armée du prince de Wurtemberg, comprenant 20,000 hommes, fortement retranchée derrière une ligne de redoutes : le général d'Hautpoul, avec les

1^{er}, 6^e et 9^e chasseurs, tourne ces redoutes par une manœuvre hardie, et s'en empare en y pénétrant par la gorge. L'ennemi, refoulé dans une série de brillants combats d'avant-garde, se retire derrière le Mein ; les divisions de Kléber arrivent le 26 septembre devant Cassel ; les deux divisions Bernadotte et Championnet sont chargées du blocus de ce fort, tandis que le reste de l'armée de Sambre-et-Meuse se concentre entre Hochstædt et Mayence.

Pendant ce temps, que faisait l'armée de Rhin-et-Moselle ? Laissant une partie de sa gauche devant Mayence, Pichegru se portait vers Mannheim, dont il possédait déjà la tête de pont sur la rive gauche, et se rendait maître de cette place, qui capitulait devant une menace de bombardement ; mais, au lieu de profiter de la possession de Mannheim pour y faire passer le gros de ses forces et les joindre à l'armée de Sambre-et-Meuse, il continua son système prémédité d'éparpillement ; les suites en furent funestes. Les Autrichiens s'étaient concentrés ; le ravitaillement des troupes de la rive droite était d'une difficulté extrême. Deux divisions que Pichegru envoya de Mannheim sur Heidelberg, en leur faisant suivre les deux rives du Mein, furent attaquées sans pouvoir se secourir mutuellement, battues et rejetées sur Mannheim. Les positions en face de Cassel durent être abandonnées, et l'armée de Sambre-et-Meuse se replia sur les ponts qu'elle avait jetés à Neuwied, afin de regagner la rive gauche.

Un incident dramatique marqua la fin de cette retraite. Au moment où Kléber arrivait en vue de Neuwied, avec les divisions Marceau, Bernadotte et Championnet, un bateau enflammé descendait le fleuve ; il ne tarda pas à être suivi d'une trentaine d'autres ; on activa le passage de l'artillerie et des équipages, et la division Marceau s'engagea sur le pont ; elle l'avait en partie franchi quand le premier brûlot l'atteignit : le dommage qu'il causa fut vite réparé ; mais bientôt, la masse des brûlots, renversant tous les obstacles qu'on voulut leur opposer, détruisit complètement le pont. Or, ce n'était pas l'ennemi qui avait lancé ces bateaux enflammés ; l'officier chargé par Marceau de détruire les embarcations qui se trouvaient sur la rive, les avait maladroitement abandonnées au courant. Marceau, désespéré, voulut se brûler la cervelle ; Kléber le retint et prit ses dispositions pour résister à l'ennemi qui menaçait de le précipiter dans le Rhin. « Combien faut-il de temps pour jeter un nouveau pont ? » demanda-t-il au capitaine des pontonniers Tirlet. — « Vingt heures », dit cet officier. — « Je vous en accorde trente et vous m'en répondez sur votre tête. » — L'ennemi s'arrêta

devant la ferme contenance des troupes de Kléber, le pont fut achevé le 20 octobre, et bientôt toute l'armée fut en sûreté derrière le Rhin.



Cependant, trois divisions de l'armée de Rhin-et-Moselle, sous les ordres du général Schaal, étaient restées devant Mayence. Le général autrichien Clerfayt débouche subitement de cette place, le 29 octobre, force la ligne

des retranchements, et, malgré l'énergique résistance de Gouvion-Saint-Cyr, qui tient bon avec sa division, met en déroute les deux autres divisions. Pichegru vint à leur secours avec son aile droite, commandée par Desaix, livra bataille aux Autrichiens sur la Pfrim, et fut complètement battu. La place de Mannheim, cernée par les Autrichiens, capitula, et l'armée de la Moselle se trouva rejetée jusqu'à Landau, juste au moment où le général Jourdan concluait, pour l'armée de Sambre-et-Meuse, avec les Autrichiens, un armistice qui s'étendit bientôt à l'armée de Rhin-et-Moselle. Ainsi, sur la frontière du Rhin, tous les résultats de la belle campagne de 1794 étaient perdus par la faute de Pichegru.

En Italie et sur les Alpes, la campagne de 1795 se termina plus glorieusement. Kellermann, jugé et acquitté après le 9 thermidor, avait été mis à la tête des deux armées des Alpes et d'Italie ; la première, forte de 15,000 hommes à peine, était commandée, sous ses ordres, par le général Moulin : elle débuta glorieusement, le 12 mai, par la prise du col de Monte ; les troupes y marchèrent pendant des heures au milieu des neiges, en luttant contre une tourmente épouvantable ; le froid était tellement vif, que l'eau et le vin gelèrent dans les bidons. L'armée d'Italie, de son côté, livra plusieurs combats glorieux, entre autres celui de Melogno, dans lequel 1,500 Français culbutèrent et mirent en déroute 5,000 Autrichiens qui avaient essayé de couper la ligne française. Kellermann sut, pendant toute la campagne, se maintenir dans ses positions, en luttant sans trop de désavantage contre des forces très supérieures, tout en repliant son aile droite et renonçant à ses communications avec Gènes.

Après la conclusion de la paix avec l'Espagne, les troupes qui composaient l'armée des Pyrénées orientales furent envoyées pour renforcer l'armée d'Italie, dont Schérer prit alors le commandement, Kellermann restant à la tête de celle des Alpes. Pressé par les instances du Gouvernement d'agir le plus promptement possible, et n'ayant pas eu le temps d'étudier le terrain difficile sur lequel il était appelé à manœuvrer, Schérer demanda conseil à Masséna qui, après avoir dressé le plan des opérations, fut chargé d'en exécuter la partie la plus importante. Il commanda le centre de l'armée ; Serrurier commandait la gauche, composée comme le centre des anciennes troupes de l'armée d'Italie ; Augereau, avec les divisions venues des Pyrénées, occupa la droite.

Le 23 novembre au matin, les Autrichiens, qui ne s'attendaient pas à être attaqués, furent surpris par le bruit du canon. Augereau s'engageait

vivement et cernait la gauche de l'ennemi qui parvenait à se faire jour.

A l'autre extrémité du champ de bataille, Serrurier contenait les Piémontais de Colli, et, par ses manœuvres habiles, les empêchait d'aller au secours du centre, que Masséna était chargé d'écraser. Celui-ci avait défendu aux soldats, par son ordre du jour, de faire usage de leurs cartouches dans l'attaque, et recommandait d'aborder franchement l'ennemi à la baïonnette. Il prescrivait en même temps de remettre toutes les baïonnettes en état et de les aiguiser.

Le moment venu, il franchit audacieusement les crêtes des Apennins, surprit la droite des Autrichiens et la culbuta. Le soir, il campait sur les hauteurs. Le 24 au matin, Serrurier isolait les Piémontais des Autrichiens qui, pressés par Masséna et Augereau, s'enfuirent en désordre, laissant entre les mains des Français 5,000 prisonniers, 40 pièces de canon et des approvisionnements immenses.

Admirablement préparée, la victoire de Loano fut un des triomphes les plus éclatants des armées de la République ; il ne lui manqua que d'avoir des suites. Si Schérer eût été en état de pousser vigoureusement l'armée vaincue et de l'empêcher de se réorganiser, en descendant la vallée du Tanaro, la bataille de Loano aurait eu peut-être pour conséquence la conquête du nord de l'Italie, qui fut effectuée l'année suivante par Bonaparte ; mais Schérer n'était pas un général à grandes vues, et, d'ailleurs, eût-il voulu se lancer en avant, tout lui aurait manqué pour le faire.

Quoi qu'il en soit, la victoire de Loano termina dignement la campagne de 1795, et son effet contrebalança celui de l'échec éprouvé par l'armée de Rhin-et-Moselle.





CHAPITRE VI

MONTENOTTE, RIVOLI, NEUWIED

L'année 1796 occupe dans les annales de la guerre une place à part ; elle la doit aux immortelles campagnes d'Italie, qui révélèrent le génie militaire de Bonaparte et inaugurèrent une méthode de guerre inconnue jusqu'alors. Après la bataille de Loano, l'armée d'Italie, toujours commandée par Schérer, était restée immobile dans ses positions, souffrant des privations de toute sorte. Le gouvernement du Directoire, qui avait succédé à la Convention, et qui comptait Carnot parmi ses membres, enjoignit à Schérer de se porter en avant. Ce général déclara qu'il pouvait tout au plus espérer de défendre la ligne du Var ; et à l'envoi d'un plan d'opérations, il répondit assez brutalement que celui qui avait rédigé ce plan devrait bien venir l'exécuter. On le prit au mot, et le général Bonaparte, qui avait été l'inspirateur de Carnot et du Directoire, fut appelé au commandement en chef de l'armée d'Italie.

Cette armée comprenait quatre divisions actives d'infanterie, commandées par Masséna, Augereau, Serrurier et Laharpe, et deux divisions de cavalerie aux ordres de Stengel et de Kilmaine, formant un total de 30,000 hommes avec 30 pièces de canon.

Les forces ennemies se composaient de l'armée autrichienne, 45,000 hommes commandés par le général Beaulieu, et de l'armée piémontaise, général Colli ; 25,000 hommes, soit en tout 60 à 70,000 hommes avec 200 pièces de canon. L'infériorité du nombre était compensée par l'excellent moral des soldats français, aguerris depuis trois années par des combats incessants, habitués à la misère et aux privations. La nature de la guerre était d'ailleurs essentiellement favorable à leur caractère. A part deux batailles rangées, celles de Castiglione et de Rivoli, cette campagne se composa d'attaques de postes ou de combats partiels, d'abord dans les montagnes, puis dans les défilés formés en Lombardie par les rivières, les canaux et les irrigations ; la rapidité des marches et la vivacité des attaques y secondèrent à merveille les grandes conceptions stratégiques du plus grand homme de guerre des temps modernes.

Bonaparte arriva à Nice le 27 mars et transporta le quartier général à Albenga. Dans un ordre du jour demeuré célèbre, il fit entrevoir à ses soldats nus et mal nourris la conquête des plaines fertiles de la Lombardie, où ils devaient trouver honneur, gloire et richesses. Son plan consistait à tourner la chaîne des Alpes et à franchir le col de Cadibona entre cette chaîne et celle des Apennins. Il comptait surprendre les Autrichiens ; ceux-ci prirent au contraire l'initiative des attaques.

Le général Beaulieu, craignant de voir Gênes menacée par les Français, se porte sur cette ville et repousse de Voltri l'avant-garde de la division Laharpe ; en même temps, le général d'Argenteau, qui commandait le centre, marche sur Montenotte, afin de descendre sur Savone, de s'en emparer et de couper l'armée française en deux. Le 11 avril, il se heurte aux redoutes de Monteleghino, défendues par le colonel Rampon et la 32^e demi-brigade. Rampon fait jurer à ses soldats de mourir dans les redoutes avant de les laisser tomber au pouvoir de l'ennemi. « Mourons tous dans ce poste, » s'écrient d'une voix unanime les soldats de la 32^e, et quoique les munitions leur fassent bientôt défaut, ils résistent énergiquement à toutes les attaques de l'ennemi pendant la nuit du 11 au 12. Le 12 au matin, Laharpe, rappelé de Voltri par Bonaparte, arrive à Monteleghino, et, mettant en tête de sa colonne les braves défenseurs de la redoute, il fond impétueusement sur les troupes de d'Argenteau, dont la division Augereau observe la droite, tandis que Masséna les prend en flanc et en queue. La déroute de l'armée ennemie est complète : 4 drapeaux, 5 pièces de canon, 2,000 prisonniers,

sont les trophées de cette première victoire qui porte dans l'histoire le nom de bataille de Montenotte.

Beaulieu rassemble l'armée autrichienne à Dego, sur la route de Lombardie, tandis que Colli réunit les Piémontais à Millesimo pour couvrir la route de Turin. Le 13, Augereau culbute la droite ennemie, lui enlève les gorges de Millesimo et cerne le mamelon de Cosseria, où le général Provera, enfermé avec 2,000 hommes, se défend courageusement contre plusieurs attaques.

Le lendemain, 14, Augereau repousse Colli ; Provera, ayant perdu tout espoir d'être secouru, se rend à discrétion. Le même jour, Masséna et Laharpe enlèvent Dego, après un combat opiniâtre. Cette journée porte le nom de bataille de Millesimo ; 30 canons, 13 drapeaux et 6,000 prisonniers sont les fruits de la victoire.

- Le 15, une division de grenadiers autrichiens tombe à l'improviste et sans se douter elle-même de la présence des Français, sur le village de Dego, où il n'y avait plus que quelques bataillons, et elle s'en empare facilement. Bonaparte : accourt, un violent combat s'engage ; Dego est repris et la division autrichienne presque entièrement détruite. Là se distingue l'adjudant général Lanusse qui décide la victoire en s'élançant audacieusement à la tête des troupes, son chapeau levé au bout de son épée. Là est remarqué aussi par Bonaparte, le chef de bataillon Lannes, qui est nommé colonel et qui deviendra plus tard un des plus illustres maréchaux de l'Empire.



Les Autrichiens et les Piémontais étaient définitivement séparés. On conseillait à Bonaparte de négliger ces derniers pour achever de détruire les premiers. Il préféra se débarrasser des Piémontais avant de s'avancer plus loin en Italie. Colli évacua le camp retranché de Ceva, où Bonaparte porta son quartier général. En même temps, Augereau arrivait sur les hauteurs de Montezemolo, d'où l'on découvrait les vastes et riches plaines du Piémont, entourées par les cimes neigeuses des Alpes. « Annibal a forcé les Alpes, » s'écria Bonaparte, à cette vue, « nous, nous les avons tournées. » Serrurier poussa devant lui la droite de l'armée piémontaise, Masséna manœuvra pour tourner la gauche.

La bataille de Mondovi, livrée le 22 avril, décida du sort du Piémont. Le général Stengel, commandant la cavalerie française, y fut tué en chargeant sur la cavalerie ennemie. C'était, au dire de Bonaparte, le type du général d'avant-garde. Murât, premier aide de camp de Bonaparte, poursuivit les Piémontais pendant quelques heures à la tête du 1^{er} hussards et de deux régiments de dragons. Les trophées de la victoire de Mondovi furent 8 pièces de canon, 6 drapeaux, 15,000 prisonniers ; les Piémontais perdirent en outre 3,000 hommes tués ou blessés.

Le même jour, le général en chef entra dans Cherasco, place forte où rien n'était prévu pour la défense, parce que, du côté de la frontière, elle se trouvait en troisième ligne. L'ordre du jour adressé à l'armée, du quartier général de Cherasco, est un des plus célèbres parmi ceux de Napoléon. « Dénudés de tout, » disait-il à ses soldats, « vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers », etc., etc.

Cependant les Autrichiens, occupés à couvrir Milan, ne venaient pas au secours des Piémontais ; ceux-ci se décidèrent à conclure un armistice dont la condition principale fut la remise immédiate aux Français des cinq places fortes de Coni, de Tortone, de Ceva, de Démonté et d'Alexandrie. Cet armistice fut bientôt suivi d'un traité de paix signé le 13 mai : le Piémont cessait à son tour de faire partie de la coalition.

L'enthousiasme fut grand à Paris lorsqu'on vit arriver Junot et Murat avec les 21 drapeaux conquis à Montenotte, à Millesimo, à Dego et à Mondovi.

Beaulieu s'était retiré au delà du Pô pour couvrir Milan. Persuadé, par des indiscrétions habilement calculées, que l'armée française devait traverser le fleuve sur le pont de Valence, il se tenait en observation de ce côté ; mais Bonaparte se transporta rapidement à Plaisance, le 7 mai, avec 3,500 grenadiers organisés en bataillons, la cavalerie et 24 pièces d'artillerie. Lannes franchit le Pô avec 900 grenadiers sur les bateaux recueillis par l'artillerie, et chargea vigoureusement deux escadrons de hussards qui voulaient s'opposer au passage ; bientôt toute l'avant-garde fut transportée sur la rive gauche ; le village de Fombio, occupé par la division autrichienne Liptai, fut enlevé par le général Laharpe.

Le lendemain, cet excellent officier est tué par ses propres troupes au milieu de la confusion d'une attaque de nuit. Un armistice est conclu avec le duc de Parme, et l'armée se porte rapidement sur Lodi, où Beaulieu occupait la rive gauche de l'Adda avec 12,000 hommes d'infanterie et 4,000 de cavalerie ; 25 à 30 pièces de canon battaient les approches du pont. La ville de Lodi, située sur la rive droite, fut lestement enlevée le 10 mai, et l'artillerie française fut disposée le long de l'Adda pour contrebattre celle des Autrichiens.

Le soir même, Bonaparte détacha le général Beaumont avec sa cavalerie et une batterie d'artillerie légère, lui prescrivant de remonter la rive droite jusqu'à une lieue au-dessus de la ville, d'y franchir l'Adda en profitant d'un

gué praticable pour le moment, de canonner le flanc droit des Autrichiens. En même temps, les grenadiers sont formés en colonnes serrées derrière le rempart de Lodi qui bordait la rive droite de l'Adda. Dès que les batteries françaises ont pris le dessus et que le feu de l'ennemi se ralentit, Bonaparte fait battre la charge, les grenadiers s'élancent sur le pont et enfoncent l'infanterie autrichienne, qui se retire en désordre sur Crémone, en perdant son artillerie, plusieurs drapeaux et 2,500 prisonniers. L'action avait été menée si vigoureusement, que la perte des Français ne dépassa pas 200 hommes.

C'est le soir de cette célèbre affaire de Lodi, qu'un vieil officier hongrois prisonnier, causant avec Bonaparte, qu'il ne connaissait pas, lui dit : « Nous avons affaire à un jeune général qui est tantôt devant nous, tantôt derrière, tantôt sur nos flancs. Cette manière de faire la guerre est insupportable et viole tous les usages. » Après avoir occupé Crémone, Bonaparte entre solennellement dans Milan, le 15 mai, au milieu d'un peuple immense, qui l'accueille avec enthousiasme. Dans son ordre du jour, daté de Milan, il dit à ses soldats : « Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin. Vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche... Vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : Il était de l'armée d'Italie. »

Après s'être reposé plusieurs jours à Milan pour réorganiser ses divisions, Bonaparte porte son quartier général à Lodi. Il y apprend l'insurrection de la ville de Pavie et la honteuse capitulation de la garnison qu'il avait laissée dans la citadelle. Il revient sur ses pas avec un bataillon de grenadiers, 300 chevaux et 6 pièces d'artillerie légère. Lannes, qui commandait son avant-garde, disperse à Binasco un rassemblement de plusieurs milliers de paysans insurgés. Bonaparte, malgré la faiblesse numérique de sa colonne, brusque l'attaque de Pavie. Les grenadiers enfoncent les portes à coups de hache et pénètrent au pas de charge dans la ville : la garnison de la citadelle, prisonnière depuis la capitulation, est délivrée ; le capitaine qui la commandait est traduit devant un conseil de guerre et passé par les armes.

Pendant ce temps, Berthier, chef de l'état-major, entrait dans Brescia, ville dépendant de la république de Venise. Les Autrichiens bordaient le Mincio ; Bonaparte les attaque à Borghetto ; sa cavalerie, entraînée par Murat, culbute celle des Autrichiens, son infanterie enlève Valeggio,

défendue par 4,000 hommes. Le quartier général y est installé. Une division autrichienne, ignorant ce qui s'était passé, remontait la rive gauche du Mincio. Ses coureurs arrivent près de Valeggio sans avoir été signalés, entrent dans le bourg et parviennent jusqu'à la maison où se reposait Bonaparte. Ses officiers d'ordonnance ferment la porte en toute hâte pendant que le général, sortant à pied par une petite porte de derrière, prenait le cheval d'un dragon et rejoignait ses troupes, qui repoussaient les Autrichiens. C'est à cette occasion que fut créé le corps des guides, troupe d'élite destinée à servir d'escorte permanente au général en chef, et qui devint plus tard le régiment des chasseurs de la garde impériale.

Le 3 juin, Masséna s'empara de Vérone et de Legnago sur l'Adige. L'occupation de cette ligne avait pour objet de couvrir le siège de Mantoue, la place la plus importante du nord de l'Italie, située au milieu de trois lacs formés par les canaux du Mincio, et ne pouvant communiquer avec la terre ferme que par cinq chaussées, dont une était fermée par la citadelle de la Favorite. Cette disposition permettait de bloquer la place avec peu de monde. Serrurier fut chargé de commander les troupes du blocus. L'artillerie de siège, nécessaire pour l'attaque régulière de Mantoue, fut fournie par la prise des citadelles de Milan et de Ferrare et du fort Urbin, appartenant au pape, dont l'armée avait envahi les États ; elle entra à Ferrare et à Bologne. Un armistice fut conclu avec le Gouvernement pontifical.



La tranchée fut ouverte devant Mantoue le 18 juillet, et le siège marcha régulièrement, malgré les efforts des assiégés pour contrarier les travaux. Mais un orage qui se préparait depuis quelque temps allait fondre sur l'armée d'Italie.

A la suite des premiers succès de Bonaparte, la cour de Vienne avait détaché de son armée du haut Rhin 30,000 hommes, pour les envoyer en Italie sous les ordres du vieux maréchal Wurmser, qui devait, en ralliant les débris de Beaulieu, se trouver à la tête de 80,000 hommes, y compris les garnisons. Wurmser porta son quartier général à Trente et divisa son armée en trois colonnes : celle de gauche, commandée par Davidovitch, devait marcher sur Vérone par la vallée de l'Adige ; celle du centre, forte de 30,000 hommes, sous les ordres directs de Wurmser, s'avancait par le pays situé entre le lac de Garde et l'Adige ; enfin, la droite, sous Quasdanovitch, se portait sur Brescia, afin de couper les communications de l'armée française avec Milan.

La position était critique. Bonaparte lui-même en fut ému : il réunit pour la première fois ses généraux en conseil ; tous opinèrent pour la retraite, sauf Augereau qui, doué d'un caractère ardent et peu capable d'ailleurs de

juger la question stratégique, s'écria qu'avec ses grenadiers il saurait se frayer un passage à travers des flots d'ennemis.

Bonaparte congédia le conseil sans exprimer sa propre opinion ; mais son parti était pris. Il fit lever immédiatement le siège de Mantoue ; Serrurier brûla les affûts et les plates-formes, enterra les projectiles, jeta les poudres à l'eau et quitta ses positions dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août. En même temps, Bonaparte se portait au devant de la colonne de droite et la battait à Salo et à Gavardo ; Augereau chassait les Autrichiens de Brescia. Quasdanovitch, hésitant devant cette vive attaque, arrêtait son mouvement, et Bonaparte se rejetant sur le centre ; attaquait le corps de Bayalitch à Lonato. Bayalitch étendit ses ailes pour envelopper les Français et affaiblit ainsi son centre. Bonaparte, se mettant lui-même à la tête des 18^e et 32^e demi-brigades, appuyées par un régiment de dragons, fond sur le centre affaibli, renverse tout et coupe en deux la ligne des Autrichiens, qui se replient en désordre ; Junot, à la tête des guides, s'élance à la poursuite de l'ennemi et tombe sur la cavalerie. Frappé de plusieurs coups de sabre et dégagé à grand'peine de dessous son cheval renversé, il a du moins l'honneur d'avoir achevé la déroute de l'ennemi. Pendant ce temps, Augereau enlevait à Castiglione les hauteurs occupées par la division Liptaï.



Wurmser, qui avait devancé ses lieutenants pour entrer triomphalement à Mantoue, revient sur ses pas avec un renfort de 15,000 hommes, et rallie Bayalitch et Liptaï. Bonaparte, voulant concentrer ses troupes, remet au lendemain, 5 juillet, le choc décisif. Il était à Lonato, activant les mouvements qu'il avait ordonnés, lorsqu'une colonne ennemie se présente devant la ville et envoie un parlementaire sommer le commandant français de se rendre. Bonaparte n'avait pas 15,000 hommes avec lui ; mais il devine immédiatement que cette colonne appartenait à une des divisions dispersées la veille, et qu'elle était égarée. On introduit devant lui le parlementaire, les yeux bandés ; il fait ôter le bandeau à cet officier et l'apostrophe vivement ; « Vous êtes, lui dit-il, devant le général en chef de l'armée française ; votre corps est coupé, c'est lui qui doit se rendre. Je vous accorde dix minutes pour mettre bas les armes. Si vous résistez, je ne fais de quartier à personne. » Une heure après, l'armée avait 3,000 prisonniers de plus, dus à la présence d'esprit de Bonaparte.

La bataille de Castiglione termina glorieusement cette campagne de six jours. Masséna à gauche, Augereau au centre, culbutèrent l'ennemi, tandis que Serrurier le prenait à revers sur la droite ; 19 pièces d'artillerie réunies sous les ordres de Marmont, aide de camp du général en chef, avaient préparé le succès du mouvement de Serrurier.

Wurmser avait perdu en tout 7 à 8,000 hommes tués ou blessés et 13,000 prisonniers ; il se retira dans les Alpes avec 40,000 hommes, et d'après un nouveau plan, il partagea son armée en deux colonnes qui devaient descendre, l'une, la vallée de l'Adige, l'autre, celle de la Brenta. Bonaparte laissant Kilmaine à Vérone avec une réserve de 3,000 hommes, et Sahuguet devant Mantoue avec une division de 8,000 hommes, marche sur Trente par la vallée de l'Adige.

Dans cette vallée étroite et resserrée, il rencontre, le 4 septembre, au défilé de San Marco, la division Wukassowich. Aussitôt, par l'application la plus heureuse de la nouvelle tactique, il déploie en tirailleurs à droite et à gauche deux corps d'infanterie légère qui harcèlent l'ennemi, pendant que le général Victor, à la tête de la 18^e de ligne, en colonnes serrées par bataillon, passe le défilé. La victoire est décidée par une charge du 1^{er} hussards, qui rompt l'infanterie autrichienne ; le général Dubois, commandant la cavalerie, tombe frappé de trois balles.

Les Autrichiens se retirent à Roveredo ; Victor et la 18^e demi-brigade les y suivent et les en chassent. Mais la journée n'est pas finie. Les deux divisions autrichiennes, ralliant la réserve, occupent le défilé redoutable de Caliano, où l'Adige, serrant la montagne, ne laisse que la place nécessaire pour la chaussée, dont l'entrée est enfilée par le château de Pietra. Bonaparte distribue son infanterie légère à droite et à gauche. Ses agiles soldats suivent d'un côté la pente de la montagne, en sautant de rocher en rocher, et de l'autre côté courent dans le lit de l'Adige. Une batterie légère bien placée les appuie en dirigeant son feu sur le château de Pietra, qui est enlevé. L'infanterie de ligne le traverse au pas de charge et fond en colonne serrée sur l'armée autrichienne qui, poursuivie par la cavalerie, laisse entre les mains des Français 4,000 prisonniers.

Entré dans Trente le 5 septembre, Bonaparte y laisse le général Vaubois et se lance dans les gorges de la Brenta, à la suite de Wurmser. Franchissant vingt lieues de chemins des plus difficiles en deux jours, son avant-garde rencontre celle des Autrichiens à Primotano. Ici encore la 5^e légère se

déploie en tirailleurs et la 4^e de ligne aborde l'ennemi en colonnes serrées ; le 5^e dragons, commandé par le colonel Milhaud, tourne la colonne autrichienne, qui met bas les armes. Le fort de Covolo est enlevé. Le 8 septembre a lieu la bataille de Bassano ; les troupes de Wurmser, enfoncées sur toute la ligne, sont rejetées vers Vicence. 6,000 prisonniers, 8 drapeaux, 2 équipages de pont, 30 pièces de canon, 300 voitures tombent au pouvoir de l'armée française.

Wurmser semblait perdu ; il lui restait 16,000 hommes avec lesquels il cherche à forcer le passage de l'Adige. Kilmaine tint bon dans Vérone contre les attaques du corps de Metzaros ; mais le commandant- du poste de Legnago, appelé à Vérone, quitte ce poste sans faire sauter le pont. Wurmser en profite, culbute à Cerea, à Vellimpinta, à Due Castelli, les corps trop faibles qu'il trouve sur son passage, et pénètre enfin dans Mantoue. Là, réunissant la garnison aux débris de son armée, il se crut assez fort pour tenir la campagne ; mais battu à Saint-Georges, le 15 octobre, il fut définitivement rejeté dans la place de Mantoue après avoir laissé aux mains des Français 3,000 prisonniers, dont un régiment de cuirassiers tout monté, 3 drapeaux et 11 pièces de canon. Il prit immédiatement des mesures pour prolonger la résistance de la place, en faisant entrer des approvisionnements avant que le blocus fût complet et en faisant tuer et saler une partie des chevaux de la garnison.

Avant de pousser plus loin le récit de la campagne d'Italie, il nous paraît nécessaire d'exposer ce qui s'était passé en Allemagne aux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle. La première était toujours commandée par Jourdan. Conformément à l'armistice du 23 décembre 1795, elle occupait la place de Dusseldorf, ayant ses avant-postes à trois lieues en avant, et toute la rive gauche du Rhin, de Dusseldorf à Bingen. Moreau avait succédé à Pichegru dans le commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, qui occupait les pays situés sur la rive gauche, en arrière de la ligne de Bingen à Wissembourg et la rive même du fleuve de Lauterbourg à Bâle.

L'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 71,000 combattants, était partagée en trois corps d'armée : la gauche sous Kléber, le centre commandé par Jourdan en personne, la droite sous les ordres de Marceau. L'armée de Rhin-et-Moselle, d'un effectif total de 75,000 hommes, comprenait de même trois corps, commandés par Gouvion-Saint-Cyr, Desaix et Férino. Le vice de cette organisation consistait dans l'absence d'un commandement

unique. Il devait en résulter dans les opérations un décousu dont ne manquerait pas de profiter l'archiduc Charles, investi du commandement supérieur des deux armées autrichiennes du haut Rhin et du bas Rhin, passées depuis le départ de Wurmser pour l'Italie et le rappel de Clerfayt, sous les ordres des généraux Latour et Wartensleben.

C'est l'armée de Sambre-et-Meuse qui entama les hostilités. L'archiduc Charles avait dénoncé l'armistice le 21 mars ; Kléber partit de Dusseldorf le 10 avril, franchit la Sieg à la suite d'un combat dans lequel Richepanse se distingua particulièrement en chargeant à la tête du 1^{er} chasseurs, qu'il commandait comme chef d'escadron. L'ennemi, affaibli par la perte de 2,400 hommes, se retira sur Uckeradt, puis sur Altenkirchen, où il fut culbuté de nouveau le 4 juin. Dans ce combat, la cavalerie, composée des 1^{er}, 6^e et 9^e chasseurs, sous les ordres du général d'Hautpoul, chargea avec vigueur l'infanterie autrichienne et lui fit mettre bas les armes. Richepanse, blessé au bras, ayant eu deux chevaux tués sous lui, s'élança sur un troisième cheval et continua de se battre. Kléber le nomma général sur le champ de bataille.

Jourdan fait alors passer le Rhin à Neuwied par son centre et par sa droite ; mais au lieu de profiter de sa supériorité numérique pour écraser les Autrichiens, il temporise et permet à l'archiduc Charles d'accourir au secours de son aile droite. Lefebvre, attaqué à Wetzlar le 15 juin, repousse d'abord victorieusement l'ennemi, mais celui-ci revient à la charge, conduit par l'archiduc en personne. Assailli de front par les grenadiers, pris en flanc par cinq escadrons de cuirassiers, Lefebvre est forcé d'abandonner sa position, et, couvert par la cavalerie de Richepanse, opère sa retraite sur Altenbourg, où il ne peut tenir. Jourdan jugeant sa position inférieure à celle de l'archiduc, ordonne la retraite de toute son armée. Le centre et la droite repassèrent heureusement sur la rive gauche du Rhin. Kléber, avec la gauche, eut à soutenir à Uckeradt. un combat sanglant où il perdit beaucoup de monde, et parvint enfin à se réfugier dans le camp retranché de Dusseldorf.

Moreau n'avait rien tenté, avec l'armée de Rhin-et-Moselle, pour appuyer Jourdan. Obéissant aux ordres formels du Directoire, il préparait tout pour franchir le Rhin à Kehl, et dissimulait ses préparatifs par une démonstration contre la tête du pont de Mannheim. Le passage du Rhin, exécuté dans cette circonstance, peut être cité comme une des plus belles opérations de ce genre. Le général Desaix avait été chargé d'en diriger les

détails. Les troupes destinées à forcer le passage présentaient un effectif de 15,000 hommes ; elles furent réunies au polygone de Strasbourg dans la nuit du 23 au 24 juin ; les bateaux avaient été amenés dans le grand bras du Rhin ; 2,600 hommes, transportés en bateau dans l'île d'Ehrler-Rhein, se jetèrent à la baïonnette sur les Autrichiens répandus dans cette île et franchirent à leur suite les ponts qui la joignaient à la rive droite. Sans artillerie et sans cavalerie, ils marchèrent sur Kehl ; les bateaux furent renvoyés à la rive gauche pour être chargés de nouveau ; un pont volant fut construit pour amener des renforts ; Kehl fut attaqué et enlevé à la baïonnette. Alors Moreau fit commencer la construction du pont de bateaux avec l'équipage qui avait été amené à Strasbourg, et toute l'armée passa sur la rive droite.

L'armée ennemie était tellement dispersée, que Moreau aurait pu la détruire en agissant avec promptitude ; mais Moreau, malgré son grand mérite, était incapable de montrer une telle activité. Il ne voulut pas se mettre en marche avant d'avoir été rejoint par le corps de Saint-Cyr, qu'il avait laissé devant Mannheim. Le 28 juin cependant il fit attaquer 10,000 Autrichiens qui occupaient Renchen, et qui se replièrent sur l'armée de Latour. Le combat fut très vif, et le succès fut décidé par une belle charge de quatre régiments de cavalerie commandés par le colonel Fauconnet. On prit à l'ennemi 600 chevaux et 10 pièces d'artillerie légère ; on lui fit 1,200 prisonniers, et il laissa le terrain couvert de ses morts.

L'archiduc se hâta d'accourir au secours de Latour, en lui amenant un puissant renfort ; Moreau, dont toute l'armée était enfin réunie, marcha à sa rencontre. Le général Latour, croyant pouvoir lui résister dans la position de Rastadt, n'attendit pas les renforts amenés par l'archiduc pour livrer bataille. Il fut battu, sans subir toutefois des pertes considérables, et se retira sur Ettlingen. Moreau pouvait encore détruire l'armée de Latour ; il persista dans son système de lenteur. Cependant l'archiduc ayant réuni toutes ses forces à Ettlingen, le commandant de l'armée française se décida à frapper un grand coup, et le 9 juillet une bataille générale s'engagea. Saint-Cyr obtint un succès complet dans la montagne ; mais Desaix, sur le revers des montagnes, et Ferino dans la plaine, se virent forcés de reculer. La réserve de cavalerie de Bourcier arrêta les progrès de l'archiduc Charles qui, voyant sa droite débusquée par Saint-Cyr, de toutes ses positions, se décida à battre en retraite. Moreau aurait dû le poursuivre franchement par le haut Neckar

sur le Danube ; il continua à n'avancer qu'avec circonspection, et l'archiduc put se retirer librement dans la vallée du Danube.

Pendant ce temps, l'armée de Sambre-et-Meuse s'était de nouveau portée en avant. Le 18 juillet, Kléber sortait du camp de Dusseldorf et marchait sur Uckeradt ; Jourdan passait le Rhin de vive force sur deux ponts de bateaux à Neuwied, le 2 juillet, laissant 15,000 hommes sous les ordres de Marceau pour observer la garnison de Mayence, et débouchait dans les plaines du Mayn, pendant que Kléber se dirigeait sur Francfort.

Chaque jour de cette marche en avant fut marqué par un combat glorieux. Richepanse et Ney, qui commandaient la cavalerie, s'y distinguèrent particulièrement. Après avoir battu Wartensleben à Friedberg, Kléber conclut avec lui une suspension d'armes de quarante-huit heures, aux termes de laquelle il prend possession de Francfort. L'avant-garde de Jourdan entre dans Schweinfurth ; Wurtzbourg et sa citadelle capitulent. Lefebvre, qui commande l'aile gauche en remplacement de Kléber, obligé lui-même de suppléer dans le commandement en chef Jourdan tombé malade, rencontre, le 6 août à Hirscheid, la cavalerie autrichienne : il n'avait avec lui que six escadrons de chasseurs, commandés par Richepanse, et le 8^e régiment de cavalerie (cuirassiers). Les chasseurs chargeant à outrance et à plusieurs reprises, sont ramenés par des forces supérieures. Richepanse, grièvement blessé, continue à combattre ; il est dégagé par les cuirassiers, dont le colonel Doyré tombe frappé à mort. Le même jour le centre bat les Autrichiens à Forchheim ; Ney s'empare de cette place, où l'on trouve des approvisionnements considérables ; il est nommé général de brigade sur le champ de bataille, pour avoir contenu l'ennemi avec l'avant-garde jusqu'à l'arrivée de la division Colaud. Le 17 août un combat plus acharné encore est livré par Ney et Colaud à Sulzbach, tandis que Championnet repousse l'ennemi à Amberg. Le 19 la lutte recommence à Wolfring ; enfin les Autrichiens se retirent derrière le Nab, que borde l'armée de Sambre-et-Meuse. Bernadotte est détaché, avec sa division, à dix lieues sur la droite pour observer Ratisbonne.

L'armée du Rhin avait continué sa marche en avant, marche conforme au caractère de son chef prudent, circonspect et quelque peu hésitant. L'archiduc Charles, comme s'il eût voulu éloigner de plus en plus les armées françaises de leur base d'opération, cédait sans combattre les positions les plus avantageuses ; non seulement Moreau communiquait difficilement avec Jourdan, mais il était séparé par une grande distance de

sa propre droite commandée par Férino. L'archiduc résolut de profiter de cette circonstance pour attaquer Moreau. Une reconnaissance dirigée par l'adjudant général Heudelet s'étant portée sur Bopfingen, le 5 août, se trouva tout à coup en présence de forces considérables en cavalerie et en artillerie ; l'infanterie, surprise, perdit 2 ou 300 prisonniers et fut dégagée par le 7^e hussards, dans une charge des plus brillantes. Le colonel de ce régiment, Marizy, fait prisonnier un moment, après avoir été blessé de plusieurs coups de sabre, et voyant son régiment battre en retraite, s'écria : « 7^e de-hussards, demi-tour en avant ! » mouvement que le régiment exécuta aussitôt au cri général de : « Sauvons notre colonel ! » L'ennemi fut repoussé, et Marizy, délivré, monta sur le cheval d'un hussard que celui-ci lui abandonna.

L'archiduc fixa au 11 août l'attaque générale qu'il méditait contre l'armée de Moreau, La dissémination de cette armée faillit lui donner la victoire à Neresheim : la résistance de Gouvion-Saint-Cyr avec la droite, alors que le centre était complètement en déroute, changea le sort des armes ; repoussé sur tous les points, l'archiduc battit en retraite le 12 au matin. Il semblait que rien ne s'opposât plus à la réunion des deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle ; mais, interprétant dans le sens le plus étroit les instructions du Gouvernement, les deux généraux en chef augmentèrent encore la distance qui les séparait, en appuyant l'un à gauche, l'autre à droite, pour déborder les ailes de l'ennemi.

La position de l'armée de Sambre-et-Meuse était d'autant plus périlleuse que cette armée, au lieu de se tenir à hauteur de celle de Rhin-et-Moselle, l'avait dépassée. L'archiduc résolut d'en profiter ; laissant Latour et le prince de Condé observer Moreau, il se jeta sur la division Bernadotte, qui eut le temps de prendre ses dispositions, et dont les troupes pleines d'ardeur repoussèrent toutes les attaques de l'ennemi. Bernadotte s'empessa de prévenir Jourdan qui, exactement renseigné sur les forces réunies par l'archiduc, environ 66,000 hommes dont 20,000 de cavalerie, tandis qu'il n'en avait que 42,000, se décida à une prompte retraite. C'est le 23 août, à onze heures du soir, que l'armée de Sambre-et-Meuse quitta les bords du Nab, suivie par Wartensleben. La division Colaud fut serrée de près par l'ennemi ; Ney, qui commandait son arrière-garde, réussit à contenir les Autrichiens, pour permettre à la division de passer la Vils ; mais, entouré et cerné par une nombreuse cavalerie, il fut enfin obligé de se faire jour le sabre à la main avec ses escadrons, en abandonnant deux bataillons

d'infanterie de la 23^e demi-brigade, commandés par le colonel Deshayes. Celui-ci forma sa troupe en carré et fit prêter aux soldats le serment de mourir plutôt que de déposer les armes : ce serment fut noblement tenu. L'artillerie mitrilla le carré, la cavalerie l'assaillit par des charges répétées ; Deshayes fit amonceler les uns sur les autres les cadavres qui l'entouraient, pour s'en faire un rempart ; il fallut battre en brèche cette forteresse humaine, et le général Werneck, dans une dernière charge, à la tête d'un régiment de cuirassiers, rompit enfin le carré. Tout ce que le canon avait épargné fut sabré et tué ; Deshayes succomba à ses blessures.

La ligne de retraite de Jourdan était coupée, il ne lui restait plus, pour se retirer, qu'un chemin de traverse. Le chef d'état-major Ernouf, chargé de reconnaître ce chemin, opéra si mal sa reconnaissance, que tous les équipages de l'armée se trouvèrent arrêtés, entassés devant un pont impraticable aux voitures. Il fallut faire un long détour et ordonner des allées et venues, qui fatiguèrent les troupes en les démoralisant et en détruisant la discipline. L'armée arriva cependant, le 31 août, à Schweinfurth, après trois jours de marche forcée, en se frayant un chemin à la baïonnette. Jourdan chercha alors à s'ouvrir la route de Wurtzbourg, où le général Bollemont était cerné dans la citadelle par les Autrichiens.-Il commit la faute grave de laisser à Schweinfurth la division Lefebvre, et livra bataille avec 30,000 hommes au prince Charles, qui en avait 40,000, dont 12,000 de cavalerie ; cette belle cavalerie décida de la victoire. En vain le général Bonnaud tenta une charge désespérée avec toute la réserve. Ses escadrons enfoncèrent la première ligne autrichienne, mais la seconde ligne, forte de trois brigades, marcha sur eux au trot, avant qu'ils eussent réparé le désordre de la charge. Culbutés et dispersés, ils cherchèrent refuge derrière l'infanterie, qui contint l'ennemi, mais sans pouvoir le faire reculer.

Renonçant à l'espoir de vaincre, Jourdan ordonna la retraite, qui devenait de plus en plus difficile. Enfin il arriva sur la Lahn, où il se joignit à Marceau et fut en outre renforcé de 10,000 hommes venus de l'armée du Nord. Supérieur alors en nombre à l'ennemi, mais manquant de chevaux pour remonter son artillerie et sa cavalerie, il fut rejeté sur le Rhin après une nouvelle série de combats, dans lesquels se distingua tout particulièrement Marceau. Le général Bonnaud, commandant la réserve de cavalerie, trouva une fin glorieuse, le 16 septembre, au combat de Giessen, où il tomba frappé d'une balle à la cuisse en sabrant une forte colonne d'infanterie autrichienne.

Marceau lui-même était déjà marqué par le doigt de la mort. Chargé de commander l'arrière-garde, qui était vivement pressée par le général Hotze dans la journée du 19 septembre, il recule pas à pas jusqu'au défilé qui précède Altenkirchen. Jourdan lui fait dire de s'arrêter à ce défilé ; il prend pour s'y maintenir les plus habiles dispositions, et, voulant reconnaître l'ennemi qui s'avançait, il se porte sur la première ligne des tirailleurs. Un chasseur tyrolien embusqué derrière une haie lui tire de très près un coup de carabine ; il se sent blessé, demande qu'on le descende de cheval et tombe dans les bras de ceux qui l'entouraient. Jourdan, qui accourait pour appuyer son arrière-garde, en prend le commandement, et la retraite s'opère en bon ordre jusqu'à Altenkirchen. Les médecins déclarent qu'il est impossible de transporter plus loin l'illustre blessé. On le laisse donc dans Altenkirchen, en le recommandant aux soins des Autrichiens, recommandation inutile, car Marceau était estimé des ennemis comme de ses compagnons d'armes. Il mourut le 21 septembre, après avoir été honoré de la visite du général Kray et de l'archiduc lui-même. Ses funérailles furent célébrées au milieu des salves de l'artillerie des deux armées.

Jourdan rentra alors sans encombre dans ses anciennes positions. Beurnonville vint le remplacer dans le commandement de l'armée, qui avait successivement perdu, outre Bonnaud et Marceau, les généraux Colaud et Kléber rappelés pour leur insubordination envers Jourdan, dont ils avaient, assez justement d'ailleurs, critiqué toutes les opérations pendant la retraite.

Tandis que ces faits se passaient à l'armée de Sambre-et-Meuse, Moreau, après la bataille de Neresheim, perdait plusieurs jours dans l'inaction ; puis, sans s'inquiéter du sort de Jourdan, il passa sur la rive droite du Danube et mit son armée en mouvement pour attaquer le général Latour, laissé en observation devant lui avec 30,000 hommes. Le Lech fut franchi de vive force et le général Latour chassé de la position de Friedberg, en perdant 17 canons et 1,500 prisonniers. Moreau se porta ensuite sur Dachau et Munich, après avoir de nouveau battu Latour à Geisenfeld, et se décida alors à envoyer Desaix avec 12,000 hommes à la recherche de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Desaix, en rejoignant l'armée, rapporta la nouvelle de la retraite de Jourdan. Moreau comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se retirer lui-même le plus promptement possible, pour éviter d'être coupé. Il s'affermait encore dans cette disposition en apprenant une tentative des garnisons autrichiennes de Mayence et de Mannheim pour s'emparer des têtes de pont

de Kehl et de Huningue, tentative déjouée par l'activité de la colonne mobile du général Schnerb et par le zèle patriotique de la garde nationale de Strasbourg. Le 20 septembre, Moreau repassa le Lech. Le 2 octobre, voulant se débarrasser de la poursuite de Latour, avant de s'engager dans les gorges de la Forêt-Noire, il l'attaqua vigoureusement à Biberach ; les Autrichiens, inférieurs en nombre, furent complètement battus et mis en déroute, laissant aux mains de l'armée française 4,000 prisonniers, 18 pièces de canon, 2 drapeaux.

Cette victoire, due principalement aux excellentes dispositions prises par Desaix et Gouvion-Saint-Cyr, ne tira pas Moreau d'embarras, puisqu'il allait avoir sa ligne de communication coupée par l'archiduc ; mais il continua sa retraite, après avoir envoyé les équipages de l'armée, sous escorte, à Huningue, par les villes forestières. Gouvion-Saint-Cyr força le passage du val d'Enfer. Le 12 octobre il était à Fribourg, dans la vallée du Rhin, où Moreau le rejoignait. Les Autrichiens étaient repoussés à Emmendingen par Desaix, et à Waldkirch par Gouvion-Saint-Cyr. Beaupuis, un des meilleurs généraux de l'armée, fut tué à Emmendingen. Desaix passa le Rhin à Neuf-Brisach et se porta sur Kehl pour y tenir l'ennemi en échec. Moreau, avec le reste de son armée, se voyant barrer la route de Kehl, se dirigea sur Huningue ; il eut à livrer, le 24 octobre, le combat de Schliegen ; l'archiduc ne parvint pas à le débusquer de ses positions, qu'il abandonna pendant la nuit pour se replier sur Huningue et y repasser le Rhin. L'armée était en sûreté.



Telle est la célèbre retraite qui a été exaltée par plusieurs historiens à l'égal des plus belles opérations de guerre. Ces éloges paraîtront exagérés, si l'on observe que l'armée ne fut jamais vivement poursuivie, et qu'elle ne trouva sur ses communications que des corps fort peu nombreux. La retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle n'en fait pas moins honneur à cette armée et à son général. Un des principaux acteurs de ces scènes grandioses, Gouvion-Saint-Cyr, a dépeint ainsi l'état de l'armée : « Dix mois de bivouacs continuels avaient exténué les hommes et les chevaux et ruiné le matériel ; un tiers des soldats marchaient pieds nus, et l'on n'apercevait sur eux d'autres vestiges d'uniformes que la buffleterie ; sans les haillons de paysans dont ils étaient couverts, leurs têtes et leurs corps eussent été exposés à tous les outrages du temps. Cependant leur aspect était imposant ; à aucune époque je n'ai rien vu de plus martial ; leur démarche était fière ; peut-être quelque chose de farouche se faisait voir dans leur regard. »

La France ne possédait plus, sur la rive droite du Rhin, que les têtes de pont de Kehl et de Huningue, de Neuwied et de Dusseldorf. Le Gouvernement autrichien décida le siège des deux premières. Huningue fut défendue par le général Abatucci, Kehl par Desaix et Gouvion-Saint-Cyr. Des lignes de circonvallation furent établies autour de Kehl par les Autrichiens. Les Français, de leur côté, firent des préparatifs formidables de défense. L'investissement eut lieu le 18 octobre. Une sortie de 20,000 hommes, commandés par Desaix, occasionna à l'ennemi des pertes

considérables et ruina les travaux déjà faits ; mais les ressources de la défense étaient trop faibles pour permettre de renouveler cette opération. Le feu des batteries commença le 8 novembre, et Kehl capitula le 31 janvier 1797 ; la garnison, restée libre, sortit avec armes et bagages, après avoir détruit tout le matériel qui ne put être évacué sur Strasbourg.

Quant à la tête de pont de Huningue, les batteries de siège y commencèrent leur tir le 25 novembre ; le pont de bateaux fut promptement rompu par les projectiles et toute communication coupée avec la rive gauche. Le 30 novembre, 6,000 hommes donnèrent l'assaut pendant la nuit ; la garnison, après un instant de surprise, courut aux armes ; les grenadiers autrichiens parvinrent à se loger dans les fossés ; on les en chassa en y faisant rouler à la main des obus dont la fusée était allumée. Après une lutte acharnée, les assaillants se retirèrent. Au jour, le général Abatucci était monté sur le rempart pour juger de la situation ; un Autrichien blessé et couché à terre se releva, l'ajusta et l'étendit raide mort. Abatucci avait vingt-quatre ans, et au dire de tous ses contemporains, il promettait à la France un général de premier ordre. La tête de pont de Huningue fut rendue à l'ennemi, le 19 février, aux mêmes conditions que le fort de Kehl.

L'Autriche, victorieuse en Allemagne, multipliait ses efforts en Italie. Deux nouvelles armées furent organisées sous les ordres du maréchal Alvinzi. La plus considérable, avec laquelle marchait Alvinzi lui-même, se formait sur la ligne de l'Isonzo ; l'autre, commandée par Davidovitch, se réunissait dans le Tyrol. Le but assigné à leurs efforts communs, par le Gouvernement autrichien, était la délivrance de Wurmser et de Mantoue. Le 1^{er} novembre, Alvinzi passa la Piave avec plus de 40,000 hommes et marcha sur Vicence. Bonaparte se porta au devant de lui avec les divisions Augereau et Masséna, et le battit le 5 novembre ; mais le succès de cette bataille, dite de la Brenta, fut contrebalancé par l'échec de Vaubois sur l'Adige. Ce général, d'après les ordres de Bonaparte, avait attaqué le 1^{er} novembre la position de San Michele. Non seulement il fut repoussé par Davidovitch, mais, assailli à son tour, il fut obligé de se replier en désordre sur la Corona et sur Rivoli, où Joubert arriva promptement avec une demi-brigade tirée du corps de blocus de Mantoue. Les 10,000 hommes de Davidovitch furent dès lors contenus, mais l'échec de Vaubois obligea Bonaparte à se retirer sur Vérone. Il se porta à la division Vaubois, la fit réunir sur le plateau de Rivoli et adressa aux troupes, notamment aux 39^e et

85^e demi-brigades, qui avaient lâché pied, les plus vifs reproches. « Vous n'êtes pas des soldats français », leur dit-il. « Chef d'état-major, faites inscrire sur leurs drapeaux : Ils ne sont plus de l'armée d'Italie ! — On nous a calomniés, s'écrièrent quelques soldats ; mettez-nous à l'avant-garde, et vous verrez si nous sommes encore de l'armée d'Italie. » En effet, ces deux régiments se couvrirent de gloire quelques jours après.

Alvinzi, quoique battu sur la Brenta, avait suivi le mouvement de retraite de Bonaparte et marché sur Vérone. Bonaparte voulut occuper la forte position de Caldiero, qui couvre Vérone sur la rive gauche de l'Adige ; la bataille fut sanglante et peu décisive, mais les Autrichiens purent avec raison s'attribuer la victoire, puisque l'armée française échoua dans ses efforts pour se rendre maîtresse de Caldiero. La situation de Bonaparte était critique, et son armée commençait à se démoraliser sous l'influence d'une série de revers auxquels elle n'était pas habituée. Il prit alors une grande résolution. Abandonnant le camp de Vérone, il traversa, pendant la nuit, l'Adige et la ville ; on le crut en pleine retraite, mais au lieu de se diriger sur Peschiera, il fit tête de colonne à gauche et descendit sur la rive droite le cours de l'Adige.

Parvenue à Ronco, l'armée traversa de nouveau le fleuve sur un pont que l'artillerie avait jeté pendant la nuit. Le plan de Bonaparte se dessinait ; il consistait à tourner la position de Caldiero, qu'il n'avait pu enlever de vive force. Le champ de bataille qu'il avait choisi consistait en un vaste marais, au milieu duquel on ne pouvait marcher que sur quelques digues ou chaussées étroites et élevées. Après avoir franchi l'Adige, Masséna s'avança sur la digue qui remonte la rive gauche du fleuve et s'empara du village de Porcile ; à sa droite, la division Augereau suivit la digue qui longe la rive droite de l'Alpone et aboutit à un pont de pierre établi en face du village d'Arcole. Prise en flanc. par les troupes qui occupaient la rive gauche, la colonne hésite et recule. Augereau s'élance à la tête de ses troupes avec un drapeau, mais il ne réussit pas à les entraîner. Bonaparte, à son tour, saisit un drapeau et se porte en avant sur la digue ; les grenadiers l'avaient d'abord suivi : surpris par une attaque de flanc, ils reculent en entraînant leur général, qui est précipité dans le marais, où il entre jusqu'à la moitié du corps.

Il était, raconte-t-il lui-même, au milieu des ennemis. Les grenadiers le sauvèrent en repoussant les Autrichiens jusqu'au pont. Lannes, accouru de Milan, quoique souffrant encore de ses anciennes blessures, fut encore

blessé trois fois en couvrant Bonaparte de son corps ; l'aide de camp Muiron fut tué en montrant le même dévouement. Le général Robert fut tué, Belliard et Vignellos blessés. Le général Guieu traverse l'Adige avec sa brigade dans le bac d'Albaredo, au-dessous du confluent de l'Alpone ; Arcole, pris à revers, tombe au pouvoir des Français ; mais Alvinzi, averti du danger qu'il courait, avait abandonné la position de Caldiero. Bonaparte, informé de la prise de Rivoli et de l'occupation de la Corona par Davidovitch, fit repasser ses troupes sur la rive droite de l'Adige, à l'exception d'une brigade et de quelques canons.

Le lendemain 16, la bataille recommença ; les Français repassèrent le pont de Ronco, réoccupèrent Porcile et Arcole, et revinrent encore le soir sur la rive droite. Enfin, le 17, les Français franchissent le pont de Ronco au pas de charge, reprennent définitivement Arcole, et se déploient dans la plaine, la gauche au village, la droite vers Porto-Legnago ; les Autrichiens appuyaient leur droite à l'Alpone, leur gauche au marais. Un millier d'hommes sortis de Porto-Legnago prennent à revers la ligne autrichienne ; le lieutenant Hercule, emmenant avec lui 4 trompettes et 25 guides, se glisse à travers les roseaux vers l'extrême gauche de cette ligne, et sortant tout à coup du marais, fait sonner ses trompettes. L'ennemi étonné recule ; sa ligne est rompue, et, poussé par toute l'armée française, il se met en retraite. Au jour on reconnut qu'il avait filé sur Vicence.

Alvinzi avait perdu, dans les trois journées de la bataille d'Arcole, 18,000 hommes, dont 6,000 prisonniers, 4 drapeaux et 18 pièces de canon. L'armée française, sortie mystérieusement de Vérone par la porte de Milan, dans la nuit du 14 au 15 novembre, y entra triomphalement le 18 par la porte de Venise. Bonaparte se porta ensuite contre Davidovitch et s'empara de Rivoli et de Dolce, en faisant 1,500 prisonniers, prenant 9 canons et 2 équipages de pont. Alvinzi se retira à Bassano, Davidovitch à Trente, et l'armée française occupa le Montebaldo, la Corona et Vérone. Joubert remplaça Vaubois.

L'Autriche ne s'était pas tenue pour battue en Italie. Le succès de ses armées d'Allemagne lui permettait de renforcer celles d'Italie. Il fut décidé que deux armées, agissant indépendamment l'une de l'autre, attaqueraient à la fois les Français sur les positions du haut Adige et dans les plaines du bas Adige. La première armée était commandée par Alvinzi, la seconde par Provera. Les forces françaises étaient réparties ainsi qu'il suit : la division Joubert à Rivoli, la division Rey en réserve à Desenzano sur le lac de

Garde, Masséna à Vérone, Augereau à Legnago, Serrurier bloquant Mantoue. Le 12 janvier, Provera commença l'attaque en repoussant l'avant-garde d'Augereau derrière l'Adige et en essayant de débusquer celle de Masséna de la position de San Michele. Cette dernière attaque échoua ; mais Bonaparte, accourant à Vérone, prescrivit à Masséna de se replier en arrière de la ville pour être prêt à tout événement. Les rapports qui lui parvinrent le 13 au soir démontrèrent que l'attaque principale des Autrichiens s'opérait sur Rivoli, où Joubert battait en retraite devant des forces supérieures, et qu'en même temps une attaque de moindre importance avait lieu sur le bas Adige.

La division Augereau fut jugée nécessaire pour résister sur ce dernier point. Le reste des troupes se mit en marche pour arriver à la pointe du jour à Rivoli : Bonaparte s'y rendit lui-même et devança son armée. A deux heures du matin, il se trouvait auprès de Joubert et prenait ses dispositions. L'armée ennemie marchait en cinq colonnes convergeant vers le plateau de Rivoli. Celle de droite, sous Lusignan, paraissait devoir cerner le plateau de Rivoli par derrière ; celle de gauche, comprenant l'artillerie, la cavalerie et les bagages, suivait le fond de la vallée de l'Adige pour s'élever sur le plateau lorsque le progrès des trois autres colonnes qui suivaient des chemins de montagne aurait dégagé la chaussée d'Incanale. Bonaparte ordonna à Joubert de se porter immédiatement en avant (il était quatre heures) pour repousser la quatrième colonne dirigée sur la droite du plateau (droite des Français). Au jour, cette colonne était repliée sur la crête des montagnes ; la division Masséna, qui avait marché toute la nuit et se reposait à Rivoli, se jeta sur la colonne suivante et la mit en déroute. La deuxième colonne fut battue de même. Mais la cinquième colonne, celle qui suivait le fond de la vallée, avait gravi la chaussée et débouchait sur le plateau. Une batterie française de quinze pièces balaya tout ce qui se présentait. Trois bataillons amenés au pas de course par Joubert arrêtaient l'infanterie, qui avait déjà pris pied. Le colonel Leclerc, du 10^e chasseurs, le chef d'escadron Lasalle, chargèrent immédiatement à la tête de quelques centaines de chevaux, et culbutèrent tout dans la vallée. Lasalle fit, avec soixante dragons, mettre bas les armes à un bataillon d'infanterie. Cependant la première colonne autrichienne était arrivée sur les derrières de l'armée française. Lusignan, qui la commandait, crut cette armée cernée ; c'est sa troupe, au contraire, qui fut prise en queue par la division Rey, canonnée par l'artillerie de réserve, abordée à la baïonnette et entièrement

détruite. La victoire était décidée ; 7,000 prisonniers, 12 canons, des drapeaux, étaient aux mains des Français.



Bonaparte, informé que Provera, déroband sa marche à Augereau, avait passé l'Adige et menaçait le corps de blocus de Mantoue, laissa Joubert, Masséna et Murat poursuivre Alvinzi, et partit le soir même avec quatre demi-brigades pour Mantoue. Provera se présenta le 15 au point du jour devant Saint-Georges, pour en surprendre rentrée. Miollis, qui commandait sur ce point, se défendit énergiquement toute la journée.

Le 16, Wurmser sort avec la garnison de Mantoue pour se joindre à Provera. Serrurier le repousse dans la place ; Victor, avec les quatre demi-brigades venues de Rivoli, se jette sur l'armée de secours. La 57^e aborde la ligne autrichienne à la baïonnette et renverse tout ce qui voulait lui résister. Cette dernière brigade porta depuis le surnom de la Terrible. Provera capitule et pose bas les armes avec 6,000 hommes ; le reste de son corps fut battu et pris par la division Augereau. Telle fut la bataille de la Favorite, livrée à deux jours de distance de celle de Rivoli. Les quatre demi-brigades amenées par Victor s'étaient battues toute la journée du 13 en avant de Vérone, étaient arrivés le 14 au matin au pied du Montebaldo, à 40

kilomètres de Vérone, avaient combattu toute la journée du 14 à la bataille de Rivoli, en étaient reparties le 14 au soir, pour arriver le 15 au soir sous les murs de Mantoue, à 70 kilomètres de Rivoli, et gagner le 16 la bataille de la Favorite.

A la suite de ces deux brillantes affaires, l'armée reprit toutes les positions qu'elle occupait avant la bataille d'Arcole. La place de Mantoue était réduite aux abois ; Bonaparte accorda au vieux maréchal Wurmser la capitulation la plus honorable. 20,000 hommes, dont 12,000 bien portants, composaient encore la garnison qui, depuis le mois de juin, avait perdu 27,000 hommes tués dans les sorties ou morts dans les hôpitaux. Le nombre des prisonniers tombés au pouvoir de l'armée pendant le mois de janvier s'élevait, non compris la garnison de Mantoue, à 25,000 avec 24 drapeaux et 60 pièces de canon.

Le Gouvernement pontifical avait rompu l'armistice avec Bonaparte. Le général Bonaparte marcha sur les États du pape avec 9,000 hommes, dont 4,000 Italiens ; l'armée pontificale fut complètement battue le 3 février 1797, sur le Senio. La citadelle d'Ancône fut prise sans résistance. L'avant-garde française s'avança jusqu'à trois journées de marche de Rome. Le pape céda et la paix fut signée à Tolentino.

L'archiduc Charles, illustré par sa campagne de 1796 en Allemagne, vint prendre le commandement des armées autrichiennes en Italie ; il était suivi par dix divisions des meilleures troupes du Rhin. Bonaparte reçut de son côté deux divisions ; l'une venant de l'armée de Sambre-et-Meuse et commandée par Bernadotte, l'autre fournie par l'armée du Rhin, sous les ordres du général Delmas ; il résolut de marcher sans retard sur Vienne, avant que l'archiduc n'eût reçu ses renforts. Les divisions Masséna, Serrurier et Guieu franchirent la Piave à gué le 12 mars ; un tambour de la division Guieu faillit être noyé ; il fut sauvé par une vivandière qui se jeta à la nage.

L'archiduc, jugeant les plaines du Tagliamento favorables à sa nombreuse cavalerie, résolut de disputer le passage de cette rivière. Deux batteries françaises, disposées par les généraux Dommartin et Lespinasse, balayèrent la rive gauche. Les divisions Guieu à droite et Bernadotte à gauche se rangèrent dans le plus bel ordre, chaque demi-brigade ayant son deuxième bataillon déployé et le premier et le troisième bataillon en colonnes par divisions, à distance de peloton ; la 15^e légère, commandée par Murat, formait l'avant-garde de la division Bernadotte ; la 27^e légère précédait la

division Guieu. Les deux divisions passèrent la rivière dans cet ordre et engagèrent le combat avec l'armée autrichienne, qui battit en retraite en se voyant tournée par la cavalerie du général Dugua, après une belle charge, dans laquelle se distingua particulièrement Kellermann fils.

En même temps, Masséna s'emparait d'Osoppo et se rendait maître des défilés de la Ponteba, clef de la Carinthie, puis il battait à Tarvis l'archiduc, qui s'était porté à sa rencontre. Le combat fut opiniâtre ; Brune, le futur maréchal de France, s'y fit remarquer par sa valeur. Un corps autrichien, poursuivi par la division Guieu, se heurta à la Chiesa à la division Masséna. Ainsi cerné, il fut obligé de mettre bas les armes ; 5,000 prisonniers, 32 pièces de canon, 400 voitures attelées tombèrent entre les mains des Français.

Bientôt l'armée se trouva dans la vallée de la Drave et occupa Klagenfurth. Pendant ce temps, le général Joubert, avec trois divisions, contenait les troupes autrichiennes du Tyrol ; le 20 mars, il se mit en marche à son tour et battit le général Kerpen à San Michele, puis le général Loudon à Neumark. Il culbuta-ensuite une division venue du Rhin, à Klausen, où les tirailleurs tournèrent la droite de l'ennemi en gravissant à pic, de rocher en rocher, une montagne élevée, et attaqua le 28 mars le camp ennemi de Mittenwaldingen ; une charge de cavalerie du général Alexandre Dumas y décida la victoire. Joubert rejoignit ensuite l'armée, dont le quartier général était à Klagenfurth.

Les troupes que commandait l'archiduc furent battues à Neumark et à Unzmarckt, et, à partir de là, les Français ne rencontrèrent plus de résistance. Leur avant-garde arriva à Leoben le 7 avril. Bonaparte y conclut une suspension d'armes de cinq jours, prolongée ensuite jusqu'au 20. Enfin les préliminaires de paix furent signés le 18. Le traité ne fut conclu que le 17 octobre suivant, à Campo-Formio. Il mettait fin à la première coalition. La république de Venise disparaissait, Bonaparte lui avait déclaré la guerre le 3 mai, à la suite de l'insurrection de Vérone pendant laquelle un grand nombre de Français isolés avaient été massacrés par les sujets de cette république. Le général Baraguay-d'Hilliers avait fait son entrée dans Venise le 16 mai. L'Adige étant, aux termes du traité de Campo-Formio, la nouvelle ligne de démarcation établie entre la Lombardie, devenue république Cisalpine, et les possessions autrichiennes, Venise tomba ainsi au pouvoir de l'Autriche.

Les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse étaient entrées tardivement en campagne. Hoche, nommé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, mit d'abord tous ses soins à la réorganiser ; elle était forte de 80,000 hommes : son nouveau chef, animé d'une ardeur patriotique et du désir de la gloire, sollicitait instamment l'ordre de se porter en avant. Le 18 avril, il franchit le Rhin au pont de Neuwied. Lefebvre à droite, Grenier au centre, précédés l'un par les hussards de Ney, l'autre par les chasseurs de Richepanse, s'emparèrent des redoutes établies par les Autrichiens en face de la tête de pont, tandis que Championnet débouchait de Dusseldorf sur Uckeradt. L'ennemi était complètement battu, vivement poursuivi et défait de nouveau sur la Lahn. Rien ne semblait s'opposer à la marche triomphante de Hoche, quand il reçut devant Francfort la nouvelle de l'armistice de Leoben et l'ordre de s'arrêter.

A l'armée de Rhin-et-Moselle, Desaix, qui commandait en l'absence de Moreau, alors à Paris, apprenant que Hoche était aux prises avec l'ennemi, franchit le Rhin le 21 avril, à Diersheim. Le passage présentait de grandes difficultés, et les troupes y déployèrent le plus brillant courage. Une partie seulement de l'armée se trouvait sur la rive gauche, lorsque le général autrichien Starray, ayant réuni 20,000 hommes d'infanterie et une nombreuse cavalerie, se jeta sur elle avec une extrême vigueur ; il fut victorieusement repoussé. Moreau venait précisément d'arriver pour prendre le commandement de l'armée : lui aussi fut arrêté par la nouvelle de l'armistice.

L'année 1796 avait été marquée par la pacification complète de la Vendée, œuvre qui est restée le principal titre de gloire de Hoche. Après cette pacification, une expédition fut organisée pour soutenir les Irlandais soulevés contre l'Angleterre. L'armée de débarquement comprenait 16,000 hommes ; la flotte se composait de 17 vaisseaux, 13 frégates, 13 bâtiments d'ordre inférieur, en tout 43 voiles ; une tempête les dispersa à hauteur de l'île d'Ouessant. La frégate la Fraternité, que montaient Hoche et l'amiral Morard de Galles, fut jetée au loin par cette tempête ; les autres bâtiments, privés de direction, ne débarquèrent pas les troupes, et l'entreprise échoua complètement.





CHAPITRE VII

LES PYRAMIDES, LE MONT THABOR, HÉLIOPOLIS

L'Angleterre restait le seul adversaire de la République française. Sa flotte, maîtresse des mers, faisait toute sa force ; à l'abri dans son île, elle n'avait guère apporté que le concours de son or à la coalition étrangère ; aux maux soufferts par les nations qu'elle soudoyait, elle n'avait retiré que des avantages d'une guerre si ruineuse pour les autres pays. L'opinion générale était qu'elle ne résisterait pas à une armée d'invasion qui parviendrait à mettre le pied sur son sol jusque-là privilégié. Une descente en Angleterre ! Tel était le cri qui s'entendait de toute part.

Après un mûr examen, l'idée de cette descente fut cependant abandonnée par le Directoire ; l'état de l'Europe ne présentait aucune sécurité ; les négociations continuaient au congrès de Rastadt pour le règlement des affaires de l'empire d'Allemagne, car la paix n'avait été conclue définitivement qu'avec l'Autriche, et il était fort à craindre de voir la guerre éclater sur le continent, pendant que les armées françaises seraient occupées dans l'île de la Grande-Bretagne. On ne garda donc que l'étiquette de l'expédition tout d'abord projetée : 150,000 hommes environ furent groupés dans le voisinage des côtes sous le nom d'armée d'Angleterre, mais tout prêts à revenir sur l'Europe si les circonstances l'exigeaient. Bonaparte était

désigné pour commander en chef cette armée fictive, suspendue comme une menace sur la tête de nos éternels rivaux.

En même temps, deux expéditions, moins formidables en apparence, mais plus sérieuses au fond, se préparaient mystérieusement. L'une était destinée à appuyer le soulèvement de l'Irlande, l'autre avait pour but l'Orient, pour objectif la puissance des Anglais dans l'Inde.

Hoche n'était plus là pour commander l'expédition d'Irlande. Après sa victoire de Neuwied, il avait paru un instant sur la scène politique, à propos du - coup d'État du 18 fructidor, dirigé par les membres républicains du Directoire contre ceux de leurs collègues et les députés qui soutenaient la réaction royaliste. Peu de temps après, Hoche mourait à Wetzlar, âgé de vingt-neuf ans seulement et couvert de gloire, emportant dans la tombe où il était allé rejoindre Marceau, un autre héros de l'armée républicaine, le secret de l'avenir que, vivant, il aurait assuré à la France.

Un général moins connu, doué néanmoins de brillantes qualités, héros de drame et de roman, Humbert, devait commander l'expédition d'Irlande qui, comme celle de 1796, échoua, sinon par la faute, du moins par le fait de la marine. 12,000 hommes et 3 canons furent débarqués cependant le 22 août 1798 dans la baie de Kilalla, sous les ordres de Humbert, et remportèrent le 26, à Castlebon, la victoire la plus étonnante sur un corps anglais de 6,000 hommes dont 600 furent tués ou blessés et 1,200 faits prisonniers en perdant 14 canons et 5 drapeaux. 3,000 insurgés se joignirent à la petite armée d'Humbert ; mais entouré, le 8 septembre, à Ballinamack, par 30,000 hommes et près de 100 pièces d'artillerie, ce général fut forcé de mettre bas les armes. Il lui restait 844 officiers et hommes de troupe, qui furent faits prisonniers avec lui. Les insurgés se dispersèrent. Cette action prodigieuse méritait de ne pas tomber dans l'oubli.

Quant à l'expédition d'Orient, Bonaparte l'avait prise à cœur ; il en était le chef tout indiqué, et fut investi de tous les pouvoirs nécessaires pour en organiser les forces de terre et de mer. Le corps expéditionnaire comprit un effectif total de 32,000 hommes, dont 24,000 d'infanterie, 4,000 de cavalerie, 3,000 d'artillerie, 1,000 non combattants ; l'infanterie se composait de quinze demi-brigades, la cavalerie de sept régiments. La cavalerie n'emmenait que 300 chevaux, elle emportait des selles et des brides pour se remonter après le débarquement. Les troupes étaient presque toutes empruntées à l'armée d'Italie, mais non les généraux ; on n'y voyait figurer aucun des divisionnaires les plus illustres de cette armée, tels que

Masséna, Augereau, Serrurier, Joubert, Bernadotte ; en revanche, Bonaparte y avait admis un des meilleurs généraux de l'armée de Rhin-et-Moselle, Desaix, qui s'était pris pour lui d'une profonde admiration et d'une vive amitié ; Reynier, l'ancien chef d'état-major de Moreau, présenté par Desaix ; Kléber, le héros de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui, tombé en disgrâce, languissait dans l'oisiveté ; Menou, que Bonaparte avait connu à l'armée de l'intérieur... Parmi les généraux de brigade, plusieurs, tels que Murat, Lannes, Davoust, Marmont, Belliard, étaient appelés à devenir célèbres. La flotte, commandée par l'amiral Brueys, comprenait 13 vaisseaux de ligne, 9 frégates, 11 corvettes et avisos et 230 bâtiments de transport. Les préparatifs, dirigés à Toulon par Caffarelli, à Marseille par Reynier, à Civita-Vecchia par Desaix, à Gênes par Baraguay-d'Hilliers, en Corse par Vaubois, furent entourés d'un tel mystère, que nul ne soupçonna le but de l'entreprise. Jamais expédition lointaine ne fut mieux organisée, et jamais armée de débarquement ne fut mieux pourvue du nécessaire.

Retardée pour plusieurs motifs, la flotte de Toulon, dont faisait partie le vaisseau amiral l'Orient, monté par Bonaparte et Brueys, grossie du convoi de Marseille, appareilla le 19 mai, rallia bientôt les convois de Gênes et de Corse, et trouva le 9 juin, dans les eaux de Malte, la division de Civita-Vecchia. Le grand-maître de l'ordre de Malte ayant refusé de rendre la Cité-Valette, capitale de l'île, 3,000 hommes débarquèrent le 10 sous les murs de la ville avec des canons et des mortiers. Une sortie fut repoussée par Marmont, aide de camp du général en chef. Le conseil de l'ordre se décida à une capitulation, qui fut signée le 12 juin, et aux termes de laquelle la Cité-Valette et les forts furent livrés à l'armée française.

Laissant le général Vaubois avec une garnison de 4,000 hommes à la garde de sa nouvelle conquête, Bonaparte reprit la mer le 10 juin et arriva le 30 en - vue d'Alexandrie. L'escadre anglaise y avait paru le 28, et, après avoir annoncé l'approche d'une armée française, elle avait continué sa navigation.

Le débarquement commença le soir du 1^{er} juillet. Bonaparte, qui avait débarqué à une heure du matin, fit battre au ralliement à trois heures et passa la revue des troupes qui étaient déjà à terre ; elles comprenaient 4,500 hommes de tous les régiments. Aussitôt après la revue, elles se portèrent en avant, formées sur trois colonnes. Arrivé à demi-portée de canon, Bonaparte donna le signal de l'attaque : Menou à gauche, Kléber à droite, Bon au centre, emportèrent la ville d'assaut. Bonaparte y fit son entrée et s'occupa

d'organiser l'armée : des chevaux et des chameaux furent achetés aux Arabes de Bahireh. Kléber fut laissé à Alexandrie pour soigner sa blessure, tout en commandant la ville et la province, et l'armée se mit en marche pour le Caire, la capitale de l'Égypte. De leur côté, les mameluks, alors maîtres du pays, s'étaient réunis à la nouvelle de la prise d'Alexandrie et se portèrent au devant des Français.

La division Desaix, forte de 4,600 combattants, ayant avec elle 160 chevaux, formait l'avant-garde : elle quitta Alexandrie le 4 juillet, se dirigeant sur Damanhour. Les autres divisions et le général en chef la suivirent de près, et le 10, les divisions Desaix, Bon, Reynier et Menou étaient réunies autour de la ville. Cette première marche fut extrêmement pénible : le pays était désert, le soleil ardent, la chaleur excessive ; le sol sablonneux était brûlant ; le peu de puits que l'on rencontrait avaient été vidés par les habitants et ne contenaient plus qu'une vase fétide. La colonne était harcelée de près par les Arabes bédouins, et tout soldat qui s'écartait du camp était à l'instant massacré. C'est ainsi que le général Mireur tomba dans une embuscade et fut tué en essayant un cheval qu'il venait d'acheter. La division Kléber, commandée provisoirement par le général Dugua, s'empara de Rosette, où le général Menou fut laissé pour commander la province.

L'armée se remit en marche le 10 juillet et joignit le Nil à Ramanieh. Une flottille, commandée par le contre-amiral Perrey, remontait le fleuve en se tenant à hauteur des colonnes. Le 26, on trouva les mameluks établis sur une seule ligne en avant du village de Chébreiss. Bonaparte fit former chaque division en un carré, à l'intérieur duquel furent enfermés les équipages et le peu de cavaliers qui accompagnaient l'armée. Ces carrés étaient disposés en échelons, l'artillerie et les compagnies de grenadiers aux angles.

L'artillerie commença son feu à demi-portée et couvrit la ligne ennemie de boulets et d'obus. Arrêtés par le feu, les mameluks tournèrent tout autour des carrés, étonnés de voir ces masses vivantes rester immobiles. En même temps, la flottille les canonnait sur leur flanc et débarquait des troupes qui occupaient le village de Chébreiss ; mais la flottille ennemie attaquait courageusement celle des Français et s'emparait même pour un instant, à l'abordage, de trois chaloupes canonnières, reprises aussitôt par les soldats qui se trouvaient à bord des autres navires. Un bateau égyptien sauta en

l'air. Les mameluks et leur flottille s'éloignèrent. Le combat n'avait été sérieux que sur le Nil.



Les deux principaux chefs des mameluks étaient Mourad-Bey et Ibrahim-Bey. Le premier surtout avait l'esprit guerrier et l'instinct militaire. Furieux de l'échec de Chébreiss, il réunit toutes les forces dont il pouvait disposer dans la plaine de Gizeh, là où s'élèvent les célèbres Pyramides, regardées jadis comme une des sept merveilles du monde. Prévenu de l'intention des mameluks, Bonaparte prit toutes ses dispositions. C'est le 23 juillet, qu'au lever du soleil les Pyramides s'offrirent, de la base au sommet, aux regards de l'armée, et que Bonaparte adressa à ceux qui l'entouraient ces paroles devenues historiques : « Du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent ! »

L'armée ennemie avait sa droite, composée de 20,000 janissaires, Arabes et milices du Caire, postée dans le camp retranché d'Embeh, sur la rive du Nil, protégée par 40 pièces de canon ; le centre et la gauche étaient formés de 12,000 mameluks à cheval, ayant chacun trois ou quatre auxiliaires à pied ; l'extrême gauche, prolongée jusqu'aux Pyramides, comprenait 5,000 cavaliers arabes. La flottille ne comptait pas moins de 300

voiles. La population du Caire, accourue pour assister à la bataille, couvrait la rive droite du Nil.



Bonaparte disposa son armée à peu près comme à Chébreiss, mais parallèlement au Nil. A gauche, et s'appuyant au fleuve, était la division Bon ; puis, de la gauche à la droite, les divisions Menou, Dugua, Reynier et Desaix ; celle-ci était à une certaine distance du fleuve. Mourad, ne laissant pas le temps à l'armée française de se former, s'élança avec la rapidité de l'éclair à la tête de 7 à 8,000 cavaliers qui passèrent entre les divisions Desaix et Reynier et les enveloppèrent complètement. Desaix forma rapidement son carré, Reynier l'appuya de son feu ; le général en chef, avec la division Dugua, changea de direction, se porta entre Desaix et le Nil, barrant ainsi aux cavaliers de Mourad leur communication avec le camp d'Embabeih et le fleuve. Pendant une demi-heure, les mameluks s'obstinèrent à caracoler dans la fumée, au milieu de la fusillade et de la mitraille. Quelques-uns d'entre eux pénétrèrent même dans les carrés, où ils furent pris. Enfin, ils s'éloignèrent dans la direction de Gizeh.

Cependant la division Bon avait marché à l'attaque du camp d'Embabeih. Tandis que la brigade Rampon abordait les retranchements, Marmont avec 2 bataillons, Lasalle avec 150 hussards les tournaient et coupaient la retraite aux défenseurs. Ceux-ci, ne trouvant pas d'issue, se jetèrent dans le Nil, où

ils périrent par milliers ; toutes les richesses du camp tombèrent au pouvoir des Français. Mourad essaya plusieurs charges désespérées pour rouvrir ses communications ; il fut toujours repoussé, et à la nuit, il donna le signal de la retraite en faisant incendier sa flottille. 7,000 mameluks avaient péri dans cette bataille, 3,000 se retirèrent avec Mourad dans la haute Égypte, 12,000 qui étaient restés au camp avec Ibrahim, prirent la route de la Syrie. L'armée française n'avait perdu que 300 hommes tués ou blessés. Le lendemain, le général Dupuy prit possession de la citadelle du Caire. Bonaparte fit son entrée dans la ville le 25 juillet.

Après avoir organisé le gouvernement du pays, Bonaparte se mit à la poursuite d'Ibrahim-Bey, qui avait cerné à El-Khangah l'avant-garde commandée par le général Leclerc, et avait été repoussé par Murat et Reynier, accourus au bruit du canon. Un violent combat de cavalerie s'engagea à Salahieh. C'était la première fois que nos cavaliers se trouvaient aux prises avec les mameluks, sans le secours de l'infanterie. Lasalle, colonel du 22^e chasseurs, s'était jeté résolument sur l'ennemi, qui comptait 1,200 mameluks et 500 Arabes ; tous les officiers montés de l'état-major se joignirent à lui ; la mêlée fut sanglante, car, dans la lutte individuelle, les mameluks, admirablement montés et cavaliers accomplis, avaient tout l'avantage. C'est dans ce combat que Lasalle, ayant laissé tomber son sabre, sauta à terre pour le ramasser et remonta à cheval sans cesser de lutter contre les cavaliers qui l'entouraient. Plusieurs officiers de l'état-major, et le colonel Destrées, du 7^e hussards bis, furent grièvement blessés. Enfin le général Leclerc accourut avec deux escadrons de dragons et détermina la fuite de l'ennemi.

Bonaparte reçut alors une nouvelle bien faite pour l'accabler. La flotte, qu'il avait laissée mouillée dans la rade d'Aboukir, venait d'y être attaquée par Nelson et complètement détruite. A peine deux ou trois vaisseaux de l'arrière-garde commandée par le contre-amiral Villeneuve, dont l'intervention aurait certainement sauvé la flotte, purent-ils, après être restés immobiles pendant le combat, s'éloigner ensuite et se réfugier dans le port de Malte. Le vaisseau amiral l'Orient sauta, et Brueys trouva dans sa défaite la mort la plus glorieuse. Des actes éclatants d'héroïsme illustrèrent notre marine ; mais la flotte n'existait plus, et l'armée, privée de tout moyen de retraite, se trouvait rivée sans espoir de retour au sol de l'Égypte. Bonaparte eut bientôt pris son parti de cette catastrophe. « Nous voilà condamnés à faire de grandes choses », écrivit-il à Kléber. Les autres généraux sentirent

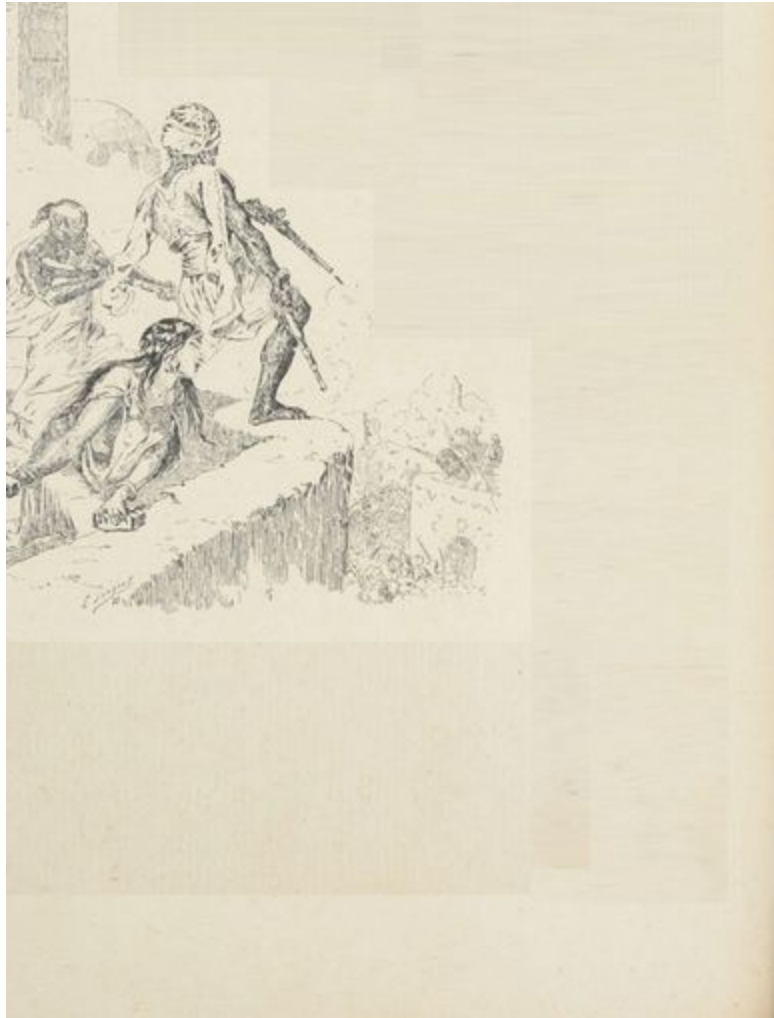
au contraire s'augmenter le découragement qui s'était emparé d'eux depuis quelque temps.

Informé des propos séditeux tenus par-plusieurs d'entre eux, Bonaparte pria le général Dugua de les inviter à un déjeuner, où il se rendit lui-même, et là, prenant la parole, il leur dit qu'il connaissait bien la disposition d'esprit de tels et tels, mais qu'il était décidé à sévir avec une rigueur extrême contre tout acte d'insubordination. Tous baissèrent la tête, et depuis lors ils changèrent de sentiments, ou du moins ne montrèrent plus leur découragement. Les soldats eux-mêmes, étonnés de se trouver dans un pays si différent de l'Europe, inquiets de leur éloignement, ne se gênaient pas pour murmurer, et lorsque Bonaparte avait voulu les faire marcher contre Ibrahim, des symptômes de rébellion s'étaient ouvertement manifestés dans deux demi-brigades, notamment dans la 9^e. Le général en chef les réprima par quelques paroles énergiques.

La nouvelle du désastre d'Aboukir, les intrigues des agents anglais, la déclaration de guerre notifiée par le Gouvernement ottoman à la France, les menées secrètes des associations religieuses, fomentèrent bientôt dans la population du Caire l'esprit le plus hostile aux Français. La révolte, proclamée dans la nuit du 22 au 23 octobre 1798, du haut des quatre cents minarets du Caire, par la voix aiguë des muezzins, éclata ouvertement le 23. Une lutte sanglante s'engagea dans les rues de la ville. Le général Dupuy, commandant de la place, fut tué, ainsi que l'aide de camp du général en chef, Sulkowski. Du haut de la citadelle et du fort Dupuy, qui avait été construit par le génie français, 30 mortiers et obusiers bombardèrent la ville. Les insurgés voulurent s'emparer du fort Dupuy ; ils furent repoussés. Quatre colonnes pénétrèrent dans la ville et prirent possession de la mosquée d'El-Azhar, centre de l'insurrection, où se trouvaient les principaux chefs. Le combat avait été terrible, la répression fut modérée. Bonaparte agit dans cette circonstance en politique habile plutôt qu'en général jaloux de venger la mort de ses soldats. Des dispositions furent prises cependant pour éviter le retour de semblables événements.

Une expédition fut dirigée contre la haute Égypte, où s'était réfugié Mourad-Bey avec les débris de son armée, qu'il s'agissait d'anéantir. Desaix fut chargé de cette opération. Il partit avec 5,000 hommes, dont 900 de cavalerie et 8 pièces de canon ; il était en outre accompagné d'une flottille de huit bâtiments. Sous lui servaient les généraux de brigade Friant et Belliard.

Desaix se mit en marche le 23 août. Son expédition dura cinq mois ; il remonta d'abord le Nil jusqu'à Syout, et fut obligé de le redescendre pour venir combattre Mourad qui était resté sur son flanc, dans la province du Fayoum, et lui livra la bataille de Sediman, une des actions les plus disputées de toute la guerre d'Égypte. Desaix, qui avait avec lui 3,400 hommes d'infanterie, 600 de cavalerie et 8 pièces de canon, forma sa petite armée en un seul carré, éclairé en avant par deux petits carrés de trois compagnies de voltigeurs chacun. Un de ces petits carrés s'étant éloigné du grand, Mourad le chargea immédiatement ; le capitaine qui le commandait ordonna à ses voltigeurs de ne faire feu qu'à bout portant. Quarante mameluks tombèrent morts au bout des baïonnettes ; mais les chevaux étaient lancés, le carré fut rompu et les voltigeurs sabrés ; le grand carré les dégagea en avançant. L'artillerie ennemie prit alors une position de flanc, d'où elle fit beaucoup de mal aux Français. Desaix pensa un instant à regagner sa flottille pour emporter ses nombreux blessés ; mais bientôt, lui et Friant, se mirent à la tête des troupes et ordonnèrent une charge à la baïonnette. Les retranchements et l'artillerie de l'ennemi furent emportés. Mourad battit en retraite.



Desaix dépêcha alors Friant auprès du général en chef pour lui demander des troupes de renfort. Le général Davout fut envoyé dans la haute Egypte avec 1,200 cavaliers et une batterie d'artillerie légère. Aidé de ce renfort, Desaix battit de nouveau Mourad à Samanhoud. Les deux armées se rencontrèrent le 22 janvier 1799, à la pointe du jour. Mourad s'était placé à droite, du côté du Nil, avec 1,800 mameluks. Sa gauche, prolongée dans le désert, était formée par 7,000 Arabes à cheval ; au centre se trouvaient 5,000 chérifs et Arabes à pied. Desaix disposa son armée en ordre inverse : sa cavalerie en un seul carré au centre ; à droite la brigade Friant, à gauche la brigade Belliard formant chacune un carré d'infanterie. L'artillerie était placée en avant de la cavalerie. Mourad déborda avec les mameluks la gauche de l'armée française et enveloppa le carré de Belliard ; mais l'infanterie de Friant entra dans Samanhoud au pas de charge et repoussa les Arabes jusque dans le désert. Davout chargea alors les mameluks de

Mourad et les mit en déroute. Les mameluks battus se réfugièrent dans les oasis.

La haute Égypte était conquise : mais Mourad et ses alliés essayèrent un retour offensif pendant que Bonaparte était en Syrie ; ils furent repoussés, quoiqu'il s fussent parvenus à détruire une partie de la flottille française. Le général Belliard marcha alors jusqu'à Syène, où eut lieu un combat que Napoléon cite dans ses Mémoires comme un des plus beaux qui aient été livrés en Égypte. Envoyé avec 200 hommes d'infanterie, sans canons, pour occuper Syène, le capitaine Renaud y trouva Hassan et Osman-Bey, deux des chefs ennemis qui se montraient le plus opiniâtres dans la lutte contre les Français, avec 180 mameluks, 200 Arabes à cheval et 300 fantassins. Le capitaine Renaud, assailli avec sa petite troupe par des forces supérieures, fit former le carré. Cent mameluks furent jetés par terre à la première décharge, le reste se sauva. Renaud entra alors dans Syène, s'empara de tous les bagages et fit de nombreux prisonniers. Hassan et Osman-Bey moururent de leurs blessures ; les Français eurent seulement 4 hommes tués et 15 blessés. La haute Égypte était pacifiée. Desaix déploya dans l'administration de cette vaste province autant de talent que dans sa conquête.



Des événements plus considérables s'étaient passés en Syrie pendant la même période. Dans une expédition faite par le général en chef à Suez, on avait surpris un messenger, porteur des dépêches expédiées en Égypte par Ibrahim-Bey à Djezzar-Pacha, gouverneur de Saint-Jean-d'Acre. Bonaparte apprit ainsi que Djezzar cherchait à pénétrer en Égypte ; il résolut dès lors d'aller lui-même en Syrie au devant des troupes turques, et s'appliqua sans retard aux préparatifs de cette expédition.

L'armée dut comprendre quatre divisions d'infanterie, commandées par les généraux Kléber, Reynier, Bon et Lannes ; une brigade de cavalerie sous les ordres de Murat, composée de 1,000 chevaux prélevés sur tous les régiments de l'armée d'Égypte, 52 pièces de campagne (canons et obusiers). Deux petits équipages de siège étaient embarqués à Damiette et en rade d'Alexandrie. La traversée du désert exigea des moyens extraordinaires de transport : 3,000 chameaux et 3,000 ânes. Le général Reynier prit les devants avec sa division et bloqua le fort d'El-Arich, qui défendait l'entrée du désert de Syrie. Le général turc Abdallah vint de Gaza avec 8,000 hommes au secours de ce fort. Heureusement la division Kléber arriva à El-Arich et forma le blocus du fort, ce qui permit à Reynier de

combattre Abdallah. Ce général exécuta à ce sujet, dit Napoléon, une des plus belles opérations de guerre qu'il soit possible de voir.

Après avoir reconnu avec grand soin le terrain plusieurs jours d'avance, il lève pendant la nuit son camp, situé en face de celui de l'ennemi dont il était séparé par un ravin, et va se placer en potence sur le flanc gauche de l'armée turque ; il range dans le plus profond-silence sa division en trois colonnes de chacune un régiment, à intervalle de déploiement, avec l'artillerie dans les intervalles. A deux cents pas en avant de chaque colonne, il place les grenadiers avec 50 hommes de cavalerie. Les trois détachements de grenadiers se jettent à la fois dans le camp ennemi, où la surprise excite une vive terreur. Les colonnes de régiment suivent les grenadiers. Reynier, avec la colonne du centre, pénètre jusqu'à la tente d'Abdallah, qui n'a que le temps de s'enfuir à pied en laissant sur le champ de bataille 4 ou 500 morts, 900 prisonniers, tous les chameaux, les tentes et les bagages, presque tous ses chevaux. Dès lors le blocus d'El-Arich cessa d'être troublé ; mais le fort continua à se défendre vigoureusement et ne se rendit qu'après avoir subi un violent bombardement.

Kléber prit alors l'avant-garde avec sa division et une partie de la cavalerie de Murat. Trompé par un guide, il s'égara dans le désert, et Bonaparte, qui en suivant le bon chemin, croyait y être précédé par son avant-garde, faillit tomber aux mains de l'ennemi. L'armée d'Abdallah opposa une faible résistance en avant de Gaza, que l'armée s'empressa d'occuper et où elle trouva de grands approvisionnements. De là, elle se dirigea sur Jaffa, où s'était jetée toute l'infanterie d'Abdallah avec une nombreuse artillerie. Le siège en fut immédiatement commencé, et après, quelques coups de canon, Bonaparte fit sommer le commandant turc de se rendre ; l'officier et le trompette qu'il avait envoyés furent massacrés, leurs têtes étalées sur deux piques plantées sur les deux plus hautes tours de l'enceinte, et leurs cadavres jetés du haut des murailles au pied des batteries de brèche.

A cet acte de barbarie, les assiégeants répondent par un feu violent ; la brèche est bientôt praticable. Lannes, avec la 22^e légère, s'élance à l'assaut, tandis que sur un autre point, les troupes de la division Bon escaladent le rempart. Bientôt toute la ville est au pouvoir des soldats français qui, furieux du massacre de leurs camarades, ne font aucun quartier.

Les scènes de pillage et de violence qui suivirent l'assaut de Jaffa peuvent être citées au nombre des plus terribles parmi celles de ce genre.

L'armée y gagna la peste, qui bientôt se déclara dans ses rangs. Parmi les prisonniers faits à Jaffa se trouvaient les soldats de la garnison d'El-Arich, qui avaient prêté serment de ne plus servir contre la France ; ils furent passés par les armes. Les droits de la guerre justifiaient cette exécution ; mais 3,000 hommes environ, à qui l'on avait promis la vie sauve quand ils s'étaient rendus, étaient une cause d'embarras pour l'armée, qui ne pouvait les nourrir et dans laquelle ils entretenaient la peste. Leur donner la liberté sur parole, c'était les rejeter dans les rangs ennemis, puisque l'expérience avait montré qu'on ne pouvait se fier à cette parole. Ils furent tous mis à mort, et cette exécution, malgré les raisons qui la motivèrent, pèse sur la mémoire de Bonaparte.

De Jaffa, l'armée se dirigea, sur Saint-Jean-d'Acre, dont le général en chef avait hâte de s'emparer. C'était le dernier boulevard de la puissance ottomane sur les côtes de la Syrie ; une fois cette place prise, tout accès dans le pays était interdit aux Anglais, et Bonaparte devenait libre de marcher sur les Indes, objectif de ses rêves grandioses. La destinée en décida autrement. Quatre causes principales s'opposèrent à la prise de Saint-Jean-d'Acre, malgré la valeur des soldats français et le talent de leurs ingénieurs. La place était commandée par Djezzar-Pacha, dont la féroce énergie inspirait à la garnison un courage farouche. Le libre accès de la mer permettait un ravitaillement constant et facile, non seulement en matériel, en munitions et en vivres, mais encore en troupes fraîches et en renforts pour réparer les pertes. Un des équipages de siège expédiés par mer à l'armée française tomba aux mains de la croisière anglaise commandée par sir Sidney-Smith, et l'artillerie se trouva privée des ressources nécessaires. Enfin sir Sidney-Smith débarqua dans Saint-Jean-d'Acre l'homme qui, avec lui-même et Djezzar-Pacha, devait faire échec à la fortune de Bonaparte. C'était l'émigré Phélippeaux, ancien officier d'artillerie, camarade du général en chef de l'armée d'Egypte à l'École militaire de Paris.

Phélippeaux inaugura dans la défense de Saint-Jean-d'Acre le système qui, un demi-siècle plus tard, devait illustrer l'ingénieur chargé de défendre Sébastopol. Au lieu d'assister passivement du haut des remparts aux travaux de cheminements de l'assiégeant, il marcha au devant de ces cheminements par des travaux de contre-approche, et plus d'une fois l'assiégeant se trouva ainsi assiégé à son tour, pris de revers ou d'enfilade dans ses tranchées et dans ses batteries.

Le pacha de Damas envoya à Saint-Jean-d'Acre une armée commandée par son propre fils. Murat, chargé de reconnaître les ponts du Jourdain et notamment le pont de Yacoub, après s'être emparé du château de Safed et y avoir laissé une petite garnison, rentre au camp devant Saint-Jean-d'Acre sans avoir aperçu les troupes de Damas. Junot, placé en observation à Nazareth avec 400 hommes, est attaqué par l'avant-garde du pacha, forte de 3,000 hommes, en même temps que 2,000 cavaliers arabes le prenaient à revers. Aidé du colonel de dragons Duvivier, il résiste énergiquement à toutes les attaques, de neuf heures du matin à trois heures, et parvient à opérer sa retraite en bon ordre. Dans ce combat, dont le souvenir est resté légendaire, les soldats de Junot luttèrent plus d'une fois individuellement contre les cavaliers ennemis. Un maréchal des logis de dragons, voulant arracher un étendard à un cavalier turc, resta pendant plusieurs minutes serré corps à corps contre lui ; les deux chevaux s'abattirent sans que les deux combattants, pris sous leurs montures, eussent lâché prise ; enfin le Français put dégager sa main droite et passer son sabre au travers du corps de son adversaire.

Kléber fut alors envoyé avec 2,500 hommes pour soutenir Junot et combattre l'armée de Damas, dont il battit l'avant-garde à Zoubyaki ; mais quelques jours après, enveloppé, dans la plaine d'Esdrelon, au pied du mont Thabor, par plus de 30,000 hommes, il allait succomber après avoir repoussé plusieurs charges, lorsque Bonaparte, ayant deviné le danger que devait courir son lieutenant, et quitté le camp sous Saint-Jean-d'Acre avec la division Bon, toute la cavalerie et une batterie de réserve, apparut tout à coup sur le champ de bataille, et annonça son arrivée par une salve de coups de canon. On ne sait quoi le plus admirer dans cette circonstance, ou de la fermeté de Kléber résistant avec une poignée d'hommes aux attaques furieuses de toute une armée, ou de l'instinct militaire de Bonaparte et de la promptitude avec laquelle il accourut au secours de son lieutenant. A la vue du renfort qui lui arrivait, Kléber fit rompre ses deux faibles carrés, attaqua impétueusement les cavaliers qui les entouraient et opéra sa jonction avec l'armée de Bonaparte. Ils s'emparèrent alors du camp des Turcs, qui s'enfuirent en désordre et perdirent beaucoup de monde dans leur retraite. Murat, envoyé avec sa cavalerie pour occuper les ponts du Jourdain, fit de son côté de nombreux prisonniers. Tout cela se passait du 15 au 19 avril.

Cependant, le siège de Saint-Jean-d'Acre, commencé le 19 mars, traînait en longueur. Un assaut donné le 28 mars avait échoué ; la place venait

d'être ravitaillée par les Anglais, et Phélippeaux avait pris la direction de la défense. Le général Caffarelli, qui commandait le génie de l'armée et qui était l'âme de l'attaque, fut tué le 27 avril. Une tentative ayant pour but de détruire les ouvrages de contre-approche des assiégés, échoua dans la nuit du 6 au 7 mai. Un renfort considérable envoyé de Rhodes arrivait par mer. Bonaparte ordonna, pour le 7 mai, une nouvelle attaque, confiée aux 18^e et 32^e demi-brigades, qui parvinrent à s'emparer d'une des tours de l'enceinte. La lutte se prolongea pendant toute la nuit et fut reprise le 8 mai au matin. Trois brèches étaient praticables dans la courtine voisine de la tour. Lannes y conduisit sa division à l'assaut ; déjà nos soldats, parvenus sur le rempart, criaient : Victoire ! quand ils se trouvèrent en face d'une seconde enceinte construite par Phélippeaux derrière la première, et contre laquelle tous les efforts échouèrent. 200 grenadiers qui, en courant le long des remparts, avaient pénétré dans la place, y furent massacrés.

Le feu recommença le 10 mai ; de nouvelles brèches furent pratiquées, mais l'assaut fut repoussé. Le général Bon avait été blessé à mort, le général Rambeaux était tué, Lannes blessé ; la peste, augmentée par l'impossibilité où l'on se trouvait d'enterrer les cadavres, faisait dans l'armée d'horribles ravages. Le 15 mai, après avoir repoussé, dans un combat acharné, une sortie générale de la garnison, Bonaparte ordonna la retraite en dissimulant son échec sous un ordre du jour pompeux. Cette retraite, couverte par la division Kléber, s'opéra pendant la nuit ; lorsque l'ennemi s'en aperçut, l'armée était déjà parvenue à trois lieues de Saint-Jean-d'Acre ; elle arriva le 21 à Tentourah, petit port où furent embarqués les malades et les blessés, et où l'on détruisit le matériel de l'artillerie de siège, que l'on ne pouvait emmener.

L'armée continua ensuite sa retraite par Jaffa et Gaza, traversa le désert de Syrie et séjourna le 2 à El-Arich, dont les fortifications furent mises en état. Le 5, l'avant-garde arrivait à Salahieh ; enfin l'armée fit son entrée au Caire le 14 juin 1799, avec une pompe solennelle. L'Egypte était à peine remise des troubles causés par un agitateur qui, sous le nom de l'Ange el Modhy, avait soulevé une partie du pays et avait été tué dans un combat livré à sa bande par le général Lanusse..

Bonaparte, arrivé au Caire, avait à peine eu le temps de se reposer, lorsque le grand vizir Mustapha vint débarquer dans la rade d'Aboukir avec 25,000 hommes, dont 7,000 janissaires d'élite, et cerna le fort, dont les défenses étaient incomplètes. Marmont, qui commandait la province et qui

disposait de ressources insuffisantes en personnel, n'osa pas abandonner Alexandrie pour aller s'opposer au débarquement des Turcs, et la garnison du fort fut bientôt réduite à capituler. Mustapha se retrancha dans la presque île d'Aboukir.

Bonaparte, à la nouvelle de ces événements, partit précipitamment du Caire en donnant ses ordres pour la concentration de l'armée. Murat prit le commandement de l'avant-garde, composée de 3 régiments de cavalerie et de la brigade d'infanterie du général Destaing, avec 4 pièces de canon, en tout 2,300 hommes. La droite, sous les ordres de Lannes, comprenait 2,700 hommes, avec 5 pièces de canon ; la réserve, commandée par Lanusse, était forte de 2,400 hommes et de 6 pièces de canon.

L'artillerie, amenée d'Alexandrie par le général Songis, éloigna les chaloupes canonnières dont le feu gênait la marche de l'armée qui arriva, le 25 juillet, en présence de l'ennemi. Celui-ci était formé sur deux lignes, dont la droite et la gauche étaient appuyées à la mer ; une forte réserve occupait le village d'Aboukir. La première ligne fut abordée par Lannes et Destaing, tandis que Murat la tournait avec sa cavalerie. Les Turcs voulurent s'enfuir, Murat leur barra le chemin ; ainsi serrés entre la cavalerie et l'infanterie, ils se jetèrent à la mer pour éviter d'être pris. Dans l'espace d'une heure, 8,000 hommes avaient disparu, dont 1,200 faits prisonniers et le reste noyé. 18 pièces de canon et 50 drapeaux étaient aux mains des vainqueurs.

Restait la seconde ligne, dont le front était couvert par 17 pièces de canon et dont le centre occupait une grande et forte redoute. Une batterie, placée à propos par le général Songis sur un cap voisin de la presque île, prend la gauche des Turcs d'enfilade et oblige cette gauche à se replier en arrière par un changement de front, ce qui laisse un vide entre elle et la mer ; l'infanterie attaque la redoute du centre et est repoussée. Mais les Turcs sortent de leurs retranchements pour aller couper la tête des blessés, abandonnés sur le terrain : ce spectacle indigné nos soldats, qu'un vigoureux retour offensif ramène dans la redoute. Lannes et Destaing poussent vigoureusement les Turcs, que la cavalerie, pénétrant par le vide laissé à leur gauche, prend en flanc et accule à la mer. La seconde ligne éprouve le sort de la première. Lannes s'empare du village d'Aboukir, Murat pénètre dans le camp, blesse d'un coup de sabre à la main et fait prisonnier le grand vizir, qui venait de lui fracasser la mâchoire d'un coup de pistolet. La victoire était complète, et de toute l'armée turque il restait à

peine 4,000 hommes qui se réfugièrent sous le feu du fort d'Aboukir. Assiégé en règle, ce fort fut pris au bout de quelques jours.

Dans les pourparlers qui suivirent la bataille d'Aboukir, au sujet des blessés et des prisonniers, Sidney-Smith fit parvenir à Bonaparte une liasse de journaux d'Europe. Le général en chef de l'armée d'Égypte, qui depuis quelque temps n'avait pas reçu de nouvelles, apprit ainsi l'abaissement auquel le gouvernement du Directoire avait réduit la France, et les événements militaires d'Allemagne et d'Italie. Sidney-Smith, en lui transmettant ces renseignements, comptait bien qu'ils détermineraient le départ de Bonaparte pour la France, et il espérait le capturer pendant la traversée. Il se trompa de moitié dans ses calculs Bonaparte s'embarqua en effet à Alexandrie, avec quelques fidèles et son escorte de guides, sur les deux frégates le Muiron et le Carrère, préparées par les soins de Gantheaume, mais la traversée fut heureuse, et il arriva sain et sauf dans le golfe de Fréjus, le 9 octobre 1799.

Avant de s'éloigner d'Égypte, Bonaparte avait laissé le commandement de l'armée à Kléber et prescrit à Desaix de venir le rejoindre en Europe. La précipitation imprimée au départ, sur les instances de l'amiral Gantheaume, qui voulait profiter de l'éloignement de la croisière anglaise, avait empêché Bonaparte de donner ses instructions verbales à Kléber, qui, se croyant joué par lui et interprétant ses instructions écrites dans un sens un peu trop large, n'eut plus qu'une pensée : ramener d'Égypte l'armée en sacrifiant cette belle conquête.

Desaix n'était pas encore parti. Une armée turque, commandée par le nouveau grand vizir, et amenée de Syrie, s'approchait des frontières de l'Égypte, et avait déjà cerné le fort d'El-Arich. Kléber chargea Desaix de négocier avec le grand vizir l'évacuation de l'Égypte, sous la condition de rapatrier l'armée. La prise du fort d'El-Arich, tombé par trahison aux mains de l'ennemi, détruisit dans l'esprit du nouveau général en chef l'effet produit par les conseils de Desaix, très opposé au parti de l'évacuation. La convention fut conclue à El-Arich, le 25 janvier. Aussitôt après l'avoir signée au nom du général en chef, Desaix partit pour la France.

Aux termes de cette convention, l'armée devait se retirer sur Alexandrie, Rosette et Aboukir, pour y être embarquée et transportée en France ; un délai assez court était fixé pour l'évacuation successive des diverses places actuellement occupées. L'Angleterre se portait garante de l'exécution du traité. Kléber donna une suite immédiate aux clauses concernant les places,

et, alors que l'armée était en route pour les ports où elle devait s'embarquer, il reçut de lord Keith, commandant la flotte anglaise dans la Méditerranée, une lettre insolente dans laquelle cet amiral lui signifiait, au nom de son Gouvernement, qu'il eût à mettre bas les armes et à se constituer prisonnier avec toute l'armée.

Kléber porta cette lettre à la connaissance des troupes par un ordre du 17, en le faisant suivre de ces simples mots :

« Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires : préparez-vous à combattre. »

Immédiatement, toutes les mesures furent prises pour réunir l'armée et la porter au devant du grand vizir, qui se dirigeait sur le Caire ; elle se composait de deux divisions, celle de droite commandée par Friant, et celle de gauche sous les ordres de Reynier.

Sa force s'élevait au total de 15,000 hommes. Le grand vizir n'amenait pas moins de 60,000 hommes, dont 45,000 figurèrent sur le champ de bataille d'Héliopolis. Kléber forma sa ligne de bataille de quatre carrés comprenant chacun une brigade ; l'artillerie occupait les intervalles. La division Reynier s'empara d'abord du village et des retranchements de Matarieh, et toute la ligne se porta en avant, par une marche oblique, la gauche refusée. La cavalerie ennemie chargea trois fois de suite avec acharnement sur le carré de l'extrême droite, elle fut chaque fois repoussée par un feu nourri de mitraille et de mousqueterie. Après la troisième charge, l'artillerie légère, appuyée par l'infanterie, se précipita à la poursuite des Turcs, qui prirent la fuite pour ne plus reparaître.

Pendant la bataille d'Héliopolis, 6,000 Turcs s'étaient jetés dans la ville du Caire ; il fallut, pour rentrer en possession de la capitale de l'Égypte, un siège long et meurtrier.

Redevenu maître de l'Égypte, Kléber justifia le choix de Bonaparte en administrant le pays avec sagesse et fermeté ; mais, par quelques mesures un peu trop sévères, il s'attira la haine des partis religieux et tomba, le 14 juin, sous le poignard d'un fanatique. Nous verrons plus loin comment il fut remplacé par le général Menou et comment l'Égypte fut perdue.





CHAPITRE VIII

NOVI, ZURICH ET BERGEN

Il nous faut maintenant retourner en Europe pour l'exposé des événements qui s'y étaient passés pendant les campagnes d'Égypte et de Syrie. Le traité de Campo-Formio n'avait pas rétabli la paix, et, dès les premiers jours de l'année 1798, cette paix était troublée sur deux points où l'on ne se serait guère attendu à voir la guerre surgir : à Rome et en Suisse. Le 27 décembre 1797, une émeute ayant éclaté dans Rome, et les émeutiers, poursuivis par les troupes papales, s'étant réfugiés dans le territoire de juridiction de l'ambassade de France, l'ambassadeur, Joseph Bonaparte, voulut s'interposer pour ramener le calme. La juridiction fut violée par les troupes papales, et le général Duphot, qui accompagnait l'ambassadeur, fut tué à coups de fusil. Joseph Bonaparte sortit immédiatement de Rome, et le gouvernement du Directoire, informé, prescrivit au général Berthier, commandant en chef de l'armée d'Italie, de se porter, à marches forcées, avec un corps de 10,000 hommes, sur la capitale des États pontificaux.

La déchéance du pape, comme souverain temporel, fut prononcée par une assemblée populaire, et la République romaine proclamée. Les agents civils qui accompagnaient l'armée se signalèrent alors par des actes de pillage et de concussion auxquels ne restèrent pas étrangers quelques officiers de l'état-major. Les troupes, mal payées, étaient mécontentes, et déjà, depuis le

départ de Bonaparte, ce mécontentement s'était traduit par des actes graves d'indiscipline. Une révolte ouverte se déclara dans l'armée de Rome, contre Masséna, qui avait remplacé Berthier dans le commandement, et qui, forcé de s'éloigner, eut lui-même pour successeur Gouvion-Saint-Cyr. Cette révolte n'avait pas empêché les généraux Dallemagne et Murat de réprimer avec vigueur la double insurrection des habitants du Transtévère et des paysans de la campagne de Rome.

Les États romains furent occupés par une armée forte de 16,000 hommes environ disséminés dans un grand nombre de places.

En Suisse, les habitants des pays de Vaud et du Valais s'étant révoltés contre l'autorité des cantons de Berne et de Fribourg, dont ils étaient les sujets, implorèrent le secours de la France. Une division de l'armée d'Italie, commandée par le général Ménard, auquel succéda bientôt Brune, entra dans le canton de Vaud ; les Bernois réunirent une armée sous le commandement du général d'Erlach : des engagements eurent lieu à Payerne, à Morat, à Fribourg, dont les Français s'emparèrent. Une autre division, empruntée à l'armée du Rhin, et commandée par le général Schauenbourg, entra en Suisse par Bâle, s'empara de Soleure après un court combat. L'armée de d'Erlach prit position pour couvrir Berne à Neuenack, sur la route de Fribourg, et à Fraubrunnen, sur la route de Soleure.

Les Suisses repoussèrent, à Neuenack, tous les efforts de Brune ; mais, à Fraubrunnen ils furent culbutés par les troupes de Schauenbourg et poursuivis jusque sous les murs de Berne, où une charge des 7^e et 8^e régiments de hussards eut raison de la foule en armes qui voulait défendre la ville. Les troupes françaises entrèrent dans Berne à la suite d'une capitulation, et Brune prit le commandement en chef. La Suisse entière fut assez promptement soumise à son autorité, mais des soulèvements éclatèrent dans les petits cantons ; les insurgés marchèrent sur Lucerne, où ils furent battus par Schauenbourg.

Il fallut organiser une expédition pour avoir raison de Stanz, chef-lieu de canton d'Unterwald. Deux colonnes marchèrent sur ce bourg, l'une par les bords du lac de Thun et par le col du Brünig, l'autre transportée par des bateaux sur le lac. Excitées par les cruautés atroces commises par les insurgés sur quelques soldats faits prisonniers, les troupes attaquèrent avec fureur : les habitants se défendirent de même ; il s'ensuivit une scène terrible de meurtre et d'incendie ; le général Schauenbourg fut forcé de faire

chasser par sa cavalerie les soldats qui continuaient le massacre au milieu des flammes.

La Suisse était occupée, mais le Gouvernement français avait commis une faute en l'occupant. En détruisant la neutralité de la Suisse, il détruisait l'obstacle qui aurait isolé les armées d'invasion agissant en Italie et en Allemagne. Ces armées, communiquant ensemble par un pays désormais ouvert à leurs opérations, pouvaient imprimer à leur marche un ensemble qui avait fait défaut dans les campagnes précédentes.

Cependant, les intrigues de l'Angleterre étaient parvenues à faire déclarer le roi de Naples contre la France. Le commandement de l'armée napolitaine, forte de 40,000 hommes, avait été confié au général autrichien Mack, tacticien renommé. La tâche qui lui était imposée était facile à remplir. Il s'agissait de s'emparer de Rome, occupée par des forces insuffisantes.

Championnet, un des généraux les plus distingués de l'ancienne armée de Sambre-et-Meuse, venait d'être appelé à la tête de ces forces : il n'eut d'autre parti à prendre que d'abandonner Rome en laissant une garnison dans le fort Saint-Ange, mais il promit au commandant de cette garnison d'être de retour avant vingt jours. La retraite des troupes françaises ne se fit cependant pas sans difficultés, à cause de leur petit nombre et de leur état de dispersion. La droite surtout, qui occupait la position avancée de Terracine, se trouvait compromise, et fut dégagée par les succès de la gauche, à Ascoli et à Terni : les Français s'adossèrent aux montagnes, et Championnet installa son quartier général à Civita-Castellana.

Le roi de Naples fit une entrée solennelle dans Rome, le 29 novembre : il fut accueilli avec enthousiasme par la population. Le succès des Napolitains engagea le roi de Sardaigne à se déclarer également contre la France ; mais le Directoire, prenant les devants, lui déclara la guerre. Un arrangement fut cependant conclu ; mais les attaques contre les Français isolés continuant toujours, le général Joubert fut chargé d'envahir le Piémont : les divisions Victor et Dessolles marchèrent sur Alexandrie et Novare, qui furent occupées. La manière dont la ville de Novare fut prise mérite une mention particulière. Un officier d'état-major et quinze grenadiers sans armes, montés sur des voitures de convoi, demandèrent à traverser la place : cette permission leur fut accordée sans difficulté. Arrivés en face du corps de garde, ils se jettent hors des voitures, s'emparent du faisceau d'armes, font prisonnière la garde et se saisissent de la porte, par laquelle le 15^e chasseurs

à cheval se précipite, entre à fond de train dans la ville et prend possession de la place d'Armes avec ses principales issues. L'infanterie, arrivant à la suite des chasseurs, cerne la garnison dans ses casernes et la fait prisonnière : elle comptait 1,200 hommes. Les divisions françaises entrèrent ensuite dans Turin, où elles furent accueillies par des acclamations enthousiastes, absolument comme les Napolitains à Rome. Le roi Charles-Emmanuel conclut, avec l'adjudant général Clauzel, un acte par lequel il renonçait à tous ses droits sur le Piémont et était autorisé à se retirer en Sardaigne. Joubert installa à Turin un Gouvernement provisoire.

Maître de Rome, Mack ne montra pas une grande activité. Après avoir sommé inutilement le commandant du fort Saint-Ange de se rendre, il marcha avec son armée, formée sur cinq colonnes, contre la droite de l'armée française, commandée par le général Macdonald, et forte seulement de 6,000 hommes. Les cinq colonnes ennemies furent repoussées dans la journée du 5 décembre 1798, avec un égal succès, grâce aux bonnes dispositions de Macdonald et à la vigueur de ses troupes. Le combat de Nepi, livré par l'avant-garde, aux ordres du général Kellermann, le fils du vainqueur du Valmy, fut surtout remarquable.

Kellermann n'avait avec lui que 3 escadrons du 19^e chasseurs, 2 pièces d'artillerie légère et 2 bataillons d'infanterie : il mit en déroute et poursuivit pendant plusieurs heures une colonne de 8,000 hommes, qui laissa sur le terrain 500 hommes tués ou blessés, 15 pièces de canon, 2,000 prisonniers, des drapeaux, des étendards, tous les bagages, etc.

Cette tentative de Mack détermina Championnet à concentrer son armée, en même temps que le commandant de l'armée napolitaine cherchait à s'emparer du pont de Borghetto. Plusieurs engagements heureux pour les Français eurent lieu notamment à Otricoli et à Calvi, où le général Maurice Mathieu déploya une audace extraordinaire et fit mettre bas les armes à un corps de 4,000 hommes. Championnet, ayant terminé la réorganisation de son armée, marcha sur Rome, où la division Macdonald entra dans la journée du 15 décembre, après dix-sept jours seulement d'absence, pendant lesquels plus de 15,000 hommes avaient été détruits ou pris avec 40 pièces de canon, 20 drapeaux et tous les équipages de l'armée de Mack. Le roi de Naples et Mack se retirèrent sur les bords du Garigliano et du Volturne. L'émigré français de Damas, qui commandait une arrière-garde de 7,000 hommes, se défendit avec vigueur et habileté. Une charge de la cavalerie

légère de Kellermann l'obligea à capituler, et il obtint de se rembarquer, sous la condition de laisser son artillerie aux mains des Français.



Maître de Rome, Championnet s'empessa de marcher sur Naples, que le roi, la reine et le ministre Acton, la créature de l'Angleterre, avaient abandonnée pour se réfugier en Sicile. Un armistice signé le 11 janvier 1797 lui assura la possession de Capoue, et cet armistice n'ayant pas été ratifié par le Gouvernement napolitain, il continua de marcher en avant : le 23 janvier il était devant Naples et ordonna l'assaut ; les lazzaroni en armes se défendirent bravement, mais un de leurs principaux chefs, fait prisonnier, les engagea à mettre bas les armes. Ainsi, après une campagne des plus brillantes, Championnet avait repris Rome et conquis Naples. La république parthénopéenne remplaça le Gouvernement des Bourbons. Cette expédition, pour l'audace et l'habileté avec laquelle elle fut conduite, doit placer Championnet au premier rang parmi les généraux français.

Le moment où la guerre générale allait éclater approchait cependant. Le Gouvernement français envisageait cette éventualité avec confiance, on serait tenté de dire avec présomption, tant il existait de causes de faiblesse dans l'armée française. La corruption des administrations était portée à son comble : les effectifs soldés étaient nombreux ; les effectifs réels l'étaient beaucoup moins ; des dizaines de milliers d'hommes morts ou disparus depuis longtemps continuaient de figurer sur les contrôles. Déduction faite des 40,000 soldats d'élite envoyés en Égypte, il n'y avait pas plus de 150,000 hommes sous les armes pour défendre une ligne qui s'étendait sans interruption (la neutralité de la Suisse n'existant plus) depuis le nord de la Hollande jusqu'au sud du royaume de Naples. Il est vrai que la loi sur la conscription avait été votée le 5 septembre 1798, et qu'en vertu de cette loi 200,000 conscrits avaient dû être levés ; mais le décret concernant cette levée n'avait reçu qu'une demi-exécution.



L'armée d'Italie avait été désorganisée par la formation du corps expéditionnaire d'Égypte et de l'armée de Rome : l'indiscipline y régnait, les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse, réunies en une seule, avaient été diminuées par la nécessité de renforcer celle d'Italie. Parmi les généraux, Bonaparte était au loin avec Kléber, Desaix et Reynier ; Hoche était mort ; Jourdan discrédité par les dernières opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse ; Joubert et Championnet furent mis en disgrâce pour avoir voulu tenir tête aux agents civils du Directoire. Augereau avait montré sa nullité à la tête de l'armée d'Allemagne ; Pichegru était déporté ;

Moreau était suspect pour n'avoir pas dénoncé à temps la trahison de Pichegru. Enfin, le grand nerf de la guerre, l'argent faisait défaut.

En prévision d'une guerre prochaine, voici comment furent répartis les effectifs disponibles : l'armée de Hollande, commandée par Brune, comprit, en outre du contingent batave, 10,000 hommes. Le corps d'observation sur le Rhin, confié à Bernadotte, reçut seulement 7 ou 8,000 hommes ; l'armée de Mayence, destinée à devenir l'armée du Danube sous les ordres de Jourdan, fut composée de 40,000 hommes. 30,000 furent affectés à l'armée d'Helvétie, avec Masséna pour chef ; Schérer, appelé à la tête de l'armée d'Italie, y trouva 50,000 hommes ; enfin, Macdonald fut nommé au commandement de l'armée de Naples, forte de 20,000 hommes, en remplacement de Championnet. Du côté des ennemis, l'archiduc Charles était opposé à Jourdan avec 80,000 hommes, dont 24,000 de cavalerie ; Hotze, sur le haut Rhin, au-dessus du lac de Constance, Bellegarde dans le Tyrol avaient ensemble 72,000 hommes ; Kray, en Italie, disposait de 75,000 hommes dont 11,000 de cavalerie ; un corps russe, commandé par le célèbre Souwarow, devait venir se joindre à lui.

La guerre commença en Suisse. Les Grisons ayant appelé les Autrichiens dans leur pays, Masséna les somma de l'évacuer ; sur leur refus, il franchit le Rhin et l'occupa depuis les sources jusqu'au lac de Constance, après une série de combats dans lesquels il fit 5,000 prisonniers et prit 15 pièces de canon. Lecourbe, avec l'aile droite de l'armée d'Helvétie, se rendit maître de la vallée de l'Inn. La guerre étant ainsi virtuellement déclarée, Jourdan déboucha sur le Danube, à travers les défilés de la Forêt-Noire, et s'avança dans les pays situés entre le fleuve et le lac de Constance ; il attendit pour s'engager davantage le succès des attaques de Masséna contre la forte position de Feldkirch, où s'était retranché le général Hotze ; mais l'archiduc Charles, ayant franchi le Lech avec son armée, n'était plus qu'à une journée de marche de celle de Jourdan, qu'il se préparait évidemment à attaquer.

Jourdan résolut de le devancer.

Le 20 mars, les divisions Lefebvre, Gouvion-Saint-Cyr et Férino refoulèrent vivement sur l'Ostrach l'avant-garde autrichienne ; le lendemain, 21, l'archiduc prit sa revanche, et grâce à la supériorité du nombre, s'empara du village d'Ostrach. Lefebvre, qui commandait l'avant-garde de Jourdan, fut blessé au bras et remplacé par Soult : ses troupes furent refoulées en désordre, malgré tous les efforts du général Molitor ; la cavalerie autrichienne se jeta sur les pièces de l'artillerie légère, que les

régiments de hussards et de chasseurs de la division Klein défendirent en désespérés. La retraite, opérée en franchissant l'Ostrach, fut des plus pénibles ; elle fut favorisée par les succès de Saint-Cyr à la gauche ; mais Saint-Cyr lui-même fut bientôt obligé de battre en retraite. L'armée du Danube devait renoncer dès lors à opérer sa jonction avec l'armée d'Helvétie, qui venait elle-même d'échouer, malgré toute la valeur d'Oudinot et l'indomptable énergie de Masséna, devant les retranchements de Feldkirch.

L'archiduc, continuant son mouvement en avant, poussa jusqu'à Stockach. Jourdan, après avoir pris l'avis des généraux sous ses ordres, se décida à lui livrer bataille, le 25 mars. Le succès couronna tout d'abord les attaques de Soult et de Saint-Cyr sur Liebtingen, mais les divisions Souham et Férino ne furent pas en mesure de profiter à temps de ces succès. L'archiduc Charles, s'apercevant que l'avant-garde était isolée, dirigea contre elle une colonne formidable : un combat des plus violents fut soutenu de part et d'autre avec opiniâtreté. Une brigade de la division Saint-Cyr vint au secours de l'avant-garde, et Jourdan fit avancer la réserve de cavalerie, commandée par d'Hautpoul ; mais la charge fut faite sans ensemble et échoua. Dès lors, il n'y eut plus d'autre parti à prendre que la retraite. Les mouvements des divisions Souham et Férino, mal combinés, échouèrent également. L'armée entière reprit ses positions du matin : elle avait donc lutté sans beaucoup de désavantage, malgré l'infériorité du nombre (40,000 contre 70,000). Mais Jourdan, comprenant qu'il lui était impossible d'avoir raison de la résistance de l'archiduc, se décida à reculer jusqu'au débouché des défilés de la Forêt-Noire.

L'armée du Danube fut alors dissoute et réunie à l'armée d'Helvétie, sous les ordres de Masséna. Les généraux Lecourbe et Dessolles, le premier avec la droite de l'armée de Masséna, le second avec une division de l'armée d'Italie, avaient obtenu dans les montagnes les plus brillants résultats. La prise des retranchements de Glurns et de Tauférs, dans le Münsterthal, fit le plus grand honneur au général Dessolles. Pour pénétrer de la Valteline, où il se trouvait, dans l'Engadine, il fallait gravir, à travers les glaces, une des plus hautes montagnes des Alpes, par des passages si étroits qu'à peine deux hommes pouvaient y marcher de front, et c'est en surmontant des difficultés inouïes que l'on parvint à transporter sur le sommet de cette montagne deux pièces de 8, tandis que les retranchements de l'ennemi étaient garnis de 18 pièces de canon. Ces 18 pièces tombèrent aux mains

des Français avec plus de 4,000 prisonniers. Les Autrichiens laissèrent en outre sur le champ de bataille 1,200 hommes tués.

De son côté, Lecourbe s'était emparé de Saint-Martinsbrück, dans la vallée de l'Inn, et se trouva ainsi maître des deux vallées du Tyrol. Mais Masséna, à la nouvelle de la bataille de Stockach, lui prescrivit un mouvement de retraite afin de concentrer son armée. Il établit son quartier général à Bâle et distribua ses troupes sur la rive gauche du Rhin. La guerre languit de ce côté. Après une quinzaine de jours d'inaction, les Autrichiens attaquèrent Schaffhouse et Constance. Dans la première de ces deux villes, les Français se retirèrent sur la rive gauche, après avoir fait sauter le pont. A Constance, les deux partis conservèrent leurs situations respectives. Masséna transporta bientôt son quartier général à Zurich ; toutes les tentatives de l'ennemi pour chasser Lecourbe de la haute Engadine échouèrent devant sa résistance.

Les opérations avaient pris un caractère beaucoup plus sérieux en Italie. C'est là que les grands coups allaient se porter ; mais la lutte était inégale. Non seulement l'armée française était inférieure en nombre, mais elle était affaiblie par l'indiscipline, causée elle-même par les déprédations des agents du Directoire. En outre, elle avait peu de confiance dans Schérer, son nouveau général en chef. L'armée ennemie occupait la ligne de l'Adige et s'appuyait aux deux places de Vérone et de Legnago. Tous les abords de la position de Rivoli étaient fortifiés, et le camp de Pastrengo, situé sur la rive droite, en rendait l'approche encore plus difficile. L'armée française s'appuyait à Peschiera et à Mantoue. Schérer se décida à prendre l'offensive. Son plan consistait à rejeter les Autrichiens sur la rive gauche de l'Adige, à hauteur de Rivoli, pendant qu'il tiendrait en respect les troupes de Vérone et de Legnago.

Le 26 mars, les divisions Serrurier, Delmas et Grenier enlevèrent lestement le camp de Pastrengo et s'emparèrent de Rivoli ; les Autrichiens, battus, repassèrent l'Adige à Polo, et détruisirent le pont qu'ils y avaient jeté. En même temps, Moreau, qui servait en sous-ordre à l'armée d'Italie, et qui avait sous son commandement les divisions Hatry et Victor, resserrait le général Keim dans Vérone, et le général Montrichard, assailli à Legnago par des forces, supérieures, se tirait avec honneur d'une position difficile. Cette première bataille, dite de Vérone, avait été tout à l'avantage des Français, qui avaient infligé aux Autrichiens une perte de 8,000 hommes,

sans en perdre eux-mêmes plus de 4,000 ; mais ils n'avaient obtenu aucun résultat important.

Rien ne motivait cependant le mouvement de retraite auquel se décida Schérer, malgré les conseils de Moreau. Pour masquer cette retraite, il prescrivit au général Serrurier de passer l'Adige le 30 mars avec sa division, et de descendre la rive gauche en attaquant le flanc droit de l'armée autrichienne. Emportées par leur ardeur, les troupes s'abandonnèrent à une poursuite irrégulière de l'ennemi : attaquées par trois colonnes sorties de Vérone, elles furent rompues et mises en déroute, malgré les charges réitérées du 9^e dragons ; les pontonniers autrichiens détruisirent un des ponts qui devait servir pour leur retraite. Une partie de la division Serrurier fut forcée de se rendre prisonnière. La perte des Français dans cette malheureuse affaire s'éleva à plus de 6,000 hommes.

Après quelques jours d'inaction, les deux armées se trouvèrent de nouveau en présence à Magnano, et les deux généraux en chef, étant également résolus à l'offensive, la bataille s'engagea immédiatement sur tous les points. Serrurier, à la gauche, s'empara de Villafranca ; Moreau, au centre, rejeta en désordre sur Vérone, par une manœuvre habile, deux colonnes autrichiennes ; mais à droite, les divisions Victor et Grenier furent abordées et accablées par le nombre. Moreau soutint la retraite sans se laisser entamer. Schérer prit alors la détermination fatale de reculer jusque sur l'Adda, abandonnant ainsi à l'ennemi tout le terrain entre l'Adige et le Mincio. Il laissa à Mantoue une garnison de 6,000 hommes qui affaiblit d'autant son armée.

L'armée autrichienne reçut, au contraire, à ce moment le puissant renfort du corps d'armée russe aux ordres de Souwarow, qui prit le commandement supérieur des troupes austro-russes. L'effectif total de ces troupes dépassait le chiffre de 100,000 hommes ; les Français n'en avaient plus que 28 à 30,000 à leur opposer. Le mérite de les vaincre ne doit donc pas inspirer une bien vive admiration pour le génie militaire de Souwarow ; on ne peut toutefois méconnaître l'activité avec laquelle le vieux maréchal russe poussa ses avantages. Schérer avait réparti ses divisions le long de la ligne de l'Adda. Serrurier, à gauche, occupait la tête de pont de Lecco ; Grenier à sa droite était chargé de défendre Cassano ; Victor gardait le pont de Lodi, où était installé le général en chef.

Effrayé de la situation dans laquelle se trouvait l'armée, Schérer envoya sa démission au Directoire et remit provisoirement le commandement à

Moreau. Celui-ci, mû par un dévouement que l'on ne saurait trop louer, ne recula pas devant la tâche périlleuse et difficile qui lui était imposée, et dont les applaudissements unanimes de l'armée, saluant sa nomination, ne lui dissimulaient pas les périls. Abandonner tout le nord de l'Italie, c'était compromettre gravement l'armée de Naples, dont la ligne de retraite serait coupée. D'autre part, on attendait la division Dessolles, envoyée par Masséna, et les troupes du général Gauthier, rappelées de la Toscane. Moreau voulut tenter de résister sur l'Adda jusqu'à l'arrivée de ces renforts ; il eut le tort de ne rien changer aux dispositions vicieuses de Schérer et de laisser sa faible armée dispersée sur un front trop étendu, au lieu de la concentrer en avant de sa ligne de retraite. C'était exposer les aîlés éloignées de cette ligne à une destruction presque certaine.

Le 26 avril, trois fortes colonnes d'attaque se dirigèrent contre les positions occupées par les Français, mais le choc décisif fut remis au lendemain. Les Autrichiens passèrent l'Adda sur deux ponts. Le général Grenier et le général Serrurier attaquèrent d'abord avec succès les troupes jetées sur la rive droite, mais des renforts arrivèrent à l'ennemi, et Grenier, accablé par le nombre, fut séparé de la division Serrurier ; au centre, Moreau tint bon dans la tête de pont de Cassano, et les troupes, encouragées par sa présence, résistèrent avec toute l'énergie du désespoir aux grenadiers autrichiens ; mais là aussi des troupes fraîches et une artillerie puissante eurent raison de la valeur des Français. Pressé ainsi de toutes parts, Moreau ne dut son salut qu'au dévouement de ses soldats. Il donna l'ordre de cesser le combat et se retira sur le Tessin. 2,000 morts étaient restés sur le terrain avec plus de 100 pièces de canon, 3,000 hommes étaient prisonniers ; mais le désastre ne se borna pas là. Séparée du reste de l'armée et enveloppée par l'ennemi, la division Serrurier se défendit pendant la journée du lendemain. Le soir, le général rassembla ses officiers et leur proposa de se frayer un passage, l'épée à la main, à travers les ennemis ; sa voix restant sans écho, il capitula et fut fait prisonnier avec 2,500 hommes.

Les Russes ne purent jamais enlever la tête de pont de Lecco, opiniâtrément défendue par la 18^e demi-brigade légère, commandée par le colonel Soyez, et un détachement de dragons, à la tête duquel se trouvait le capitaine Letort, le même qui fut tué dans la campagne de 1815, général de division, commandant les dragons de la-garde. L'audace déployée par les Russes dans l'attaque des retranchements de Lecco fut vaincue par la fermeté de l'infanterie française. Le détachement de dragons fit même une

sortie dans laquelle il sabra les grenadiers et ramena plusieurs prisonniers. Le colonel Soyez rassembla pendant la nuit quelques barques qui se trouvaient sur le lac de Côme, y fit transporter ses blessés et embarquer ses troupes ; au jour, toutes les embarcations étaient au large. L'officier du génie, les artilleurs et les sapeurs laissés en arrière, avec une barque, firent sauter la tête de pont et regagnèrent la colonne, dont pas un homme ne fut abandonné à l'ennemi. Le colonel Soyez rejoignit sur l'Adda les débris de l'armée. Souwarow entra en triomphateur dans Milan ; circonstance heureuse pour l'armée française, qui ne fut pas troublée dans sa retraite.

La bataille de Cassano avait décidé de la perte de l'Italie pour les Français. Souwarow s'occupa tout d'abord de se relier à l'armée de l'archiduc Charles à travers la Suisse ; ensuite il envoya le général Ott, pour occuper les défilés des Apennins, afin de couper la retraite à l'armée de Naples. Il chargea le général Klenau de s'emparer des villes de Bologne et de Ferrare, en même temps qu'il renforçait les troupes employées au siège de Mantoue, enfin il s'attacha à la poursuite de Moreau pour le rejeter contre les Alpes, en abandonnant les plaines du Piémont et le pays de Gênes. Un mouvement général se déclara contre les Français, dans la population mobile du nord de l'Italie ; la démoralisation s'empara des généraux, et les places assiégées se rendirent avec cette facilité qui accompagne toujours le succès d'une invasion. Peschiera se rendit après deux jours d'attaque. Pizzighettone capitula après quatre jours de bombardement, par suite de l'explosion d'un magasin à poudre. Moreau se vit obligé d'abandonner à elles-mêmes Turin et Tortone, pour concentrer ses troupes, entre Alexandrie et Asti. Dans cette position, il manœuvra assez habilement pour pouvoir prolonger sa résistance et donner le temps à Macdonald d'arriver avec l'armée de Naples. Enfin Moreau fut forcé de reculer jusqu'à Coni et au col de Tende. La division Pérignon, venue de France, occupa Gênes.

Les places fortes continuaient à se rendre avec une facilité déplorable : Ferrare après deux jours de bombardement, le château de Milan le lendemain de l'ouverture de la tranchée. Le général Fiorella, chargé de défendre la citadelle de Turin, repoussa fièrement les sommations qui lui étaient adressées ; mais les artilleurs piémontais abandonnèrent les remparts et refusèrent de servir les pièces ; il se vit réduit à demander lui-même une capitulation, le 16 juin. Enfin la clef du nord de l'Italie, Mantoue, assiégée par une armée de 40,000 hommes avec 600 bouches à feu de campagne et

de siège, n'ayant qu'une garnison de 9,000 hommes commandée par le général Foissac-Latour, bombardée du 10 au 23 juillet, se rendit, le 30 juillet sur l'avis de la presque unanimité du conseil de défense.

A peine maîtresse du royaume de Naples, l'armée commandée par Championnet avait eu à combattre de redoutables insurrections. La Pouille et la Calabre s'étaient soulevées les premières et rendaient difficile l'approvisionnement de l'armée. Le général Duhesme repoussa ce soulèvement avec autant de vigueur que d'habileté ; mais Macdonald, en prenant le commandement, avait donné l'ordre d'évacuer les provinces soumises, pour concentrer ses troupes autour de Naples ; les insurgés considérèrent cette retraite comme une victoire et se levèrent de nouveau. Le général Broussier dut alors marcher sur la ville d'Andria, dont les habitants étaient animés d'une rage frénétique. La prise de cette ville coûta 30 officiers et 250 sous-officiers et soldats. Après l'assaut, rien ne put arrêter la fureur des troupes : 6,000 habitants furent passés au fil de l'épée et toute la ville fut brûlée. Ce terrible exemple n'intimida pas la population de Trani, qu'il fallut également enlever d'assaut. Les chasseurs de la 7^e de ligne, conduits par Exelmans, aide de camp du général Broussier, futur maréchal de France, escaladèrent par mer un petit fortin et se répandirent dans cet ouvrage avancé ; les grenadiers appliquèrent alors leurs échelles sur les remparts et les escaladèrent. Les habitants se préparèrent à défendre successivement toutes les maisons. Le général Broussier fit cheminer ses soldats de terrasse en terrasse, le fort de Trani fut évacué par ses défenseurs, qui essayèrent de se sauver par mer ; mais la flottille française prit à l'abordage et coula bas toutes leurs barques. Trani eut le sort d'Andria.

Nous ne pouvons raconter, par le détail, les opérations de l'armée de Naples, qui donnèrent lieu à une foule de combats remarquables. Macdonald venait à peine d'en prendre le commandement lorsque la nouvelle des événements du nord de l'Italie et l'ordre du général Schérer, dont il dépendait, le déterminèrent à abandonner le royaume de Naples ; la retraite ne s'opéra pas sans difficultés au milieu d'un pays unanimement soulevé. La dernière ville du royaume que l'armée avait à traverser était celle d'Isola, située sur le Garigliano ; une nombreuse troupe d'insurgés y barrait la route ; sommés de livrer passage, ils firent feu sur le parlementaire ; l'attaque fut aussitôt ordonnée. Le pont, dans l'intérieur de la ville, avait été coupé ; il fut rétabli sous le feu. Isola fut livrée au pillage sans qu'il fût possible aux officiers de contenir la fureur du soldat.

L'armée arriva à Rome dans les journées des 16 et 17 mai. Macdonald y abandonna ses gros équipages et ne garda que l'artillerie avec les munitions indispensables. Le 26, il était à Florence, où il s'occupa de se mettre en communication avec Moreau. En réunissant tous les détachements épars dans le royaume de Naples et les États de l'Église, il porta la force de son armée à environ 28,000 hommes avec 30 pièces de canon. Les troupes ennemies qui pouvaient s'opposer à sa jonction avec Moreau étaient fort disséminées. Macdonald sut en profiter, il débloqua Bologne et le fort d'Urbino, et s'empara de Pontremoli. La division Victor, envoyée par Moreau, se joignit aux troupes qui avaient pris Pontremoli.

Dès lors la communication de Macdonald avec Gênes était rétablie, et Moreau, suivant la rivière du Levant, vint occuper cette ville, d'après le plan concerté entre les deux généraux, la jonction des deux armées devant s'opérer à Plaisance. Macdonald y marcha en battant le prince de Hohenzollern à Modène ; il n'y trouva aucune nouvelle de Moreau, qui avait changé d'avis et craignait de compromettre ses communications avec la France en s'avancant trop loin. C'est alors Macdonald qui se trouva compromis.

En apprenant son mouvement sur Plaisance, Souwarow, qui était à Turin occupé à presser le siège de la citadelle, courut se mettre à la tête des forces de l'armée alliée rassemblée entre Tortone et Plaisance, à l'effectif de 50,000 hommes, dont 10,000 de cavalerie. Une division commandée par Seckendorf fut chargée de tenir Moreau en respect.

Macdonald résolut de prévenir Souwarow en l'attaquant. La bataille, dite de la Trebbia, dura trois jours, les 17, 18 et 19 juin. L'armée française, y compris la division Victor, qui était venue former sa gauche, comptait environ 30,000 hommes. Tout l'avantage du nombre était donc du côté des alliés. Le premier jour, après avoir repoussé l'avant-garde commandée par le général Salm, ils essayèrent vainement de franchir la Trebbia ; ils furent écrasés par le feu de l'artillerie française. Le 18, le combat devint plus général, la bataille fut sanglante et acharnée, les pertes des deux armées furent à peu près balancées ; mais les Français eurent la gloire de soutenir, sans perdre de terrain, le choc d'une armée numériquement très supérieure. Macdonald aurait pu alors battre en retraite avec honneur. L'espoir de voir Moreau tomber sur les derrières de l'ennemi le décida à recommencer la lutte et à se faire l'agresseur. Sa première ligne franchit la Trebbia avec de l'eau jusqu'à la ceinture et emporta à la baïonnette les batteries qui

couvraient le front de l'armée alliée ; mais la légion polonaise, qui formait avec la division Victor la gauche de l'armée, fut anéantie par la cavalerie russe et par une brigade autrichienne ; Victor fut forcé à la retraite par une charge de la réserve d'infanterie que conduisait Souwarow lui-même. Au centre, les munitions venant à manquer aux deux partis, le combat se continua à la baïonnette et devint une véritable boucherie ; la cavalerie autrichienne ayant pu dérober ses mouvements à l'aide des accidents de terrain, tomba à l'improviste sur la cavalerie française et la mit en déroute ; la division Montrichard, entraînée par la panique d'une demi-brigade légère, prit la fuite. A droite la brigade légère du général Schnerb et la division Ollivier obtinrent d'abord de brillants succès, grâce à leur artillerie ; mais les grenadiers autrichiens rétablirent le combat, et après deux heures d'un choc terrible, la droite fut obligée, comme le centre et la gauche, de se retirer derrière la Trebbia. La bataille fut une des plus sanglantes que l'on connaisse : 15,000 hommes y périrent sur 80,000 engagés ; en comptant les blessés, il y eut 24,000 hommes hors de combat. Il y fut tiré de part et d'autre plus de 5,000,000 de coups de fusil, et au moins 70,000 coups de canon.

Les deux généraux Moreau et Macdonald avaient également contribué à ce résultat, l'un par la lenteur de ses opérations, l'autre par sa circonspection. Après la bataille de la Trebbia, Macdonald battit en retraite pour regagner Gènes, poursuivi à outrance par Souwarow, qui, heureusement, fut arrêté par une attaque de Moreau sur ses derrières. Les deux armées se joignirent enfin, les deux généraux rejetant l'un sur l'autre l'insuccès de la campagne. Macdonald avait eu au moins le mérite d'exécuter, après la bataille de la Trebbia, une retraite bien autrement difficile que celle de Moreau en 1796.

Les armées de l'archiduc Charles et de Masséna étaient restées dans une sorte d'expectative pendant les événements graves que nous venons d'exposer. Lecourbe, seul dans l'Engadine, avait soutenu des combats fréquents pour maintenir ses communications avec la Valteline. A la nouvelle des revers de Moreau en Italie, l'archiduc fit avancer le général Hotze pour concourir aux attaques exécutées jusque-là par le corps de Bellegarde. Les postes de Valen, de Fetten et de Schuls furent enlevés à la baïonnette, mais Lecourbe repoussa les attaques faites sur Zernetz et la Véronka ; les efforts de l'ennemi se portèrent bientôt sur les retranchements de Luciensteig, véritable clef du pays des Grisons. Après avoir essayé de

détourner l'attention de Masséna par des démonstrations sur Schaffhausen et Bâle, les Autrichiens vinrent attaquer Luciensteig le 14 mars. Les habitants du pays leur servirent de guides à travers les sentiers étroits et escarpés qu'il fallait suivre, et, dans l'espace de onze heures, les différentes colonnes atteignirent les positions qui leur avaient été assignées. Attaqués sur tous les points à la fois, surpris de recevoir des coups de fusil et des coups de canon partant de sommités inaccessibles, les Français résistèrent avec opiniâtreté ; mais le pont-levis ayant été abattu à coups de canon, Hotze le franchit, et après une véritable boucherie, les Autrichiens restèrent maîtres des retranchements. Le général Ménard, qui commandait la division des Grisons, se retira sur Wallenstadt et Dissentis, poursuivi par Hotze et Bellegarde.



Masséna concentre ses forces en avant de la Limmat ; un brillant combat s'engage à Winterthür, la cavalerie ennemie est repoussée ; Masséna ordonne une attaque générale sur la ligne ennemie, depuis Frauenfeld jusqu'à Altikon ; les Français obtiennent l'avantage dans cette bataille dite de la Thur, mais l'archiduc accourt au secours des troupes battues, et malgré le feu plongeant de l'artillerie française, les troupes autrichiennes gagnent du terrain. Masséna se décide à la retraite. Bellegarde s'empare de Saint-Gothard, d'Airolo et de Schwitz ; Lecourbe le repousse jusqu'à Glaris et

puis remonte jusqu'à Wessen, sur la route du Saint-Gothard, dans la vallée de la Reuss.

Masséna se retira dans le camp retranché qu'il avait fait établir devant Zurich. L'archiduc vint l'y attaquer le 2 juin ; il fut repoussé après une action très meurtrière, dans laquelle fut tué le chef d'état-major Chérin. Lecourbe maintint ses positions sur la Reuss ; mais, le 7 juin, l'archiduc revint à la charge, appuyé par une nombreuse artillerie. Les Français réussirent à conserver leur camp, mais tous leurs efforts pour en sortir restèrent infructueux, et Masséna, convaincu de l'impossibilité de se maintenir plus longtemps dans sa position de Zurich, fit évacuer pendant la nuit du 7 au 8 le camp et la ville, pour venir prendre position en arrière sur la ligne de l'Albis. L'archiduc établit son quartier général à Zurich le 8 juin.

La fin du mois de juin et le mois de juillet de l'année 1799 furent remplis par une trêve tacite, pendant laquelle les Français d'une part, et les alliés d'autre part, s'appliquèrent à augmenter leurs forces et à en modifier l'assiette. Les généraux Mélas et Kray furent chargés d'achever la conquête de l'Italie et d'envahir la France par la Savoie, avec des troupes exclusivement autrichiennes à l'effectif de 70,000 hommes. Souwarow, avec l'armée russe, forte de 100,000 combattants, devait pénétrer en France par la Suisse. L'archiduc Charles était reporté sur le bas Rhin avec son armée comptant 90,000 hommes et une armée composée de 35,000 Russes et 15,000 Anglais.

A ce déploiement formidable de troupes, le Directoire comptait opposer l'armée d'Italie, portée à 60 ou 70,000 hommes et commandée par Joubert, tiré de disgrâce. Une réserve de 50,000 hommes était formée sous le nom d'armée des Alpes et sous le commandement en chef de Championnet, également rentré en faveur. L'armée du Danube, laissée à Masséna, était portée à 100,000 hommes. Une armée du Rhin, d'une force de 60,000 hommes, devait être organisée sous les ordres de Moreau, et commandée provisoirement par le général Müller. Enfin, Brune, avec un corps d'armée de 60,000 hommes, dont 40,000 Français et 20,000 Hollandais, était chargé de veiller sur la Belgique et la Hollande. La plupart de ces effectifs n'existaient que sur le papier, quand il fallut au mois d'août reprendre les hostilités contre les forces très réelles de l'armée alliée.

Arrivé à Gênes vers le 15 juillet, Joubert prit le commandement de l'armée des Alpes de Moreau. Il trouva des généraux expérimentés tels que Gouvion-Saint-Cyr, Pérignon et Dessolles. Tous, ainsi que Moreau lui-

même, furent unanimement d'avis d'attendre, pour agir, que Championnet pût déboucher des Alpes avec sa nouvelle armée et que l'armée d'Italie elle-même, qui ne comprenait alors que 40,000 hommes, eût reçu tous ses renforts. Mais Joubert avait reçu du Directoire l'ordre formel d'attaquer sur-le-champ Souwarow, pour débloquer Tortone. Il prit seulement le temps de réorganiser son armée, dont Gouvion-Saint-Cyr commandait la droite et Pérignon la gauche. Moreau resta auprès de lui, sur sa demande, à titre de conseil.

L'armée française occupait une forte position sur la croupe des montagnes, la droite à Novi, le centre à Serravalle, la gauche à Pasturana. Souwarow chercha d'abord à attirer les Français dans la plaine ; voyant qu'il n'y réussissait pas, il se décida à les attaquer dans leurs positions.

Joubert, apprenant la prise d'Alexandrie, avait pris le parti de se retirer dans l'Apennin, conformément à l'avis de ses généraux, lorsque le 15 août au matin, Kray, qui commandait la droite de l'armée alliée, tomba sur les divisions Grouchy et Lemoine, avant qu'elles aient eu le temps de se former. Déjà les Autrichiens prenaient pied sur le plateau. Joubert se précipite au milieu des tirailleurs pour soutenir leur courage, il tombe frappé d'une balle et expire en criant : « En avant, mes amis, en avant ! »

Moreau prend sur-le-champ le commandement, se met à la tête des grenadiers et précipite les ennemis au bas de la colline. La cavalerie de la réserve, commandée par Richepanse, les poursuit dans la plaine et achève de dégager l'aile gauche. Au centre, la division Watrin repousse aussi l'ennemi : Souwarow, furieux, ordonne une nouvelle attaque sur toute la ligne ; elle échoue, et les Français résistent pendant quatre heures aux attaques violentes des Russes. Mais des renforts considérables arrivaient sous les ordres de Mélas ; la division Watrin, enveloppée, se rompt et gagne les hauteurs en désordre. Souwarow s'empare des hauteurs qui dominent Novi ; Moreau juge nécessaire d'ordonner la retraite ; qui s'exécute d'abord en bon ordre ; mais au passage de Pasturana, une pièce d'artillerie, versant dans un chemin creux, arrête toute la colonne ; un bataillon autrichien tourne le village. Toute l'artillerie de l'aile gauche est prise. Pérignon, frappé de sept coups de sabre, Grouchy qui en a reçu six, le général piémontais Colli tout mutilé, tombent aux mains de l'ennemi. La déroute était complète, les Français avaient perdu 37 bouches à feu et 4 drapeaux. Les alliés accusèrent dans leurs rapports une perte de 2,000 prisonniers, 7,000 blessés et 1,000 tués, mais on s'accorde généralement à donner pour

les tués un chiffre plus considérable. Souwarow, qui avait assisté à tant de batailles sanglantes, avoue lui-même n'en avoir pas vu de si terrible.

Il semblait qu'après leur victoire, les alliés dussent être maîtres de Gênes, mais Souwarow s'attacha presque exclusivement à faire tomber la citadelle de Tortone ; après une résistance des plus énergiques, le commandant de cette citadelle conclut le 21 août, avec le généralissime des armées alliées, un armistice de vingt jours, aux termes duquel il devait rendre la place si, le délai une fois expiré, il ne recevait pas de secours. En conséquence, la citadelle de Tortone fut occupée le 11 septembre par les Austro-Russes.

A ce moment, Souwarow quitta l'Italie avec les troupes russes pour se rendre en Suisse, et Championnet, pénétrant en Piémont par les vallées de Pignerol et de Suze, cherchait à rejoindre l'armée d'Italie, toujours commandée provisoirement par Moreau, mais qui devait être fondue avec l'armée des Alpes sous un même commandement.

Dans cette campagne de 1799, l'armée du Danube fut la moins malheureuse de toutes les armées de la République. Nous avons laissé Masséna sur la ligne de l'Albis et l'archiduc Charles à Zurich. A part les opérations de Lecourbe avec l'aile droite dans les montagnes, les deux armées restèrent vis-à-vis l'une de l'autre dans une inaction à peu près complète. Pressé par le Directoire d'agir avant l'arrivée en Suisse du corps resté aux ordres du général Korsakof, Masséna ordonna une attaque générale pour le 17 août et marcha lui-même contre Zurich, dont il faillit s'emparer ; mais l'archiduc vint au-devant de lui, et l'action tourna en une mêlée sanglante. Masséna, n'ayant voulu faire qu'une démonstration pour donner satisfaction aux instances du Directoire et détourner l'attention de l'archiduc, ordonna la retraite ; mais en trois jours Lecourbe s'empara de tous les points importants dans la vallée de la Reuss et dans celle d'Urseren, ainsi que du Grimsel et des passages principaux de la haute vallée du Rhin supérieur ; il se rendit ainsi maître du nœud des communications entre-la route du Saint-Gothard et les vallées du Rhône, de l'Aar, de la Reuss et du Rhin supérieur.

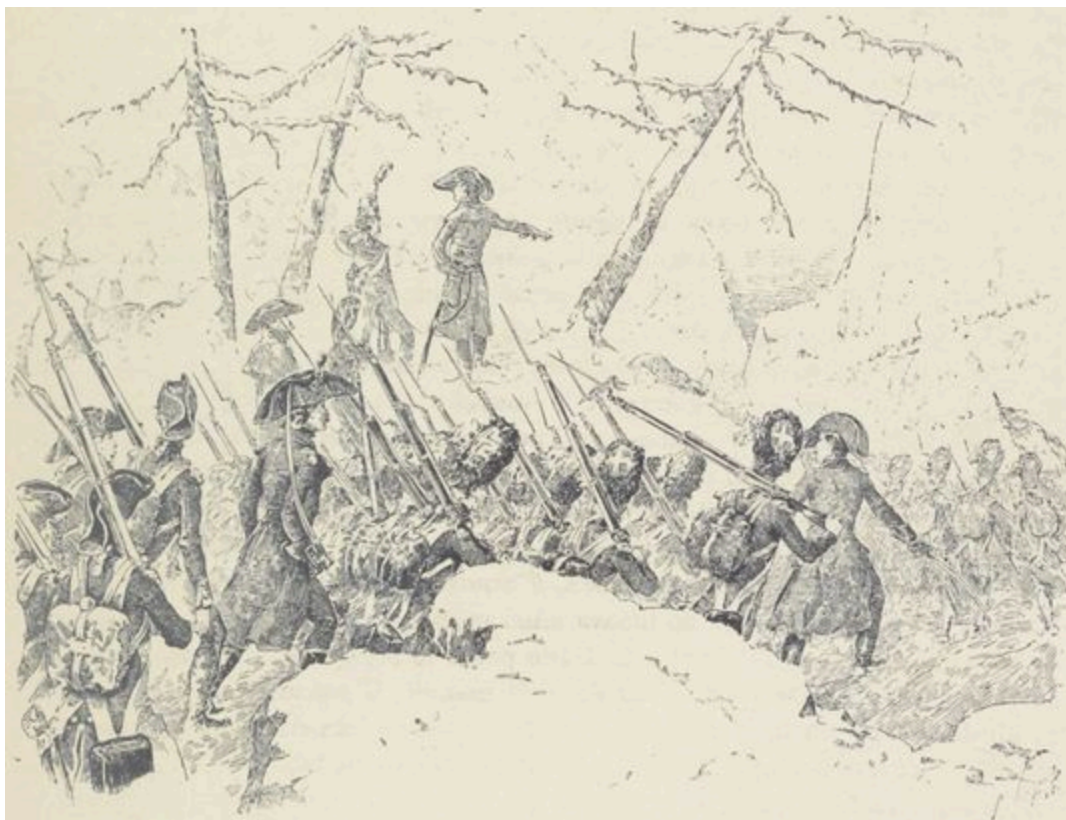
Lecourbe déploya dans cette série d'opérations une habileté et une audace qui firent de lui le premier des généraux pour la guerre de montagne. Il fut admirablement secondé par Gudin et Loison, qui commandaient sous ses ordres, et par la valeur de ses troupes. Le combat du Pont du Diable peut être cité parmi les actions de guerre les plus extraordinaires. Lecourbe ayant attaqué les Autrichiens au village de

Göschenen, les poursuivit jusqu'au Pont du Diable et au trou d'Uri ; mais ses grenadiers, qui s'apprêtaient à attaquer au pas de charge les retranchements élevés par l'ennemi, furent arrêtés soudain par une coupure de 30 mètres de largeur, pratiquée au-dessus de l'abîme ; il fallut rétrograder sous le feu le plus violent. Pendant la nuit on répara le pont, mais au moment où Lecourbe se préparait à porter de nouveau sa colonne en avant, Gudin apparut descendant du Saint-Gothard par la vallée d'Urseren, sur les derrières de l'ennemi, et le força à la retraite. Gudin avait, pour en arriver là, accompli des prodiges, et Lecourbe l'embrassa en tête de sa brigade.

N'ayant pu contrarier cette belle opération, l'archiduc tenta, à l'extrémité opposée de la ligne, de forcer le passage de l'Aar près de son embouchure ; mais, malgré la puissante protection de 30 pièces de canon de gros calibre, cette tentative échoua. Sur ces entrefaites, les mouvements convenus entre les puissances alliées, pour une répartition nouvelle de leurs armées, commencèrent à s'opérer. Souwarow s'étant engagé sur la route du Saint-Gothard, avait repoussé à Airolo la brigade Gudin et avait pénétré dans la vallée de la Reuss. Lecourbe, montrant sa ténacité ordinaire, l'arrêta pendant plusieurs jours avec une poignée d'hommes, et donna le temps à Masséna d'exécuter la manœuvre décisive que nous allons exposer.

L'archiduc Charles avait été remplacé à Zurich par le général Korsakof et son corps d'armée russe. Il avait toutefois laissé le corps du général Hotze dans le canton de Glaris. Le général Molitor fut chargé de s'emparer de ce canton, y réussit à force d'audace et rejeta Hotze derrière la Linth. Soult força le passage de cette rivière le 25 septembre, après un brillant combat dans lequel le général Hotze fut tué. Soult continua le lendemain le cours de ses succès et se rendit maître de la partie supérieure du lac de Zurich.

Le jour même où le corps d'armée de Hotze était battu sur la Linth, Masséna, en franchissant la Limmat de vive force, gagnait la bataille à jamais célèbre de Zurich. On sait que la Linth, au sortir du lac, prend le nom de Limmat ; c'était donc le même cours d'eau que nos troupes avaient à franchir sur toute sa longueur. La Limmat était bordée par les troupes russes depuis la sortie du lac, à travers la ville même de Zurich, jusqu'à son confluent avec l'Aar grossie de la Reuss. Il fallait donc en surprendre le passage ; c'est ce que fit Masséna avec autant de bonheur que d'habileté, et encore aujourd'hui, le passage de la Limmat à Dietikon est cité comme le modèle des opérations de ce genre.



Le point de passage était parfaitement choisi, à dix kilomètres environ au-dessus de Zurich, à un coude saillant de la rivière où la rive gauche dominait la rive droite. Des batteries y furent installées pendant la nuit du 24 au 25 septembre, et l'équipage de pont, amené par les attelages de l'artillerie des divisions, arriva au point du jour au lieu fixé pour l'embarquement des troupes d'avant-garde. A 6 heures du matin, des troupes commandées par le général Gazan, et transportées sur la rive droite, chassent les Russes d'un petit bois où ils s'étaient retranchés. Le pont est jeté sous les yeux mêmes de Masséna : à 8 heures, tout était terminé. Tandis que 8,000 hommes passaient en bateau, l'artillerie légère et la cavalerie franchissaient le pont et occupaient le plateau de Fahr de manière à couper l'armée ennemie en deux.

Ménard avait paralysé l'extrême droite des Russes en simulant une tentative de passage au confluent de l'Aar ; il parvint même le soir à passer sur la rive droite de l'Aar, en tournant la Limmat. A l'autre aile, Mortier refoulait les Russes jusque dans Zurich. Au centre, Korsakof, ayant voulu marcher avec 15,000 hommes sur la division Lorge, qui avait passé la Limmat à Dietikon, fut repoussé et suivi par la cavalerie jusque dans les

rues de Zurich. Le lendemain, Korsakof ayant réuni sa droite et sa gauche, se jeta sur les avant-postes français ; mais Masséna, attaquant Zurich par les deux rives de la Limmat, y pénétra, et à la suite d'un combat sanglant rejeta les Russes d'une part, les Autrichiens de l'autre.

Souwarow ne devait donc pas trouver à Zurich l'armée de Korsakof ; mais il s'agissait de l'arrêter lui-même. A la nouvelle des événements de Zurich, il se porta de la vallée de la Reuss, où il avait poussé Lecourbe devant lui, dans la vallée de la Muotta qui, par le col du Pragel, aboutit du canton de Schwitz dans celui de Glaris, et fit attaquer Molitor à Glaris par les généraux autrichiens. Molitor résista énergiquement à toutes les attaques et sut même tenir tête à Nœffels, avec 1,200 ou 1,300 hommes, à Souwarow lui-même et à ses 15,000 Russes. Le vieux maréchal se trouva ainsi rejeté sur Glaris, où l'arrière-garde qu'il avait laissée sur la Muotta ne tarda pas à le rejoindre. Renonçant alors à se frayer un passage vers le lac de Wallenstadt, il passa de la vallée de la Linth dans celle du Rhin par le col de Panix, et se jeta dans les Grisons. Sa retraite à travers le Pragel et le Panix avait été désastreuse.

Masséna se porta alors sur le Rhin et le lac de Constance, où deux combats violents eurent lieu, l'un à Diesenhofen contre les Russes, l'autre à Constance contre le corps du prince de Condé. Ainsi se termina l'ensemble des opérations connues dans l'histoire sous le nom de bataille de Zurich, et par lesquelles Masséna sauva la France d'un terrible désastre. Souwarow, furieux contre les généraux autrichiens, rassembla ses troupes pour les ramener en Russie. De 80,000 hommes, elles avaient été réduites à 30,000.

Sur un autre point de la frontière, un danger, moindre il est vrai, mais cependant sérieux, fut écarté avec le même bonheur. Le général Abercrombie, commandant la première division du camp anglo-russe destiné à opérer dans le Helder, était débarqué le 27 août 1799 avec 17,000 hommes et avait repoussé une division hollandaise envoyée à sa rencontre. Il s'était installé ensuite dans le camp du Zyp, d'où Brune avait essayé de le chasser en dirigeant contre lui toutes les forces gallo-bataves réunies, montant à 25,000 hommes. Brune ayant été battu, la flotte anglaise pénétra dans le Texel, les matelots hollandais remirent leurs vaisseaux aux Anglais, et le reste du corps expéditionnaire ayant débarqué, le duc d'York en prit le commandement. Il marcha alors contre Brune, fut battu et repoussé à Bergen, obtint ensuite un léger succès à Egmont et fut définitivement vaincu à Castricum. Les deux généraux en chef signèrent alors à Alkmaër

une convention en vertu de laquelle les troupes anglaises et russes durent se rembarquer.

Le reste de la campagne de 1799 présente peu d'intérêt. Le commandement de l'armée du Rhin avait été donné à Lecourbe ; les opérations de cette armée furent d'abord couronnées de succès, mais les forces de l'ennemi étaient trop supérieures en nombre. Après avoir menacé Philippsbourg, pris, perdu et repris Mannheim, Lecourbe, empêché d'ailleurs par la rigueur de la saison de tenter aucune opération sérieuse, fit repasser le Rhin à son armée, et la campagne se termina sur cette frontière.

En Italie, le Directoire tenait essentiellement à la conservation de Gênes et de la Ligurie. Peut-être eût-il été préférable de réunir à l'armée de Championnet les troupes de Gouvion-Saint-Cyr, qui défendait le pays avec un talent et une opiniâtreté dignes des plus grands éloges. Privé de ce secours important, Championnet, qui voulait à tout prix dégager la place de Coni, serrée de près par le prince de Lichtenstein, se fit battre le 4 novembre à Génola, où il perdit 8,000 hommes, c'est-à-dire le tiers de son armée. La place de Coni capitula le 3 décembre après une défense énergique.

Gouvion-Saint-Cyr, qui avait battu les Autrichiens à Bosco et à Novi, les battit de nouveau à Montefaccio. Dans la position critique où il se trouvait, ce général tint une conduite admirable, et c'est à tort que sa gloire a été complètement effacée par celle de Masséna. Quant au malheureux Championnet, désespéré de l'état dans lequel se trouvait l'armée d'Italie, il expira, dévoré par la douleur et par la maladie.





CHAPITRE IX

GÊNES, MARENGO, HOHENLINDEN

Par suite de la révolution du 18 brumaire, Bonaparte, nommé premier consul, était devenu le seul et le véritable chef du Gouvernement. Sous son habile et énergique direction, les affaires militaires allaient prendre une tout autre tournure. Quoique privée du concours de la Russie, la coalition était encore puissante et la frontière d'Italie était toujours ouverte à l'invasion. Pendant la trêve forcée, imposée à tous par la mauvaise saison, Bonaparte s'attacha tout d'abord à terminer la guerre civile qui désolait les départements de l'Ouest. Une partie des troupes qui venaient de battre en Hollande l'armée anglo-russe, fut transportée en Bretagne avec le général Brune. Plusieurs combats eurent lieu entre ces troupes et les chouans, qui furent battus à Meslay, à Grand-Champ et à Hennebont. Les chefs de la Vendée avaient déjà signé la paix à Montfaucon, le 18 février ; les chouans déposèrent les armes après le combat d'Hennebont. Une partie des troupes de l'Ouest fut alors transportée à la frontière.

La France ne disposait pas encore de ressources assez considérables pour opposer deux armées de force égale aux deux armées autrichiennes dans le nord de l'Italie et en Allemagne. Bonaparte résolut d'attaquer vivement cette dernière et de se borner à tenir en respect l'armée d'Italie, tout en

profitant de la libre possession de la Suisse pour menacer les flancs de l'une et se porter sur les derrières de l'autre. Il se contenta donc de réorganiser l'armée qui occupait la Ligurie et de la pourvoir du nécessaire, sans lui envoyer de renforts ; il mit à la tête de cette armée un peu sacrifiée, Masséna, dont il appréciait toute la fermeté de caractère, et qui connaissait admirablement le pays.

En revanche, l'armée d'Allemagne, formée par la réunion des anciennes armées du Rhin et du Danube, fut portée à 120,000 hommes et mise sur le pied le plus redoutable. Une troisième armée fut formée en Hollande sous les ordres d'Augereau et composée par moitié de troupes françaises et de troupes hollandaises. Elle était destinée à remonter plus tard le Rhin pour garder les communications de l'armée de Moreau, lorsque celle-ci se serait avancée en Allemagne ; mais le soin de porter à l'ennemi le coup le plus terrible devait être confié à une armée formée de toutes pièces, sous le nom d'armée de réserve et dont la création fit ressortir au plus haut degré le génie organisateur de Bonaparte.

Composée de trois divisions d'infanterie venues de Bretagne et de Paris, et d'une quatrième division formée avec les dépôts de l'armée d'Égypte, pourvue d'un parc d'artillerie de 60 bouches à feu et de plusieurs brigades de cavalerie, cette armée fut adroitement acheminée en détail vers Genève et Lausanne, tandis que des préparatifs pompeusement annoncés fixaient les regards de l'Europe sur Dijon, où se réunissaient quelques détachements de conscrits. Elle se trouva prête à agir vers le milieu du mois de mai.

L'Autriche, réduite à ses propres forces, avait en Allemagne une armée de 120,000 hommes, dont 25,000 d'une superbe cavalerie, avec un parc de 584 bouches à feu. Le maréchal de Kray avait remplacé dans le commandement l'archiduc Charles, tombé en disgrâce. En Italie, Mélas était à la tête de 120,000 hommes.

Lorsque Masséna arriva à Gênes, l'armée dont il venait prendre le commandement se trouvait dans le plus triste état. Pâles, languissants, affamés, dit un témoin oculaire, couverts de lambeaux, les soldats français avaient perdu toute énergie. Les routes étaient couvertes de cadavres et de mourants, et les infortunés qui parvenaient à se traîner dans un hôpital y étaient sans paille pour se coucher, sans aliments, sans secours d'aucune espèce... Plus de service administratif, tout était vide, les magasins comme les caisses. Des corps entiers portaient sans ordres, sans chefs, et des

officiers généraux eux-mêmes se rendaient en France sans congé ni permission...

Le premier consul donna à Masséna pleins pouvoirs pour réformer cet état de choses et lui envoya les quelques fonds dont il était possible de disposer. Masséna passa lui-même à Marseille des marchés pour la fourniture de 12,000 quintaux de blé. Ce ne fut là qu'une ressource momentanée ; les blés achetés n'arrivèrent pas en totalité, et les vivres manquèrent de nouveau. Il fallut pour s'en procurer recourir à une foule d'expédients. Comme au blocus de Mayence, on voyait les soldats arracher les herbes pour grossir leurs ordinaires ; une compagnie entière de la 24^e demi-brigade périt empoisonnée par de la ciguë. Un appel énergique de Masséna aux sentiments de l'honneur et du devoir, et la confiance qu'imposait aux soldats le héros de Loano, de Dego, de Rivoli, de la Favorite, arrêtaient les désertions et firent rentrer dans le rang le plus grand nombre des déserteurs.

Masséna réorganisa l'armée en fondant les unes dans les autres les demi-brigades dont l'effectif était trop faible. Il en forma deux divisions réparties entre deux corps d'armée ; celui de droite, commandé par le général Soult, à Gênes, et celui de gauche, sous les ordres du général Suchet, à Nice. Cette dissémination de ses forces, que l'on a reprochée à Masséna, lui était impérieusement commandée par le manque d'approvisionnements et la nécessité d'utiliser les ressources que fournissaient les environs de Nice. Malheureusement Mélas sut en profiter pour exécuter l'opération dont Bonaparte avait précisément averti Masséna de se garer. La supériorité numérique de l'armée autrichienne rendait d'ailleurs cette opération facile.

Tandis que 20,000 hommes marchaient sur Gênes par la Trebbia et la Bocchetta, Mélas en personne attaquait avec 50,000 autres la route du col de Cadibone à Savone. Après une lutte générale, dans laquelle les soldats de Masséna ne furent vaincus que par le nombre et la fatigue, Soult fut rejeté sur Gênes et Suchet sur Nice. Masséna était ainsi privé de la moitié de ses forces. D'un autre côté, le général Ott avait gagné du terrain dans l'attaque sur la droite de Gênes, et l'apparition de la flotte anglaise encourageait à la révolte les habitants de la campagne, travaillés par le parti rétrograde.

Masséna, inébranlable dans son énergie, résolut de chasser les Autrichiens au delà des positions avancées de Gênes, et de tout tenter pour se relier à Suchet. La première opération réussit à merveille, le lendemain même des combats de Cadibone. Chargeant ensuite Miollis de garder Gênes

avec sa division, Masséna se dirigea sur Savone à la tête des divisions Gazan et Gardanne. Les troupes françaises s'engagèrent avec toute l'ardeur imaginable, mais les ennemis qu'elles parvenaient à repousser étaient à l'instant remplacés par des troupes fraîches ; il fallait recommencer le combat. De son côté, Suchet s'efforçait vainement de percer les nombreuses lignes autrichiennes ; il fut définitivement rejeté sur le Var, tandis que Masséna ramenait à Gênes 4,000 prisonniers attestant la valeur de ses soldats. Il s'occupa alors d'organiser la police de la ville et le service des subsistances. Il fit saisir tous les grains qui se trouvaient chez les particuliers et se procura ainsi les moyens de nourrir pendant quinze jours ses soldats et la population pauvre. Cette ressource épuisée, il trouva encore de - quoi nourrir les uns et les autres avec des grains de seigle et d'avoine.

Les Autrichiens tentèrent, le 30 avril 1800, une attaque générale combinée avec l'action de la flotte de lord Keith. La place de Gênes était couverte par deux lignes de fortifications dont la plus avancée formait un triangle ayant son sommet au nord, défendu par le fort de l'Éperon, sa base au sud, bordée par la mer, le côté ouest borné par le cours de la Polceverra, et le côté est longé par le Bisagno ; la ville de Gênes et son port occupaient le milieu de la base. En avant du fort de l'Éperon s'étend le plateau des Deux-Frères sur lequel était établi le fort du Diamant. Les hauteurs dominant la ville à l'est étaient défendues par le fort Richelieu et le fort de Querzy, alors inachevé.

Les Autrichiens, établissant une batterie sur les hauteurs de la rive droite du Polceverra, contrebattaient fortement le faubourg de Saint-Pierre d'Arena, qui va d'une enceinte à l'autre. A l'est, ils enlevèrent le fort de Querzy, menacèrent le fort Richelieu et s'emparèrent du village de Saint-Martin d'Albaro attenante à la position de la Madona del Monte, d'où ils auraient pu foudroyer la ville. Partout nos soldats fuyaient en désordre. Masséna accourt les rallier. Il charge le général Soult de reprendre le plateau des Deux-Frères, et, se mettant lui-même à la tête de la division Miollis, il attaque le fort de Querzy. Cette double entreprise réussit : les Autrichiens s'éloignent ayant perdu 4,000 hommes dont 1,600 prisonniers. Le fort de Querzy est remis en état, et un brick de commerce entrant dans le port y apporte quinze jours de vivres.

Retour momentané de la fortune ! La situation devient de plus en plus pénible, et Masséna ne fonde plus son espoir de salut que sur les secours extérieurs. Le 10 mai, il bat encore les Autrichiens ; mais le 13, cédant aux

instances de ses lieutenants, il consent à faire attaquer la position de Monte-Creto. Soult, qui s'en est chargé, tombe la jambe fracassée par un coup de feu, et reste prisonnier aux mains de l'ennemi ; en même temps, une émeute éclate dans la ville, dont les femmes parcourent les rues en réclamant des vivres. Il n'y en a plus : la triste ressource du pain d'avoine fait défaut à partir du 23 mai. L'armée ne mange plus qu'un horrible pain fait de cacao, de graine de lin et d'amidon. La population se nourrit d'herbes. Bientôt même il ne reste plus que deux onces de soi-disant pain par homme et par jour. En vain, Masséna a fait connaître sa position à Bonaparte par des officiers dévoués qui ont franchi la ligne du blocus : Bonaparte ne lui fait donner aucune nouvelle. Les Autrichiens, qui connaissent l'entrée de l'armée de réserve en Italie et qui vont être forcés de lever le siège, se montrent coulants dans les négociations engagées. Enfin le 3 juin, Masséna cède à la nécessité et signe la capitulation aux termes de laquelle les 8,000 hommes à peu près valides qui composent encore son armée doivent sortir de la place avec armes et bagages pour aller rejoindre le corps de Suchet ; les malades, au nombre de 6,000, sont laissés à Gênes pour être soignés et renvoyés ensuite à l'armée française. Enfin, le 4 juin, les troupes, commandées par le général Gazan, abandonnent la place qu'elles ont si vaillamment défendue, et trouvent aux portes des vivres préparés pour elles par les soins de l'administration autrichienne. Masséna, lui-même, sort par mer dans une barque, portant le drapeau tricolore, sous les boulets de l'escadre anglaise.

Pendant le siège de Gênes, Suchet, battu à Oneglia, s'était retiré sur le Var, où il se fortifia. Nice fut occupée par les troupes de Mélas : les Français ne tenaient plus sur la rive gauche du Var que les forts de Montalban et de Vintimille. Mélas fit plusieurs tentatives pour forcer la ligne du Var ; elles échouèrent devant la belle résistance du corps d'armée de Suchet. Rappelé par la nouvelle de l'entrée de l'armée de réserve en Piémont, Mélas fut forcé de s'éloigner. Bientôt le général Elsnitz, qui l'avait remplacé, prit ses dispositions pour la retraite. Suchet, quoique n'ayant que 9,000 hommes contre 15,000, le suivit de près. Il occupa le 3 juin le col de Tende, s'empara de la position de la Piova et s'ouvrit le chemin du littoral, pour se joindre, le 7 juin, sous les murs de Savone, aux troupes sorties de Gênes. Masséna reprit à Finale le commandement de son armée.

La chute de Gênes a été attribuée à plusieurs causes, dont la principale fut la lenteur apportée par Moreau à son entrée en campagne, lenteur qui

entraîna des retards pour l'armée de réserve, dont les mouvements étaient subordonnés à ceux de l'armée du Rhin. Moreau avait partagé son armée en quatre corps composés de troupes de toutes armes. La droite, commandée par Lecourbe et forte de 35,000 combattants, comprenait les trois divisions mixtes Vandamme, Montrichard et Lorges, et la réserve de cavalerie de Nansouty. Le centre, sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr, présentait un effectif de 28,000 hommes, trois divisions mixtes, Baraguay-d'Hilliers, Turreau et Ney, avec la réserve de cavalerie de Sahuc. Le général Sainte-Suzanne commandait la gauche, composée des quatre divisions Collaud, Souham, Legrand, Bourcier. Moreau s'était réservé le commandement de la droite, comprenant les trois divisions mixtes Delmas, Leclerc, Richepanse, et la division de grosse cavalerie d'Hautpoul.



Le plan imaginé par Moreau, et accepté par Bonaparte, consistait à faire traverser le Rhin par l'aile droite près de Schaffhouse, par la réserve à Bâle

et par le centre et la gauche à Vieux-Brisach. Toutefois, la droite devait attendre, pour opérer son passage, que les trois autres corps d'armée, appuyant sur elle par une marche de flanc, fussent arrivés à sa hauteur. Ce plan fut ponctuellement exécuté. Le corps d'armée de Sainte-Suzanne, auprès duquel s'était porté Moreau, traversa le Rhin à Strasbourg le 25 avril, et se porta en avant comme s'il allait pénétrer dans les défilés de la Forêt-Noire par la vallée de la Kinzig. Un assez vif combat d'avant-garde s'engagea en avant d'Offenbourg : les Autrichiens battirent en retraite après avoir perdu 12 ou 1,500 hommes. Le colonel Dubois-Crancé, excellent officier de cavalerie légère, fut tué au début de l'action.

Le même jour, Gouvion-Saint-Cyr passait le Rhin à Vieux-Brisach et s'emparait de Fribourg après un engagement assez sérieux ; enfin la réserve débouchait par le pont de Bâle, et la division Richepanse descendait la vallée du Rhin pour tendre la main à Gouvion-Saint-Cyr. Le 27 au soir, Sainte-Suzanne ayant suffisamment attiré vers l'extrême gauche l'attention des Autrichiens, repassait sur la rive gauche et se portait à marches forcées sur Vieux-Brisach et Fribourg, pour y remplacer Gouvion-Saint-Cyr qui tournait le val d'Enfer par la droite. Tandis que Richepanse se réunissait au corps du centre, les deux autres divisions de la réserve appuyaient à droite et forçaient le passage de l'Alp.

Lecourbe exécuta alors le passage du Rhin à Reulingen. L'équipage de pont, réuni à Klotten, était amené sur la rive le 30 au soir. Quatre compagnies d'infanterie étaient transportées sur la rive droite : protégées par l'artillerie et soutenues bientôt par d'autres compagnies successivement débarquées, elles déblayaient le terrain. La construction du pont était terminée à 8 heures du matin, et dans la matinée même, le corps de Lecourbe avec son infanterie et sa cavalerie se trouvait tout entier sur la rive droite. Vandamme cernait le fort d'Hohenweil, dont le commandant se rendait à la première sommation. A l'annonce de ces événements, Kray, trompé d'abord par les premières démonstrations de l'armée française, se hâta de ramener ses troupes sur la gauche. Il aurait couru de grands dangers si Moreau avait déployé un peu plus d'activité et n'avait pas disséminé ses divisions sur un front trop étendu. La victoire, remportée le 3 mai à Engen par les Français, ne fut pas décisive comme elle l'aurait été avec des troupes mieux concentrées. Lecourbe enleva très facilement, avec les divisions Vandamme et Montrichard, Stockach, qui renfermait les magasins de l'armée ennemie et qui était défendue par 12,000 hommes, mais la division

Lorges et le corps de réserve eurent la plus grande peine à enlever Engen. La cavalerie du général d'Hautpoul fut un instant ramenée par la nombreuse cavalerie autrichienne, et Moreau dut se mettre lui-même à la tête de quelques compagnies d'infanterie pour pénétrer dans le village d'Ehingen. L'apparition tardive du corps de Saint-Cyr décida la victoire.

Kray ne voulut pas se retirer sur le Danube sans livrer une nouvelle bataille à Mœskirch. Cette seconde bataille fut plus sanglante que la première. La division Lorges faillit y être écrasée ; le général Gouvion-Saint-Cyr encourut les plus graves reproches, non seulement pour n'être pas intervenu alors qu'il était à quelques lieues à peine du champ de bataille, mais encore pour n'avoir pas empêché l'archiduc Ferdinand, qu'il devait suivre et surveiller, de tomber sur le flanc gauche de l'armée de Moreau. C'est là que se distingua de nouveau, en luttant énergiquement pendant plusieurs heures contre des masses autrichiennes, sous le feu de 16 pièces d'artillerie, la 57^e demi-brigade, surnommée la Terrible depuis la bataille de la Favorite. L'armée autrichienne perdit plus de 6,000 hommes.

Le 6 mai, Saint-Cyr se trouva, à son tour, seul en présence de l'armée autrichienne accumulée dans une fausse position à Sigmaringen. Il envoya demander l'ordre d'attaquer ; Moreau, piqué contre lui par suite de son inaction pendant la bataille de Maëstricht, lui fit répondre de n'engager aucune action et d'appuyer sur le corps de réserve. L'armée autrichienne échappa ainsi à un grand danger. Mais le général Gouvion-Saint-Cyr se heurta près de Biberach à son avant-garde. Aidé de la division Richepanse, il lui infligea une défaite complète. Le même jour, Lecourbe s'emparait à Memmingen des magasins de l'ennemi.

La première partie de la campagne était terminée ; l'armée autrichienne était affaiblie de 30,000 hommes environ. Il avait été convenu d'avance qu'une fois l'armée autrichienne refoulée jusqu'à huit ou dix marches de Constance, Lecourbe irait rejoindre l'armée de réserve avec 25,000 hommes. Sur les instances de Moreau, cet envoi fut réduit à 15,000 hommes sous les ordres du général Moncey.

Moreau voulant forcer Kray à quitter la position d'Ulm, où il s'était réfugié, eut l'idée de faire une démonstration sur Augsbourg et sur Munich avec le corps de Lecourbe et le corps de réserve, en laissant Sainte-Suzanne seul sur la rive gauche du Danube et Saint-Cyr au confluent de l'Iller. Profitant de cette situation, Kray tomba sur le corps de Sainte-Suzanne. Le 16 mai, 15,000 Français eurent à lutter, à- Erlach, pendant plusieurs heures,

contre 36,000 Autrichiens, dont 12,000 cavaliers. Le corps de Sainte-Suzanne était perdu sans le secours qui lui fut apporté par Gouvion-Saint-Cyr. Celui-ci, ne pouvant franchir le Danube dont tous les ponts avaient été détruits, borda du moins la rive droite avec ses troupes et entretint avec la rive gauche une vive canonnade. Encouragés par cette diversion, les soldats de Sainte-Suzanne reprirent avec entrain les positions qu'ils avaient été forcés d'abandonner. Une belle charge du 10^e de cavalerie repoussa la cavalerie autrichienne.

A la suite de cette échauffourée, Moreau rappela brusquement ses deux corps de droite, et après avoir tâtonné pendant quelques jours autour de la place d'Ulm, il franchit le Lech, s'empara d'Augsbourg et disposa son armée parallèlement au Danube, pour attendre le résultat des premières opérations de l'armée de réserve. Sainte-Suzanne eut à essuyer une nouvelle attaque des Autrichiens, qu'il repoussa victorieusement à Delmesingen. Un brillant combat fut livré à Kirchberg par Richepanse et Ney. Mais le même jour, l'arrière-garde de Lecourbe, forte de 2,000 hommes, fut surprise et presque complètement détruite à trois lieues d'Augsbourg. Par suite de mésintelligence avec Moreau, Gouvion-Saint-Cyr et Sainte-Suzanne quittèrent l'armée, et le corps de gauche fut supprimé ; le centre, devenu gauche, fut commandé par le général Grenier, et la réserve devint le centre.

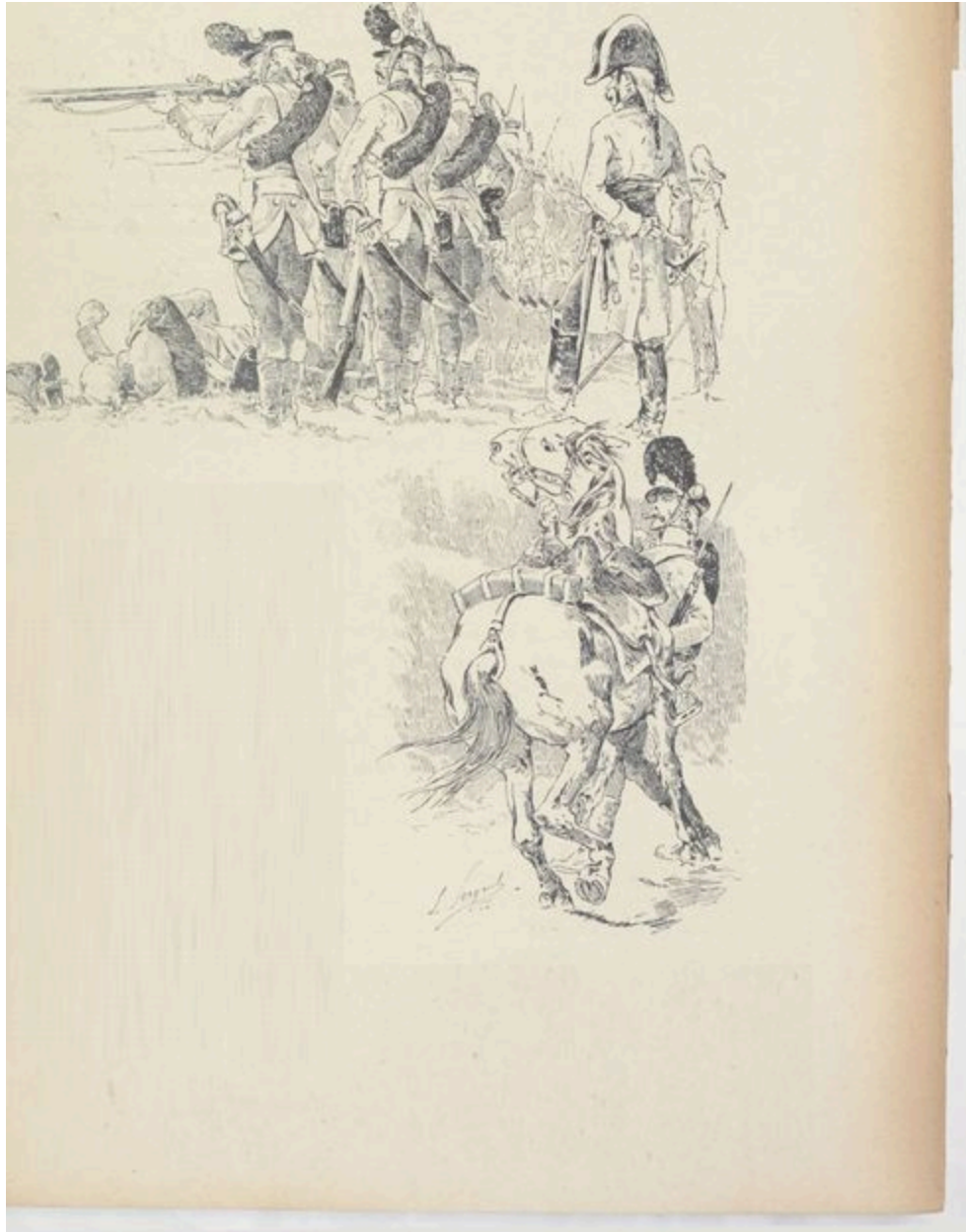
Quelque activité qui eût été apportée à l'organisation de l'armée de réserve, cette armée ne fut prête à commencer ses opérations que dans les premiers jours du mois de mai. Le col du grand Saint-Bernard avait été choisi pour faire passer le gros de l'armée, malgré les difficultés que l'on prévoyait y rencontrer, parce que le débouché de ce passage conduisait plus vite Bonaparte au secours de Gênes. Un détachement, commandé par le général Béthencourt, devait passer au col du Simplon ; les troupes du Rhin, sous le général Moncey, avaient à suivre le col du Saint-Gothard. Le général Chabran, avec 5 ou 6,000 hommes, devait pénétrer en Piémont par le petit Saint-Bernard, enfin le général Turreau suivait la route du Mont-Cenis.

Lannes commandait l'avant-garde de la colonne du Saint-Bernard, composée des divisions Watrin et Loison. Il partit le 17 mai de la vallée du Rhône, s'engagea dans la vallée de la Dranse, où il fallut franchir sur des ponts formés avec des troncs d'arbres les torrents qui coupaient le chemin. A Saint-Pierre, ce chemin devint un sentier étroit et rapide, où 100 hommes étaient attelés par une corde à une pièce de canon placée sur un tronc d'arbre creusé en guise de traîneau. La division Loison traînait les pièces ;

les soldats de la division Watrin portaient, outre leurs armes et leurs sacs, les armes et les sacs de la division Loison. Quand les troupes étaient fatiguées, on faisait battre la charge. A. l'hospice du Saint-Bernard, les soldats trouvèrent une nourriture réconfortante préparée par les soins des religieux, à qui Bonaparte avait fait remettre à cet effet une assez forte somme. La descente présenta plus de dangers que la montée : la neige commençait à fondre et les chevaux ne tenaient plus debout.

Enfin le 18 mai, à 8 heures du soir, l'avant-garde était réunie auprès du village d'Etroubles. Lannes marcha immédiatement sur Aoste, que les Autrichiens évacuèrent. L'avant-garde rencontra ensuite devant Châtillon un corps de 2 ou 3,000 hommes que les grenadiers de la 32^e demi-brigade, soutenus par 100 hussards du 12^e régiment, débusquèrent en leur prenant 300 hommes et 3 canons. Tout à coup, un obstacle que l'on n'avait pas prévu se dressa devant la colonne. C'était la ville de Bard, avec son château construit sur un rocher, qui barrait complètement la vallée de la Dora Baltea, et armé de 22 pièces d'artillerie.

Lannes fit donner l'assaut par quatre compagnies de grenadiers sous les ordres du général Watrin ; les portes furent brisées à coups de hache et les troupes prirent possession de la ville, mais toutes les attaques dirigées contre le château furent repoussées avec perte. On fut alors réduit à creuser un sentier dans le roc pour permettre à l'infanterie et à la cavalerie de tourner le fort ; mais on ne put y faire passer aucune pièce de canon, et cependant il était indispensable à l'avant-garde d'avoir de l'artillerie pour descendre dans les plaines du Piémont. Avec des peines inouïes, Marmont et Marescot, qui commandaient l'artillerie et le génie de l'armée, parvinrent à hisser quelques pièces sur des positions qui dominaient le château pour le contrebattre. L'effet produit par ces pièces fut insuffisant et le commandant du fort, sommé de se rendre, répondit en homme de cœur. Bonaparte ordonna alors de tenter de nouveau l'assaut ; dans la nuit du 23 au 24 mai, trois colonnes de 200 grenadiers chacune s'élancèrent avec impétuosité et furent repoussées, en éprouvant des pertes considérables.



On renonça alors à prendre le château de vive force ; le général Chabran fut laissé pour en faire le siège en règle, et sur la proposition de Marmont, on adopta un moyen hardi pour faire passer l'artillerie sur la route enfilée par les canons du fort. On couvrit cette route de fumier ; on enveloppa de foin tordu les roues et les ferrures des affûts et des caissons. 50 hommes furent attelés à chaque voiture, et la nuit venue on se mit en marche. 6 pièces et 6 caissons passèrent ainsi sans encombre ; mais l'ennemi, informé, tira des coups de canon et des coups de fusil et lança des pots à feu pour éclairer la route. Cependant, au prix d'une perte de 5 ou 6 hommes tués ou

blessés, par voiture, on parvint à amener l'artillerie au delà de l'obstacle. Quelques jours après, 2 canons de 12 ayant été mis en batterie sur les hauteurs, le commandant du fort capitula.

Lannes, pourvu d'artillerie, attaqua vigoureusement et enleva d'assaut la ville et la citadelle d'Ivrée ; les plaines du Piémont étaient envahies. Le 26 mai, l'avant-garde rencontra à la Chiusella un corps autrichien, qu'elle battit complètement. Murât, avec 1,500 chevaux, culbuta la cavalerie ennemie, qui voulait s'opposer au passage de la Sesia, et s'empara de Verceil. En apprenant ces événements, Mélas ordonna au général Ott d'abandonner le blocus de Gênes et d'aller occuper Pavie. Ott prit sur lui de rester encore quelques jours devant Gênes, où, comme nous l'avons vu, Masséna fut réduit à capituler au moment même où il allait être délivré.

Murat força le passage du Tessin à Turbigo et à Buffalora, puis il se porta sur Milan, que les Autrichiens évacuèrent en laissant une garnison dans la citadelle. Le jour même, c'est-à-dire le 2 juin, Bonaparte fit son entrée dans la capitale de la Lombardie, au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Pavie tomba le 7 juin au pouvoir des Français ; les Autrichiens furent poussés jusqu'à l'Adda, qui fut franchie à Lodi. Le général Loison entra à Brescia, Duhesme à Cremona, Lecchi à Bergame. Toute la Lombardie était au pouvoir de Bonaparte.

Murat d'une part, et Lannes d'autre part, se dirigèrent sur Plaisance pour y franchir le Pô, mais les Autrichiens évacuèrent la tête de pont, et en se retirant, ils détruisirent le pont. Murat fit rassembler une vingtaine de bateaux, débarqua sur la rive droite avec deux demi-brigades, marcha sur Plaisance et s'en empara. Lannes franchit le fleuve à son tour, tombe sur les Autrichiens avec trois bataillons et les force à se retirer sur la Stradella. Continuant sa marche pour remonter la rive droite du Pô, Lannes se heurte le 9 juin aux avant-postes du général Ott, qui occupait une position très forte à Casteggio, en avant de Montebello. La division Watrin s'élance à l'attaque ; mais, écrasée par le nombre, elle était fortement maltraitée, lorsque la division Chambarlhac arrive à son secours et déloge l'ennemi de ses retranchements. Toutefois le village de Casteggio résista longtemps. Après s'en être rendu maître, Lannes lui-même dirigea l'attaque de Montebello ; les troupes, fatiguées, luttaient énergiquement sans réussir à s'en emparer, lorsqu'enfin apparut Victor avec 6 bataillons, menaçant le flanc de l'ennemi qui, se voyant près d'être enveloppé, se décida à la retraite. Cette bataille, qui valut plus tard à l'intrépide Lannes le titre de duc

de Montebello, avait duré depuis 8 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir. Les Autrichiens avaient perdu 3,000 hommes tués ou blessés et 5,000 prisonniers.

C'est à ce moment que Desaix, revenu d'Égypte, rejoignit Bonaparte qui lui donna le commandement supérieur des divisions Boudet et Monnier. Lannes commandait les divisions Watrin et Mainoni, Victor les divisions Chambarlhac et Gardanne, Murat la cavalerie. Le tout montait à l'effectif de 30,000 hommes à peine, avec lesquels Bonaparte marcha contre Mélas : encore ne put-il pas, dans l'incertitude où il se trouvait sur la position précise de son adversaire, conserver tout ce monde sous la main, et le 13 juin il détacha Desaix sur la route de Gênes, avec la division Boudet, tandis que la brigade de cavalerie Rivaud était envoyée en reconnaissance du côté opposé ; Victor se trouvait en présence d'Alexandrie, appuyé par Lannes, Bonaparte était encore en arrière avec la garde consulaire et la division Monnier.

L'armée autrichienne, rassemblée sous les murs d'Alexandrie, commença le 14 au matin à passer la Bormida et se forma en trois colonnes : à droite O'Reilly, au centre Mélas lui-même, avec Haddick et Kaïm, à gauche Ott, franchirent avec peine la rivière fortement encaissée du Fontanone et se jetèrent vigoureusement sur les divisions Gardanne et Chambarlhac, qui se défendirent avec une énergie égale. Un corps de dragons autrichiens chercha à tourner la gauche des Français et fut détruit par la brigade de grosse cavalerie de Kellermann. Le général Haddick fut blessé mortellement ; le mouvement des Autrichiens semblait arrêté, mais ils jetèrent de nombreux ponts sur le Fontanone ; les grenadiers de Lattermann franchirent le ravin et chassèrent de Marengo la division Gardanne. La division Chambarlhac plia à son tour. Lannes, venant se placer à sa droite avec la division Watrin, rétablit un instant le combat : la brigade de cavalerie Champeaux parvint à refouler l'ennemi par une belle charge dans laquelle son chef fut blessé à mort ; mais malgré tous leurs efforts, Victor et Kellermann furent définitivement forcés à la retraite, et Lannes, dont le flanc gauche était ainsi découvert, se trouva entraîné dans ce mouvement en arrière.

La retraite se fit lentement, pied à pied, sous la protection des brigades de cavalerie Kellermann et Champeaux. Bonaparte, de son quartier général de Torre-di-Garofalo, avait envoyé à Desaix l'ordre de revenir au plus vite ; de son côté, Desaix s'était arrêté au bruit du canon et attendait cet ordre, en

sorte qu'il ne pouvait manquer d'arriver bientôt. En l'attendant, Bonaparte déboucha sur le champ de bataille avec la division Monnier, qu'il plaça sur la droite, et la garde consulaire qui se forma en carré au milieu de la plaine pour arrêter les progrès des Autrichiens. Les 800 hommes de cette garde restèrent longtemps inébranlables comme une redoute de granit (expression du Bulletin), mais, entourés de toutes parts, ils reculèrent à leur tour. La division Monnier, elle-même, suivit le mouvement, mais avec une lenteur extrême.

La bataille semblait gagnée par les Autrichiens. Mélas, fatigué, ne pouvant plus tenir à cheval, rentra dans Alexandrie et se mit à écrire pour annoncer partout sa victoire. Le chef d'état-major général Zach prit le commandement. Desaix était arrivé au galop, précédant la division Boudet. Après avoir conféré avec lui, Bonaparte arrêta le mouvement de retraite et disposa ses troupes pour une nouvelle résistance.

Les Autrichiens, en colonne, suivaient la grande route de Tortone : un corps de cavalerie flanquait la colonne sur sa gauche. Bonaparte laissa à la gauche de la route les deux divisions de Victor, fortement éprouvées. La division Boudet fut placée à cheval sur la route même, Lannes à droite de cette division et un peu en arrière, Monnier et la garde consulaire plus à droite encore, Kellermann, avec tout ce qu'on avait pu réunir de sa brigade et de celle de Champeaux, se plaça derrière la division Boudet, à droite de la route, et Marmont, avec tout ce qui restait d'artillerie, 19 pièces, couvrit le front de cette division.

La colonne de Zach marchait dans le désordre de la victoire, lorsque tout à coup elle fut accueillie par le feu des 19 pièces de Marmont, subitement démasquées. Au même moment, Desaix s'élance avec la 9^e légère. Les grenadiers autrichiens, un instant surpris, se remettent promptement et reçoivent l'attaque par un feu vif et bien nourri. Desaix tombe, blessé mortellement ; sa troupe éprouve un instant d'hésitation. C'est alors que Kellermann, passant par les intervalles de l'infanterie, forme sa brigade en bataille, et, la rompant par pelotons à gauche, se jette, d'un mouvement rapide comme l'éclair, sur le flanc de la colonne autrichienne, y pénètre et y cause un désordre extrême. Un cavalier du 2^e régiment saisit Zach, qui lui remet son épée. 3,000 grenadiers déposent les armes, et Kellermann, se retournant par un à-droite contre la cavalerie autrichienne, la met en fuite. Alors, d'un mouvement irrésistible, Victor, Boudet, Lannes, la garde, tout se porte en avant : la cavalerie autrichienne est culbutée par une nouvelle

charge de Kellermann, appuyé cette fois par Bessières avec les grenadiers de la garde consulaire.

L'armée autrichienne repasse en désordre le ruisseau du Fontanone.

Telle fut la bataille de Marengo, qui débuta par une défaite pour aboutir à un triomphe éclatant, et qui décida de la destinée de Bonaparte. Les Autrichiens y perdirent 4,000 hommes tués ou blessés, 7,000 prisonniers, 12 drapeaux et 13 pièces d'artillerie. Les Français eurent 2,000 hommes tués, 3,000 blessés et 700 prisonniers. Mais la perte la plus grande pour eux fut celle de Desaix, tué le jour même où périssait au Caire son rival de gloire, Kléber. L'Autriche y perdit la Lombardie et tous les fruits de la campagne de 1799. Une suspension d'armes fut signée à Alexandrie par Mélas et Berthier. Tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à la Chiese furent abandonnés aux Français qui prirent possession des places de Tortone, Alexandrie, Milan (citadelle), Pizzighettone, Arona, Plaisance, Coni, Ceva, Savone, Gènes. L'armée autrichienne se retira derrière le Mincio. Le pays situé entre la Chiese et le Mincio forma une zone neutre.

Une fois informé de l'heureux passage des Alpes, Moreau se décida à manœuvrer pour forcer Kray à abandonner la position d'Ulm ; il commença ses opérations le 15 juin. Laissant Richepanse avec une forte division observer la place d'Ulm, il disposa son armée de manière à franchir le Danube au-dessous de cette place : Grenier à gauche, Lecourbe à droite, lui-même au centre avec le corps de réserve. Tous les ponts étaient coupés d'Ulm à Donawert, mais ceux de Blindheim et de Gremheim, en face du corps de Lecourbe, n'avaient été qu'à moitié détruits. Le 19 juin, Lecourbe fit balayer la rive gauche par quelques pièces d'artillerie. Deux nacelles que l'on était parvenu à se procurer servirent à transporter sur cette rive les armes et les effets d'une compagnie de nageurs forte d'une centaine d'hommes, formée et organisée de longue main dans ce but. Parvenus sur la rive ennemie, les intrépides nageurs ne perdent pas leur temps à s'habiller, et prenant seulement leurs fusils, ils se précipitent sur les Autrichiens, qu'ils font reculer. Quelques chasseurs transportés sur les mêmes nacelles viennent se joindre à eux et s'emparent d'une batterie qu'ils tournent contre l'ennemi. A l'aide d'échelles placées sur les piles du pont, en guise de tablier, on fait passer un plus fort détachement, et les Autrichiens se retirent ; les ponts sont réparés et le corps de Lecourbe y défile : une charge audacieuse de deux escadrons de carabiniers et d'un escadron du 9^e

hussards repousse une colonne ennemie envoyée pour s'opposer au passage.



Bientôt les divisions Vandamme et Montrichard, avec toute la réserve de cavalerie, se trouvent sur la rive gauche. La ligne ennemie étant coupée, ces troupes sont exposées à être attaquées de deux côtés. A la tête des cuirassiers du 7^e de cavalerie et du 9^e hussards, Lecourbe culbute la colonne qui remonte le cours du Danube et lui fait 1,800 prisonniers. Il range alors son corps d'armée en bataille, et Kray arrivant avec toute sa cavalerie, il dispose la sienne sur trois lignes ; par l'emploi judicieux de ces lignes, il met en déroute la cavalerie autrichienne ; mais ce n'est là que le prélude de la bataille d'Hochstaedt. L'infanterie autrichienne accourt ; Moreau, de son côté, amène le centre et la gauche de l'armée : la lutte se termine à 11 heures du soir par la défaite complète des Autrichiens.

Kray, qui avait perdu 5,000 prisonniers, 1,200 chevaux, 300 voitures, ne pouvait plus tenir à Ulm, sous peine d'être coupé de ses communications. Il décampa dès le lendemain et prit la route de Nordlingen, dérobant un jour de marche à Moreau, qui ne put se mettre à sa poursuite que le 21 : n'espérant pas l'atteindre, il se dirigea sur Munich, où il entra le 28 juin. Pendant cette marche eut lieu le combat de Neubourg, où La Tour-d'Auvergne, le premier grenadier de France, fut tué d'un coup de lance au cœur. Maître de la Bavière, Moreau fit occuper le Tyrol par Molitor et la vallée des Grisons par Gudin.

Enfin, le 15 juillet, il conclut, à Parsdorf, avec Kray, une convention semblable à celle d'Alexandrie. La ligne de démarcation des deux armées était fixée entre l'Isar et l'Inn. Les préliminaires de la paix avec l'Autriche furent signés à Paris, le 28 juillet ; mais le Gouvernement autrichien refusa de les ratifier, et le premier consul s'occupa de réorganiser les armées. Celle d'Allemagne resta dans le même état : Lecourbe commandait la droite, composée des divisions Molitor, Gudin, Montrichard et Nansouty (cavalerie) ; Moreau, le centre, divisions Grouchy, Richepanse, Decaen et d'Hautpoul (cavalerie) ; Grenier, la gauche, divisions Legrand, Ney, Bastoul et Sahuc (cavalerie). Un corps formant l'extrême gauche, et composé des deux divisions Colaud et Souham, fut formé sous les ordres de Sainte-Suzanne. L'armée gallo-batave, commandée par Augereau, fut appelée sur le Rhin ; un corps, désigné sous le nom de seconde armée de réserve, commandé par Macdonald et fort de 15,000 hommes, occupa les Grisons. Une réserve de 10,000 grenadiers, organisée à Amiens sous le commandement de Murat, dut se tenir prête à venir soutenir l'armée d'Italie, qui avait été portée à 80,000 hommes et à la tête de laquelle Brune avait remplacé Masséna.

Les négociations pour la paix n'avaient pas abouti ; l'Autriche ne voulait pas traiter sans l'Angleterre qui, de son côté, ne voulait consentir ni au ravitaillement de Malte, ni à l'envoi de renforts à l'armée d'Égypte. Bonaparte fit rompre tous les pourparlers, et les armées reçurent l'ordre d'entrer en campagne. Mais l'Autriche n'était pas prête ; elle demanda et obtint un nouvel armistice, signé à Hohenlinden, le 20 septembre, au terme duquel les places de Philippsbourg, d'Ulm et d'Ingolstadt furent remises à l'armée française. L'armistice devait être dénoncé quinze jours à l'avance.

En conséquence de cette dénonciation, les hostilités recommencèrent le 28 novembre. L'archiduc Jean avait remplacé Kray et était opposé à

Moreau, Bellegarde à Brune, Hiller à Macdonald, Simbschen à Augereau, et Klenau à Sainte-Suzanne. Augereau battit tout d'abord Simbschen à Burg-Eberach, et Moreau se mit en-marche pour atteindre l'Inn. Deux routes y conduisaient de son quartier général de Munich : la route directe par Ebersberg et Wasserbourg et celle de Hohenlinden, Ampfing et Muhldorf, un peu plus longue. Toutes les deux traversaient d'énormes forêts de sapin.

Moreau ne disposait que de deux corps d'armée, la gauche et le centre. Lecourbe, avec la droite, était trop éloigné. Sainte-Suzanne avec l'extrême gauche était retenu en arrière par Klenau. Grenier avec la gauche prit la route de Munich à Ampfing : le corps du centre se porta à Wasserbourg. L'archiduc Jean ayant formé le plan de tourner l'armée française par sa gauche en se portant d'abord sur le cours inférieur de l'Inn pour remonter ensuite le Danube, Grenier fut attaqué de front et de flanc, le 1^{er} décembre, par plus de 40,000 hommes : quelque inégale que fût cette lutte, car Grenier n'avait pas plus de 20,000 combattants, elle fut soutenue vigoureusement, et Ney défendit, avec son énergie habituelle, la position d'Ampfing. Moreau ordonna la retraite pour venir occuper plus en arrière la plaine d'Hohenlinden. Il renforça le corps de Grenier par une des divisions du centre, celle de gauche, et laissa les divisions Richepanse et Decaen sur la route d'Ebersberg, un peu en avant de sa droite, en leur donnant l'ordre assez vague de se rabattre sur le flanc gauche des colonnes autrichiennes, lorsque celles-ci seraient engagées dans la forêt qui précède la plaine d'Hohenlinden. Dans cette plaine il rangea de la droite à la gauche les divisions Grouchy, Ney, Legrand et Bastoul.

L'archiduc Jean, fier de son succès du 1^{er} décembre, forma son armée sur trois colonnes. Lui-même prit avec la colonne du centre, qui comprenait le gros de ses forces et plus de 100 pièces de canon, la grande route de Hohenlinden ; à sa gauche, Riesch le flanquait avec 12,000 hommes ; à sa droite, Baillet, Latour et Kienmayer devaient déboucher de la vallée de l'Isar. La colonne du centre parut la première dans la plaine, après avoir traversé le défilé qui s'étend de Mattenpoët à Hohenlinden. L'archiduc fit attaquer immédiatement la division Grouchy. Soutenue par celle de Ney, cette division résista avec succès ; mais la lutte devenait difficile, lorsque Moreau, apercevant un flottement dans la colonne qui débouchait de la forêt, dit à Ney : « Richepanse et Decaen doivent être sur les derrières des Autrichiens, c'est le moment de charger. » Ney et Grouchy formèrent alors

leurs colonnes d'attaque et poussèrent les Autrichiens. Voici, en effet, ce qui s'était passé :

Richepanse, en se rabattant de la route d'Ebersberg sur celle de Hohenlinden, avait rencontré, à Saint-Christophe, le corps de Riesch, avait laissé la brigade Drouet pour lui tenir tête et continué sa route à travers les bois avec la brigade Walther, composée des 8^e et 48^e demi-brigades et du 1^{er} chasseurs : il avait donné sur la grande colonne autrichienne et surpris une troupe de cuirassiers qui avaient mis pied à terre et qu'il fit prisonniers. Vivement attaqué par des forces très supérieures en nombre, il avait laissé, pour les contenir, le général Walther avec le 1^{er} chasseurs et la 8^e demi-brigade, et, admirablement inspiré par son instinct militaire, il s'était lancé dans le défilé sur les derrières de la colonne qui attaquait Ney et Grouchy. Ainsi pris entre deux feux, les Autrichiens ne purent résister, et bientôt Richepanse et Ney, ivres de joie, s'embrassaient au milieu du défilé : leurs soldats s'étaient rejoints en écrasant le centre des Autrichiens.



Richepanse laissa Ney compléter la victoire et courut dégager Walther, qui luttait énergiquement contre l'arrière-garde ennemie ; celle-ci fut repoussée. D'autre part, la division Decaen, exécutant aussi son mouvement de flanc, était tombée sur la colonne de Resch et avait délivré Drouot. Restait la gauche, où les divisions Bastoul et Legrand, assistées d'une des brigades de Grouchy, livraient une bataille à part. Moreau s'y porta après le succès de son centre : là aussi l'ennemi se retira en déroule. L'armée autrichienne avait perdu 7 ou 8,000 hommes tués ou blessés, 12,000 prisonniers, 87 canons, 300 voitures d'artillerie avec bagages, etc.

L'armée se porte immédiatement sur l'Inn, que Lecourbe franchit sur un pont de bateaux jeté à Neupeuren, tandis que la gauche et le centre passent sur les ponts de Mühldorf et de Wasserbourg. Lecourbe se porte ensuite sur Salzbourg, où, se heurtant à une cavalerie trop nombreuse, il échoue dans sa tentative pour passer la Salza ; mais Decaen surprend le passage de cette

rivière à Laufen, et remontant la rive droite, se porte sur Salzbourg que les Autrichiens abandonnent. Il n'y eut plus alors qu'à poursuivre les Autrichiens : la division Richepanse accomplit cette tâche avec une vigueur et une activité incroyables, battant la cavalerie ennemie à Francmarkt, à Vöchlbruck et à Schwandstadt. Le 20 décembre, il traversait l'Ens à Steyer. L'archiduc Jean remit alors le commandement à l'archiduc Charles qui, dans la situation où se trouvait l'armée autrichienne, ne put que proposer à Moreau un armistice, accepté par le général français, sous la condition qu'il serait le point de départ d'une négociation sérieuse et séparée, entre la France et l'Autriche. La vallée du Danube fut livrée aux Français avec les places de Braunau, de Wurtzbourg et de Kuffstein. Cet armistice ne s'étendait pas aux armées du Tyrol et d'Italie, mais il s'appliquait à l'armée d'Augereau, qu'il tira d'embarras ; car, après avoir remporté quelques succès sur la Rednitz, cette armée se trouvait exposée aux attaques combinées de Simbschen et de Klenau.



A l'armée du Tyrol, Macdonald exécutait glorieusement une opération des plus difficiles et des plus pénibles, le passage du col du Splügen, pour

se porter dans la Valteline, afin de déborder la ligne du Mincio. La première division de son corps d'armée, commandée par Baraguay-d'Hilliers, avait pu, avec des peines infinies, franchir le col, avant les neiges, avec un escadron de hussards et six pièces d'artillerie légère. Lorsque la cavalerie voulut passer, trente dragons furent emportés par une avalanche et broyés contre les rochers ou noyés sous la neige : on dut transporter à l'hospice le général Laboissière, qui commandait la colonne et qui était mourant de fatigue et de froid. La crainte de manquer de vivres força Macdonald à se porter en avant. Il fallut faire fouler la neige par des bœufs et des bandes de paysans, y pratiquer des tranchées dans lesquelles l'infanterie, marchant en files bien serrées, précédait la cavalerie, l'artillerie et les convois. Trois brigades passèrent ainsi ; mais le général en chef, marchant à la tête de la quatrième colonne, fut surpris par une violente tourmente de neige et faillit périr. Le général Vandamme, qui commandait l'arrière-garde, courut les mêmes dangers.

Le corps d'armée des Grisons n'était pas au bout de ses peines. Sur la demande de Brune, Macdonald remonta la Valteline pour attaquer le mont Tonnal et passer dans le val Canonica. Accueilli par un feu meurtrier, sur des pentes à peine accessibles, il se décida à descendre dans la vallée de la Chiesa et fit sa jonction vers la Rocca-d'Anfo avec la brigade Lecchi, détachée de l'armée de Brune.

Brune était, comme nous l'avons dit, à la tête d'une belle armée de 80,000 hommes répartis en trois corps, savoir : la droite sous Dupont, le centre commandé par Suchet, la gauche aux ordres de Moncey. Une avant-garde indépendante était commandée par Delmas. Deux divisions, l'une de grosse cavalerie, l'autre de dragons, formaient, sous le général Davout, une réserve de cavalerie ; enfin, Marmont commandait l'artillerie, nombreuse et très belle.

Il s'agissait de forcer le passage du Mincio, dont les Autrichiens bordaient la rive gauche, ayant entre Valeggio et Borghetto un pont avec double tête de pont, qui leur permettait d'agir sur les deux rives. Brune choisit deux points de passage : Pozzolo, au-dessous du pont des Autrichiens, Mozembano, au-dessus du même pont. Dans sa pensée, Mozembano devait être le véritable passage, celui de Pozzolo n'étant qu'une démonstration ; mais on ne fut pas prêt, à Mozembano, pour le jour fixé, 23 décembre. Aucun contre-ordre ne fut donné au général Dupont pour Pozzolo ; il força le passage, se trouva seul sur la rive gauche et courut les

plus grands dangers. Suchet, avec une partie du centre, s'empressa de le secourir ; mais les Autrichiens pouvant à volonté se porter sur une des portions de l'armée coupée en deux, la situation devint critique. La vive résistance des troupes de Dupont et de Suchet, l'intervention de Davout avec une division de cavalerie, conjurèrent le danger.

Le lendemain, 24 décembre, Brune fit encore, à Mozembano, un passage en règle, opération complètement inutile, puisque l'armée avait pris définitivement pied sur la rive gauche. Ayant ainsi compliqué, comme à plaisir, le passage du Mincio, Brune marcha lentement sur l'Adige, qu'il franchit seulement le 1^{er} janvier. Moncey remonta la vallée de l'Adige pour donner la main à Macdonald ; le corps autrichien de Laudon se trouvait ainsi pris entre deux feux : ce général s'en tira par un subterfuge, en affirmant qu'un armistice avait été conclu, et put ainsi rejoindre l'armée de Bellegarde. L'armistice, prématurément annoncé, fut conclu à Trévise. Brune oublia d'y stipuler la reddition de Mantoue ; mais Bonaparte ne ratifia la convention que sous cette condition.

La paix fut signée à Lunéville, le 9 février 1801, entre la France et l'Autriche. La guerre continua avec l'Angleterre. Déjà le général Vaubois, enfermé dans Malte avec une garnison insuffisante, bloqué par une flotte et une armée anglaises, réduit à la plus affreuse disette, avait signé, le 5 septembre 1800, une capitulation aux termes de laquelle les Anglais avaient pris possession de cette île, si brillamment conquise au début de l'expédition d'Égypte. Le moment approchait où la France allait perdre l'Égypte elle-même. A la mort de Kléber, le commandement intérimaire de l'armée revenait de droit au plus ancien des généraux de division, qui se trouva être le plus incapable de tous, l'inepte Menou, méprisé des soldats et dénué de toute espèce de talents militaires. On espérait que le premier consul, qui connaissait parfaitement les généraux d'Égypte, appellerait au commandement définitif Reynier, désigné par la voix publique et par sa haute capacité. Mais Bonaparte n'aimait pas cet ancien ami de Kléber, et il confirma les pouvoirs de Menou, qui avait su le gagner par ses flatteries. Faute énorme, dont la conséquence fut la perte de l'Égypte.

Les Anglais et les Turcs, qui se tenaient tranquilles depuis la bataille d'Héliopolis, reprirent bon espoir en voyant quel triste successeur était donné à Kléber.

Le grand vizir qui, après sa défaite, était retourné en Syrie, réorganisa son armée, et les Anglais préparèrent, à Rhodes, une formidable expédition dont

le but était de jeter dans la presqu'île d'Aboukir un corps de débarquement de 12,000 hommes. Menou ne tint aucun compte des avertissements que lui donna à ce sujet Mourad-Bey, devenu l'allié des Français, ni des conseils des généraux sous ses ordres qui l'engageaient à concentrer des forces pour résister à l'orage qui le menaçait. Le général Friant, qui commandait à Alexandrie, ne cessait de réclamer, inutilement, contre l'insuffisance des ressources mises à sa disposition.

Le 1^{er} mars, la flotte anglaise parut à l'ouest d'Alexandrie et arriva pendant la nuit dans la rade d'Aboukir. Le général Friant s'y était déjà porté avec toutes ses troupes, 1,500 hommes d'infanterie et 180 chevaux, et repoussa, le 3 mars, une première tentative de débarquement ; mais, le 8 mars, une ligne de chaloupes et d'embarcations se dirigea vers la côte et put mettre à terre d'un seul coup 6,000 hommes protégés par le feu des chaloupes canonnières. Friant, malgré l'infériorité de ses forces, résista énergiquement. Sa droite tint bon, mais sa gauche, écrasée par le feu des chaloupes, fut repoussée, et il se vit forcé d'ordonner la retraite.

Quelques jours après, le général Lanusse, expédié par Menou, à la première nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise, avec une partie de sa division et un régiment de chasseurs à cheval, s'entendit avec Friant pour attaquer l'armée anglaise, qui n'était pas encore complètement installée dans la presqu'île : cette attaque, tentée le 13 mars, avec des forces insuffisantes, ne réussit pas ; le fort d'Aboukir, dont la garnison était trop faible et l'armement presque nul, capitula le 18.

Menou, qui était resté sept jours immobile au Caire, après le premier appel de Friant, arriva au camp sous Alexandrie, le 18 au soir, avec les divisions Reynier et Rampon, et l'attaque des Anglais fut décidée pour le 21.

L'armée anglaise était très supérieure en nombre aux troupes françaises, mais elle n'avait pas de cavalerie et seulement 12 pièces attelées. Les redoutes contenaient 30 pièces de position, et les chaloupes canonnières portaient une nombreuse artillerie. D'après le plan dressé par les généraux Lanusse et Reynier, et accepté par Menou, l'effort principal devait porter sur la droite des Anglais : Lanusse, qui en était chargé, fut tué au moment où il entraînait ses troupes, et sa mort mit le désordre dans sa division. Rampon, au centre, lutta énergiquement, mais fut repoussé par le feu terrible de la ligne anglaise. Reynier, à droite, attendit vainement l'ordre de se porter en avant, et lorsqu'il s'y décida de lui-même, il fut arrêté par le

désastre de la cavalerie, à laquelle Menou qui, jusque-là, avait assisté à la bataille comme s'il n'y eût pas été intéressé, venait d'ordonner la charge la plus intempestive.

Le général Roize, qui la commandait, avait essayé quelques observations. Devant l'ordre impératif du général en chef : « Mes amis, dit-il à ses cavaliers, on nous envoie à la gloire et à la mort, marchons ! » Le général Boussard, chargeant en première ligne avec les 3^e et 14^e dragons, culbuta l'infanterie anglaise ; mais, écrasé par le feu des redoutes, il fut obligé de battre en retraite, grièvement blessé lui-même. Le général Roize chargea alors en désespéré avec sa seconde ligne, et pénétra dans le camp anglais ; mais ses cavaliers furent arrêtés par dès trous de loup, des chausse-trapes et des cordes entrelacées. Roize fut tué en combattant comme un lion : un officier de dragons blessa mortellement le général Abercrombie, commandant en chef l'armée anglaise, en luttant avec lui dans sa tente.

La bataille de Canope n'avait donné la victoire à aucun des deux partis : l'armée française l'eût certainement remportée si elle avait été commandée. En somme, cette bataille décida du sort de l'Égypte. Menou s'enferma dans Alexandrie, avec 6,000 hommes, envoya son chef d'état-major Lagrange occuper Ramanieh, avec 4,000 hommes pour maintenir les communications entre Alexandrie et le Caire, et prescrivit au général Belliard de réunir au Caire les troupes de la haute Égypte, de Suez, de Belbeis, etc. ; mais le général Lagrange, à l'approche de l'armée anglaise, se retira de Ramanieh sur le Caire, en laissant dans le fort une garnison, qui capitula à la première sommation. Belliard, après une tentative de marche au devant de l'armée turque, resta enfermé dans le Caire, où bientôt arriva l'armée anglaise, et conclut, avec le commandant de cette armée, le 19 juin, une convention aux termes de laquelle les 14,000 hommes qui occupaient le Caire devaient être embarqués pour Toulon, dans la rade d'Aboukir, avec leurs armes, leurs canons et leurs drapeaux.

Après avoir jeté feu et flammes contre cette convention, Menou en signa une semblable pour Alexandrie, le 2 septembre. L'Égypte était perdue : elle était une pierre d'achoppement dans les négociations pour la paix avec l'Angleterre, et peut-être ce dénouement eut-il pour conséquence la conclusion du traité d'Amiens, dont les préliminaires furent signés à Londres, le 1^{er} octobre 1801, et qui porte lui-même la date du 27 mars 1802.





CHAPITRE X

BOULOGNE, ULM, AUSTERLITZ

Les préliminaires du traité de paix avec l'Angleterre étaient à peine signés, que Bonaparte fit partir pour Saint-Domingue l'expédition destinée à ramener sous l'autorité effective de la métropole cette riche colonie, soumise pour le moment au pouvoir absolu et indépendant du nègre Toussaint-Louverture. Le commandement en fut confié au général Leclerc, beau-frère du premier consul, nommé capitaine général de Saint-Domingue. Le corps de débarquement comprenait 22,000 hommes, presque tous provenant de l'ancienne armée d'Allemagne. Des généraux distingués, Dugua, Hatry, Watrin, Rochambeau, Boudet, devaient seconder Leclerc.

L'île fut assez rapidement conquise, malgré la difficulté de marcher dans un pays accidenté, privé de routes, sous un climat brûlant. Deux combats peuvent surtout être cités comme remarquables : l'enlèvement de la Ravine aux Couleuvres par la division Rochambeau, et la prise du fort de la Crête à Pierrot, par les divisions Rochambeau, Dufour et Hardy. Tous les chefs des noirs, y compris Toussaint-Louverture lui-même, déposèrent les armes, et Leclerc s'occupa, avec autant de sagesse que de succès, d'organiser l'administration de la colonie ; mais au mois d'août, la fièvre jaune se déclara avec une violence inaccoutumée. En deux mois, l'armée perdit 15,000 hommes, dont 20 généraux. Réduite à 6,000 hommes, malgré les

renforts qu'elle avait reçus, elle était hors d'état de suffire à sa tâche ; les noirs commencèrent à s'agiter, et, pour prévenir la révolte, Leclerc fit saisir et embarquer pour l'Europe, Toussaint-Louverture, qui mourut en captivité au fort de Joux.

Tout semblait encore une fois calmé, lorsque Leclerc succomba lui-même à l'épidémie et fut remplacé par Rochambeau, officier général des plus capables, mais détestant cordialement, par suite d'un long séjour aux colonies, les nègres et les mulâtres. La révolte devint en un instant générale, et Rochambeau déploya pour la réprimer la plus grande activité. La rupture du traité d'Amiens le priva de l'espoir, de recevoir des renforts. Il fut réduit à s'enfermer dans la ville du Cap avec les 2,000 hommes valides qui lui restaient ; bloqué par mer par une escadre anglaise, assiégé sur terre par Dessalines, le successeur de Toussaint, il entra en arrangement avec ce dernier, et il fut convenu entre eux que les Français évacueraient la ville et les forts dans l'espace de dix jours pour s'embarquer.

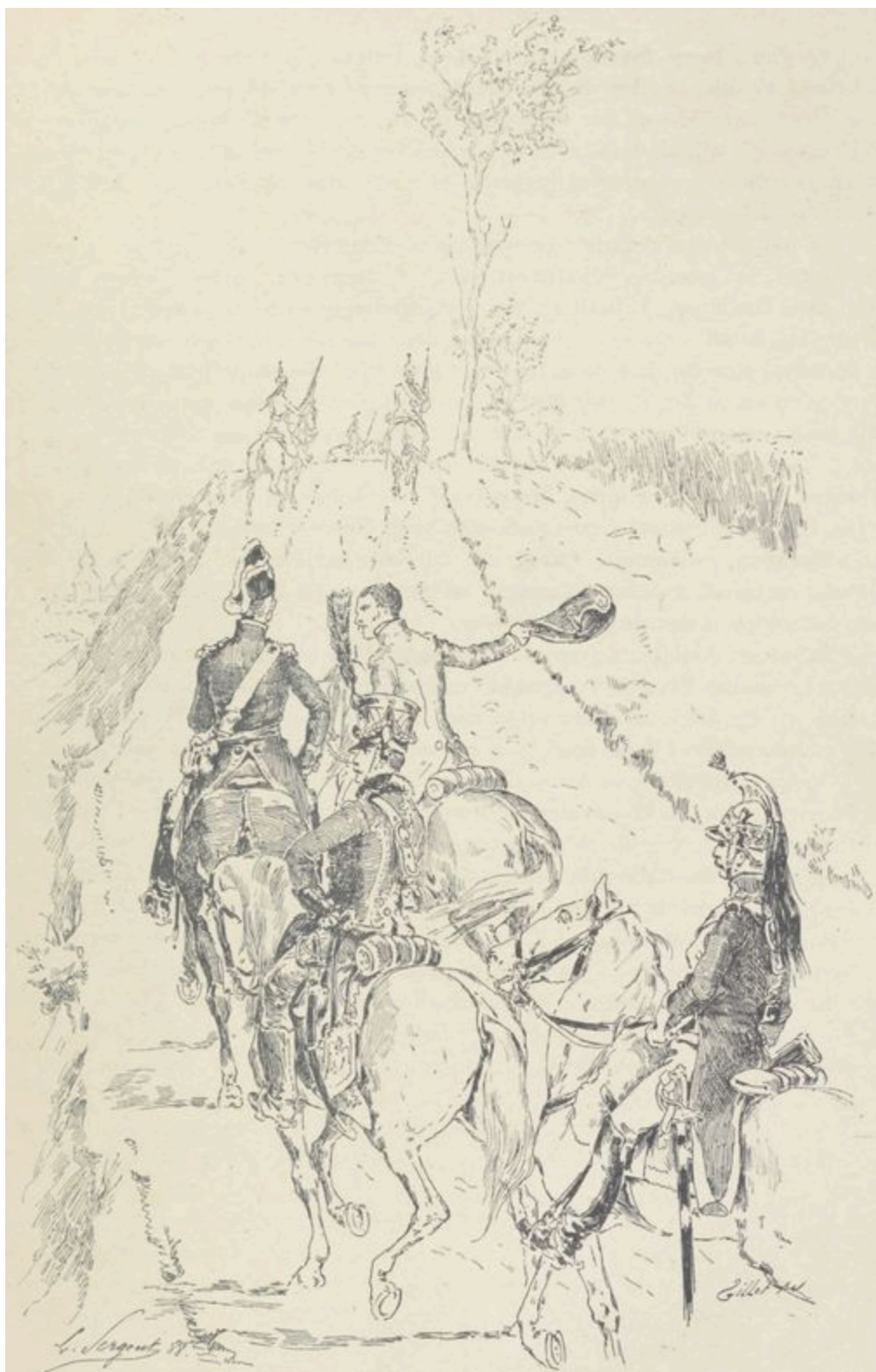
Au bout de cinq jours, l'embarquement était terminé, mais le blocus était si resserré, que les bâtiments ne purent sortir du port ; et, comme Dessalines menaçait de tirer sur eux à boulets rouges, force fut à Rochambeau de se rendre aux Anglais, avec son armée et sa flotte ; il fut emmené prisonnier à la Jamaïque avec tout ce qui lui restait de monde. Ainsi fut perdue la colonie de Saint-Domingue, après une des expéditions les plus désastreuses dont l'histoire fasse mention. Richepanse, envoyé à la Guadeloupe, était parvenu à faire rentrer les noirs dans l'obéissance, mais il succomba, lui aussi, à la fièvre jaune, privant ainsi la France d'un de ses meilleurs généraux.

La rupture du traité d'Amiens, consommée le 12 mai 1803, ramena les esprits vers l'idée d'une invasion en Angleterre, qui avait déjà reçu en 1801 un commencement d'exécution. Cette fois, Bonaparte voulut donner à l'armée de débarquement une force en rapport avec sa destination. Un corps d'armée de 25,000 hommes était déjà réuni entre Nimègue et Breda pour entrer en Hanovre. Six camps furent créés pour recevoir chacun le même effectif, savoir : à Utrecht, à Gand, à Saint-Omer, à Compiègne, à Brest et à Bayonne. Chacun de ces camps reçut un parc d'artillerie et deux ou trois régiments de cavalerie légère. Les régiments de dragons furent groupés en quatre divisions réparties dans le voisinage des côtes pour être embarqués sans chevaux, avec leurs selles et leurs brides, et être montés plus tard sur les chevaux pris à l'ennemi.

Bientôt, l'ensemble des troupes réunies dans les camps prit le nom d'Armée des côtes de l'Océan, et les camps furent progressivement rapprochés de la côte. Ainsi le camp de Gand devint successivement camp de Bruges et camp d'Ostende, constituant l'aile droite de l'armée ; le camp de Saint-Omer ou centre de l'armée, fut transféré à Boulogne ; le camp de Compiègne ou aile gauche, devint le camp de Montreuil, puis le camp d'Étaples.

Les préparatifs maritimes demandant beaucoup plus de temps que l'organisation de l'armée de terre, celle-ci fut portée à un point voisin de la perfection. Devenu maître des destinées de la France par l'institution du consulat à vie, et souverain absolu par la proclamation de l'Empire, Napoléon ne rencontrait plus d'obstacle à la mise à exécution de ses plans gigantesques.

L'armée, si belle au mois de janvier 1801, avait perdu rapidement, après la paix, un nombre considérable de soldats anciens et d'excellents sous-officiers rentrés dans leurs foyers ; les officiers, fatigués par de rudes campagnes, habitués au laisser-aller du service de guerre, s'étaient pliés difficilement au service de garnison et aux exigences de l'instruction. Il fallait amalgamer ce qui restait de soldats faits avec les jeunes conscrits, créer de nouveaux cadres de sous-officiers, épurer et instruire le cadre des officiers, en éliminant les éléments défectueux.



La plupart des grands généraux de la République, et d'autres encore qui donnaient de grandes espérances, avaient disparu : Hoche, Kléber, Desaix,

Marceau, Beaupuy, Abbatucci, Joubert, Richepanse avaient succombé sur le champ de bataille ou sous le poignard des assassins, ou sous les étreintes de la maladie ; Moreau, jeté dans les voies tortueuses de la politique, et coupable, quoiqu'on en ait dit, d'avoir tout au moins pactisé avec des conspirateurs, était allé languir dans l'exil, d'où il ne devait sortir que pour déshonorer son grand nom. Les généraux liés à lui par les nœuds de l'amitié et de la confraternité d'armes, tels que Lecourbe, Macdonald, Dessolles, étaient en disgrâce complète. D'autres, comme Gouvion-Saint-Cyr et Reynier, étaient vus d'un mauvais oeil. Masséna, mécontent d'avoir été secouru tardivement quand il défendait Gènes, se tenait à l'écart ; Lannes, lui-même, avait déplu par la franchise de son caractère et ses propos frondeurs.

Napoléon donna les grands commandements à des hommes dignes de les exercer, comme l'avenir le prouva, mais signalés surtout alors par leur dévouement. Le fidèle Berthier resta chef d'état-major général. Davout, Soult et Ney commandèrent l'aile droite, le centre et l'aile gauche de l'armée des côtes de l'Océan ; Marmont, le camp d'Utrecht ; Mortier, l'armée destinée à envahir le Hanovre ; Murât, la cavalerie ; Augereau, le camp de Brest ; Lannes, un instant mis de côté, puis rentré en faveur, dut commander les réserves ; Jourdan fut envoyé en Italie pour servir de mentor au prince Eugène ; Saint-Cyr fut chargé de contenir le royaume de Naples avec un corps d'armée.

Parmi les institutions de l'ancienne monarchie, relevées pour accroître la splendeur de l'Empire, figurait la dignité militaire de maréchal de France ; elle fut conférée à quatorze généraux en activité et à quatre généraux sénateurs. Les maréchaux formèrent la grande noblesse du nouveau régime. Les premiers nommés furent Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Bernadotte, Augereau, Lannes, Brune, Soult, Mortier, Ney, Davout et Bessièrès, et parmi les sénateurs, Kellermann, Lefebvre, Serrurier, Pérignon. Il manquait tout au moins sur cette liste les noms de Gouvion-Saint-Cyr, Lecourbe et Macdonald.

La Révolution savait supprimé tous les ordres de chevalerie, tels que l'ordre du Saint-Esprit et celui de Saint-Louis. Napoléon établit sur des bases nouvelles l'ordre de la Légion d'honneur, destiné à récompenser les services civils comme les services militaires. Le patriotisme avait animé les défenseurs de la République ; Napoléon y substitua de nouveaux mobiles :

le dévouement à sa personne, l'amour de la gloire, l'ambition, et aussi le culte du drapeau.

Sous l'ancienne monarchie, chaque régiment avait ses drapeaux particuliers. Le drapeau blanc, enseigne du pouvoir royal, n'était porté que par la première compagnie du régiment colonel-général de chaque arme. Après la Révolution, le drapeau tricolore devint le drapeau de tous. Les premiers drapeaux, donnés pour la plupart aux régiments par les municipalités des villes de garnison, n'eurent pas de type bien arrêté. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, fit distribuer aux demi-brigades de nouveaux drapeaux, sur lesquels étaient inscrits les noms des principales affaires auxquelles avaient assisté ces demi-brigades, et pour quelques-unes des légendes rappelant des faits honorables ou glorieux. La 57^e, par exemple, avait inscrit sur son drapeau ces mots : La Terrible, surnom qui lui avait été donné après la bataille de la Favorite. Le Directoire ordonna le versement de ces drapeaux irréguliers dans les magasins, et le retour aux drapeaux primitifs. Napoléon donna aux régiments de l'Empire, à l'instar des anciennes légions romaines, les aigles, c'est-à-dire des enseignes dont la hampe était surmontée de l'aigle aux ailes déployées, et dont la banderole ou partie flottante, en soie tricolore, portait, brodées en lettres d'or, les principales batailles.

Le séjour dans les camps eut, sur la valeur de l'armée, une influence incontestable. Les tentes manquaient ; on installa les troupes dans des baraques construites avec des matériaux qui variaient d'une région à l'autre : à Ostende, des-bois légers, de la paille, des roseaux ; à Boulogne, de fortes charpentes avec murs en pierres sèches et torchis ; à Utrecht seulement, les troupes furent campées ; on les occupa partout à des travaux de terrassement, et on les exerça aux manœuvres, depuis l'école du soldat jusqu'aux évolutions de ligne. L'armée y acquit une qualité qui, parmi tant d'autres qu'elle possédait, lui avait un peu fait défaut jusque-là : elle devint manœuvrière.

Il faut observer cependant que l'instruction ne fut pas uniforme, et que dans chaque corps d'armée on interpréta d'une façon particulière les bases générales du règlement. Plusieurs généraux, tels que Ney, Soult, Davout, Marmont, sortirent de là des tacticiens émérites. Enfin les commandants de corps d'armée y apprirent à connaître et à apprécier les généraux et les colonels placés sous leurs ordres.

Le premier acte d'hostilité sur terre fut la conquête du Hanovre. Mortier fut chargé de cette opération. Les troupes hanovriennes étaient hors d'état de résister à son corps d'armée ; leur chef, le maréchal de Walmoden, consentit à une capitulation aux termes de laquelle tous les soldats furent renvoyés dans leurs foyers après avoir rendu leurs armes et le matériel de guerre. Les magnifiques chevaux de la cavalerie hanovrienne servirent à remonter la cavalerie française.

Tout était prêt depuis longtemps pour l'expédition, et Napoléon n'attendait plus, pour ordonner l'embarquement définitif de l'armée des côtes de l'Océan, que la nouvelle de la sortie de l'escadre de Brest. Déjà les divisions du camp d'Utrecht étaient embarquées à bord de la flotte du Texel, lorsque l'empereur fut informé par le ministre de la Marine que l'amiral Villeneuve venait de rentrer dans le port de Cadix, et qu'en conséquence, l'amiral Gantheaume ne pouvait sortir de Brest. C'était la ruine du plan d'invasion de l'Angleterre. Après un vif mouvement d'irritation, Napoléon décida immédiatement la guerre contre l'Autriche, et, dans une nuit restée célèbre, dicta sans désespérer à Daru tout ce qui était relatif à l'organisation et à la marche vers le Rhin des troupes des côtes de l'Océan, qui prirent alors le nom de grande armée.

La grande armée, qui devait laisser dans l'histoire une trace ineffaçable, comprenait sept corps d'armée, une réserve de cavalerie et une réserve mixte formée par la garde impériale :

Le 1^{er} corps, commandé par le maréchal Bernadotte, était composé des troupes de l'armée du Hanovre : deux divisions d'infanterie (Drouet et Rivaud), une division de cavalerie (Kellermann). D'après les ordres secrets de Napoléon, ce corps dut se concentrer immédiatement à Göttingen.

Le 2^e corps, général Marmont ; troupes du camp d'Utrecht : deux divisions d'infanterie française (Grouchy et Boudet), une division hollandaise (Dumonceau), une division de cavalerie légère (Lacoste). Marmont reçut en secret l'ordre de faire débarquer ce corps et de se tenir prêt à le diriger vers le Rhin.

Le 3^e corps, maréchal D'Avout ; troupes du camp d'Ambleuse : trois divisions d'infanterie (Friant, Gudin, Bisson), une brigade de cavalerie légère.

Le 4^e corps, maréchal Soult ; troupes du camp de Boulogne : trois divisions d'infanterie (Legrand, Vandamme, Saint-Hilaire), une brigade de

cavalerie légère.

Le 5^e corps, maréchal Lannes ; troupes du camp d'Étaples : deux divisions d'infanterie (Suchet et Gazan), la division de grenadiers réunis d'Oudinot, une division de cavalerie légère.

Le 6^e corps, maréchal Ney ; troupes du camp de Montreuil : trois divisions d'infanterie (Dupont, Malher et Loison), une brigade de cavalerie légère.

Le 7^e corps, maréchal Augereau ; troupes du camp de Brest : deux divisions d'infanterie (Maurice Mathieu et Desjardins), un régiment de chasseurs.

La réserve de cavalerie était placée sous les ordres du maréchal prince Murât, et comprenait : deux divisions de grosse cavalerie, cuirassiers et carabiniers (Nansouty et d'Hautpoul), quatre divisions de dragons (Klein, Beaumont, Bourcier et Walther), et une division de dragons à pied de huit bataillons. Les dragons à pied, commandés par le général Baraguay-d'Hilliers, étaient destinés à être montés avec les chevaux du pays ; enfin la garde comprenait six bataillons et neuf escadrons, commandés par le général Bessières.

En y joignant les troupes bavaoises, wurtembergeoises et badoises, la grande armée. devait compter plus de 225,000 hommes, dont 55,000 de cavalerie ; elle traînait avec elle 340 bouches à feu, proportion d'artillerie bien faible.

L'armée d'Italie, placée sous les ordres de Masséna, devait comprendre cinq divisions d'infanterie, une division de grenadiers de réserve et trois divisions de cavalerie ; enfin, le général Gouvion-Saint-Cyr commandait à Nappes une armée de 20,000 hommes.

A tout cela, la Russie et l'Autriche, unies par un traité d'alliance, avaient à opposer : 1^o l'armée autrichienne d'Italie, commandée par l'archiduc Charles, et forte de 140,000 hommes ; l'armée d'Allemagne, commandée par l'archiduc Ferdinand, mais dirigée, en réalité, par Mack, forte de 112,000 hommes ; l'armée du Tyrol, forte de 56,000 hommes ; deux armées russes, comprenant ensemble 115,000 hommes, sous les ordres de Kutusof.

Concentrée à Wels, sur la Traun, l'armée d'Allemagne était prête à franchir l'Inn. Le Gouvernement autrichien somma le roi de Bavière de lui remettre son armée ; la réponse se faisant attendre, les troupes de Mack franchirent l'Inn le 8 septembre 1805 et pénétrèrent en Bavière : l'électeur eut le temps de se réfugier à Wurtzbourg, avec son armée. Dès le 22

septembre, l'armée autrichienne, poursuivant sa marche, était installée sur l'Iller, la droite à Ulm, la gauche à Memmingen, faisant face aux débouchés de la Forêt-Noire. Un corps d'armée, commandé par le général Kienmayer, observait la rive gauche du Danube. Ainsi l'armée autrichienne avait augmenté la distance qui la séparait des armées russes.



Déjà, avant d'apprendre l'entrée des Autrichiens en Bavière, Napoléon avait mis ses troupes en mouvement. Les ordres de départ dataient du 26 août. Dès le 25 septembre, Marmont était à Mayence avec le 2^e corps qui rejoignait le 30, à Wurtzbourg, le corps de Bernadotte et l'armée bavaroise ; Davout était à Mannheim, Soult à Landau, Ney à Haguenau, Lannes à Brumath, la garde et la réserve de cavalerie à Strasbourg et aux environs ; Augereau était en marché de Brest sur Huningue.

Le plan de concentration imaginé par Napoléon consistait à porter sur le Danube son armée, jusque-là parallèle au Rhin, sur un front de 240 kilomètres environ, en serrant les corps d'armée les uns sur les autres et en pivotant sur la droite, qui décrivait elle-même un cercle autour des Alpes de Souabe. La cavalerie franchit le Rhin à Kehl et galopa sur la droite pour

masquer le mouvement des 6^e, 5^e, 4^e et 3^e corps, comme si elle eût voulu s'engager dans les défilés de la Forêt-Noire. Lannes passa également à Kehl, Ney à Strasbourg, Soult à Spire, Davout à Mannheim. Le 5 octobre, l'armée ne forma plus dans la plaine de Nordlingen qu'une seule ligne de 170,000 hommes sur un front de 60 kilomètres, parallèle au Danube.

Ce mouvement n'échappa point entièrement à Mack qui, trompé par les démonstrations de la cavalerie, avait cru d'abord à une attaque directe. Dès qu'il connut la présence des Français dans les plaines de la Franconie, il prit la résolution de faire face au Danube, mais il n'en eut pas le temps. Le Danube fut franchi le 6 et le 7 par tous les corps de la grande armée. Vandamme, culbutant les détachements qui gardaient le pont de Donawerth, rétablit ce pont, imparfaitement détruit ; et marcha sur Augsbourg. Murat, avec les dragons, suivit Vandamme et envoya la division Walther s'assurer à Rain du passage du Lech. Davout et Marmont passèrent à Neubourg, Bernadotte à Ingolstadt, Lannes à Donawerth. Le 6^e corps restait seul, avec deux divisions de dragons et de cuirassiers, sur la rive gauche.

Mack se décida à envoyer vers Donawerth le corps d'Auffenberg, fort de 8,000 hommes, pour attaquer les quelques troupes qu'il croyait avoir franchi le Danube ; en apprenant la vérité, il prit le parti d'exécuter un demi-tour complet en restant sur la ligne de l'Iller, face du côté de Munich. Le corps de Kienmayer, rappelé de la rive gauche, se dirigea vers cette ville. Auffenberg fut rappelé pour servir d'avant-garde à l'armée de Mack. Napoléon, voulant couper les communications entre Ulm et Augsbourg, prescrivit à Murat d'occuper Zumarshausen avec ses trois divisions de dragons, les cuirassiers de Nansouty et les grenadiers d'Oudinot. Au même moment, exécutant les ordres de Mack, Auffenberg se heurta contre la cavalerie française et prit ses dispositions pour défendre le bourg de Wertingen. Accueillis par une fusillade assez vive partant des maisons, les dragons de Murat mettent pied à terre pour en déloger les défenseurs, puis ils s'engagent au galop dans les rues du bourg, le traversent et trouvent l'infanterie ennemie formée en un seul carré, que flanquaient quatre escadrons de cuirassiers. Après plusieurs charges des dragons, les cuirassiers de Nansouty, suivis de près par les grenadiers d'Oudinot, enfoncent le carré. Les Autrichiens, mis en déroute, profitent de l'obscurité de la nuit pour se sauver par les bois, ayant perdu 3 à 400 tués ou blessés, 1,500 prisonniers, dont le général Auffenberg lui-même, 3 drapeaux et 6 canons.

Mack, se voyant alors prévenu au passage du Lech, prend la résolution de se porter sur la rive gauche du Danube par les ponts de Guntzbourg ; en même temps, Ney recevait de l'empereur l'ordre de remonter la rive gauche du Danube pour s'emparer de tous les ponts, de manière à pouvoir agir sur les deux rives. Il fait attaquer par la division Malher le pont de Guntzbourg, et par la division Loison celui de Reissembourg, situé à quelques kilomètres au-dessous. Malher est repoussé après un violent combat ; mais le 59^e régiment, de la division Loison, franchit le pont de Reissembourg, en passant sur les poutrelles. Le colonel Lacuée y trouve une mort glorieuse. Chargé par la cavalerie autrichienne, le 59^e, formé en carré, tient bon et tombe sur le flanc des troupes qui défendaient le pont de Guntzbourg. Ney devient alors maître de la ville et des ponts, et fait passer la division Loison sur la rive droite pour rejoindre le corps de Lannes.

Napoléon s'étant transporté à Augsbourg, afin de prendre des dispositions contre l'arrivée possible de l'armée russe, donna à Murat le commandement supérieur des corps de Lannes et de Ney. Murat, trop exclusivement préoccupé de la stricte exécution des instructions qui s'appliquaient à la concentration de l'armée sur la rive droite du Danube, en face de la. ligne de l'Iller, prescrivit à Ney de faire passer sur cette rive la totalité de son corps d'armée. Il ne tenait aucun compte de la possibilité de laisser échapper l'armée autrichienne par la rive gauche. C'est cependant ce qui faillit arriver.

Ney, après une violente altercation avec Murat, avait laissé la division Dupont dans ses positions, en la faisant appuyer par une brigade de dragons et par les dragons à pied de Baraguay-d'Hilliers, et lui avait donné l'ordre de se rapprocher des fortifications d'Ulm. Dupont marchait en conséquence, le 11 octobre, d'Albeck sur Ulm, lorsqu'il se trouva en présence d'une partie de l'armée autrichienne, forte de plus de 25,000 hommes, et il n'en avait que 6,000 ; comprenant que, s'il battait en retraite, il serait infailliblement écrasé, il se tira de ce pas difficile en attaquant audacieusement l'ennemi, qu'il refoula sur la place ; mais les dragons de Bourcier, chargés par quatorze escadrons, de cuirassiers, lâchèrent pied, et la cavalerie ennemie s'empara du grand parc d'artillerie et des bagages, que les dragons à pied n'étaient pas venus défendre. Au soir, Dupont regagna ses positions, emmenant. 4,000 prisonniers qu'il avait faits sur l'ennemi, et se retira plus en arrière, à Langenau. Les Autrichiens reprirent possession des ponts de Guntzbourg et d'Elchingen.

Napoléon, informé de ces événements pendant qu'il revenait d'Augsbourg, ordonna, pour le lendemain 24, une attaque générale, et prescrivit à Ney de reprendre, à tout prix, la position et le pont d'Elchingen. Le 14, au matin, Ney, en grande tenue, paré de toutes ses décorations, ayant de l'eau jusqu'au poitrail de son cheval, dirigeait lui-même, sous une pluie de balles et de mitraille, les tirailleurs qui jetaient des madriers sur les chevalets du pont restés debout ; quelques compagnies de voltigeurs et de grenadiers passaient sur la rive gauche et repoussaient les tirailleurs autrichiens. La brigade Vilatte, composée du 39^e de ligne et du 6^e léger, traverse le fleuve et, accueillie par un feu meurtrier, essaye en vain de déboucher ; mais, secondée par la seconde brigade de la division Loison, elle est bientôt maîtresse de toute la prairie au pied des hauteurs. Alors, Ney s'élance à la tête du 6^e léger, gravit les rues tortueuses et escarpées du village, occupe les maisons les unes après les autres et s'empare du couvent d'Elchingen. La ligne des Autrichiens est ainsi coupée en deux. La droite tient quelque temps, à la faveur d'un bois ; la gauche est rompue par les dragons et par les attaques audacieuses de la cavalerie légère de Ney, commandée par le colonel Colbert, dont les charges impétueuses changent la retraite en déroute. Pendant ce temps, Dupont, assailli à Langenau par les troupes de Werneck qui cherchaient à rentrer dans Ulm, les repoussait victorieusement. Cette journée coûtait aux Autrichiens plus de 4,000 hommes et valut plus tard, à Ney, le beau titre de duc d'Elchingen.

A l'autre extrémité de la ligne de l'Iller, le général Spangen capitulait à Memmingen, rendant au maréchal Soult cette place et 6,000 prisonniers.

Rejetés dans Ulm, les généraux autrichiens perdaient leur temps en récriminations et en discussions. L'archiduc Ferdinand parvenait cependant à sortir de la place et rejoignait Werneck : ils emmenaient ensemble 20,000 hommes. Mack restait dans Ulm avec 30,000 hommes. Le lendemain 15, Murat traversa le Danube avec trois divisions de dragons et alla former, avec la cavalerie légère de Ney, la droite de la ligne d'investissement. Ney et ses trois divisions s'établirent à sa gauche. Lannes et son corps d'armée formèrent le demi-cercle : les grenadiers d'Oudinot et la garde se placèrent en réserve sur la rive gauche ; Marmont et les dragons de Beaumont resserrèrent la place sur la rive droite ; Soult vint les appuyer.

L'assaut fut immédiatement donné aux fortifications de la rive droite. Ney, s'emparant de la principale redoute du Michelsberg et des retranchements de l'ouest, rejetait les Autrichiens dans le faubourg ; le

général Suchet, du corps de Lannes, refoulait les défenseurs du Frauenberg jusque sur les remparts et lançait le 17^e léger à l'assaut ; mais ce régiment n'était pas soutenu et perdait beaucoup d'hommes faits prisonniers, y compris son colonel Vedel.

Napoléon n'avait pas voulu prendre Ulm d'assaut ; le lendemain il faisait sommer Mack de se rendre. Après quelques tergiversations, la capitulation fut conclue le 17, entre Berthier et Mack. Elle portait que si ce dernier n'était pas secouru avant le 25 octobre, il s'engageait à remettre la place aux Français, la garnison défilant avec les honneurs de la guerre, pour être emmenée prisonnière. - Deux jours après, Napoléon fit mander Mack à son quartier général et l'engagea à abréger un délai qui ne pouvait avoir d'autre résultat que d'imposer aux deux armées des privations inutiles ; le général autrichien consentit à rendre la place le lendemain, sous la condition illusoire que le corps du maréchal Ney serait immobilisé devant ses murs jusqu'au 25.

Le lendemain, 20 octobre, les 30,000 hommes qui restaient dans Ulm défilèrent devant l'armée française, rangée en bataille au Michelsberg. Mack, de retour à Vienne, paya pour tous les généraux autrichiens ; il fut condamné par un conseil de guerre à la perte de tous ses grades et dignités.

Les troupes sorties d'Ulm avec l'archiduc Ferdinand et Werneck ne furent pas plus heureuses que celles qui étaient restées sous les ordres de Mack. Dès le 16, Napoléon lançait à leur poursuite Murat, avec la division de dragons Klein, les chasseurs de la garde, le 1^{er} hussards, la brigade de chasseurs Fauconnet et la division Dupont ; il y joignait bientôt les grenadiers d'Oudinot et les deux régiments de carabiniers. Jamais poursuite ne fut menée avec une plus infatigable ardeur. En cinq jours, du 16 au 20 octobre, le détachement de Murât exécuta une course de 45 lieues : il livra huit grands combats, fit plus de 15,000 prisonniers, s'empara de 128 canons, 5 à 600 caissons, et reprit à l'ennemi le grand parc et le trésor de l'armée, dont il s'était emparé pendant le combat d'Haslach. Grâce au dévouement de ses troupes, qui soutinrent à Furth, près de Nuremberg, un combat acharné, l'archiduc Ferdinand put gagner Ratisbonne et les frontières de Bohême, avec 1,700 cavaliers et 560 artilleurs, derniers débris de l'armée du Danube. Les chasseurs de la garde et le 2^e carabiniers s'étaient couverts de gloire au combat de Furth.



Pendant ce temps, les avant-gardes française et bavaroise de Bernadotte, commandées par les généraux Kellermann et de Wrede, battaient les troupes de Kienmayer à Haag et à Wasserbourg, et les forçaient à se retirer derrière l'Inn, où elles étaient ralliées par la première armée russe, que commandait Kutusof, et qui était arrivée à Braunau depuis le 11 octobre. En y joignant quelques autres détachements autrichiens, Kutusof put disposer de 50,000 hommes avec lesquels il se préparait à marcher au secours de Mack, lorsqu'on apprit les événements d'Ulm. Il fut alors décidé qu'on se retirerait le plus lentement possible devant l'armée française, en disputant le passage des nombreux affluents de droite du Danube.

Kutusof, qui avait reçu de son souverain l'ordre de n'engager aucune affaire sérieuse avant d'être rejoint par la seconde armée russe, n'était pas disposé à se compromettre pour retarder l'entrée des Français dans Vienne. Ce qu'il craignait par-dessus tout, c'était de voir couper ses communications avec la Moravie, par où devait déboucher la seconde armée. Aussi la marche de Napoléon rencontra-t-elle peu d'obstacles. L'empereur prit cependant ses dispositions comme s'il eût dû avoir une grande bataille à livrer.

Attentif à tout ce qui pouvait menacer ses flancs, il avait dirigé sur le Tyrol le corps de Ney, rejoint plus tard par celui d'Augereau. Il eut soin, en outre, de tenir un de ses corps d'armée sur le revers septentrional des montagnes. Ce fut d'abord Bernadotte à Salzbourg, puis Davout sur la route de Leoben, puis Marmont plus au sud encore, pour observer les débouchés de la Carinthie et de la Styrie.

Pour observer la rive gauche, Napoléon réunit sous le commandement du maréchal Mortier les trois divisions Gazan, Dupont et Dumonceau, avec les dragons de Klein ; et, comme ce corps, séparé du reste de l'armée par le Danube, pouvait être exposé à de grands dangers, il le fit suivre par la flottille aux ordres du capitaine de frégate de Lostanges, qui devait descendre le Danube en se maintenant à sa hauteur, pour la mettre en communication constante avec la rive droite.

Cette marche sur Vienne, tout en s'exécutant avec une rapidité sans pareille, donna lieu cependant à quelques combats remarquables. Le passage de l'Inn fut forcé à Mühldorf par Davout, suivi de Murat. Celui-ci, courant alors avec l'avant-garde ; composée de la division de dragons Beaumont et du 1^{er} chasseurs du corps de Davout, se heurta, à Ried, à une arrière-garde de 5,000 hommes. « Voir l'ennemi et le charger, pour lui ce fut tout un, » dit le Bulletin de la grande armée. Le 1^{er} chasseurs était commandé par un officier destiné à devenir un de nos premiers généraux de cavalerie, l'illustre Montbrun. Il se jeta à corps perdu sur les Autrichiens, les refoula en désordre sur les hauteurs qui dominent Ried ; mais l'infanterie, se ralliant sur ces hauteurs, tint ferme jusqu'à l'arrivée des dragons qui, la chargeant vigoureusement, la forcèrent à la retraite ; elle se sauva par les bois, laissant 500 prisonniers aux mains du 1^{er} chasseurs et du 8^e dragons. Le lendemain Murat, appuyé cette fois par la division d'infanterie Bisson, attaqua de nouveau, à Lembach, l'arrière-garde autrichienne, soutenue elle-même par 8,000 Russes. La lutte fut des plus vives ; les Russes, culbutés par plusieurs charges des dragons et du 1^{er} chasseurs, se réfugièrent sur l'autre côté de la Traun. Bisson fut grièvement blessé et dut remettre le commandement de sa division au général Caffarelli, aide de camp de l'empereur.

Le jour même du combat de Lembach, le 31 octobre, Kellermann, à la tête d'une division mixte qui formait l'avant-garde de Bernadotte, battait les Autrichiens à Pass-Lueg, dans le pays de Salzbourg, et, le lendemain, la

division bavaroise Deroi, dirigée sur Kuffstein pour concourir à l'occupation du Tyrol, enleva, de la façon la plus brillante, les retranchements du col de Lofer.

Les Autrichiens et les Russes se séparèrent. Merfeld, qui commandait les premiers, craignant d'être tourné, se jeta dans les montagnes pour aller rejoindre à Mariagzell la route de Leoben à Vienne. Kutusof continua de suivre la grande route. Son arrière-garde, commandée par Bagration, fut atteinte le 5 novembre, près d'Amstetten, par Murat, qui avait avec lui la cavalerie légère de Lannes et les grenadiers d'Oudinot. Bagration posta son infanterie dans les bois de sapins que traversait la route. Après plusieurs charges brillantes des 9^e et 10^e hussards, une lutte sanglante s'engagea entre les-fantassins russes et les grenadiers français. Marchant en ligne au-devant les uns des autres, sans céder d'une semelle, ils croisèrent la baïonnette et luttèrent à l'arme blanche jusqu'à extinction de forces. On a souvent prétendu que les engagements à la baïonnette étaient une fable ; personne, cependant, n'a jamais contesté la réalité de celui d'Amstetten. Les Russes, tout en s'attribuant la victoire, battirent précipitamment en retraite, poursuivis par Murat, qui leur enleva un millier de prisonniers. Le 7, un combat aussi vivement disputé eut lieu en avant de l'abbaye de Mölk, et l'avant-garde française prit possession de ce riche couvent, que l'empereur d'Autriche venait à peine de quitter, et où Napoléon installa son quartier général le 9.

Cependant Davout se dirigeait sur Mariagzell par des chemins épouvantables, et son corps d'armée exécutait, avec des difficultés inouïes, des marches de dix à douze heures au milieu des glaces et des fondrières. Son avant-garde attaqua à Mariagzell le corps de Merfeld ; il s'ensuivit une série de combats dans lesquels le 3^e corps enleva aux Autrichiens plus de 4,000 prisonniers, toute leur artillerie et leurs bagages. Merfeld, avec 2,000 hommes seulement, parvint à se réfugier en Hongrie.

Napoléon s'attendait à une grande bataille sur la position de Sankt-Polten. Kutusof trompa cet espoir en se dérochant habilement à la poursuite. Abandonnant la route de Vienne, il prit à gauche celle de Mautern où, après avoir traversé le Danube, il détruisit le pont derrière lui. Murat n'en continua pas moins de courir sur Vienne.

Ce mouvement de Kutusof faillit amener la perte totale du corps de Mortier. Celui-ci, dans son empressement à exécuter les ordres de l'empereur, avait singulièrement augmenté les périls de sa situation. Parti

sans attendre la flottille restée en arrière, il marchait avec la division Gazan, et se faisait suivre par ses deux autres divisions, séparées l'une de l'autre par une journée d'intervalle. Conduits par un chef d'état-major autrichien des plus habiles, le colonel Schmidt, les Russes parvinrent à envelopper complètement la division Gazan. Tandis que le gros de leur armée marchait au-devant d'elle en remontant la rive gauche du Danube, un corps se jetait dans la montagne, pour la prendre en flanc, et un autre corps venait, par un détour plus allongé, se poster derrière elle.

Croyant, d'après le rapport de faux espions, n'avoir devant lui qu'un détachement, Mortier aborda franchement la colonne russe, puis s'apercevant qu'il avait toute l'armée en tête, il voulut battre en retraite. C'est alors que, vivement assailli sur son flanc droit, il trouva derrière lui Diernstein occupé par l'ennemi. Les soldats de la division Gazan luttèrent avec l'énergie du désespoir pour se frayer un passage dans le bourg de Diernstein, éclairé par l'incendie. Mortier, l'épée à la main, les animait de son courage. Ils allaient succomber, quand la fusillade se fit entendre sur le derrière des Russes. C'était la division Dupont qui, accourue au bruit du canon, en doublant l'étape, venait au secours de Gazan. L'ennemi, pris entre deux feux, fut écrasé, et la colonne principale, contre laquelle s'était heurté tout d'abord Mortier, battit en retraite : ce qui n'empêcha pas les Russes de s'attribuer la victoire.

Napoléon fit cependant repasser le corps de Mortier sur la rive droite. Comme il n'y avait plus de raison pour ralentir la marche sur Vienne, Murât reçut l'ordre d'entrer dans la capitale de l'Autriche, précédé par la brigade de dragons de Sébastiani et suivi par Lannes avec les grenadiers d'Oudinot. L'empereur leur prescrivit en outre de chercher à tout prix à surprendre le passage des ponts sur le Danube.

Le succès de la tentative de Lannes et de Murat est un des faits de guerre les plus extraordinaires que l'on puisse citer. Le grand pont était gardé par un corps de 12,000 hommes posté sur la rive gauche et commandé par le prince d'Auerpsberg. Il y avait à la tête de ce pont un poste avancé prêt à détruire le tablier, et, sur la rive gauche, deux batteries de canons enfilèrent toute la longueur du pont. Lannes et Murât, arrivant à la tête de quelques pelotons du 1^{er} hussards, suivis d'un bataillon de grenadiers dissimulé dans les îles boisées à travers lesquelles circulent les petits bras du fleuve, amusèrent le poste avancé en demandant à parler au prince d'Auerpsberg sous le prétexte d'un armistice ; puis ils s'engagèrent sur le pont, comme

pour aller au-devant du prince, et tout à coup, firent signe aux grenadiers, qui débouchèrent au pas de charge et arrachèrent les boute-feu des mains des artificiers, tandis qu'eux-mêmes, prenant le galop, se précipitaient sur les canonniers de la rive gauche. Surpris, ceux-ci ne firent aucune résistance, les grenadiers accoururent en masse, et le prince d'Auerpsberg, paralysé par l'étonnement, ordonna la retraite. Ce coup de main fut un mélange de ruse, d'audace, de présence d'esprit et de précision.

La cavalerie et le corps de Lannes franchirent le Danube ; le général Milhaud, avec sa brigade de chasseurs, courut en avant et s'empara d'un parc d'artillerie de 130 canons. Napoléon s'installa au palais de Schœnbrunn, fit passer le corps de Soult sur la rive gauche pour soutenir Lannes et Murât, remplaça le corps de Mortier par celui de Bernadotte à Mautern, et plaça Davout en observation sur la route de Hongrie, se reliant par la division Gudin au corps de Marmont posté sur la route d'Italie, où l'on s'attendait à voir apparaître l'archiduc Charles.

Voici en effet ce qui s'était passé. Masséna était parvenu, à force d'activité et d'énergie, à réunir 40,000 hommes qu'il avait répartis en cinq divisions d'infanterie et trois divisions de cavalerie (chasseurs, dragons, cuirassiers). Conformément aux instructions de l'empereur, il avait disposé ses troupes sur deux lignes, de manière à pouvoir parer à toutes les entreprises de son adversaire. L'archiduc Charles avait sous ses ordres 100,000 hommes occupant toute la ligne de l'Adige, depuis Botzen jusqu'à l'embouchure. Le plus gros rassemblement gardait, sur la route de Vérone à Vicence, le fameux camp retranché de Caldiero. On ignore pourquoi le prince ne profita pas de son énorme supériorité pour attaquer Masséna. Quant à celui-ci, il avait ordre de ne pas s'engager avant d'être informé des progrès de la grande armée.



Ce fut lui cependant qui, pour empêcher l'archiduc d'envoyer des secours en Allemagne, prit l'initiative. Le 18 octobre au matin, la division Gardanne, franchissant de vive force le pont de San-Giorgio, prit pied sur la rive gauche, à la suite d'un combat qui coûta plus de 200 hommes aux Autrichiens. Une tête de pont fut immédiatement construite. En même temps, le général Verdier, lançant un pont de bateaux sur le bas Adige, y faisait passer quelques troupes ; mais ce n'était là qu'une démonstration, et, le soir venu, ces troupes furent ramenées sur la rive droite.

Du 19 au 29, les deux partis restèrent en présence sans rien tenter. L'archiduc s'appliqua à rendre inexpugnable la position de Caldiero, par des redoutes, des batteries et des retranchements palissadés. De son côté,

Masséna prenait toutes ses dispositions d'attaque, de sorte qu'en apprenant, le 28 au soir, la capitulation d'Ulm, il n'eut qu'à donner l'ordre d'exécution. La bataille des 29, 30 et 31 octobre, dite de Caldiero, fut sanglante et indécise ; les Autrichiens réussirent à garder leurs positions, mais sans pouvoir chasser les Français de celles qu'ils avaient prises en face d'eux. Le 1^{er} novembre, l'archiduc, rappelé en Allemagne, commença son mouvement de retraite ; son arrière-garde, commandée par le général Frimont, défendit le passage du Bacchiglione et de la Brenta. Masséna ne jugea pas à propos de la suivre au delà de la frontière des États vénitiens, et s'arrêta le 16 novembre sur l'Isonzo.

Le maréchal Ney laissé, comme nous l'avons vu, devant la place d'Ulm, fut destiné à occuper le Tyrol, avec son corps d'armée, réduit à 8,000 hommes. L'armée de l'archiduc Jean comprenait 30,000 hommes, mais elle était disséminée sur une ligne étendue. Entre les diverses routes qui pouvaient l'amener au cœur du pays, Ney choisit celle de la vallée de l'Inn, défendue par les retranchements de Scharnitz et de Luetasch. Attaqués le 3 novembre, les ouvrages de Scharnitz résistèrent d'abord à la division Malher, mais Loison força les défenseurs de Luetasch à mettre bas les armes. Le commandant de Scharnitz tenta alors de s'échapper, mais il fut cerné et réduit à capituler.

Le 5 novembre, Ney occupa Innsprück sans coup férir. Il s'y passa une scène touchante. Des soldats du 76^e, parcourant l'arsenal, aperçurent avec émotion des anciens drapeaux de leur régiment, tombés au pouvoir de l'ennemi dans une campagne précédente. La remise de ces vieux drapeaux leur fut faite solennellement par le général Loison. La forteresse de Kuffstein, sur l'Inn, fut occupée par la division bavaroise Deroi.

L'archiduc Jean reçut l'ordre d'évacuer le Tyrol pour rejoindre son frère Charles dans la Carinthie ; il y parvint avec le gros de ses forces ; mais la colonne de Jellachich, échappée d'Ulm, vigoureusement poussée par la division Malher, alla donner dans le corps d'armée d'Augereau, qui entrait dans le Tyrol par Brégenz. Prise de front et de revers, cette colonne, forte de 4,000 hommes, fut réduite à capituler.

Un autre corps, placé sous les ordres du prince de Rohan, faillit être plus heureux. Il culbuta les forces insuffisantes avec lesquelles le général Loison voulait lui barrer la route, et pénétra en Italie par la vallée de l'Adige ; mais le prince Eugène, qui commandait les troupes du blocus de Venise, et qui avait été prévenu par le maréchal Ney, envoya au-devant du prince de

Rohan le général Gouvion-Saint-Cyr avec les divisions Reynier et Lecchi. Atteint à Castel-Franco, le prince se défendit vigoureusement ; mais ayant perdu tout espoir de s'échapper, il capitula avec 6,000 hommes. 5,000 hommes abandonnés en Italie par l'archiduc Charles, sous les ordres du général Hillinger, eurent le même sort. Masséna, rassuré sur ses communications,, quitta la position de l'Isonzo le 1^{er} décembre et arriva le 6 à Laybach, où il apprit la nouvelle de la bataille d'Austerlitz. Ney, après avoir suivi l'archiduc Jean, était venu occuper la position de Klagenfurth. Les deux archiducs, ayant réuni à Laybach une armée de 80,000 hommes, se remirent en mouvement le 2 décembre, le jour même où la bataille d'Austerlitz mit fin à la guerre.

Revenons à la grande armée. Lancés sur la route de Vienne à Brunn, la cavalerie et les corps de Lannes et de Soult auraient dû détruire l'armée de Kutusof, ou tout au moins lui couper sa ligne de retraite sur la Moravie. C'est auprès d'Hollabrunn que se croisaient les routes suivies par les deux armées. Bagration, qui commandait l'avant-garde de Kutusof, s'y arrêta pour couvrir son mouvement. Murat se préparait à l'attaquer, lorsque le prince de Wintzingerode, aide de camp de l'empereur Alexandre, vint lui apprendre qu'un armistice avait été conclu entre les deux souverains. Murat, qui n'avait pas encore toute son infanterie dans la main, et qui ne demandait pas mieux que de gagner du temps, crut ou fit semblant de croire à cette communication, et les hostilités furent suspendues.

Napoléon adressa au chef de sa cavalerie les reproches les plus vifs et lui prescrivit d'attaquer sans retard. Mais Kutusof, couvert par le rideau de son arrière-garde, avait dérobé deux marches aux Français ; il ne restait en leur présence que les troupes de Bagration, quatre régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie. Au signal de Murât, les grenadiers d'Oudinot abordèrent résolument l'infanterie russe ; il était 5 heures du soir, la nuit vint promptement, et la lutte continua avec acharnement dans les ruelles du village de Schoengrabén, à la lueur des maisons incendiées. Les Russes se retirèrent enfin, ayant subi une perte de 3,000 hommes.

Les deux armées russes opérèrent leur jonction à Olmütz : elles comprenaient ensemble 75,000 hommes et donnaient, avec l'appoint de quelques détachements autrichiens, un total de 90,000 combattants. Les alliés résolurent de livrer bataille et se portèrent au-devant de Napoléon qui, après plusieurs combats d'avant-garde assez vifs, s'était avancé sur la route de Brunn à Olmütz. Les cosaques surprirent à Wischau les avant-postes de

la cavalerie légère du corps de Soult, et leur enlevèrent une centaine de prisonniers. Cette échauffourée fut célébrée comme une victoire dans le camp des alliés, d'autant que Napoléon, voyant ses adversaires venir au-devant de lui, crut devoir reculer pour les attendre dans une position choisie et y concentrer ses divisions, un peu dispersées pour le moment. Cette position est celle qui est devenue célèbre sous le nom d'Austerlitz, donné à la bataille du 2 décembre 1805. Napoléon s'établit dans l'intérieur de l'angle droit formé par la rencontre des routes de Brunn à Vienne et à Olmütz. Sa gauche débordait légèrement la route d'Olmütz et s'appuyait à un mamelon que les vieux soldats d'Égypte avaient surnommé le Santon ; le front de l'armée courait ensuite le long d'un petit ruisseau nommé le Goldbach, bordé de villages, et s'arrêtait sur la droite à une certaine distance des étangs de Menitz et de Saschau, comme pour donner à l'ennemi la tentation de tourner l'armée par la droite. L'empereur rappela à lui le corps de Bernadotte qui se trouvait à Iglau, sur la frontière de la Bohême et qui arriva le 1^{er} décembre, ainsi que celui de Davout qui ne put amener que la division Friant, rendue le 2 à 9 heures du soir à l'abbaye de Raygern, à 2 lieues de la droite de l'armée, après avoir parcouru 36 lieues en 48 heures.

Les alliés ne voulaient rien moins que tourner l'aile droite des Français en poussant vigoureusement l'aile gauche : quant au centre, ils le négligeaient, et c'est par là qu'ils devaient périr. Napoléon plaça à gauche le maréchal Lannes avec les divisions Suchet et Caffarelli ; au centre, Soult avec les divisions Vandamme et Saint-Hilaire ; à droite, la division Legrand, en attendant Davout et Friant. Bernadotte, avec les deux divisions Drouet et Rivaud, fut placé en réserve derrière Soult, ainsi que la garde impériale et les grenadiers d'Oudinot. Toute la cavalerie de réserve, sauf la division de dragons Bourcier, mise à la disposition de Davout, fut réunie à la gauche, sous les ordres de Murat, avec la cavalerie légère de Kellermann.

Telle était la disposition de l'armée française le soir du 1^{er} décembre. En face d'elle, le corps de Bagration et la division de cavalerie autrichienne du prince de Lichtenstein formaient la droite de l'armée alliée ; la gauche était composée de trois colonnes aux ordres de Doctorof, Langeron et Pribyschewski, sous le commandement supérieur de Buxhowden. Le centre comprenait la colonne de Kollowrath et la garde impériale russe sous les ordres du grand-duc Constantin. Le centre et la gauche occupaient le plateau de Pratzen, séparé de l'armée française par le ruisseau du Goldbach,

terminé du côté des étangs par des pentes rapides et s'abaissant en arrière par une pente douce jusqu'au village et au château d'Austerlitz, quartier général des souverains alliés. Les trois colonnes de Buxhowden devaient descendre dans la plaine et refouler le faible rideau de troupes qui s'étendait de ce côté pour passer entre l'armée française et les étangs.

Napoléon poussa la confiance jusqu'à dévoiler son plan dans l'ordre du jour qu'il adressa à son armée la veille de la bataille : « Les positions que nous occupons sont formidables, dit-il, et tandis qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc. » Legrand et Davout eurent pour instruction de céder lentement le terrain à droite. Soult se tint prêt à gravir le plateau de Pratzen aussitôt que les Russes en seraient descendus ; Bernadotte devait alors remplacer Soult en première ligne et tomber sur leurs derrières, tandis que Davout, arrêtant alors son mouvement de retraite, les attaquerait de front dans un vigoureux retour offensif. Quant à Lannes et à Murat, leur rôle consistait à résister énergiquement aux efforts de Bagration et à ne pas perdre un pouce de terrain.

Tout se passa comme il avait été prévu. « Jamais bataille, a dit Napoléon lui-même, ne fut moins disputée et plus décisive. » Il y eut, à gauche, comme une bataille à part, où Lannes et Murat se multiplièrent, où la cavalerie ne cessa de charger (la division Kellermann à elle seule chargea dix fois). Caffarelli avec sa division, aidée des cuirassiers de Nansouty et de la division Rivaud, du corps de Bernadotte, rejeta sur le centre une partie de l'aile de Bagration. La division Suchet, précédée par les cuirassiers de d'Hautpoul, poussa devant elle le reste de l'aile gauche russe. Puis, Murat et Lannes, victorieux, s'arrêtèrent pour attendre les événements ; leur rôle était rempli.

A notre droite, Legrand, d'abord trop faible, fut obligé, malgré sa vigoureuse résistance, de reculer plus vite qu'il n'aurait voulu ; mais Davout entra en ligne avec Friant et Bourcier : la lutte devint énergique, et rien n'égale la ténacité avec laquelle fut disputée cette position de l'extrême droite. Soult avait marché, comme à la manœuvre, sur le plateau de Pratzen, où la division Drouet, du corps de Bernadotte, vint se placer à sa gauche ; puis il exécuta un changement de front à droite et descendit sur les derrières des colonnes russes.

Il n'y eut sur le plateau de Pratzen qu'un instant d'incertitude : un combat rapide, mais sanglant, mit aux prises les cavaleries des deux gardes impériales. Celle des Russes avait profité d'un moment de désordre dans les

rangs de notre infanterie et avait surpris un bataillon du 4^e de ligne, qui fut forcé à une prompte retraite, en perdant son aigle. Napoléon lança contre les gardes russes les chasseurs et les mameluks de sa garde, sous les ordres de Rapp, puis Bessières avec les grenadiers à cheval ; l'engagement dura quelques minutes à peine : il fut décisif. Dès lors, la bataille était gagnée.

Davout se reporta en avant : les colonnes de Langeron et de Pribyschewski, prises entre deux feux, furent faites prisonnières ou jetées sur les étangs glacés. Doctorof essaya de résister avec sa colonne ; mais, canonné par 38 pièces, serré entre Davout, Vandamme et Saint-Hilaire, il n'eut bientôt plus pour se retirer que la digue étroite qui séparait les étangs. L'artillerie légère de la garde impériale, envoyée par Napoléon, tira sur ces colonnes profondes et brisa la glace des étangs, où des milliers d'hommes périrent, où l'on vit s'abîmer toute une colonne d'artillerie avec ses pièces, ses caissons et ses attelages. Jamais, dit un témoin oculaire, on ne vit un pareil désastre. La nuit vint pour arrêter la poursuite. Les Austro-Russes avaient perdu 35,000 hommes dont 20,000 prisonniers, 180 bouches à feu, 45 drapeaux. La perte des Français s'élevait à 6 ou 7,000 hommes.

Il semblait, le lendemain, qu'il n'y eût qu'à suivre, l'épée dans les reins, les débris de l'armée alliée pour achever de la détruire ; mais Murât, trompé par une fausse piste, lança sa cavalerie sur la route d'Olmütz, tandis que les vaincus se retiraient vers la Hongrie, à Gœding et à Holitsch. La piste retrouvée, Napoléon y dirigea en toute hâte Davout avec les divisions Friant et Gudin : le maréchal se préparait à attaquer les Russes au passage de la Morava, lorsqu'un ordre émané de Napoléon vint l'arrêter. Un armistice avait été signé entre l'empereur des Français et l'empereur d'Autriche : les Russes étaient libres de s'éloigner. Les négociations pour la paix définitive ne furent pas longues ; le traité fut signé à Presbourg, le 26 décembre. Il enlevait à l'Autriche tout ce qui lui restait en Italie, avec le Frioul et l'Istrie ; le Tyrol et le Vorarlberg, cédés à la Bavière, dont l'électeur devenait roi ; les enclaves de la Souabe à l'électeur de Wurtemberg qui, lui aussi, prenait le titre de roi, enfin le Brisgau et Constance au grand-duc de Bade.

Napoléon combla son armée de récompenses. Passant en revue la division Vandamme, quelques jours après la bataille, il s'arrêta devant le 4^e de ligne, dont le premier bataillon avait perdu son aigle : « Soldats, dit-il en s'adressant à ce bataillon, qu'avez-vous fait de l'aigle que je vous avais confiée ? » Le commandant du régiment répondit. que, le porte-drapeau

ayant été tué au milieu de la plus forte mêlée, on ne s'était pas aperçu de sa chute dans la fumée, et que, le bataillon ayant dû faire alors un mouvement, on n'avait connu que trop tard la perte de l'aigle. Il ajouta que le premier bataillon, voulant racheter cette perte, avait pris deux drapeaux à l'ennemi et en faisait hommage à l'empereur, espérant qu'on lui rendrait une aigle en échange. Après avoir hésité un instant : Sous-officiers et soldats, s'écria Napoléon, jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle, et que, si vous vous en étiez aperçus, vous vous seriez précipités pour la reprendre, ou que vous auriez péri sur le champ de bataille ; car un soldat qui a perdu son aigle a tout perdu. » — Nous le jurons. — « En ce cas, dit l'empereur en souriant, je vous rendrai votre aigle. »

C'est par des scènes de ce genre que Napoléon sut entretenir dans son armée le dévouement et l'esprit militaire.

Fidèles au plan que nous nous sommes tracé, nous n'avons pas parlé des événements maritimes de cette même année 1805. La bataille navale de Trafalgar, gagnée par l'illustre Nelson, qui trouva dans son triomphe la mort la plus glorieuse, avait cependant assuré à la marine anglaise une incontestable suprématie ; mais, sur le moment, le désastre de Trafalgar fut effacé pour la France dans les splendeurs du triomphe d'Austerlitz.





CHAPITRE XI

IÉNA, AUERSTÆDT, PULTUSK

L'Autriche, vaincue et écrasée ; s'était retirée de la coalition ; la Prusse, après avoir été un instant sur le point d'y entrer, était devenue, depuis la bataille d'Austerfîtz, et par suite de la cession qui lui avait été faite du Hanovre, l'alliée momentanée de Napoléon : mais il restait encore la Russie, le royaume de Naples et l'infatigable Angleterre. Napoléon résolut d'en finir tout d'abord avec Naples, d'en chasser la dynastie des Bourbons et d'y installer comme roi son propre frère Joseph. Masséna fut chargé d'en opérer la conquête avec une armée de 40,000 hommes, dont il avait le commandement effectif, sous l'autorité apparente de Joseph, revêtu du titre de lieutenant de l'empereur. Il divisa ses forces en trois corps d'armée, dont celui de droite, commandé par Reynier, marcha sur la forte place de Gaëte, tandis que la gauche, sous Gouvion-Saint-Cyr, prenait possession de Tarente et que le centre, conduit par Masséna lui-même, se dirigeait sur Capoue.

La famille royale se réfugia en Sicile, l'armée napolitaine s'enfonça dans les Calabres ; une convention, signée à Capoue, permit à Joseph d'entrer dans Naples, le 15 février : mais le prince de Hesse, Philippstadt, gouverneur de Gaëte, refusa de rendre cette place, une des plus fortes de l'Europe ; il fallut en faire le siège en règle. Commencé avec vigueur par

Reynier, ce siège fut continué par Masséna, avec toute l'énergie qui le caractérisait : il dura cependant cinq mois : deux brèches furent pratiquées dans les remparts, et les troupes françaises allaient donner l'assaut lorsque la place capitula le 18 juillet.

De graves événements s'étaient, dans l'intervalle, passés en Calabre. Reynier avait marché avec 4,000 hommes seulement contre une armée de 8,000 Anglais débarquée dans le golfe de Sainte-Euphémie : il avait été battu et forcé de se retirer dans l'intérieur des Calabres, où la plus grande énergie lui fut nécessaire pour se maintenir au milieu des populations insurgées, dans un pays difficile. La prise de Gaëte permit à Masséna de marcher sur la Calabre avec 7 ou 8,000 hommes. Les Anglais se retirèrent à son approche, et l'insurrection fut domptée par des mesures de rigueur.

Le deuxième corps de la grande armée avait été envoyé en Italie sous les ordres de Marmont, pour prendre possession des États de Venise. Le général Molitor, avec une partie de sa division, fut chargé d'occuper la Dalmatie. Lauriston dut se tenir avec une brigade d'infanterie dans la petite république de Raguse, qui séparait la Dalmatie de Cattaro, position importante dont s'étaient emparés les Russes, au mépris des traités. Lauriston fut bientôt bloqué dans Raguse par les Anglais, les Monténégrins et les Russes, et courait les plus grands dangers, lorsque Molitor accourut à son secours avec un corps de 4,000 hommes, attaqua vigoureusement le camp retranché des Russes et des Monténégrins, s'en empara, et dégagea la petite troupe de Lauriston. Le général Marmont fut alors nommé gouverneur de la Dalmatie et chargé d'occuper le pays avec une division de troupes d'élite. Il eut occasion d'y livrer, pendant les campagnes de 1806 et 1807, plusieurs combats glorieux.

Cependant le Gouvernement prussien, après avoir manqué en 1805 l'occasion de faire la guerre à Napoléon, en prêtant un appui efficace à l'Autriche et à la Russie, s'avisait de la lui déclarer alors que l'Autriche était hors de cause, et que les armées de la Russie s'étaient retirées au delà de la Vistule. Napoléon, dont les troupes n'avaient pas quitté l'Allemagne, se prépara à soutenir cette guerre avec une suprême vigueur.

Le deuxième corps de la grande armée ayant été envoyé en Italie, cette armée ne comptait plus que six corps toujours commandés par Bernadotte, Davout, Soult, Lannes, Ney et Augereau, la garde impériale qui se trouvait à Paris, les grenadiers d'Oudinot et la réserve de cavalerie de Murat. Elle devait comprendre un effectif de 190,000 combattants, dont 170,000

seulement se trouvaient en Allemagne ; mais ces effectifs ne furent obtenus qu'au moment d'entrer en campagne, par le versement des régiments de marche organisés et instruits à Mayence, sous la direction du maréchal Kellermann. Les Prussiens furent ainsi trompés sur la valeur numérique de la grande armée.

Au commencement du mois d'octobre, Napoléon jugeant d'ores et déjà la guerre inévitable, concentra ses corps d'armée de la manière suivante, sur les frontières de la Saxe : Ney et Soult, destinés à former la droite de l'armée, se réunirent dans le pays de Bayreuth, Bernadotte et Davout composant le centre à Bamberg, Lannes et Augereau formant la gauche aux environs de Cobourg.

De son côté, le Gouvernement prussien avait groupé ses forces en deux masses principales : l'une de 90,000 hommes environ, sous les ordres du duc de Brunswick, nommé généralissime, était postée à Erfurt, derrière la forêt de Thuringe, au débouché de la grande route de Francfort à Leipzig par Hanau, Eisenach, Gotha et Weimar ; la seconde masse des troupes prussiennes, après avoir rallié l'armée saxonne, était venue se placer sur la Saale, en face des corps d'armée français : elle comptait, y compris 20,000 Saxons, 50,000 combattants ; un corps de 15,000 hommes, commandé par le duc de Wurtemberg, était en réserve à Magdebourg.

Pendant que les états-majors prussiens perdaient leur temps en longues discussions sur le plan à suivre, Napoléon s'était décidé à pénétrer dans la Saxe, non pas par la grande route d'Eisenach, Gotha, Weimar et Erfurt, mais par les défilés de la Franconie, qui, à travers la forêt de Thuringe, conduisent des sources du Mein à celles de la Saale. Ces défilés sont au nombre de trois, ceux de Bayreuth à Hof, de Kronach à Schleitz, de Cobourg à Saalfeld. Le 7 octobre, Soult, suivi de Ney, était en avant de Bayreuth ; Bernadotte, soutenu par Davout et la garde impériale à pied, précédé par la cavalerie légère de la réserve, hussards de Lasalle et chasseurs de Milhaud, se préparait à s'avancer par Lobenstein sur Saalbourg et Schleitz ; enfin Augereau et Lannes, faisant des démonstrations vers la grande route, pour tromper l'ennemi, n'attendaient qu'un signal pour se rabattre sur Neustadt et déboucher par Grafenthal sur Saalfeld.



En recevant, le 8, une note insolente du Gouvernement prussien, Napoléon donna l'ordre de franchir la frontière. Murat lança immédiatement ses hussards dans le défilé de Kronach à Lobenstein. Il disposait de cinq régiments de cavalerie, 5^e et 7^e hussards, brigade Lasalle ; 13^e chasseurs, brigade Milhaud ; 4^e hussards et 5^e chasseurs, brigade Watier, du corps de Bernadotte. Après avoir franchi le défilé, il envoya des escadrons sur la droite et sur la gauche pour dégager les autres débouchés. Le 27^e léger, conduit par le général Maison, et appartenant au corps de Bernadotte, le suivait de près. Une troupe d'infanterie et de cavalerie postée sur la Saale, et faisant partie du corps de Tauenzien, qui formait l'avant-garde du prince de Hohenlohe, semblait vouloir défendre le passage de la Saale en avant de Saalbourg. Mais après avoir reçu quelques volées de canon de l'artillerie légère, elle se retira de Schleitz, à l'approche du 27^e léger. Soult et Ney d'un côté, Lannes et Augereau de l'autre, se portèrent en avant.

Le lendemain 9, Murat et Bernadotte, qui marchaient ensemble, trouvèrent un peu au delà de Schleitz le corps du général Tauenzien rangé en bataille, avec sa cavalerie sur ses ailes. Il comptait 10,000 hommes dont 2,000 cavaliers. Murat avait un peu trop dispersé sa cavalerie légère, il n'avait avec lui que le 4^e hussards, suivi à distance par le 5^e chasseurs. Il lança sur l'ennemi le 4^e hussards qui, après avoir repoussé les premiers

escadrons, fut ramené assez vivement. Cinq compagnies du 27^e léger, sans avoir même le temps de former le carré, arrêtaient, par leur feu, l'élan de la cavalerie prussienne. A ce moment, le 5^e chasseurs arriva et se jeta sur cette cavalerie avec une impétuosité inexprimable. Les 94^e et 95^e de ligne précipitèrent la retraite de l'infanterie ennemie, et le général Tauenzien, qui n'avait voulu qu'arrêter un instant les Français, se retira un peu plus vite qu'il n'en avait l'intention, ayant perdu un millier d'hommes dont 400 prisonniers. Napoléon, qui avait assisté à ce combat, témoigna toute sa satisfaction, bien qu'il reprochât à Murat d'avoir trop disséminé sa cavalerie. L'effet moral de cette première rencontre se fit sentir dans les deux armées.

Le prince Louis de Prusse, qui commandait un corps de l'armée de Hohenlohe, demanda et obtint qu'on le laissât en avant-garde à Saalfeld pour arrêter la gauche des Français. Il rangea ses troupes, qui comprenaient 7,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers, dans une plaine en avant de Saalfeld. Lannes, marchant avec sa brigade de cavalerie légère, composée des 9^e et 10^e hussards, arriva le 10, au matin, en face de cette position et fit commencer immédiatement l'attaque. L'artillerie légère se multiplia pour couvrir de boulets et d'obus le front de l'ennemi ; les tirailleurs, cheminant par le bois, parvinrent jusque sur les derrières de l'infanterie prussienne, qu'ils inquiétèrent par un feu meurtrier. Suchet, formant alors ses colonnes d'attaque, culbuta cette infanterie jusque sous les murs de Schleitz. Le prince Louis voulut charger avec sa nombreuse cavalerie ; mais les 9^e et 10^e hussards le ramenèrent et le forcèrent à se retirer dans les marécages qui entourent Schleitz. Dans la mêlée, le prince, serré de près par plusieurs cavaliers, fut sommé de se rendre ; il riposta par un coup de sabre à l'auteur de cette sommation, un maréchal des logis du 10^e hussards, qui, d'un coup de pointe à travers la poitrine, le renversa raide mort, sans soupçonner d'ailleurs avec quel grand personnage il venait de combattre. Le corps prussien, privé de chef, s'enfuit en désordre, avec une perte de 400 hommes tués ou blessés, un millier de prisonniers et 20 bouches à feu.

La nouvelle du combat de Saalfeld et de la mort du prince Louis remplit de consternation toute l'armée prussienne. Le duc de Brunswick, se voyant tourné et craignant d'être coupé de ses communications, résolut alors de se retirer derrière l'Elbe, en couvrant son mouvement par le cours de la Saale, et en laissant à Iéna le prince de Hohenlohe qui devait le rejoindre plus tard.

Napoléon, de son côté, inondait avec sa cavalerie la plaine de Leipzig et faisait pousser des reconnaissances jusque dans Leipzig même, concentrant ses. corps d'armée sur la Saale. Ney et Soult qui, jusque-là, avaient formé la droite, ne rencontrant plus d'obstacles devant eux, furent amenés derrière la gauche. Davout se porta à la droite de Bernadotte, en sorte que, de la droite à la gauche, se trouvèrent les corps de Davout et Bernadotte, de Lannes et d'Augereau ; ceux de Ney et de Soult étaient placés en seconde ligne.

Davout entra le 12 au soir dans Naumbourg, où il occupa le pont de la Saale. Bernadotte ne tarda pas à l'y suivre. Lannes s'empara de Iéna le 13, et, poussant ses avant-postes sur les hauteurs qui dominent cette ville, il aperçut toute l'armée de Hohenlohe. Il avertit immédiatement Napoléon, qui accourut rapidement à Iéna, en ordonnant à Ney et à Soult de s'y rendre avec leurs corps d'armée, et en y appelant, à toute vitesse, les divisions de dragons et de cuirassiers restées encore en arrière.

Voici quelle était, le 13 au soir, la situation respective des deux armées. L'armée du duc de Brunswick, forte de cinq divisions d'infanterie, avait quitté Weimar pour venir coucher à Naumbourg, et s'était arrêtée à Auerstedt ; elle était remplacée à Weimar par le corps du général Ruchel. L'armée du prince de Hohenlohe était rangée le long de la route d'Iéna à Weimar, perpendiculairement au cours de la Saale. Napoléon était à Iéna avec le corps de Lannes ; Augereau, sur la gauche, était en marche pour s'y rendre ; Soult y venait de Géra et Ney d'Auma. Davout occupait Naumbourg et avait fait garder par un bataillon le défilé de Kosen, qui conduisait au pont de cette ville. Bernadotte, avec une division de dragons, remontait la Saale et se mettait en marche de Naumbourg sur Dornbourg, où se trouvait un autre passage de la rivière. Une division de dragons occupait le point de passage de Cambourg. La division de dragons Klein, les cuirassiers d'Hautpoul et de Nansouty accouraient à toute vitesse sur Iéna, où Murât de sa personne était venu rejoindre Napoléon.

Deux routes permettaient de monter d'Iéna sur les plateaux qui, partant des hauteurs situées au-dessus de cette ville, s'abaissent en pente douce jusqu'à Weimar. C'était d'abord la grande route, s'élevant en rampes contournées du fond de la gorge du Mühlthal, et surnommée dans le pays la Schnecke ou le colimaçon. Cette route était défendue par la gauche du prince de Hohenlohe. C'était ensuite un sentier gravissant un ravin escarpé et aboutissant à la hauteur connue sous le nom de Landgrafenberg. Les

tirailleurs de la division Suchet s'aventurèrent dans ce ravin et parvinrent sur la hauteur, où ils furent appuyés par quelques détachements.

Lannes et Napoléon s'empressèrent d'y monter, et, après une reconnaissance rapide du terrain et de l'armée d'Hohenlohe, l'empereur se décida à profiter de l'espace. conquis par les tirailleurs pour engager la bataille. Les divisions Suchet et Gazan y furent ramenées et placées, la première à gauche, la seconde à droite ; la garde impériale à pied, forte de 4,000 hommes, s'installa en arrière, formant un carré au centre duquel Napoléon établit son bivouac. La nuit fut employée à faire monter l'artillerie par les sentiers élargis en taillant le roc. En face du corps de Lannes se trouvait le corps de Tauenzien, renforcé par la brigade saxonne Cerrini. A la pointe du jour, les divisions Suchet et Gazan, précédées par leur artillerie, s'avancèrent dans le brouillard, et, après une lutte assez vive, déblayèrent le terrain en avant du Landgrafenberg, le corps de Tauenzien étant refoulé en désordre.



Napoléon arrêta alors le mouvement pour attendre l'arrivée de Soult, de Ney et d'Augereau. Le brouillard couvrait toujours le champ de bataille. Ney, pressé de se rendre à l'appel de L'empereur, accourait avec son avant-garde ; il se plaça à la gauche du maréchal Lannes, et gêné par le feu d'une batterie qui se trouvait en face de lui, il la fit charger par sa cavalerie légère. Le combat reprit ainsi, à la-grande surprise de Napoléon. Il fallut soutenir

Ney ; Lannes se porta en avant, Augereau déboucha sur le plateau par la Schnecké, Soult attaqua la gauche des Prussiens. Tous les corps d'armée que le prince de Hohenlohe mit successivement en ligne furent culbutés l'un après l'autre par l'infanterie et la cavalerie légère. Les dragons de Klein et les cuirassiers de d'Hautpoul vinrent achever la déroute ; précipitées sur les pentes qui descendent vers Weimar, les troupes prussiennes traversèrent cette ville dans le plus affreux désordre. La cavalerie de Murat et l'avant-garde de Ney les poursuivirent jusqu'au delà et coupèrent la route à la moitié des fuyards. 15,000 prisonniers et 200 pièces de canon tombèrent entre les mains de nos soldats.

Et cependant cette journée du 14 octobre 1806 porte dans l'histoire de la Prusse le nom de la bataille d'Auerstædt ; c'est qu'au même instant se livrait, à quelques lieues d'Iéna, une bataille, moins décisive en apparence, mais plus extraordinaire que celle d'Iéna. Nous avons vu que Davout occupait avec son corps d'armée la position de Naumbourg. Ce corps d'armée, fort de 26,000 hommes, était le premier de tous par la tenue et la discipline. Il comprenait trois divisions d'infanterie, commandées par des généraux de premier ordre : Friant, Morand, Gudin, et une brigade de cavalerie de trois faibles régiments de chasseurs.



Davout s'était assuré, le 13 au soir, du défilé de Kosen en y plaçant un bataillon d'infanterie ; il alla lui-même reconnaître ce qui se passait. Informé de la marche de la grande armée de Brunswick, il alla trouver Bernadotte et lui demanda de se réunir à lui pour arrêter les Prussiens. Bernadotte, par une félonie que l'histoire n'a pas assez flétrie, lui refusa son secours, alléguant les instructions de l'empereur, qui lui prescrivait de se rendre à Dornbourg. Réduit à ses propres forces, Davout résolut de barrer la route à l'armée prussienne. Il se mit en mouvement pendant la nuit : la division Gudin formait la tête de colonne, venait ensuite la division Friant ; Morand fermait la marche.

Après un-combat d'avant-garde qui eut lieu sous les yeux de Davout et sous ceux du roi de Prusse, et dans lequel le 25^e de ligne enleva une batterie prussienne, la division Gudin fut rangée à droite du village de Hassenhausen ; un régiment occupa le village. Attaqué avec vigueur par la division Schmettau, Gudin résista. Le général Blücher se jeta alors sur lui avec une nombreuse cavalerie ; formés en carrés, les 21^e, 25^e et 12^e régiments repoussent toutes les charges, et la cavalerie prussienne se retire dans une déroute complète. Friant débouchait alors sur le champ de bataille ; après avoir déployé sa division au sommet du plateau, il fut placé à la droite d'Hassenhausen, où la division Gudin se concentra ; puis la division Morand, arrivant la dernière, forma à la gauche du village une seule ligne de neuf bataillons ; la division Warlensleben marcha à sa rencontre, tandis que la division d'Orange luttait contre Friant. 10,000 cavaliers, conduits par le prince Guillaume, chargèrent à plusieurs reprises la division Morand formée en carrés. Le général Morand et le maréchal Davout, se portant au galop d'un carré dans un autre pendant les intervalles des charges, inspirèrent aux troupes leur indomptable énergie.

Découragée de l'insuccès de ses charges réitérées, la cavalerie prussienne finit par se retirer derrière son infanterie. Alors les trois divisions Morand, Friant et Gudin, se portant en avant d'un mouvement irrésistible, précédées de leur artillerie qui, occupant les hauteurs à droite et à gauche, enfilait toute la ligne prussienne, refoulèrent les trois divisions prussiennes en dehors du champ de bataille. Restaient deux divisions de réserve commandées par le général de Kalkreuth et qui auraient pu renouveler le combat. Après délibération, les généraux prussiens se décidèrent à ne les employer que pour couvrir la retraite. L'armée royale avait perdu 3,000 prisonniers et 10,000 hommes tués ou blessés ; le duc de Brunswick, le

maréchal Mollendorf, le général Schmettau étaient blessés à mort ; le roi avait eu un cheval tué sous lui. Le corps de Davout avait perdu 7,000 hommes sur 26, le général Debilly était tué, Morand et Gudin étaient blessés. Davout avait eu la tête effleurée par un biscaïen qui lui avait enlevé son chapeau.

La retraite des Prussiens s'opéra en bon ordre jusqu'à ce que la vue des troupes de Bernadotte qui, ayant passé la Saale à Dornbourg, se trouvaient sur leurs derrières, les forçât à changer une première fois de direction ; mais bientôt on rencontra les fuyards de l'armée du prince de Hohenlohe ; la déroute ne connut plus de bornes. Dans cette journée du 14 octobre, Napoléon avec 100,000 hommes, dont 50,000 à peine avaient combattu, avait eu affaire aux 50,000 hommes du prince de Hohenlohe, renforcés par les 20,000 du corps de Ruchel. Davout, dont le corps d'armée comptait 26,000 hommes, avait eu à - lutter contre les 66,000 hommes de l'armée royale.

Le lendemain 15, Napoléon lança à la poursuite de l'ennemi les corps qui avaient le moins souffert de la bataille. Murat courut avec ses dragons sur Erfurt, qui capitula le soir même, et où l'on recueillit 15,000 prisonniers dont 6,000 blessés. Soult fut envoyé à la suite de l'armée ennemie, Bernadotte reçut l'ordre d'aller franchir l'Elbe à Dessau, en passant par Halle. Quant à Napoléon, il réunit tous les officiers saxons prisonniers dans une des salles de l'Université d'Iéna, et leur rendit la liberté, sous la condition de ne plus servir contre la France.

Murat avait envoyé les dragons de Klein devancer les corps d'armée prussiens à Veissensee. Klein se laissa tromper par Blücher, qui lui affirma qu'un armistice avait été conclu. Les restes de l'armée prussienne échappèrent ainsi à une destruction certaine. Mais vivement poursuivis par le maréchal Soult, ils perdirent encore beaucoup de monde à Greussen. Le prince de Hohenlohe, investi par le roi du commandement supérieur, se porta sur Magdebourg, poursuivi par Ney, Soult et Murât.

La division Dupont, qui formait la tête de colonne du corps de Bernadotte, vint, dans sa marche sur Dessau, se heurter au corps de réserve du prince de Wurtemberg, comptant de 17 à 18,000 hommes et occupant la forte position de Halle, au confluent de la Saale et de l'Elster. Dupont, avec l'audace qui le caractérisait, enlève hardiment le pont de Halle, enfilé par des batteries et gardé par un poste d'infanterie : il entre dans la ville avec les fuyards qu'il avait refoulés sur le pont, puis, après avoir laissé reposer

ses troupes un instant, il enlève, avec les trois régiments de sa division, les hauteurs qui dominent Halle : le corps de Wurtemberg s'enfuit en désordre. C'est après ce beau combat que Napoléon, voyant par terre les morts de la division Dupont, et reconnaissant l'uniforme du 32^e régiment, s'écria : « Quoi ! encore du 32^e, je croyais qu'il n'en restait plus. »

Napoléon donna alors à tous les corps d'armée, sauf à ceux de Ney et de Soult, l'ordre de franchir l'Elbe : Bernadotte passa le fleuve à Barby sur un pont de bateaux, Lannes et Augereau profitèrent du pont de Dessau, qui fut - rétabli, et Davout se porta avec son corps d'armée à Leipzig et à Wittenberg. Tout cela se passa le 20 octobre, six jours seulement après les batailles d'Iéna et d'Auerstædt.

En récompense de sa belle conduite à Auerstædt, le corps de Davout eut l'honneur d'entrer le premier dans Berlin, le 25 octobre. Napoléon lui-même fit son entrée triomphale dans la capitale de la Prusse, le 28 octobre, escorté par la garde impériale et les cuirassiers de d'Hautpoul et de Nansouty. La garde resta à Berlin avec le corps d'Augereau ; Davout, formant l'avant-garde de l'armée dans sa marche sur la Vistule, fut envoyé à Francfort-sur-l'Oder. Lannes, suivi de Bernadotte, dut appuyer Murat dans sa poursuite des débris de l'armée prussienne. La place de Spandau s'était rendue à Lannes. Soult et Ney se préparaient à investir Magdebourg.

Le prince de Hohenlohe ne voulut pas rester dans cette place avec des troupes en déroute qui devaient en gêner la défense. Il sortit donc de Magdebourg pour essayer de rejoindre la ligne de l'Oder, en s'élevant vers le nord et en passant par la ville de Stettin, donnée comme point de rendez-vous au duc de Weimar qui, avec 13 ou 14,000 hommes, avait traversé l'Elbe à Tangermünde. Le général Blücher, qui avait pris le commandement des troupes battues à Halle, rallie bientôt le prince de Hohenlohe et forme son arrière-garde. Un corps, aux ordres du général Schimmelpfenning, flanquait sur la droite la colonne principale. Murat et Lannes poursuivaient le prince Hohenlohe ; Soult et Bernadotte s'attachèrent aux pas du duc de Weimar, ou plutôt du général Winning qui avait remplacé le duc de Weimar, depuis que celui-ci, acceptant les conditions faites à la famille de Saxe, s'était retiré dans ses foyers. Ney bloquait Magdebourg.

Cette fois, la cavalerie de Murat était sur la vraie piste ; elle s'y jeta avec une ardeur et une activité qui n'ont jamais été dépassées. Il s'agissait de devancer sur la route de Stettin la colonne du prince de Hohenlohe. Le 25 octobre au soir, Murat pouvait écrire à l'empereur : « Je suis enfin sur

l'ennemi. » Le général Lasalle, avec ses hussards, avait en effet rencontré le corps de Schimmelpfenning à Zehdnick, et l'avait vigoureusement chargé. Les dragons de Grouchy, survenant pendant le combat, avaient culbuté et anéanti le régiment prussien des dragons de la Reine. Le prince de Hohenlohe était attendu à Gransee et à Templin, le 26 et le 27 ; mais Murat y était arrivé avant lui, et sa cavalerie avait mangé les vivres préparés pour la colonne prussienne. Le 27, le général Milhaud, avec le 21^e chasseurs et un régiment de dragons, attaquait à Boitzenbourg le régiment des gendarmes de la Reine et le forçait à mettre bas les armes. Enfin, le 28, la brigade Lasalle et la division Grouchy atteignaient le prince de Hohenlohe à Prenzlau. Mis en désordre par le feu de l'artillerie légère, les Prussiens sont chargés par Grouchy, à la tête de la brigade de dragons Boussart, qui les refoulent dans Prenzlau. La retraite leur étant coupée, et l'infanterie de Lannes approchant, le prince réunit les officiers de son corps d'armée, leur expose la situation et la sommation qui lui est adressée par Murat. Nul n'émet l'avis de céder à cette sommation ; mais nul ne propose le moyen d'échapper à une capitulation. Le prince de Hohenlohe signe donc cette capitulation, aux termes de laquelle 14,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers sont prisonniers de guerre. Le lendemain, le général Milhaud attaquait à Pasewalk un corps composé de 6 régiments de cavalerie et de 2 régiments d'infanterie, avec une, forte colonne d'artillerie légère, et lui faisait mettre bas les armes.

Pendant ce temps, Lasalle se présentait aux portes de Stettin et sommait le gouverneur de cette place forte de capituler. Chose inouïe ! Le gouverneur, vieux soldat de la guerre de Sept ans, obéissait à cette injonction, et le lendemain matin la garnison, forte de 6,000 hommes, défilait devant la brigade de hussards renforcée, pendant la nuit, de 2 ou 3 bataillons d'infanterie appelés à la hâte, car Lannes avec son infanterie suivait de près la cavalerie de Murat, si rapide que fût sa course. Cette prise d'une grande place par un millier de hussards est, à coup sûr, un événement de guerre des plus extraordinaires.

Restait à prendre Blücher qui avait réuni aux troupes qu'il commandait déjà l'ancien corps d'armée du duc de Weimar, et qui avait ainsi avec lui 22,000 hommes. Tourné à droite par Murat qui lui interdisait l'accès de la côte, à gauche par Bernadotte et Soult, qui lui fermaient la route de Magdebourg, Blücher ne vit d'autre parti à prendre que de violer la neutralité de la ville de Lubeck pour y chercher un refuge.

Il y fut suivi de près par Bernadotte et Soult, qui donnèrent l'assaut aux remparts de Lubeck, pénétrèrent de vive force dans la ville, et engagèrent dans les rues un combat sanglant.

Les Prussiens, obligés de s'enfuir, y perdirent 7,000 hommes dont 6,000 prisonniers. Acculé à la frontière danoise, qui était gardée par un corps d'armée, cerné par la cavalerie légère de Lasalle, assailli par l'infanterie de Bernadotte et de Soult, Blücher finit par capituler, le 7 novembre, à Schwartau. Son corps d'armée, fort de 20,000 hommes, fut ajouté aux prisonniers de guerre tombés depuis le 9 octobre aux mains de l'armée française.



Quelques jours plus tard, la place de Magdebourg, dont la garnison montait à 22,000 hommes, se rendait au maréchal Ney sur un simple simulacre de bombardement. Les capitulations d'Erfurt, de Prenzlau, de Passewalk, de Stettin, de Schwartau et de Magdebourg avaient complété le désastre des armées prussiennes. Jamais victoire n'avait eu jusque-là de résultats aussi considérables que les suites de la double bataille d'Iéna et d'Auerstaedt. La place de Custrin, sur l'Oder, défendue par 4,000 hommes, venait de se rendre au maréchal Davout, qui l'avait fait attaquer par quelques compagnies d'infanterie. Il n'y avait plus un soldat prussien de la frontière de l'ouest à l'Oder. 25,000 tués ou blessés, 100,000 prisonniers, 25,000 Saxons rendus à leurs foyers, 15,000 déserteurs environ rentrés chez eux, tel était le bilan de cette belle armée de 160,000 hommes, si fière au

commencement du mois d'octobre 1806, et Murat pouvait écrire à l'empereur, de Schwartau, le 7 novembre : « Sire, le combat finit faute de combattants. »

Le corps du maréchal Davout avait fait son entrée à Berlin le 25 octobre 1806. Dans la nuit même du 25 au 26, le maréchal envoya sa cavalerie légère prendre possession de Francfort et du pont sur l'Oder. Le corps d'armée s'y porta tout entier le 30, et Custrin capitulait le 1^{er} novembre. Deux armées russes arrivaient à ce moment sur le Niémen : fortes de 50,000 hommes chaque, elles étaient commandées, la première, par le général Benningsen, la seconde, par Buxhowden. Il s'agissait d'aller au-devant d'elles. Davout prit la tête du mouvement, en suivant la route de Varsovie par Meseritz et Posen. Augereau, qui était resté à Berlin avec son corps d'armée, l'appuya sur sa gauche ; Lannes, qui n'avait suivi la cavalerie de Murat que jusqu'à Stettin, en partit pour former l'extrême gauche.

En même temps, un 9^e corps était organisé avec les divisions wurtembergeoises et bavaroises, sous les ordres du prince Jérôme, le plus jeune des frères de Napoléon, pour flanquer à droite la marche de Davout et occuper la Silésie. (Le 8^e corps avait déjà été formé en Hesse, sous les ordres du maréchal Mortier, pour couvrir le littoral de l'Allemagne). La division de dragons Beaumont, qui n'avait pas pris part à la poursuite de Blücher, fut mise à la disposition du commandant du 3^e corps d'armée. La cavalerie légère éclairait la marche de l'armée à de très grandes distances : les régiments, qui se trouvaient déjà à trois jours de marche en avant des divisions d'infanterie, poussaient des reconnaissances jusqu'à plus de 100 kilomètres. Le colonel Exelmans entra dans Posen le 4 novembre, à 6 heures du soir, aux acclamations enthousiastes des Polonais accourus de toutes les campagnes environnantes.

Napoléon, agissant dans cette circonstance contrairement à ses propres principes, avait divisé son armée en deux masses de 80,000 hommes chaque : la première, composée des corps de Davout, de Lannes, d'Augereau, de Jérôme, des dragons de Beaumont et de Klein, des cuirassiers de Nansouty, marchait au-devant des Russes ; la seconde, qui achevait la ruine de l'armée prussienne, comprenait les corps de Bernadotte, de Soult et de Ney, les grenadiers d'Oudinot et le reste de la réserve de cavalerie. Pendant son séjour à Berlin, l'empereur régla plusieurs affaires importantes. C'est de là que fut daté le fameux décret relatif au blocus

continental, imaginé pour ruiner le commerce de l'Angleterre, et qui, en créant à Napoléon des ennemis irréconciliables, fut une des principales causes de sa perte. Il s'occupa en même temps d'augmenter la force de la grande armée, tout en assurant la garde de l'Italie et du royaume de Naples. Il appela en Allemagne plus de 50,000 hommes de renfort, dont une superbe division de cuirassiers, commandée par le général Espagne, et 5 régiments de chasseurs à cheval.

Le corps de Davout fit son entrée dans Posen les 9, 10 et 11 novembre ; Augereau passa plus au nord, par Driesen, Scheidmühl et Nakel ; Lannes se dirigea sur Bromberg. Les Russes venaient de prendre possession de Varsovie. Napoléon prescrivit à Murat et à Davout de s'y porter directement. La marche de Davout fut marquée par un fait extraordinaire, exemple de la démoralisation qui régnait dans l'armée prussienne et qui avait déjà causé les capitulations de Spandau, de Stettin, de Magdebourg et de Custrin. A 28 lieues au sud de Kalich, sur la frontière de la Silésie et de la Pologne, se trouvait le petit fort de Czentoshau, sur lequel le colonel du 12^e chasseurs, détaché à Kalich, reçut l'ordre de tenter un coup de main. Il y envoya un détachement de 120 chasseurs, sous les ordres du chef d'escadron Deschamps. Celui-ci arriva devant le fort le 18 novembre, à 8 heures du soir, et, accueilli par des coups de canons et de fusils, somma le commandant de se rendre. Sur sa réponse négative, il fit allumer des feux tout autour du fort, de manière à faire croire à la présence d'une troupe considérable, et disposa une double ligne de vedettes à cheval et de sentinelles à pied. Au jour, le commandant de la place apercevant ce déploiement factice, céda à une nouvelle sommation et rendit le fort, défendu par une garnison de 4 à 500 hommes avec 25 canons en batterie.

Un autre fait plus caractéristique encore fut la capitulation de Hameln, place hanovrienne dont la garnison se révolta aux approches de la colonne mobile du général Savary, et où il fallut faire entrer les troupes hollandaises pour rétablir l'ordre. Dans la capitulation forcée qui en résulta, le commandant de la place ne songea qu'à introduire des dispositions favorables aux officiers.

Murat entra dans Varsovie le 27 novembre, à la tête du 1^{er} chasseurs et des dragons de Beaumont. Davout et son corps d'armée le suivirent de près. Napoléon avait quitté Berlin et s'était installé à Posen depuis le 25. Les corps d'armée restés en arrière commençaient à rejoindre ceux de première ligne. Ney se trouvait sur la rive gauche de la Vistule, en face de Thorn. Il

reçut l'ordre d'essayer d'y forcer le passage de la Vistule ; Davout dut également franchir le fleuve devant Varsovie. La Vistule charriait d'énormes glaçons : quelques troupes s'aventurèrent cependant sur les barques réunies vis-à-vis de Praga et se jetèrent sur la rive droite. A leur vue, le général russe qui occupait Praga battit en retraite et se retira sur la Narew. On parvint, avec beaucoup de peine, à jeter deux ponts de bateaux, et les trois divisions du 3^e corps purent s'établir en avant de Praga. Le corps de Lannes les remplaça à Varsovie. Augereau, appuyant à droite, se plaça vis-à-vis de Modlin et dû confluent de la Narew.

Thorn, située sur la rive droite de la Vistule, était occupée par le corps de Lestocq, seul reste de l'armée prussienne. La rive gauche était gardée par le 14^e de ligne, laissé en arrière par Augereau. Obéissant à l'ordre de Ney, le colonel Savary, commandant le régiment, s'embarqua avec quelques compagnies sur des barques amenées par des bateliers polonais, et engagea une vive fusillade avec les Prussiens. Une lutte s'engagea sur le fleuve entre les bateliers polonais et les bateliers allemands ; ceux-ci furent repoussés jusqu'à la rive, où les Polonais les suivirent. Le colonel Savary débarqua avec son détachement, les barques retournèrent à la rive gauche en ramenant du renfort à plusieurs reprises. On marcha sur Thorn, dont on se rendit maître ; le pont fut immédiatement rétabli et tout le corps d'armée passa sur la rive droite.

L'armée avait ainsi deux débouchés sur la Vistule. Napoléon plaça en avant de Thorn sa gauche, composée des corps de Ney et de Bernadotte ; il y adjoignit une partie de la réserve de cavalerie sous les ordres de Bessières, comprenant la division de cavalerie légère du 1^{er} corps, les deux divisions de dragons Grouchy et Sahuc, et la division de cuirassiers d'Hautpoul. La droite comprenait le corps de Davout posté sur la Narew, ceux de Lannes et d'Augereau, et la réserve de Murât ; Soult, avec son corps d'armée, formait le centre vis-à-vis de Plock.

L'empereur quitta Posen le 16 décembre, et, après avoir examiné les positions occupées par Davout, il prescrivit, pour le 22 ou le 23, les opérations qui devaient aboutir à la séparation définitive des Prussiens et des Russes, en rejetant ceux-ci dans l'intérieur du pays. Il s'agissait de pénétrer dans l'angle formé par la Narew et par l'Ukra, où les quatre divisions de Benningsen s'étaient retranchées. Napoléon commença par s'assurer la possession du pont d'Okumin, dans la partie inférieure du cours de la Narew, et résolut de forcer le passage de l'Ukra, au-dessus du

confluent des deux rivières. La division Morand y réussit dans le brillant combat de nuit de Czarnowo, dirigé par Davout et par l'empereur en personne : les Russes attaqués dans leurs retranchements, qui s'appuyaient à droite sur l'Ukra, à gauche sur la Narew, furent culbutés et perdirent 1,800 hommes ; le corps de Davout les poursuivit, et la division Friant, passée en première ligne, les battit de nouveau à Nasieslk, le 23 décembre. Le corps de Lannes franchit l'Ukra à la suite de Davout. Augereau s'empara de vive force du pont de Kolozomb, le 24 décembre : le 14^e de ligne, qui avait rejoint son corps d'armée, passa sur les débris du pont et culbuta l'ennemi. Le colonel Savary, qui s'était déjà distingué à Thorn, tomba percé de plusieurs coups de lance.

Tout semblait marcher au gré de Napoléon lorsque survint le dégel. Toutes les routes devinrent impraticables : on ne pouvait marcher sans enfoncer jusqu'aux genoux ; il fallut doubler les attelages de l'artillerie, et la cavalerie se vit hors d'état de faire le service de reconnaissance. Discernant cependant chez les Russes un mouvement de gauche à droite, c'est-à-dire de l'Ukra sur la Narew, Napoléon fit soutenir le corps de Lannes, qui tenait la droite, par la division Gudin, et croyant toujours que le principal rassemblement ennemi se trouvait en face de lui, il marcha sur Golymin, avec les deux autres divisions de Davout et le corps d'Augereau.

Or, l'armée russe était presque entièrement à Pultusk, sur la Narew. Lannes se heurta contre elle, le 26 décembre au matin, et l'attaqua immédiatement avec la division Suchet ; la lutte fut vive et disputée, et Lannes n'osait même pas faire entrer en ligne la division Gazan, de peur de compromettre sa retraite, lorsque survint la division Gudin, commandée ce jour-là par le général d'Aultanne, qui rétablit le combat, en donnant dans le flanc droit des Russes. La nuit vint, et Lannes se proposait de jeter le lendemain matin l'armée russe sur la Narew, mais Benningsen décampait pendant la nuit et se retira sur la rive gauche. Le même jour, les deux autres divisions de Davout et le corps d'Augereau rencontraient, à Golymin, des forces numériquement inférieures et en avaient facilement raison. Soult exécutait, sans voir l'ennemi, la marche qui lui avait été prescrite. La deuxième réserve de cavalerie, sous les ordres de Bessièrès, battait, dans le brillant combat de Biézun, la cavalerie russe, et Ney engageait à Soldau, avec le corps prussien de Lestocq, une lutte acharnée, d'où il sortait vainqueur.

L'ennemi était repoussé sur tous les points ; le temps étant devenu affreux, Napoléon se décida à prendre ses quartiers d'hiver. Sa droite, composée des corps de Lannes, Augereau, Soult et Davout, était resserrée en avant de Varsovie. Ces corps avaient leurs dépôts et leurs hôpitaux : Lannes à Varsovie, Augereau à Viszograd, Soult à Plock, Davout à Pultusk. La gauche se composait des corps de Ney et de Bernadotte, sous les ordres de ce dernier ; Marienwerder pour le 1^{er} corps, Thorn pour le 6^e, étaient les places de dépôt. Les cantonnements de l'infanterie étaient couverts, à deux kilomètres en avant, par la cavalerie, assistée de quelques compagnies de voltigeurs. Le défaut de ces quartiers d'hiver, si bien étudiés dans toutes leurs dispositions de détail, était l'intervalle trop grand laissé entre la droite et la gauche, et le front trop étendu de territoire affecté aux 1^{er} et 6^e corps.





CHAPITRE XII

EYLAU, DANTZIG, FRIEDLAND

Dans la répartition des quartiers d'hiver ordonnée par Napoléon à la fin du mois de décembre 1806, le 6^e corps, commandé par le maréchal Ney, avait à garder un front très étendu. Le pays qu'il occupait était, en outre, complètement épuisé : ses troupes ne trouvaient pas à y vivre, et, pour ce motif ou sous ce prétexte, le maréchal jugea nécessaire de se porter en avant, dans la direction de Kœnigsberg. Ce mouvement lui valut une forte semonce : il eut cependant pour résultat de tirer l'armée d'une situation périlleuse.

Jusque-là, l'armée russe avait été partagée en deux, sous l'autorité purement nominale du général Kamenski. Après la bataille de Pultusk, qu'il donna comme une victoire, parce que ses divisions n'y avaient pas été détruites, Benningsen fut nommé commandant en chef ; Kamenski et Buxhowden abandonnèrent l'armée. Benningsen voulut inaugurer son commandement par un grand coup. Il profita du rideau d'épaisses forêts qui séparait son front de celui de l'armée française, pour se porter à droite, par un mouvement de flanc, se proposant d'envelopper la gauche de cette armée et de l'anéantir. Il vint tomber dans les avant-postes du maréchal Ney, commandés par le général Colbert, et gardés par sa brigade de cavalerie légère avec quarante compagnies de voltigeurs. Colbert se retira pied à pied, et donna ainsi le temps aux maréchaux Bernadotte et Ney de

concentrer leurs corps d'armée, le premier à Mohrungen, où il livra aux Russes un beau combat, et le second à Hohenstein.

Le coup de main était manqué, mais le 1^{er} et le 6^e corps se voyaient forcés de battre en retraite devant toute l'armée russe. En apprenant ces événements, Napoléon fit lever immédiatement tous les cantonnements, et laissant en avant de Varsovie le corps de Lannes pour garder cette ville, il se porta d'un mouvement rapide sur le flanc de l'armée de Benningsen. Son plan était parfaitement conçu pour la destruction de cette armée. Il ordonna à Bernadotte de reculer lentement et de se dérober, pour venir se joindre aux autres corps, en laissant devant l'ennemi sa cavalerie légère, qui devait allumer de grands feux pour faire croire à la présence du corps d'armée, et se retirer ensuite par Bromberg. Une fois les Russes engagés dans cette souricière, il se proposait de tomber avec toutes ses forces réunies sur leur flanc gauche et leurs derrières.

Le jeune officier d'état-major qui portait à Bernadotte la dépêche relative à cette opération tomba dans un parti de Cosaques et se laissa prendre ses papiers. Bernadotte ne fut pas averti des intentions de l'empereur, tandis que Benningsen, prévenu de tous les détails du plan, se hâta de battre en retraite. L'armée française se lança sur sa piste, Soult, Augereau et la garde au centre, Davout flanquant la droite, Ney, à gauche, cherchant à empêcher Lestocq et le corps prussien de venir se joindre aux Russes.

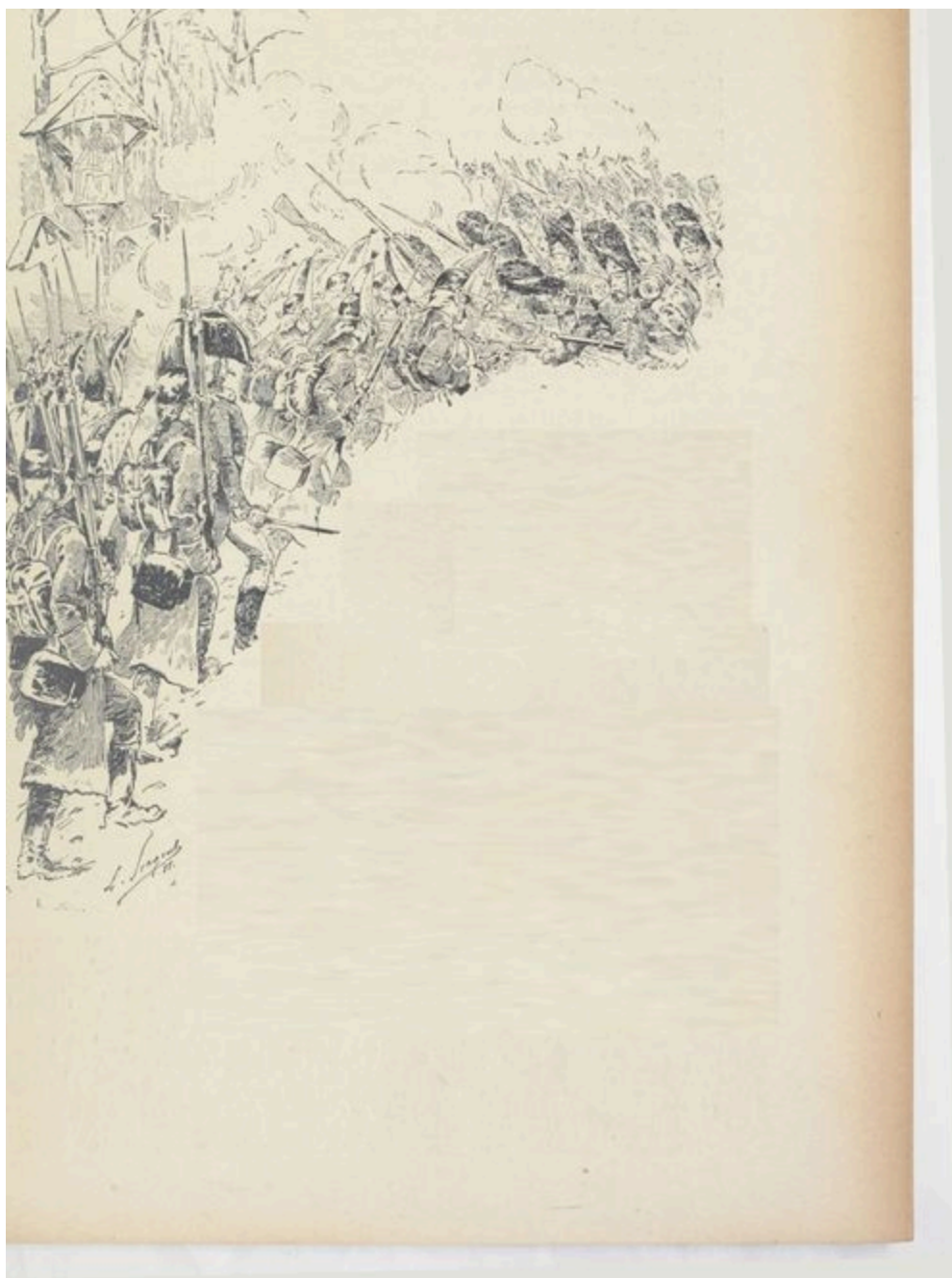
Plusieurs brillants combats eurent lieu, le 5 février, à Waltersdorf, où Ney détruisit une arrière-garde de 4,000 hommes qui couvrait la retraite du corps prussien de Lestocq ; le 6 février, à Heilsberg, où la division Friant attaqua l'arrière-garde des Russes ; le 7 février, à Hof, où Murat, avec sa cavalerie et la division Legrand, culbuta un fort détachement d'infanterie et de cavalerie ; puis à Ziegelhof, où la cavalerie russe enleva une aigle du 28^e régiment, et jusque dans la ville d'Eylau, occupée par le corps du maréchal Soult, après une lutte sanglante.

Le combat de Hof avait été remarquable surtout par une charge de la division de cuirassiers d'Hautpoul. Les Russes s'étaient établis dans une très forte position couverte par un ruisseau. Les chasseurs et les hussards du maréchal Ney furent d'abord lancés contre la cavalerie russe, qui les ramena assez vivement : ils revinrent à la charge avec les dragons de Klein, et repoussèrent la cavalerie ennemie ; mais tous leurs efforts échouèrent contre l'infanterie. Dès que les cuirassiers de d'Hautpoul parurent sur le terrain, Murat fit charger le 1^{er} régiment ; mais pris en flanc par la cavalerie

russe, ce régiment plia. Alors Murât et d'Hautpoul rallièrent toute la division qui, aux cris de : « Vive l'empereur ! rallions-nous au prince ! » abordèrent l'ennemi avec un élan inexprimable. Au même moment paraissait l'infanterie du général Legrand, qui enleva le village de Hof. Le combat de Ziegelhof fut surtout un combat d'infanterie : l'acharnement qu'y montrèrent les soldats des deux armées put faire prévoir la terrible bataille du surlendemain.

Benningesen, serré de près par l'armée française, avait résolu de lui tenir tête, et passa la nuit à disposer ses troupes au delà d'Eylau. Il avait sous la main environ 64,000 hommes et 4 à 500 bouches à feu. Les Prussiens devaient lui amener 8,000 hommes. L'armée française, en l'absence du corps de Bernadotte resté en arrière, et de celui de Lannes laissé à Varsovie, ne comptait guère que 54,000 combattants, ou 65,000 avec le corps de Ney, et 250 canons.

Napoléon envoya au maréchal Davout et au maréchal Ney l'ordre de le rejoindre pour tomber sur le flanc droit et sur le flanc gauche des Russes. Ceux-ci occupaient la plaine dans un ordre serré et profond, comme pour opposer la solidité de la masse à l'élan des Français. La plus grande partie de leur artillerie couvrait leur front ; une forte réserve de bouches à feu était tenue en arrière pour parer à tout événement. Napoléon, n'ayant encore sous la main ni le corps de Davout, ni celui de Ney, appuyé d'ailleurs à la ville d'Eylau, donna moins de profondeur à sa ligne, formée presque exclusivement du corps de Soult, Legrand à gauche d'Eylau, Léval partie à gauche, partie à droite du cimetière, Saint-Hilaire à une certaine distance sur la droite. Derrière le large intervalle qui séparait Levai de Saint-Hilaire était disposé le corps d'Augereau sur deux lignes, et, plus en arrière encore, la garde et la réserve de cavalerie. Toute l'artillerie de l'armée était répartie sur le front.



La bataille commença par une épouvantable canonnade, restée célèbre dans l'histoire. Les Russes avaient l'avantage du nombre des bouches à feu ; mais ils offraient aux projectiles un but plus profond et plus compact ; aussi perdirent-ils plus de monde et cherchèrent-ils les premiers à prendre l'offensive, en attaquant la gauche de la division Levai, mais ils furent repoussés.

Au même instant, le maréchal Davout débouchant avec son corps d'armée sur le flanc gauche de l'armée ennemie, poussa devant lui tout ce qui voulut s'opposer à ses progrès, et contraignit les Russes à replier leur gauche. Napo. léon prescrivit alors au corps d'Augereau et à la division Saint-Hilaire de se porter à hauteur de Davout. A ce moment, survint une affreuse rafale de vent et de neige que les Russes avaient à dos et nos soldats en face d'eux : aveuglées par la tourmente, foudroyées par 72 bouches à feu d'artillerie à cheval jusque-là tenues en réserve, chargées par la cavalerie, les deux divisions d'Augereau furent contraintes de reculer, après avoir perdu plus de la moitié de leur effectif ; Augereau était blessé, le général Desjardins, commandant la première division, était tué, le général Heudelet, commandant la deuxième division, grièvement blessé : le 7^e corps était anéanti.

C'est alors que Napoléon appelle Murat et lui dit : « Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ? » Murat lance d'abord la cavalerie légère, puis les dragons, pour écarter la cavalerie russe, et lui-même, à la tête des cuirassiers de d'Hautpoul, se précipite sur l'infanterie, y pénètre après plusieurs charges successives, écrase la première ligne, et, soutenu par les grenadiers de la garde, renverse la seconde ligne, traversant plusieurs fois toute la longueur du champ de bataille.

Le général d'Hautpoul est blessé à mort. 4,000 grenadiers russes, coupés par cette grande charge de cavalerie et marchant droit devant eux, menacent le cimetière occupé par Napoléon et son état-major. Un bataillon de grenadiers de la garde, commandé par le général Dorsenne, se précipite au-devant d'eux, la baïonnette croisée, tandis que le général Bruyère, envoyé par Murât, les charge en queue avec sa brigade de chasseurs à cheval. Presque tous les grenadiers sont pris entre eux. Le combat était rétabli ; Saint-Hilaire et Davout Supportaient victorieusement les efforts des Russes, quand, tout à coup, Lestocq, ayant dérobé sa marche au maréchal Ney, débouche à l'extrême gauche de l'armée, ennemie, passe par derrière les deux lignes de l'armée russe, dont il rallie les réserves, et vient tomber sur la division Friant.

Le choc est rude ; mais Davout, assisté des généraux Gudin et Friant, se maintient dans ses positions par une résistance héroïque. « Les lâches, disait-i à ses soldats, iront mourir en Sibérie ; les braves mourront ici en gens d'honneur » Enfin Ney, qui a suivi de près Lestocq, arrive à la gauche de l'armée par le village d'Althof, et s'avance sur les derrières de l'ennemi,

comme pour donner la main à Davout. Violamment attaqué dans le village de Schmoditten, il repousse les Russes de manière à leur ôter toute envie de revenir. Benningsen, craignant de se voir envelopper le lendemain matin, se décida à battre en retraite pendant la nuit.

Telle fut la bataille d'Eylau, une des plus terribles des guerres de l'Empire, qui impressionna l'empereur lui-même, et lui arracha, dans le bulletin de sa victoire, des réflexions philosophiques sur l'horreur de la guerre. La perte des Russes y fut évaluée à 7,000 morts et 20,000 blessés, dont un grand nombre moururent de leurs blessures ; ils perdirent, en outre, 4,000 prisonniers, 24 pièces de canon et 16 drapeaux. Les Français eurent à regretter 3,000 morts et 7,000 blessés. Les généraux d'Hautpoul, Corbineau, Desjardins, avaient été tués ; Heudelet, Augereau avaient été blessés.

Napoléon fit suivre les Russes jusque sous les murs de Kœnigsberg par la cavalerie de Murat, et, ne voulant pas compromettre, dans des aventures incertaines, son armée si fortement éprouvée, il commença, le 17 février, à battre en retraite pour rentrer dans ses cantonnements. Mais ses dispositions furent toutes différentes de ce qu'elles avaient été après la bataille de Pultusk. Il fallait tenir tête à l'armée russe, qui s'était rapprochée de la mer ; il fallait aussi couvrir le siège de Dantzig, qu'il avait résolu d'entreprendre. Il ne laissa donc en avant de Varsovie que le 5^e corps, commandé provisoirement par son aide de camp Savary, en remplacement de Lannes, tombé malade, et fit cantonner les 1^{er}, 3^e, 4^e et 6^e corps en arrière de la Passarge, rivière parallèle et opposée à la Prégel, occupée par les Russes. Chaque corps d'armée était disposé en une colonne dont la tête était couverte par la cavalerie légère. Le corps de Ney était seul placé sur la rive droite de la Passarge, gardant l'espace ouvert entre l'Alle et la Passarge, ainsi que le cours supérieur de l'Alle. Le quartier général de l'empereur fut établi à Osterode et plus tard à Finkenstein. Le 7^e corps avait été dissous après la bataille d'Eylau. Nous avons vu que Varsovie était protégée par le 5^e corps d'armée que commandait, pour le moment, le général Savary. Attaqué, le 16 mars, à Ostrolenka, sur la Narew, par le corps russe du général Essen, ce général le repoussa avec une perte de 2,500 hommes, 2 drapeaux et 7 pièces de canon.

De son côté, le 9^e corps avait commencé et continué le siège des places de Silésie. Glogau fut la première qui se rendit à Vandamme, commandant

les troupes wurtembergeoises, sous les ordres du prince Jérôme. Vandamme investit ensuite la place de Breslau, dont le prince Jérôme vint en personne diriger le siège. Le général Montbrun, avec la cavalerie wurtembergeoise, était en observation sur la route d'Ohlau ; il prévint le général Vandamme de l'approche du prince d'Anhalt Pleiss, qui venait, à la tête d'un grand rassemblement de troupes, essayer de faire lever le siège de Breslau. La division bavaroise de Minucci, envoyée en avant du prince, le battit complètement le 24 décembre à Breslau, grâce à la vigueur du général Montbrun. Une seconde victoire remportée par les généraux Minucci et Montbrun, à Ohlau, décida la dispersion des troupes du prince d'Anhalt Pleiss, et Breslau capitula le 5 janvier. Brieg se rendit le 11 janvier.

Le général Benningsen ne laissa pas les Français s'installer tranquillement sur la Passarge ; il fit passer une partie de son armée sur la rive gauche de la Prégel pour attaquer à la fois les avant-postes de Ney à Peterswald, ceux de Bernadotte à Braunsberg. La première de ces attaques fut repoussée par le général Liger-Belair ; le général russe qui la dirigeait fut fait prisonnier avec 400 de ses soldats. A Braunsberg, l'affaire fut plus sérieuse. Un corps de 10,000 hommes avait pris possession de la ville ; il en fut chassé par le général Dupont et repassa, en toute hâte, la Passarge, en perdant 16 canons, 2 drapeaux, 2,000 prisonniers et plus de 600 hommes tués. Napoléon ordonna, à son tour, une attaque générale ; l'armée russe fut battue sur toute la ligne. Les hostilités cessèrent, de ce côté, pour plusieurs mois, et tous les efforts de l'armée française furent concentrés sur le siège de Dantzig.

Nous ne devons pas toutefois passer sous silence les opérations du maréchal Mortier en Poméranie, où il bloquait la place suédoise de Stralsund, ainsi que la place prussienne de Colberg, en conservant une division à Stettin. Il avait été obligé d'affaiblir ses divisions pour fournir des troupes au corps de siège de Dantzig. Le général Essen, qui commandait, à Stralsund, 15,000 Suédois, en profita pour tomber inopinément sur la division Grandjean. Celle-ci se retira en bon ordre sur Stettin. Le maréchal Mortier arriva à son secours, réunit les divisions Grandjean et Dupas, et rejeta les Suédois sur Stralsund. Un armistice fut conclu avec la Suède.



Le siège de Dantzig dura trois mois depuis l'investissement jusqu'au jour de la capitulation. Cette lenteur tient à plusieurs causes : la place était très forte par sa position et par le tracé de ses ouvrages de fortification ; elle avait pour gouverneur le maréchal de Kalkreuth, le plus estimé des généraux prussiens, et, pour diriger la défense, un ingénieur de premier ordre, Bousmard, émigré français. Sa garnison montait à 18,000 hommes, ses remparts étaient armés d'une artillerie puissante, elle était largement approvisionnée pour plusieurs mois et en communication constante avec Kœnisberg, tant par mer que par la langue de terre du Nehrung, comprise entre la mer intérieure de Frische-Haff et la Baltique.



L'armée assiégeante se composa au début de 18,000 hommes de toute provenance, un régiment d'infanterie française et deux régiments de cavalerie, 19^e et 23^e chasseurs, des Polonais, des Badois, des Saxons, des déserteurs prussiens et russes, le tout commandé par le vieux maréchal Lefebvre, soldat aussi ignorant que brave, ayant, il est vrai, pour auxiliaires, les généraux Chasseloup-Laubat, commandant le génie, et La Ribouisière, commandant l'artillerie. Le matériel d'artillerie était tout à fait insuffisant au début du siège, eu égard à l'armement de la place.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 1^{er} au 2 avril, en face du Hagelsberg, ouvrage extérieur choisi pour point d'attaque. Après plusieurs combats opiniâtres ayant pour objet de repousser les sorties des assiégés, ou de s'emparer de positions dont la possession était indispensable pour la construction des travaux, le feu commença dans la journée du 23 avril ; l'artillerie assiégeante se montra supérieure à celle de la place, où plusieurs incendies furent allumés et un certain nombre de pièces démontées. Le génie en profita pour avancer ses travaux, malgré une violente sortie victorieusement repoussée ; mais les travaux ne marchaient pas assez vite, au gré du maréchal Lefebvre, qui avait voulu tenter une attaque de vive force. Napoléon contint son impatience.

Nos troupes s'emparèrent, dans la nuit du 6 au 7 mai, de l'île de Holm, qui commandait à la fois la Vistule et le canal de Haake, c'est-à-dire les deux issues vers la mer. Les travaux d'approche, retardés par la nature de la fortification, progressaient cependant, lorsque les souverains alliés se décidèrent à faire une tentative pour secourir Dantzig. En apprenant leurs préparatifs, l'empereur s'empressa d'envoyer des renforts au maréchal Lefebvre. Un corps de réserve avait été formé, sous les ordres de Lannes, avec les grenadiers d'Oudinot et la division Verdier ; Napoléon lui prescrivit de se porter sur Dantzig, de ne pas prendre part aux travaux du siège, mais de se tenir prêt à combattre les troupes russes qui allaient attaquer nos positions du Nehrung. Le général Gardanne et le général Schramm, qui commandaient les troupes du Nehrung, résistèrent vigoureusement jusqu'à ce que l'intervention de Lannes et de Oudinot, à la tête de quatre bataillons de grenadiers, décidât les Russes à s'éloigner, laissant 2,000 hommes sur le terrain.

Les jours de la garnison de Dantzig étaient comptés ; l'assaut était fixé au 21 mai, lorsque le maréchal de Kalkreuth demanda à capituler, réclamant les conditions que lui-même avait accordées à la garnison de Mayence en 1793. Lefebvre s'empressa de souscrire à ces conditions, que Napoléon ratifia. La capitulation fut signée le 26 mai, et, le même jour, Lefebvre entra dans la place dont Rapp, un des aides de camp de l'empereur, fut nommé gouverneur, et dont Napoléon se proposa de faire un des appuis de sa domination sur l'Allemagne. Quant au maréchal Lefebvre, il fut récompensé par le titre de duc de Dantzig, le premier des titres de noblesse accordés aux lieutenants de Napoléon. Plus tard, Ney fut nommé duc

d'Elchingen ; Lannes, duc de Montebello ; Masséna, duc de Rivoli ; Davout, duc d'Auerstæd, etc.

La garnison de Dantzig était, au début du siège, forte de 18,000 hommes ; 7,000 hommes seulement restaient encore sous les armes lors de la capitulation, et défilèrent devant le maréchal Lefebvre.

Le moment approchait où les hostilités allaient reprendre sur la Passarge. L'armée française avait été renforcée et mise sur le pied le plus brillant ; elle ne comptait pas moins de 155,000 hommes sous les armes, dont 18,000 d'une superbe cavalerie formant toujours la réserve, sous les ordres de Murat (non compris la cavalerie des corps d'armée). Napoléon avait résolu de prendre l'offensive le 10 juin ; il fut devancé par Benningsen. Le corps de Ney, placé en flèche à Guttstadt, sur l'Alle, paraissait fort en l'air et offrait une proie facile à l'armée russe si, agissant avec promptitude, elle trouvait moyen de l'envelopper avant qu'il pût rejoindre le gros de l'armée. Tel fut, en effet, le plan de Benningsen. Quatre divisions, la garde impériale et la cavalerie durent attaquer le 6^e corps à la fois de front, de droite et de gauche, tandis que les Cosaques forceraient le passage de l'Alle, au-dessus de Guttstadt, pour couper ses communications. En même temps, Doctorof, avec deux divisions, devait faire une démonstration contre le pont de Lomitten, pour empêcher Soult d'aller au secours de Ney, et une colonne, composée de Russes et de Prussiens, devait tomber sur le corps de Bernadotte, à Spanden.

Le 4 juin, dès 3 heures du matin, les Russes s'efforcèrent en vain de jeter un pont sur la Passarge, près de Braunsberg : deux colonnes s'avancèrent sur la tête de pont de Spanden et furent victorieusement repoussées. L'attaque fut renouvelée, le 5 juin, par 12,000 hommes, dont 3,000 de cavalerie. Le maréchal Bernadotte prit lui-même la direction de la défense ; il fut blessé par une balle à la gorge ; mais, remontant à cheval dès qu'il fut pansé, il fit charger l'ennemi par le 17^e dragons et lança sur lui les brigades Frère et Lapisse. L'ennemi battit en retraite. Le général Victor prit le commandement provisoire du 1^{er} corps d'armée. Le même jour, les brigades Feray et Viviès repoussaient toutes les attaques dirigées contre le pont de Lomitten, où l'ennemi perdit plus de 2,500 hommes.

Ce n'étaient là, toutefois, que des opérations d'ordre secondaire à côté de ce qui se passait au 6^e corps. Attaqué de front par Altkirch, de gauche sur Wolsdorf, de droite sur Guttstadt et Bergfried, débordé par les Cosaques,

Ney réunit ses deux divisions d'infanterie, sa brigade de cavalerie, son artillerie, ses bagages, et, laissant à peine 2 ou 300 hommes en arrière, il se retira sur Deppen avec autant de calme que s'il eût été sur un champ de manœuvres ; il s'arrêta à Ankendorf, ayant perdu 1,200 à 1,500 hommes et infligé à l'ennemi une perte de 3,000. Le lendemain, 6, l'ennemi revint à la charge avec plus de vigueur. Ney eut sur les bras 30,000 Russes, dont 15,000 cavaliers ; il avait en tout 15,000 combattants à leur opposer. Il disposa son corps d'armée en échelons par brigades, qui se retiraient successivement après avoir fait feu ou chargé à la baïonnette : il mit ainsi plusieurs heures à franchir un espace de deux lieues ; profitant d'une faute de l'ennemi, il le repoussa par un vigoureux retour offensif et gagna paisiblement Deppen.

A la première nouvelle du mouvement des Russes, Napoléon prescrivit à Ney de défendre le passage à Deppen, à Davout de réunir son corps d'armée à la droite de celui de Ney, ce que Davout avait déjà fait de lui-même. Il indiqua comme point de concentration Saalfeld, où 160,000 hommes pouvaient être réunis en quarante-huit heures.

Devant la fière attitude de Ney, Benningsen avait suspendu son mouvement. Voyant l'armée française se concentrer, il se décida à battre en retraite sur Heilsberg, où il avait accumulé les moyens de défense sur les deux rives de l'Alle. Murat, la garde, Lannes et Ney le suivirent directement. Soult et Davout cherchaient à déborder ses ailes. Mortier, resté en arrière avec le 8^e corps, rejoignait l'armée. Victor, avec le 1^{er} corps, restait provisoirement sur la basse Passarge.

Le plan de Napoléon consistait à couper les Russes de Varsovie, tout en les devançant à Kœnigsberg.

Le 9 juin, la cavalerie de Murat tomba vivement sur les Cosaques. Le lendemain, les corps de Soult, de Murat et de Lannes se heurtèrent à l'armée russe rangée presque tout entière sur la rive gauche de l'Aile. Elle comptait 16,000 cavaliers. Les cuirassiers du général Espagne, les dragons de Latour-Maubourg et la cavalerie légère de Lasalle chargèrent de la façon la plus brillante. Les divisions Saint-Hilaire, Carra-Saint-Cyr et Legrand entrèrent successivement en ligne et replièrent les Russes sur leurs retranchements ; mais elles se trouvèrent alors en butte au feu d'une nombreuse artillerie postée sur les deux rives de l'Alle. La cavalerie de Murat fut ramenée et obligée de chercher un refuge derrière l'infanterie.

Napoléon envoya au secours des divisions engagées celle du général Verdier et les fusiliers de la jeune garde, commandés par le général Savary ; on se battit jusqu'à la nuit sans résultat. Le lendemain 11, les deux armées restèrent en présence une partie de la journée : les Russes finirent par décamper et par se retirer en suivant la rive droite de l'Aile. Napoléon les fit suivre par la cavalerie légère des corps d'armée et les dragons de Latour-Maubourg et de La Houssaye, tandis que Murat, avec la plus grande partie de la cavalerie, marchait directement sur Königsberg, suivi des corps de Davout et de Soult. Les autres corps, c'est-à-dire ceux de Ney, de Lannes et de Mortier, suivaient une direction intermédiaire, toujours prêts à se rabattre sur l'Alle et notamment sur Friedland, point où le cours de cette rivière est le plus proche de Königsberg, et où il était probable que Benningsen chercherait à la traverser.

Le 9^e hussards, du corps de Lannes, envoyé en reconnaissance à Friedland, en fut chassé par la cavalerie russe. Lannes, averti, marcha toute la soirée et arriva à une heure du matin à Posthenen, en face de Friedland.

Au moment où l'armée russe, qui avait marché toute la nuit, approchait de cette ville, Lannes avait sous la main la division de grenadiers et de voltigeurs d'Oudinot, sa brigade de cavalerie légère et les dragons de Grouchy, en tout 10,000 hommes : il envoya en toute hâte prévenir l'empereur et se prépara, en l'attendant, à barrer le chemin à l'armée russe, dont 25 ou 30,000 hommes avaient déjà traversé l'Alle. Il y réussit en plaçant son artillerie, gardée par les grenadiers, sur un plateau d'où elle pouvait battre toute la plaine, en occupant la lisière des bois avec les voltigeurs et la plaine avec la cavalerie. Il ne pouvait empêcher cependant les Russes de déboucher à Friedland et de se ranger en bataille, dans le coude de la rivière, au nombre de 75 à 80,000 hommes, tandis que, renforcé successivement par les divisions Dupas et Verdier et par les cuirassiers de Nansouty, il n'avait que 27,000 hommes à leur opposer. La lutte fut extrêmement vive à la droite, où les grenadiers d'Oudinot disputaient avec acharnement à l'ennemi le village de Shortlack, sur l'Alle, et le bois de ce nom. A la gauche, Grouchy manœuvrait avec ses deux divisions de cavalerie de manière à contenir les nombreux escadrons de l'ennemi.

Napoléon arrivant au galop et, précédant le corps de Ney, celui de Victor, le reste du corps de Mortier, la garde impériale, les dragons de Latour-Maubourg et de La Houssaye, eut bientôt arrêté le plan de la bataille. C'est la seule, peut-être, pour laquelle il ait dicté, avec autant de précision, le

détail des dispositions à prendre. Ney, à gauche, devait marcher sur Friedland pour s'emparer de la ville et des ponts : il était soutenu par les dragons de Latour-Maubourg. Victor ; placé à gauche et un peu en arrière, était prêt à l'appuyer avec le 1^{er} corps d'armée et les dragons de La Houssaye ; venaient ensuite Lannes et son corps d'armée, puis le corps de Mortier ; enfin à gauche, Grouchy avec ses dragons, les cuirassiers de Nansouty et la cavalerie légère des 1^{er} et 3^e corps d'armée, occupait toujours la plaine, en face de la cavalerie russe.

Au signal donné par une batterie de 20 canons, Ney s'élança avec les divisions Bisson et Marchand, et refoula l'infanterie ennemie. La cavalerie de la garde impériale russe voulut prendre ces deux divisions en flanc ; elle fut repoussée par les dragons de Latour-Maubourg, qui se rabattirent brusquement à droite : mais lorsque les divisions de Ney furent engagées plus loin dans le coude de l'Alle, battues d'écharpe par les batteries de la rive droite et de front par l'artillerie placée à Friedland même, elles éprouvèrent des pertes énormes, hésitèrent et reculèrent en désordre, entraînant leurs généraux.

Le moment était critique : le général Sénarmont, qui commandait l'artillerie du 1^{er} corps, réunit, avec l'autorisation du général Victor, les 36 bouches à feu qui la composaient et se porta rapidement en avant de l'ennemi. Ripostant, avec l'aide de l'artillerie du 6^e corps, aux batteries de la rive droite, il se rapprocha jusqu'à deux cents mètres de l'infanterie qui défendait Friedland et la couvrit de mitraille. En même temps, la division Dupont, qui formait la première ligne de Victor, marchait la baïonnette baissée au-devant de l'infanterie de la garde russe, et, après un court et vif engagement, la refoulait dans Friedland, où entraient, de son côté, le maréchal Ney, qui avait rallié ses divisions.

Napoléon donna alors le signal d'avancer sur toute la ligne. La droite des Russes, ne trouvant plus d'issue, fut prise ou noyée. Quelques corps isolés parvinrent à s'échapper le long de l'Alle, à la faveur de la nuit, et grâce à l'absence de la plus grande partie de la cavalerie de Murat. Jamais victoire ne fut plus complète et plus décisive. Les Russes perdirent 25,000 hommes et 80 canons. Ils étaient définitivement séparés de Königsberg et rejetés sur la Pregel, à Wehlau.

De leur-côté, Murat, Soult et Davout avaient marché sur Königsberg, que les généraux Lestocq et Kamenski évacuèrent à la nouvelle de la

bataille de Friedland, et où Soult entra immédiatement, tandis que Davout, poursuivant Lestocq, lui enlevait plus de 3,000 prisonniers. Soult restant à Kœnigsberg et Davout à Labiau sur la Baltique, Murat suivit la route de Tilsitt, soutenu par les corps de Victor, de Lannes, de Ney et de Mortier, et arriva en vue du Niémen, le 19 juin. Le prince Bagration, pour l'armée russe, le maréchal Kalkreuth, pour l'armée prussienne, demandèrent un double armistice qui fut signé le 24 juin. Un radeau fut construit, le même jour, sur le Niémen, et servit à l'entrevue des deux empereurs, qui eut lieu le 25. A la suite d'un entretien d'une demi-heure, il fut convenu que la ville de Tilsitt serait neutralisée et qu'Alexandre viendrait s'y installer avec sa garde. Alors commencèrent les négociations qui aboutirent à la paix signée le 8 juillet. La puissance de la Prusse était abattue ; la Russie devenait l'alliée de la France.

Cependant, l'Angleterre continuait ses intrigues avec la Suède. La marine suédoise ayant ravitaillé la place prussienne de Colberg, assiégée par les Français, le maréchal Brune fit des remontrances au commandant de Stralsund et dénonça l'armistice conclu six mois auparavant. Les divisions Molitor, Grandjean et Boudet culbutèrent l'armée suédoise à Anklam, le 6 juillet ; la place de Stralsund fut complètement investie et capitula ; l'île de Rugen fut livrée à l'armée française, et les hostilités cessèrent sur cette frontière.





CHAPITRE XIII

BAYLEN, SOMO-SIERRA, SARAGOSSE

Le royaume de Naples n'avait pas été complètement conquis ; une grande partie de la Calabre était encore en insurrection ; le général Reynier y commandait les troupes françaises, ayant sous ses ordres le général Verdier. Celui-ci partit de Cosenza le 3 décembre 1806, avec une forte colonne, pour aller réduire la place d'Amantea, occupée par les insurgés ; plusieurs assauts furent repoussés, et le général Verdier se vit forcé de rétrograder sur Cosenza. Sur l'ordre du général Reynier, il repartit, le 29 décembre, pour faire une seconde tentative ; Reynier vint lui-même prendre le commandement, et la ville d'Amantea, dont les défenseurs étaient épuisés par la famine, se rendit le 6 janvier. Reynier s'empara ensuite, pendant le mois de mars, du fort de Cotrone, et compléta enfin la soumission des Calabres par la prise de Reggio et de Scylla, le 17 février 1808.

Cependant, le Gouvernement anglais cherchait toujours à susciter des ennemis à la France, sur le continent. Par le traité signé à Madrid, le 29 septembre 1806, le Portugal s'était engagé à fermer ses ports aux bâtiments anglais : cette clause était constamment éludée. Napoléon résolut de mettre fin à un pareil état de choses ; il ordonna, d'abord, de réunir à Bayonne, sous la dénomination de 1^{er} corps d'observation de la Gironde, un corps

d'armée formé avec des troupes tirées des côtes de l'Océan et des dépôts de l'intérieur. Il fit signifier ensuite ses volontés à l'ambassadeur de Lisbonne, à Paris, et enjoignit à la cour de Madrid de se préparer à joindre ses troupes aux siennes pour envahir le Portugal.

Les menaces de Napoléon restèrent sans effet, et Junot, nommé commandant en chef du corps d'observation, reçut l'ordre d'entrer en Espagne, où il devait être rejoint par un corps d'armée espagnol, pour se diriger sur Lisbonne. L'armée mise sous les ordres de Junot comprenait trois divisions d'infanterie, commandées par les généraux Delaborde, Loison et Travot, et une division de cavalerie (dragons et chasseurs), commandée par le général Kellermann ; elle présentait un total de 26,187 hommes, avec 32 bouches à feu ; le chef d'état-major général était le général Thiébault. Cette armée fut partagée, pour la route, en seize colonnes, marchant à un jour de distance. Les dernières colonnes étaient formées par la cavalerie qui, par suite du manque de fourrages dans les environs de Bayonne, avait dû être envoyée dans les Hautes-Pyrénées et ne put rejoindre le gros de l'armée avant son départ.

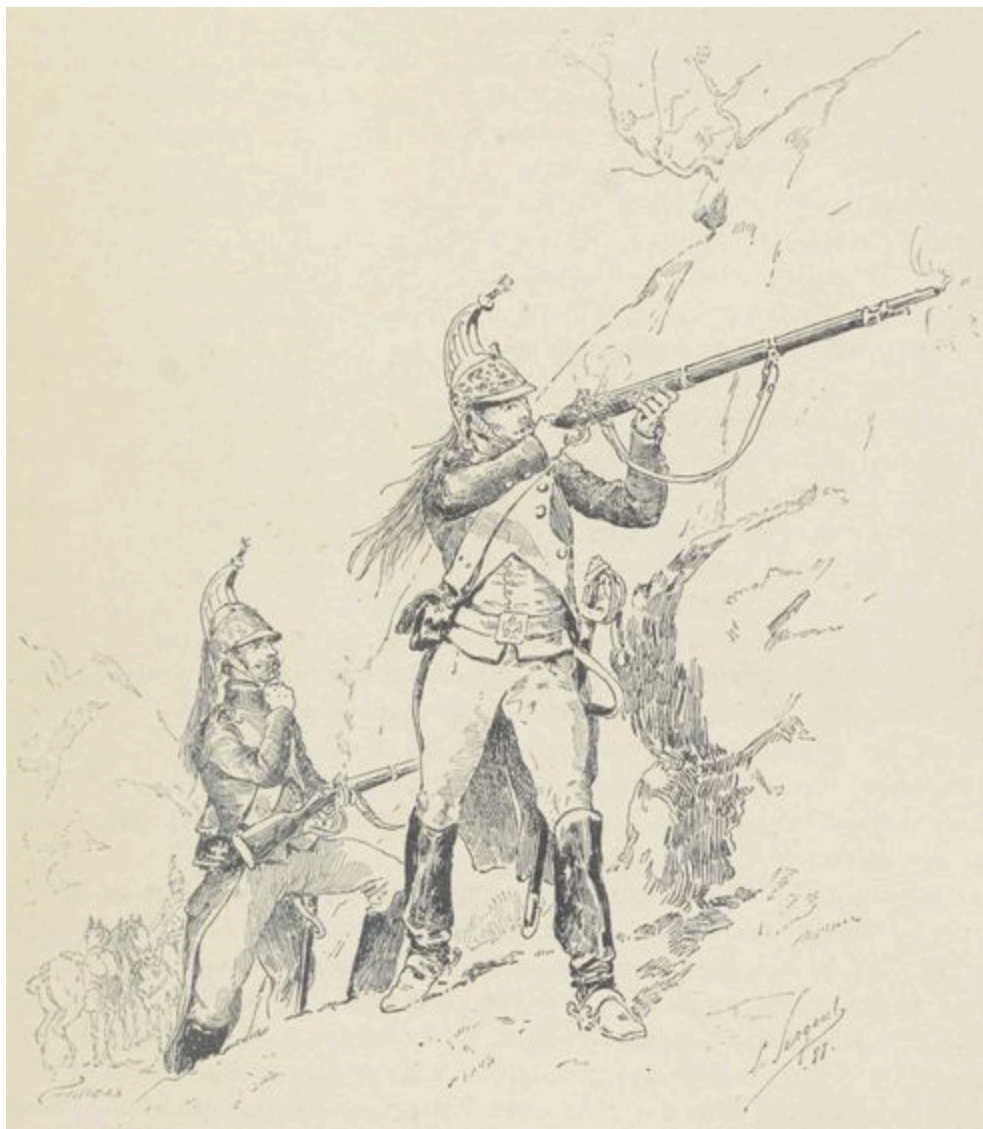
Junot devait d'abord s'arrêter à Salamanque, mais il reçut en route l'ordre de se rendre de Salamanque à Alcantara, et ce premier trajet, quoique fait en Espagne, fut des plus pénibles pour les troupes. En outre, on ne trouva dans Alcantara aucun des approvisionnements promis par le Gouvernement espagnol.

L'avant-garde, commandée par le général Maurin, partit cependant d'Alcantara le 19 novembre, et les différentes colonnes arrivèrent, après deux jours de marche, à Castel-Branco, sans trop de difficultés. Mais, une fois en Portugal, de Castel-Branco à Abrantès, la marche devint une des plus pénibles et des plus affreuses que jamais armée ait entreprises. Les soldats se nourrirent de glands et durent plusieurs fois se mettre à l'eau, jusqu'à la ceinture, pour traverser des torrents glacés. L'artillerie, traînée par des bœufs, ne pouvait suivre ; quant à la cavalerie, déjà fatiguée en partant de Bayonne, manquant de moyens pour entretenir la ferrure, elle parvint à Abrantès, réduite des deux tiers, absolument incapable d'aller plus loin.

Pressé d'arriver à Lisbonne avant l'embarquement de la famille royale et le départ de la flotte, Junot partit d'Abrantès avec un seul régiment et quatre bataillons formés par la réunion des compagnies d'élite. Il se présenta devant Lisbonne le 29 novembre avec 1,500 hommes, brisés de fatigue,

sans un canon et sans un cavalier. La flotte venait de partir ; la ville était occupée par une garnison de 14,000 hommes ; la population, qui pouvait être hostile, montait à 350,000 âmes. Junot, dans cette circonstance, fit preuve d'une rare énergie ; il résolut, malgré tout, de faire son entrée dans Lisbonne. Il prit, pour escorte, un peloton de trente cavaliers portugais qu'il avait rencontrés, et se fit accompagner en ville par un fort détachement de la garde de police, dont le commandant était un émigré français, le comte de Novion, qui avait maintenu l'ordre dans Lisbonne.

Les divisions d'infanterie arrivèrent les unes après les autres, dans un état affreux, ayant à peine 300 hommes par régiment : les autres soldats, sans armes, sans chaussures, sans vêtements, furent amenés à dos d'âne, conduits par des paysans. Trois semaines après son entrée à Lisbonne, Junot avait à peine 10,000 hommes en état de combattre. Son activité et celle des généraux sous ses ordres vinrent à bout de toutes les difficultés. L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie furent successivement réorganisées. Les troupes furent réparties dans toute l'étendue du Portugal, et le 15 décembre, Junot fit arborer le drapeau français sur les forts et sur la flotte, en remplacement du drapeau portugais. Son armée prit, en même temps, le nom d'armée du Portugal. Lui-même fut proclamé, plus tard, gouverneur général du Portugal et installé solennellement, en cette qualité, le 1^{er} février 1808. Le pays fut dès lors tranquille, jusqu'au soulèvement général de l'Espagne.



Il serait trop long et trop compliqué d'exposer ici les origines politiques de la guerre d'Espagne, cause principale des revers de la fin du règne de Napoléon. Nous ne nous arrêterons donc pas à rechercher quel fut le moment précis où ce souverain décida dans sa pensée la conquête de l'Espagne. A peine le corps commandé par Junot avait-il franchi les Pyrénées, que furent organisés deux autres corps d'armée : le second corps d'observation sous les ordres du général Dupont, le troisième commandé par le maréchal Moncey, composés chacun de quatre divisions, dont une de cavalerie, et comportant un effectif de 24,000 hommes environ.

Sous prétexte d'exécuter le traité conclu pour l'expédition de Portugal, le général Dupont passa la frontière et marcha sur Valladolid. Le maréchal Moncey entra à son tour en Espagne, le 30 janvier ; son corps d'armée se

dirigea sur Burgos, à l'exception d'une division envoyée en Navarre. Le 2 février, 12,000 hommes entrèrent en Catalogne. Tous ces mouvements de troupe étaient motivés, au fond, par les dissensions qui déchiraient la famille royale d'Espagne et par l'hostilité déclarée entre la reine et son favori le prince de la Paix, Manuel Godoï, d'une part, et le prince des Asturies, Ferdinand, héritier de la couronne, d'autre part. Le roi soutenait le favori Godoï.

Non content d'avoir en Espagne une force d'environ 48,000 hommes, Napoléon donna l'ordre de se saisir par la ruse des citadelles de Pampelune et de

Barcelone, des places de Figuières et de Saint-Sébastien. Ces coups de main exécutés en pleine paix, dans un pays ami, et qui durent sembler pénibles à de loyaux soldats, réussirent à merveille. La citadelle de Pampelune fut occupée le 17 février ; une corvée de vivres composée de voltigeurs y pénétra, au point du jour, sans armes apparentes, mais les sabres cachés sous les capotes ; les voltigeurs se jetèrent brusquement sur les hommes du poste, pour donner le temps à 300 grenadiers, enfermés pendant la nuit dans la maison occupée par le général Darmagnac, de se précipiter dans la place. A Barcelone, le général Duhesme s'empara, le 28 février, de la citadelle par une ruse plus odieuse encore. La place de Figuières fut occupée, d'une manière analogue, par 200 hommes d'élite. Quant à la place de Saint-Sébastien, elle fut demandée au Gouvernement espagnol et accordée par lui, sous prétexte d'y installer des hôpitaux et des dépôts de cavalerie.

Murat venait d'être envoyé en Espagne pour y prendre le commandement en chef de toutes les troupes françaises. Informé des événements graves survenus à Madrid et à Aranjuez, et dont le dernier mot avait été l'abdication du vieux roi Charles IV, en faveur de son fils Ferdinand VII, il se hâta de se rendre à Madrid, à la tête de quelques troupes. Outre les corps de Dupont et de Moncey et la division de Catalogne, deux nouvelles divisions, l'une d'infanterie et l'autre de cavalerie, venaient d'entrer en Espagne, ainsi que quelques détachements de la garde.

Murat détermina facilement Charles IV et la reine son épouse à se rendre à Bayonne, où Ferdinand VII alla bientôt lui-même, et où le prince de la Paix avait déjà été conduit. Napoléon avait établi sa résidence dans cette ville, et devait être l'arbitre de la famille royale.

Le départ de Ferdinand fut le signal de l'insurrection qui éclata dans Madrid le 2 mai. Tous les Français isolés furent massacrés. Murat envoya aux troupes qui environnaient Madrid l'ordre d'entrer dans la ville, au pas de charge. La répression fut terrible ; Murat fut nommé, par décret du roi Charles IV, gouverneur de la capitale et lieutenant général du royaume. Par une convention conclue le 5 mai à Bayonne, entre Duroc et le prince de la Paix, Charles IV abdiqua tous ses droits sur le trône d'Espagne, pour aller résider en France, au château de Compiègne. Le même jour, après une scène des plus violentes, Ferdinand VII renonça, comme son père, à la couronne, et fut envoyé avec son frère don Carlos au château de Valençay. Napoléon appela sur le trône ainsi rendu vacant, son frère Joseph, et Murat, désappointé de ne pas recevoir une couronne sur laquelle il croyait avoir le droit de compter, fut appelé à régner sur Naples. Le choix de Joseph, de préférence à Murat, fut de la part de Napoléon un acte des plus impolitiques et des plus regrettables, au point de vue de la direction à imprimer aux opérations militaires.

La révolte, comprimée à Madrid, ne tarda pas à se propager dans tout le royaume. Oviedo devint un premier centre d'insurrection pour les Asturies, la Galicie et le royaume de Léon. Carthagène, Malaga furent le théâtre de scènes sanglantes, dans lesquelles un grand nombre de fonctionnaires, capitaines généraux, gouverneurs, intendants, corrégidors furent massacrés. A Cadix, le 28 mai, le capitaine général de la province d'Andalousie fut égorgé. Le lieutenant général Morla, nommé à sa place par les insurgés, ordonna aux batteries du port de faire feu sur les bâtiments français, qui se virent obligés d'amener leurs pavillons et furent livrés aux Anglais par les Espagnols. A Saragosse, à Badajoz, à Valladolid eurent lieu également des scènes tumultueuses et sanglantes.

Pour faire face à cette vaste insurrection, Murat, malade à Madrid, et remplacé dans le commandement effectif par Savary, disposait du corps de Dupont, fort de 23,000 hommes, du corps de Moncey, comprenant environ 24,000 hommes, des 12,000 hommes du corps des Pyrénées orientales commandé par Duhesme, et d'environ 19,000 hommes, dont 3,000 de la garde, encore près de la frontière, sous les ordres du maréchal Bessièrès. Sauf les détachements de la garde et quelques bataillons étrangers, ces troupes, d'un effectif total de 80,000 hommes, ne comprenaient guère que des conscrits à peine instruits, incapables de supporter les fatigues et le climat de l'Espagne.

Le maréchal Bessières déploya la plus grande activité dans la répression des troubles du Nord. Le général Verdier défit les insurgés de Vittoria ; Lasalle, avec quelques escadrons de cavalerie légère, battit et massacra à Torquemada 6,000 insurgés de la Vieille-Castille. Le village de Torquemada fut incendié par les Espagnols. Lasalle s'empara ensuite de Valencia, dispersa, avec l'aide de l'infanterie, un corps espagnol qui avait pris position au pont de Cabezon, à trois lieues en avant de Valladolid, et fit son entrée dans cette ville, qui se soumit au roi Joseph. Le général Merle s'empara de même de la ville de Santander. Un mois avait suffi au corps du maréchal Bessières pour soumettre toutes les provinces du Nord. Le général Lefebvre-Desnouettes, qui se trouvait à Pampelune avec les lanciers polonais et la légion de la Vistule, battit dans plusieurs rencontres un rassemblement de 4,000 hommes venus de Saragosse, et s'arrêta aux portes de cette ville, où s'était rendu, de son côté, le général Verdier avec sa division.

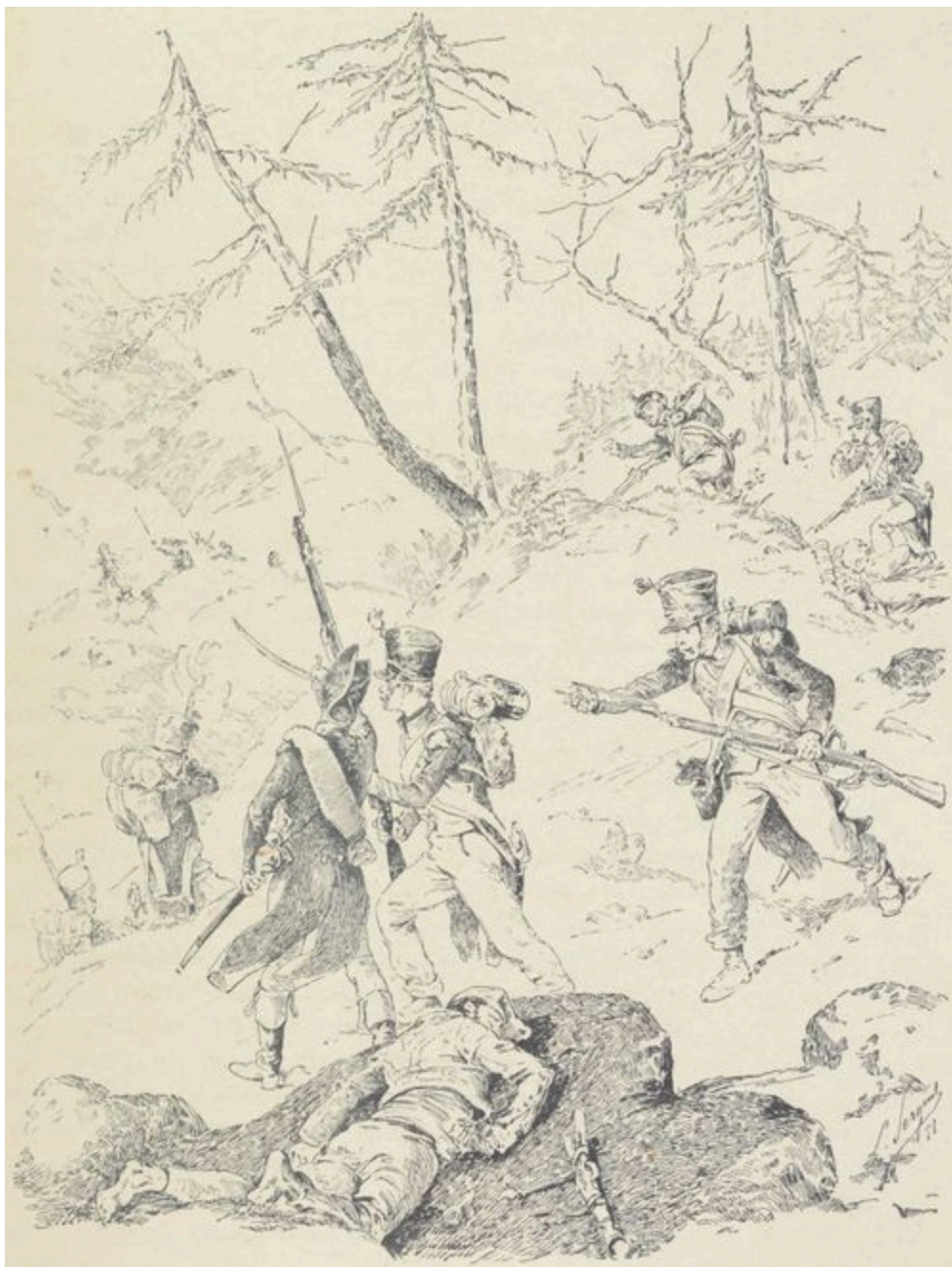
En Catalogne, Duhesme soumit la place importante de Tarragone, battit les insurgés sur le Llobregat, prit d'assaut le château de Maga et la petite ville de Mataro, et marcha sur Gironne ; mais, sa tentative pour s'emparer de vive force de cette place ayant échoué, et les moyens lui manquant pour faire un siège régulier, il fut obligé de se replier sur Barcelone.

Le général espagnol Caro commandait, dans le royaume de Valence, un corps de 25,000 hommes, bien organisés et bien équipés. Le maréchal Moncey fut chargé d'en avoir raison avec son corps d'armée. Il battit l'avant-garde ennemie à la Vesquera, à Las Capreraz, infligea au général Caro une défaite décisive sous les murs de Valence, et pénétra dans les faubourgs ; mais l'artillerie lui fit défaut pour battre les remparts, et les événements survenus en Andalousie le ramenèrent bientôt dans le Nord.

Le maréchal Bessières avait remporté, le 14 juillet, une victoire éclatante sur l'armée espagnole du général Cuesta, qui menaçait Madrid. N'hésitant pas à attaquer cette armée forte de 40,000 hommes, quoiqu'il en eût avec lui moins de 15,000, il la culbuta complètement, en lui infligeant une perte de 8 à 9,000 hommes tués ou blessés, de 6,000 prisonniers, de toute l'artillerie et des bagages. La division de cavalerie légère Lasalle se distingua surtout, dans cette journée, par les charges les plus brillantes. L'ennemi fut poursuivi jusqu'à Benavente et Léon. Cette belle victoire, connue dans l'histoire sous le nom de Medina del Rio-Seco, permit à Joseph d'entrer dans sa capitale.

Le corps d'armée de Dupont se composait de trois divisions d'infanterie, Barbou, Vedel et Gobert et de la division de cavalerie Fresia. Il reçut, à la fin du mois de mai, l'ordre de se porter sur Cadix avec sa première division, une brigade suisse et sa cavalerie, soit en tout 7 à 8,000 hommes. Arrivé à Andujar, sur le Guadalquivir, il apprit que l'Andalousie était entièrement soulevée, et qu'une armée, forte de près de 50,000 hommes régulièrement organisés, occupait cette province. Dans la situation-critique où le plaçaient ces nouvelles, il résolut cependant de se porter en avant. Il força brillamment le passage du pont d'Alcolea, obligea l'armée espagnole à évacuer le camp où elle était installée, en avant de Cordoue, et somma le corrégidor de lui ouvrir les portes ; sur le refus de ce fonctionnaire, il fit enfoncer les portes à coups de canon et entrer les troupes, au pas de charge. Un combat terrible s'engagea dans les rues ; les troupes régulières s'enfuirent, et les soldats français, furieux de la résistance qui leur avait été opposée, se livrèrent à un pillage effréné. L'ordre finit cependant par se rétablir.

Dupont se préparait à marcher sur Séville, lorsqu'il apprit que ses communications avec Madrid étaient interceptées, et que les paysans insurgés égorgeaient, sur les derrières, tous les détachements isolés. Il suspendit sa marche pour attendre les renforts qu'il avait demandés à Murât ; mais n'ayant reçu aucune nouvelle après dix jours d'attente, il rétrograda, le 16, sur Andujar, où il arriva le 18. Les excès les plus atroces avaient été commis par les paysans, les malades égorgés dans les hôpitaux, le général René et plusieurs officiers brûlés vifs, etc. Il fit châtier les auteurs de ces actes épouvantables et reçut l'avis de l'arrivée de sa deuxième division, celle du général Vedel.



La position la plus importante à occuper, pour assurer les communications du corps d'armée avec le nord de l'Espagne, était celle de Baylen, à l'entrée des défilés de la Sierra-Morena. Au milieu de ces défilés se trouvait la Caroline. Vedel fut placé à Baylen et crut devoir, en vertu d'un ordre mal interprété, quitter cette position pour se rendre à Andujar. Le général Gobert, arrivant à son tour avec une partie de la 3^e division, engagea entre Baylen et le Guadalquivir un combat dans lequel il avait

l'avantage, lorsqu'il fut blessé mortellement. Le général de brigade Dufour, qui le remplaça, non content de se replier sur Baylen, continua sa retraite sur la Caroline, et Vedel, renvoyé d'Andujar par Dupont, croyant Dufour sérieusement menacé, au lieu de s'arrêter à Baylen, continua aussi sa marche jusqu'à la Caroline, en sorte que la position capitale de Baylen se trouva abandonnée.

Toujours admirablement informés par les paysans de tout ce qui se passait, les généraux espagnols s'empressèrent de profiter de cette faute. Castaños, leur général en chef, envoya, pendant la journée du 18 juillet, deux divisions, aux ordres de Reding, occuper Baylen, en tournant la position d'Andujar. Le soir même, à neuf heures, Dupont, décidé à évacuer Andujar, se mit en route. Sa colonne était fort allongée par 500 voitures de bagages qu'il traînait avec lui, et au milieu desquelles l'artillerie était entremêlée.

Vers 3 heures du matin, l'avant-garde se heurta aux premiers postes espagnols, et l'artillerie se porta, par fractions, à la tête de la colonne ; une batterie de 24 pièces de 12, placée par l'ennemi à droite et à gauche de la route, écrasa ces diverses fractions, au fur et à mesure qu'elles se présentèrent. Jusqu'à midi, les troupes combattirent avec acharnement pour enlever la position ; la cavalerie, surtout, fit les charges les plus brillantes ; mais bientôt la chaleur devint accablante, les bataillons suisses passèrent à l'ennemi. Dupont, malade de la dysenterie, deux fois blessé, se résigna à demander une suspension d'armes, que les généraux espagnols s'empressèrent de lui accorder ; mais, pendant les pourparlers, l'armée de Castaños, qui avait suivi la division française, était arrivée et avait envoyé des détachements sur les flancs de la colonne, qui se trouva ainsi cernée de toutes parts.

Cependant Vedel s'était mis en route, au bruit du canon, avec sa division, dont les soldats étaient épuisés, pour avoir marché trois jours et trois nuits de suite : il se préoccupa trop de l'ordre de maintenir, et, n'entendant plus le canon, interrompu par la suspension d'armes, il marcha-encore plus lentement. Lorsqu'enfin il atteignit Baylen, il fit charger les Espagnols, sans s'arrêter aux affirmations de l'ennemi annonçant un arrangement. Au milieu de ses succès, il est arrêté par un ordre écrit de Dupont, lui prescrivant de cesser toutes hostilités. Une capitulation est conclue, aux termes de laquelle les troupes cernées avec Dupont doivent rester prisonnières, tandis que les

deux autres divisions déposeront les armes, pour être transportées en France, sur des bâtiments espagnols.

Vedel veut combattre quand même ; Dupont lui ordonne de rendre les canons et les hommes qu'il a pris à l'ennemi, puis lui fait dire secrètement de s'en aller au plus vite. Alors les Espagnols crient à la foi violée et menacent de massacrer les troupes qu'ils ont cernées. Dupont cède à ses officiers qui le supplient de ne pas faire égorger leurs soldats, et envoie à Vedel l'ordre de revenir. Vedel hésite à son tour ; enfin le dogme de l'obéissance passive l'emporte, et l'emporte à ce point, que Vedel obéit à un homme qui n'avait plus le droit de commander, puisqu'il était au pouvoir de l'ennemi. Et non seulement Vedel obéit, mais il ordonne à Dufour d'obéir ; et des détachements, qui sont à vingt lieues de Baylen, se constituent prisonniers par obéissance. Et cette étrange capitulation est odieusement violée par les Espagnols qui, une fois les Français désarmés, les confondent tous dans un même traitement, et les livrent à tous les sévices, à tous les outrages d'une population féroce, pour les envoyer ensuite mourir de faim dans l'île de Cabrera. Et l'homme qui avait signé cette capitulation devint plus tard, par l'effet des réactions politiques, ministre de la Guerre !...

L'effet produit par les événements de Baylen fut immense. Toutes les troupes reçurent l'ordre de se rapprocher de Madrid. Le siège de Saragosse, entrepris et poussé avec vigueur par les généraux Verdier et Lefebvre-Desnouettes, fut levé, par suite des ordres reçus de Madrid, au moment où une attaque, qui promettait d'être décisive, allait récompenser ces deux généraux de leurs efforts persévérants.

Nous avons laissé Junot, nommé duc d'Abrantès en même temps que gouverneur général du Portugal, organisant l'occupation et l'administration de ce pays. Il avait réussi à y établir l'ordre et la paix, lorsque le soulèvement de l'Espagne vint tout remettre en question. Ce soulèvement eut pour premier résultat d'intercepter toute communication, par voie de terre, entre l'armée de Portugal et la France, et de donner aux mécontents du Portugal l'appui des troupes espagnoles, devenues ennemies des Français, au lieu de rester leurs auxiliaires. Junot essaya d'abord de maintenir ces troupes dans des dispositions amicales ; mais la défection de seize bataillons qui étaient à Oporto, sous le commandement du général Quesnel, et qui s'emparèrent de la personne de cet officier général, décida le général en chef à ordonner le désarmement de toutes les troupes

espagnoles. Cette opération fut exécutée avec autant d'habileté que de vigueur.

Le débarquement d'une armée anglaise dans les Algarves fut le signal d'une insurrection générale qui, par suite d'un concert préalable, éclata dans toutes les provinces à la fois. Cette insurrection fut réprimée facilement à Lisbonne : elle donna lieu dans le reste du royaume à une foule de combats qu'il serait trop long de raconter ici, et dont le plus remarquable fut la prise d'Evora, suivie du sac de cette ville. Envoyé dans le nord du Portugal avec une forte colonne, le général Loison rencontra, en avant de la ville d'Evora, les insurgés appuyés par des troupes espagnoles ; il les fit débusquer de leurs positions par une double attaque des généraux Solignac et Margaron ; ils se replièrent alors sur Evora qu'ils occupèrent, et où ils refusèrent de se rendre. Le général Solignac, culbutant tout ce qu'il avait devant lui, repoussa les troupes insurgées, les poursuivit et leur fit de nombreux prisonniers, tandis qu'une partie de ses propres soldats, escaladant les murs de la ville, y pénétraient et s'y rencontraient avec la colonne du général. Margaron qui, elle aussi, était entrée dans Evora, après avoir ouvert une brèche dans les murs avec ses canons. Un combat acharné, livré dans les rues, fut suivi du massacre de tous les hommes pris les armes à la main, et du pillage de la ville. Les Espagnols et les Portugais réunis perdirent 7 à 8,000 hommes tués ou blessés et 4,000 prisonniers.

Cependant un corps anglais, qui avait débarqué à l'embouchure du Mondego, s'était joint au corps déjà débarqué dans les Algarves, et grossi des insurgés de la province de Beira, marchait sur Lisbonne ; le général Delaborde fut envoyé au-devant de ce corps avec 5 bataillons d'infanterie et 5 pièces de canon ; il avait sous ses ordres les généraux de brigade Thomières et Brenier, et prit position, avec ses 2,000 hommes, à Roliça, où il fut attaqué le 17 août par l'armée anglaise que commandait sir Arthur Wellesley (depuis duc de Wellington) et qui comptait 13,500 combattants.

Le combat dura huit heures. Si, comme l'espérait le général Delaborde, Loison eût débouché avec sa division, les Anglais auraient été battus. Ils furent du moins tenus en échec, grâce à l'habileté du général français et au judicieux emploi qu'il sut faire du terrain. Les Anglais perdirent plus de 1,500 hommes. Le général Delaborde se retira sur Torres-Vedras, après avoir perdu seulement 100 hommes tués et 200 blessés. Sir Arthur Wellesley continua sa marche sur Lisbonne. Junot concentra toutes les forces dont il put disposer et réorganisa l'armée ainsi qu'il suit : 1^{re} division

d'infanterie, général Delaborde, 3,200 hommes et 8 pièces de canon ; 2^e division d'infanterie, général Loison, 2,700 combattants, 8 pièces de canon ; division de cavalerie, général Margaron, 1,200 chevaux ; réserve de grenadiers, général Kellermann, 2,100 hommes ; réserve d'artillerie, colonel Foy, 7 pièces.

Les Anglais occupaient la forte position de Vimeiro, la droite appuyée à la mer et flanquée par la flotte. Junot résolut de prendre l'offensive. La bataille de Vimeiro fut la première application de la tactique des Anglais, si funeste en mainte occasion à la furia francese, et fondée sur la puissance du feu. Choisir une position dominante, se placer à quelques dizaines de mètres en arrière de la crête, accueillir par un feu bien nourri nos soldats essoufflés, au moment où, après avoir gravi les pentes avec leur élan habituel, ils apparaissaient sur le plateau, profiter du désarroi causé dans leurs rangs par ces décharges meurtrières pour s'élancer à la baïonnette et rejeter sur les pentes tout ce qui avait été épargné par les balles et la mitraille. Tels furent les principaux traits de cette tactique.

A Vimeiro, en particulier, Junot, voyant échouer les attaques dirigées contre le centre des Anglais par les brigades Thomières et Charlot, envoya à leur secours le 2^e régiment de grenadiers qui, foudroyé de loin par 18 pièces de canon, arriva néanmoins jusqu'à 100 mètres de la crête du plateau ; mais, au moment de se déployer, la colonne fut assaillie par le feu convergent de mousqueterie de six régiments anglais. Les deux premiers pelotons de grenadiers, dit un témoin oculaire, disparurent comme effacés. Le régiment, obliquant à droite, déboula dans le ravin.

Repoussés sur toute la ligne, les Français se retirèrent sous la protection de leur cavalerie ; les Anglais ne bougèrent pas pour les poursuivre ; mais les premiers avaient perdu 1,800 hommes, tandis que leurs adversaires, avantageusement postés, n'avaient laissé que 800 hommes sur le terrain. Les généraux français, réunis le soir en conseil de guerre, décidèrent qu'on ne pouvait espérer chasser les Anglais de leur position, et que le meilleur parti à prendre était de traiter avec eux. Le général Kellermann, chargé de négocier la convention, s'en acquitta avec une habileté remarquable. Aux termes de cette convention, signée à Cintra, le 30 août 1808, l'armée, embarquée sur les bâtiments anglais, devait être rapatriée avec ses armes et ses canons : 22,000 soldats éprouvés furent ainsi rendus à la France. Contrairement à ce qui s'était passé à Baylen, l'honneur de nos armes resta sauf, mais le Portugal était perdu. « Comme soldat, vous n'avez rien fait de

contraire à l'honneur, écrivit Napoléon à Junot ; comme général, vous auriez pu mieux faire. »



La position du roi Joseph était devenue difficile à Madrid : avec de l'énergie il aurait pu cependant s'y maintenir. Après le désastre de Dupont, il restait encore en Espagne 80,000 soldats français qui, concentrés dans la main de Napoléon, eussent pu tenir tête à toutes les armées espagnoles, et effacer glorieusement la honte de Baylen ; mais Joseph était un Bonaparte et non un Napoléon. Il préféra battre en retraite sur Burgos, et, une fois à Burgos, ne se trouvant pas en sûreté, il se porta jusque sur la ligne de l'Èbre, avec son quartier général à Miranda ; il appela à lui Bessières pour former sa droite, et Verdier, avec les troupes de Saragosse, pour appuyer sa gauche. Le général Lefebvre-Desnouettes, avec ses lanciers polonais, repoussa, à Alfasso, l'armée dite d'Aragon qui avait fait mine d'attaquer le maréchal Moncey. En Catalogne, Duhesme était bloqué dans Barcelone et ne pouvait communiquer avec le général Reille, envoyé pour le secourir.

Il était urgent d'aviser. Napoléon s'occupa d'abord d'envoyer des renforts en Catalogne ; il tira de l'armée d'Italie 16 à 17,000 hommes qui, avec les troupes de Duhesme et de Reille, formèrent une armée de 36,000 hommes, dont le commandement en chef fut donné à Gouvion-Saint-Cyr. Il

retira d'Allemagne, pour les envoyer sur l'Èbre, le 1^{er} et le 6^e corps de la grande armée, formant un total de 50,000 hommes, et les trois divisions de dragons Latour-Maubourg, La Houssaye et Milhaud. Plus tard, il y envoya encore le 5^e corps et deux autres divisions de dragons (Kellermann et Treillard) ; outre les maréchaux Ney et Victor, reprenant le commandement de leurs corps d'armée, il fit venir les maréchaux Soult et Lannes, ainsi que Junot, ramené de Portugal. Il donna à l'armée d'Espagne une organisation complète, en la formant de huit corps d'armée : 1^{er} Victor ; 2^e Bessièrès, remplacé par Soult ; 3^e Moncey ; 4^e Lefebvre ; 5^e Mortier ; 6^e Ney ; 7^e Gouvion-Saint-Cyr ; 8^e Junot ; réserve de cavalerie, Bessièrès ; garde impériale, général Walther. L'effectif total devait être de 250,000 hommes.

L'armée espagnole ne comptait guère que 100,000 combattants répartis par la junte suprême d'Aranjuez en quatre corps d'armée, non compris les troupes de Catalogne, savoir : 1^o le corps de gauche, commandé par Blake, dans lequel figurait la division de La Romana, envoyée en Allemagne comme auxiliaire de la grande armée, et miraculeusement échappée des bords de la Baltique ; 2^o le corps du centre, sous les ordres de Castaños, le vainqueur de Baylen ; 3^o le corps de droite, commandé par Palafox, le défenseur de Saragosse ; 4^o le corps de réserve, en voie de formation.

A ces quatre corps devaient se joindre 35,000 Anglais destinés à opérer dans la Vieille-Castille. John Moore les commandait, en remplacement de sir Wellesley, tombé en disgrâce depuis la convention de Cintra. En attendant les Anglais, Blake s'était avancé sur Bilbao, pour agir contre la droite des Français, et une partie du corps du centre avait marché sur l'Èbre. Ney avait battu ce dernier détachement à Logroño. Quant à Blake, il s'était heurté, à Zamora, au corps de Lefebvre, mis en mouvement malgré les ordres de Napoléon, et avait essuyé une défaite complète.

Napoléon était arrivé à Vittoria le 5 novembre, très mécontent des dispositions prises en son absence, et qui l'empêchaient de détruire les armées espagnoles. Il donna immédiatement des ordres d'après lesquels Victor et Lefebvre joignirent leurs deux corps d'armée pour contenir Blake, sans en venir aux mains avec lui. Il renforça le corps de Moncey, pour le mettre à même de tenir la gauche des Espagnols en échec sur l'Èbre, et disposa, au centre, les corps de Ney. et de Soult, la garde impériale et la réserve de cavalerie. Mais les fautes de Victor et de Lefebvre le forcèrent encore à modifier son plan.

Laissée en flèche à Balmaseda, la division Villatte fut attaquée par le corps entier de Blake. Après avoir soutenu avec la plus grande énergie une lutte inégale, Villatte se vit forcé de battre en retraite, parce que Lefebvre et Victor, réprimandés par Napoléon pour avoir pris mal à propos l'offensive, restèrent cette fois dans une immobilité intempestive. Tous deux reçurent bientôt l'ordre d'attaquer et de chercher à détruire l'armée de Blake ; Lefebvre atteignit cette armée le 7 novembre, à Gueñès, sans pouvoir la forcer à combattre, et fit sa jonction avec Victor.

Napoléon se décida alors à percer par le centre la ligne des Espagnols, et marcha sur Burgos avec l'infanterie de Soult, la cavalerie légère de Lasalle et les dragons de Milhaud. La division Mouton emporta vigoureusement le bois de Gamonal, en culbutant l'infanterie ennemie. Les chasseurs et les dragons s'élancèrent alors et poursuivirent les Espagnols dispersés. La prise de 12 drapeaux, 30 bouches à feu et 1,500 prisonniers, l'occupation de Burgos et de son château furent le fruit de cette facile victoire, qui coûta en outre à Blake 2,000 hommes de l'armée d'Estramadure, tués ou blessés. Napoléon établit son quartier général à Burgos, lança Lasalle sur la route du Tage, Milhaud sur celle de Valladolid, puis il envoya Soult sur la droite, pour couper la retraite à l'armée de Blake et marcher ensuite au-devant de l'armée anglaise. L'ardeur intempestive du maréchal Victor, qui ne voulait pas partager avec Lefebvre l'honneur de la victoire, faillit compromettre encore une fois les plans de l'empereur.

La bataille d'Espinosa, livrée les 10 et 11 novembre, sans artillerie et sans cavalerie, sur des hauteurs de l'accès le plus difficile, décida de la ruine complète de l'armée de Blake. Interrompue, le 10, par la nuit et le brouillard, cette bataille se termina, dans la matinée du 11, par la plus épouvantable déroute que l'on puisse imaginer. A peine restait-il à Blake 5 ou 6,000 hommes, avec lesquels il se réfugia à Reinosa, où étaient ses dépôts. Mais Soult entra dans cette ville le 14 et s'empara de tout le matériel de l'armée espagnole.

Rappelant alors à lui le corps du maréchal Victor, Napoléon confia à Lannes le commandement du corps de Moncey, renforcé d'une division d'infanterie et de deux brigades de cavalerie, et le chargea de détruire l'armée de Castaños et de Palafox. Ney fut envoyé sur les derrières de cette armée, pour lui couper la retraite. Lannes, ayant réuni toutes les troupes placées sous son commandement, à l'effectif de 30,000 hommes, marcha sur Tudela, à la tête des lanciers polonais de Lefebvre-Desnouettes. Il y

trouva les Espagnols au nombre de 30,000, retranchés dans une forte position, et fit attaquer immédiatement leur droite par la division Maurice Mathieu, tandis que l'artillerie ouvrait dans leur centre une brèche, par laquelle se précipitaient les lanciers de Lefebvre-Desnouettes et les chasseurs et hussards d'Auguste Colbert, suivis de la division Morlot. La cavalerie se rabattit à gauche. Les Espagnols pris entre deux feux s'enfuirent en désordre, poursuivis par la cavalerie.

La droite fut ensuite culbutée par la division Lagrange. Les Espagnols perdirent à Tudela 40 bouches à feu, 3,000 prisonniers, 2,000 hommes tués. Leur armée dispersée se retira dans deux directions. Lannes, souffrant, laissa à Maurice Mathieu et au maréchal Moncey le soin de la poursuivre. Ney, qui aurait dû se trouver sur leurs derrières, se montra timide, contre son habitude, et fit à son tour manquer la manœuvre ordonnée par Napoléon. Chargeant alors Soult et Junot de tenir tête aux Anglais s'ils se présentaient, Moncey de faire le siège de Saragosse, où s'était réfugié Palafox, Mortier de garder avec le 5^e corps, à Burgos, les communications de l'armée, et Ney de suivre Castanos, l'empereur se lança alors sur Madrid avec le corps de Victor, la garde impériale et une partie de la réserve de cavalerie.

Les Espagnols comptaient arrêter la marche de Napoléon avec une douzaine de mille hommes, établis dans la position inexpugnable de Somo-Sierra, et couverts par une batterie de 16 pièces de canon. Napoléon, ayant reconnu, le 29 novembre, la gorge de Somo-Sierra, donna ses ordres pour le lendemain matin. L'infanterie de Victor devait s'avancer par les deux berges, tandis qu'un régiment marcherait en colonne sur la route qui s'élevait du fond de la vallée.

Cette colonne étant exposée à un feu très meurtrier, le régiment des cheveau-légers polonais de la garde, de service d'escorte ce jour-là, reçut l'ordre de s'élancer au galop pour enlever la grande batterie. Composé de jeunes gens très braves commandés par des officiers inexpérimentés, le régiment fut d'abord repoussé et l'escadron de tête subit des pertes considérables. Napoléon ordonna alors au général Montbrun, qui marchait avec l'état-major, de prendre le commandement et de renouveler la charge. Cette fois elle réussit à merveille ; les 16 canons furent pris et les canonniers sabrés ; l'infanterie s'enfuit, dans une déroute affreuse. Les Polonais, précédant toute la cavalerie de la garde, les poursuivirent jusqu'à Buytrago, où le quartier général s'installa le soir même.

Aucun obstacle ne s'opposait plus à la marche de Napoléon sur Madrid. Il arriva devant cette ville le 2 décembre au matin, avec la cavalerie de la garde et les dragons de La Houssaye et de Latour-Maubourg, commandés par le maréchal Bessières, qui somma les autorités de se rendre. Sur leur refus, le général Sénarmont, commandant l'artillerie du 1^{er} corps, établit une forte batterie pour tirer contre les murs du Buen-Retiro. Le lendemain matin, ces murs furent abattus à coups de canon, la division Villatte entra dans le parc, le traversa et déboucha sur le Prado. On fit alors une nouvelle sommation aux autorités espagnoles, et, cette fois, les portes de la ville furent livrées au général Belliard, chef d'état-major de la réserve de cavalerie.

Napoléon, voulant laisser à Joseph tous les honneurs de la royauté, n'entra pas dans Madrid comme il était entré à Vienne et à Berlin. Les troupes espagnoles qui avaient combattu à Somo-Sierra et à Tudela furent poursuivies par Victor, Lasalle et Milhaud, jusqu'au pont de Talavera, sur le Tage, et jusqu'à Cuença. La garde impériale et le corps de Victor (remplacé sur le Tage par celui de Lefebvre), avec les dragons de La Houssaye, restèrent à Madrid, où fut appelé le corps de Ney.

L'empereur s'occupa alors de l'armée anglaise qui, réunie aux Espagnols, présentait un effectif total de 40,000 hommes, et marchait de Salamanque sur Valladolid. Laissant Lefebvre et Victor garder Madrid et veiller sur les armées du sud, Napoléon quitta les environs de Madrid le 22 décembre, et traversa le Guadarrama, par un temps épouvantable, avec l'espoir de tomber sur les flancs de l'armée anglaise ; mais le général Moore s'avisa de décamper et de filer sur Benavente. Il n'y avait plus qu'à le poursuivre. Lefebvre-Desnouettes, galopant en tête avec 300 chevaux des chasseurs de la garde, franchit témérairement l'Essla et se trouva tout à coup entouré par la cavalerie anglaise réunie en masse à l'arrière-garde ; il se hâta de repasser la rivière ; mais son cheval fut tué, et il allait se noyer, lorsque les Anglais le sauvèrent, en le faisant prisonnier.



Le chef d'escadron Lepic, du 15^e chasseurs, fut plus heureux dans une reconnaissance faite avec 100 chevaux, et découvrit la route suivie par l'armée anglaise. Le général Franceschi, commandant la cavalerie légère du maréchal Soult, culbuta l'arrière-garde, au pont de Mansilla, sur l'Essla, et lui fit 1,500 prisonniers.

Les Anglais fuyaient à toute vitesse, abandonnant leur matériel, pillant les approvisionnements dans toutes les villes situées sur leur passage, et traitant l'Espagne en pays conquis. La cavalerie de Bessières, en tête de laquelle courait la brigade Golbert, et le corps de Ney, les serraient de près ; Napoléon marchait avec Ney ; sa cavalerie était entrée, le 2 janvier, à Astorga, qui offrait le triste spectacle d'une ville livrée au pillage et à

l'incendie. Là, il changea subitement tous ses projets, à la lecture de dépêches venues de France et l'informant des menées de l'Autriche. Il résolut de rentrer à Valladolid et abandonna le soin de poursuivre les Anglais au maréchal Soult, auquel il donna les quatre divisions d'infanterie Merle, Mermet, Delaborde et Heudelet (ces deux dernières provenant du corps de Junot qui se trouva dissous), les deux divisions de dragons Lorge et La Houssaye, les brigades légères Franceschi et Colbert.

Soult continua donc la poursuite des Anglais ; les dragons étaient tombés, à Bembibre, sur leur arrière-garde qu'ils avaient sabrée, et Moore s'était décidé à prendre la route de la Corogne ; pour laisser à son armée le temps de se remettre, il s'arrêta, le 3 janvier, à Calcabellos, en avant de Villafranca, résolu à y livrer un combat d'arrière-garde. Le général Merle, survenu avec sa division, n'éprouva pas une résistance bien vive ; mais l'armée y fit une perte des plus sensibles, celle du général Auguste Colbert à qui, quelques jours auparavant, l'empereur, pendant une revue passée à Madrid, avait promis le grade de général de division et qui avait répondu : « Dépêchez-vous, Sire, je me fais vieux. » Il avait trente et un ans et avait déjà mérité d'être classé au rang des Lasalle et des Montbrun. Il reçut une balle au front, au moment où, après avoir traversé le pont de Calcabellos avec ses hussards et ses chasseurs, il s'occupait de déployer en tirailleurs quelques compagnies de voltigeurs.

Le général Moore s'arrêta avec toute son armée, le 5 janvier, en avant de Lugo, dans une forte position, offrant la bataille au maréchal Soult qui, arrivé le 5 au soir, ne reconnut la position que le 6, hésita le 7 et le 8, et, tandis que Lannes ou Ney se serait jeté à corps perdu sur l'armée anglaise, passa trois jours à l'observer. Le 9, quand il se décida enfin à attaquer, il ne trouva plus personne ; les Anglais avaient décampé pendant la nuit, et arrivèrent enfin, le 11, sur les bords du golfe de la Corogne. Ils n'y trouvèrent pas les bâtiments qui auraient pu les emmener.

La fortune offrait encore une belle occasion au maréchal Soult, qui la laissa échapper. Les journées du 12, du 13, du 14 et du 15, dans lesquelles arriva la flotte anglaise, furent perdues par lui en longs préparatifs. Le 16 enfin, il se décida à attaquer ; mais, ne voulant pas compromettre son armée, il arrêta la bataille le soir, sans avoir engagé la division Delaborde. Le général Moore fut blessé à mort, ainsi que David Baird, le commandant en second ; le général Hope, qui prit le commandement, fit embarquer son armée dans les journées du 17 et du 18. Au même moment, Napoléon

abandonnait Valladolid pour retourner à Bayonne et à Paris. Il ne devait plus paraître dans cette Espagne, qui fut le tombeau de sa puissance et de sa gloire. Pendant ce temps, le maréchal Victor, marchant sur Cutença, avec les divisions Ruffin et Villatte et les dragons de Latour-Maubourg, attaquait, le 13 janvier, à Uclès, l'armée espagnole du centre. Pris entre les deux divisions d'infanterie, 13,000 hommes se virent réduits à mettre bas les armes, livrant 30 drapeaux avec tous leurs canons.

C'est à cette bataille que Sénarmont, accourant avec l'artillerie du 1^{er} corps, tomba tout à coup au milieu de l'armée espagnole qui fuyait ; il fit serrer les canons et les caissons les uns contre les autres, de manière à en former un carré compact, laissant quelques pièces sur les côtés pour tirer sur l'ennemi, employa comme cavalerie les servants de l'artillerie à cheval, comme fantassins les ouvriers et les pontonniers, et se défendit victorieusement contre deux colonnes de cavalerie que sabrèrent les canonnières à cheval.

Après la brillante victoire d'Uclès, Joseph fit son entrée dans Madrid.

Du mois d'octobre au mois de décembre 1808, des événements importants s'étaient accomplis en Catalogne. Le général Gouvion-Saint-Cyr avait débuté par le siège de Roses, mais les pluies torrentielles l'avaient empêché d'agir avant le 12 novembre. Comme en 1795, on commença par attaquer le fort du - Bouton, que sa garnison évacua. La place de Roses capitula ensuite, après seize jours de tranchée ouverte. Saint-Cyr se mit alors-en route pour Barcelone, après avoir pris la résolution hardie de marcher sans artillerie. Laissant la division Reille garder sa base d'opérations, il fit semblant de se diriger sur Girone pour en faire le siège, et prit une route qui le rapprochait de la mer, essuya le feu des canonnières anglaises, se rejeta ensuite dans les montagnes, et trouva ainsi moyen d'éviter les places de Girone et d'Hostalrich. Rencontrant, à Cardedeu, le général espagnol don Juan de Viviès avec 20,000 hommes, dans une forte position, appuyé par une nombreuse artillerie, il n'hésita pas à l'attaquer ; il le fit avec tant de vigueur que les Espagnols s'enfuirent dans tous les sens, ayant perdu 600 morts, 800 blessés et 1,200 prisonniers, ainsi que toute leur artillerie, avec son parc. Enfin le 16, Saint-Cyr fit son entrée dans Barcelone et délivra Duhesme, bloqué depuis plusieurs mois.

Après avoir laissé reposer ses troupes pendant quelques jours, il en sortit le 20 décembre, avec 20,000 hommes bien pourvus cette fois d'artillerie, et se porta sur le Llobregat, où le général Viviès gardait, avec 30,000 hommes,

le pont de Molins-del-Rey. La bataille à laquelle donna lieu cette rencontre aboutit pour l'armée espagnole à une déroute complète et à la perte de 50 bouches à feu. Saint-Cyr se trouvait dès lors maître de toute la campagne en Catalogne.

Il nous reste, pour en avoir fini avec les événements compliqués qui se passèrent en Espagne et en Portugal pendant les années 1807 et 1808, à parler du siège de Saragosse. Après la bataille de Tudela, le maréchal Moncey avait marché sur cette ville avec les divisions Morlot, Musnier et Grandjean, et en avait entrepris l'investissement, avec l'aide du maréchal Ney ; mais celui-ci avait été rappelé par l'empereur, et Mortier, avec le 5^e corps, composé des divisions Suchet et Gazan, avait été chargé de couvrir le siège, sans prendre part aux opérations. La division Gazan fut employée à bloquer le faubourg de la rive gauche. La division Suchet fut placée en observation sur la rive droite. Le 3^e corps avait un effectif de 14 à 15,000 combattants, dont une brigade de cavalerie légère, sous les ordres du général Wathier ; le 5^e corps en comprenait environ 17,000. L'équipage de siège était composé de 60 bouches à feu, avec 6 compagnies d'artillerie. Le génie, commandé par le général Lacoste, aide de camp de l'empereur, comprenait 40 officiers, 8 compagnies de sapeurs et 3 compagnies de mineurs.

La garnison se composait de l'armée de Palafox, forte de 35,000 hommes, de 15,000 paysans bien armés et de toute la partie valide de la population. Les lenteurs de l'investissement permirent aux Aragonais d'accumuler les défenses, dont les principales étaient, le château de l'Inquisition, situé en dehors de la ville, la tête de pont de la Huerba, le couvent de Saint-Joseph, et surtout le couvent de Santa-Engracia, qui servait de citadelle.

Le maréchal Moncey ne tarda pas à être remplacé dans le commandement du 3^e corps et la direction du siège par le général Junot. La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 29 au 30 décembre, à 160 toises de la première ligne de défense ; la seconde parallèle fut établie le 2 janvier ; 8 batteries comprenant ensemble 32 pièces, ouvrirent leur feu, le 10 au point du jour, et les assiégeants repoussèrent une grande sortie de la garnison. Le 11, l'assaut fut donné avec succès au couvent de Saint-Joseph, dans lequel avait été ouverte une brèche praticable. Le 16, la tête de pont de la Huerba

fut enlevée ; le nombre des batteries fut augmenté, et plusieurs sorties considérables furent vivement repoussées.

Le général Junot déployait, dans la direction des travaux du siège, une activité et un courage remarquables ; mais l'unité manquait dans l'ensemble des 3^e et 5^e corps d'armée. Napoléon donna le commandement supérieur au maréchal Lannes qui, arrivant le 22 janvier, appela la division Suchet à venir prendre part aux travaux du siège. Le maréchal Mortier fut chargé de dissiper les rassemblements armés qui battaient la campagne.

Le 26 et le 27, 50 bouches à feu dirigèrent un feu terrible contre l'enceinte de Saragosse ; le 27, un assaut général rendit les assiégeants maîtres de cette enceinte et de la citadelle de Santa-Engracia. Le siège semblait fini ; il ne faisait que commencer. Les Aragonais avaient transformé chaque maison en une citadelle, et il fallut les attaquer successivement : les murs étaient crénelés à tous les étages, les portes et les fenêtres barricadées, les rues enfilées, dans toute leur longueur, par des canons abrités derrière des traverses.

Le maréchal Lannes ordonna de cheminer, non pas dans les rues, mais par l'intérieur des maisons. Rien ne saurait donner une idée de cette guerre de maisons que Lannes lui-même, dans sa correspondance avec l'empereur, traitait d'horrible. La population était à la fois fanatisée et terrorisée. Des potences étaient plantées sur les places publiques, avec des inscriptions portant menace de mort contre quiconque parlerait de se rendre. Les femmes elles-mêmes, excitées par les moines, prenaient part au combat, et l'on distingua dans les rangs des combattants plus d'une dame élégante armée d'un fusil, d'un pistolet ou d'un sabre, animant les officiers par sa présence.

Le 2 février, l'armée éprouva une perte des plus sensibles, celle du général Lacoste, tué en marchant à la tête des troupes pour s'emparer de maisons ouvertes par la mine. Il avait trente-quatre ans. Le colonel Rogniat, qui le remplaça, fut lui-même blessé quelques jours après, et le chef de bataillon Haxo lui succéda. On cheminait avec difficulté dans la grande rue du Cosso ; les Espagnols prirent le parti d'en incendier les maisons, pour forcer les assiégeants à marcher à découvert dans la rue même. Les travaux d'approche furent cependant continués avec persévérance, et l'on s'empara de plusieurs îlots de maisons, à l'aide de la sape, des pétards ou de la mine. C'est seulement le 18 février que l'on fut maître du Cosso. Il avait fallu toute l'énergie du maréchal Lannes, et toute la sympathie qu'il inspirait,

pour soutenir le courage des officiers et de la troupe. Enfin le même jour, 18 janvier, la division Gazan avait enlevé d'assaut le faubourg de la rive gauche, où déjà, le 3 février, on s'était emparé du couvent de Jésus. 3,000 hommes, qui n'avaient pu passer le pont, furent forcés de se rendre. Les 50 pièces qui avaient servi à l'attaque du faubourg furent mises en batterie contre les maisons du quai de la ville. Le 20, vers quatre heures et demie, la junte demanda une capitulation. Le maréchal Lannes exigea que la ville se rendît à discrétion. Les Français occupèrent tous les postes, et la garnison, après avoir défilé, déposa ses armes. Ce siège, à jamais fameux, avait duré cinquante-deux jours, dont vingt-trois consacrés à des combats de maison en maison. Plus de 50,000 personnes avaient péri dans la place. La perte des assiégeants s'éleva à 3,000 hommes. Le maréchal Lannes entra solennellement dans Saragosse le 14 février. Il partit de là pour la France. Mortier, avec le 5^e corps, fut envoyé en Castille. Le 3^e corps, commandé par le général Suchet, qui remplaçait Junot, resta en Aragon.





CHAPITRE XIV

ECKMUHL, ESSLING, WAGRAM

Les intentions prêtées à l'Autriche étaient réelles et ses préparatifs sérieux. Inconsolable des pertes auxquelles les traités de Lunéville et de Presbourg l'avaient obligée à consentir, elle n'attendait qu'une occasion de déchirer ces traités. L'occasion lui fut fournie par la guerre d'Espagne ; elle se hâta d'en profiter. La bataille de Baylen, et plus encore peut-être celles de Vimeiro et de la - Corogne, lui inspiraient confiance ; elle comptait d'ailleurs mettre en ligne des moyens formidables. Elle eut, cette fois, la sagesse de ne pas diviser ses forces : elle avait contre elle, il est vrai, la Russie, alliée de la France, qui menaçait sa frontière de Galicie ; mais le concours de l'empereur Alexandre était limité, et les soldats qu'il mettait au service de Napoléon parcimonieusement comptés. La cour de Vienne pensa qu'il suffirait de leur opposer 50,000 hommes, sous les ordres de l'archiduc Ferdinand. En Italie, elle se contenta de tenir en échec l'armée du prince Eugène, dont les talents militaires (nous parlons de 1809) n'étaient pas de nature à lui causer grande inquiétude ; elle y consacra 50 autres mille hommes commandés par l'archiduc Jean.

La véritable armée de l'Autriche était celle qui, sous les ordres de l'archiduc Charles, devait opérer en Allemagne. Ce prince l'avait organisée comme ministre de la Guerre et avait mis tous ses soins à la rendre

redoutable ; elle comptait 200,000 hommes, répartis en six corps d'armée (1^{er} Bellegarde, 2^e Kollowrath, 3^e Hohenzollern, 4^e Rosenberg, 5^e archiduc Louis, 6^e Hiller) et deux corps de réserve (Lichtenstein et Kienmeyer). Les deux premiers corps, formés en Bohême, devaient déboucher sur Bayreuth et le haut Palatinat ; le gros de l'armée, sous la direction immédiate de l'archiduc, devait franchir l'Inn, occuper la Bavière et rejoindre à Ratisbonne les deux premiers corps.

On voit que l'armée autrichienne, profitant de l'éloignement des armées de Napoléon, se préparait à jouer le même rôle qu'en 1805 ; mais la situation était bien différente. Dans le premier cas, Napoléon avait sur les côtes de la Manche une armée nombreuse et admirablement organisée, qu'il s'agissait simplement de transporter sur le Danube. En 1809 tout était à créer. Il y avait en Allemagne, sous les ordres du maréchal Davout, six belles divisions d'infanterie (Friant, Morand, Gudin, Saint-Hilaire, grenadiers d'Oudinot, Dupas), les trois divisions de cuirassiers, Nansouty, Saint-Sulpice (ancienne division d'Hautpoul) et Espagne, et 17 régiments de cavalerie légère. Les divisions Carra-Saint-Cyr, Legrand, Boudet et Molitor se trouvaient en France. L'empereur se servit de ces ressources pour former son armée d'Allemagne. La division de grenadiers et de voltigeurs d'Oudinot fut dissoute, et les compagnies qui la formaient renvoyées à leurs régiments respectifs, pour y concourir à la création des quatrièmes bataillons.

Avec ces quatrièmes bataillons on forma deux divisions de 12 bataillons chaque (Claparède, Tharreau), placées sous les ordres supérieurs d'Oudinot. La cavalerie reçut des renforts considérables. La garde impériale fut augmentée de 4 régiments de tirailleurs et de 48 pièces d'artillerie.

La grande armée dut comprendre : toute la garde impériale, sauf quelques détachements laissés en Espagne ; le 2^e corps commandé par Lannes, comprenant les trois divisions d'Oudinot et la division Saint-Hilaire avec une brigade de cavalerie légère ; le 3^e corps, Davout, divisions Friant, Morand, Gudin, et une quatrième division formée des quatrièmes bataillons des régiments du corps d'armée, commandée par le général Demont, avec une brigade de cavalerie légère ; le 4^e corps, Masséna, divisions Legrand, Carra-Saint-Cyr, Molitor, Boudet, division de cavalerie légère Marulaz ; la réserve de cavalerie commandée par Bessières, cuirassiers de Nansouty, Saint-Sulpice et Espagne, cavalerie légère de Montbrun et de Lasalle ; le 7^e

corps, maréchal Lefebvre, Bava-rois, 3 divisions mixtes ; le 8^e corps, général Vandamme, Wurtembergeois, 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie ; le 9^e corps, maréchal Bernadotte, Saxons.

Le 2^e corps dut se concentrer à Augsbourg, le 3^e à Wurtzbourg pour marcher sur Ratisbonne, le 4^e à Ulm. Les hostilités commencèrent le 9 avril ; Bellegarde passa la frontière du Palatinat avec les deux premiers corps autrichiens ; le même jour, l'archiduc Charles, qui bordait le cours de l'Inn avec les six autres corps, envoya au roi de Bavière une lettre le prévenant qu'il avait ordre de se porter en avant et de traiter en ennemie toute troupe qui voudrait lui résister. Le roi de Bavière quitta immédiatement Munich pour se rendre à Augsbourg, et le maréchal Lefebvre, qui avait pris le commandement de l'armée bavaroise, se prépara à résister aux Autrichiens. Ceux-ci, après avoir franchi l'Inn, mirent cinq jours pour atteindre l'Isar, dont ils forcèrent le passage à Landshut, après un combat dans lequel la division bavaroise Dero-y fit très bonne contenance. Le maréchal Lefebvre se replia sur le Danube avec ses trois divisions.

L'archiduc Charles, sachant que le maréchal Davout s'approchait de Ratisbonne, et qu'il était séparé des autres corps de l'armée française, résolut de se jeter d'abord sur lui, et s'avança dans la direction de Ratisbonne, en traversant le pays coupé de bois, de marécages et de rivières qui s'étend, sur ce point, de l'Isar au Danube. Berthier, qui commandait l'armée en l'absence de Napoléon, plaça sous les ordres de Masséna tout ce qui se trouvait à Ulm et à Augsbourg, et sous ceux du maréchal Davout toutes les troupes réunies autour de Ratisbonne, savoir : les divisions Morand, Friant, Gudin, Saint-Hilaire, les cuirassiers Saint-Sulpice et la cavalerie légère Montbrun, soit en tout 50,000 hommes. Masséna allait en avoir à peu près autant à Augsbourg ; entre les deux se trouvaient, dans la forêt de Dürnbach, 40,000 Bava-rois et Wurtembergeois.



Berthier, aussi médiocre général en chef qu'excellent chef d'état-major, ne comprit rien à la situation, n'écoula ni les conseils de Masséna, ni les observations de Davout, donna des ordres contradictoires, les retira, et, en fin de compte, perdit, jusqu'à l'arrivée de l'empereur, un temps précieux pendant lequel l'archiduc Charles, en s'avancant, accentua davantage la séparation des deux masses principales de l'armée française. Napoléon, accourant en toute hâte, reprit le commandement le 17 mai à Donawerth : il était temps ! « Vous ne pouvez vous figurer, écrivit-il lui-même à un de ses ministres, dans quel état se trouvait l'armée, et à combien de malheurs nous nous trouvions exposés, si l'on avait eu affaire à un ennemi entreprenant. » Il donna immédiatement les ordres de mouvement pour le lendemain 18.

Masséna dut quitter Augsbourg et descendre à toute vitesse vers le Danube ; Davout, laissant à Ratisbonne un régiment, pour garder la ville et le pont, reçut l'ordre de remonter le fleuve pour venir joindre l'armée bavaroise sur l'Abens. Le mouvement de Masséna ne présentait aucune difficulté ; celui de Davout nécessitait, au contraire, une marche de flanc des plus dangereuses entre le Danube et le gros de l'armée autrichienne. Davout forma quatre colonnes : celle de droite, comprenant les cuirassiers, les équipages et le parc d'artillerie, devait suivre la grande route dans la vallée du Danube ; la seconde, à gauche de la première, se composait de la division Morand, suivie par la division Saint-Hilaire ; la troisième, plus à

gauche encore, comprenait de même les divisions Gudin et Friant ; enfin, la quatrième colonne, destinée à la fois à former l'arrière-garde et à flanquer la marche sur la gauche, était placée sous les ordres de Montbrun, à la cavalerie légère duquel on avait adjoint deux bataillons du 7^e léger.

L'armée autrichienne marchant obliquement et en sens inverse de la direction donnée à ces colonnes, la rencontre de l'une avec les autres devait forcément aboutir à quelque engagement. Il résulta, en effet, du contact des deux armées, une série de combats et de batailles dont l'ensemble est connu sous le nom de Campagne des cinq jours.

Le 19 eurent lieu la bataille de Thann, appelée aussi combat de Tengen, le combat de Dinzing et celui d'Arnhoffen ; le 20 fut marqué par la bataille d'Abensberg ; le 21 par la prise de Landshut et les combats de Schierling et de Leuchtling ; le 22 par la bataille d'Eckmühl ; enfin cette courte campagne se termina le 23 par la bataille et la prise de Ratisbonne.

Dans la journée du 19, la colonne de droite du corps de Davout atteignit sans encombre l'armée bavaroise : il en fut de même des divisions Morand et Gudin, qui marchaient en tête des 2^e et 3^e colonnes. Les divisions Saint-Hilaire et Friant se heurtèrent, près de Tengen, au corps de Hohenzollern et le repoussèrent victorieusement. A l'extrême gauche., Montbrun manœuvra avec la plus grande habileté, et, quoiqu'il eût affaire à tout le corps de Rosenberg, il se replia en bon ordre sur la division Friant. D'un autre côté, les Bavares, aidés par la division Morand arrivée à leur hauteur, forçaient trois régiments autrichiens, commandés par le général Thierry, à reculer, et détruisaient presque entièrement les dragons de Levenhor. Enfin le général Oudinot culbutait, à Pfaffenhausen, un détachement du 6^e corps de l'armée autrichienne.

Le 20, Napoléon, accouru à Abensberg, se décida à couper en deux la ligne autrichienne. A droite des Autrichiens se trouvaient, avec l'archiduc Charles, les corps de Hohenzollern, de Rosenberg et de Lichtenstein ; à gauche étaient l'archiduc Louis et le général Hiller, à peine liés avec la droite par le petit détachement de Thierry, battu la veille à Arnhoffen. Napoléon mit sous les ordres de Lannes, pour former sa gauche, les deux divisions Morand et Gudin, avec les cuirassiers Saint-Sulpice et la brigade légère de Jacquinet, venue la veille de Ratisbonne. Au centre il se plaça lui-même au milieu des deux divisions wurtembergeoises, affectant de s'entourer des auxiliaires allemands. Lefebvre occupa la droite avec deux divisions bavaroises ; la troisième, celle de Wrède, resta en réserve.

L'empereur fit réunir en cercle autour de lui les principaux officiers wurtembergois et bavaois, et leur dit que, se confiant à leur courage, il voulait combattre à leur tête dans cette journée. Le prince royal de Bavière traduisait en allemand ces paroles, qui excitèrent le plus vif enthousiasme. La victoire fut complète : Lannes, Morand et Gudin enlevèrent tout ce qu'ils avaient devant eux, et prirent ou tuèrent à l'ennemi 4 à 5,000 hommes, sans en perdre eux-mêmes plus de 200. Les Bavaois et les Wurtembergois poussèrent l'archiduc Louis sur Pfaffenhausen, en lui infligeant une perte de 3,000 hommes.

La gauche de l'armée autrichienne était ainsi séparée de la droite et rejetée sur l'Isar. Pendant cette même journée, Davout resta ferme en présence de l'archiduc Charles et de six corps d'armée, y compris ceux qui venaient de Bohême. 26,000 Français avaient tenu en échec 130,000 Autrichiens, tandis qu'à notre droite 80,000 hommes en écrasaient 50,000.

Le 21, Napoléon résolut d'achever la perte de l'aile droite des Autrichiens. Envoyant les Bavaois et les cuirassiers Nansouty vers la gauche pour soutenir au besoin Davout, il marcha sur Landshut avec Lannes, Morand et Gudin, les cuirassiers de Saint-Sulpice et la brigade légère de Jacquinot. Bessières, détaché avec sa cavalerie et le 13^e léger de la division Morand contre la colonne autrichienne qui entra dans la ville de Landshut, l'obligea à passer l'Isar dans le plus grand désordre. Morand la suivit sur l'autre rive, et Masséna, paraissant avec les divisions Boudet, Molitor et Marulaz, acheva la défaite de l'ennemi, qui perdit là 6 à 7,000 prisonniers.

Pendant ce temps Davout, n'ayant avec lui que les divisions Friant, Saint-Hilaire et Montbrun, luttait contre les deux corps de Rosenberg et de Hohenzollern. Bientôt soutenu par les renforts que lui avait envoyés l'empereur, il resta jusqu'au soir en présence de l'armée autrichienne.

Le nombre des hommes tués, blessés et faits prisonniers pendant la journée, portait à 20,000 hommes le total des pertes de l'ennemi dans les trois jours. Le 65^e régiment, laissé à Ratisbonne pour défendre cette ville, attaqué à la fois par l'archiduc Charles sur la rive droite et par Bellegarde sur la rive gauche, ayant épuisé toutes ses cartouches, avait été contraint de se rendre ; l'archiduc était donc maître des deux rives du Danube et à la tête de six corps d'armée. Apprenant ces nouvelles, Napoléon se décida à tirer sans retard Davout de la position critique où il se trouvait. Déjà, le 21 au soir, il avait envoyé à ce maréchal les cuirassiers de Saint-Sulpice et les

Wurtembergeois ; il fit partir un peu plus tard Lannes avec les divisions Morand et Gudin, et bientôt il partit lui-même avec Masséna, les divisions Claparède, Legrand et Carra-Saint-Cyr. Il envoya à Davout l'ordre de ne pas agir avant d'avoir entendu son canon.

Par suite des mouvements exécutés les jours précédents, l'armée autrichienne était disposée le long de la chaussée de Ratisbonne à Landshut, ayant en face d'elle Davout et Lefebvre. Jusqu'à midi les deux armées restèrent en présence, Davout attendant le signal convenu et l'archiduc voulant laisser au corps de Kollowrath le temps de traverser le Danube. Tout à coup, les divisions Morand et Gudin donnèrent sur le flanc gauche des Autrichiens, et, au bruit de leur canon, Davout se mit en marche. Les deux villages d'Ober et d'Unter-Leuchtling furent enlevés par Saint-Hilaire après une belle lutte ; Friant s'empara des bois. La cavalerie bavaroise et les cuirassiers français repoussèrent la cavalerie autrichienne, et les Wurtembergeois enlevèrent le château d'Eckmühl. Lannes redoubla d'efforts à la droite, et, tous les débouchés tombant au pouvoir des Français, le combat se transporta dans la plaine de Ratisbonne.

La masse des cuirassiers autrichiens était rangée en bataille à Egglofsheim ; leur infanterie vint se mettre à l'abri derrière eux, tandis que les dix régiments de carabiniers et de cuirassiers de Nansouty et de Saint-Sulpice accouraient au grand trot. Les cavaliers légers des deux partis se jetèrent de côté pour ne pas être écrasés entre ces deux formidables masses de cuirassiers qui, s'avancant l'une sur l'autre, se traversèrent et ne formèrent bientôt qu'une épaisse mêlée. Des deux côtés l'acharnement fut le même, mais l'infériorité de l'armement détermina la défaite des Autrichiens qui, n'étant cuirassés que par devant, subissaient des pertes beaucoup plus grandes : c'est surtout dans la poursuite qu'ils furent frappés. Le nombre des blessés autrichiens fut, à celui des blessés français, dans la proportion de 8 à 1. Pour les morts trouvés sur le terrain, le rapport s'éleva à 13 contre 1. Cet engagement fut peut-être le plus considérable de tous les combats de cavalerie qui eurent lieu pendant les grandes guerres de l'Empire. La nuit étant venue, la bataille s'arrêta, les troupes bivouaquèrent sur place. Dans cette journée du 22 avril, les Autrichiens perdirent 6,000 hommes, tués ou blessés, plus de 6,000 prisonniers, 12 drapeaux et 16 canons.

Le 23, l'archiduc Charles s'étant déterminé à se retirer sur la rive gauche du Danube, chargea le corps de Kollowrath, qui ne s'était pas battu le 22, de

couvrir la retraite, de concert avec le corps de réserve de Lichtenstein et la cavalerie. Un pont fut jeté au-dessous de Ratisbonne pour accélérer le passage, et la cavalerie autrichienne se dévoua pour arrêter la poursuite aussi longtemps que possible. Enfin l'armée française, Davout à gauche, avec les divisions Friant et Saint-Hilaire, Lannes à droite, avec Morand et Gudin, arrivèrent en face de Ratisbonne, dont leur artillerie se mit à battre les murailles. C'est alors que Napoléon reçut sa première blessure, heureusement légère, causée par une balle morte qui vint le frapper au cou-de-pied. A peine pansé, il remonta à cheval au milieu des acclamations enthousiastes des soldats. Entraîné par Lannes, le 85^e de ligne escalada les murs de Ratisbonne, et les Autrichiens battirent en retraite.

La campagne des Cinq jours était terminée. Elle avait coûté à l'ennemi 100 pièces de canon, 40 drapeaux, 50,000 prisonniers, 3 équipages de pont, 3,000 voitures attelées, toutes les caisses de son armée, etc. De plus, elle avait ouvert à l'armée française la route de Vienne.

Napoléon s'occupa tout d'abord d'organiser ses corps d'armée, qui avaient commencé la campagne étant à peine formés. Davout rendit à Lannes la division Saint-Hilaire et reprit les divisions Morand et Gudin ; il fut chargé de suivre l'archiduc Charles sur la rive gauche du Danube. Masséna marcha à sa hauteur sur la rive droite. Les corps autrichiens battus à Landshut étaient poursuivis par le maréchal Bessièrès avec la cavalerie légère, la division Molitor et la division bavaroise de Wrède. Le général Hiller l'arrêta à Neumarkt par un vigoureux retour offensif, et, sans la fermeté et les dispositions habiles du général Molitor, Bessièrès eût éprouvé un grave échec ; mais il put maintenir ses troupes en ordre sans perdre de terrain, et les mouvements de Masséna et de Lannes forcèrent Hiller à se retirer définitivement.

Le 3 mai, la division Claparède, marchant en tête du corps de Masséna, rencontra l'avant-garde autrichienne en avant d'Ebersberg. Entraînée par son ardeur, elle franchit la Traun à la suite de l'ennemi, et l'incendie des maisons voisines s'étant communiqué au pont, cette division, forte de 7,000 hommes, isolée sur la rive droite, se vit obligée de lutter avec 30,000 Autrichiens. Elle fut heureusement dégagée par la division Legrand, et l'ennemi battit en retraite, laissant sur le terrain plus de 4,000 hommes tués ou blessés et de nombreux prisonniers. Le champ de bataille présentait un si horrible aspect, que l'empereur lui-même en témoigna du dégoût, et fit des reproches à Masséna pour avoir laissé livrer un combat sanglant, que les

mouvements de l'armée rendirent par le fait inutile, puisque la Traun était déjà franchie sur plusieurs autres points.



Aucun obstacle sérieux ne s'opposait plus à la marche de l'armée sur Vienne, le général Hiller et l'archiduc Louis étant passés eux-mêmes sur la rive droite au pont de Krems. L'avant-garde du général Oudinot se présenta, le 10 mai au matin, devant le faubourg de Maria-Hilf. Les Viennois étaient disposés à se défendre énergiquement ; la garnison montait à environ 12,000 hommes, elle était commandée par l'archiduc Maximilien, qui repoussa d'abord toutes les sommations ; les grilles du faubourg furent escaladées, la brigade de cavalerie Colbert y pénétra au galop, et la garnison fut refoulée dans la vieille enceinte : des batteries furent aussitôt installées, et un commencement de bombardement détermina la reddition de la capitale.

Malgré ce brillant début, la guerre était loin d'être finie. Le passage du Danube n'avait pu être surpris comme en 1805, et il devenait urgent de franchir ce fleuve pour aller combattre l'armée que l'archiduc Charles avait réorganisée, à l'aide des ressources des provinces de la rive gauche. Après une reconnaissance attentive du cours du Danube, Napoléon choisit pour

point de passage la partie du fleuve coupée en deux bras inégaux par la grande île de Lobau, vis-à-vis de la ville d'Ebersdorf.

Le grand bras présentait une largeur de 360 toises ; l'île, longue d'une lieue, était large d'une lieue et demie ; enfin, le petit bras qui séparait l'île de la rive gauche, avait une largeur de 60 toises. L'équipage de pont, traîné à la suite de l'armée, fut réservé pour le passage du petit bras. Le matériel nécessaire pour la construction du grand pont, y compris 80 bateaux de fortes dimensions, fut recueilli dans le pays, rassemblé à Vienne et amené par eau vis-à-vis d'Ebersdorf, du 18 au 19 mai. En même temps, les troupes, à l'effectif de 80,000 hommes, furent concentrées près du point de passage.

La construction des ponts fut commencée le 18 mai ; le grand pont devait lui-même être partagé en deux par un îlot situé au milieu du fleuve. La division Molitor fut transportée en bateaux dans l'île de Lobau, pour protéger l'établissement du double pont, qui fut terminé dans la journée du 20. La division Boudet et la cavalerie légère de Lasalle le franchirent immédiatement ; les pontonniers jetèrent le pont de bateaux sur le petit bras, et le général Lasalle, avec sa cavalerie, se répandit au galop dans la plaine du Marchfeld ; les divisions Molitor et Boudet le suivirent ; la première s'installa dans le village d'Aspern à gauche, la seconde occupa le village d'Essling à droite. La cavalerie de Lasalle bivouaqua entre les deux. Un premier accident grave était arrivé dans la soirée : à défaut d'ancres on avait employé, pour fixer les bateaux, d'énormes paniers remplis de matériaux très lourds ; une crue subite, provenant de la fonte des neiges, entraîna plusieurs de ces paniers avec les bateaux qu'ils devaient maintenir en place, et le pont fut rompu.

L'accident ayant été réparé pendant la nuit, on fit passer sur la rive droite, dans la matinée du 21, la division Legrand, la cavalerie légère de Marulaz et les cuirassiers Espagne, ce qui donna une force totale de 22 à 23,000 hommes pour lutter contre les 90,000 de l'archiduc Charles. L'armée autrichienne, réunie à la nouvelle de la construction du grand pont, s'avancait dans un ordre parfait sur cinq colonnes. Masséna fut chargé de la défense d'Aspern. Lannes, dont le corps d'armée n'était pas encore en ligne, prit le commandement des troupes qui occupaient Essling, ainsi que celui de toute la cavalerie. La lutte fut effroyable. Molitor, dont la division ne comptait que 7,000 hommes, tint tête dans le village d'Aspern à 35,000 Autrichiens. Marulaz appuya sa résistance par des charges réitérées. Lannes défendait de même Essling ; une forte colonne autrichienne menaçant de

couper la ligne, il lança sur elle, à fond de train, les quatre régiments de cuirassiers du général Espagne.

. Cette charge fut magnifique, l'artillerie ennemie fut enlevée ; plusieurs carrés furent enfoncés. Toute la masse de la cavalerie autrichienne tombe alors sur nos cuirassiers qui, épuisés par la lutte, se voient forcés de reculer. Lasalle, qui avait habilement disposé sa division de chasseurs, se jette sur le flanc des escadrons autrichiens et les met en déroute. Espagne, le meilleur des généraux de grosse cavalerie, est tué ; le maréchal Bessières, sur le point d'être fait prisonnier, est dégagé par les chasseurs de Lasalle. Cet engagement de cavalerie se prolonge toute la journée, avec les mêmes péripéties, continué par Nansouty et ses cuirassiers, par Marulaz et ses chasseurs. D'autre part, Masséna, venant au secours de Molitor avec la division Legrand, occupait définitivement Aspern, dont l'église seule restait au pouvoir des Autrichiens ; la nuit mit fin. à la bataille.

Plusieurs ruptures du pont avaient suspendu le passage pendant la journée ; il fut repris le soir : mais la crue du fleuve augmentait toujours et le Danube s'était élevé de quatorze pieds ; il s'ensuivit une nouvelle rupture, plus longue à réparer que les précédentes ; cependant, au jour, 60,000 hommes, parmi lesquels la belle division Saint-Hilaire, se trouvaient sur la rive gauche. Ce qui manquait, c'était l'artillerie ; les Français n'avaient que 144 pièces à opposer aux 300 canons des Autrichiens ; ce qui risquait surtout de manquer dans le cas d'un nouvel accident, c'étaient les munitions.

La bataille recommence le 22 au matin, avec autant d'acharnement que la veille. Masséna chasse définitivement les Autrichiens d'Aspern ; Lannes, laissant Boudet défendre Essling, marche contre le- centre des Autrichiens avec tout son corps d'armée, et ne cesse de gagner du terrain. Bessières, avec ses cuirassiers, enfonce tous les carrés autrichiens. Tout à coup, en plein succès, Lannes et Bessières reçoivent l'ordre de s'arrêter, de rétrograder lentement sur Essling, et de ménager les munitions. Le grand pont venait de se rompre définitivement, et les bateaux, entraînés par les moulins enflammés que l'ennemi avait lancés sur le fleuve, s'en allaient à la dérive. Lannes et Bessières reculent, en frémissant, sous le feu de plus de 200 canons. Le général Saint-Hilaire, surnommé dans l'armée le Chevalier sans peur et sans reproche, tombe frappé à mort ; toute la masse des Autrichiens se précipite sur notre infanterie, qui résiste avec acharnement.

Les cuirassiers, les chasseurs et les hussards se dévouent au salut de l'armée, qui s'arrête enfin derrière l'épaulement naturel s'étendant d'Essling à Aspern. ; mais au moment où Lannes, après avoir galopé sur la ligne, venait de mettre pied à terre, il est atteint d'un boulet qui lui fracasse les deux cuisses. Masséna prend alors le commandement des troupes ; Napoléon le fait soutenir par les fusiliers de la garde, en tête desquels marche son aide de camp Mouton, et qui arrachent aux Autrichiens le village d'Essling.

L'armée autrichienne était elle-même épuisée ; l'archiduc, désespérant de jeter les Français dans le Danube, arrête sa marche en avant, et se contente de prolonger jusqu'à la nuit une violente canonnade, que nos troupes supportent avec une admirable constance. Masséna, à qui Napoléon fait demander s'il peut se maintenir dans Aspern et dans Essling, pour assurer la retraite, lui fait répondre qu'il tiendra deux heures, six, vingt-quatre s'il le faut, tant que ce sera nécessaire au salut de l'armée.

Le parti de l'empereur est pris ; il se retirera dans l'île de Lobau avec son armée, pour préparer de nouveau le passage du Danube, tandis que Davout disposera de tout ce qui est resté sur la rive droite pour contenir Vienne. Après avoir serré dans ses bras Lannes expirant, il remonte à cheval pour visiter l'île de Lobau et arrêter les dispositions relatives à l'installation de l'armée.

Masséna fait commencer la retraite vers minuit ; la garde impériale franchit la première le petit pont ; les divisions Boudet et Molitor, abandonnant Essling et Aspern à la pointe du jour, terminent le défilé. Quant à Masséna, demeuré sur la rive gauche avec les officiers de son état-major et deux escadrons du 9^e hussards, il voulut s'assurer par lui-même que pas un canon, pas un blessé ne restait à sauver ; il fit même ramasser tout ce qu'on put recueillir de fusils et de cuirasses, et, lorsque déjà les balles des tirailleurs pleuvaient autour de lui, il s'engagea le dernier sur le pont de bateaux. Il fit couper les amarres qui le fixaient à la rive gauche, et repassa fièrement dans l'île de Lobau.

La bataille d'Essling, une des plus sanglantes du siècle, avait coûté environ 27,000 morts ou blessés aux Autrichiens, 15 à 16,000 aux Français. Aucun des deux partis ne pouvait s'attribuer la victoire ; car si les Français n'avaient pas réussi à prendre pied sur la rive gauche du Danube, les Autrichiens, combattant, le 21, dans la proportion de trois contre un, et, le 22, dans celle de trois contre deux, n'avaient pu parvenir à précipiter dans le

Danube leurs adversaires, dont le manque de munitions avait seul arrêté les progrès. Au point de vue moral, cette bataille pouvait avoir des conséquences bien plus graves, en détruisant le prestige de Napoléon. Nous allons voir par quels prodigieux efforts il se releva de cette situation ; mais, avant d'en venir là, il est nécessaire d'exposer rapidement ce qui s'était passé en Italie.

L'archiduc Jean, chargé d'envahir l'Italie à la tête des 8^e et 9^e corps autrichiens, fit prévenir, le 9 avril, le prince Eugène du commencement des hostilités. L'armée française était loin de se trouver prête ; le prince, qui reçut à Udine la déclaration de l'archiduc, la transmit immédiatement aux avant-postes du général Broussier. Attaqué le 11 à Ospedaletto, ce général résista vigoureusement, et repassa le Tagliamento ; le prince Eugène, constatant l'impossibilité de se maintenir sur ce fleuve, donna l'ordre aux généraux Broussier et Séras de rejoindre sur la Livenza le général Grenier, qui occupait les hauteurs de Sacilé. Le 15 au matin, les grand'gardes du général Sahuc furent surprises à Pordenone, où le 35^e de ligne fit une belle résistance et perdit 400 hommes faits prisonniers.

Les dispositions pour livrer bataille aux Autrichiens furent prises dans la nuit du 15 au 16, et les Français, ayant voulu prendre l'offensive, eurent à lutter pendant six heures contre des forces doubles. Ils se maintinrent dans leurs positions ; mais le soir le vice-roi, reconnaissant son infériorité, se décida à ordonner la retraite qui fut couverte par la division Broussier. L'armée entière se retira ensuite sur la ligne de l'Adige, où elle fut complètement réorganisée. Un des généraux français les plus distingués, Macdonald, qui vivait dans la disgrâce la plus complète depuis le procès de Moreau, fut envoyé en Italie pour servir de mentor au prince Eugène. Celui-ci forma trois corps d'armée : la droite, commandée par Macdonald, comprenant les divisions Broussier et Lamarque avec une brigade de dragons ; le centre, sous les ordres du général Grenier, composé des divisions Abbé et Séras avec le 8^e hussards ; l'aile gauche, sous les ordres de Baraguay-d'Hilliers, divisions Sévéroli, Fontanelli et Rusca. La réserve se composa de la division Durutte, des dragons Pully et Grouchy, de la cavalerie légère de Sahuc, avec la garde royale italienne.

Les deux armées restaient en présence sur l'Adige, lorsqu'un jour le général Macdonald, apercevant à l'horizon une longue file de chariots qui paraissaient rétrograder vers le Frioul, se précipita vers le prince Eugène et s'écria : « Victoire en Allemagne, c'est le moment de marcher en avant. »

Macdonald avait deviné juste. A la nouvelle des succès de Napoléon, l'archiduc Jean s'empressait de rétrograder, dans l'espoir de rejoindre son frère Charles sous les murs de Vienne. L'armée française se lança immédiatement à sa poursuite, non seulement pour retarder sa marche, mais encore pour l'empêcher d'écraser le général Marmont et l'armée de Dalmatie.

Le 7 mai, l'arrière-garde de l'archiduc fut atteinte au passage de la Piave, culbutée et mise en déroute avec une perte de 5,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, de plusieurs drapeaux et de 15 canons ; vivement poursuivi, l'archiduc Jean répartit ses troupes en deux colonnes : à droite il détacha sur Laybach le ban de Croatie, Giulay, avec environ 10,000 hommes, contre l'armée de Dalmatie, tandis qu'il se dirigea avec 20,000 hommes sur la route de Vienne, par Villach et Saint-Polten.

Ces dispositions dictèrent celles que dut prendre le prince Eugène. Il détacha Macdonald sur la route de Laybach avec 16,000 hommes, pour occuper Trieste et rallier le général Marmont. Celui-ci avait quitté la Dalmatie avec 10,000 hommes de vieilles troupes, les meilleures de l'armée, et repoussa toutes les bandes qui s'opposaient à son passage. Le Tyrol s'était soulevé, et, défendu par les corps autrichiens de Jellachich et de Chasteler, il avait tenu tête à l'armée bavaroise, toujours commandée par Lefebvre. Les deux généraux autrichiens, battus dans plusieurs rencontres, furent obligés d'évacuer le Tyrol, en cherchant à se retirer sur la Hongrie.

Telle était la situation, lorsque commença la double marche du prince Eugène et de Macdonald ; le premier battit l'archiduc Jean dans plusieurs rencontres, s'empara du fort de Malborghetto et de Tarvis, tandis que Macdonald se rendait maître de Laybach, en capturant le corps de Merfeldt, qui occupait cette ville. Le corps de Jellachich, cherchant à rejoindre l'archiduc Jean, vint donner à San-Michele, près de Leoben, dans l'armée du prince Eugène, et fut presque complètement détruit. L'archiduc Jean, abandonnant alors l'idée de marcher sur Vienne, prit le parti de se diriger vers la Hongrie, et le prince Eugène le suivit dans cette direction.

Napoléon avait envoyé en reconnaissance de ce côté la cavalerie légère de Montbrun et de Colbert. Le 31 mai, un chasseur du 20^e régiment, appartenant à-la brigade Colbert, rencontra sur le Sömmering un chasseur du 9^e, de l'armée d'Italie ; la jonction des deux armées était dès lors un fait accompli. Montbrun se réunit à l'armée d'Italie avec sa division et la brigade Colbert, après avoir culbuté un corps de cavalerie de l'insurrection

hongroise, au passage de la Raabnitz. Ainsi renforcé, le prince Eugène poursuivit plus vivement encore l'archiduc, dont l'arrière-garde fut battue le 11 juin à Karako et le 12 à Papa. Après une rencontre d'avant-garde dans laquelle Montbrun, entraîné par son ardeur, fut enveloppé par la cavalerie ennemie et dégagé par la division Durutte, les deux armées se rencontrèrent le 14 juin auprès de la ville de Raab.

L'archiduc Jean, réuni à l'insurrection hongroise, avait plus de 50,000 hommes, auxquels le prince Eugène ne pouvait en opposer plus de 36,000, en l'absence de Macdonald. Le double anniversaire de Marengo et de Friedland fut dignement célébré par l'armée d'Italie. Montbrun, en chargeant vigoureusement à la tête du 1^{er} régiment de chasseurs, décida la retraite des Autrichiens, qui furent vivement poursuivis par la division Sahuc. Le général Macdonald arriva le soir de la bataille, et ne put que féliciter le prince de sa victoire, en l'embrassant. Cette victoire avait coûté près de 9,000 hommes aux Autrichiens.

Cependant, le général Broussier, laissé seul à Gratz, avait couru d'assez grands dangers, quoique luttant avec persévérance et succès contre les troupes du baron Giulay. Averti de l'approche du général Marmont, il sortit pour marcher au-devant de lui, laissant dans la ville de Gratz deux bataillons du 84^e de ligne, qui furent bientôt attaqués par les 15,000 hommes de Giulay. Non content de résister passivement, le colonel Gambin, qui commandait le 84^e, prit l'offensive et repoussa vigoureusement les Autrichiens, en s'emparant du cimetière dont les murs étaient crénelés. Le combat dura depuis le 25, à minuit ; le 26, à 5 heures du soir, les cartouches venant à manquer, le colonel Gambin se précipita à la baïonnette sur les lignes autrichiennes, pour se frayer un passage. Après avoir traversé la première ligne, il se rencontra tout à coup avec une autre colonne, française commandée par le colonel Nagle et envoyée par le général Broussier, au bruit de la fusillade ; cette colonne partagea ses cartouches avec les deux bataillons du colonel Gambin, et les cinq bataillons réunis repoussèrent définitivement l'ennemi.

Dans cet étonnant combat, le 84^e avait fait 450 prisonniers et pris 2 drapeaux ; le corps de Giulay eut 1,200 hommes tués sur le champ de bataille et un nombre énorme de blessés. Napoléon combla d'éloges le 84^e, et fit mettre à l'ordre que la devise un contre dix serait gravée sur le support

de l'aigle du régiment. En outre, 95 décorations de la Légion d'honneur furent distribuées aux officiers et aux hommes du 84^e.

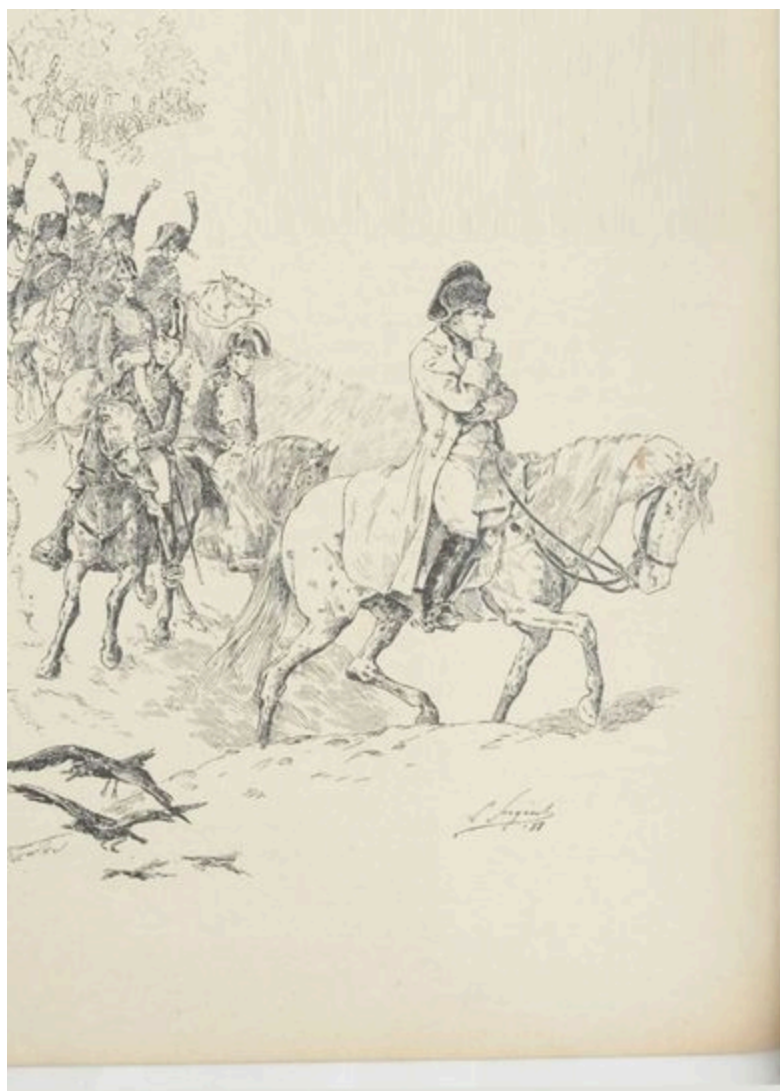
Malgré le mauvais vouloir des généraux russes, l'armée polonaise, bien commandée par le prince Poniatowski, avait contenu l'armée autrichienne sur la Vistule ; il n'y avait donc rien à craindre de ce côté. L'armée d'Italie, grossie des corps de Macdonald et de Marmont, avait rejoint la grande armée. Le moment était venu de tenter une seconde fois, et dans des conditions nouvelles, le passage du Danube. Les quarante jours qui s'étaient écoulés depuis la bataille d'Essling n'avaient pas été perdus par Napoléon. Il avait : 1^o à veiller à la sûreté de l'armée sur la rive droite du Danube, et à se prémunir contre le passage du fleuve par l'archiduc Charles, aussi bien que contre une attaque des armées d'Italie et du Tyrol, ou contre une entreprise dirigée sur sa ligne d'opération ; 2^o à assurer contre tout accident les communications entre la rive droite et l'île Lobau ; 3^o à établir et à concentrer son armée dans cette île ; 4^o à préparer le passage de l'île sur la rive gauche.

Le maréchal Davout, laissé sur la rive droite avec son corps d'armée, celui d'Oudinot- et la garde, la division Morand contenant Vienne, la cavalerie légère de Lasalle et de Marulaz surveillant les routes de Hongrie et d'Italie, les Bavares et les Wurtembergeois occupant le Tyrol et la haute Autriche, suffisaient à garder les communications. Le passage de la rive droite à l'île Lobau fut assuré par le grand pont de bateaux, convenablement réparé et pourvu d'ancres, et par un pont sur pilotis construit par le génie, au-dessus du pont de bateaux, de manière à le protéger contre des accidents-analogues à celui du 22 mai. Le corps de Masséna au complet, c'est-à-dire les divisions Legrand, Boudet, Molitor et Carra-Saint-Cyr, fut seul d'abord installé dans l'île. Le manque de subsistances aurait causé, pendant les premiers jours, de grandes souffrances aux troupes si elles n'avaient eu pour vivre le gibier des chasses impériales abondamment pourvues de cerfs : mais tous les moyens de transport furent employés à amener dans l'île d'énormes approvisionnements ; des ponts de chevalets furent jetés sur tous les canaux et petits bras de fleuve qui coupaient le terrain de l'île. Les îles qui obstruent le petit bras du Danube furent fortifiées et garnies de batteries de gros calibre, qui n'avaient pas seulement pour but de les protéger contre une attaque de l'armée ennemie, mais qui étaient surtout destinées à préparer le passage du petit bras.

Ces batteries étaient armées de 109 pièces de gros calibre, qui devaient balayer le terrain de la rive gauche ; mais les travaux les plus considérables consistaient dans la préparation des moyens de passage. Napoléon se proposait de jeter sur la rive gauche du fleuve trois corps d'armée à la fois, les autres corps d'armée se préparant à les suivre immédiatement. Il fit construire pour chacun de ces trois corps cinq bacs susceptibles de porter 300 hommes à la fois, ce qui permettait de lancer du premier coup trois avant-gardes de 1,500 hommes chaque. Sous la protection de ces trois avant-gardes, les pontonniers et les marins de la garde devaient jeter quatre ponts de bateaux et un pont de radeaux.

Il fut décidé que le passage sur la rive gauche s'opérerait dans la nuit du 4 au 5 juillet. En conséquence, Napoléon alla établir son quartier général dans l'île de Lobau, le 1^{er} juillet ; il y fit passer successivement le corps d'Oudinot, la garde impériale, le corps de Davout, les Saxons commandés par Bernadotte, la cavalerie, l'artillerie. Les emplacements de chaque corps étaient bien déterminés à l'avance et indiqués par des poteaux. L'armée d'Italie n'arriva que le 4, l'armée de Dalmatie et les Bavares le 5. Le total de ces forces s'élevait à 150,000 hommes, appuyés par 550 bouches à feu.

L'archiduc Charles en avait à peu près autant à leur opposer. Persuadé que Napoléon choisirait le même point de passage que lors de sa première tentative, il avait fait fortifier la ligne qui joignait les deux villages d'Aspern et d'Essling, ainsi que la petite ville d'Enzersdorf située en arrière ; or Napoléon avait précisément arrêté que le passage s'opérerait au-dessous de cette ville, pour déboucher dans la plaine du Marchfeld ; mais l'archiduc croyait être paré contre tout événement en occupant avec son armée les hauteurs de Wagram qui entourent cette plaine d'un demi-cercle.





Le 4, à la chute du jour, Masséna à gauche, Davout au centre, Oudinot à droite, s'approchèrent des points de passage. A 9 heures, Oudinot fit embarquer toute son avant-garde sur les bacs qui, escortés par les chaloupes canonnières, transportèrent ensuite la division Tharreau. Masséna et Davout commencèrent leurs mouvements respectifs dès qu'une partie du corps d'Oudinot se trouva sur la rive gauche et eut refoulé les avant-postes autrichiens. La manœuvre étant démasquée, l'empereur donna l'ordre de faire tirer toutes les batteries. A ce moment un violent orage éclata, la pluie tombait à torrents le tonnerre semblait rivaliser avec la canonnade. Les batteries autrichiennes ripostaient avec violence, mais les ponts étaient construits, les troupes y défilaient sans relâche, tandis qu'une partie de l'infanterie continuait à être transportée dans les bacs, qui allaient et venaient d'une rive à l'autre. Au jour, les trois corps de Masséna à gauche, d'Oudinot au centre, de Davout à droite étaient au complet sur la rive gauche, ainsi que les Saxons de Bernadotte ; l'armée d'Italie et celle de Dalmatie, la garde et les Bavares se formaient en seconde ligne. Masséna s'emparait de la petite ville d'Enzersdorf, où quatre bataillons mettaient bas les armes. Les troupes d'Oudinot enlevaient de même le château de Sachzengang fortifié par l'ennemi.

Rien ne s'opposait au déploiement de l'armée française, qui s'avança dans la plaine, ainsi formée de la droite à la gauche : Davout, Oudinot, l'armée d'Italie, Bernadotte et ses Saxons, Masséna. En seconde ligne se trouvaient au centre : Marmont, la garde impériale, les cuirassiers et les Bavares. L'empereur, voyant le peu de résistance que lui opposait l'armée autrichienne, espéra pouvoir profiter des forces qu'il avait accumulées sur son centre pour percer le centre des Autrichiens et couper leur armée en deux.

Il donna l'ordre, à Oudinot d'attaquer le village de Baumersdorf, à l'armée d'Italie d'aborder Wagram par la droite, à Bernadotte de marcher sur la même position par la gauche, en attaquant d'abord Aderklaa. Les deux attaques des ailes réussirent à peu près. Celle du centre, dirigée par Macdonald pour l'armée d'Italie, et par le général Dupas, commandant la division française du corps de Bernadotte, eut d'abord un plein succès ; mais dans la confusion qui caractérise presque toujours les combats de nuit, les troupes de Dupas les prenant pour des ennemis, firent feu sur les Saxons ; ceux-ci se replièrent et tombèrent, en reculant, sur les divisions de l'armée d'Italie qui, à son tour, les prit pour des Autrichiens. Il s'en suivit une échauffourée qui força Bernadotte à abandonner Wagram et produisit dans l'armée d'Italie une assez forte panique. Les généraux Grenier, Vignolles, Sahuc et Séras furent plus ou moins grièvement blessés. Heureusement la nuit déroba aux Autrichiens la connaissance exacte de ce qui se passait, et ils ne purent en profiter.

L'archiduc Charles ne se préoccupait d'ailleurs que de prendre ses dispositions pour le lendemain. Le plan qu'il arrêta consistait à attaquer fortement avec sa droite, composée des corps de Klenau et de Kollowrath, pour chercher à couper la gauche des Français de ses communications avec l'île de Lobau. Une partie du centre, comprenant les réserves de grenadiers et de cuirassiers et la moitié du corps de Bellegarde, devait ensuite s'avancer sur le centre de l'armée française à Aderklaa ; enfin la gauche, composée des corps de Rosenberg et de Hohenzollern, avait pour mission de refouler la droite des Français, tandis que le reste du corps de Bellegarde garderait Wagram.

L'armée française se reposa pendant la nuit. Napoléon avait résolu de faire contenir la droite des Autrichiens par Masséna, tandis qu'à l'autre aile, Davout et Oudinot s'empareraient des hauteurs de Wagram et de celles de Neusiedel, sur lesquelles s'appuyait la gauche des Autrichiens. Le rôle

réservé aux troupes accumulées au centre consistait surtout à parer aux cas imprévus.

Dès quatre heures du matin, la bataille s'engagea vivement à la droite des Français. Rosenberg, interprétant mal ses instructions, descendit prématurément du plateau, traversa le Rusbach, cours d'eau qui longe les hauteurs de Wagram, et attaqua vigoureusement les villages occupés par Davout. Celui-ci avait sous ses ordres une véritable armée, savoir : quatre divisions d'infanterie, Morand, Friant, Gudin, Puthod (ancienne division Démont), une division de cavalerie légère Montbrun, une de dragons Grouchy, une de cuirassiers Arrighi. Devant lui les hauteurs de Neusiedel se repliaient presque à angle droit, et, après avoir bordé le cours du Rusbach, se détournèrent de cette direction, perpendiculairement au ruisseau. Les divisions Morand et Friant étaient en face de la portion en équerre ; à leur droite se trouvaient les dragons de Grouchy, puis, à l'extrême droite, la cavalerie légère de Montbrun. Les divisions Gudin et Puthod, soutenues par les cuirassiers, faisaient face aux hauteurs qui prolongeaient la ligne de l'armée autrichienne ; à l'angle formé par ces hauteurs se trouvait la tour de Neusiedel dominant tout le pays.

Au bruit du combat, Napoléon se porta au galop vers Davout, amenant avec lui les cuirassiers de Nansouty et leurs deux batteries, d'artillerie légère. Il prit en flanc, avec cette artillerie, les colonnes autrichiennes, qui s'arrêtèrent, et qui, sur l'ordre de l'archiduc Charles, reprirent leurs positions pour attendre le succès des attaques de l'aile droite. Les choses allaient mal de ce côté ; Napoléon, rappelé par les plus mauvaises nouvelles, donna ses instructions à Davout et se reporta rapidement au galop vers sa gauche. Il y trouva les Saxons repoussés d'Aderklaa et battant en retraite, dans un désordre de mauvais augure ; en même temps, les quatre divisions de Masséna, fortes au total de 18,000 hommes, attaquées par 50,000 Autrichiens, perdaient constamment du terrain et se trouvaient menacées d'être coupées de l'île de Lobau.

L'empereur prescrivit à Masséna de se porter en équerre à l'extrémité de la ligne française, faisant face au Danube. Ce mouvement, exécuté en prêtant le flanc aux batteries autrichiennes et couvert par la cavalerie légère de Lasalle et de Marulaz qui ne cessait de charger, achevait de dégarnir la position en face d'Aderklaa et produisait un grand vide dans la ligne française. Napoléon fit combler ce vide par l'artillerie. D'après son ordre, 60 pièces de la garde, savoir : 24 de l'artillerie à cheval et 36 de l'artillerie à

pied se déployèrent au galop sur le front de l'armée ; 40 pièces de l'armée d'Italie se joignirent à elles, et portèrent à 100 le nombre des pièces de cette imposante batterie, qui entama aussitôt avec l'ennemi un violent duel d'artillerie.

Derrière ce rideau de feu, l'empereur fit arriver les divisions de l'armée d'Italie et ordonna au général Macdonald d'en former une colonne compacte, prête à se porter en avant. Macdonald disposa les divisions Broussier, Séras et Lamarque en une sorte de carré plein, dont la quatrième face était formée par les cuirassiers de Nansouty, et qu'appuyaient en arrière huit bataillons de la garde impériale, sous les ordres du général Reille, tandis que la cavalerie de la garde marchait sur les flancs.

Pendant ce temps, Davout et son corps d'armée exécutaient, avec autant de précision que d'audace, la manœuvre ordonnée par l'empereur.

Le général Morand se porte en avant pour tourner la gauche des Autrichiens, soutenus par le feu de 60 pièces de canon. Il aborde l'ennemi en lignes de colonnes de bataillon : sa gauche plie un instant ; mais Friant vient à son secours, et le corps de Rosenberg est repoussé. De l'autre côté de la tour de Neusiedel, Puthod et Gudin traversent le Rusbach et gravissent les pentes escarpées. Hohenzollern vient alors à l'aide de Rosenberg et repousse la droite de Gudin. Vainement, le maréchal Davout fait charger sur lui les cuirassiers d'Arrighi ; le terrain est trop mauvais, les cuirassiers, rompus et accueillis par une vive fusillade, reculent en désordre ; mais Friant vient encore à l'aide de Gudin, comme il avait soutenu Morand. Hohenzollern est refoulé sur Baumersdorf. La tour de Neusiedel est dépassée.

C'est le signal qu'attendait Napoléon. Tout le monde autour de lui croyait la bataille perdue ; on l'interrogeait avec anxiété ; les yeux fixés sur la tour de Neusiedel, il ne répondait pas. Tout à coup, il s'écrie : « La bataille est gagnée ! » Il donne l'ordre à Masséna de se porter en avant, à Macdonald de mettre en mouvement sa formidable colonne, à Oudinot d'attaquer Wagram. La division Tharreau (ancienne Saint-Hilaire) entre victorieusement dans Wagram. La grande batterie de 100 pièces s'ouvre à son centre, en repliant ses deux ailes, et donne passage à la colonne de Macdonald, qui s'avance sous un feu épouvantable et qui bientôt est chargée par les cuirassiers autrichiens. Si, à cet instant, nos cuirassiers et la cavalerie de la garde avaient chargé à leur tour, le succès aurait pu être grand ; mais au moment où, sollicité par Macdonald, Bessières venait de

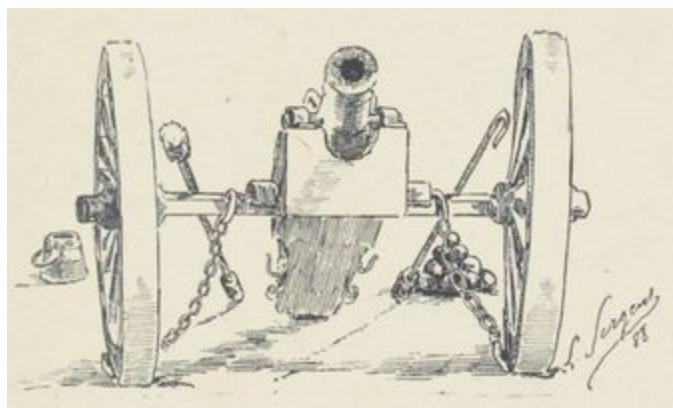
leur en donner l'ordre, il tombe sous son cheval, renversé par un boulet. Nansouty, ne connaissant pas les instructions adressées à la cavalerie, fait sonner le ralliement et se replie en arrière, tandis que Walther objecte le manque d'ordres et reste immobile avec la cavalerie de la garde.

Cependant le centre de l'armée autrichienne a été contenu, et Macdonald, soutenu par les Bavaois, reste ferme dans les positions qu'il a conquises. Masséna s'est porté en avant, précédé par la cavalerie légère. Une perte douloureuse signale cette marche. Lasalle, le meilleur de nos généraux de cavalerie, tombe frappé d'une balle au front. Mais Marulaz reprend sa division et continue à pousser les Autrichiens devant lui. Toute la ligne avance de l'extrême droite à l'extrême gauche ; à droite, Montbrun, Grouchy et Colbert forcent l'armée autrichienne à reculer plus vite. A ce moment, l'archiduc Jean arrivait au secours de son frère Charles ; mais il arrivait trop tard, et n'avait plus qu'à battre en retraite à son tour. La nuit arrêta la poursuite.

La bataille de Wagram peut être citée comme une des plus disputées et des plus sanglantes du siècle. L'armée autrichienne y perdit, d'après les calculs les plus modérés, environ 24,000 hommes tués ou blessés et 12,000 prisonniers, avec des drapeaux et 40 pièces de canon. La perte des Français s'éleva à 18,000 hommes environ.

L'armée autrichienne n'avait pas été désorganisée par sa défaite, et on ne pouvait songer à la poursuivre, avant d'avoir reconstitué les corps d'armée. Trois routes s'offraient à l'archiduc Charles, celles de Moravie, de Bohême et de Hongrie ; mais il semblait plus naturel que des trois il prît la route centrale, celle de Moravie par Nikolsbourg. Dès le 7, Napoléon y lança Montbrun avec sept régiments de cavalerie légère ; il le fit suivre par le corps de Marmont et les Bavaois, qui n'avaient pas combattu dans la journée du 6 ; Marmont reçut l'ordre de se jeter à droite ou à gauche, d'après le résultat des reconnaissances de Montbrun. En même temps, l'empereur envoya sur la route de Bohême, par Znaïm, Masséna, avec les divisions Legrand et Molitor et la cavalerie légère de Lasalle, commandée depuis sa mort par le général Bruyère. Le lendemain, il dirigea sur Nikolsbourg le corps de Davout avec les dragons de Grouchy et les cuirassiers d'Arrighi. Après avoir pourvu à la garde de Vienne et de l'île de Lobau, il se porta lui-même en avant avec la garde impériale, les cuirassiers de Nansouty et le corps d'Oudinot.

L'archiduc Charles avait choisi pour opérer sa retraite la route de Bohême, laissant seulement sur celle de Moravie les corps de Rosenberg et de Hohenzollern. Marmont, qui suivait cette route, rencontra d'abord l'arrière-garde de Rosenberg, qu'il talonna fortement ; puis, bien informé par les reconnaissances de Montbrun, faites avec autant d'intelligence que d'audace, il se jeta sur la route de Znaïm, et se trouva tout à coup sur les hauteurs qui dominent cette ville, en présence de forces considérables. Il soutint vigoureusement le combat, et, le lendemain, Masséna, arrivant à son tour devant Znaïm, engagea une action des plus vives. Au moment même où il venait de s'emparer du pont sur la Taya, le prince Jean de Lichtenstein se présenta aux avant-postes, porteur d'une demande d'armistice. L'empereur Napoléon, qui venait d'arriver, accueillit favorablement le prince et ordonna de cesser le feu sur toute la ligne. L'armistice de Znaïm fut conclu dans la nuit du 11 au 12 juillet. Les négociations pour la paix durèrent trois mois, et le traité définitif ne fut signé qu'au mois d'octobre.





CHAPITRE XV

L'ESPAGNE

Pendant la glorieuse campagne d'Autriche, la guerre avait continué en Espagne et en Portugal, avec des alternatives de succès et de revers. Il nous faut même remonter plus haut que le début des hostilités en Bavière, pour nous mettre au courant de ce qui s'était passé au delà des Pyrénées, après la bataille de la Corogne et la prise de Saragosse.

La retraite de l'armée anglaise n'avait pas abattu le courage des Portugais qui, réunis au nombre de 40,000 à une dizaine de mille hommes de troupes anglaises rappelées des diverses provinces, formèrent, sous le commandement du général de Bérésford, une armée nationale de 50,000 combattants. Le maréchal Soult reçut l'ordre d'entrer en Portugal et de marcher sur Lisbonne. Le maréchal Ney devait le soutenir avec le 6^e corps qui occupait la Galice ; mais il en fut empêché par le général espagnol La Romana, retiré dans les montagnes depuis l'embarquement des Anglais.

Soult se trouva donc réduit à ses propres forces, comprenant 22,000 combattants, dont 3,000 de cavalerie. Son intention était de se diriger sur Lisbonne par la route la plus directe, passant à Tuy, Braga et Oporto ; mais, n'ayant pu franchir le Minho à Tuy, par suite de la difficulté d'y réunir les bateaux nécessaires, il fut obligé de remonter la rive droite de ce fleuve

jusqu'à Orénse, où il y avait un pont. Il y arriva après avoir culbuté à Ribadavia les insurgés galiciens, renvoya ses équipages et sa grosse artillerie à Tuy, et opéra le passage du Minho sans difficulté, le 4 mars.

La Romana était parvenu à dérober ses mouvements au maréchal Ney, et pénétrant sur le territoire portugais, il s'était placé avec 22,000 hommes sur les hauteurs d'Orsina, près de Monterey, pour barrer le passage au maréchal Soult. Après une défense assez molle, l'ennemi fut débusqué de ces hauteurs en perdant 10 pièces de canon, 7 drapeaux et 2,500 prisonniers ; il rentra alors dans la Galice, et les insurgés portugais, accourus pour le soutenir, furent culbutés à Vérin.

Les Portugais essayèrent alors de résister à Chaves qui, sur la menace d'un assaut, ouvrit ses portes, le 12 mars. Un brillant combat rendit les Français maîtres de l'importante ville, de Braga, le 20 mars. Poussés l'épée dans les reins, les Portugais furent contraints de se retirer sous les murs d'Oporto, où ils se préparèrent à une vive résistance. L'enceinte fortifiée avait été remise en état ; des ouvrages avancés avaient été construits et garnis de 200 pièces de canon ; l'armée chargée de défendre Oporto, sous les ordres de l'évêque de cette ville, comprenait 20,000 hommes de troupes régulières et plus de 40,000 hommes de milice. Sa droite était appuyée au Douro, sa gauche à la mer, son centre, situé sur une position dominante, à une forte redoute armée d'une nombreuse artillerie. Arrivé en face de cette position, avec deux divisions seulement, le maréchal Soult se contenta d'escarmoucher, pendant les journées des 27 et 28 mars, en recevant des coups de canon, sans y répondre. Il fit sommer l'évêque de lui ouvrir les portes de la ville. Porteur de cette sommation, le général Foy fut maltraité par les milices, dépouillé de ses vêtements et jeté tout nu dans un cachot, d'où il parvint heureusement à s'échapper le lendemain, lors de l'entrée des Français dans Oporto. L'indiscipline la plus affreuse régnait dans l'armée portugaise. L'attaque, commencée le 29, à 7 heures du matin, sur toute la ligne, aboutit pour cette armée à une dérouté complète ; le pont de bateaux jeté sur le Douro se rompit sous le poids des fuyards ; il fut assez promptement rétabli par les Français qui, dès 8 heures du soir, se trouvèrent maîtres des deux rives du fleuve.

L'entrée dans Oporto ne fut, pour ainsi dire, que le commencement des difficultés avec lesquelles l'armée du Portugal devait se trouver aux prises. L'occupation de Braga avait permis au maréchal Soult de rétablir la communication directe avec Tuy, et de faire venir ses équipages et sa grosse

artillerie ; mais il lui fallut laisser à Braga la division Heudelet, pour garder la route, et, quelques jours après, il fut obligé d'envoyer le général Loison à Peñafiel et à Amaranthe, sur le Taméga, pour surveiller le cours supérieur du Douro.

Le général La Romana s'était retiré, après le combat de Monterey, dans les hautes montagnes de la Galice et des Asturies, d'où il coupait toutes les communications du maréchal Ney avec le reste de l'Espagne, en interceptant ses courriers. Comme, d'ailleurs, Soult ne pouvait communiquer avec Madrid que par la Galice, le roi Joseph et son chef d'état-major Jourdan étaient sans nouvelles de ces deux maréchaux. Ne pouvant marcher sur Lisbonne sans encourir la chance presque certaine d'être complètement enveloppé, et ne voulant pas, d'un autre côté, abandonner le Portugal, de crainte d'exciter la colère de Napoléon, Soult se décida à séjourner dans Oporto, où il s'occupa d'organiser les provinces du nord, pour en former, dit-on, à son profit, le royaume de Lusitanie. Le temps s'écoula ainsi en intrigues politiques, qui eurent pour résultat l'affaiblissement de la discipline dans l'armée.

De nouvelles troupes anglaises étaient débarquées à Lisbonne, et, réunies à celles qui s'y trouvaient déjà, elles formèrent une armée de 30,000 hommes, dont le commandement fut donné au vainqueur de Vimeiro, sir Wellesley : Instruit de ce qui se passait chez les Français, il se porta immédiatement sur Oporto. Le général Franceschi, qui commandait les avant-postes du maréchal Soult, fut attaqué le 10 mai, résista brillamment avec sa cavalerie à des charges réitérées, et se retira en bon ordre ; le pont fut coupé ; toutes les barques furent amenées sur la rive droite, et tout moyen de passage parut être retiré aux Anglais. Mais, dans la nuit du 11 au 12, quelques barques furent amenées du haut du fleuve, plusieurs bataillons furent transportés sur la rive droite et s'installèrent dans les bâtiments du séminaire. A la pointe du jour, une brigade entière était établie dans la ville, tant les Français se gardaient mal. C'est le général Foy qui, en se promenant, le 12 au matin, sur le bord du Douro, aperçut des barques en mouvement sur le fleuve, et remarqua des hommes montés sur les murs de clôture : il donna l'alarme, courut à la caserne, prit le 17^e léger, et attaqua vigoureusement le bâtiment occupé par les Anglais ; mais ils y étaient déjà trop solidement établis. Vainement les généraux Delaborde, Mermet et Foy luttèrent avec acharnement ; ils ne purent réussir à chasser l'ennemi, dont le nombre augmentait à chaque instant.

Le maréchal Soult jugea inutile de défendre plus longtemps une ville qu'il était décidé d'avance à évacuer, et il ordonna la retraite par la route qu'il avait suivie en venant ; mais un nouvel incident le força bientôt à modifier ses projets. Le général Loison, craignant d'être coupé, avait abandonné Amaranthe et se retirait à Chaves : Soult se voyait donc menacé d'être complètement enveloppé. Le parti qu'il prit alors n'était peut-être pas le meilleur ; mais il eut du moins le mérite de le prendre sans hésitation, et de l'exécuter avec fermeté. Au lieu de chercher à se porter rapidement de Peñafiel sur la route de Braga, il choisit un chemin de montagne qui devait le conduire à Chaves ; mais ce chemin étant absolument impraticable aux voitures, il lui fallut sacrifier toute son artillerie et la caisse de l'armée ; il fit jeter les pièces dans les ravins, incendier les caissons et charger les soldats d'autant de cartouches et de vivres qu'ils purent en emporter ; puis l'armée s'engagea dans des sentiers épouvantables ; les insurgés, devançant les Français, détruisaient tous les ponts, et il fallut surmonter d'incroyables difficultés pour arriver, le 19 mai, à Orense, où l'armée fut enfin en sûreté.

Parmi les faits d'armes qui signalèrent cette triste retraite, il n'est pas permis de passer sous silence celui du major Dulong, à Ponte-Nuovo. Averti que des insurgés étaient en train d'y détruire le pont, le maréchal Soult prescrivit au major Dulong de s'y porter rapidement, avec 100 hommes d'élite et 25 dragons, et d'en prévenir à tout prix la destruction complète. Lorsque le major arriva à portée de pistolet du pont, il ne restait plus à couper que la dernière solive. Il était une heure du matin, la pluie tombait à flots, et les travailleurs ennemis, fatigués, se reposaient. Le bruit de la marche de la petite colonne française était couvert par celui des torrents qui descendaient des montagnes ; la sentinelle placée au pont est surprise et égorgée ; 25 grenadiers et le major Dulong passent à plat ventre sur la solive, tombent sur le poste avancé de l'ennemi, fort de 24 hommes, qui sont égorgés à la baïonnette, sans pouvoir donner l'alarme ; le gros de la colonne commence alors, de la rive opposée, une vive fusillade ; le major et ses grenadiers s'élancent en poussant le cri de : « En avant ! » sur l'ennemi qui, effrayé de cette attaque soudaine, prend la fuite, en abandonnant même une partie de ses armes. Le maréchal, averti, accourt avec quelques troupes et fait rétablir le pont ; l'armée franchit - ainsi heureusement le Cavado.

Pendant ces événements de Portugal, une expédition combinée entre le maréchal Ney et le général Kellermann, qui commandait dans la Vieille-Castille un corps de 7 à 8,000 hommes, avait forcé La Romana à évacuer

les Asturies et la Galice, et à s'embarquer sur des navires anglais. Les insurgés ne possédaient plus en Galice que Vigo et Saint-Jacques-de-Compostelle. Le maréchal Ney ravitailla le corps de Soult et lui donna une partie de son artillerie, en convenant des mouvements que devaient exécuter les deux corps d'armée ; mais le maréchal Soult ne put ou ne voulut pas exécuter la convention. Ney abandonna la Galice, en opérant sa retraite, sans laisser ni un canon, ni un blessé. Soult s'établit alors à Zamora, et Ney à Astorga, tandis que le maréchal Mortier occupait Logrono, sur l'Èbre, en vertu d'ordres anciennement donnés par l'empereur.

Les opérations de l'armée française avaient été plus heureuses et plus brillantes dans le midi. La marche de Soult sur Lisbonne, par Oporto, devait être combinée avec celle du maréchal Victor, se dirigeant par Merida et Badajoz. Victor reçut l'ordre de passer le Tage avec son corps d'armée renforcé par la division allemande Leval, la cavalerie légère de Lasalle et les dragons de Latour-Maubourg. Le 4^e corps, commandé par Sébastiani, fut chargé d'opérer dans la Manche, comme Victor dans l'Estramadure. Le grand pont d'Almaraz avait été coupé par les Espagnols : on le remplaça par un pont de bateaux, et le Tage fut franchi sur trois points, à Talavera, à l'Arzobispo et sur le pont d'Almaraz, réservé à la grosse artillerie, qu'escortaient les dragons de Latour-Maubourg.

Gregorio de la Cuesta, qui commandait l'armée espagnole, se retira sur la Guadiana, poursuivi par la cavalerie légère de Lasalle qui, dans des rencontres d'arrière-garde, lui enleva de nombreux prisonniers ; une de ces rencontres fut fatale au 10^e chasseurs, dont le colonel s'était laissé emporter par trop d'ardeur, et qui tomba dans une embuscade où plus de 100 chasseurs furent impitoyablement égorgés.

Cuesta traversa la Guadiana sur le pont de Medellin et s'établit au delà, dans une forte position, où le maréchal Victor, bien que ses forces fussent réduites à 10,000 hommes, par suite de nombreux détachements, vint l'attaquer le 28 mars. Sa droite, composée des dragons de Latour-Maubourg et des Allemands de Leval, eut bientôt raison de la gauche des Espagnols, qui fut mise en déroute et que les dragons poursuivirent avec un excès d'ardeur. Mais, à notre gauche, Lasalle, qui n'avait que 4,000 hommes, se trouva, pour un moment, dans une situation critique, aux prises avec 27 ou 28,000 hommes ; grâce aux dispositions habiles ordonnées par le maréchal Victor à l'infanterie du centre et aux charges brillantes de la cavalerie de Lasalle, la droite des Espagnols finit par se débander. Latour-Maubourg,

revenant de la poursuite de la gauche, se jeta sur ses derrières, et tous nos cavaliers, excités par les souvenirs du massacre des chasseurs du 10^e, sabrèrent impitoyablement les Espagnols, sans faire aucun quartier. 9 à 10,000 morts ou blessés, 4,000 prisonniers, 16 pièces de canon, un nombre considérable de drapeaux furent les fruits de la victoire de Medellin, une des plus brillantes que les armées françaises aient remportées en Espagne.

Presque le même jour, le général Sébastiani battait, à Ciudad-Réal, l'armée espagnole de la Manche. Les dragons de Milhaud et les lanciers polonais franchirent le pont de la Guadiana, et déblayèrent le terrain nécessaire pour le déploiement de l'infanterie, qui culbuta tout devant elle. Les Espagnols s'enfuirent en désordre, laissant sur le terrain toute leur artillerie, près de 6,000 prisonniers et 2,000 morts ou blessés. Les succès de Victor et de Sébastiani mirent fin aux discussions des Anglais et des Espagnols ; il fut convenu que les troupes des deux nations se concentreraient pour marcher ensemble sur Madrid. La jonction eut lieu le 22 juillet, à Talavera ; l'armée combinée présentait plus de 60,000 hommes, savoir : 26,000 Anglais et 36,000 Espagnols. Le maréchal Victor n'en avait que 22,000 à leur opposer ; il se retira sur Tolède, où il se réunit au corps de Sébastiani, fort de 18,000 hommes, et aux troupes amenées par le roi Joseph, qui comptaient 5,000 hommes. Il aurait été prudent d'attendre les trois corps du maréchal Soult, pour combattre les alliés à nombre au moins égal ; on résolut cependant de se porter immédiatement en avant, avec l'espoir de voir bientôt arriver le maréchal.

Les Espagnols, qui avaient voulu précéder les Anglais, furent culbutés à Torrijos, par Latour-Maubourg. Le maréchal Victor, emporté par son ardeur, devançait les deux autres corps d'armée. Une de ses divisions rencontra, le 27 juillet, au passage de l'Alberche, la brigade anglaise Mackensie, lui fit subir un échec considérable et la força de se replier en désordre sur le gros de l'armée. Excité par ce succès, plein de confiance dans la valeur de ses excellentes troupes, Victor, arrivé le soir même devant l'armée alliée, n'y tint pas, et, sans même faire prendre les ordres du roi Joseph, qui commandait en chef, il résolut de brusquer l'attaque : il lança, dans l'obscurité, la division Ruffin, composée des 9^e léger, 24^e et 96^e de ligne. Les chemins difficiles retardèrent la marche des 24^e et 96^e ; le 9^e, placé au centre, fut entouré par les Anglais et forcé de battre en retraite sans pouvoir être soutenu par les deux autres régiments.

Victor ayant été rejoint, dans la nuit du 27 au 28, par le corps de Sébastiani et la réserve du roi Joseph, renouvela l'attaque le 28 au matin, toujours sans ordres du roi. Cette fois, ce fut la division Ruffin tout entière qui aborda l'ennemi et qui, après s'être vaillamment comportée, dut se retirer, ce qu'elle fit, dans le plus bel ordre, mais en laissant sur le terrain plus de 1,500 morts et blessés. On délibéra alors, un peu tardivement, autour du roi Joseph, afin de décider s'il y avait lieu ou non de livrer bataille, et malgré l'opinion du maréchal Jourdan, sur l'avis de Victor, l'attaque générale fut résolue. Le général Lapisse, dont la division devait, avec celle de Sébastiani, marcher sur le centre, fut tué, sa division rétrograda et découvrit Sébastiani ; mais le mal fut promptement réparé. La cavalerie anglo-portugaise, chargeant sur la division Ruffin, avait été fort maltraitée par la cavalerie légère du général Strolz ; un régiment, le 13^e de dragons légers avait été même complètement détruit ; le général Strolz avait ouvert la ligne de sa brigade, en rompant par pelotons, avait laissé passer les dragons anglais, et s'était jeté sur eux, par derrière, pendant qu'une autre brigade les abordait de front.

Les succès étaient balancés, et si nous n'avions pas enlevé la position, les Anglais paraissaient tellement ébranlés, qu'un nouvel effort eût sans doute réussi. Le maréchal Victor y poussait de toutes ses forces. Mais cette fois, le roi Joseph, hésitant au feu, en homme qui n'avait pas l'habitude du commandement, donna raison au maréchal Jourdan et décida la retraite. La bataille était restée indécise. L'armée alliée avait perdu 8,000 hommes, dont 7,000 Anglais ; les Français en avaient perdu à peu près autant. Sir Wellesley n'osa pas, avec ses troupes épuisées, suivre le roi Joseph, qui se retirait dans la direction de Madrid, pour couvrir cette capitale. D'ailleurs le maréchal Soult arrivait avec l'armée de Portugal et les corps de Mortier et de Ney. Sir Wellesley repassa le Tage au pont de l'Arzobispo, laissant aux Espagnols le soin de faire l'arrière-garde et de défendre le pont, qui fut brillamment enlevé par les troupes du maréchal Mortier.

On laissa les Anglais se retirer tranquillement dans l'Andalousie ; mais l'armée espagnole de Vénégas, qui avait marché sur Madrid pendant les événements de Talavera, fut attaquée, le 11 août, à-Almonacid, par les divisions Sébastiani et Dessolles. Le combat fut des plus rudes, parce que les Espagnols occupaient des positions presque inaccessibles ; ces positions furent brillamment enlevées et les Espagnols furent mis en déroute avec une perte de 8,000 hommes, dont moitié de prisonniers. Joseph rentra dans

Madrid. Il avait tenu en mains, on peut le dire, le succès qui aurait assuré sur sa tête la couronne d'Espagne. La bataille de Talavera, quoique indécise en elle-même, décida au contraire la perte de ses espérances. L'échec subi à Talavera était dû au défaut d'unité dans le commandement et à la nécessité de tenir compte des ordres de Napoléon qui, donnés de loin, ne parvenaient en Espagne que lorsque les événements les avaient rendus inexécutables ou intempestifs. C'est pour cette double cause que 50,000 hommes étaient restés l'arme au bras, pendant que 45,000 en combattaient 60,000, qui auraient dû être écrasés.

Si la bataille de Talavera causa à Napoléon une vive déception, l'expédition dirigée par les Anglais contre Anvers lui inspira des craintes sérieuses ; mais les détails de cette Expédition formidable rentrent dans l'histoire de la marine, bien plus que dans le travail dont nous nous occupons ici. Ayant pour objectif principal le port d'Anvers et la flotte de l'amiral Missiessy, réfugiée dans l'Escaut, elle ne comprenait pas moins de 44,000 hommes de débarquement, portés par 150 bâtiments de guerre, dont 40 vaisseaux de ligne, 4 à 500 transports et une quantité considérable de bombardes.



Il fallait, pour pénétrer dans l'Escaut, s'emparer des îles de Cadsand et de Walcheren, situées au sud et au nord de la bouche occidentale du fleuve : L'attaque dirigée contre Cadsand échoua, mais les Anglais débarquèrent dans l'île de Walcheren et vinrent mettre le siège devant la place de Flessingue. Napoléon était encore à Schoenbrunn et attendait le résultat des négociations engagées pour la paix avec l'Autriche. Les ministres prirent donc d'eux-mêmes les premières dispositions, qui consistaient à convoquer les gardes nationales, à diriger sur Anvers les quelques troupes disponibles à Paris, et à confier le commandement du tout au maréchal Bernadotte, renvoyé en France après la bataille de Wagram. L'empereur ajouta à ces dispositions la formation d'une seconde armée de réserve, qui devait être commandée par Bessières, et l'ordre de défendre à outrance la place de Flessingue, que les Anglais s'obstinaient à vouloir prendre, avant de pénétrer plus loin dans l'Escaut.

Attaqué par terre et par mer, le général Monnet, gouverneur de Flessingue, capitula le 16 août, et fut emmené prisonnier en Angleterre avec sa garnison. Napoléon le fit traduire devant un conseil de guerre, qui le condamna à mort. Rentré de captivité, à la Restauration, le général Monnet fut réhabilité par le Gouvernement des Bourbons. Après la reddition de Flessingue, rien ne semblait plus devoir arrêter les Anglais ; mais le séjour prolongé dans l'île malsaine de Walcheren avait occasionné dans leur armée une épidémie de fièvres qui emportait les hommes par milliers. Les commandants des forces de terre et de mer étaient en désaccord complet. Les préparatifs de défense, faits à Anvers par Bernadotte, leur inspiraient des inquiétudes sérieuses ; ils se décidèrent à ramener leur armée en Angleterre.

Revenons à l'Espagne, où la conclusion du traité de Schoenbrunn permit à Napoléon d'envoyer des renforts considérables. Il est temps surtout de revenir aux provinces du nord, que nous avons laissées complètement de côté.

En Catalogne, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr s'était surtout attaché à prendre la place de Girone. Pendant que le général Verdier dirigeait les travaux d'attaque, le maréchal battait la campagne, pour empêcher l'armée de secours de pénétrer dans la place ou d'y faire entrer des vivres et des munitions.

La résistance de Girone égala celle de Saragosse. C'est le 8 mai 1809 que le général Verdier arriva sous ses murs avec un équipage de 71 bouches à

feu. Les opérations commencèrent le 24 mai ; trois divisions y concoururent. La garnison se composait de 6,000 soldats et de 4,000 paysans armés, auxquels se joignirent, non seulement la portion valide de la population, mais encore les femmes et les enfants, qui prirent part, avec un acharnement féroce, aux combats livrés pour repousser les assauts ; aucun de ces assauts ne put réussir. L'armée de siège était aux abois et comptait plus de 7,000 hommes dans les hôpitaux. Les habitants étaient réduits à une famine presque absolue ; l'armée de secours parvint à y faire entrer un convoi, mais elle échoua, le 1^{er} novembre, dans une nouvelle tentative et fut battue par Gouvion-Saint-Cyr. Toutes les ressources étaient épuisées ; le gouverneur, don Alvarès, était mourant ; la place capitula le 11 décembre, après sept mois de siège et de blocus. Le maréchal Augereau avait remplacé, depuis quelques jours, le maréchal Saint-Cyr, tombé cette fois en pleine disgrâce.

En Aragon, le général Suchet avait succédé à Junot dans le commandement du 3^e corps d'armée, et s'était montré, dès le début, aussi excellent administrateur que militaire distingué. Il reconstitua son corps d'armée, comprenant 7 régiments d'infanterie française, 3 régiments polonais, une brigade de cavalerie légère, et le 13^e cuirassiers, magnifique régiment créé en Espagne avec des escadrons envoyés des dépôts de France, et qui devait acquérir en Aragon une gloire immortelle.

Le 3^e corps étant resté seul en Aragon, le général Blake voulut profiter de sa faiblesse pour essayer de reconquérir Saragosse ; mais il fut repoussé à Maria et poursuivi jusqu'à Belchite, où son armée subit une défaite complète, perdit toute son artillerie et laissa plusieurs milliers de prisonniers aux mains des Français.

Des événements plus considérables se passèrent dans le centre de l'Espagne. Sir Wellesley avait en vain conseillé aux Espagnols de se tenir tranquilles pour le moment. Leur armée du centre, composée de plus de 60,000 hommes, dont 8,000 cavaliers, avec une belle et nombreuse artillerie, reprit l'offensive ; elle se heurta, le 18 novembre, au corps de Sébastiani, qui venait de passer le Tage, au pont de la Reyna, et, dans une rencontre d'avant-garde, sa cavalerie fut vigoureusement chargée et culbutée par les dragons de Milhaud, les lanciers polonais et le 10^e chasseurs.

Le lendemain 19, eut lieu la bataille d'Ocana. Le maréchal Soult avait sous ses ordres les 4^e et 5^e corps, placés sous le commandement supérieur du maréchal Mortier, et la division Dessolles, en tout près de 25,000 combattants. Le général Areizaga, commandant l'armée espagnole, en avait 55,000. Le maréchal Soult réunit toute son artillerie, composée de 45 pièces, sous les ordres du général Sénarmont ; celui-ci la plaça au centre, en arrière d'un ravin qui couvrait le front de l'armée, de manière à protéger la division Leval, chargée, à gauche, de franchir le ravin à sa naissance, pour aborder l'infanterie espagnole. L'ennemi ayant été forcé à la retraite par l'intervention de la division Girard, soutenant celle de Leval, et par la marche du général Dessolles contre le centre, Sénarmont fit pivoter sa grande batterie, la gauche en avant, et écrasa de projectiles toute la gauche des Espagnols. Dessolles s'empara alors de la ville d'Ocana, et la cavalerie, franchissant le ravin au galop, acheva la déroute des Espagnols. Ceux-ci perdirent plus de 26,000 hommes, dont 21,000 prisonniers, 46 bouches à feu et 32 drapeaux.

Presque au même moment, le général Kellermann gagnait dans la Vieille-Castille la bataille d'Alba de Tormès. Le 6^e corps, commandé par le général Marchand, en l'absence du maréchal Ney, avait échoué, le 18 octobre, à Tamamès, dans une attaque dirigée contre l'armée du duc del Parque. Cet échec, assez insignifiant, avait relevé toute la jactance des Espagnols. Le général Kellermann rallia le 6^e corps, et, le joignant aux troupes déjà sous ses ordres, il marcha rapidement au-devant du duc del Parque. Précédant son corps d'armée avec sa cavalerie composée de huit régiments, dont six de dragons, il se trouva tout à coup en présence de l'armée espagnole, disposée en avant de la ville d'Alba. de Tormès.

Jugeant que la position de cette armée, forte de 20,000 hommes, était défectueuse, et ne voulant pas lui laisser le temps de la rectifier, Kellermann se jeta sur elle avec sa cavalerie, et lui infligea une défaite honteuse, achevée le soir par l'intervention de la brigade Maucune, seule troupe d'infanterie qui prit part à cette affaire. Les Espagnols laissèrent sur le terrain 3,000 tués ou blessés ; on leur prit 15 canons, 6 drapeaux, 2,000 hommes et 10,000 fusils. Chose à peine croyable, les Français n'eurent que 8 tués et 57 blessés.

La situation générale était donc bonne en Espagne, malgré l'échec de Talavera ; mais déjà se déclarait le fléau qui devait, dans ce pays, ruiner l'armée française et contrebalancer l'effet de toutes ses victoires, nous

voulons parler des guérillas. « L'insurrection, dit le général Roguet dans ses Mémoires militaires, était complètement organisée dans la péninsule. Des Espagnols, valides, réunis en bandes, inquiétèrent sans cesse nos armées et leurs communications. Les vieillards, les femmes et les enfants épiaient les mouvements. Aucune troupe française ne passait auprès d'eux sans qu'ils donnassent avis de son effectif et de sa direction. »

Au dire du même général Roguet, il y eut, dans le nord de l'Espagne, plus de deux cents bandes importantes. Le général Suchet obtint cependant des résultats remarquables dans la poursuite des bandes de l'Aragon ; il fit même arrêter le plus célèbre de leurs chefs, Mina. Le général Harispe s'était emparé de la personne de ce partisan et l'avait envoyé à Paris ; il fut emprisonné dans le château de Vincennes, mais un de ses oncles, Espoz y Mina, le remplaça immédiatement et dépassa bien vite ses exploits et sa célébrité ; il opéra surtout en Navarre. Si Suchet réussissait, dans l'Aragon, à neutraliser à peu près les bandes, il n'en était pas de même en Navarre, en Biscaye, dans les Asturies, dans la Vieille-Castille, où plus de 50,000 hommes de bonnes troupes, commandées par des généraux tels que Reille, Bonnet, Kellermann, Dorsenne, Caffarelli, etc., furent absorbés uniquement par la poursuite des bandes. Les convois ne pouvaient marcher qu'avec de véritables corps d'armée pour les escorter.

On vit, le 25 mai 1811, au port d'Ortale, au delà de Vittoria, un convoi, commandé par le colonel Dentzel, comprenant 150 voitures de blessés et 1,050 prisonniers, escortés par 1,200 hommes d'infanterie et de cavalerie, attaqué par Mina, qui délivra les prisonniers, massacra les blessés et prit 500 hommes avec un butin évalué à 4 millions de réaux.

Le commencement de la campagne de 1810 fut absorbé par la conquête de l'Andalousie, conquête à laquelle roi Joseph et Soult, devenu son chef d'état-major général, tenaient beaucoup, que Napoléon autorisa par une faiblesse qui ne rentrait pas dans les habitudes ordinaires de son caractère, et qui eut l'inconvénient de détourner la meilleure partie de l'armée d'Espagne du but qu'il s'agissait avant tout d'atteindre, l'expulsion des Anglais de la péninsule ou plutôt du Portugal, où sir Wellesley, devenu lord Wellington, s'était retiré après la bataille d'Ocana.

Joseph entra en Andalousie avec le 1^{er} corps d'armée (Victor), le 4^e (Sébastieni), le 5^e (Mortier) et la réserve de Dessolles. Les défilés de la Sierra-Morena furent franchis sans difficultés, et, le 30 janvier 1810, toute l'armée française était réunie sur le Guadalquivir. L'ennemi se retira dans

deux directions, sur Grenade et sur Cordoue. Le 4^e corps suivit la première. Mortier et Victor, réunis à Cordoue, marchèrent sur Séville ; faute énorme, car à ce moment il eût été sans doute facile de s'emparer de Cadix, et l'occupation de Séville ne demandait pas des forces considérables, puisque cette capitale de l'Andalousie ouvrit ses portes à la première sommation. Le maréchal Mortier fut dirigé de Séville sur Badajoz, et, n'ayant pas des forces suffisantes pour en faire le siège, s'arrêta près de cette ville, sur la Guadiana, tandis que Sébastiani, avec le 4^e corps, se rendait facilement maître de Jaen, de Grenade et de Malaga. Toute la résistance du midi de l'Espagne se concentra dans Cadix. On y dirigea le 1^{er} corps. L'armée d'Andalousie fut ainsi dispersée de manière à perdre toute sa force. En même temps, Suchet et Ney, par ordre du roi Joseph, avaient fait sur Valence et sur Ciudad-Rodrigo, des tentatives inutiles, qui achevèrent de mécontenter Napoléon, obligé d'attendre l'arrivée des renforts envoyés en Espagne, pour commencer l'expédition de Portugal.

En attendant, l'empereur prescrivit à Suchet de s'emparer des places de Lerida et de Mequinenza ; à Augereau, d'assiéger Tortose et Tarragone ; à Soult, d'enlever Badajoz, et à Masséna, qu'il destinait au commandement de la nouvelle armée de Portugal, d'entreprendre les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, pendant que cette armée se formerait. La prise de Lérída inaugura la série brillante des sièges exécutés par l'armée d'Aragon, sous les ordres de Suchet.



Lérída était une des places les plus fortes de l'Espagne, célèbre dans l'histoire pour la résistance qu'elle avait opposée jadis au grand Condé, et remarquable par son château bâti sur un rocher à pic. La garnison était de 8,000 hommes. Le général espagnol O'Donnell accourut avec les troupes de Catalogne et d'Aragon pour faire lever le siège ; il fut battu, le 23 avril, au combat de Margalef, où le 13^e cuirassiers, à lui tout seul, fit mettre bas les armes à près de 6,000 hommes. La ville fut enlevée d'assaut le 13 mai, et la garnison, refoulée dans le château, y fut suivie par la population qui s'entassa dans les cours et les fossés. Le gouverneur se vit alors forcé de capituler. C'est ainsi que le général Suchet, assisté des généraux Haxo, commandant le génie, et Valée, chef de l'artillerie, inaugura la série de ces beaux sièges qui ont immortalisé son nom.

Cependant l'armée chargée d'opérer, sous les ordres de Masséna, la conquête du Portugal, achevait de s'organiser. Elle comprenait le 2^e corps d'armée commandé par le général Reynier ; le 6^e, toujours sous le commandement du maréchal Ney ; le 8^e, arrivant d'Allemagne avec Junot, et une belle division de dragons, placée sous l'autorité supérieure de Montbrun qui, depuis la mort de Lasalle, était incontestablement le meilleur général de cavalerie de l'armée française. Masséna, vieilli, n'était plus que l'ombre de lui-même, et loin de trouver dans les commandants de corps d'armée des auxiliaires dévoués, il eut à compter en eux avec des

lieutenants indociles. Le sort de la campagne en fut compromis dès le début.

Conformément aux ordres de l'empereur, Masséna débuta par les sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, dont l'exécution fut confiée au maréchal Ney, et qui aboutirent à la capitulation de ces deux places. En défalquant les garnisons des places fortes, l'armée de Portugal ne comptait pas plus de 50,000 hommes avec 72 pièces de canon. Wellesley, devenu lord Wellington, avait à lui opposer 80,000 combattants, dont 30,000 Anglais et 50,000 Portugais. La frontière fut franchie le 16 septembre. L'armée, après avoir traversé un pays absolument dévasté, et séjourné quelques jours à Viseu, se trouva dans la vallée du Mondégo, en face de la position de Busaco, où les Anglo-Portugais s'étaient fortement retranchés.

Le soin d'enlever cette position fut confié au général Reynier et au 2^e corps. L'attaque fut énergique au delà de toute expression ; mais toute la valeur des divisions Merle et Heudelet vint échouer devant le système défensif des Anglais. Harcelées par les troupes portugaises en gravissant des pentes escarpées, exposées au feu des riflemen qui s'attachaient surtout à viser les officiers supérieurs, les colonnes d'attaque, arrivant haletantes sur le plateau, étaient accueillies par un violent feu de mitraille et de mousqueterie de front et de flanc. La division Merle, avant de pouvoir se déployer, vit son chef, deux de ses colonels et un général de brigade tomber mortellement blessés. Après s'être reformée, elle revint à la charge ; mais acculée au bord du précipice, assaillie par plus de 15,000 hommes, elle fut culbutée et forcée de battre en retraite, malgré le secours que lui apportait la brigade Foy, dont le chef fut grièvement blessé.

Le 6^e corps ne fut pas plus heureux que le 2^e, et Masséna ne jugea pas à propos de renouveler une attaque qui, faite avec plus d'ensemble, aurait peut-être réussi ; car, sans vouloir discuter les fautes commises, il est certain que l'attaque du maréchal Ney ne concorda pas avec celle de Reynier, et que Wellington put, après s'être débarrassé du 2^e corps, reporter toutes ses forces contre le 6^e.

Cette boucherie de Busaco fut du reste inutile, ou du moins elle n'eut d'autre résultat que d'affaiblir le moral de l'armée française, car le lendemain même de la bataille, Montbrun et le général Sainte-Croix, envoyés en reconnaissance avec la cavalerie, apprirent d'un paysan qu'il y avait sur la droite un chemin praticable aux voitures et conduisant à

Coimbre. Ils s'empressèrent de reconnaître par eux-mêmes ce chemin, où l'armée s'engagea immédiatement, tournant ainsi la position de Busaco et forçant Wellington à abandonner la ville de Coimbre.

Masséna marcha alors sur Lisbonne, précédé par une avant-garde que commandait Montbrun, et qui comprenait la cavalerie légère des corps d'armée, avec les dragons et une brigade d'infanterie. Cette avant-garde poussa vigoureusement les Anglais, qui se retiraient en toute hâte, et leur livra plusieurs combats brillants, mais sans pouvoir les empêcher de détruire les approvisionnements qu'ils étaient forcés d'abandonner. L'armée arriva ainsi, le 11 octobre, en face des lignes de Torres-Vedras, qui couvraient Lisbonne, et dont l'existence était presque ignorée de l'état-major français.

Commencés en 1809, ces ouvrages, qui ne furent terminés qu'en 1811, formaient trois lignes successives, appuyées à gauche à la mer, à droite au Tage. La première ligne avait douze lieues de développement ; elle était protégée par 32 ouvrages armés de 140 bouches à feu ; la seconde, à une portée de canon en arrière, était défendue par 65 redoutes et 150 bouches à feu ; la troisième ligne, très rapprochée des faubourgs de Lisbonne, comptait 11 redoutes et 92 bouches à feu.

Derrière ces lignes, Wellington disposait de près de 100,000 hommes, dont 36,000 Anglais. Masséna n'en avait plus guère que 35,000. Son adversaire ne chercha pas à le troubler dans ses cantonnements, où il avait placé son armée de manière à former un arc de cercle concentrique aux lignes de Torres Vedras ; Wellington comptait sur la faim pour avoir raison de lui. Il ne se trompait pas ; l'armée française n'avait en arrière d'elle aucun magasin, aucun centre de ravitaillement ; ses communications n'étaient pas assurées. La maraude devint bientôt l'unique ressource du soldat pour vivre.

Cette maraude s'organisa presque régulièrement. Des détachements s'en allaient au loin ramasser du blé, de l'orge, du vin, de l'eau-de-vie, ramener des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et de cochons ; mais ces ressources s'épuisèrent. Il fallut étendre le rayon de la maraude ; des détachements furent pris, des hommes isolés tués par les paysans. Pourquoi donc Masséna s'attardait-il devant les lignes de Torres-Vedras et ne profitait-il pas tout au moins des moyens de passage qu'il avait fait préparer par le général Eblé, commandant de l'artillerie, pour franchir le Tage ?

C'est qu'il attendait le maréchal Soult, qui devait pénétrer en Portugal par l'Estramadure.

Masséna avait envoyé à Paris le général Foy, pour rendre compte des faits à l'empereur, et lui demander les renforts qui lui étaient indispensables ; mais Napoléon ne put lui envoyer que le 9^e corps organisé sous les ordres du général Drouet, et dont une seule division rejoignit à Leyria l'armée de Portugal. Napoléon ordonna en même temps aux maréchaux Bessières et Soult de secourir Masséna ; mais le premier, qui commandait l'armée du Nord nouvellement formée, était trop absorbé par la tâche qu'il avait à remplir. Quant au second, l'armée d'Andalousie était tellement dispersée, qu'il lui était bien difficile de répondre aux intentions de l'empereur et à l'espoir de Masséna.

Le général Sébastiani, avec le 4^e corps, avait fort à faire pour réduire les insurgés du royaume de Grenade. Le maréchal Victor et le 1^{er} corps étaient occupés devant Cadix. Le 5^e corps, commandé par le maréchal Mortier, s'épuisait à courir de Badajoz à Grenade, pour prêter, suivant le besoin, assistance aux deux autres corps d'armée. Soult jugeant impossible, dans ces conditions, de marcher sur Lisbonne, allégua, pour s'en dispenser, la nécessité de prendre au préalable la place de Badajoz.

Il marcha donc sur cette place, s'empara, en passant, de celle d'Olivenza, et commença l'investissement de Badajoz le 27 février 1811. L'armée française ne comptait que 15 à 16,000 hommes réduits à 10,000, en attendant l'arrivée de la division Gazan. La garnison et les troupes campées sous les murs de la place s'élevaient à plus de 20,000 hommes ; l'armée de secours, commandée par La Romana, en comprenait 12,000.

Laissant une partie de ses troupes devant Badajoz, le maréchal Soult marcha, le 19 février, avec 6,000 hommes, contre cette armée, qu'il battit complètement sur les bords de la Gévara ; elle fut si bien détruite, que 5,000 hommes au plus parvinrent à se sauver en s'enfuyant dans toutes les directions. Soult reprit tranquillement le siège de Badajoz, complètement investie sur les deux rives de la Guadiana.

Le moment était venu, cependant, où il devenait urgent d'aller au secours de Masséna, réduit aux abois par le manque absolu de subsistances. Tout espoir de voir arriver le maréchal Soult s'étant évanoui, l'armée de Portugal commença sa retraite le 5 mars 4 soir ; elle comptait encore 24,000 hommes environ, dont 4,000 de cavalerie, et portait avec elle une réserve de biscuits

pour quinze jours, à laquelle on n'avait pas touché jusque-là. 12 à 15,000 ânes, pris dans le pays, servirent pour le transport de ces vivres et celui des bagages. La retraite ne fut marquée que par un seul incident fâcheux, la surprise de Foz-d'Arunce ; elle fut illustrée, au contraire, par le beau combat de Rédinha, qui est resté un des principaux titres de gloire du maréchal Ney. Mais les dissensions de Masséna avec ses lieutenants, et surtout avec Ney, exercèrent sur les événements la plus fâcheuse influence. Un faux mouvement du général Reynier obligea même le général en chef à se retirer en Espagne, plus vite qu'il ne l'aurait voulu. Il répartit ses troupes dans les places de la frontière, de manière à surveiller les mouvements de Wellington ; mais, malgré toutes les belles promesses de Bessières, l'armée de Portugal se trouvait toujours dans la plus profonde détresse ; aussi Masséna se décida-t-il à la concentrer pour marcher contre les Anglais, qui venaient d'investir la place d'Almeida. Le maréchal Bessières lui amena, pour tout renfort, 1,500 chevaux dont 800 de la garde, et une batterie de 6 pièces, également de la garde. L'armée comptait ainsi environ 36,000 hommes présents sous les armes, dont 2,400 de cavalerie, commandés par Montbrun (non compris les 800 cavaliers de la garde).

L'armée anglaise occupait une forte position à Fuentes-de-Oñoro. Masséna résolut de l'y attaquer, le 3 mai 1811. Malgré les belles charges de cavalerie du général Fournier, cette première journée de combat n'eut d'autres résultats que la prise de la partie basse du village de Fuentes-de-Oñoro. La journée du 4 fut employée à régulariser la position des troupes, et le 5 au matin, la bataille recommença, plus vive qu'elle ne l'avait été l'avant-veille.

Il ne tint pas à Montbrun et à la cavalerie qu'il commandait que l'armée remportât une victoire complète et brillante. Le général Marchand s'empara tout d'abord, avec sa division d'infanterie, du village de Pozo-Velho, en repoussant la division Houston. La division Crawford s'avance pour la soutenir et se forme en trois carrés. Montbrun fait charger celui de gauche par un régiment de cavalerie légère, celui du centre par le général Fournier, celui de droite par le général Watier. Les deux premiers sont enfoncés, et 1,500 hommes de l'infanterie anglaise sont faits prisonniers, mais nos cavaliers sont accablés par la mitraille ; toute la cavalerie anglaise s'avance pour les charger. Montbrun réclame alors l'appui de la cavalerie de la garde ; mais le maréchal Bessières n'était pas là pour donner à cette cavalerie l'ordre de marcher, et une vaine question d'étiquette condamne à

l'immobilité, le sabre dans le fourreau, cette superbe cavalerie, dont l'intervention eût décidé la victoire.



Montbrun se voit alors forcé de chercher un abri en arrière, et d'attendre, sous un feu violent, l'arrivée de l'infanterie qui s'est égarée. Masséna, cependant, rallie toutes ses troupes, relève les courages abattus ; soutenu par l'ardeur de Montbrun, de Loison et de Marchand, il s'apprêtait à renouveler

le combat, lorsque le général Éblé vient lui déclarer que les cartouches allaient manquer. Il remet l'affaire au lendemain, afin de laisser le temps aux attelages de Bessières d'en aller chercher ; ce maréchal, alléguant la fatigue des chevaux, refuse de faire droit aux demandes qui lui sont adressées. Il ne reste plus à Masséna d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Il maintint cependant quelques jours encore son armée en présence de l'ennemi, afin de laisser le temps au général Brenier d'exécuter l'ordre qu'il lui avait donné, relativement à la place d'Almeida.

Tout avait été préparé d'avance pour l'entière destruction des ouvrages de cette place ; l'ordre en fut transmis au général Brenier et porté en triple expédition par trois soldats ; un seul, le nommé André Tillet, chasseur au 6^e léger, dont le nom mérite d'être conservé dans l'histoire, parvint, à force d'audace et d'adresse, à traverser les lignes ennemies. Le général Brenier devait, par une salve de cent coups de canon, accuser réception de cet ordre, l'exécuter et rejoindre l'armée française à travers les postes anglais.

Tout se réalisa comme il avait été prévu. Masséna, averti le 7 au matin par la salve convenue, que son ordre était arrivé à destination, se mit en mouvement le 10, couvert par la cavalerie de Montbrun. A minuit, une sourde explosion apprit à l'armée la destruction d'Almeida, dont la garnison rejoignit dans la journée du 11 la division Heudelet, laissée en arrière pour l'attendre.

Cette action du général Brenier peut être citée comme une des plus extraordinaires dont fasse mention l'histoire des guerres de tous les temps et de tous les pays. Des 1,500 hommes dont se composait la garnison, 200 tout au plus étaient tombés aux mains de la cavalerie ennemie, et Brenier ne livrait à Wellington qu'une place absolument démantelée.

Pendant que se passaient tous ces événements, la place de Badajoz s'était rendue au maréchal Soult, le 11 mars, après quarante-deux jours de tranchée ouverte. Soult, laissant à Badajoz le maréchal Mortier avec 9,000 hommes, s'empressa de courir vers Cadix, où le maréchal Victor se trouvait aux prises avec les plus graves difficultés.

Menacé d'être attaqué par une armée de 20,000 Espagnols et Anglais, sortis de Gibraltar, en même temps que par la garnison de Cadix, et n'ayant que 8,000 hommes à leur opposer, le maréchal Victor s'en tira, à force d'énergie, par le beau combat de Baroussa ; il aurait pu alors, avec le secours de quelques milliers d'hommes du corps de Sébastiani, s'emparer de Cadix, mais le maréchal Soult ne voulut pas dégarnir le royaume de

Grenade, et, comme il arrive presque toujours, pour vouloir tout garder, il perdit tout.

Il fut d'ailleurs bientôt rappelé à Badajoz par la nouvelle que l'armée anglo-espagnole, forte de 30,000 hommes, s'avancait pour reprendre cette place. Une division l'avait déjà investie, et après y avoir laissé une garnison de 3,000 hommes sous les ordres du général Philippon, le général Latour-Maubourg, qui commandait le 5^e corps en l'absence du maréchal Mortier, s'était retiré à quelque distance.

Le maréchal Soult, amenant avec lui 10 à 12,000 hommes, empruntés en partie au 4^e corps, rejoignit Latour-Maubourg, et, avec les 17,000 hommes dont il disposait par suite de cette jonction, il attaqua, le 16 au matin, l'armée anglo-espagnole, établie derrière le ruisseau de l'Albuera. La bataille qui s'ensuivit fournit un des exemples les plus remarquables de l'infériorité de la vieille tactique française, celle des attaques en colonnes profondes, vis-à-vis de la nouvelle tactique des Anglais, fondée sur la puissance du feu. L'infanterie des divisions Girard et Gazan, marchant en colonnes serrées, fut accueillie de front et de flanc par des feux meurtriers. Dans l'impossibilité où elle était de se déployer, elle fut obligée de se retirer précipitamment sous la protection de la cavalerie de Latour-Maubourg.

L'artillerie de l'armée, réunie tout entière sous les ordres du général Rutý, dirigea sur les Anglais un feu si violent et si précis, qu'ils ne purent poursuivre notre infanterie. Leur victoire leur coûta plus cher qu'une défaite. Le maréchal Soult se retira à quelque distance en arrière, abandonnant à elle-même la garnison de Badajoz, qui se défendait héroïquement.

Masséna, tombé en pleine disgrâce, venait d'être remplacé par le maréchal Marmont, qui avait apporté tous ses soins à la réorganisation de l'armée de Portugal, et qui s'empressa de répondre aux appels de secours que lui adressa le maréchal Soult. Après s'être assuré du passage du Tage, au pont d'Almaraz, il marcha sur Badajoz avec 30,000 hommes. A son approche Wellington, qui était venu prendre en personne le commandement de l'armée de siège, se hâta de décamper. Il était temps : une batterie de 20 bouches à feu avait ouvert plusieurs brèches dans les murs du château ; repoussés sur ce point, les assiégeants avaient pratiqué deux nouvelles brèches dans les remparts du fort de Saint-Christoval. Ils tentèrent deux assauts de nuit, et furent encore repoussés avec des pertes énormes ; mais la garnison aux abois allait succomber, lorsque enfin parut Marmont.

Les deux maréchaux entrèrent solennellement dans la ville de Badajoz, le 20 juin. Le maréchal Marmont fit moissonner tous les blés des environs par les soldats de son armée, ravitailla complètement la place, et, rappelé vers le nord de l'Espagne par le rôle qui lui était assigné, il s'éloigna, abandonnant le maréchal Soult à ses propres forces. La nécessité de garder une vaste étendue de pays, la dispersion des troupes, la réduction des effectifs, les chaleurs de l'été, condamnèrent ce maréchal à une inaction presque absolue, tandis que ses soldats s'épuisaient en des rencontres incessantes avec les insurgés.

Quant à Marmont, bien que l'armée réorganisée par lui eût conservé le nom d'armée de Portugal, il avait pour mission, non plus de marcher sur Lisbonne, mais de protéger la frontière contre une nouvelle invasion anglaise, en s'appuyant principalement sur les deux places de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz. Cette dernière venait d'être sauvée et remise en état de défense. Il s'agissait maintenant de ravitailler Ciudad-Rodrigo. C'est ce que Marmont fit aussi habilement qu'heureusement, avec l'aide de l'armée du Nord, commandée par le général Dorsenne, et malgré les efforts de Wellington. Marmont et Dorsenne réunis auraient pu profiter de la circonstance pour écraser l'armée anglaise, mais le défaut d'unité de commandement les empêcha d'obtenir ce brillant résultat, en dépit des savantes manœuvres de Marmont et de la marche victorieuse de sa cavalerie, commandée par Montbrun.

En Aragon, le général Suchet poursuivait le cours de ses exploits, préparés par la plus sage administration. La forte place de Tortose était-tombée en son pouvoir le 2 janvier 1811, après un siège mené avec une vigueur sans pareille et qui avait duré dix-sept jours, dont treize de tranchée ouverte. Le général Rogniat, commandant le génie, et le général Valée, chef de l'artillerie, s'y couvrirent de gloire. Là se distingua aussi un capitaine de grenadiers du 116^e de ligne, qui devait devenir plus tard le maréchal Bugeaud, et dont l'intrépidité fut admirée de toute l'armée, lors d'une sortie exécutée par la garnison de Tortose.

Les choses se passaient moins bien en Catalogne ; le maréchal Macdonald avait peine à se maintenir dans ce pays difficile, au milieu des bandes d'insurgés. L'importante place de Figuières avait été surprise par suite de l'infidélité d'un agent comptable. Une garnison de 3,000 hommes de troupes régulières espagnoles l'occupait, et le maréchal Macdonald,

faute de moyens nécessaires pour en exécuter le siège, était réduit à la bloquer.

La tâche de conquérir les places de la Catalogne avait été confiée à l'habileté et à l'énergie du général Suchet. Après Tortose, il lui restait à prendre Tarragone, dont le siège s'annonçait comme devant présenter des difficultés inouïes. Divisée en ville haute et en ville basse, puissamment fortifiées toutes les deux, la place était dominée par le fort d'Olivo, formant ainsi un triple étage de fortifications armées de 400 pièces de gros calibre. La garnison comptait 18,000 hommes, sous les ordres du général Contreras ; enfin la mer, qui baignait la ville basse, permettait à la flotte anglaise de ravitailler constamment la place en hommes, en vivres et en munitions.

L'attaque du fort d'Olivo commença dans la nuit du 21 au 22 mai ; ce fort fut enlevé d'assaut le 29, après une série de combats acharnés, dans l'un desquels fut tué le général Salme, qui donnait les plus grandes espérances. Les assiégeants ouvrirent alors la tranchée contre l'enceinte de la ville basse. Le fort du Francoli, situé au bord de la mer et protégé par des fossés pleins d'eau, fut enlevé d'assaut dans la nuit du 7 au 8 juin ; de nombreuses batteries, habilement placées par le général Valée, pratiquèrent trois brèches dans l'enceinte, et un nouvel assaut, plus meurtrier que les précédents, livra la ville basse aux français dans la journée du 21 juin. Après ce combat sanglant, on brûla 1,400 cadavres, dont 1,200 de soldats espagnols.

Enfin le 28 juin, après un violent combat d'artillerie suivi d'un des assauts les plus terribles dont l'histoire fasse mention, la ville haute fut enlevée. Nos soldats, exaspérés par la longueur et l'acharnement de la résistance, ne faisaient aucun quartier et livraient la ville au pillage ; mais le général Suchet parvint à rétablir l'ordre. 8,000 hommes, restes d'une garnison qui en avait perdu 7,000 par le feu, mirent bas les armes ; déjà 2,000 avaient été faits prisonniers ; l'armée assiégeante avait eu 4,300 hommes hors de combat. La brillante et difficile conquête de Tarragone valut au général Suchet le bâton de maréchal, glorieusement mérité.



Le moment était venu de marcher sur Valence ; Napoléon, qui tenait beaucoup à l'occupation de cette ville et de sa province, voulut y faire concourir les troupes du nord de l'Espagne ; le général Reille reçut l'ordre d'abandonner pour un instant la Navarre, qu'il maintenait dans l'obéissance, et de rejoindre le maréchal Suchet avec deux divisions d'infanterie. Le maréchal Marmont lui-même dut envoyer dans le royaume de Valence un fort détachement de l'armée de Portugal.

Le 22 septembre 1811, l'armée d'Aragon, parvenue dans la plaine de Valence, se trouva en présence du fort de Sagonte, bâti sur un rocher qui domine la ville de Murviedro, et qui était défendu par une garnison de 3,000

hommes. Le maréchal Suchet voulut s'emparer de ce fort par escalade ; la tentative échoua, et il fallut recourir aux lenteurs d'un siège que la nature du terrain devait rendre très difficile ; notre artillerie parvint cependant à ouvrir une brèche dans l'enceinte, mais l'assaut, donné le 18 octobre, fut encore une fois repoussé.

Heureusement le général Blake, voulant secourir Sagonte, déboucha dans la plaine le 25 octobre, à la tête d'une armée de 30,000 hommes. Suchet, qui en avait à peine 18,000 à mettre, en ligne, s'empressa d'accepter la bataille. La victoire, assez longtemps disputée, fut décidée par une charge du 13^e cuirassiers, qui rompit la ligne espagnole ; elle eut pour résultat la capitulation de la forteresse de Sagonte et l'investissement de Valence. Toutefois cet investissement ne devint complet qu'après l'arrivée des deux divisions du général Reille. A la suite d'une série de combats qui eurent pour objet le passage du Guadaviar et dont l'ensemble constitua la bataille d'Albuféra, l'armée du général Blake fut enfermée dans Valence, et se rendit prisonnière le 9 janvier 1812. Elle comptait encore 18,000 hommes. Suchet, devenu ainsi maître du royaume de Valence, s'attacha à l'administrer et à le gouverner comme il administrait et gouvernait l'Aragon.

Ce fut alors que Montbrun, détaché de l'armée de Portugal avec une division d'infanterie et une division de cavalerie, parut à son tour dans la plaine de Valence. Malgré les conseils de Suchet, qui l'engageait à rejoindre le plus vite possible l'armée dont il faisait partie, il s'attarda dans une tentative inutile contre la ville d'Alicante. S'amusant à jouer au général en chef, et trop préoccupé peut-être, après avoir séjourné pendant deux ans dans des provinces dévastées, de jouir pour lui et ses soldats de toutes les ressources d'un pays riche épargné jusque-là par la guerre, il rejoignit lentement le maréchal Marmont, et ne précipita sa marche que lorsqu'il était trop tard pour sauver la place de Ciudad-Rodrigo. Cette place, imparfaitement réparée depuis le siège de 1810, ne contenait que 1,800 hommes de garnison. Profitant habilement du moment où le général Caffarelli, qui avait remplacé Dorsenne à la tête de l'armée du Nord, était occupé à combattre les bandes de la Navarre, tandis que l'armée de Marmont, dispersée, était diminuée du détachement de Montbrun, Wellington marcha rapidement sur Ciudad-Rodrigo avec 40,000 hommes, pourvus d'un matériel de siège considérable. Il brusqua l'attaque, fit ouvrir deux brèches et donner simultanément deux assauts ; la garnison, trop faible

pour défendre à la fois les deux brèches, courant de l'une à l'autre, fut cernée et forcée de se rendre, après un siège de dix jours. Marmont et Caffarelli arrivèrent trop tard pour la secourir.

Les mêmes fautes, produites par les mêmes causes, c'est-à-dire l'exécution trop stricte des ordres donnés de loin par l'empereur, ne tardèrent pas à amener la chute de Badajoz, dont la garnison était, comme celle de Ciudad-Rodrigo, tout à fait insuffisante ; Marmont, retenu sur le Douro par les instructions venues de Paris, ne pouvait cette fois secourir Badajoz. L'armée anglaise parut devant ses murs le 16 mars 1812 ; elle comptait plus de 30,000 hommes ; la garnison présentait un effectif d'à peine 4,000 hommes. La résistance héroïque de cette garnison est restée célèbre dans l'histoire. Avec les moyens puissants dont disposait l'armée anglaise, trois brèches furent promptement ouvertes dans les remparts de la place. L'assaut fut donné le 6 avril. Il n'en fut jamais de plus meurtrier ; quatre divisions, comprenant ensemble 20,000 hommes, y concoururent à la fois. Accueillies par le feu le plus violent, trois de ces colonnes avaient été repoussées, et Wellington se préparait à faire sonner la retraite, quand, tout à coup, la quatrième colonne, parvenant à escalader le rempart, en un point où il était dégarni de soldats, pénétra dans la place et prit à revers les défenseurs des brèches qui, après une lutte acharnée, se rendirent à discrétion.

Le lendemain, l'illustre duc de Wellington, froidement et intentionnellement, pour accorder à ses soldats mercenaires une récompense digne d'eux, ordonna le pillage de Badajoz, ville amie, habitée par les Espagnols qu'il avait mission de défendre contre l'armée française. Conformément à l'ordre du futur vainqueur de Waterloo, « les malheureux habitants de cette riche et belle cité furent pendant deux jours et deux nuits à la merci de 20,000 forcenés armés, qui s'y livrèrent à toute espèce de désordres et de violences. » C'est un officier anglais, témoin oculaire de ces horribles scènes, qui s'exprime ainsi, en donnant sur le pillage de Badajoz des détails que nous épargnerons à nos lecteurs. Le général Philippon, gouverneur de la place, acquit du moins par son héroïque défense, une gloire sans mélange ; il convient d'ajouter à son nom celui de l'officier du génie Lamare.





CHAPITRE XVI

MOSCOU ET LA BÉRÉSINA

Quelles que soient les raisons qui aient déterminé Napoléon à rompre avec l'empereur Alexandre, il est certain que ses préparatifs de guerre contre la Russie commencèrent dès la fin de l'année 1810. Ayant amassé d'énormes approvisionnements dans les places de la Vistule, il était bien décidé, en ce qui le concernait, à ne pas déclarer la guerre avant que son armée ne fût rendue à la hauteur de ces places. Il employa donc tous ses soins à dissimuler le plus longtemps possible ses préparatifs ; mais l'ambassadeur russe, à Paris, ayant corrompu un des principaux employés du ministère de la Guerre, mit son Gouvernement au courant de toutes les mesures importantes prises par Napoléon.

L'empereur Alexandre fut donc averti, bien à temps, de l'intention formelle de son ancien allié ; il aurait pu le devancer ; car, de son côté, profitant de l'éloignement qui le garantissait de toute surveillance, il avait mis son armée sur un pied formidable. Alexandre avait, pour ne pas agir le premier, deux motifs également puissants : il tenait à mettre de son côté l'opinion publique, en laissant à son adversaire le rôle d'agresseur, et, en restant immobile sur le Niémen, il se conformait d'avance au plan adopté par lui, d'après l'avis de ses meilleurs généraux.

Napoléon employa presque toute l'année de 1811 à organiser son armée, à la pourvoir du nécessaire et à la faire avancer sur l'Oder et la Vistule. Le maréchal Davout, qui commandait l'armée d'Allemagne, fut le confident et l'exécuteur actif de ses vastes projets, excepté en ce qui concernait l'armée d'Italie, préparée et mise en mouvement par les soins du prince Eugène.

Par deux traités d'alliance, conclus le 24 février et le 14 mars 1812, Napoléon s'étant assuré le concours de la Prusse et de l'Autriche, la grande armée fut composée ainsi qu'il suit, savoir :

Quatre corps d'armée français : 1^{er} corps, maréchal Davout ; 5 divisions d'infanterie, 1 division polonaise, 2 brigades de cavalerie légère ; soit en tout 85,000 hommes.

2^e corps, Oudinot, 3 divisions d'infanterie, 2 brigades de cavalerie légère ; effectif total, 35,000 hommes.

3^e corps, Ney ; 3 divisions d'infanterie, 2 brigades de cavalerie légère ; effectif total, 40,000 hommes.

4^e corps, prince Eugène (armée d'Italie) ; 2 divisions d'infanterie française, 1 division italienne, garde royale italienne à pied et à cheval ; effectif total, 45,000 hommes.

5^e corps, armée polonaise, prince Poniatowski ; 3 divisions d'infanterie, 1 brigade de cavalerie légère ; 36,000 hommes.

6^e corps, général Gouvion-Saint-Cyr ; Bavares, 2 divisions d'infanterie, 2 brigades de cavalerie ; 27,000 hommes.

7^e corps, général Reynier ; Saxons, 2 divisions d'infanterie, 2 brigades de cavalerie ; 27,000 hommes.

8^e corps, Junot ; Westphaliens, 2 divisions d'infanterie, 1 régiment de cavalerie légère ; 20,000 hommes.

10^e corps, Macdonald ; 1 division française et le corps prussien d'York ; effectif, 30,000 hommes.

Corps auxiliaire autrichien, prince de Schwarzenberg ; 30,000 hommes.

Garde impériale, infanterie, maréchaux Lefebvre et Mortier ; cavalerie, maréchal Bessières ; effectif, 40,000 hommes.

Réserve de cavalerie, Murat, roi de Naples.

1^{er} corps, général Nansouty ; 1 division de cavalerie légère, 2 divisions de cuirassiers.

2^e corps, Montbrun ; cavalerie légère, cuirassiers.

3^e corps, Grouchy ; cavalerie légère, dragons, cuirassiers.

4^e corps, Latour-Maubourg ; Polonais, Saxons et Westphaliens. Effectif total de la réserve de cavalerie, 30,000 chevaux.

Ainsi l'empereur Napoléon s'apprêtait à envahir la Russie avec 415,000 hommes, dont 60,000 de cavalerie, appuyés par 1,200 pièces d'artillerie et accompagnés d'un matériel immense. En outre, plusieurs corps d'armée étaient organisés en Allemagne pour servir de réserve. Le 9^e corps, commandé par le maréchal Victor, ayant son quartier général à Berlin, devait comprendre 40,000 hommes. Le 11^e corps, sous les ordres du maréchal Augereau, comptait 37,000 hommes, y compris les Danois et les contingents des petits princes allemands. L'armée de réserve montait à 130,000 hommes. En y ajoutant les malades et les gardes des petits postes, on arrive, pour la totalité des forces, au chiffre effrayant de 600 et quelques mille hommes avec 10,000 chevaux de selle ou de trait.

Au point de vue des nationalités, ces 600,000 hommes se décomposaient en 370,000 Français, 80,000 Polonais, Italiens et Suisses, aussi dévoués que des Français, et 150,000 Prussiens, Bavares, Saxons, Wurtembergeois, Hollandais, etc., ennemis secrets ou alliés douteux.

Pour résister à ces forces colossales, la Russie, engagée encore dans la guerre avec les Turcs, avait réuni sur sa frontière occidentale 230,000 hommes répartis entre deux armées, l'une de 130,000 hommes, commandée par le ministre de la Guerre, Barclay de Tolly, sur la Dwina ; l'autre, de 100,000 hommes, sous les ordres du prince Bagration, sur le Dniéper. Le général Tormasof commandait, plus au sud, une armée de 50,000 hommes environ, destinée à servir de réserve.

Napoléon avait fixé d'avance au 25 juin le passage du Niémen et l'entrée en Russie ; il amena son armée sur les bords de ce fleuve en cinq grandes masses.

Au centre, le groupe principal comprenait les corps de Davout, Oudinot et Ney, les corps de cavalerie de Nansouty et de Montbrun et la garde impériale, le tout formant un effectif d'environ 200,000 hommes, sous la main directe de l'empereur, vis-à-vis l'angle formé par le coude du Niémen, à Kowno.

A gauche, le maréchal Macdonald, avec son corps de 30,000 hommes, devait passer le Niémen à Tilsitt pour flanquer la marche de Napoléon et se diriger sur la Courlande..

A droite, le prince Eugène commandait un groupe de 80,000. hommes, composé de l'armée d'Italie, des Bavares et de la cavalerie de réserve de Grouchy ; plus à droite encore, à Grodno, le prince Jérôme devait passer le Niémen avec les Polonais, les Saxons, les Westphaliens et la cavalerie de Latour-Maubourg ; enfin, le corps autrichien avait pour mission de flanquer à droite la marche de l'armée.

Tous les corps étaient rendus sur le Niémen le 23 juin. L'empereur, arrivé - aux avant-postes à 2 heures du matin, prit la capote d'un cheval-léger et fit avec le général Haxo la reconnaissance de la rive gauche du fleuve. Le point de passage fut déterminé et l'équipage de pont amené sur la rive. A 8 heures du soir, trois compagnies de voltigeurs de la division Morand furent transportées en bateaux sur la rive droite ; trois ponts furent construits simultanément et terminés avant la fin de la nuit.

La cavalerie légère franchit immédiatement le Niémen et chassa devant elle la nuée de Cosaques qui galopait sur la rive droite ; les autres corps passèrent les jours suivants, et Murat prit la tête avec la réserve de cavalerie. L'armée russe battit en retraite. L'empereur fit traverser la Wilia par le corps d'Oudinot et marcha sur Wilna. Son intention était de surprendre les forces russes rassemblées dans cette ville, pour s'en approprier les immenses approvisionnements ; mais les instructions qu'il donna personnellement à ce sujet à Montbrun, le meilleur de ses généraux de cavalerie, furent contrariées par Murat. Le général Bruyères, chargé par celui-ci d'occuper Wilna, ne put le faire qu'en livrant un combat d'avant-garde, pendant lequel les Russes eurent le temps de tout brûler. L'empereur Alexandre, dont le quartier général était dans cette ville, s'en éloigna précipitamment avec le nombreux état-major qui l'entourait. Il avait appris le passage du Niémen dans la nuit du 24 au 25 juin, pendant qu'il assistait à un bal donné par le général Benning.

La Dwina, qui se jette dans la mer Baltique, et le Dniéper, affluent de la mer Noire, forment à l'ouest de la Russie une ligne de défense interrompue seulement par l'espace qui sépare les sources de ces deux fleuves. Prêtant tout naturellement à Napoléon le projet de passer par cet intervalle pour pénétrer dans l'intérieur du pays, l'état-major russe fit prendre, par l'armée du nord, position dans le camp retranché de Drissa, situé sur le bord de la Dwina, dans la partie supérieure de son cours.

Le prince Bagration reçut en même temps l'ordre de se retirer sur le Dniéper, pour rejoindre plus tard la première armée. Le corps de

Wittgenstein, formant l'extrême droite des Russes, fut atteint par le maréchal Oudinot, qui lui fit subir un échec grave. Sur tout le reste de la ligne, les troupes françaises marchaient sans rencontrer d'obstacle ; mais elles commençaient à souffrir de la fatigue et de la difficulté des subsistances. Le prince Eugène, qui n'avait pas encore franchi le Niémen avec l'armée d'Italie et les Bavares, avait jeté un pont dans la soirée du 29 juin ; une division était déjà passée sur la rive droite, lorsqu'éclata un orage épouvantable, qui interrompit le passage pendant quarante-huit heures.

Cet orage se fit sentir dans toute la région traversée par l'armée française, et infligea aux troupes des souffrances inouïes. 8,000 chevaux périrent pendant les nuits des 29 et 30 juin ; une épidémie de dysenterie se déclara dans plusieurs corps d'armée, notamment chez les Bavares. Le désordre occasionné par le manque de moyens de transports, par la pénurie de vivres et le maraudage qui en fut la conséquence, prit de telles proportions, que Napoléon jugea nécessaire d'arrêter le mouvement. Il séjourna pendant quelque temps à Wilna, tant pour remettre son armée en état, que pour organiser administrativement la Lithuanie. Il détacha seulement sur sa droite le maréchal Davout avec les divisions Compans et Dessaix, la cavalerie légère de Pajol et de Bordesoulle, les cuirassiers Valence et le corps de cavalerie de Grouchy, pour arrêter le prince Bagration et l'empêcher de rejoindre le Dniéper.

Napoléon commit, dans cette occasion, une faute capitale, car, s'il eût laissé à Davout le 1^{er} corps d'armée tout entier, l'armée du prince Bagration aurait été enveloppée et détruite ; mais il comptait, pour obtenir ce résultat, sur le prince Jérôme, qui avait dû passer le Niémen à Grodno avec 70 à 75,000 hommes, et marchait directement contre Bagration.

Le prince Jérôme se faisant attendre, Napoléon envoya à Davout, pour le renforcer, la division Claparède et les lanciers rouges de la garde, puis il mit sous ses ordres le prince Jérôme. Celui-ci, irrité de se voir subordonner à un maréchal, résigna son commandement. Il s'ensuivit des lenteurs, des discussions, des allées et venues, pendant lesquelles Bagration, continuant de marcher le plus vite qu'il pouvait, échappa au danger d'être enveloppé. Il ne put cependant pas franchir le Dniéper à Mohilew, comme il en avait l'intention, afin de rejoindre Barclay de Tolly..

Davout lui tint tête avec des forces très inférieures, car il n'avait pas plus de 28,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, pour résister à 60,000 ; mais il suppléa au nombre par l'habileté de ses dispositions et la ténacité de son

caractère. Après une lutte sanglante dans, laquelle les Russes perdirent environ 4,000 hommes morts ou blessés, le prince Bagration reconnut qu'il n'avait d'autre parti à prendre que celui de la retraite. Il était désormais impossible d'empêcher la jonction des deux armées russes ; le combat de Mohilew eut du moins pour résultat de retarder cette jonction, en obligeant Bagration à remonter le Dniéper, pour se porter sur Smolensk.

De son côté, l'armée de Barclay de Tolly quitta le camp de Drissa, en laissant le général Wittgenstein sur la basse Dwina, pour couvrir la place de Riga. Napoléon avait avec lui les divisions Friant, Morand et Gudin, les corps de Ney et du prince Eugène, la cavalerie de Nansouty, de Montbrun et de Grouchy, commandée par Murat, en tout, environ 150,000 hommes. Il résolut de marcher sur Witebsk, dont Barclay de Tolly cherchait précisément à lui barrer la route. De cette double tendance résultèrent les deux combats d'Ostrowno et celui de Witebsk, livrés les 25, 26 et 27 juillet.

Le 25, le général Nansouty culbuta la cavalerie russe et s'empara de son artillerie : il se précipita ensuite sur l'infanterie, qu'il rompit et força à se retirer en désordre. Le général Piré, à la tête du 8^e hussards et du 16^e chasseurs, mit successivement en fuite trois régiments de cavalerie russe, se jeta sur la batterie qui les accompagnait, sabra les canonniers et s'empara de huit pièces. Toutefois, la retraite des Russes ne fut décidée que par l'entrée en ligne de la division d'infanterie Delzons.

Le lendemain, 26, cette division, appuyée par la cavalerie légère du général Bruyères et les cuirassiers de Saint-Germain, eut à soutenir une lutte opiniâtre contre un corps de 27,000 hommes, dont 6,000 de cavalerie, posté à une lieue au delà d'Ostrowno. Les Russes, battus sur tous les points, se retirèrent en désordre dans les bois, où le prince Eugène et Murat hésitaient à pénétrer, lorsque l'empereur, arrivant au galop, donna l'ordre de se porter en avant. Les tirailleurs français se précipitèrent alors dans le bois, aux cris de : Vive l'empereur ! et poussèrent vivement les Russes.

L'arrière-garde du général Ostermann étant désorganisée, les Russes en formèrent une nouvelle, sous les ordres du comte Pahlen, forte de 10,000 hommes de cavalerie. Le 27 juillet, à la pointe du jour, la division Broussier, qui marchait en tête, avec la cavalerie légère de Piré, se trouvait en présence de cette arrière-garde, couverte par un profond ravin, dont l'unique pont avait été brûlé par l'ennemi. L'armée russe était déployée à quelque distance au delà. Le pont fut promptement rétabli, Broussier et Piré franchirent le ravin et se portèrent à gauche ; la division Delzons, passant à

son tour, se forma à leur droite. Napoléon, placé sur un tertre élevé, suivait tous les mouvements du champ de bataille ; il aperçut deux compagnies de voltigeurs du 9^e de ligne qui, parvenues les premières de l'autre côté du ravin, s'avançaient seules dans la plaine, le long de la Dwina. Tout à coup, la cavalerie de l'aile droite des Russes enveloppa de tous côtés ces deux compagnies, qui semblaient devoir être anéanties ; mais les 300 voltigeurs qui les composaient se serrèrent les uns contre les autres, et, se pelotonnant autour de leurs officiers, firent, pendant plus d'une heure, un feu nourri, résistant bravement jusqu'à ce que le 53^e de ligne vînt les dégager. Napoléon accourut alors au galop vers ces voltigeurs et leur demanda de quel corps ils étaient : « Du 9^e, répondirent-ils, et les trois quarts enfants de Paris. — Vous êtes de braves gens, répliqua l'empereur, et vous méritez tous la décoration d'honneur. »

Les troupes françaises s'avançant en bon ordre dans la plaine, l'infanterie en carrés, la cavalerie et l'artillerie dans les intervalles, l'ennemi jugea à propos de se retirer. L'armée se lança à sa poursuite, espérant toujours être récom pensée de ses fatigues par une grande bataille ; mais, après avoir fait mine de vouloir accepter cette bataille, Barclay de Tolly se déroba et marcha sur Smolensk, où il devait se réunir au prince Bagration.

La chaleur était extrême, les troupes étaient épuisées de fatigue : l'empereur, sur les instances de Murat et du prince Eugène, se décida à s'arrêter pendant quelques jours à Witebsk pour réorganiser l'armée. Les effectifs étaient considérablement diminués : de 420,000 hommes qui avaient passé le Niémen, il en restait au plus 225,000 dans le rang. Cette diminution tenait surtout à la désertion des soldats étrangers et à la difficulté des subsistances, qui faisait, pour ainsi dire, de la maraude une nécessité. Plus de la moitié des chevaux avaient succombé faute de nourriture, et les longs convois, organisés pour marcher à la suite de l'armée, avaient dû être abandonnés sur les routes.

A gauche de la principale masse de la grande armée, le maréchal Oudinot avait marché contre Wittgenstein, et lui avait livré, le 29 juillet, à Jakoubowo, un brillant combat, à la suite duquel, malgré le succès qu'il avait remporté, il jugea à propos d'opérer un mouvement rétrograde, pour aller occuper, en arrière de la Drissa, une position dans laquelle il ne risquât pas d'être tourné, Wittgenstein le suivit pour l'attaquer, et subit, le 1^{er} août, un sanglant échec. Les Russes avaient perdu, dans ces deux combats, près

de 8,000 hommes, les Français de 3 à 4,000. Le maréchal Oudinot, jugeant avec raison que l'ennemi devait être pour quelque temps dégoûté de l'attaquer, se retira sur Polotsk, pour y reposer son corps d'armée, pendant le séjour de Napoléon à Witebsk.

A l'extrême gauche de la ligne, le maréchal Macdonald avait entrepris le blocus de Riga, après un combat livré aux Russes, dans les environs de Mitau, par le corps prussien ; ce combat avait valu au maréchal la conquête de la Courlande ; il s'était ensuite emparé de Dunabourg, et s'était arrêté, en attendant l'arrivée des renforts qu'il réclamait avec instance.

Enfin, à l'extrême droite, le général Reynier, livré à ses propres forces par suite du départ du corps autrichien appelé au quartier général, n'avait pu suffisamment couvrir la frontière de Pologne, et un corps saxon s'était laissé surprendre dans la ville de Kobrin, par le général Tormasoff. Napoléon ordonna alors au prince de Schwarzenberg de se réunir au général Reynier et à ses Saxons, pour former l'aile droite de l'armée, et d'en prendre le commandement. Ayant marché contre Tormasoff, le prince l'atteignit et le battit complètement à Gorodeczna. Cette victoire, due principalement aux belles manœuvres du général Reynier, coûta aux Russes 4,000 morts et 500 prisonniers.

La grande armée s'était complètement refaite pendant son séjour à Witebsk. Ses effectifs étaient diminués d'un tiers ; mais toutes les troupes présentaient un aspect superbe. L'empereur dirigea cette armée sur Smolensk, afin d'y passer le Dniéper et de tourner les Russes par leur gauche ; les Russes, résolus à prendre l'offensive, se mirent eux-mêmes en mouvement sur trois colonnes, le 8 août. La cavalerie légère du général Sébastiani, cantonnée à Inkowo, avec un bataillon du 24^e léger, se laissa surprendre par 12,000 Cosaques et cavaliers russes. Heureusement, le bataillon du 24^e arrêta longtemps, par son feu, cette nuée de cavaliers, et le général Montbrun, de qui dépendait la division Sébastiani, devinant, avec son instinct militaire, le mouvement des Russes, s'était empressé d'accourir, suivi de près par ses deux divisions de cuirassiers. Il lui fallut charger plus de quarante fois sur la cavalerie russe ; mais, enfin, il parvint à rejoindre le corps du maréchal Ney, après avoir perdu 4 à 500 hommes.

Continuant sa marche sur Smolensk, à la tête des corps de cavalerie de Nansouty, de Montbrun et de Grouchy, Murat rencontra, le 14 août, en avant de Krasnoé, la division russe Névéroffskoï, forte d'environ 8,000 hommes, dont 1,500 de cavalerie. Cette division, chassée de Krasnoé par

l'infanterie du maréchal Ney, se mit en retraite sur la route de Smolensk, formée en un carré plein, et abritée par la ligne de bouleaux qui bordait la route. Murat avait commis la faute de ne pas se faire accompagner par son artillerie légère. Les superbes escadrons de Grouchy, de Nansouty et de Montbrun multiplièrent en vain leurs charges furieuses, les Russes parvinrent à se mettre à l'abri, laissant seulement entre les mains de Murat huit bouches à feu, environ 800 morts et 1,000 prisonniers.

Enfin, le maréchal Ney, qui marchait en tête de l'armée, arriva, le 16 août, sur les coteaux qui dominent Smolensk ; il ne tarda pas à reconnaître que cette ville était défendue par toute l'armée russe, et qu'il allait falloir livrer une bataille pour s'en rendre maître. Les autres corps d'armée ayant suivi le 3^e, Napoléon disposa son armée ainsi qu'il suit : à gauche, Ney s'appuyant au Dniéper ; au centre, Davout ; à droite, Poniatowski ; en réserve, la garde impériale au centre, le prince Eugène à droite, la cavalerie de Murat à l'extrême droite.

Le 17 août, à 2 heures de l'après-midi, Napoléon, après avoir vainement attendu un mouvement offensif des Russes, donna le signal de l'attaque. Une batterie de 60 pièces fut établie sur le plateau, pour chasser les corps ennemis qui tenaient encore la campagne, sur la rive droite du Dniéper. Le maréchal Davout dirigea ses cinq divisions contre les faubourgs ; Friant, Gudin et Morand s'en emparèrent. avec une intrépidité qui fut admirée de toute l'armée, en refoulant les Russes jusque dans les fossés de l'enceinte fortifiée.

En même temps, le maréchal Ney pénétrait dans le faubourg de Krasnoé. Les Russes tentèrent plusieurs retours offensifs, qui donnèrent lieu à de violents combats. Tous les canons de l'armée furent réunis pour tirer contre les remparts ; mais ces remparts étaient de vieux murs en briques, dans lesquels les boulets des canons de campagne ne parvinrent pas à faire brèche.

Après six heures d'une violente canonnade, l'assaut fut remis au lendemain. Le corps de Davout devait être chargé de cette terrible tâche. Le vainqueur d'Auerstædt prit, pendant la soirée, toutes les dispositions nécessaires pour en assurer le succès ; l'empereur lui avait donné l'ordre de réussir à tout prix ; mais, pendant la nuit, les lueurs d'incendies éclairant plusieurs points de la ville, apprirent à l'armée que les Russes allaient évacuer Smolensk. Notre artillerie, et particulièrement nos obusiers, ne cessant de tirer pendant toute la nuit, ajoutèrent encore à l'horreur de cette

scène. Lorsque vint le jour, des soldats du 1^{er} corps, escaladant le retranchement qui n'était plus défendu, pénétrèrent dans Smolensk, où. Napoléon ne tarda pas à entrer. La lutte de la veille avait été des plus sanglantes : elle avait coûté aux Français 6 à 7,000 morts ou blessés, et aux Russes près de 15,000.

L'armée russe acheva d'évacuer, dans la journée du 19, la ville basse, située sur la rive gauche du Dniéper ; le général Korff fit mettre le feu aux quatre coins de cette ville qui, étant en bois, fut complètement brûlée. Les pontonniers jetèrent plusieurs ponts, et le corps du maréchal Ney traversa le fleuve, afin de poursuivre l'ennemi. Il était suivi de près par la division Gudin. Parvenu dans l'après-midi en face de la position de Valoutina, que le général Barclay de Tolly occupait avec près de 40,000 hommes soutenus par une nombreuse artillerie, il n'hésita pas à l'attaquer, quoiqu'il n'eût avec lui qu'environ 20,000 hommes. Il est vrai que Junot avec ses Westphaliens et Murat avec sa cavalerie devaient tournera position ; mais la cavalerie de Murat fut réduite à l'impuissance par la nature marécageuse du terrain, et Junot, pour des raisons qui n'ont pas été bien expliquées, ne sut pas arriver à temps.

Le combat livré par les divisions Gudin, Ledru et Razont, fut un des plus sanglants et des plus terribles de nos grandes guerres. Malgré l'infériorité du nombre, Murat et Ney restèrent maîtres du terrain, en forçant les Russes à se retirer ; cette action coûta cher aux deux armées, qui perdirent chacune 6 à 7,000 hommes, chiffre que l'on trouvera sans doute énorme, si l'on veut bien se rappeler que du côté des Français le nombre des combattants ne dépassait pas 20,000 ; mais la perte la plus cruelle pour l'armée française fut celle du général Gudin, qui tomba la cuisse fracassée par un boulet, au moment où, l'épée à la main, il combattait en soldat au plus fort de la mêlée. C'était le meilleur peut-être de tous les divisionnaires d'infanterie, le plus aimé et le plus estimé. Il désigna lui-même pour son successeur le général Girard, qui le remplaça dignement.

Après l'occupation de Smolensk, les lieutenants de Napoléon, et notamment Berthier, Murat et le prince Eugène, étaient d'avis de s'arrêter là et d'y passer l'hiver, au lieu de s'enfoncer dans les profondeurs de la Russie. Ils supplièrent l'empereur de se ranger à leur opinion. Napoléon, légèrement hésitant, voulut attendre quelques jours à Smolensk avant de prendre une décision définitive, et se contenta pour le moment de lancer, sur la route de Moscou, Davout et Murât, avec le 1^{er} corps d'armée et la

cavalerie de réserve, à la poursuite des Russes. Ceux-ci se retiraient en bon ordre, et tout semblait annoncer qu'ils se préparaient à livrer bataille. Informé de cette disposition, Napoléon quitta Smolensk avec sa garde, et quoique ne sachant pas encore s'il n'y reviendrait pas, il donna tous les ordres nécessaires pour assurer ses communications et ses moyens de ravitaillement. Arrivé à Dorogobouge le 25 août, il vit l'armée russe décamper pour se retirer sur Wiasma, où se trouvait une position plus avantageuse.



Napoléon, ne voulant pas s'être écarté inutilement de Smolensk, prit son parti de suivre les Russes, jusqu'à Moscou, s'il le fallait. C'est alors qu'il choisit Smolensk pour sa base d'opération, et qu'il donna l'ordre d'y faire venir le 9^e corps, commandé par le maréchal Victor, ainsi que la division Lagrange, du corps d'Augereau. Il fit réunir, en outre, d'énormes approvisionnements, à Wilna, à Grodno, à Minsk, à Mohilew, à Witebsk et à Smolensk ; enfin, il fit organiser plusieurs lignes d'étapes, en ordonnant qu'à tout relais de poste fût établi un blockhaus contenant une petite garnison commandée par un officier énergique.

La colonne qu'il dirigeait sur Moscou devait être disposée ainsi qu'il suit :

L'avant-garde, formée par la cavalerie légère des 1^{er} et 3^e corps, par les deux premiers corps de réserve de cavalerie (Nansouty et Montbrun), avec presque toute l'artillerie à cheval ;

Immédiatement après cette avant-garde, le corps de Davout, dont une division, celle de Compans, devait être toujours prête à soutenir la cavalerie ;

Un jour de marche en arrière, le 3^e corps (Ney), puis la garde impériale, le 8^e corps (Westphaliens), les parcs et plus de mille voitures de vivres destinés à la garde, les autres corps vivant sur le pays ;

A deux ou trois lieues, sur la droite de la colonne principale, Poniatowski avec le 5^e corps (Polonais), et la cavalerie de Latour-Maubourg ;

A la même distance, sur la gauche, le prince Eugène avec la cavalerie de Grouchy et le 4^e corps.

Cependant, des événements importants s'étaient passés à l'aile gauche, où le maréchal Oudinot, après s'être reporté en avant, d'après l'ordre impératif de l'empereur, était revenu de nouveau sur la Dwina. Son corps d'armée avait été renforcé par le 6^e, composé des Bavares, sous les ordres de Gouvion-Saint-Cyr. Au moment où il délibérait pour savoir s'il y avait lieu d'accepter la bataille que Wittgenstein venait lui offrir, il fut attaqué par l'ennemi, le 17 août au matin.

Oudinot fit alors passer sur la rive gauche de la Dwina tous ses parcs et équipages, ainsi qu'une partie de ses divisions. Dans ces conditions, il résista bravement pendant toute la journée du 17 ; mais il fut blessé grièvement et forcé de laisser le commandement au général Gouvion-Saint-Cyr qui, lui-même, avait reçu une blessure légère.

Rien de plus heureux ne pouvait arriver pour l'armée ; car, malgré toute la bravoure d'Oudinot, Saint-Cyr était un tacticien bien autrement fort que lui. Le lendemain, 18, après avoir feint de continuer le mouvement de retraite sur la rive gauche de la Dwina, il traversa rapidement cette rivière sur un autre point, et attaqua tout à coup l'armée russe, qui le croyait en pleine retraite. La victoire de Polotsk, quoiqu'elle fût amoindrie par plusieurs circonstances, telles que la panique de la cavalerie légère et la trop grande ardeur d'une division d'infanterie qui fit manquer un mouvement tournant, obligea Wittgenstein à s'éloigner pour quelque temps de la Dwina, et coûta aux Russes 1,500 prisonniers, 14 pièces de canons et 3,000 hommes tués. Elle valut au général Saint-Cyr le bâton de maréchal d'Empire, qu'il aurait dû avoir depuis longtemps. Le respectable général Deroy, commandant une des divisions bavaroises, et âgé de quatre-vingts ans, avait été tué pendant la bataille.

Le centre de l'armée, commandé directement par Napoléon, marchait toujours sur Moscou ; il ne trouva pas les Russes à Wiasma, où l'on s'attendait à les combattre. On ne les trouva pas davantage à Ghjat, où le mauvais temps força Napoléon à s'arrêter les 1^{er}, 2 et 3 septembre. On raconte que, pendant cette station, Murat et Ney ayant osé faire des représentations à l'empereur, sur le fâcheux état de l'armée et sur les dangers de la marche en avant par un temps qui menaçait de rendre les routes impraticables à l'artillerie, Napoléon leur promit de s'arrêter le lendemain, si le mauvais temps continuait, pour rétrograder sur Smolensk. Mais, le 4 au matin, la pluie avait cessé, le soleil brillait de tout son éclat, et, dans ce retour au beau temps, Napoléon, qui croyait à son étoile, vit une invitation de la destinée à se porter en avant.

Barclay de Tolly, tombé sous l'impopularité de son nom, venait d'être remplacé à la tête de l'armée russe par le vieux Kutusof, vainqueur des Turcs. Le nouveau général, prudent et avisé, comptait sur la distance et l'éloignement, pour avoir raison d'un adversaire qui s'épuiserait à courir après lui. Parfaitement au courant de ce qui se passait dans l'armée française, il savait que la cavalerie de Murat, aussi mal conduite par son chef dans les marches que vigoureusement entraînée dans les combats, diminuait de jour en jour. Mais l'opinion publique réclamait une bataille ; Kutusof s'arrêta pour la recevoir dans la position à jamais célèbre de Borodino, autrement dit de la Moskowa.

A la- suite de violentes discussions entre Murât et Davout, la division Compans avait été mise sous les ordres directs du roi de Naples. Arrivé, le 5 septembre, en face de l'armée russe, Napoléon fit enlever immédiatement par cette division la redoute de Schwardino. Prélude de la grande bataille du surlendemain, l'enlèvement de cette redoute, disputée avec acharnement par les Russes, coûta à ceux-ci 7 à 8,000 hommes et aux Français 3,000.

La journée du 6 fut consacrée de part et d'autre à laisser reposer les soldats et à prendre position pour la bataille. Du côté des Russes, l'ancienne armée de la Dwina, toujours commandée par Barclay de Tolly, occupait la droite et le centre ; l'armée du Dniéper, sous Bagration, tenait la gauche, couverte par trois ouvrages en flèches ; le centre s'appuyait à la fameuse grande redoute ; la droite était protégée par la Kolocza, affluent de la Moskowa.

Dans l'armée française, Davout formait la droite avec les divisions Compans et Dessaix, soutenues en arrière par la cavalerie de Nansouty ; au centre se trouvait Ney, avec le 3^e corps et la cavalerie de Montbrun ; enfin, à gauche, était le prince Eugène, avec la cavalerie de Grouchy et le 4^e corps, renforcé par les divisions Morand et Girard, chargées spécialement de l'attaque de la grande redoute. La cavalerie de Latour-Maubourg était en réserve derrière celle de Montbrun. Napoléon gardait directement sous sa main la garde impériale, ainsi que les divisions Friant et Claparède.

Au signal donné par un coup de canon tiré de la droite, une violente canonnade commença, et les troupes se mirent en marche. Le prince Eugène, avec la division Delzons, s'empara du village de Borodino, tandis que Davout s'avancait avec la division Compans contre les flèches de droite. Le général Compans fut renversé par un biscaïen, le maréchal Davout tomba sous son cheval, frappé par un boulet, et perdit connaissance. On le crut mort et on courut en porter la nouvelle à l'Empereur, qui envoya Murat pour remplacer Davout. Ney reçut en même temps l'ordre de se porter en avant. Une lutte des plus violentes s'engagea autour des trois flèches, qui finirent par rester aux mains des Français. Murat fit alors avancer la cavalerie de Latour-Maubourg, qui balaya le plateau jusqu'au ravin de Sémenoffskoié. D'autre part, la division Morand s'emparait bravement de la grande redoute.

Murat et Ney, estimant alors la bataille gagnée, envoyèrent demander à l'empereur le concours de la garde, pour achever la victoire. Napoléon ne jugea pas encore le moment venu d'engager ses réserves, et se contenta de

leur envoyer la division Friant. Les troupes russes de seconde ligne étant entrées en action, le combat prit un caractère terrible.

Au centre, le général Morand est grièvement blessé, et la grande redoute reprise par les Russes ; la ferme contenance du général Girard, envoyé trop tard au secours de Morand, arrête les progrès de l'ennemi sur le plateau. A droite, la division Friant, au prix d'efforts héroïques, se maintient en avant de Séménoffskoié. Les divisions de Davout et de Ney résistent victorieusement à tous les assauts dirigés contre les redoutes qu'elles ont conquises, les cuirassiers multiplient sur le plateau leurs charges furieuses, dans une desquelles Montbrun, le plus brillant et le plus renommé des officiers de cavalerie, tombe mortellement frappé. Friant, blessé deux fois, est emporté loin du champ de bataille. Rapp, envoyé par Napoléon pour prendre le commandement de la division Compans ; reçoit quatre blessures ; Dessaix, qui le remplace, est à son tour mis hors de combat. Jamais on n'a vu pareille hécatombe de généraux.

Il en est de même du côté des Russes, où le plus vaillant et le plus populaire des chefs de l'armée, le prince Bagration, est frappé mortellement. C'est surtout dans l'espace compris entre le ravin de Séménoffskoié et la grande redoute que la lutte est acharnée. Murat et Ney demandent encore une fois la garde pour en finir. Napoléon, craignant de voir tourner sa gauche, la refuse et n'envoie que la division Claparède ; il donne en même temps l'ordre de reprendre à tout prix la grande redoute.

Le prince Eugène fait avancer la division Broussier pour accomplir cette tâche, tandis que Murat, accumulant toute l'artillerie des 1^{er} et 3^e corps, celle de la cavalerie de réserve et l'artillerie à cheval de la garde, que lui amène le général Sorbier, dirige contre les Russes, qui s'avancent en colonnes serrées, le feu meurtrier de 200 pièces de canon ; puis, voyant l'effet produit par cette masse d'artillerie, il lance à toute vitesse les cuirassiers du 2^e corps de cavalerie, à la tête duquel le général Caulaincourt vient de remplacer Montbrun. Les 5^e, 8^e et 10^e cuirassiers, suivis des deux régiments de carabiniers, balayent toute la cavalerie russe ; puis tout à coup Caulaincourt, se rabattant par un à-gauche avec le 5^e cuirassiers, tombe sur les derrières de l'infanterie ennemie, la sabre et pénètre par la gorge dans la grande redoute ; mais lui aussi il est frappé à mort. En voyant le mouvement des cuirassiers, le prince Eugène se met à la tête du 9^e de ligne et lui fait escalader les parapets de la redoute.

La bataille était incontestablement gagnée, car au même moment Poniatowski, jeté en enfant perdu dans les bois, vers la droite, avec ses Polonais, apparaissait sur les derrières de l'armée russe, et sur le plateau la cavalerie ennemie, repoussée par les charges brillantes des cuirassiers, des carabiniers et du corps de Grouchy, était forcée de chercher un refuge derrière l'infanterie.

Napoléon qui, au dire de plus d'un juge compétent, aurait pu détruire entièrement l'armée russe, se contenta de l'accabler par une épouvantable canonnade, sous laquelle cette armée garda jusqu'au soir la contenance la plus stoïque. Après avoir couché sur le champ de bataille, Kutusof ordonna la retraite pour le 8 septembre au matin.



Telle fut la bataille de la Moskowa, une des plus terribles, si ce n'est la plus terrible dont l'histoire fasse mention. D'après les évaluations les plus vraisemblables, les Français comptaient environ 30,000 hommes hors de combat, dont 10,000 morts ; les Russes, d'après leur propre dire, près de 60,000. Mais ce qui atteste surtout l'énergie de la lutte, c'est le nombre des généraux tués ou blessés de part et d'autre. D'après les documents authentiques, ce nombre s'éleva à 47 pour l'armée française seule.

Le 8 septembre au matin, Napoléon envoya à la poursuite de l'armée ennemie Murat, Davout, le prince Eugène et Poniatowski, et resta de sa personne sur le champ de bataille, pour organiser les secours à donner aux

blessés. Un immense hôpital fut installé dans l'abbaye de Kolotskoï, sous la direction de l'illustre Larrey, et Junot y fut laissé pour le garder avec les Westphaliens. Napoléon fit en même temps donner des ordres, pour employer tous les chevaux de traits disponibles à faire amener de Smolensk des munitions, dont on avait fait une effroyable consommation.

Murat et le prince Eugène, marchant rapidement, s'emparèrent, le 9, de la ville de Mojaïsk, où Napoléon vint s'installer de sa personne, et poussèrent jusqu'à Moscou, en livrant à peine quelques combats d'avant-garde. Kutusof s'était décidé à ne pas défendre Moscou. L'évacuation de cette capitale, commencée dans la soirée du 13 septembre, fut terminée seulement vers la fin de la journée du 14. L'arrière-garde défilait encore sur le pont de la Moskowa, lorsque Murât y parvint à la tête de sa cavalerie légère. La plus grande partie des habitants de Moscou avait suivi l'armée dans sa retraite.

Napoléon fit son entrée dans cette ville, le 15 septembre au matin. On eût dit une cité déserte. Les corps d'armée furent répartis dans les divers quartiers de Moscou. L'empereur et la garde s'installèrent au Kremlin, le vieux palais des tsars.

Dans la nuit du 15 au 16, un vent violent s'éleva, et un mystérieux incendie se propagea avec une incroyable rapidité. 3 ou 4,000 misérables bandits, tirés des prisons de Moscou, avant l'entrée des Français, par le gouverneur Rostopchin, et, instruits par lui, avaient accumulé des matières incendiaires dans les bâtiments les plus inflammables ; munis de torches, ils s'étaient répandus dans la ville. 3,000 d'entre eux furent saisis en flagrant délit ; mais la violence du vent rendit inutiles tous les efforts tentés pour arrêter le feu. Il fallut sortir du Kremlin, devenu inhabitable, car plus de 400 caissons de munitions se trouvaient dans la cour, et plusieurs centaines de milliers de livres de poudre étaient enfermés dans les magasins de l'Arsenal. Bientôt l'armée dut abandonner Moscou et gagner la campagne.

L'incendie commença à s'arrêter dans la soirée du 20 et cessa le 21 ; la ville presque tout entière avait disparu. De 4,000 maisons en pierre, 200 à peine restaient intactes ; 500 maisons, en bois sur 8,000 avaient été épargnées, 800 églises furent complètement brûlées ; près de 20,000 malades ou blessés périrent dans les flammes. On estima à 15,000 le nombre des habitants de Moscou qui furent victimes du même sort.

Le Kremlin, préservé par la garde, avait été épargné. Napoléon rentra avec l'armée dans Moscou, le 20 septembre ; la ville fut de nouveau

partagée entre les divers corps ; des recherches faites avec soin dans les quartiers incendiés firent découvrir des approvisionnements considérables en grains, viandes salées, spiritueux, etc. Mais on manquait complètement de viande fraîche, et il était presque impossible de se procurer des fourrages. Les Russes, vivant dans l'abondance, se renforçaient tous les jours. Il devenait urgent de quitter Moscou ; Napoléon ne pouvait s'y résigner. Ce n'était pas tout, d'ailleurs, de se résoudre à la retraite, il fallait savoir comment l'opérer, et pour cela connaître d'abord la position prise par l'armée russe, dont le général Sébastiani, commandant provisoirement l'avant-garde, avait complètement perdu la trace.

Murat et Bessières finirent par la découvrir sur la route de Kalouga. A leur approche, Kutusof se retira jusqu'à Taroutino, où il s'établit, pour attendre ses renforts, dans une bonne position, couverte par le cours de la Nara, à plus de vingt lieues en arrière de Moscou et très près de la route de Smolensk. Murat s'installa en face de lui, à Winkowo, avec les corps de cavalerie, l'armée polonaise et la division Friederichs, du corps de Davout. Il s'y laissa surprendre, dans la nuit du 17 au 18 octobre, par suite du défaut de vigilance de la cavalerie légère de Sébastiani. Cette cavalerie perdit son artillerie, ses bagages et plusieurs centaines de prisonniers ; le général Friederichs arrêta l'ennemi avec sa division, et Murat, montant à cheval à peine vêtu, se mit à la tête des carabiniers, repoussa la cavalerie ennemie et écrasa plusieurs bataillons d'infanterie ; il put alors se replier sain et sauf, ayant perdu 1,500 hommes, et en ayant tué 2,000 aux Russes ; il laissait en outre 30 canons aux mains de l'ennemi ; sa cavalerie, fatiguée et mal nourrie, dépérissait de jour en jour.

Cette affaire donna du moins un prétexte à Napoléon pour sortir de Moscou et pour marcher sur la route de Kalouga, afin de punir les Russes. Laissant le maréchal Mortier pour garder le Kremlin, avec environ 10,000 hommes, il mit l'armée en mouvement, le 19 octobre, dans l'ordre suivant : corps du prince Eugène, celui de Davout, celui de Ney et la garde impériale. Rien ne saurait donner une idée du spectacle que présentait la queue de cette armée. A la suite des équipages d'artillerie nécessaires pour 600 bouches à feu, venait une telle quantité de bagages, portés sur des voitures de toutes sortes, que le défilé, commencé dans la matinée du 19, n'était pas encore terminé le soir.

Amené à changer sa direction, presque au sortir de Moscou, l'empereur, ne voulant pas exposer le maréchal Mortier à être surpris par les Russes, lui

envoya l'ordre de faire sauter le Kremlin et de rejoindre l'armée.

Le corps du prince Eugène qui, comme nous l'avons dit, formait la tête de colonne et qui comprenait à peine 17,000 hommes, se heurta, le 24 octobre, à l'armée russe, qui occupait la ville de Maloioroslawetz. La division Delzons faillit être écrasée par le corps de Doctorof. Son digne chef tomba mortellement frappé en combattant l'épée à la main. Les divisions Broussier et Pino entrèrent successivement en ligne et luttèrent avec le même acharnement. L'intervention des divisions Girard et Compans décida les Russes à la retraite ; ils avaient perdu près de 8,000 hommes, et les Français environ 4,000.

Le lendemain, Napoléon, en voulant aller reconnaître la nouvelle position des Russes, faillit être enlevé par les Cosaques, que commandait en personne l'hetman Platow. Murat, Bessières, Rapp et tous les officiers de l'état-major durent mettre l'épée à la main, jusqu'à l'arrivée des dragons de la garde, qui prirent ou sabrèrent plus de 600 Cosaques. Ceux-ci venaient de recevoir de leur pays un renfort de 12,000 cavaliers, et commençaient à montrer cette audace et cette opiniâtreté qui furent si funestes à l'armée française, pendant la retraite.

La bataille de Maloioroslawetz avait rendu évidente la nécessité d'opérer la retraite par Mojaïsk et Smolensk. Le 31 octobre, toute l'armée était en colonne sur la route qu'elle avait prise pour venir. Déjà, à trente lieues de Moscou, toutes les misères de la retraite se firent sentir ; les chevaux n'étaient plus nourris que d'écorces d'arbres ou de paille gelée et pourrie trouvée sur l'emplacement des anciens bivouacs ; ils mouraient par centaines, et ceux qui vivaient encore n'avaient plus la force de traîner les voitures. Le maréchal Davout, qui commandait l'arrière-garde, avait l'ordre de faire sauter les caissons et brûler les fourgons qu'on était ainsi forcé d'abandonner. Il exécutait cet ordre avec rigueur, ce qui retardait sa marche et lui attirait les reproches de l'empereur. Celui-ci, toujours en tête avec sa garde, courait vers Smolensk, sans s'inquiéter des difficultés qui pouvaient surgir en arrière de lui. Le 2 novembre, à Wiasma, le corps du prince Eugène, qui précédait immédiatement celui de Davout, fut coupé en deux par la cavalerie de Miloradovitch. Les divisions Girard, Compans et Friant accoururent au secours du 4^e corps, et forcèrent la cavalerie russe à leur livrer passage ; mais toute l'armée de Kutusof apparut alors sur le flanc de la colonne, et le prince Eugène, ainsi que Davout, allaient se trouver très

compromis, lorsque le maréchal Ney, rebroussant chemin, vint leur prêter appui. Les Russes abandonnèrent la partie.

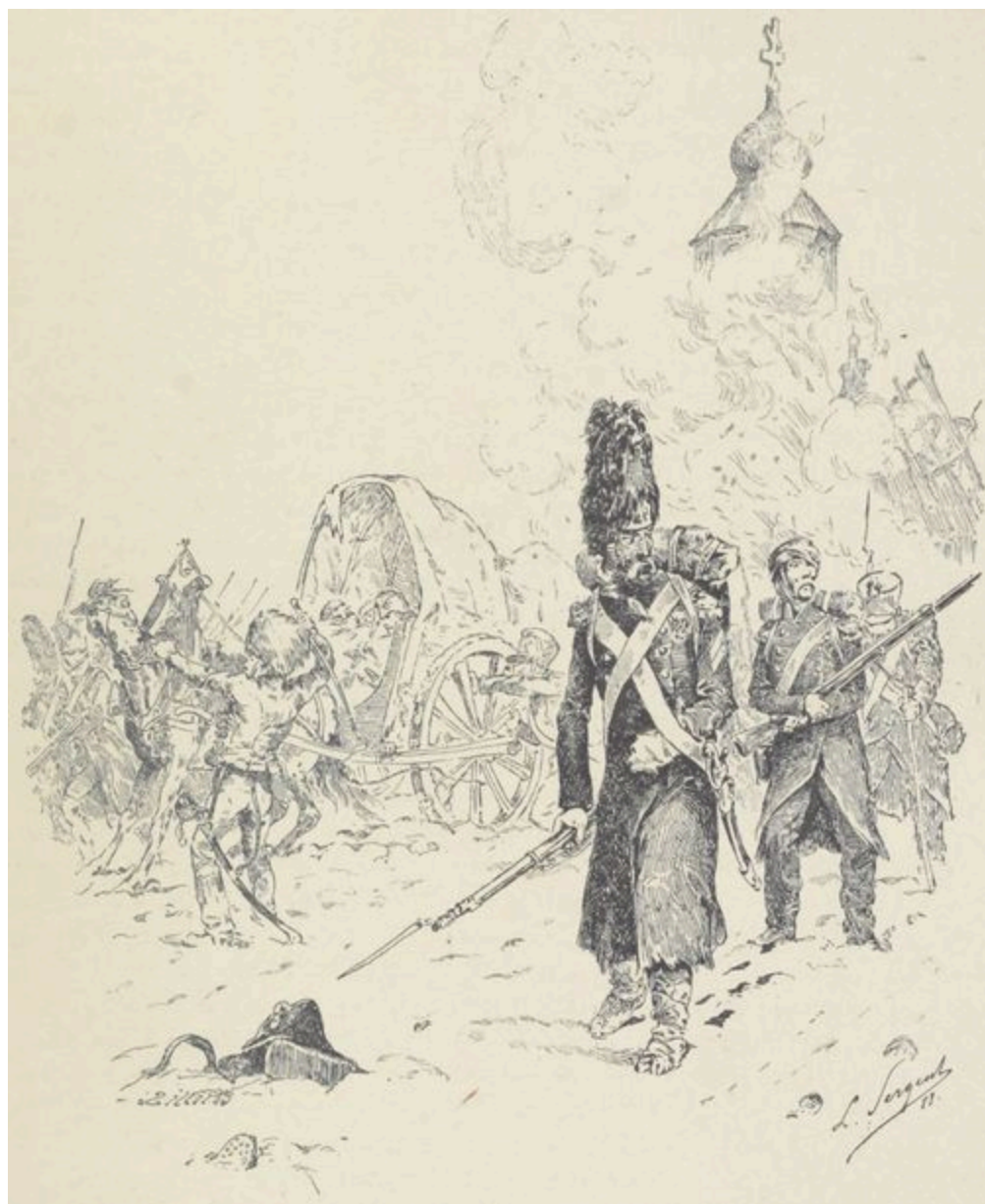
Le maréchal Ney, avec le 3^e corps, vint relever alors le 1^{er} corps à l'arrière-garde.

L'armée arriva à Dorogobouge du 6 au 8 novembre ; elle y trouva les premiers grands froids, qui mirent le comble à ses souffrances. Il restait à peine 50,000 hommes sous les armes ; un nombre égal d'individus désarmés, marchant en désordre, encombraient les colonnes. Aussitôt que ces traînards s'aventuraient sur les côtés de la route ou qu'ils restaient en arrière, ils tombaient entre les mains des Cosaques, qui les traitaient avec une brutalité sans pareille. La cavalerie, presque tout entière, était démontée. L'artillerie se voyait forcée d'abandonner ses pièces. Tout le monde aspirait après l'arrivée à Smolensk, où l'on croyait trouver le terme des souffrances endurées.

Napoléon avait reçu, à Dorogobouge, de fort mauvaises nouvelles. Nous n'avons pas à parler ici des nouvelles politiques, relatives à la conspiration du général Malet, qui avait failli renverser, à Paris, le Gouvernement impérial, et nous ne nous occupons que des nouvelles militaires. La Russie, ayant fait la paix avec la Turquie, l'amiral Tchitchakoff, commandant l'armée de Moldavie, avait rejoint le général Tormasoff et pris le commandement des deux armées réunies. Laissant 20,000 hommes devant les Autrichiens et les Saxons, il avait marché vers la Bérésina, afin de s'y réunir à Wittgenstein, qui devait s'y rendre, de son côté, après avoir repoussé le maréchal Saint-Cyr.

A gauche, le maréchal Macdonald avait été rejeté en dehors du rayon d'action de l'armée. A Polotsk, Wittgenstein, renforcé par les troupes de Fin-lande aux ordres du général Steinheil, se trouvait à la tête de près de 50,000 hommes ; le maréchal Saint-Cyr n'en avait plus que 26,000. Steinheil fut chargé de prendre Polotsk à revers, tandis que Wittgenstein l'attaquerait de front. La lutte dura trois jours. Le 18 et le 19 novembre, Saint-Cyr parvint à se maintenir ; mais, craignant d'être tourné par la rive gauche de la Dwina, il évacua sa position pendant la nuit, et fut se placer derrière l'Oula. De son côté, le général de Wrède repoussa, le 20 novembre, Steinheil, à Boronia. Les Russes perdirent, dans ces trois journées, plus de 7,000 hommes. Le maréchal Saint-Cyr, blessé grièvement au talon, fut obligé de rendre le commandement à Oudinot, qui était guéri de sa blessure..

Le danger qui résultait, pour la grande armée, de tous ces événements, était des plus graves, car rien ne semblait plus pouvoir s'opposer à la réunion de Wittgenstein et Tchitchakoff, sur la Bérésina, pour en interdire le passage avec 80,000 hommes. Napoléon prescrivit à Victor, qui était installé avec son corps d'armée à Smolensk, de se porter au-devant d'Oudinot, pour se joindre à lui, afin de repousser, à tout prix, l'armée de Wittgenstein. En outre, il fit marcher le prince Eugène dans la direction de Witebsk, dont il voulait faire, avec Smolensk, un point d'appui de ses cantonnements.



Le froid était devenu de plus en plus vif. Entrée en campagne pendant la belle saison, l'armée n'avait aucun approvisionnement de clous à glace. Les chevaux ne pouvaient absolument plus traîner les voitures. Le corps du prince Eugène se vit ainsi arrêté au pied d'une côte couverte de verglas, et obligé de laisser là ses canons de 12, pour n'emmener que les pièces les plus légères. Le lendemain, ce fut bien autre chose, au passage du Vop, petite rivière d'ordinaire desséchée, mais alors large et profonde et roulant d'énormes glaçons. Le pont jeté d'avance sur cette rivière étant venu à se rompre, il fallut la franchir à gué, à travers les glaçons accumulés, les hommes ayant de l'eau jusqu'à l'estomac. On établit une rampe pour le passage de l'artillerie. Les premières pièces s'en tirèrent encore, mais les suivantes s'enfoncèrent dans le terrain fangeux, sillonné d'ornières profondes, et il fallut laisser, sur la rive gauche du Vop, plus de 60 pièces de canon enclouées.

Le prince Eugène arriva ainsi à Doukhowtchina, petite ville fournie assez abondamment de vivres, où son corps d'armée trouva un peu à se refaire ; mais ayant appris l'occupation de Witebsk par Wittgenstein, il se hâta de prendre la route de Smolensk. D'autre part, le général Baraguay-d'Hilliers, placé à Smolensk avec une division de réserve, ayant voulu, en exécution des ordres de l'empereur, marcher au-devant de l'armée russe pour garder la route de Jelnia, se laissa surprendre, perdit une brigade entière faite prisonnière, et rentra à Smolensk avec le reste de sa division complètement désorganisée.

Il n'y avait plus à se faire illusion. On ne pouvait songer à passer l'hiver à Smolensk avec une armée qui ne comptait plus que 35 à 40,000 combattants. L'empereur se décida donc à quitter cette ville, avec l'espoir de forcer le passage de la Bérésina ; mais il commit l'énorme faute, la plus grande peut-être de toute sa vie militaire, de partager son armée, si réduite, en plusieurs colonnes. Il quitta lui-même Smolensk le 14, avec la garde impériale ; le prince Eugène en partit le 15, Davout le 16, et le maréchal Ney, qui devait se mettre en route le soir du même jour, reçut au dernier moment l'autorisation funeste de rester s'il le fallait, jusqu'au 17, afin d'avoir le temps de tout détruire avant de s'éloigner.

Kutusof était venu se placer avec son armée au défilé de Krasnoé, dans l'intention, non pas de barrer la route à l'armée française, mais d'en laisser passer une partie, de manière à intercepter et à cerner les dernières colonnes. Napoléon et la garde passèrent sans difficulté ; mais lorsque, le

16, le prince Eugène se présenta devant Krasnoé, il trouva, le long et en travers de la route, le corps de Miloradovitch. Vainement il tenta, avec les divisions Broussier et Guillemillot, les efforts les plus énergiques pour forcer le passage ; la division Broussier, criblée par la mitraille, perdit, en une heure de temps, 2,000 hommes sur 3,000. Il fallut renoncer à la lutte et sacrifier les débris de la division Broussier, pour sauver le reste du corps d'armée, en prenant une voie détournée.

Napoléon résolut alors de rétrograder avec la garde pour venir tendre la main au maréchal Davout. Celui-ci, ayant recueilli en route 400 hommes, c'est-à-dire tout ce qui restait de la division Broussier, s'élança avec ses quatre divisions en colonnes serrées, chargeant à la baïonnette les troupes de Miloradovitch, et vint se placer à la gauche de la garde conduite par Napoléon lui-même. Deux nouveaux corps d'armée russes entrèrent alors en ligne. Le plus violent combat s'engagea sur le plateau, et, à force d'héroïsme, la garde et le 1^{er} corps finirent par rester maîtres du terrain.

Cependant l'ennemi avait commencé un mouvement tournant pour intercepter la route de Krasnoé à Orcha. Napoléon ne voulut pas s'exposer à être complètement cerné, et il se décida à se retirer sur Orcha avec la garde et les débris du 4^e corps, abandonnant Davout à ses propres forces, pour attendre, s'il le pouvait, le maréchal Ney. Le corps de Davout était réduit aux trois divisions Morand, Girard et Friederichs, la division Ricard (ancienne de Friant), ayant été ajoutée à l'arrière-garde, et la division Compans ayant été donnée à la garde, pour compenser les pertes faites dans la bataille du 17 ; le corps ne comptait donc pas plus de 5 à 6,000 combattants, sans artillerie. Lorsque le maréchal Mortier fit prévenir Davout que la jeune garde évacuait Krasnoé et qu'il eût à se retirer lui-même au plus vite, s'il ne voulait pas être enfermé dans un cercle infranchissable, le 1^{er} corps d'armée battit à son tour en retraite, se frayant passage au milieu des charges de l'innombrable cavalerie des Russes.

Restait le maréchal Ney, qui était parti le 17 de Smolensk, sans avoir reçu aucun des avis pressants que lui avait envoyés Davout, et qui arriva le 18, en face de Krasnoé ; il y trouva les Russes barrant la route en masses profondes, leur front couvert par une formidable artillerie. N'hésitant pas un instant, avec 7,000 hommes, il s'élança à la baïonnette contre 50,000 Russes. Écrasés par le feu de 100 pièces de canon, ses colonnes furent réduites en un instant de moitié et vivement ramenées. Le maréchal se retira alors en arrière ; et tandis que les généraux russes comptaient bien le voir le

lendemain matin mettre bas les armes, il attendit la nuit, franchit en silence le Dniéper glacé, et harcelé par les Cosaques de Platow, marchant sans guide à travers un pays inconnu, il arriva dans la soirée du 20 à Orcha, où il fut accueilli avec autant d'admiration que de joie. De 7,000 hommes, il en ramenait 1,200 à peine ; mais comme l'a très bien dit Thiers, il ramenait l'honneur de la France.

Les nouvelles reçues par Napoléon à Orcha étaient accablantes. Victor et Oudinot n'avaient pu repousser Wittgenstein ; Tchitchakoff, de son côté, avait échappé à Schwarzenberg, et, tous les deux réunis sur la Bérésina, barraient la route à l'armée. Le dégel était venu ; on avait brûlé à Orcha tous les bateaux et équipages de ponts, et il fallait de toute nécessité, ou bien passer la Bérésina sur le pont de Borisow, ou bien trouver un gué qui permît d'établir un pont de chevalets ; mais bientôt l'empereur apprit que les Russes s'étaient emparés de Borisow. La situation semblait désespérée ; Napoléon venait d'être rejoint par les 2^e et 9^e corps, dont les soldats ne pouvaient en croire leurs yeux, lorsqu'ils virent l'état de misère auquel étaient réduits les débris de ce qui avait été la grande armée. A leurs questions d'étonnement, les soldats des autres corps d'armée répondaient : « Vous serez bientôt comme nous. »

Une sorte de miracle sauva l'empereur et l'armée. La cavalerie légère du corps d'Oudinot, commandée par le général Corbineau, après avoir suivi, dans la direction de Wilna, la retraite des Bavares, les avait quittés pour rejoindre son corps d'armée. Corbineau était sur la rive droite de la Bérésina, tandis que le maréchal Oudinot était encore, comme le reste de l'armée, sur la rive gauche ; il comptait traverser la Bérésina sur le pont de Borisow, mais il trouva ce pont occupé par l'ennemi, et le hasard lui fit découvrir un gué entre Vésélowo et Studianka. A peine eut-il franchi ce gué, qu'il rencontra la tête de colonne du 2^e corps, qui marchait sur Borisow et qui, avec son concours, s'empara de cette ville, dont malheureusement les Russes avaient brûlé le pont.

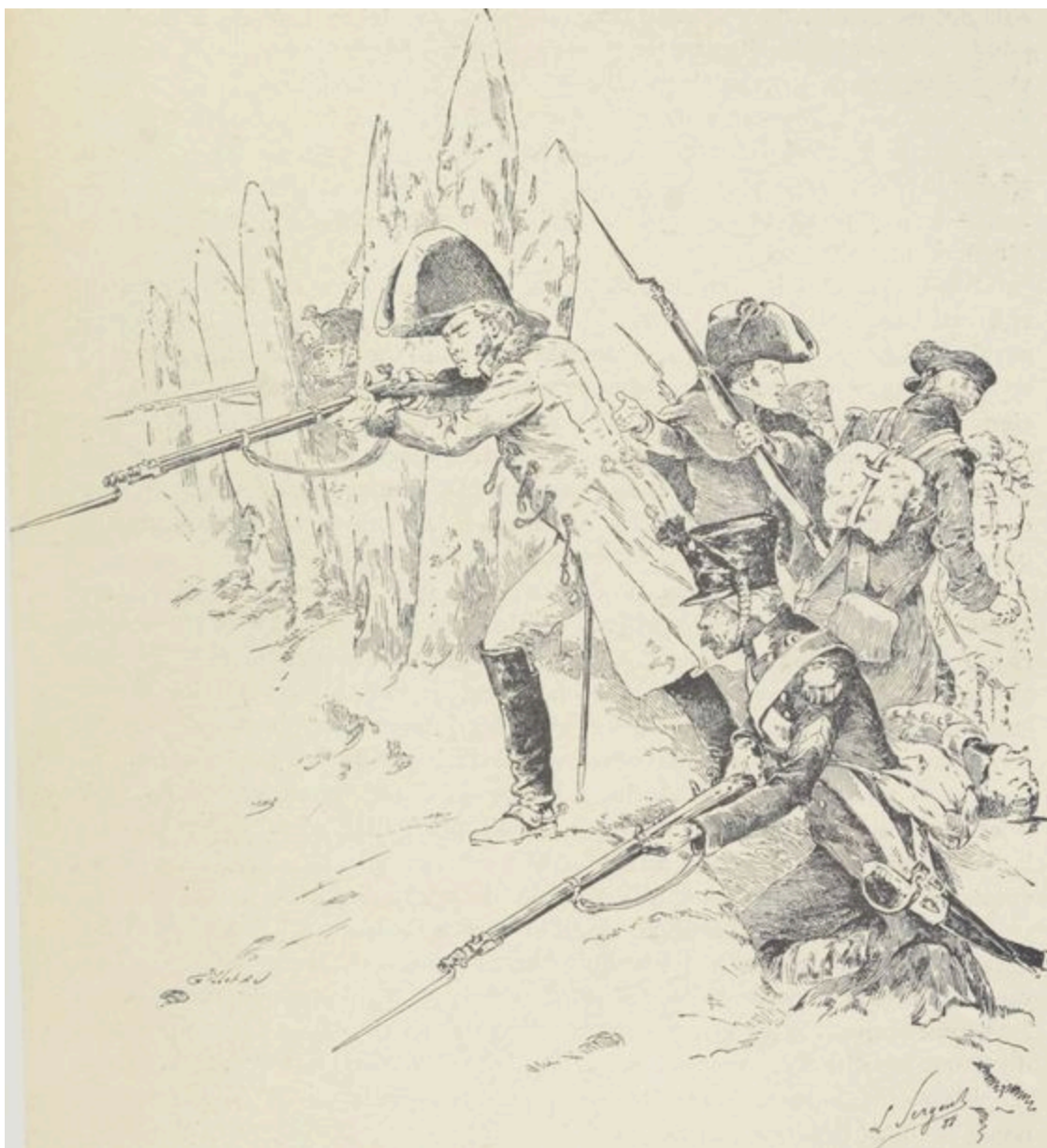
Le général Corbineau, mandé par l'empereur, lui dévoila l'existence du gué de Studianka. Il fut immédiatement décidé que le 2^e corps ferait une fausse démonstration sur Borisow, et que deux ponts de chevalets seraient jetés à Studianka pour le passage de l'armée. Le 2^e corps, fort de 9,000 hommes, devait marcher en tête, Victor devait former l'arrière-garde avec le 9^e corps, qui comptait encore 13,000 hommes. Le reste de l'armée ne

comprenait pas plus de 7,000 combattants, auxquels venaient s'ajouter plus de 40,000 traînards. Du côté des Russes, Tchitchakoff occupait la rive droite avec 30,000 hommes ; mais heureusement trompé sur la situation des Français, il s'acharnait à rester vis-à-vis de Borisow. Wittgenstein, avec un peu plus de 30,000 hommes, suivait Victor sur la rive gauche ; quant à Kutusof, il était encore sur le Dniéper, et s'était borné à envoyer sur la Bérésina une dizaine de mille hommes.

Le général Éblé, directeur des équipages de ponts de l'armée, avait vainement supplié l'empereur de lui laisser conserver à Orcha quinze bateaux parmi ceux qui furent alors brûlés. Il emmena le fer et le charbon nécessaires pour la construction des chevalets, et confia à chacun des 400 pontonniers qu'il commandait un outil avec plusieurs clous et clameaux, que tous portèrent fidèlement et remirent au parc, à l'arrivée sur le lieu choisi pour l'établissement des ponts. Ces ponts furent au nombre de deux, avons-nous dit : l'un pour l'infanterie et la cavalerie, l'autre pour l'artillerie et les équipages. Il fallut d'abord construire les chevalets, c'est ce qui fut fait en prenant des charpentes des maisons de Studianka, et avec l'aide des soldats du génie. Cette besogne, commencée dans la matinée du 25, était terminée à la pointe du jour, le 26. La brigade Corbineau traversa la Bérésina moitié à gué, moitié à la nage, les cavaliers portant en croupe un certain nombre de voltigeurs. Napoléon disposa lui-même 40 bouches à feu pour balayer la rive droite, au cas où l'ennemi s'y présenterait. Les pontonniers commencèrent alors l'établissement des deux ponts ; à une heure de l'après-midi, le pont destiné aux cavaliers et aux piétons était terminé, mais au prix de quels efforts et de quel dévouement ! c'est ce qu'il faut savoir.

La rivière charriait de gros glaçons. 100 pontonniers étaient entrés dans l'eau pour fixer les chevalets, et l'eau, en se gelant, formait autour de leurs membres des glaçons qui s'attachaient aux chairs. De ces 100 hommes et de tous les autres pontonniers qui se mirent plus tard à l'eau pour réparer les ponts, pas un ne survécut. « Ils restèrent tous sur les rives de la Bérésina », disent simplement deux témoins oculaires, auteurs d'un récit de ce passage à jamais célèbre. Les bois formant les tabliers des ponts, que l'on n'avait pas eu le temps d'équarrir, étaient de simples rondins sur lesquels les voitures éprouvaient des ressauts très rudes, en sorte que les chevalets fléchirent, et il fallut, à plusieurs reprises, en placer de nouveaux. Les pontonniers, grelottant de froid et mourant de faim, commençaient à faiblir.

Le général Éblé qui, pendant quatre jours et quatre nuits, ne prit pas un instant de repos, entra lui-même dans l'eau pour leur donner l'exemple. Interrompu deux fois dans la soirée et dans la nuit, le passage du matériel de l'artillerie recommença, le 27 au matin.



Le premier corps passé sur la rive droite fut le 2^e, commandé par Oudinot, et composé des divisions Legrand et Maison, des restes de la division Dombrowski et des cuirassiers Doumerc. Vinrent ensuite les débris

des 4^e, 5^e, 8^e et 1^{er} corps. Victor, avec le 9^e, restait sur la rive gauche pour contenir Wittgenstein.

La lutte avec l'ennemi commença, le 27 novembre au soir, par le désastre complet de la division Partouneaux, du corps de Victor. Laissée à Borisow pour tromper plus longtemps les Russes, cette malheureuse division fut cernée et entièrement prise ou détruite. Le 28 au matin, Oudinot attaqua les troupes de Tchitchakoff, accouru enfin vis-à-vis de Studianka ; il fut grièvement blessé, ainsi que le général Legrand, et remplacé dans son commandement par le maréchal Ney. Une magnifique charge des 4^e, 7^e et 14^e cuirassiers rompit les lignes de l'infanterie russe, que le maréchal Ney et le général Maison achevèrent de repousser.

Sur l'autre rive, le maréchal Victor, résistant héroïquement à Wittgenstein, couvrait Studianka et les ponts. Le général Fournier, avec sa brigade de cavalerie légère, multipliait les charges les plus vigoureuses et parvenait à repousser sans cesse les escadrons russes, quatre fois plus nombreux que les siens : mais ni Victor ni Fournier ne pouvaient empêcher les boulets de tomber sur les ponts, qui présentaient, en ce moment, le spectacle le plus épouvantable que l'on puisse imaginer, avec la foule compacte d'hommes désarmés, de femmes et d'enfants qui s'y pressaient, les uns à pied, les autres sur des voitures, et qui s'étouffaient, en voulant se devancer les uns les autres.

La nuit init fin à cette double bataille qui avait coûté aux Russes 14,000 hommes, et qui jeta sur les désastres de l'armée française un dernier rayon de gloire. Rien ne saurait donner une idée de l'énergique élan imprimé aux troupes du 2^e corps par le maréchal Ney, de l'héroïque persistance avec laquelle Victor se maintint en face d'un ennemi dont le nombre allait toujours croissant, et surtout du sublime dévouement d'Éblé et de ses pontonniers.

Le 28 au soir, il ne restait plus à Victor que 5,000 hommes, avec lesquels il traversa la Bérésina de 9 heures à minuit, pour aller prendre position sur la rive droite avec toute son artillerie, afin de contenir les Russes et de les empêcher de passer les ponts à la suite de son corps d'armée.

Le général Éblé, qui avait l'ordre d'incendier les ponts à 7 heures du matin, différa l'exécution de cet ordre jusqu'à 9 heures, pour donner le temps à la foule de s'écouler, et ne parvint cependant à en sauver qu'une partie ; lorsqu'enfin les torches mirent le feu aux matières incendiaires

accumulées sur le pont, plus de 10,000 individus restèrent abandonnés de l'autre côté de la Bérésina.

L'histoire de la campagne de Russie pourrait se terminer là. A partir du passage de la Bérésina, le froid ayant atteint 24 degrés Réaumur, le nombre des hommes armés diminua de jour en jour ; la fidélité au drapeau put seule en maintenir quelques-uns autour des aigles de leurs régiments. Le 4 décembre, l'arrière-garde, commandée par Ney et le général Maison, infligea une défaite sanglante à l'ennemi qui la serrait de trop près.

Le même jour, Napoléon se détermina à quitter l'armée pour rentrer à Paris, laissant à Murat, assisté de Berthier, le commandement, que ni l'un ni l'autre n'étaient capables d'exercer, dans l'état d'esprit où ils se trouvaient. Le thermomètre était descendu à 30 degrés Réaumur, lorsque la masse confuse qui représentait la grande armée arriva à Wilna, les 8 et 9 décembre. Les troupes de réserve envoyées à sa rencontre, saisies par un froid auquel elles n'étaient pas préparées, avaient presque entièrement péri. Le séjour à Wilna fut marqué par un affreux désordre ; le départ de cette ville donna lieu à un désastre aussi grand que celui de la Bérésina. Une côte rapide, couverte de verglas, présenta à la marche des voitures un obstacle presque insurmontable ; les équipages furent pris ; plus de 20,000 hommes furent faits prisonniers.

L'état-major de l'armée arriva à Kowno, où Murat déclara qu'il abandonnait à son tour l'armée pour aller retrouver son royaume. Les représentations qui lui furent adressées l'empêchèrent de s'éloigner, pour le moment. Dans une sorte de conseil tenu par les maréchaux, il fut convenu que les débris de l'armée se rallieraient sur la Vistule ; puis tous les chefs partirent pour Kœnigsberg, laissant à Ney et à Gérard la tâche difficile et glorieuse de défendre, jusqu'au dernier moment, Kowno et le passage du Niémen.

Kœnigsberg présentait alors le spectacle le plus douloureux ; plus de 10,000 individus y périrent dans les hôpitaux, et parmi eux deux nobles victimes, le général Lariboisière, premier inspecteur général de l'artillerie, expirant sous le poids des fatigues, et le vieil Éblé, qui, nommé à sa place, avait survécu dix jours, et qui fut enlevé par la maladie mortelle qu'il avait contractée au milieu des glaçons de la Bérésina. Quant au bilan de la campagne de Russie, il se résume dans ces simples chiffres : 300,000 hommes environ de la grande armée périrent de l'autre côté du Niémen ; plus de 100,000 restèrent prisonniers des Russes.





CHAPITRE XVII

LUTZEN, DRESDE ET LEIPZIG

Quelles qu'aient pu être les pensées de l'empereur, pendant les derniers jours de la retraite de Russie, ses illusions, en supposant qu'il les eût perdues un instant, lui revinrent promptement, à sa rentrée dans Paris. Cependant les choses avaient grandement empiré depuis son départ de Smorgoni, et tout espoir d'un retour de fortune, possible s'il fût resté présent à l'armée, avait été détruit par son absence.

Nous avons vu où en étaient réduits les débris de la grande armée, y compris le corps de Victor et la division Loison, venue au-devant d'elle jusqu'à Wilna. Restaient la gauche sous Macdonald et la droite sous Schwarzenberg et Reynier. Macdonald se retirait lentement, lorsque le général York, commandant en second du corps prussien, conclut avec les Russes une convention demeurée célèbre, et qui n'était autre chose qu'une défection, anoblée par le patriotisme, hâtons-nous de le reconnaître. Réduit à la seule division Grandjean, Macdonald se retira sur Tilsitt. A gauche, les Autrichiens et les Saxons immobilisés, malgré le bon vouloir de Reynier, par la circonspection plus que suspecte de Schwarzenberg, battaient en retraite sur Varsovie, sans rien faire pour arrêter la marche des Russes, avec lesquels les Autrichiens se préparaient même à traiter. La position n'était plus tenable à Königsberg, au milieu de l'excitation produite par la

défection d'York. La division Heudelet, du corps d'Augereau, venue de Berlin et placée sous les ordres de Ney, couvrit la retraite sur la Vistule. Bientôt Murat, craignant d'être débordé, recula jusqu'à Posen ; c'est là que, malgré toutes les prières de Berthier, il abandonna définitivement l'armée, dont il laissa le commandement au prince Eugène ; celui-ci rétrograda jusqu'à la ligne de l'Oder, et ne croyant même pas pouvoir tenir sur cette ligne, malgré le secours de la division Lagrange, du corps d'Augereau, il battit définitivement en retraite. Ralliant à Berlin, qui se trouva ainsi délivré de la présence des Français, le corps de Grenier, venu d'Italie au commencement de la campagne de 1812, il prit position sur la ligne de l'Elbe : il y trouva, à Magdebourg, le corps d'observation de l'Elbe formé, sous les ordres du général de Lauriston, avec une partie des éléments que l'empereur rassemblait, depuis son retour à Paris. Un des motifs qui avaient décidé le prince Eugène était la défection de l'Autriche, qui venait de prendre l'attitude de la neutralité. Le prince de Schwarzenberg avait conclu une convention avec les Russes. Reynier, abandonné à ses propres forces, c'est-à-dire aux Saxons et à la division Durutte, avait soutenu à Kaliesh, le 13 février, un combat assez vif, après lequel il s'était vu forcé de reculer jusqu'à Glogau.

Toutefois, la cause déterminante de la retraite du prince Eugène fut la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de maintenir ses communications en arrière, faute de cavalerie. Cette difficulté était singulièrement augmentée par l'enthousiasme qui s'était déclaré dans toute l'Allemagne, à la nouvelle des désastres de l'armée française et de la défection d'York. En attendant la déclaration de guerre, des bandes de partisans s'étaient formées de toutes parts ; et si les Prussiens se sont montrés cruels à l'égard de nos francs-tireurs de 1870, c'est qu'ils savaient, par expérience, jusqu'à quel point des partisans commandés par des chefs énergiques peuvent contribuer à la défense d'un pays décidé à subir tous les sacrifices, pour ne pas devenir la proie de l'étranger.

Les Cosaques, qui s'étaient répandus comme une nuée en avant de l'armée russe, poussaient leurs incursions jusqu'à l'Elbe ; les bandes de Czernischeff et du colonel Tattenhern, partisan prussien, excitèrent le soulèvement de Hambourg et des provinces hanséatiques. Le général Carra-Saint-Cyr fut obligé d'évacuer Hambourg ; le général Morand (non pas celui qui s'était illustré à la tête d'une division du 3^e corps, mais un vieux général, son homonyme, qui avait commandé en Corse) marcha sur

Lunebourg pour en chasser les Cosaques ; entouré par trois bandes de partisans, il fut tué après une résistance opiniâtre, et la troupe qu'il commandait fut réduite à capituler.

L'armée russe s'était portée en avant. L'empereur Alexandre eut à Breslau une entrevue avec le roi de Prusse. Déjà un traité d'alliance offensive et défensive avait été conclu entre les deux monarques, mais ce traité ne fut dénoncé au Gouvernement français que le 17 mars. La guerre était, dès lors, déclarée, et l'armée prussienne vint renforcer l'armée russe de 95,000 hommes ; ce qui portait à 250,000 l'effectif des troupes qu'avait à combattre le prince Eugène ; n'en ayant lui-même que 52,000 à leur opposer, il lui était impossible, avec si peu de monde, de défendre tout le cours de l'Elbe, de Dresde à Magdebourg.

Davout fit sauter, le 19 mars, deux arches du pont de Dresde, à l'approche de l'avant-garde russe et se replia sur Leipzig ; le 7^e corps se retira derrière la Saale, et le prince Eugène établit son quartier général à Magdebourg, qu'il prit comme pivot de ses mouvements. Outre l'armée active, les Français avaient encore en Allemagne et en Pologne les garnisons de Dantzig, Magdebourg, Wittenberg, Stettin, Custrin, Glogau, Modlin et Varsovie. Les places de Spandau, Thorn et Czentoschau avaient déjà capitulé.

L'armée du prince Eugène, ou armée de l'Elbe, réorganisée, comprit le 1^{er} et le 2^e corps, sous les ordres des maréchaux Davout et Victor, l'ancien corps d'observation de l'Elbe, commandé par Lauriston, et devenu 5^e corps, le 7^e corps, toujours commandé par Reynier, et composé des Saxons avec la division française Durutte, enfin le 11^e corps, récemment créé sous le commandement de Macdonald.

Une seconde armée, qui prit provisoirement le nom d'armée du Mein, et dont le chef n'était pas encore désigné, fut composée des 3^e, 4^e, 6^e et 12^e corps de formation récente, commandés par Ney, Bertrand, Marmont et Oudinot. Les numéros 8 et 9 étaient réservés aux Polonais et aux Bavares. Deux corps de cavalerie furent créés sous les ordres des généraux Latour-Maubourg et Sébastiani ; mais à part quelques escadrons, ils n'existaient en réalité que sur le papier.

Les ressources employées pour la formation de cette nouvelle grande armée consistaient :

1° Dans les anciennes cohortes de la garde nationale, créées en 1812 avec des hommes de la réserve, et réunies, quatre par quatre, en 22 régiments de ligne, numérotés de 135 à 156 ;

2° Dans l'appel d'hommes appartenant aux classes d'où sortaient déjà les cohortes ;

3° Dans l'appel de conscrits des classes de 1813 et de 1814.

Le tout formait un total de 660,000 hommes n'ayant jamais fait la guerre, et dont 78,000 seulement (ceux des cohortes) avaient reçu un commencement d'instruction militaire. A cela venaient s'ajouter 5,000 soldats de la garde de Paris et des départements, ayant fait la guerre, et 8,000 canonniers de la marine, vigoureux, mais n'ayant aucune expérience des manœuvres de l'infanterie.

Le plus difficile fut de trouver des cadres pour ces jeunes soldats. On prit d'abord ceux qui étaient revenus de Russie ; car dans beaucoup de régiments dont les soldats avaient presque tous péri, une partie des cadres avait résisté ; puis on en fit revenir un grand nombre d'Espagne ; mais l'ensemble n'en resta pas moins défectueux sous le rapport de la qualité, comme sous celui de la quantité. L'artillerie fut assez facilement reconstituée ; quant à la cavalerie, son organisation n'était encore qu'à l'état d'ébauche.

Napoléon prit en personne le commandement de l'armée du Mein, et, précédé par le maréchal Ney, il marcha sur la Saale. L'armée ennemie, qui venait au devant de lui, comptait environ 110,000 combattants. Le commandement nominal, depuis la mort de Kutusof, survenue à la fin d'avril, appartenait à Wittgenstein ; en réalité, personne ne commandait.

Le premier choc eut lieu le 29 avril, à Weissenfels, où le maréchal Ney, après avoir traversé la Saale, se heurta à l'avant-garde russe, composée d'une division d'infanterie et de 8,000 hommes de cavalerie. Nos jeunes conscrits, remplis d'enthousiasme, formés en carrés par le maréchal Ney et le général Souham, un vieux divisionnaire des premières années de la Révolution, résistèrent vaillamment à toutes les attaques de la cavalerie, et, marchant ensuite en colonnes profondes, repoussèrent les Russes de Weissenfels. L'avant-garde de Ney fit alors sa jonction avec celle de Macdonald. Les deux armées de l'Elbe et du Mein se fondirent en une seule : la grande armée de 1813. Le surlendemain, 1^{er} mai, eut lieu un nouveau combat, où les conscrits firent preuve du même entrain. Le

maréchal Bessières, un des plus fidèles lieutenants et des amis les plus dévoués de Napoléon, fut enlevé par un boulet.

Les combats du 29 avril et du 1^{er} mai, exaltés peut-être plus qu'ils ne le méritaient, eurent au moins pour résultat de préparer les jeunes soldats du 3^e corps à la bataille de Lutzen, dans laquelle ils supportèrent à eux seuls presque tout le poids de la lutte. Ce fut là une vraie bataille d'infanterie, consistant surtout en attaques et en défenses de villages.

Napoléon, dans l'intention de tourner l'armée ennemie, marchait sur Leipzig, accompagné du maréchal Ney, lorsque tout à coup les alliés, dont il ignorait les mouvements, faute d'avoir de la cavalerie, tombèrent à l'improviste sur le corps de Ney, qu'ils faillirent écraser. La division Souham, qui se trouvait en tête, fut repoussée au delà du village de Gross-Gorschen, d'où elle se retira en faisant bonne contenance. La division Girard, qui se trouvait à sa droite, fut surprise et commençait à se replier en désordre, lorsque le maréchal Marmont, arrivant sur le champ de bataille avec les divisions Bonnet et Compans, arrêta l'ennemi. La division Girard se joignit alors à celle de Souham.

Napoléon et le maréchal Ney étaient accourus au galop, dès les premiers coups de canon. L'empereur prescrivit au prince Eugène de se rabattre, avec le corps de Macdonald, sur la gauche de Ney, et au général Bertrand de venir se placer à la droite du maréchal Marmont, afin de prendre à revers la gauche de la ligne ennemie. Dès lors, la bataille fut nettement dessinée. Il s'agissait, pour les alliés, de couper en deux l'armée française, en écrasant le corps de Ney, dont le rôle devait être de tenir bon jusqu'à l'entrée en ligne des autres corps d'armée, à sa droite et à sa gauche.

Ney avait sous ses ordres cinq divisions d'infanterie, celles de Souham, Girard, Brenier, Marchand et Ricard ; le terrain sur lequel il combattait était couvert par cinq villages : en première ligne, Gross-Gorschen, d'où Souham venait d'être expulsé ; en seconde ligne, Klein-Gorschen et Rahna ; en troisième ligne, Kaya, et sur le même front que Kaya, mais un peu à droite, Starsiedel, où se trouvaient les divisions de Marmont.

Après s'être maintenues énergiquement sur la ligne de Klein-Gorschen à Rahna, les divisions Girard et Souham finirent par en être expulsées ; c'était le moment où Ney arrivait sur le champ de bataille. Se mettant à la tête des divisions Brenier et Marchand, il reprit bientôt possession du terrain abandonné.

Blücher, réunissant les réserves prussiennes, se précipita sur les divisions de Ney et les repoussa encore une fois ; il parvint même à les rejeter au delà de Kaya. Marmont continua à tenir bon en avant de Starsiedel. Napoléon fit alors avancer la 5^e division de Ney, celle du général Ricard, sous les ordres du comte Lobau : lui-même, s'exposant aux balles plus qu'il ne le fit dans aucune circonstance de sa vie, se mit en tête de ces jeunes troupes, les enflamma par ses paroles, et les lança sur le village de Kaya, où elles pénétrèrent, la baïonnette baissée, avec un enthousiasme indescriptible. Déjà Macdonald poussait devant lui la droite des ennemis, et la division Morand apparaissait sur les derrières de l'autre aile ; Blücher, dont l'énergie ne se laissait pas décourager, et Wittgenstein lui-même, se mirent à la tête de leurs réserves, et rentrèrent encore une fois dans Kaya.



L'empereur se décida alors à tenter un effort suprême. Par son ordre, Drouot réunit en avant de Starsiedel 80 pièces de l'artillerie de la garde, qui écrasèrent sous un feu épouvantable les masses de l'infanterie ennemie ; puis, réunissant douze bataillons de la jeune garde, il les lança sur Kaya. Cette fois, le choc fut irrésistible, et, pour la dernière fois, les alliés furent expulsés de ce village, clef du champ de bataille. L'empereur arrêta ses troupes en avant de Kaya, se contentant d'accabler l'ennemi sous le feu continu de la batterie de Drouot.

Tout espoir de percer le centre de l'armée française était perdu pour les alliés. Voyant les ailes de cette armée prêtes à se refermer sur eux, comme les deux branches d'un étau, ils se décidèrent à la retraite. Blücher ne pouvait s'y résigner. Il était 8 heures du soir ; réunissant toute la cavalerie, il se précipita comme un furieux sur les troupes du maréchal Marmont, qui, croyant la lutte terminée, ne gardaient même plus leurs rangs. Il y eut un instant de désordre, mais tout fut bientôt réparé ; les divisions Bonnet et Compans reformèrent leurs carrés, et Blücher s'éloigna, la rage dans le cœur, pour ne plus revenir.

La bataille était gagnée ; l'effet moral en fut immense. On croyait l'armée française anéantie par la guerre de Russie. Nos jeunes soldats montrèrent que sous des chefs tels que Ney, Lobau, Souham, Brenier, Compans, Bonnet, Marmont, ils étaient capables des plus héroïques efforts. Mais la victoire avait été chèrement achetée ; le corps du maréchal Ney perdit à lui seul 16,000 hommes, sur un effectif de 40,000 ; la perte totale de l'armée française fut évaluée à 25,000 hommes ; les alliés en perdirent encore davantage, principalement du fait de l'artillerie et par le feu de la grande batterie de la garde impériale.

Le Gouvernement prussien fit chanter un Te Deum pour sa prétendue victoire de Lutzen, qui n'empêcha pas l'armée alliée de se retirer le plus vite et le plus loin possible. Napoléon la poursuivit dans la direction de Dresde, tout en laissant en arrière le maréchal Ney avec son corps d'armée, ceux de Reynier et de Victor, ainsi que la cavalerie de Sébastiani, pour marcher au besoin sur Berlin. Après plusieurs rencontres d'arrière-garde avec le général Miloradovitch, l'armée arriva, le 8 mai, en présence de Dresde, où les Russes venaient de brûler tous les ponts de charpente construits pour remplacer celui que Davout avait fait sauter. L'empereur choisit, pour point de passage, Priestlitz, un peu au-dessous de Dresde ; s'y portant rapidement le 9, dès la pointe du jour, il fit établir lui-même une grande batterie de 80 pièces, afin de balayer la rive droite de l'Elbe, et passer dans des barques, sur cette rive, 300 voltigeurs, qui chassèrent les tirailleurs russes ; ces voltigeurs furent bientôt rejoints et renforcés par d'autres, qui passèrent ainsi successivement. L'ennemi amena 50 pièces pour répondre à l'artillerie française, et une violente canonnade s'engagea d'une rive à l'autre. C'est en cette circonstance qu'un éclat de bois, détaché par le choc d'un boulet d'un magasin de planches qui se trouvait près de là, vint frapper Napoléon à la tête, sans lui faire grand mal. Quelques Italiens

qui se trouvaient là, reculèrent, par un mouvement instinctif. « Non fa male, » leur dit l'empereur, en les qualifiant d'un mot énergique et familier. Ils éclatèrent de rire et restèrent gaiement sous la grêle de projectiles qui tombaient autour d'eux. Vaincus dans ce duel d'artillerie, les Russes se retirèrent ; ils évacuèrent également la ville basse de Dresde, située sur la rive droite, ce qui permit de réparer les arches brisées du pont ; en même temps, Lauriston forçait le passage du fleuve à Meissen. L'Elbe fut donc franchi sur trois points, et le roi de Saxe fit son entrée dans sa ville capitale, reconquise pour lui par Napoléon.

Macdonald, lancé à la poursuite des coalisés, atteignit leur arrière-garde à Bischofswerda, où, quoiqu'il eût affaire à des forces doubles des siennes, comprenant 10,000 hommes de cavalerie et 60 bouches à feu, il battit complètement l'ennemi et le délogea de toutes ses positions.

L'Autriche, abandonnant la cause de Napoléon, avait pris le rôle de médiatrice, en attendant le moment de se réunir aux coalisés ; ceux-ci, comptant bien voir l'armée autrichienne se joindre à eux dans un avenir très prochain, choisirent, pour faciliter cette jonction, le cas échéant, la position de Bautzen, très voisine des frontières de la Bohême. Napoléon, n'acceptant pas la médiation de l'Autriche, se dirigea sur Bautzen, afin d'y livrer une bataille décisive, et rappela à lui les corps détachés sous les ordres de Ney, auxquels il destinait un rôle particulier.

La position de Bautzen présentait deux lignes de défense : la première bordant la Sprée, la seconde formée par les hautes montagnes situées plus en arrière. De là une double bataille, celle qui porte particulièrement le nom de Bautzen, qui fut livrée le 20 mai, et celle de Würschen, qui eut lieu le 21. Elles eurent pour prélude le combat de Kœnigswartha, dans lequel la division italienne Peyri, du corps de Bertrand, assaillie à l'improviste par Barclay de Tolly et enveloppée de toutes parts, fut dégagée par la cavalerie de Kellermann, après avoir perdu 2,000 hommes et 3 canons, aventure compensée par le combat de Weissig, où le corps prussien de York fut battu par une-division de Lauriston.

Oudinot occupait la droite, Macdonald et Marmont le centre, Bertrand la gauche ; Ney se trouvait encore avec son corps et ceux de Lauriston et de Reynier à Klix, à quatre lieues de Bautzen. Toute la matinée fut employée à préparer le passage de la Sprée. La bataille commença à midi. Oudinot franchit la Sprée sur des ponts de chevalets, et, après un combat assez violent livré aux troupes de Miloradovitch, parvint au pied des hauteurs.

Macdonald traversa la Sprée sur le pont de pierre de Bautzen, qui n'était pas détruit, et cerna la ville, tandis que Marmont, parvenu jusqu'au pied de la deuxième position, résistait à toutes les attaques de la cavalerie de Blücher, et envoyait en arrière de lui la division Compans s'emparer par escalade de Bautzen, où les troupes de Macdonald firent leur entrée. A gauche, le général Bertrand s'était également assuré un débouché au delà de la Sprée. La première ligne des positions de l'ennemi était enlevée sur tous les points.

Le lendemain 21, le sort de la bataille fut, pour ainsi dire, entre les mains du maréchal Ney qui avec 80,000 hommes des 3^e, 5^e et 7^e corps, devait se prolonger en arrière de la droite des coalisés, afin de cerner complètement le corps de Blücher. A droite, Oudinot et Macdonald entamèrent l'action de manière à faire croire à l'ennemi que l'effort principal se porterait de ce côté ; au centre Marmont, à gauche Bertrand, mis pour ce jour-là sous les ordres supérieurs du maréchal Soult, attendaient le signal qui devait leur être donné par Napoléon, attendant lui-même le moment où le canon du maréchal Ney se ferait entendre sur les derrières de l'ennemi. Ney, au dire de Jomini qui était alors son chef d'état-major, ne comprit pas bien l'ordre qui lui était donné par Napoléon, et dont l'exécution aurait amené les résultats les plus décisifs. il ne se laissa arrêter ni par la vive résistance du corps de Barclay de Tolly, qu'il trouva sur son chemin, ni par les troupes que Blücher envoya au secours du général russe ; mais quand il entendit le canon presque sur ses derrières, et qu'il aperçut en avant de lui et à droite les réserves de l'armée alliée, au lieu de continuer à marcher dans la direction du clocher de Hochkirch, qui lui avait été formellement indiquée, il se jeta à droite. Aux observations que lui adressa Jomini, il répondit qu'il n'avait pas l'habitude de tourner le dos au feu.

Cependant, aussitôt que le bruit du canon de Ney s'était fait entendre, Marmont, qui avait réuni à son artillerie celle de la garde, commença une canonnade d'une violence inouïe, tirant non seulement sur les positions qui se trouvaient en face de lui, mais encore sur les troupes de Blücher, qu'il prenait d'écharpe. En même temps, le maréchal Soult se portait en avant et s'emparait des retranchements de Kretwitz. Blücher commençait à battre en retraite ; le 4^e corps, qui le poursuivait, se trouva pris en flanc par le centre de l'armée alliée. Alors Napoléon marcha lui-même avec la jeune garde, la cavalerie de Latour-Maubourg et 120 bouches à feu ; Ney occupa le terrain abandonné par Blücher ; Marmont, pénétrant dans les retranchements,

pivota sur sa droite et commença à prendre à dos l'aile gauche des Russes ; Macdonald et Oudinot reprirent l'offensive. Les alliés battirent en retraite sur toute la ligne.

Sans avoir toute la portée que lui aurait assurée l'exécution complète du plan de Napoléon, la victoire de Bautzen força les alliés à abandonner la frontière de Bohême ; elle coûta à l'armée française 12,000 hommes environ. Les Russes et les Prussiens en perdirent 18,000.

Le lendemain de la bataille, l'empereur, laissant derrière lui le corps d'Oudinot, qui avait plus souffert que les autres, suivit l'ennemi dans la direction de Breslau. Ce jour même eut lieu, à Reichenbach, un combat d'arrière-garde, à propos duquel on fit sonner bien haut la conduite de la cavalerie. La vérité est qu'il n'y eut guère d'engagés que les lanciers rouges de la garde, qui se conduisirent admirablement, sous les ordres du général Édouard Colbert, et la cavalerie légère saxonne, à la tête de laquelle fut tué le général Bruyère. L'infanterie et l'artillerie du 7^e corps contribuèrent fortement au succès. Le soir de ce combat, un boulet venant tomber au milieu de l'état-major impérial, tua raide le général Kirgener, commandant le génie de la garde, et blessa à mort le grand maréchal du palais Duroc, dont la perte fut un malheur pour Napoléon, privé désormais de ses sages conseils et de son dévouement à toute épreuve.

La cavalerie était loin encore d'avoir atteint le degré de perfection qui lui était attribué dans les bulletins, et les commandants de corps d'armée, ainsi que le général Latour-Maubourg, se plaignaient de son inexpérience. Les cuirassiers seuls soutenaient leur vieille réputation. Le défaut de cavalerie et la manière de servir de celle qui existait causèrent, le 26 mai, la surprise de Haynau, dans laquelle la division Maison, qui marchait en tête du 5^e corps, perdit plus de 2,000 hommes et 5 pièces de canon. Deux jours après, le général Sébastiani, avec son corps de cavalerie, prenait la revanche de cette affaire, à Sprottau, où il enlevait à un convoi ennemi 22 canons, 80 caissons et 500 hommes. Le maréchal Oudinot, envoyé à la poursuite du corps de Bulow, sur la route de Berlin, soutenait à Luckau un brillant combat d'avant-garde.

Cependant, des négociations entamées par l'Autriche faillirent amener la paix générale. Napoléon refusa d'adhérer aux conditions, très belles cependant, qui lui étaient offertes ; mais au lieu de continuer la guerre, il accepta l'armistice de Pleswitz, qui fut signé le 4 juin, donnant ainsi à l'Autriche le temps de se préparer à entrer en ligne pour se joindre à ses

ennemis. On attribua le refus de l'empereur de faire la paix à son désir bien arrêté de conserver Hambourg, où le maréchal Davout venait précisément de rentrer avec le 1^{er} corps d'armée, commandé, sous ses ordres supérieurs, par le général Vandamme.

Quoi qu'il en soit de l'armistice de Pleswitz, au point de vue de la politique ; et de la triple faute que commit Napoléon en n'acceptant pas la paix après Bautzen, en consentant à une suspension d'hostilités qui devait profiter à ses ennemis plus qu'à lui, et en refusant de nouveau la paix, lorsque l'Autriche était prête à entrer en ligne, il mit du moins les deux mois et demi de cette trêve à profit, en réorganisant et renforçant son armée.

Le 1^{er} corps, porté à quatre divisions d'infanterie, fut donné à Vandamme, le maréchal Davout devant rester à Hambourg, où un treizième corps fut créé pour assurer, sous ses ordres, la défense de cette place importante. Un quatorzième corps fut également formé à Dresde, et le commandement en fut confié au maréchal Gouvion-Saint-Cyr.



Les Polonais ayant rejoint l'armée à Zittau, formèrent le 8^e corps, sous les ordres de Poniatowski. Un corps de réserve fut constitué à Würzburg ; il devait comprendre deux divisions bavaoises et deux divisions françaises ; mais la Bavière méditait déjà sa défection, et les deux divisions bavaoises ne rejoignirent jamais. Le corps de réserve prit le n° 9 et fut commandé par Augereau.

La cavalerie, dont l'organisation avait demandé plus de temps et avait été l'objet de soins tout particuliers, comprenait 24,000 chevaux ; elle fut répartie entre quatre grands corps de réserve (le 4^e, Polonais) commandés par les généraux Latour-Maubourg, Sébastiani, Arrighi et Kellermann. Un 5^e corps fut formé plus tard avec la cavalerie venant d'Espagne, et placé sous les ordres de Pajol.

En somme, la grande armée, au moment où les hostilités allaient recommencer, présentait un effectif de 425,000 combattants, appuyés par plus de 1,100 bouches à feu. Les coalisés, en y comprenant l'Autriche et la Suède, qui allaient se prononcer, avaient 1,300 canons pour 500,000 combattants.

Le prince de Schwarzenberg avait été nommé généralissime de la coalition, mais il commandait plus particulièrement la masse principale de l'armée, composée de 120,000 Autrichiens, 70,000 Russes et 60,000 Prussiens, au total 250,000 hommes, réunis en Bohême, sur la frontière de Saxe. Blücher commandait l'armée de Silésie, forte de 100,000 combattants russes et prussiens. Enfin, l'armée du Nord, réunie autour de Berlin, comprenait 150,000 hommes, Suédois, Allemands, Russes, Prussiens, etc. Cette armée était commandée par l'ex-maréchal Bernadotte qui, en devenant prince royal de Suède, avait abjuré tous ses sentiments de Français, où plutôt n'en avait conservé qu'un seul, la haine de Napoléon.

La répartition des forces de la coalition dicta celle des corps d'armée de Napoléon. A l'armée du Nord, il opposa les 4^e, 7^e et 12^e corps, avec la cavalerie d'Arrighi, sous le commandement supérieur du maréchal Oudinot. En face de l'armée de Silésie, Ney dut commander les 3^e, 5^e, 6^e et 11^e corps, avec la cavalerie de Sébastiani. Enfin, autour de Dresde, à des distances plus ou moins grandes, se trouvaient, sous la main directe de Napoléon, les 1^{er}, 2^e, 8^e et 14^e corps, toute la garde impériale, portée à 50,000 hommes, la cavalerie de Latour-Maubourg et de Kellermann.

Plusieurs des lieutenants de Napoléon, et notamment le maréchal Marmont, cherchèrent vainement à lui démontrer les inconvénients de cette dispersion de ses forces, qui contre-balançait tous les avantages de sa position centrale. Dans une lettre, qui peut être citée comme un modèle de bon sens et de sagacité militaire, Marmont insista sur les dangers d'une marche prématurée dans la direction de Berlin, et prédit à Napoléon ce qui devait prochainement et infailliblement arriver, c'est-à-dire une grande

victoire remportée par lui et deux sanglantes défaites subies par ses lieutenants. Napoléon n'en persista pas moins dans son plan, dont les défauts furent encore aggravés par les choix qu'il fit, alors qu'il avait sous la main les maréchaux Gouvion-Saint-Cyr et Davout, les deux hommes de son armée les mieux faits, le premier pour soutenir une guerre défensive en Silésie, le second pour se maintenir avec prudence et fermeté au milieu des rassemblements du Nord. Il préféra donner le commandement des armées destinées à opérer isolément aux maréchaux Macdonald et Oudinot, celui-ci remplacé plus tard par Ney, remarquables, il est vrai, par leur énergie et leur bravoure, mais complètement dépourvus des qualités que doit déployer un général en chef.

Les alliés, de leur côté, avaient adopté, comme règle générale de leurs mouvements, l'idée d'attaquer les troupes françaises sur tous les points où Napoléon ne serait pas en personne, et d'éviter, s'il était possible, tout engagement décisif avec lui. Cette idée leur avait été suggérée par le général Jomini, ancien chef d'état-major du maréchal Ney, qui, pendant l'armistice, et sous le coup d'un traitement injuste de la part du major général Berthier, était passé au service de la Russie. Hâtons-nous d'ajouter que Jomini n'était pas Français, mais Suisse. Malheureusement, un autre général, et celui-là un Français des plus illustres, Moreau, abandonnant l'Amérique, où il vivait dans l'exil depuis 1804, était venu aussi au quartier général de l'empereur Alexandre, mettre au service des ennemis de son pays ses grands talents militaires.

Les négociations pour la paix avaient échoué. Les hostilités auraient dû recommencer le 17 août ; mais, dès le 15, Blücher, excité par son patriotisme ardent et par sa haine furieuse de la France et de Napoléon, envahit le pays neutre, franchit la ligne de démarcation, et tomba sur les quatre corps du maréchal Ney, qui ne s'attendaient pas à une attaque aussi prompte. Ils se replièrent en bon ordre sur Lowenberg et Buntzlau, après avoir soutenu plusieurs combats. Napoléon était immédiatement accouru avec une partie de la garde impériale et la cavalerie de Latour-Maubourg ; il attaqua vivement Blücher qui, dans les journées des 21, 22 et 23, fut rejeté sur Jaüer, après avoir perdu plus de 8,000 hommes.

Napoléon avait cependant quitté, le 22 au soir, les troupes de Silésie, en apprenant que la grande armée des coalisés avait débouché des montagnes de Bohême, et marchait sur Dresde ; il était suivi non seulement de la garde et de la cavalerie de Latour-Maubourg, mais aussi du corps de Marmont. Il

emmenait, en outre, le maréchal Ney, qui laissa le commandement de son corps au général Souham, et celui de l'armée de Silésie au maréchal Macdonald.

La première intention de Napoléon avait été de se reposer sur le maréchal Gouvion-Saint-Cyr du soin de défendre Dresde, avec ses trois divisions d'infanterie et ses deux divisions de cavalerie, tandis que lui-même, réunissant à la garde les corps de Vandamme, de Victor, de Marmont et la cavalerie, tomberait sur les derrières de la grande armée coalisée ; mais les craintes étaient si grandes dans la population de Dresde, à la cour du roi de Saxe, dans l'état-major même de Gouvion-Saint-Cyr, que l'empereur se décida à marcher directement au secours de celui-ci, en se contentant de laisser Vandamme avec 40,000 hommes sur la ligne de retraite de l'ennemi.

Napoléon, en arrivant à Dresde, trouva Saint-Cyr qui se préparait à résister vigoureusement aux 200,000 coalisés descendant des montagnes de Bohême. Il n'avait avec lui que les cuirassiers et la vieille garde ; mais la jeune garde le suivait de près. Sans rien changer aux dispositions de Saint-Cyr, il plaça la garde aux barrières de la ville et fit déployer les cuirassiers dans la plaine.

La bataille commença le 26 août, à 4 heures de l'après-midi. Les troupes françaises étaient si peu nombreuses, qu'elles faillirent un instant être écrasées sous la masse de leurs ennemis. Il fallut faire donner la vieille garde ; pour chasser l'infanterie russe des faubourgs de Pirna et de Freyberg. Les quatre divisions de la jeune garde étant alors arrivées, le maréchal Ney, avec deux de ces divisions, le maréchal Mortier avec les deux autres, attaquèrent les deux ailes, tandis que Murât, avec la cavalerie de Latour-Maubourg, chargeait dans la plaine l'ennemi, qui fut repoussé, ayant perdu 3 ou 4,000 morts ou blessés et 2,000 prisonniers.

Le lendemain, 27, eut lieu la bataille décisive, par un temps épouvantable. Les troupes pataugeaient dans la boue, et la plupart du temps les fusils ne pouvaient faire feu. Napoléon plaça à droite le corps de Victor et la cavalerie de Latour-Maubourg, sous les ordres de Murât ; au centre, Marmont et la vieille garde, le front couvert par une formidable batterie ; à gauche, le corps de Saint-Cyr ; plus à gauche encore, le maréchal Ney avec la jeune garde et la cavalerie de Nansouty. Une violente canonnade s'engagea, et 1,200 bouches à feu firent retentir l'air de leurs détonations. Tandis qu'à gauche le maréchal Saint-Cyr soutenait un vif combat, et que Marmont se contentait, au centre, d'entretenir avec l'ennemi un duel

d'artillerie, Victor et Murât exécutèrent, sur la droite, un mouvement tournant qui fut couronné du plus grand succès. Les villages auxquels s'appuyait l'aile gauche des Autrichiens furent enlevés par les troupes de Victor. L'infanterie ennemie se retira alors sur le plateau situé en arrière, où la cavalerie de Murat, lancée avec une vigueur inouïe, la chargea à outrance, la rompit et la sabra dans tous les sens. Cette aile gauche fut littéralement anéantie. En quelques heures, Murat ramassa 12,000 prisonniers, enleva 30 bouches à feu et tua 4 ou 5,000 hommes.

A l'autre aile, le maréchal Ney faisait plier devant lui le corps russe de Wittgenstein. Au centre, les coalisés, écrasés par l'artillerie, ne tenaient plus qu'avec peine. Ils se décidèrent enfin à la retraite. La victoire était éclatante : l'ennemi avait perdu plus de 30,000 hommes (40,000, en comptant les traînards pris les jours suivants), 40 bouches à feu, 18 drapeaux. Un boulet, parti de la grande batterie du centre, avait frappé aux deux jambes le général Moreau, tandis qu'il parlait à l'empereur Alexandre. Il mourut quelques jours après. Quelle que soit la gloire qu'il ait acquise dans les guerres de la République et les services qu'il ait rendus alors à sa patrie, l'histoire ne saurait être trop sévère pour cet homme, qui vint trouver la mort dans les rangs de l'ennemi, au moment où sa patrie commençait à plier sous le poids de la mauvaise fortune.

Dès le lendemain, 28, l'empereur lança à la poursuite des vaincus Murat, Victor, Marmont et Saint-Cyr, tandis que Vandamme, à qui était annoncé l'appui de la garde impériale amenée par Napoléon lui-même, devait prévenir l'ennemi et lui barrer la route de Tœplitz. Victor et Murat firent de nombreux prisonniers. Marmont s'acquitta de sa tâche avec vigueur ; il culbuta l'ennemi dans trois rencontres successives, lui prit 3,000 hommes, plusieurs canons et 400 voitures d'artillerie. Mais Saint-Cyr marcha lentement et ne lia pas son mouvement à celui de Vandamme. Par suite de circonstances demeurées inexplicables, l'empereur et la garde rentrèrent à Dresde, sans que Vandamme fût averti.

Obéissant à son caractère ardent, surexcité par la perspective du bâton de maréchal qu'on lui avait fait entrevoir, Vandamme, qui avait culbuté et mis en déroute, le 28 au soir, un corps de plusieurs milliers de combattants, eut affaire, le 29, à plus de 60,000 hommes. Certain d'être soutenu, il n'hésita pas cependant à les attaquer, et, dans la soirée du 29, sa position était encore bonne ; mais dans la journée du 30, tout changea. Avec plus de calme et de patience, Vandamme aurait pu tenir bon à Culm ; il voulut attaquer de

nouveau, malgré les conseils du général Haxo, envoyé auprès de lui par l'empereur pour lui servir de mentor. Accueilli cependant par des forces trop supérieures, il battait en retraite lorsqu'il se heurta au corps prussien de Kleist qui, cerné lui-même par l'armée française, cherchait à s'échapper à tout prix. Si le maréchal Saint-Cyr, qui s'était arrêté mal à propos à Maxen, où le maréchal Mortier qui, envoyé par Napoléon avec la jeune garde, tâtonnait et hésitait, fût tombé alors sur les derrières du corps de Kleist, ce corps était perdu. Mais aucun d'eux ne parut.



Vandamme ne perdit pas la tête et, déployant la plus grande énergie, il chercha à se frayer un passage, en écrasant le corps qui lui barrait la retraite ; serré de près par ceux qu'il avait combattus la veille et le matin, il fut fait prisonnier avec le général Haxo et 8,000 hommes ; le 1^{er} corps avait perdu, en outre, 5 à 6,000 morts ou blessés. A peine, le soir, put-on réunir 5

à 6,000 hommes. Le général comte Lobau fut chargé de réorganiser ce malheureux corps.

En Silésie et sur la route de Berlin, les tristes prédictions de Marmont s'étaient réalisées. Conformément aux instructions de l'empereur, Macdonald s'était mis en marche, le 25 août, pour pousser Blücher au delà de Jaüer. De son côté, Blücher avait résolu d'attaquer le 3^e corps, qui se trouvait un peu en flèche. Il résulta, de ce double mouvement, une bataille assez confuse ; les 5^e et 11^e corps (ce dernier commandé par le général Girard) se trouvèrent engagés, avant d'avoir été rejoints par le 3^e corps et par la cavalerie de Sébastiani qui, arrêtée dans sa marche par la foule des équipages, arriva lentement et par petits détachements sur le terrain du combat ; les amorces, détrempées par la pluie, ne prenaient pas feu, et l'infanterie, dont les fusils restaient ainsi inutiles, se trouvait exposée sans armes à la puissante cavalerie des alliés ; elle fut obligée de battre en retraite et arrêtée, au passage de plusieurs ruisseaux, par les eaux débordées. Pressé par un ennemi trois fois plus nombreux que son corps d'armée, Lauriston ne put continuer sa retraite qu'en sacrifiant 18 pièces de canon, que le mauvais état des chemins l'empêcha d'emmener. Pour comble de malheur, la division Puthod, détachée de l'autre côté du Bober pour tourner l'ennemi, fut cernée, chargée par la cavalerie, rompue et complètement prise.

Cet ensemble de combats, qui durèrent du 26 au 30 août, et qui sont connus sous le nom de bataille de la Katzbach, coûta à l'armée de Macdonald près de 20,000 hommes, dont 3,000 seulement tués ou blessés, et 100 canons. Le 5 septembre, l'empereur, appelé à grands cris par ses lieutenants, arrivait à Görlitz avec la garde et le corps de Marmont ; mais, suivant le plan convenu, Blücher se déroba et se-mit à l'abri de ses coups.

Une des principales causes de la défaite de Macdonald avait été l'absence d'unité dans les mouvements des différents corps d'armée et le défaut de fermeté du commandement. La grande armée en était arrivée à ce point, que Napoléon seul pouvait compter sur l'obéissance absolue des principaux chefs. Oudinot ne commandait donc qu'à moitié l'armée chargée de marcher sur Berlin ; il fut battu à Gross-Beeren le 23 août. Le corps de Reynier, composé, comme nous l'avons vu, des Saxons et de la division française Durutte, supporta presque tout le poids du combat, et fut écrasé par l'artillerie prussienne et suédoise. Cette bataille ne coûta guère que 2,000 hommes à l'armée d'Oudinot, mais elle entraîna la désertion en

masse des Saxons. La division Girard, sortie de Magdebourg pour aller au-devant d'Oudinot, fut assaillie par des forces supérieures et rentra dans la place après avoir perdu un millier d'hommes. Enfin le maréchal Davout, parti de Hambourg avec 30,000 hommes pour prendre part au mouvement contre Berlin, fut obligé d'abandonner la partie. L'opération était donc manquée, et l'effet de la victoire de Dresde contre-balancé par les trois défaites de Culm, de la Katzbach et de Gross-Beeren.

Napoléon remplaça Oudinot par le maréchal Ney à la tête de l'armée du Nord ; mais ce maréchal, qui s'était montré vis-à-vis de Masséna un lieutenant si indocile pendant la campagne de Portugal, ne sut que se plaindre, à son tour, de la désobéissance d'Oudinot et de Reynier. Il avait l'ordre de se porter en avant ; il s'empressa de l'exécuter et commença son mouvement le 5. Le premier jour tout se passa bien, quoiqu'il fallût, pour se rendre à Baruth, point indiqué par l'empereur, exécuter une marche de flanc. Le lendemain 6, le général Bertrand, qui tenait la tête avec le 4^e corps, fut assailli au passage de Dennewilz par le corps de Tauenzien, auquel il opposa la plus vive résistance. Le général Morand, avec sa division, fit des prodiges de valeur. Ney, lui-même, oublia son rôle de général en chef pour combattre en soldat à la tête de deux bataillons ; mais toute l'armée ennemie tomba sur le 4^e corps, que les corps de Reynier et d'Oudinot, laissés par Ney trop en arrière de celui de Bertrand, ne purent soutenir. Une fausse manœuvre, ordonnée par le maréchal Ney, laissa sans appui les troupes, qui se débandèrent et se jetèrent sur le corps d'Oudinot en y portant la confusion. Ney ordonna la retraite, qui se changea bientôt en déroute, malgré les efforts d'Arrighi pour arrêter l'ennemi avec sa cavalerie. La plupart des Saxons, ainsi qu'une division bavaroise qui était jointe au 12^e corps, se laissèrent prendre ou désertèrent ; le maréchal Ney se retira sur Torgau avec son armée réduite à 32,000 combattants ; il en avait perdu plus de 15,000, dont la moitié étaient des déserteurs ; l'ennemi lui avait pris une vingtaine de bouches à feu.

Nous ne décrivons pas tous les mouvements compliqués de cette campagne, pendant laquelle les alliés n'eurent qu'un but, fatiguer Napoléon, en l'attirant sur différents points et en se déroband, dès qu'il approchait d'eux, de manière à gagner du temps pour attendre la défection du reste de l'Allemagne (Bavarois, Saxons, Wurtembergeois, Badois, etc.) et donner au général Benningsen, qui commandait en Pologne une armée de réserve, le temps d'entrer en ligne.

L'armée française éprouvait de grandes difficultés pour vivre ; ces difficultés étaient encore augmentées par le nombre et l'activité des partisans. Au moment même de l'armistice, Czernischeff faillit s'emparer de Leipzig ; le baron de Lutzow, qui s'était-mis à la tête d'une bande de 3,000 hommes surnommés les chasseurs noirs, feignit même de ne pas connaître l'armistice, et continua ses incursions, pillant les convois, capturant les détachements isolés, jusqu'à ce que sa troupe fût dispersée par la cavalerie légère du général Fournier. Après la rupture de l'armistice, le nombre et l'audace des bandes ne firent que s'accroître. Un des plus célèbres partisans, le Prussien von Colomb, s'empara, à Zwickau, d'un parc de 24 canons, de 300 hommes et de 400 chevaux ; le détachement qui fit ce coup de main ne comprenait que 100 hommes. Enfin, le 30 septembre, Czernischeff pénétra dans la ville de Cassel, d'où le roi Jérôme n'eut que le temps de s'enfuir, et mit ainsi fin au royaume de Westphalie.

L'empereur, renonçant à poursuivre des ennemis qui se dérobaient sans cesse, prit ses dispositions pour s'établir à Dresde et y passer au besoin l'hiver. De leur côté les coalisés, après de longues discussions, se décidèrent enfin, d'après l'avis de Jomini et de Blücher, à tenter un mouvement qui devait aboutir à la bataille décisive. Cette fois ce fut Leipzig et non plus Dresde qui fut prise pour objectif. Blücher était venu se joindre à Bernadotte, dont on se défiait dans les conseils supérieurs de la coalition. Il passa l'Elbe le 2 octobre à Elster, malgré l'héroïque résistance du 4^e corps, et en particulier de la division Morand ; le combat de Wartenbourg, livré dans cette circonstance, coûta à l'armée de Blücher 5 ou 6,000 hommes. Bernadotte ayant à son tour passé l'Elbe près de Dessau, le maréchal Ney fut exposé à se trouver pris entre deux feux et battit en retraite en bon ordre.

Cependant, le moment fatal approchait ; les coalisés s'étaient donné rendez-vous sous les murs de Leipzig ; l'armée de Bohême y descendait des montagnes ; l'armée du Nord et l'armée de Silésie y accouraient en remontant le cours de l'Elbe sur ses deux rives. Napoléon voulut essayer d'écraser ces deux dernières pour se retourner ensuite contre Schwarzenberg. Appelant à Leipzig le corps de réserve d'Augereau, il chargea Murat d'observer les mouvements de l'armée de Bohême, avec les corps de Victor, de Lauriston et de Poniatowski, et la cavalerie de Kellermann et de Sébastiani ; Marmont et Latour-Maubourg furent placés dans une position intermédiaire ; Ney, avec Bertrand et Reynier, fut envoyé au-devant de Blücher. Napoléon le suivit pour l'appuyer avec la garde,

Macdonald et le 3^e corps ; mais il fut bientôt rappelé à Leipzig, par les progrès de Schwarzenberg. Il chargea le maréchal Ney de détruire tous les ponts de l'Elbe, avec les corps de Bertrand et de Reynier, appuyés par la division Delmas ; puis il courut rejoindre Murat, qui avait déjà livré plusieurs combats d'avant-garde et battu Wittgenstein, le 10 octobre, à Borna. Un grand engagement de cavalerie eut lieu, le 14, à Liebertwolkwitz, mais sans résultat bien marqué.

L'empereur avait été amené, par des considérations d'ordre politique, à laisser le maréchal Gouvion-Saint-Cyr à Dresde, avec les 1^{er} et 14^e corps ; il se privait ainsi de 30,000 combattants, alors que la supériorité de nombre des alliés était écrasante.

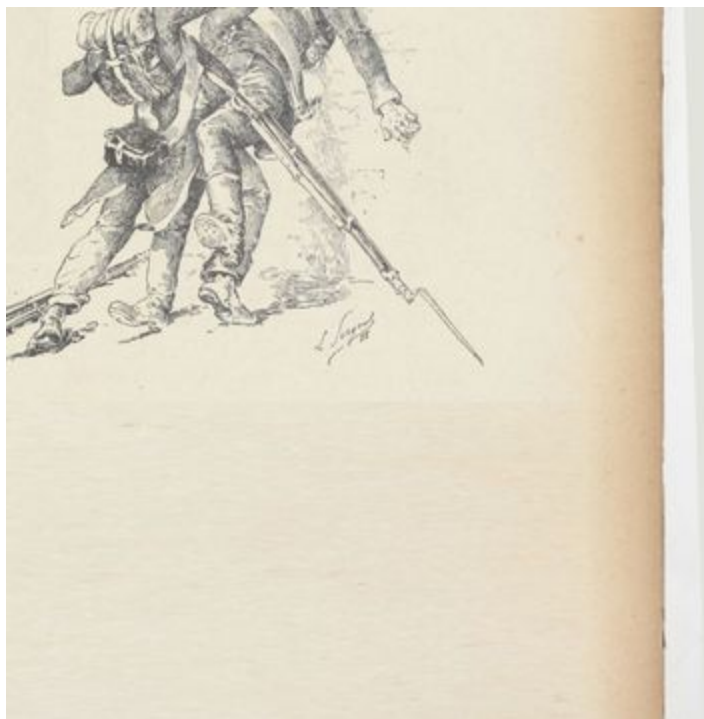
Les troupes françaises rassemblées autour de Leipzig ne dépassaient pas l'effectif total de 134,000 hommes d'infanterie et de 22,000 hommes de cavalerie : les armées coalisées présentaient un total de 349,000 combattants, dont 52,000 de cavalerie.

La lutte commença le 16 octobre au matin. Les forces placées directement sous la main de l'empereur comprenaient, de la droite à la gauche : le corps de Poniatowski, celui d'Augereau, la cavalerie de Kellermann et de Pajol, le corps de Victor formant le centre, en avant de Wachau, celui de Lauriston, la cavalerie de Latour-Maubourg et de Sébastiani, le corps de Macdonald qui devait déboucher pendant la bataille pour tomber sur le flanc droit de l'armée ennemie. La garde impériale formait la réserve.

Pour être efficace, le mouvement de Macdonald aurait dû être appuyé par de& forces plus nombreuses ; aussi, Napoléon destinait-il le corps de Marmont et le 3^e corps, réunis sous les ordres de Ney, à y coopérer ; Reynier, avec le 7^e corps, ne devait rejoindre que le 17 ; le 4^e, sous les ordres de Bertrand, avait été envoyé sur la route de Lutzen, pour garder les communications avec la grande route du Rhin ; il était appuyé par le général Margaron qui, avec une dizaine de mille hommes, avait été chargé de garder la ville de Leipzig,

Il y eut, le 16 octobre, trois engagements distincts, savoir : la grande bataille de Wachau, livrée par Napoléon à Schwarzenberg ; le combat de Lindenau, entre les troupes de Margaron et le corps autrichien de Giulay ; enfin, la bataille de Möckern, soutenue par Marmont contre Blücher.

A Wachau, les coalisés attaquèrent en trois fortes colonnes, et le combat devint bientôt furieux. La droite seule des Français fut obligée de céder du terrain. Au centre et à gauche, Victor et Lauriston se maintenaient énergiquement. La bataille se dessinant, Napoléon résolut d'écraser le centre de l'ennemi ; il forma, à cet effet, deux puissantes colonnes : la 1^{re}, composée du corps de Victor, appuyée par deux divisions de la jeune garde, aux ordres d'Oudinot ; la 2^e comprenant, avec le corps de Lauriston, les deux autres divisions de la jeune garde, commandées par Mortier. Entre les deux, s'avancait, dirigée par Drouot, une grande batterie de 80 pièces de la réserve de l'artillerie de la garde, la cavalerie de Latour-Maubourg et celle de Kellermann suivaient le mouvement pour l'appuyer. Ces deux colonnes obtinrent d'abord le succès le plus complet. Si Macdonald avait pu refouler rapidement la droite des alliés, la victoire aurait été décidée à ce moment ; mais Marmont occupé ailleurs, comme nous le verrons, ne put venir au secours de Macdonald, qui, malgré toute l'énergie de ses attaques, n'avança que lentement.



Toutes les charges de la cavalerie russe avaient échoué contre Lauriston et Mortier, d'une part, contre Victor et Oudinot, d'autre part. Une réserve de 10,000 grenadiers russes, troupe d'élite s'il en fût, vint se placer, comme

une muraille vivante, en avant des positions menacées par les deux colonnes françaises. Il fallut la démolir à coups de canon. A la gauche, Macdonald continuait ses progrès lents. Napoléon, résolu d'en finir, car il lui fallait vaincre à tout prix, ordonna une charge générale de toute la cavalerie. Murat, à gauche, avec les cuirassiers et les dragons d'Espagne ; à droite, la cavalerie polonaise et les dragons de la garde, conduits par le général Letort, se précipitèrent avec un incroyable élan. Tout parut d'abord leur réussir ; la cavalerie polonaise culbuta les cuirassiers russes, mais elle fut ramenée par une division de cuirassiers autrichiens, que repoussèrent à leur tour les dragons de la garde ; de ce côté, le combat dégénéra en engagements successifs mêlés de succès et de revers, sans résultats sérieux ; de l'autre côté, les cuirassiers de Bordesoulle dispersèrent la cavalerie russe, tombèrent sur l'infanterie et lui enlevèrent 26 bouches à feu. Le général Pajol, placé en tête de la charge, avec les dragons d'Espagne, tomba grièvement contusionné sous son cheval, sous le ventre duquel avait éclaté un obus. C'est lui qui avait reconnu le terrain. Murat, sans s'inquiéter des difficultés, poursuivit sa course folle et tomba dans des prairies marécageuses, où l'allure de sa cavalerie fut forcément ralentie. Prise en flanc, avec à propos, par les Cosaques et les hussards de la garde russe, que l'empereur Alexandre avait gardés jusque-là sous sa main, cette cavalerie fut ramenée. Latour-Maubourg eut la cuisse emportée par un-boulet, et Drouot se vit obligé de former ses pièces en carré pour les empêcher d'être enlevées par les cavaliers russes. La cavalerie n'avait pas décidé la victoire ; l'infanterie de la garde impériale tenta un dernier effort ; mais au moment où la vieille garde allait aborder l'ennemi-, Napoléon l'arrêta ; afin de parer à un nouveau danger.

Le corps autrichien de Merfeldt, attaquant avec violence l'extrême droite, menaçait, malgré la résistance opiniâtre de Poniatowski, les derrières de l'armée. La vieille garde se précipita d'un élan irrésistible sur les Autrichiens ; le général Merfeldt fut pris avec 2,000 hommes et l'attaque repoussée.

Ainsi, dans cette lutte effroyable, aucun des deux partis n'avait perdu un pouce de terrain, lorsque la nuit vint imposer aux combattants une trêve forcée. Du côté des Français, 20,000 morts ou blessés et 30,000 du côté des coalisés, tel fut le bilan de cette bataille de Wachau.

Pendant ce temps, le général Margaron, attaqué à Lindenau, par Giulay, s'en tirait avec bonheur et restait maître du terrain. A Möckern, Marmont se

trouva, pour un instant, dans la position la plus critique. Il occupait, pour tenir tête à Blücher, une très bonne position au nord de Leipzig, lorsqu'il reçut de l'empereur l'ordre de venir se placer en réserve derrière la grande armée. Au moment où il commençait son mouvement de retraite, il fut subitement attaqué par Blücher et forcé de se déployer de nouveau pour recevoir le combat. Il disposa sur une seule ligne, en avant de son front, les 84 bouches à feu de son corps d'armée, et résista toute la journée avec la plus grande énergie, espérant toujours voir arriver à son secours le 3^e corps d'armée ; mais le maréchal Ney, sous les ordres supérieurs duquel se trouvaient les 3^e et 6^e corps, hésita, pendant toute la journée, sur la destination à donner au 3^e et promena ce corps inutilement d'une bataille à l'autre. Marmont, réduit à ses propres forces, repoussa longtemps toutes les charges de la cavalerie prussienne, qui comptait 6,000 chevaux ; mais, vers le soir, l'explosion d'un caisson s'étant communiquée à une partie de la ligne d'artillerie, il s'ensuivit une confusion extrême dont l'ennemi profita. pour enlever la position. Marmont opéra sa retraite à la faveur de la nuit, ayant perdu 20 pièces de canon et environ 6,000 hommes. Cette lutte de 24,000 hommes contre 60,000 avait été d'un acharnement inouï et coûtait à l'ennemi plus de 10,000 hommes.

Il est difficile de s'expliquer les raisons pour lesquelles Napoléon s'obstina à rester, jusqu'au 18, dans la plaine de Leipzig, pour y attendre une nouvelle bataille, dans laquelle l'énormité du nombre devait fatalement l'écraser ; car, cette fois, Bernadotte et Blücher allaient entrer en ligne, et les Français allaient avoir à lutter au nombre de 130,000 contre 300,000 hommes. Napoléon ordonna, pour la matinée du 18, un mouvement en arrière, ayant pour objet de resserrer ses corps d'armée, de manière à former un demi-cercle autour de la ville de Leipzig, où il laissa deux divisions de la jeune garde, sous les ordres de Mortier, pour maintenir ses communications avec les ponts. A droite, Augereau et Poniatowski, appuyés par les deux autres divisions de la jeune garde, repoussèrent toutes les attaques. Au centre, Victor, Lauriston et la vieille garde, dirigés par Napoléon lui-même, livraient un effroyable combat pour se maintenir dans Probstheyda, et ils y parvenaient, grâce au puissant concours de l'artillerie de Drouot. A gauche enfin se livrait, entre les corps commandés par le maréchal Ney et les armées de Bernadotte et de Blücher, une bataille séparée, dans laquelle l'inégalité du nombre était plus sensible encore, car c'est à peine si aux

100,000 soldats des armées du Nord et de Silésie, Ney pouvait en opposer 30,000, dont 10,000 tout prêts à trahir.

En effet, à peine apparaissent les troupes de Bernadotte ; que la cavalerie saxonne se précipite au-devant d'elles, non pour les combattre, mais pour prendre place dans leurs rangs ; l'infanterie les suit, puis l'artillerie qui, tournant immédiatement ses pièces, dirige un feu violent contre l'armée dont elle faisait partie un quart d'heure à peine auparavant. La cavalerie wurtembergeoise, attachée au corps de Marmont, suit cet exemple ; mais montrant plus de pudeur que les Saxons, elle se refuse à combattre ses alliés du matin, et se retire en arrière.

La division Durutte qui, avec les Saxons, composait le 7^e corps, et qui ne comptait pas plus de 4,000 hommes, est assaillie par tout un corps d'armée. Delmas, vieux soldat de la République, tiré de la disgrâce pour combattre au jour du danger, est tué au moment où, avec sa division, il vient au secours de Durutte, et les deux divisions se retirent en bon ordre, sous la conduite de Ney. Pendant ce temps, Blücher attaquait avec fureur le village de Schoenfeld, défendu par Marmont, et qui, après avoir été pris et repris sept fois, reste définitivement au 6^e corps. Ney et Marmont allaient cependant succomber, lorsque l'empereur accourut au galop avec l'artillerie et la cavalerie de la garde, dont la mitraille et les charges furieuses arrêtaient les progrès de l'ennemi, sans pouvoir parvenir à écraser ses masses profondes.

A partir de ce moment, l'artillerie, d'un côté comme de l'autre, continue seule la lutte pièces tonnent avec un fracas effroyable, et, sous le feu le plus violent, les jeunes soldats de l'armée française gardent une contenance héroïque. Encore une fois et malgré la disproportion du nombre, malgré la trahison des Saxons, l'armée française était victorieuse, puisqu'elle avait résisté à toutes les attaques ; mais les munitions, dont elle avait fait une consommation sans précédent, étaient épuisées, la retraite était impérieusement commandée.

Chose incroyable : depuis le 16 au soir que cette retraite devait être prévue, aucune mesure n'avait été prise pour l'assurer. Le corps de Bertrand, les troupes de Margaron et deux divisions de la jeune garde étaient, il est vrai, échelonnés sur la route pour maintenir les communications ; mais il n'existait qu'un pont pour traverser l'Elster, et personne n'avait osé proposer à l'empereur, ou encore moins prendre sur soi, d'en faire établir d'autres.

Les dispositions furent prises, le 18 au soir, pour faire défilé le matériel, les blessés et l'artillerie. Les deux divisions de la garde passèrent ensuite l'Elster et se rangèrent sur l'autre rive pour former l'arrière-garde ; les autres corps suivirent au milieu d'un encombrement inexprimable. Reynier et Marmont furent chargés de défendre les faubourgs du nord et de l'est ; Macdonald, Lauriston et Poniatowski disputèrent les faubourgs du sud à la grande armée de Bohême. Napoléon traversa le pont à la pointe du jour ; les alliés, qui s'attendaient à soutenir encore le combat pendant la journée du 19, apercevant avec surprise l'armée française en pleine retraite, se précipitèrent, avec enthousiasme, sur les défenseurs des faubourgs, qui leur résistèrent énergiquement et leur firent éprouver des pertes cruelles, tout en se retirant vers les boulevards, pour gagner le pont. Marmont venait de le franchir avec son corps d'armée, qui avait repoussé victorieusement les corps de Langeron et d'York, lorsque tout à coup une explosion se fit entendre ; l'hésitation d'un colonel du génie et l'erreur d'un caporal avaient amené la plus déplorable catastrophe. Toute communication entre les deux rives de l'Elster était interrompue ; Macdonald, Poniatowski, Lauriston et Reynier, avec leurs corps d'armée, étaient coupés du reste de l'armée française.

Pour éviter d'être pris par l'ennemi, le maréchal Macdonald s'élança à cheval dans les flots de l'Elster, qu'il traversa à la nage, et, aidé de quelques officiers, parvint heureusement jusqu'à l'autre bord. Poniatowski, nommé, lui aussi, maréchal de l'Empire le 16 octobre au soir, pour sa brillante conduite à la bataille de Wachau, voulut imiter l'exemple de Macdonald, mais ses forces trahirent son courage ; affaibli par de nombreuses blessures, il ne put franchir la rive escarpée et fut noyé. Reynier et Lauriston furent faits prisonniers.

Telle fut la bataille de Leipzig, dans laquelle périrent 60,000 coalisés et 40,000 Français. Six mois plus tard, l'empereur écrivait au général commandant son artillerie : « Si, le 18 octobre au soir, j'avais eu 100,000 coups de canon à tirer, je serais aujourd'hui le maître du monde. » Le manque de munitions l'avait seul, en effet, forcé à la retraite, et l'explosion prématurée du pont avait changé cette retraite en un désastre.

L'armée, mollement poursuivie par les alliés, arriva, le 21 au soir, à Weissenfels, où elle franchit la Saale ; l'arrière-garde soutint avec succès plusieurs combats contre la cavalerie, mais la débandade s'introduisit bientôt dans l'armée qui, sur un trajet moins long et par un froid moins

rigoureux, présenta bientôt le même spectacle que la grande armée de Russie ; le manque de subsistances régulières mit le mal à son comble. Dans ces troupes harassées, exténuées par les marches, les combats et les privations, chacun s'occupa avant tout de trouver à vivre. Les soldats qui s'étaient éloignés des drapeaux ne les rejoignaient plus et jetaient là leurs armes, pour marcher isolément par groupes de huit à dix. Sur 60,000 hommes qui restaient, 20,000 au moins cheminaient ainsi pour leur compte des deux côtés de la route.



Arrivé à Erfurt, l'empereur apprit que la Bavière s'était déclarée contre lui et qu'une armée de 60,000 hommes, composée de Bavaois et d'Autrichiens, sous les ordres de Wrède, barrait à Hanau sa ligne de retraite. Il se montra peu ému de cette nouvelle, et, bien décidé à faire payer cher aux Bavaois leur défection, il arriva le 30 octobre, au matin, à proximité de Hanau. L'armée y rencontra les troupes de Wrède, appuyées par une batterie

de 60 bouches à feu et couvertes par 10,000 hommes de cavalerie. Napoléon fit déployer en tirailleurs deux divisions entières, qui débusquèrent les tirailleurs ennemis de la forêt de Lamboy, et fit pousser vivement, par deux bataillons de grenadiers de la garde, ceux qui résistaient encore. Le général Drouot déboucha alors de la forêt avec deux batteries à cheval de la garde, lancées au galop et escortées de deux régiments de cavalerie. Ces deux batteries commencèrent immédiatement leur feu et protégèrent le déploiement d'une grande ligne d'artillerie qui contrebattit vivement l'artillerie bavaroise. Incommodée par ce feu violent, la cavalerie ennemie chargea les batteries de Drouot et fut énergiquement repoussée par les artilleurs eux-mêmes, tuant à coups de fusils les cavaliers qui avaient pénétré dans les batteries ; cette cavalerie tourna bride et regagna la position d'où elle était partie, poursuivie par un tir meurtrier. Le général Nansouty, suivant ce mouvement avec les cuirassiers et la cavalerie de la garde, déployés sur trois lignes, exécuta alors une des plus belles charges connues. La première ligne, culbutant celle de l'ennemi, se rabattit brusquement à gauche par un mouvement de flanc et écrasa l'infanterie, tandis que la seconde ligne continuait de galoper devant elle et renversait la seconde ligne de la cavalerie austro-bavaroise... Bref, l'armée de Wrède fut acculée à la Kinzig et forcée d'ouvrir le passage. Le lendemain matin, Marmont et Bertrand achevèrent sa défaite en enlevant la ville de Hanau. Wrède reçut, dans ce dernier combat, une blessure des plus graves. Le 4 novembre, la grande armée, réduite à 40,000 hommes, franchissait le Rhin et rentrait à Mayence. Napoléon continua sa route sur Paris, après avoir donné des ordres pour la répartition de ses corps d'armée le long de la rive gauche du Rhin. Le typhus, qui éclata dans Mayence avec une violence inouïe, porta bientôt à leur comble les misères de la grande armée.

Il restait encore sur la rive droite du Rhin, non compris la garnison de Dantzig, environ 90,000 hommes, commis à la garde de Hambourg, Magdebourg, Vittenberg, Dresde, etc. Le soir de la bataille de Leipzig, Napoléon avait envoyé aux commandants de ces garnisons des émissaires pour les inviter à évacuer les places et à se replier les uns sur les autres, de manière à former une grande masse et à se frayer un chemin vers la France. Aucun de ces émissaires ne parvint à destination. D'ailleurs, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qui aurait dû sortir le premier de Dresde pour descendre l'Elbe et rallier les autres garnisons, fut bientôt forcé de capituler. Nous

verrons plus tard quel fut le sort des troupes laissées dans les places fortes de l'Allemagne.

De graves événements s'étaient passés en Espagne pendant la fin de l'année 1812 et la première partie de l'année 1813. Avant de partir pour la Russie, Napoléon avait conféré au roi Joseph le commandement en chef de toutes les armées qui se trouvaient en Espagne : le maréchal Jourdan était son major général. L'empereur avait déjà fait venir à lui, pour l'expédition de Russie, tout ce qui restait de la garde, ainsi que les Polonais et plusieurs généraux des plus distingués, entre autres Montbrun et Haxo.

Le général Dorsenne, bientôt remplacé d'ailleurs par Caffarelli, commandait l'armée du Nord, plus spécialement chargée de combattre les bandes qui infestaient les provinces basques et la Vieille-Castille. L'armée d'Aragon, toujours sous les ordres du maréchal Suchet, occupait le royaume de Valence ; son action s'étendait, non seulement surtout l'Aragon, mais encore sur la Navarre, où le général Reille luttait pied à pied avec deux divisions d'infanterie contre les guérillas dirigées par l'infatigable Mina. En Catalogne, le général Decaen, qui avait remplacé Macdonald, et Maurice Mathieu, qui commandait à Girone, déployaient autant d'activité, que de talents, sans venir à bout de surmonter complètement des difficultés sans cesse renaissantes. L'armée d'Andalousie, sous le maréchal Soult, dispersée depuis l'Estramadure jusqu'au royaume de Grenade, absorbait inutilement les meilleures troupes de l'Espagne. L'armée du centre, placée à Madrid et aux environs, sous les ordres directs du roi, ne présentait qu'une force insignifiante. Enfin, l'armée dite de Portugal, commandée par le maréchal Marmont, exposée aux attaques des Anglais, était hors d'état de leur résister à elle seule.

Il avait donc été convenu que, dans le cas où Wellington viendrait à s'avancer sur la frontière, les armées d'Andalousie et du Nord enverraient chacune un détachement de 10,000 hommes au secours de Marmont. Celui-ci était trop intelligent pour compter sur le concours de troupes auxquelles il n'avait pas d'ordres à donner, et il ne cessait de réclamer des renforts, affirmant que si on le laissait dans cette situation, il serait infailliblement écrasé.

Ce que Marmont avait prévu ne manqua pas d'arriver. Wellington franchit la frontière et s'empara de Salamanque le 27 juin. Marmont, excité par les ordres envoyés de Madrid, prévenu d'ailleurs qu'il n'avait aucun secours à espérer, crut devoir marcher au-devant de l'armée anglaise. Il

manœuvra pendant plusieurs jours avec habileté et succès, profitant de la supériorité de son artillerie, mais regrettant fort de n'avoir plus Montbrun pour commander sa cavalerie. Il espérait déjà forcer, sans combattre, Wellington à se retirer, lorsque, le 22 juillet, la témérité d'un de ses divisionnaires offrit au général anglais une occasion dont celui-ci s'empressa de profiter pour attaquer.

Au premier coup de canon, Marmont montait à cheval pour courir vers le point menacé ; un boulet le renversa. On le crut frappé à mort, il était du moins très grièvement blessé. Le général Bonnet, appelé pour le remplacer, reçut à son tour une grave blessure, sans même avoir eu le temps de donner aucun ordre. La bataille continuait donc sans direction, lorsque le général Clauzel, blessé lui-même, prit le commandement, qui ne pouvait être placé dans de meilleures mains. Il ne put qu'ordonner la retraite, qui fut vaillamment soutenue par la division Foy. Cette bataille, dite des Arapiles, avait été des plus meurtrières ; en outre des trois généraux en chef qui se succédèrent, les deux généraux de division Ferey et Thomières avaient été frappés, et tous les deux mortellement. Les Anglais, de leur côté, avaient eu six généraux tués ou blessés. Les pertes des deux armées étaient sensiblement égales ; mais la défaite des Français décidait du sort de l'Espagne. Joseph et Jourdan, accourus tardivement au secours de l'armée de Portugal, avec quelques milliers d'hommes, contribuèrent du moins à protéger la retraite de cette armée ; toutefois il ne restait plus au roi qu'à évacuer Madrid. Il se retira donc à Valence, auprès du maréchal Suchet ; là, il appela à lui le maréchal Soult et l'armée d'Andalousie, qui durent abandonner cette province intempestivement ou prématurément conquise.

Wellington, trop pressé peut-être d'entrer dans Madrid, ne laissa qu'une partie de ses troupes à la poursuite de l'armée de Portugal qui, ralliée et réorganisée par le général Clauzel, s'avança hardiment jusqu'au Douro. Lorsque le général anglais revint pour le combattre, Clauzel se retira sur l'Èbre, et, cette fois, Wellington fut arrêté par la défense énergique du château de Burgos, une des plus glorieuses dont l'histoire fasse mention. Enfermé avec 1,800 hommes dans cette forteresse improvisée, protégée seulement par une rangée de palissades, le général Dubreton arrêta, pendant trente-quatre jours, une armée de 50,000 hommes, commandée par Wellington en personne, et lui infligea une perte de plus de 3,000 hommes.

Le général Dubreton avait rendu un service immense. Sa longue résistance avait permis de reconstituer l'armée de Portugal et de la porter à

45,000hommes. A l'approche de cette armée, dont le vieux général Souham avait pris le commandement en place de Clauzel, empêché par les suites de ses blessures, le général anglais s'éloigna, la rage dans le cœur, et d'autant plus vite que Joseph et le maréchal Soult arrivaient avec l'armée d'Andalousie et celle du centre. C'en était fait de Wellington s'il avait été attaqué vigoureusement par les 90,000 hommes réunis alors sous le commandement du roi ; il eut le bonheur d'échapper à ce grave danger, grâce aux discussions qui s'élevèrent entre les maréchaux Soult et Jourdan, grâce surtout au défaut d'unité et d'énergie dans le commandement de l'armée française. A la suite de ces discussions, le maréchal Soult fut rappelé à Paris, mais l'Espagne était perdue sans retour.

Wellington employa l'hiver et le printemps de 1813 à réorganiser son armée, ainsi que les troupes espagnoles et portugaises qui devaient être placées sous ses ordres directs. Il se trouva ainsi à la tête de 90,000 hommes, avec lesquels il se porta, le 20 mai, sur Salamanque. Les armées françaises étaient, en ce moment, disséminées. Le général Clauzel, qui avait pris le commandement de l'armée du Nord, renforcée de trois divisions de l'armée de Portugal, luttait contre les bandes sans cesse grossissantes ; le général Reille, avec l'armée de Portugal réduite, le général Gazan, à la tête de l'armée d'Andalousie, étaient assez éloignés l'un de l'autre. Le roi Joseph s'obstinait à rester à Madrid avec l'armée du centre. Le général Reille défendit le terrain pied à pied, et permit ainsi à l'armée du centre d'évacuer Madrid, pour le rejoindre. Joseph et Jourdan, ayant alors réuni une cinquantaine de mille hommes, se préoccupaient surtout de l'idée de défendre la route directe de Madrid à Bayonne. Abandonnant Valladolid pour Burgos, puis Burgos pour Vittoria, ils envoyèrent au gégéral Clauzel, qui se trouvait en Navarre avec l'armée du Nord, ainsi qu'au général Foy, envoyé en avant sur la route de Bayonne avec deux divisions, des émissaires pour les prévenir d'avoir à les rejoindre au plus vite ; mais aucun de ces avis ne parvint ni à Clauzel ni à Foy.

Ainsi privés d'une partie considérable de leurs forces et du concours personnel du général Clauzel, seul capable de commander en chef, Joseph et Jourdan perdirent, le 21 juin, la désastreuse bataille de Vittoria. Cette défaite ne saurait être reprochée au maréchal Jourdan, qui, malade de la fièvre,, pouvait à peine se tenir à cheval Mais, ici encore, le manque d'unité dans le commandement, qui caractérisait toutes les opérations des armées françaises en Espagne, sauf celle de Suchet, fit sentir ses tristes effets. Le

désastre de Vittoria fut encore augmenté par l'abandon forcé de 200 bouches à feu, 400 caissons, et tous les bagages de l'armée. Le général Tirlet, qui commandait l'artillerie, sachant qu'il trouverait de l'autre côté des Pyrénées tout le matériel nécessaire à l'armée, fit du moins emmener les attelages, ce qui était l'essentiel.

L'honneur des armes fut sauvé par la belle retraite du général Reille, qui se tira avec bonheur de la situation la plus périlleuse, grâce à la fermeté de son infanterie et aux charges vaillantes de sa cavalerie (3^e hussards et 15^e dragons). Le général Foy, de son côté, tint bravement tête aux Anglais, leur barra la route de Tolosa et parvint à franchir la frontière, après avoir renforcé, très à propos, la garnison de Saint-Sébastien. Enfin, le général Clauzel, arrivé près du champ de bataille de Vittoria pour être témoin à distance du désastre de Joseph, conçut et exécuta heureusement l'idée hardie de se jeter sur Saragosse, où il rejoignit les troupes de l'armée d'Aragon.

Le roi Joseph et Jourdan distribuèrent les corps de l'armée à l'entrée des diverses vallées qui donnaient accès en France ; ils furent rappelés à Paris par l'empereur, et tombèrent dans une disgrâce complète. Le maréchal Soult fut nommé au commandement en chef de l'armée des Pyrénées, formée par la réunion de toutes les troupes qui se trouvaient sur la frontière d'Espagne.





CHAPITRE XVIII

MONTMIRAIL, MONTEREAU, PARIS

La situation des frontières de la France, au 1^{er} janvier 1814, n'était rien moins que rassurante. En ramenant sur le Rhin les débris de la grande armée, Napoléon avait laissé le 4^e corps, commandé par le général Morand, pour défendre Mayence ; ce corps, formé des restes du 7^e, du 9^e et de l'ancien 4^e, avait reçu de nombreux renforts, mais le typhus avait, à la date du 1^{er} janvier, réduit son effectif à moins de 12,000 hommes. Macdonald avait, sous ses ordres, 9,000 hommes, provenant des anciens 11^e et 5^e corps, pour défendre le cours inférieur du Rhin, à partir de Coblenz. Les troupes de Marmont (anciens 3^e et 6^e corps), destinées à garder le cours moyen du fleuve, de Mannheim à Coblenz, comptaient à peine 8,000 combattants. Enfin, le 2^e corps, commandé par Victor, chargé de couvrir le haut Rhin, de Strasbourg à Bâle, ne présentait pas plus de 5,000 combattants. La cavalerie, réduite aux 1^{er}, 2^e et 5^e corps, en comptait environ 9,000.

Pour renforcer ces différents corps, Napoléon n'avait d'autre ressource qu'un petit nombre de vieux soldats et le produit de la conscription ; mais les appels de conscrits ne pouvaient porter sur des classes déjà, pour ainsi

dire, exploitées à fond ; aussi, ne donnèrent-elles qu'environ 50,000 hommes, ou plutôt 50,000 enfants, car la plupart étaient âgés de dix-neuf ans au plus. On les appela les Marie-Louise, parce que le décret relatif à cette levée portait la signature de l'impératrice régente. Le nombre des insoumis et des réfractaires, contre lesquels l'autorité était devenue sans force, dépassait de beaucoup celui des jeunes soldats ayant rejoint le drapeau. D'ailleurs, ces derniers eussent-ils été plus nombreux, que les fusils auraient fait défaut pour les armer. Le temps manquait également pour leur donner les premiers éléments de l'instruction militaire. Le maréchal Marmont raconte, à cet égard, une anecdote bien caractéristique. Apercevant, pendant un combat assez vif, un jeune soldat qui restait immobile et impassible, sous le feu le plus violent, sans se servir de son arme, il l'apostropha, et le conscrit répondit au maréchal, d'un ton à la fois fier et triste : « Je me battrais bien comme un autre, si seulement je savais charger mon fusil. » C'est cependant avec ces enfants, encadrés par quelques vieux soldats, et avec l'aide de lieutenants tels que Ney, Mortier, Victor, Macdonald, Marmont, Oudinot, Gérard, que Napoléon allait accomplir les derniers et peut-être les plus merveilleux prodiges dus à son génie militaire.

Les forces qu'il avait à combattre immédiatement comprenaient : la grande armée de Bohême, commandée par Schwarzenberg et forte de 200,000 hommes, et l'armée de Silésie, présentant, sous les ordres de Blücher, 47,000 combattants ; total, au 1^{er} janvier 1814, 247,000 hommes, auxquels devaient se joindre, avant la fin de février, plus de 80,000 soldats de l'armée du Nord, commandée par Bernadotte.

En Italie, le prince Eugène, accouru au commencement de la campagne de 1813, avait réuni près de 50,000 combattants, auxquels les Autrichiens n'en opposèrent d'abord que 60,000 ; mais il se vit forcé, par suite de la défection de la Bavière, qui le découvrait du côté du Tyrol, de se replier sur la ligne de l'Adige, avec une armée réduite à 36,000 hommes, par suite de la désertion des Italiens et de la nécessité de laisser des garnisons dans les places fortes.

Sur la frontière d'Espagne, Soult avait réorganisé l'armée, dont la droite était commandée par Reille, le centre par Drouet d'Erlon, et la gauche par Clauzel. Celui-ci était rentré de Saragosse en France par la route de Jaca. Cette armée comptait 70,000 hommes. Wellington, à qui Soult avait affaire, avait sous ses ordres 100,000 Anglais, Espagnols et Portugais. Avant de

franchir la frontière, il mit le siège devant les deux places de Saint-Sébastien et de Pampelune. Le maréchal Soult chercha d'abord à dégager cette dernière et pénétra dans la Navarre par les vallées de Roncevaux et de Bastan. Après quatre jours de combats acharnés, dans lesquels les troupes déployèrent une grande bravoure, l'armée française fut obligée de battre en retraite, affaiblie de près de 15,000 hommes, et ayant infligé à l'ennemi une perte au moins égale.

Soult se retira sous les murs de Bayonne, tandis que Wellington, convertissant le siège de Pampelune en un simple blocus, allait activer celui de Saint-Sébastien. Le général Rey défendait cette place avec une garnison de 2,500 hommes. Son nom doit être inscrit parmi les plus glorieux ; car si l'héroïsme de la garnison de Saint-Sébastien a pu être égalé dans quelques défenses de places restées célèbres, il n'a jamais été surpassé.

Poussé par l'ardeur de ses propres soldats qu'enthousiasmait la défense de Saint-Sébastien, le maréchal Soult avait traversé la Bidassoa et attaqué l'armée anglo-espagnole sur la hauteur de Saint-Martial ; mais il avait échoué, et la garnison de Saint-Sébastien avait été réduite, le 8 septembre, à capituler. L'ennemi avait enfin mis le pied sur le territoire français, en surprenant à Hendaye la droite de l'armée française, retirée sur la Bidassoa ; la garnison de Pampelune, après avoir souffert de la plus horrible famine, s'était vue forcée, à son tour, de rendre la place qu'elle était chargée de défendre. Rien n'empêchait plus désormais Wellington d'envahir la France.

A l'est de l'Espagne, le maréchal Suchet avait évacué le royaume de Valence, et, faute de pouvoir se replier sur Saragosse, où Mina était entré aussitôt après le départ du général Clauzel, il gagna Barcelone, pour défendre au moins la Catalogne contre les Anglais. Il s'était malheureusement affaibli d'une dizaine de mille hommes, pour laisser des garnisons dans les places que Napoléon tenait à conserver ; mais il commandait encore à 25,000 soldats, qui n'avaient pas de rivaux pour la tenue, la discipline et l'attitude en face de l'ennemi. Il infligea aux Anglais plusieurs défaites sanglantes, les força ainsi à gagner le bord de la mer, et attendit tranquillement, dans l'intérieur du pays, les ordres qui pourraient lui venir de France.



Enfin, à l'autre extrémité des frontières de l'empire, la Hollande s'était révoltée. Le général Molitor, qui commandait à Amsterdam,, avait été forcé de se replier sur le corps d'armée de Macdonald. Le général Decaen, signalé par sa défense de l'Ile-de-France et son gouvernement de la Catalogne, avait été nommé au commandement en chef de l'armée de Hollande ; mais cette armée n'existait pas. Decaen crut devoir abandonner les places de Bréda et de Willemstadt, pour concentrer toutes ses forces à Anvers ; il fut mis en disgrâce et remplacé par le général Maison. La Belgique, elle aussi, était ouverte à l'invasion.

C'est le 21 décembre 1813 que les coalisés franchirent la frontière. Sans tenir compte de la neutralité de la Suisse, la grande armée de Bohême passa le Rhin, à Schaffhausen, à Lauffenburg et à Bâle, en six colonnes, qui marchèrent sur Genève, Berne, Neuchâtel, Huningue, Belfort, et, une fois en France, se dirigèrent sur Dijon, sur Langres, sur Besançon, sans rencontrer d'obstacle. Le maréchal Mortier, qui se trouvait en Belgique avec la vieille garde, fut envoyé en toute hâte à Langres, d'où il fut obligé de se replier sur Chaumont, et, plus tard, sur Troyes, après avoir soutenu un combat assez vif à Bar-sur-Aube. Les autres colonnes s'étaient répandues en Alsace, où le maréchal Victor, forcé de mettre des garnisons dans les places, ne disposait plus que de 10,000 hommes, non compris le 5^e corps de

cavalerie, composé des dragons d'Espagne, et commandé par le général Milhaud.

D'après le plan concerté entre les chefs des coalisés, la grande armée de Bohême et l'armée de Silésie devaient se réunir sur le plateau de Langres, pour de là marcher sur Paris, dans l'angle formé par la Seine et par la Marne. En conséquence, Blücher, avec l'armée de Silésie, traversa le Rhin sur plusieurs points, le 1^{er} janvier, sans éprouver de résistance. Marmont, avec ses 12,000 hommes et le 1^{er} corps de cavalerie, ne pouvant tenir contre des forces trop supérieures aux siennes, battit en retraite sur Metz. Macdonald, menacé par le corps de Winzingerode, qui appartenait à l'armée de Bernadotte, se replia sur Namur, d'où il reçut l'ordre de se rendre à Châlons.

Le maréchal Ney, avec deux divisions de la jeune garde, fortes ensemble de 7,000 hommes, venait d'arriver à Épinal, pour relier le corps de Victor à celui de Marmont ; mais, par suite de la retraite un peu trop prompte de Victor et de l'oubli que l'on commit en ne faisant pas sauter les ponts sur la Moselle, et notamment celui de Frouard, ces trois corps d'armée (Marmont, Ney et Victor) furent obligés de se replier isolément sur Vitry-le-François et Châlons, où l'empereur arriva le 25 mars. Relevant les courages abattus, il prit immédiatement ses dispositions.

Laissant à Macdonald le soin de couvrir Châlons et à Mortier celui de défendre Troyes, il appela à lui deux divisions de réserve formées sous le commandement de Gérard qui, dans cette campagne de France, devait se placer au premier rang parmi les généraux de l'armée impériale, ainsi que la cavalerie légère de la garde sous les ordres de Lefebvre-Desnouettes.

L'empereur forma le dessein d'attaquer Blücher qui, par Saint-Dizier et Brienne, rejoignait Schwarzenberg. Il avait avec lui, non compris les divisions de Gérard qui ne l'avaient pas encore rejoint, environ 32,000 hommes. Blücher en avait à peu près autant. Averti par des dépêches trouvées sur un officier - d'état-major qui s'était laissé prendre par les Cosaques, il s'établit en avant de Brienne dans une forte position.

La cavalerie française entama l'action ; Napoléon n'avait sous la main que Victor et Ney, en tout 10 à 12,000 hommes d'infanterie avec 6,000 de cavalerie. L'enlèvement du château par les troupes de Victor décida de l'affaire. La perte fut de 4,000 hommes pour l'ennemi, de 3,000 pour l'armée française. L'empereur tomba dans un parti, et faillit être percé d'un coup de lance par un Cosaque, qui fut tué par son officier d'ordonnance

Gourgaud. Berthier, jeté à bas de cheval dans la boue, y fut meurtri par le piétinement des chevaux.

Le combat de Brienne avait eu lieu le 29 janvier. Il n'empêcha pas Blücher de rejoindre l'armée de Schwarzenberg. Napoléon se trouva alors dans la position la plus périlleuse, car les alliés formaient une masse de 170,000 hommes, dont 100,000 réunis autour de la Rothière, tout prêts à combattre les 32,000 hommes que l'empereur avait avec lui. Ces 32,000 hommes étaient ainsi disposés : à droite le général Gérard avec ses deux divisions, au centre le maréchal Victor avec son corps d'armée, à gauche Marmont avec le sien réduit à la seule division Lagrange, soit 4,000 hommes, dont le front était couvert par de nombreuses bouches à feu ; en réserve, la jeune garde, la cavalerie et une forte artillerie.

La bataille ne commença qu'à 2 heures de l'après-midi ; les troupes de Victor et de Gérard résistèrent d'abord à tous les assauts des Russes et des Autrichiens. L'artillerie de Marmont arrêta la marche des Bavares qui lui étaient opposés. Comme honteux de se laisser tenir en échec par une poignée de combattants, les alliés revinrent à la charge ; la Rothière fut enlevée par Blücher, après une lutte acharnée, puis reprise par Oudinot et la jeune garde. Mais se voyant débordé de toutes parts, Napoléon ordonna la retraite, qui se fit en très bon ordre, sous la protection d'Oudinot et des dragons de Milhaud.

Marmont fut laissé sur le champ de bataille avec ses 4,000 hommes, pour imposer à l'ennemi, qui, en effet, hésita quelque temps avant de poursuivre les Français. Lorsqu'enfin Marmont se retira à son tour derrière la Loire, il fut suivi à Rosnay par les Bavares, qu'il repoussa victorieusement, malgré le petit nombre de ses soldats, de manière à pouvoir rejoindre tranquillement le reste de l'armée.

On s'était battu avec acharnement à la Rothière ; les pertes avaient été de 5,000 hommes tués ou blessés du côté des Français et 8 ou 9,000 du côté des alliés. Le combat de Rosnay avait coûté, en outre 2,000 hommes aux Bavares. Mais la position de Napoléon était des plus critiques ; car, pendant qu'il était battu à la Rothière, Macdonald était poussé sur la Marne par un des corps de l'armée de Silésie, et Paris se voyait déjà insulté par l'ennemi qui se trouvait à Château-Thierry.

Le grand capitaine ne comptait plus que sur une faute stratégique de ses adversaires. Cette faute, il la prévoyait, et les alliés la commirent. Au lieu de marcher en une seule masse sur Paris, ils se divisèrent : Blücher avait autant

de désir de se rendre indépendant que Schwarzenberg en éprouvait de se débarrasser de lui ; d'ailleurs Blücher avait laissé une partie de ses corps d'armée sur la Marne, et il avait hâte de les rejoindre. Il fut convenu qu'il y reporterait l'armée de Silésie tout entière et refoulerait le corps de Macdonald jusque-sous les murs de Paris, pour tomber ensuite sur les derrières de Napoléon, que Schwarzenberg aurait poussé devant lui. Ce mouvement commença à s'exécuter le 4 février. Tandis que Blücher se portait sur Meaux par Montmirail, Schwarzenberg s'avancait sur Troyes et sur la route de Nogent.

Napoléon, averti du mouvement de l'armée de Silésie par Marmont, qui occupait Nogent, ordonna immédiatement à celui-ci de se porter sur Sézanne, en lui annonçant qu'il allait le suivre. Avant de s'éloigner, il prit les dispositions nécessaires pour ralentir la marche de l'armée de Bohême dans la vallée de la Seine ; il chargea de ce soin Victor, Oudinot et Gérard, qui devaient être soutenus par les troupes venues d'Espagne, ainsi que par Pajol avec les gardes nationales et la cavalerie récemment organisée à Versailles. Quant à lui, après avoir acheminé à la suite de Marmont le maréchal Ney et la jeune garde, il partit, le 9 février, avec la vieille garde commandée par Mortier.

L'armée de Silésie semblait dispersée tout exprès pour lui procurer le plus brillant succès ; York, qui avait repoussé Macdonald jusqu'à Meaux, occupait Château-Thierry avec 18,000 Prussiens ; 20,000 Russes, sous les ordres de Sacken, suivaient la route de Montmirail ; Olsouvieff se trouvait à Champaubert avec seulement 6,000 hommes ; enfin Blücher, en route pour les rejoindre tous et amenant 18,000 hommes, n'était encore qu'à Etoges.

Napoléon, arrivant le 9 au soir à Sézanne, trouva le maréchal Marmont arrêté par le mauvais état des chemins et par l'impossibilité de franchir les terrains marécageux à travers lesquels passait la route sur laquelle il était engagé. A l'appel de l'empereur, tous les paysans des environs accoururent avec leurs attelages et leurs outils.

A force de bras et de bonne volonté, tous les obstacles furent surmontés, et le 10 février au matin, on tomba sur le corps d'Olsouvieff, couvert par une forte artillerie.

Chargé par le 1^{er} corps de cavalerie, attaqué par l'infanterie de Marmont dans le village de Champaubert, Olsouvieff essaya de gagner une autre position ; mais sabrée par les cuirassiers de Doumerc, tandis que la division Ricard l'abordait à la baïonnette, l'infanterie russe fut détruite et presque

entièrement prise. 1,500 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers et 20 bouches à feu, le général Olsouvieff pris avec son état-major, tels furent les fruits de cette première victoire.

Le lendemain, 11 février, Napoléon, laissant Marmont avec le 1^{er} corps de cavalerie et la division Lagrange pour observer Blücher, prit la route de Montmirail avec l'infanterie et la cavalerie de la garde et la division Ricard. A la première nouvelle de ses mouvements, York avait quitté Château-Thierry pour rejoindre Sacken. L'empereur ne lui en laissa pas le temps : la vieille garde, conduite par Ney, enleva d'assaut la ferme de l'Épine-au-Bois. Nansouty, avec les grenadiers à cheval, rompit les lignes de l'infanterie russe, qui s'enfuit en désordre.

L'action fut menée si rapidement que Napoléon ne perdit pas plus de 7 à 800 hommes, tandis que la perte des Russes s'éleva à 3,000 tués ou blessés, 4 à 5,000 prisonniers et 30 bouches à feu.

Sacken se dirigea vers Château-Thierry pour rallier le corps du général York. Napoléon s'empressa de le suivre, laissant toutefois à Montmirail deux divisions de la garde, afin de prêter main-forte à Marmont, s'il en était besoin. Le 12 février, 12,000 Russes, restant du corps de Sacken, étaient réunis aux 18,000 Prussiens d'York, sur un plateau en avant de Château-Thierry ; l'infanterie de la vieille garde les aborda, en même temps que la cavalerie de la garde, les gardes d'honneur et le 10^e hussards les tournaient par la gauche. Toute la cavalerie ennemie fut culbutée ; le régiment des dragons de la garde, commandé par le général Letort, tombant sur l'arrière-garde, fit une charge brillante sur les sept bataillons d'infanterie dont elle se composait, les rompit, les sabra et leur enleva toute leur artillerie.



Ce beau combat de Château-Thierry coûta encore à l'armée de Silésie 3 ou 4,000 prisonniers et 2,000 hommes tués ou blessés. Sacken et York s'échappèrent, en faisant sauter le pont sur la Marne. Leurs corps d'armée auraient été complètement détruits si le maréchal Macdonald avait exécuté les ordres qu'il avait reçus et s'était porté de Meaux sur Château-Thierry ; mais ce maréchal ne se préoccupa que d'une chose, la réorganisation de son corps d'armée, qui avait perdu plus de 6,000 hommes en se retirant de Châlons à Meaux, et il ne donna pas signe de vie. Napoléon fit rétablir le pont et lança le maréchal Mortier à la poursuite des vaincus, qui se retirèrent en désordre derrière la rivière d'Ourcq.

Cependant Blücher avait continué sa marche et se présenta, le 13, devant Étoges, où se trouvait le maréchal Marmont. Celui-ci fut forcé de rétrograder jusqu'à Montmirail, en faisant prévenir l'empereur de ce qui se passait. Sur cet avis, Napoléon quitta Château-Thierry dans la nuit du 13 au 14, et rejoignit Marmont dans la matinée, avec la division des grenadiers de la vieille garde, commandée par Friant, la division Ricard et la cavalerie de Grouchy ; il donna l'ordre à Marmont d'attaquer l'avant-garde prussienne, tandis que Grouchy, avec sa cavalerie, tournerait l'ennemi. Vivement

poussées par l'infanterie et la cavalerie de la garde, mitraillées par l'artillerie de Drouot, les troupes de Blücher, formées en carrés, se retiraient en bon ordre quand, tout à coup, un torrent de 3,500 cuirassiers, dragons et chasseurs, tomba sur leurs derrières et sabra, presque sans résistance, les soldats pris de panique. La nuit mit fin à la poursuite ; Marmont continua cependant sa marche jusqu'à Étoges, où il surprit la division russe du général Orousof et fit prisonniers plus de 2,000 hommes, dont ce général lui-même avec tout son état-major.

Le combat de Vauchamps coûta à Blücher plus de 10,000 hommes tués ou blessés.

Les combats ou batailles de Champaubert, Montmirail, Château-Thierry et Vauchamps avaient complètement désorganisé l'armée de Silésie, qui se trouvait affaiblie de près de 30,000 hommes sur 60,000. Blücher rallia ses corps d'armée à Châlons. Mais, pendant que l'empereur exécutait ces belles opérations, que dans l'étude de sa vie militaire on est tenté d'appeler : le chant du cygne, Schwarzenberg, malgré sa lenteur et sa circonspection habituelles, avait marché sur Paris, en suivant la vallée de la Seine. Malgré l'héroïque résistance de Bourmont à Nogent, et du général Allix à Sens, il était arrivé, le 14 février, à Provins, Nangis et Montereau. Les maréchaux Victor et Oudinot avaient battu en retraite devant lui, et s'étaient établis derrière la petite rivière d'Yères, à quelques lieues à peine de Paris, où la panique était grande.

A ces nouvelles, Napoléon quitta précipitamment Montmirail, y laissant Marmont, avec l'ordre de se joindre à Mortier, pour garder la vallée de la Marne. Il se dirigea d'abord sur Meaux, où il prescrivit à Macdonald d'aller remplacer Oudinot et Victor sur la ligne de l'Yères. Continuant sa route, il parvint le 16, à Guignes, où il trouva la cavalerie d'Espagne, qui arrivait de Paris, et comprenait, sous les ordres de Kellermann, 4,000 chevaux. Sans attendre les troupes qu'il amenait de Montmirail, c'est-à-dire sa garde et la division Leval, venue aussi d'Espagne, il reprit l'offensive, dès le 17 au matin, avec les corps d'Oudinot et de Victor et la réserve de Gérard, les dragons de Kellermann et ceux de Milhaud (ces derniers venus d'Espagne en 1813).

Le général Gérard s'empara de Mormant à la baïonnette, et, comme l'infanterie russe, chassée de ce bourg, se retirait en traversant un espace découvert, Drouot la couvrit de mitraille, tandis que Milhaud d'un côté, Kellermann de l'autre, s'élançaient sur elle, le sabre à la main. Tous les

carrés furent rompus : Kellermann, à la tête du 6^e dragons, Milhaud, avec le 13^e, pénétrèrent à la fois dans le même carré, par les faces opposées, et s'embrassèrent au milieu du carré.

Les Russes perdirent, dans cette affaire, plus de 6,000 hommes.

La journée n'était pas finie : Gérard marchant sur Villeneuve, rencontra, au delà de Valjouan, une division bavaroise établie dans une plaine appuyée à des bois et au village de Villeneuve ; il la débusqua du village à la baïonnette, et la poussa dans la plaine, où elle était perdue si le général L'Héritier l'avait chargée avec ses dragons ; mais ce général attendit les ordres de Victor, qui ne lui en donna pas, et il resta immobile. Le général Bordesoulle, qui se trouvait là, avec 300 jeunes cuirassiers arrivés tout fraîchement du dépôt de Versailles, s'apercevant de cette immobilité, s'élança sur les Bavares au moment où Gérard les attaquait à la baïonnette. Plusieurs carrés furent rompus et leurs soldats sabrés à outrance par les jeunes cavaliers qui, comme grisés par le succès, se refusaient à faire quartier...

Dans la matinée du 18, le maréchal Victor, après avoir marché avec une lenteur qui lui fut sévèrement reprochée par Napoléon, arriva devant Montereau, et déboucha en face du plateau de Surville, qui domine la ville et la plaine où coulent la Seine et l'Yonne. Les divisions Château, Duhesme, Dufour et Hamelinaye étaient conduites par le général Gérard, auquel l'empereur venait de donner le commandement en chef, à la place de Victor, disgracié. Appuyé par une batterie de 60 pièces de canon, il enleva le plateau. Pajol, avec sa cavalerie, composée de conscrits, suivit l'infanterie de Gérard sur le plateau, et, apercevant les Wurtembergeois, qui marchaient rapidement vers le pont, il lança la brigade de chasseurs du général Delort, sur la côte rapide qui va de Surville au faubourg de Montereau. Ces cavaliers, qui savaient à peine tenir le sabre à la main, descendirent la pente à une allure vertigineuse, traversèrent le faubourg et le pont, tandis que l'artillerie de la garde, dirigée par Napoléon lui-même, criblait de ses boulets l'ennemi en retraite. Une perte de 7,000 hommes, dont 4,000 prisonniers et de presque toute l'artillerie des Wurtembergeois, et l'abandon des ponts de Montereau, dont la possession était si importante pour Napoléon, tel avait été, pour l'ennemi, le résultat du combat de Montereau. Victor, remplacé à la tête de son corps d'armée par Gérard, et rentré en grâce auprès de l'empereur, prit le commandement de deux nouvelles divisions de la jeune garde.

L'armée employa les deux journées du 19 et du 20 à franchir le pont de Montereau ; Napoléon dirigea sur la grande route de Troyes les divisions de la jeune garde, commandées par Ney, Oudinot et Victor, la cavalerie de la garde et l'artillerie. Macdonald et Gérard le flanquaient à droite, tandis que Grouchy, avec sa cavalerie et la division Leval, laissant Marmont seul à Sézanne, arrivaient par l'autre rive de la Seine. Napoléon avait ainsi, directement sous la main, environ 70,000 hommes. Le 22 février, il déboucha dans la plaine de Troyes, où la grande armée de Bohême était rangée en bataille, attendant Blücher, qui, de Châlons, venait, une seconde fois, la rejoindre avec l'armée de Silésie, ramenée, par des renforts, à l'effectif de 48,000 hommes. L'avant-garde de Napoléon se heurta à cette armée, près de Méry, avant que la jonction fut opérée ; mais l'empereur, sans s'inquiéter autrement de sa présence, quoiqu'il en fût fort étonné, ne s'en prépara pas moins à livrer bataille à Schwarzenberg. Celui-ci, qui était à la tête de 150,000 hommes, tandis que l'empereur, comme nous venons de le voir, n'en avait que 70,000, ne jugea pas cette supériorité de nombre suffisante pour lui assurer la victoire, et, pendant la nuit du 22 au 23, il décampa, refusant ainsi la bataille et découvrant la ville de Troyes, où Napoléon fit son entrée le 24.

Cette rentrée aurait pu avoir lieu le 23, si l'empereur n'avait préféré éviter à la ville de Troyes les horreurs d'un bombardement et d'un combat dans les rues, le maréchal de Wrède ayant déclaré qu'il évacuerait Troyes le lendemain matin, mais qu'il la brûlerait à l'instant s'il y était attaqué. Les coalisés, vivement poursuivis par Gérard, Oudinot et Macdonald, se retirèrent à Bar-sur-Aube.

Là, dans un conseil de guerre, il fut décidé que la grande armée reculerait jusqu'à Langres, afin de tenir en respect le maréchal Augereau, qui commandait à Lyon, tandis que Blücher, avec l'armée de Silésie renforcée des corps de Bulow et de Winzingerode, marcherait sur Paris. On supposait que, le mouvement de recul de la grande armée éloignant Napoléon de cette capitale, Blücher ne rencontrerait d'autre obstacle que les corps de Marmont et de Mortier, forts ensemble de 16,000 hommes, y compris les renforts annoncés.

La situation générale s'était bien améliorée depuis le 1^{er} janvier. En Belgique, Carnot, nommé gouverneur d'Anvers, défendait cette place avec autant d'énergie que de bonheur ; il en avait fait sortir une division de la jeune garde, qui n'ajoutait rien à la force de la garnison, et qui, en se

joignant aux troupes du général Maison, portait à 15,000 hommes le corps d'armée avec lequel ce général maintenait ses positions.

Sur les Pyrénées, le maréchal Soult avait, il est vrai, été forcé d'abandonner la ligne de la Nive, mais il se maintenait avec 45,000 hommes entre Bayonne et Orthez, sur la ligne de l'Adour et des Gaves, après avoir envoyé à la grande armée deux divisions d'infanterie, six régiments de dragons et deux mille hommes, destinés à renforcer la garde.

En Espagne, le maréchal Suchet occupait le pays entre Barcelone et Gironer avec 20,000 hommes, et les places de la Catalogne avec 14,000. Pressé par les Anglais, il les avait battus au pont de Molins-del-Rey. Il demandait avec instance à évacuer toutes les places, sauf celle de Figuières, et à rentrer en France, pour ramener à l'empereur 25,000 vieux soldats. Il reçut seulement l'ordre d'envoyer à l'armée de Lyon une division de 10,000 hommes.

A Lyon, toutefois, la mollesse et l'inertie du maréchal Augereau avaient laissé faire des progrès au général autrichien Bubna, qui, dès l'entrée de la grande armée coalisée en Suisse, s'était emparé de Genève, et avait marché, par Nantua, sur Bourg et Montluel. Mais la conduite timide de ce général sauva la ville de Lyon. Il arriva tardivement sur les hauteurs de la Croix-Rousse, et en fut repoussé, le 22 janvier, jusqu'à Montluel. L'ennemi était entré en Savoie, d'où le général Dessaix s'était retiré après plusieurs combats.

Le général Bubna s'empara, en outre, du pays situé entre l'Ain et la Saône jusqu'à Chalon. Augereau prit l'offensive, le 17 février, après avoir reçu les renforts envoyés par le maréchal Suchet, et le général Dessaix rentra en Savoie, où il battit les Autrichiens sur tous les points.



Le brillant combat de Saint-Julien aurait entraîné la reprise de Genève, sans un faux mouvement d'Augereau, qui prétendit aller débloquent Besançon, et qui commençait la série des faiblesses où devait sombrer sa réputation.

En Italie, le prince Eugène occupait toujours la ligne de l'Adige avec 36,000 combattants et 60 bouches à feu, attendant l'armée napolitaine, forte de 23,000 hommes, que devait lui amener Murat. Le maréchal de Bellegarde se tenait en face de lui avec 55,000 hommes. Tout à coup, Murat, levant le masque, déclara son alliance avec les Autrichiens. Le prince Eugène, menacé alors d'être pris en flanc, se retira sur le Mincio ; il y livra bataille le 8 février, et conserva sa position, après avoir infligé aux Autrichiens une perte de 5 à 6,000 hommes, tandis que la sienne montait à peine à 3,000.

Enfin, toutes les places fortes occupées, en Allemagne, par des garnisons françaises, continuaient à tenir bon et à neutraliser une grande partie des forces de la coalition, employées à les bloquer ou à les assiéger.

Blücher n'avait pas tardé à exécuter le mouvement convenu. Dès le 25 février, son avant-garde attaquait le corps de Marmont, près de Sézanne. Marmont, s'empressant de prévenir l'empereur et de donner rendez-vous au maréchal Mortier, à La Ferté-sous-Jouarre, battit en retraite lentement et en

bon ordre. Il trouva, en effet, à La Ferté-sous-Jouarre, le maréchal Mortier arrivant de Soissons ; ils n'avaient encore à eux deux que 10,000 hommes ; ils se retirèrent sur Meaux, pour y défendre le passage de la Marne.

Au moment où Marmont, le 27 février au matin, entra dans Meaux, le général Sacken y arrivait de son côté. Marmont se jeta sur lui, et le repoussa hors de la ville, dont il ferma les portes. Après une tentative avortée pour forcer le passage de la Marne à Meaux, Blücher s'en alla franchir cette rivière à La Ferté-sous-Jouarre, dont il eut ensuite la précaution de détruire le pont ; puis il se dirigea sur l'Ourcq, afin de tourner ses adversaires. Marmont devinant son intention, marcha au-devant de lui, avec son corps et celui de Mortier, qui battirent le corps de Kleist à Gué-à-Trem, le 28 février, puis Blücher, lui-même, à Lizy-sur-Ourcq, May et Crouy. Furieux d'être ainsi repoussé, Blücher s'app préparait à revenir à la charge, le 29, lorsqu'il reçut des nouvelles qui modifièrent promptement et complètement ses dispositions.

Aussitôt que Napoléon avait été averti par le maréchal Marmont du mouvement de Blücher, il avait confié à Macdonald le commandement des troupes chargées de rester en observation devant l'armée de Bohême, troupes comprenant les corps d'Oudinot, de Gérard et de Macdonald lui-même, avec la cavalerie de Kellermann, soit en tout 40,000 hommes. Emmenant avec lui les divisions de la jeune garde, commandées par Ney et Victor, la division de la vieille garde de Friant, la réserve d'artillerie, la cavalerie de la garde, celle de Grouchy, etc., c'est-à-dire environ 35,000 combattants, dont 6,000 cavaliers, l'empereur courut à marches forcées sur La Ferté-sous-Jouarre, où il ne put immédiatement franchir la Marne, faute de pont.

A ces nouvelles, Blücher se hâta de battre en retraite, poursuivi par Marmont et Mortier, qui atteignirent son arrière-garde à Neuilly-Saint-Front, au passage de l'Ourcq. Napoléon, ayant enfin passé la Marne à La Ferté-sous-Jouarre, le serrait de près. L'Aisne lui barrait la route ; il semblait perdu, lorsqu'il fut sauvé par un incident imprévu, on pourrait dire un bonheur inouï, attestant que l'étoile de Napoléon, dont la lueur s'était un instant ravivée pendant les jours de Champaubert et de Montereau, recommençait à pâlir. Blücher n'avait qu'une chance pour échapper à son terrible adversaire, c'était de pouvoir franchir l'Aisne sur le pont de Soissons.

Cette chance paraissait impossible à réaliser, car Soissons était une place forte qui, après avoir été surprise par les Russes, leur avait été reprise par le maréchal Mortier. Sans être en parfait état de défense, sans avoir une garnison suffisante, sans être armée comme il l'aurait fallu, elle aurait pu cependant tenir pendant quarante-huit heures au moins, et Blücher était pris comme dans une souricière ; mais le commandant de Soissons, un général nommé Moreau, se laissa à la fois intimider par une canonnade un peu vive et séduire par les conditions honorables qu'on lui offrait. Il capitula, sans même avoir eu l'idée de détruire le pont, avant de rendre la place. Or, ce n'était pas la place qu'il fallait à l'ennemi, c'était le pont ; c'est pour rejoindre Blücher, dont ils entendaient le canon sur l'autre rive de l'Aisne, que Bulow et Winzingerode sommaient le gouverneur de Soissons de se rendre. Aussitôt averti de cet incroyable bonheur, Blücher se hâta de traverser l'Aisne.

La position était bien changée ; la rivière, qui tout à l'heure exposait Blücher à être pris, le protégeait maintenant ; et, de plus, ses forces se trouvaient doublées. Napoléon ne perdit pas un instant ; il envoya Nansouty, avec sa cavalerie, s'emparer de Berry-au-Bac ; toute l'armée y passa, dans les journées du 5 et du 6 mars. Blücher avait pris position sur le plateau de Craonne. Il y laissa, pour le défendre, le général Woronzoff, ayant sous ses ordres l'infanterie du corps de Winzingerode et le corps de Sacken, tandis que Winzingerode lui-même, qui passait parmi les coalisés pour le premier des sabreurs, devait, avec 15,000 cavaliers, exécuter un grand mouvement tournant sur les derrières de l'armée française.

Napoléon laisse Marmont et une division de la vieille garde au bas du plateau, pour parer à ce mouvement tournant, dont il semblait prévoir l'éventualité, puis il fait attaquer l'ennemi : à droite par Victor, à gauche par Ney, qui, tous les deux, déploient la plus grande vigueur. L'empereur lui-même, avec une division de la vieille garde, vient se placer au centre, pour relier les deux attaques, et lance toute la cavalerie, commandée par Nansouty et Grouchy. L'artillerie de la garde, retardée au passage du pont, arrive enfin au galop, et 80 bouches à feu vomissant la mitraille sur les Russes, les forcent à la retraite. Le champ de bataille restait donc à l'armée française. Mais c'était là tout le fruit de la victoire que, d'ailleurs, les Russes s'attribuèrent aussi de leur côté ; il n'y eut pas un canon pris, ni un seul prisonnier d'un côté comme de l'autre, et les pertes des deux parties furent à peu près égales : 6 à 7,000 hommes chez les Russes ; 7 à 8,000

chez les Français ; ceux-ci eurent huit généraux blessés, parmi lesquels Victor et Grouchy.

Cela se passait le 7 mars, et, pendant cette bataille de Craonne, Blücher était allé avec les Prussiens s'établir en avant de Laon, où les Russes le rejoignirent dans la journée du 8. Napoléon avait besoin de vaincre Blücher, à tout prix, pour ne pas être exposé à voir les deux armées coalisées se réunir de nouveau et le prendre entre deux feux. Pour enlever la position de Laon, il imagina une manœuvre contraire aux principes posés par lui-même, et dont vingt exemples célèbres ont démontré le danger. Tandis qu'il s'engageait avec le gros de son armée dans un étroit défilé, qui devait le conduire à la route de Soissons à Laon, il envoyait Marmont suivre la grande route de Reims à Laon, de manière à déboucher dans la plaine, au village de Festieux, et à attirer sur lui l'attention de l'ennemi. C'était faire un détachement à une distance de trois lieues de la colonne principale, et sans communication possible avec cette colonne.

Quoi qu'il en soit, Ney, qui formait la tête de colonne, franchit facilement le défilé, et toute l'armée se tint prête à se déployer, aussitôt que le brouillard qui couvrait la plaine serait dissipé. Sans attendre Marmont, dont on n'avait pas de nouvelles, on attaqua alors vivement les faubourgs de Laon. Marmont, retenu aussi par le brouillard, arriva enfin vers 2 heures et s'empara du village d'Athies ; mais la nuit vint interrompre la bataille. Le corps de Marmont, très aventuré dans une position avancée, ne sut pas se garder. Presque toute la cavalerie prussienne et russe, avec l'artillerie légère, fut formée sur plusieurs lignes d'après l'ordre de Blücher, et tout à coup, vers minuit, ces lignes s'élancèrent au galop en poussant un hurrah formidable ; elles tombèrent sur les troupes de Marmont dispersées, qui s'enfuirent en abandonnant leur artillerie... Il y eut un instant de grand désordre : quelques régiments, plus aguerris que les autres, parvinrent cependant à se rallier pour couvrir la retraite, et l'ennemi fut arrêté, dans l'obscurité, par un détachement de 1,000 hommes que Marmont avait envoyé, sous les ordres de son aide de camp Fabvier, pour communiquer avec l'empereur. Quelques canons et un millier d'hommes avaient été pris dans cette échauffourée ; comme résultat matériel, c'était peu de chose, mais la diversion confiée à Marmont était manquée, et avec elle l'attaque de Laon.

Le 10 avril au matin, l'armée française fut attaquée par Blücher. La bataille fut sanglante et indécise ; aucun des deux partis ne perdit de terrain,

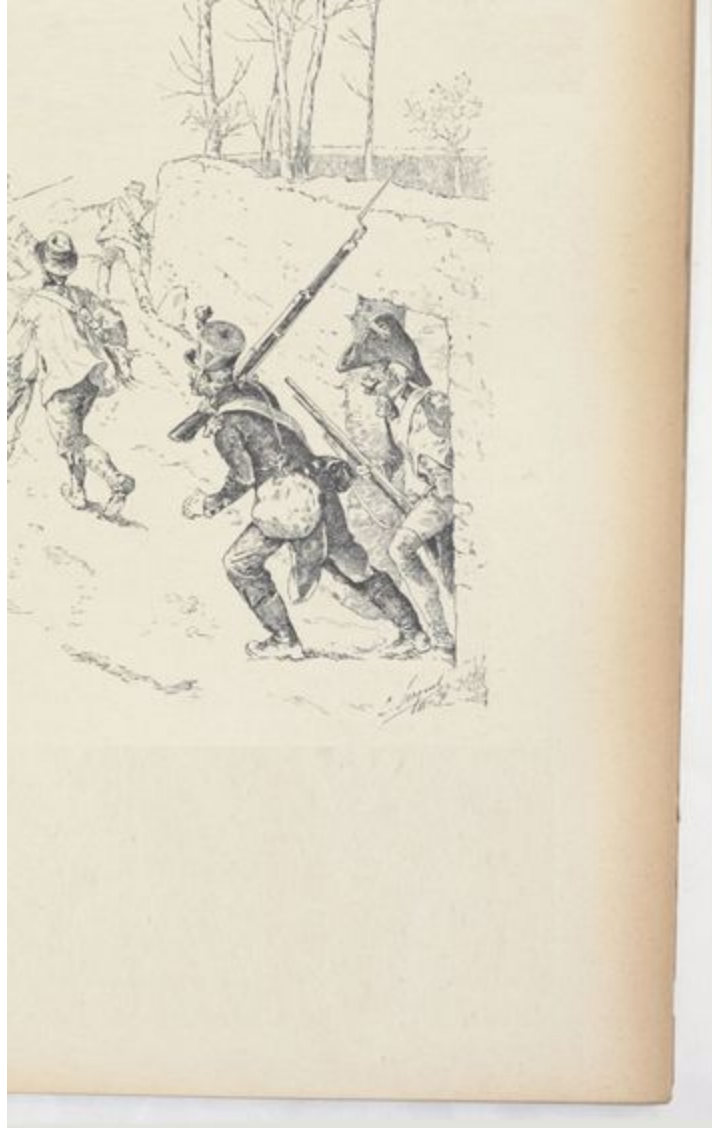
mais Napoléon, qui avait échoué, fut forcé de battre en retraite, et le 11, à la pointe du jour, il se retira sur Soissons ; il avait perdu 12,000 hommes, en avait tué ou blessé à l'ennemi environ 16,000. Apprenant qu'à Reims se trouvait un corps russe commandé par l'émigré Saint-Priest, et destiné à établir les communications entre Schwarzenberg et Blücher, il dirigea sur cette ville le maréchal Marmont, dont l'avant-garde était formée par la division des gardes d'honneur du général Defrance, et qui était suivi par le reste de l'armée. Après un brillant combat, dans lequel le général Philippe de Ségur s'immortalisa avec son régiment des gardes d'honneur par une charge restée célèbre, et où l'infanterie de Marmont, comme pour racheter la surprise d'Athies, déploya une vigueur des plus remarquables, le corps de Saint-Priest ayant perdu son général tué et plus de 6,000 hommes dont 4,000 prisonniers, fut rejeté au loin. C'était là une faible compensation de l'échec de Laon. Napoléon voulut cependant en profiter pour tomber sur Schwarzenberg.

Lorsque l'empereur, pour courir au secours de Mortier et de Marmont, avait laissé au maréchal Macdonald le soin de contenir la grande armée de Bohême avec son corps et ceux de Gérard et d'Oudinot, les alliés ne s'y trompèrent pas longtemps, soit qu'ils eussent été avertis, soit que les manœuvres des troupes françaises leur eussent clairement démontré l'absence de Napoléon. Toujours est-il que, le 27 février au matin, encouragés par l'inertie incroyable d'Augereau et de l'armée de Lyon, ils attaquèrent Oudinot et Gérard à Dolencourt et à Bar-sur-Aube. Le combat fut très vif, surtout à Dolencourt, où le maréchal Oudinot n'avait sous la main ni son artillerie, ni la moitié de sa cavalerie, et où l'infanterie d'Espagne, assistée des dragons de Kellermann, lutta héroïquement dans la proportion de un contre trois. Macdonald, en apprenant ces événements, vint au-devant de ses deux lieutenants qui battaient en retraite, et fit sa jonction avec eux à Troyes. Les trois corps réunis reculèrent jusqu'à Nogent et Montereau, en soutenant presque chaque jour de vifs combats d'arrière-garde.

Napoléon, décidé à marcher contre Schwarzenberg, donna ses ordres de départ le 17 mars ; il emmenait, entre autres troupes, la réserve d'artillerie, la vieille garde, la cavalerie de la garde et les divisions du maréchal Ney. Il laissait encore une fois Marmont et Mortier pour contenir Blücher et couvrir Paris. Mortier, comme étant le plus ancien, avait le commandement nominal ; mais Marmont, dont les talents militaires, malgré l'échauffourée

d'Athies, inspiraient plus de confiance à l'empereur, devait diriger les mouvements. Ils avaient à eux deux 20,000 hommes.

La cavalerie qui précédait les colonnes de Napoléon trouva peu de résistance. Les chefs de la coalition étaient évidemment troublés par le retour de leur redoutable adversaire. N'ayant pu les surprendre, celui-ci s'arrêta alors à une idée qu'il nourrissait depuis quelque temps : aller dans l'est, y soulever les populations, recueillir toutes les garnisons des places fortes, les réunir à son armée, et, avec 100,000 hommes, tomber comme la foudre sur les communications de l'ennemi. Il prend pour point de direction Vitry et y donne rendez-vous à Marmont et à Mortier ; il n'a plus souci de couvrir Paris qu'il estime devoir résister assez longtemps pour lui permettre d'exécuter son opération décisive, mais son étoile est définitivement éclipsée : tout tourne contre lui.



D'abord, Paris n'est pas en état de se défendre, parce qu'on n'a rien fait pour l'y préparer, parce que la garde nationale et la population sont sans armes, parce que les ouvrages de fortification, qu'il avait été question de construire, sont encore à l'état de projet. En second lieu, les souverains alliés, informés de l'état des esprits et conseillés par un profond politique, Pozzo di Borgo, Corse qu'excitait la haine la plus ardente contre Napoléon, n'ont plus qu'une idée, marcher sur Paris. Napoléon, lui-même, perd deux jours à livrer l'inutile et sanglante bataille d'Arcis-sur-Aube.

Napoléon était tellement persuadé que Schwarzenberg se retirait en toute hâte, que lui, si avide autrefois de renseignements précis, s'en rapportait à des reconnaissances faites à la légère, dont les résultats venaient corroborer

son opinion et son désir, et qu'il refusait de croire, par exemple, aux assertions de Sébastiani, lui affirmant que toute la cavalerie autrichienne et bavarroise était là, en face de lui. La bataille à laquelle donna lieu, le 20 mars, cette rencontre inopinée, fut une des plus sanglantes et des plus héroïquement disputées de toute la campagne de 1814. La défense de Torcy-le-Grand par le maréchal Ney, la résistance des carrés de la vieille garde assaillis sans relâche par la cavalerie autrichienne et russe, les charges désespérées des cavaliers de Sébastiani et de Lefebvre-Desnouettes, ont laissé dans l'histoire des souvenirs impérissables. La bataille d'Arcis-sur-Aube a sa légende, et une légende vraie. C'est là qu'un obus, venant à tomber devant le front d'une compagnie de la garde que l'empereur conduisait en personne, Napoléon voyant les grenadiers faire en arrière un mouvement instinctif, poussa son cheval droit sur l'obus dont la fusée brûlait, le maintint frémissant, et, après avoir disparu un instant dans la poussière et la fumée, sous son cheval éventré par l'explosion, il remonta froidement sur un autre cheval. C'est là aussi, qu'au début de l'action, les cavaliers de Sébastiani, surpris par l'apparition de la cavalerie de l'ennemi et fuyant à toute bride vers le pont d'Arcis, Napoléon les y devança, et, mettant son cheval en travers du pont : « Lequel de vous, s'écria-t-il d'une voix retentissante, osera le passer avant moi ? » Les cavaliers honteux se rallièrent à l'instant et rachetèrent toute la journée, par les plus brillantes charges, leur faiblesse d'un instant.

Pendant la journée du 21, l'armée française resta en position devant la grande armée de Bohême, sans que Schwarzenberg osât l'attaquer. C'est seulement lorsque le mouvement de retraite fut nettement prononcé, que la cavalerie des alliés se mit en mouvement pour la suivre, et, si mollement d'abord, que Sébastiani avec ses trois divisions de cavalerie se retira par échelons comme au champ de manœuvre. La journée se termina cependant par une lutte aussi héroïque et aussi sanglante que celle de la veille, la défense d'Arcis par la division Leval, chargée de protéger le passage de la cavalerie ; la conduite de ces vieux soldats venus d'Espagne, fantassins et dragons, permet d'affirmer que si Napoléon avait pu rappeler à l'est de la France les armées de Soult et de Suchet, jamais les coalisés ne seraient parvenus sous les murs de Paris.

Le 23 mars, Napoléon était à Saint-Dizier ; Macdonald, avec son corps d'armée et celui de Gérard, serrés de près par les Bavares, parvint enfin à passer la Marne au delà de Sommepeux, après avoir eu à soutenir plusieurs

combats assez rudes ; Napoléon, avant de concentrer son armée éparses sur une ligne de près de vingt lieues, chercha à s'éclairer de tous côtés sur la position de l'ennemi.

L'ennemi ! il venait de se décider, avons-nous dit, à marcher sur Paris. D'après les renseignements fournis aux chefs de la coalition, soit par des personnages politiques, soit par des lettres tombées aux mains des Cosaques, ils savaient que, dans la capitale, les affidés de l'Empire cédaient au découragement, tandis que les partis hostiles ne cachaient plus leurs espérances.

Les événements de Bordeaux et de Lyon avaient beaucoup contribué à produire cet état des esprits. Le maréchal Soult, battu par Wellington, à Orthez, le 27 février, et rejeté au delà de la ligne du Gave-de-Pau, avait cru entraîner les armées anglaises le long de la frontière, en se retirant lui-même sur Toulouse ; mais Wellington s'était borné à le suivre avec le gros de ses forces, et avait dirigé sur Bordeaux le maréchal Beresford, avec 15,000 hommes. Les 1,200 hommes qui formaient la garnison de cette ville l'avaient évacuée le 12 mars, et les Anglais y étant entrés, les royalistes, en tête desquels se plaça le maire, nommé Lynch, proclamèrent le rétablissement des Bourbons.

D'autre part, Augereau, dont les mouvements auraient pu être quelquefois un sujet d'inquiétude pour Schwarzenberg, et dont la seule présence à Lyon avait même un instant paralysé les mouvements de l'armée de Bohême, s'était montré au-dessous de lui-même, et, après plusieurs combats, qui attestèrent la valeur de ses troupes, en même temps que sa faiblesse comme général, il n'avait même pas cherché à défendre Lyon, dont l'ennemi avait aussitôt pris possession, le 21 mars. La Savoie fut définitivement abandonnée. Augereau se retira en Dauphiné ; il était désormais hors de cause.

Nous avons vu qu'en s'éloignant de Reims, le 17 mars, l'empereur avait donné pour instructions à Marmont et à Mortier, pour le cas où Blücher repasserait l'Aisne, de lui disputer le terrain, en couvrant la route de Paris. De nouveaux ordres, expédiés le 20, prescrivaient à ces deux maréchaux de rejoindre l'empereur à Vitry ; mais déjà Marmont avait appelé Mortier de Reims sur Fismes, où il s'était joint à lui. Lorsqu'il voulut obéir aux nouveaux ordres de l'empereur, les alliés étaient réunis près de Châlons. Il n'existait pas de route carrossable de Fismes à Épernay. Marmont et Mortier furent forcés de faire un détour et tombèrent au milieu des colonnes

de l'armée ennemie. Attaqué de flanc, près de Fère-Champenoise, par la cavalerie de cette armée, Marmont, habile manœuvrier, s'en tira assez bien. Mortier, qui le suivait, perdit un peu plus de monde ; mais les deux divisions de gardes nationales, Patchod et Amey, qui escortaient un convoi destiné à l'empereur, subirent un désastre complet.

Ce combat de Fère-Champenoise, qui eut lieu le 24 mars, doit être, malgré sa funeste issue, classé parmi les plus glorieux qu'un peuple puisse inscrire dans ses annales. La troupe, comprenant un peu plus de 4,000 hommes, dont 3,500 gardes nationaux, le reste composé de conscrits, sans aucune instruction militaire, escortant 180 voitures de munitions et de vivres, marche pendant plusieurs heures, formée en six carrés longs, incessamment chargée par la cavalerie qui l'enveloppe, mitraillée par l'artillerie légère qui la devance, la suit et l'accompagne. Cette cavalerie et cette artillerie sont grossies, à chaque instant, par de nouveaux escadrons et par de nouvelles batteries. Il fallut abandonner les voitures, qui gênaient la marche et le combat, et réduire à quatre le nombre des carrés devenus trop faibles ; mais on lutte toujours, et la cavalerie de la garde prussienne, de la garde impériale russe et les cuirassiers autrichiens de Noschitz, qui s'étaient couverts de gloire à Leipzig, et les chevaliers-gardes du grand-duc Constantin, 20,000 cavaliers en tout, ne parviennent pas à écraser ces gardes nationaux et ces conscrits réduits à 3,000. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse étaient accourus au bruit de ce combat, et détachèrent en vain leurs aides de camp pour supplier ces braves de se rendre. Ils repoussaient toutes les sommations. Un carré fut enfoncé, les trois autres résistaient encore. Deux mirent bas les armes, n'ayant plus de cartouches à tirer. Le dernier fut littéralement broyé sous la mitraille et sabré par les chevaliers-gardes. Quelques centaines d'hommes parvinrent à gagner les marais de Saint-Gond.

On raconte que, saisis d'admiration, mais en même temps d'inquiétude, les souverains se dirent que, si la nation française soulevée contre eux était capable de déployer partout la même énergie, il leur serait impossible d'en venir à bout.

Cette bataille n'eut d'autre lendemain que celle de Paris, aussi héroïque dans son genre. Marmont et Mortier, menacés à chaque instant d'être coupés de la capitale par les masses ennemies, et obligés à d'incessants détours, arrivèrent enfin sous les murs de Paris, le 29 mars au soir, au

moment où l'ennemi parvenait à Pantin, poussant devant lui, depuis Meaux, le petit corps d'armée du général Compans.

A Paris, c'est l'affolement qui régnait et commandait. Il fallut improviser la défense, qui aurait pu être efficace, si elle avait été préparée à l'avance, et couvrir, avec quelques milliers d'hommes (30,000 au plus), la ligne qui s'étend des Batignolles à Charenton, menacée par 170,000 combattants. Le ministre de la Guerre, Clarke, répartit en avant du mur d'octroi, qui formait alors l'enceinte de la capitale, les troupes qui venaient d'arriver. A droite, Marmont fut chargé de défendre tout le terrain de la Seine au canal de l'Ourcq ; on lui adjoignit le corps de Compans, placé aux Prés-Saint-Gervais et sur le revers du plateau de Romainville. Une forte batterie, servie par des vétérans et les élèves de l'Ecole Polytechnique, défendait l'avenue de Vincennes. Mortier, renforcé par une division tirée des dépôts de la garde, dut couvrir toute la portion de l'enceinte située entre le canal de l'Ourcq et Clignancourt, c'est-à-dire La Villette et La Chapelle ; enfin, à l'extrême gauche, le maréchal Moncey avait sous ses ordres le petit nombre de gardes nationaux qu'il avait été possible d'armer.

L'impératrice régente était partie le 29, avec toute la cour : Joseph Bonaparte et Clarke bornèrent leur rôle, le 30 au matin, à s'établir sur la butte Montmartre, comme spectateurs de la bataille qui allait s'engager ; puis, lorsqu'on leur annonça que la droite était tournée par les Cosaques, et qu'ils étaient menacés de tomber entre les mains de l'ennemi, ils s'éloignèrent à leur tour : Joseph laissait aux maréchaux Mortier et Marmont l'autorisation écrite de traiter avec l'ennemi, si la défense devenait impossible.

Le nœud de cette défense était à Romainville et à Belleville, point à la fois saillant et dominant de l'enceinte. Soutenue par une artillerie formidable, la lutte resta extérieure jusque vers 11 heures. A ce moment, la droite étant culbutée et l'ennemi s'avancant par Charonne et les buttes Chaumont, Marmont dut se replier sur Belleville ; il faillit être enlevé par l'ennemi dont une colonne, suivant les boulevards extérieurs, s'établit entre lui et le mur d'octroi et pénétra même dans la rue du Faubourg-du-Temple. « Nous réunîmes à la hâte 300 jeunes gens armés et habillés de la veille, dit dans ses Mémoires un des généraux qui servaient sous les ordres de Marmont, on battit la charge, l'ennemi fut repoussé, et les communications rétablies avec la barrière. »

De son côté, Mortier se maintenait, avec un incroyable acharnement, dans les faubourgs de La Villette et de La Chapelle. Les élèves de l'École Polytechnique montraient, dans l'avenue de Vincennes, un calme héroïque sous les charges de la cavalerie russe, et les gardes nationaux du maréchal Moncey défendaient la barrière de Clichy avec le même héroïsme, sans pouvoir empêcher la colonne du général Langeron, un Français, un émigré, qui rentrait à Paris à la tête d'un corps d'armée russe, de gravir la butte Montmartre et de s'y établir.

Il était 4 heures du soir lorsque Marmont, refoulé en dedans du mur d'octroi avec des troupes épuisées, jugea le moment venu d'user de l'autorisation qui avait été laissée de traiter avec l'ennemi. C'est avec la plus grande peine que les aides de camp envoyés par lui au prince de Schwarzenberg et à l'empereur Alexandre, purent les atteindre.

Enfin, une convention, assez vivement discutée, fut signée dans un cabaret de La Villette. Elle autorisait les troupes qui avaient défendu Paris à se retirer où elles voudraient. Immédiatement les troupes de Mortier, suivies par celles de Marmont, prirent la route de Fontainebleau. Il n'y avait plus dans Paris ni Gouvernement ni commandement militaire. Marmont, rentré pour se reposer un instant dans l'hôtel qu'il habitait rue du Faubourg-Poissonnière, fut immédiatement entouré et acclamé par les représentants du haut commerce et de la banque, acclamé comme un héros, supplié en même temps de stipuler, auprès des chefs de l'armée coalisée, quelques conditions en faveur de la capitale, abandonnée par ceux qui auraient dû la protéger ou succomber avec elle. Il consentit alors à conclure et à faire signer par ses aides de camp Fabvier et Damrémont ce que l'on a appelé la capitulation de Paris, c'est-à-dire une nouvelle convention aux termes de laquelle les alliés devaient entrer, le lendemain 31, dans la capitale de l'empire français, confiée à leur générosité. Certes, Marmont, qui n'avait le droit de traiter que pour ses troupes, sortait de son rôle lorsqu'il se substituait ainsi aux pouvoirs absents.... Mais qui pourrait l'en blâmer ?

Pendant ce temps, Napoléon attendait à Doulevant des nouvelles de l'ennemi. Le 26, il en partait pour se rendre à Vassy, lorsqu'il rencontra une forte arrière-garde laissée sous le commandement de Winzingerode pour le tromper et lui cacher le mouvement sur Paris. Un combat brillant s'engagea à Saint-Dizier. Winzingerode battu, perdit plus de 3,000 hommes et 18 canons. Victoire facile et suivie, pour Napoléon, d'un cruel désappointement.

Cette fois, il n'y a plus de doute à concevoir. Les alliés sont en marche sur Paris. Les suivra-t-il ? Volera-t-il au secours de sa capitale ou persistera-t-il dans l'exécution de son plan ? S'établissant avec son armée sur les lignes de communication des coalisés et soulevant toutes les populations de la Lorraine, de la Champagne, de la Bourgogne et de l'Alsace, fera-t-il de Paris, sacrifié s'il le faut, le tombeau des envahisseurs ? Telle est la question qui se pose à lui dans les journées des 27, 28 et 29 mars. Ses affidés les plus intimes, comme Lavalette, lui écrivent que sa présence est indispensable à Paris pour déjouer les intrigues qui s'attaquent à l'existence même de l'Empire. La raison politique l'emporte sur les considérations militaires. D'ailleurs, le cri de l'armée demandant qu'on aille au secours de Paris, ne laisse pas le choix à Napoléon. Les ordres sont donnés : l'armée, commandée par Berthier, reprend à marches forcées la route de Fontainebleau. Napoléon la devance : arrivera-t-il à temps ?...

Dans la nuit du 30 au 31 mars, l'empereur, accompagné de Caulaincourt, Drouot, Gourgaud, etc., était parvenu au relais de poste de Fromenteau, sur la route de Paris à Fontainebleau, lorsque le général Belliard, qui marchait à la tête des troupes de Mortier, lui apprend l'évacuation de Paris, le départ de la régence et du ministère, en un mot tout ce qui s'était passé le 29 et le 30 mars.

Virtuellement, la guerre était finie. Le reste est de l'histoire et sort de notre cadre ; nous n'avons à en donner ici qu'un résumé succinct.

Le 31 mars, les souverains alliés font leur entrée dans Paris, accueillis avec un enthousiasme criminel par les royalistes, avec le calme de la stupeur par la masse de la population. Napoléon, retiré à Fontainebleau, que couvraient les corps de Mortier et de Marmont, y attend son armée pour aller livrer bataille dans Paris. Marmont est à Essonne, sur la route même de Fontainebleau à Paris, au poste de confiance. L'armée arrive à Fontainebleau. Les soldats, les officiers et les colonels, quelques généraux même, ne demandent qu'à marcher. Il n'en est pas de même des maréchaux qui, peut-être, jugent la position plus sainement, et qui, en tous cas, répugnent à mettre à feu et à sang la ville de Paris. Les négociations commencent, et, avec elles, les intrigues. Marmont, entraîné par les sollicitations dont il est l'objet, emporté par son orgueil et par le désir de jouer un grand rôle, conclut, avec le prince de Schwarzenberg, une convention aux termes de laquelle il abandonnera, avec son corps d'armée, le poste où il a été placé. Quand il veut se raviser, il est trop tard ; la

convention a été exécutée, en son absence, par les généraux sous ses ordres qu'il a mis dans la confiance de ses projets, et qui craignent d'être abandonnés par lui. Un Gouvernement provisoire, hostile à Napoléon, et dont le prince de Talleyrand est l'âme, a été installé à Paris. Le Sénat a déclaré la déchéance de l'empereur. Louis XVIII, frère de Louis XVI, est proclamé roi et accepté par les souverains alliés.

Napoléon, qui avait abdiqué au bénéfice de son fils, est forcé par les maréchaux de donner son abdication pure et simple, et réduit à la souveraineté dérisoire de l'île d'Elbe. Il s'éloigne, après avoir fait à sa garde les adieux les plus touchants. Malgré les efforts de Marmont, qui est sans crédit auprès du roi que sa défection a mis sur le trône, la cocarde et le drapeau blancs remplacent les trois couleurs. La restauration des Bourbons est consommée.

A côté de ce grand drame, les événements qui se passaient sur les frontières du Midi, du Sud-Est et du Nord, présentent peu d'intérêt. Au Midi, le maréchal Soult, suivi par Wellington, et dont l'armée était réduite à moins de 35,000 hommes, était arrivé, le 24 mars, à Toulouse, où fut livrée, le 10 avril, une bataille indécise et meurtrière. Soult se retira sur Castelnau-dary, dans la nuit du 11 au 12, et le 12 au matin, Wellington fit son entrée dans Toulouse, où les royalistes avaient déjà arboré la cocarde blanche. De son côté, Suchet avait franchi la frontière et se retirait sur Narbonne avec l'armée de Catalogne, lorsqu'il apprit les événements de Paris. Il fit, le 14 avril, sa soumission au roi Louis XVIII, et son exemple fut bientôt imité par le maréchal Soult.

Au Nord, le général Maison était parvenu à rentrer à Lille, d'où il faisait en Belgique de fréquentes incursions ; il conclut, le 7 avril, avec le général Thielmann, qui commandait l'armée ennemie, un armistice qui mit fin aux hostilités. Enfin, en Italie, le prince Eugène, qui avait lutté jusqu'au dernier moment contre les Autrichiens et les Napolitains réunis, informé des événements de Paris et de l'abdication de Napoléon, traita avec le maréchal Bellegarde de l'évacuation du pays, et les troupes françaises, qui s'y trouvaient encore, repassèrent les Alpes à la fin du mois d'avril, sous la conduite du général Grenier.

Restaient, de l'autre côté de la frontière, les places fortes dans lesquelles avaient été si malheureusement immobilisées et neutralisées de belles et nombreuses garnisons. Une malheureuse convention, signée le 23 avril, livra aux puissances étrangères celles de ces places qui tenaient encore et

qui auraient pu servir de gages, dont la possession aurait exercé, sur les conditions de la paix définitive, une influence considérable. Parmi ces places, plusieurs avaient été défendues avec une énergie et une persévérance qui couvrirent de gloire leurs gouverneurs. A Dantzig, Rapp, assiégé par toute une armée, n'avait été réduit que par l'incendie et la famine. La capitulation à laquelle il avait consenti, fut odieusement violée, et, au mépris du droit des gens, la garnison, qui devait se retirer en France, fut envoyée prisonnière en Russie. A Anvers, Carnot fit prendre la cocarde blanche à ses troupes, lorsqu'il fut informé du changement de Gouvernement ; mais il ne rendit la place que lorsqu'il en eut reçu de Louis XVIII l'ordre formel.

A Hambourg, le maréchal Davout mettait le comble à sa gloire par une défense qui se prolongea plusieurs mois. A force d'habileté et de fermeté, il parvint jusqu'au bout à maintenir à distance l'armée qui l'assiégeait. Lorsqu'il n'eut plus de doute à concevoir sur ce qui s'était passé à Paris, il arbora le drapeau blanc, et continua de défendre la place au nom de Louis XVIII, comme il l'avait fait au nom de l'empereur. Enfin, le général Gérard étant survenu avec une lettre formelle du roi, qui le nommait général en chef de l'armée de Hambourg, le maréchal Davout résilia son commandement, et n'eut même pas la satisfaction de ramener en France le corps d'armée qu'il avait créé et animé de son indomptable énergie.





CHAPITRE XIX

LIGNY ET WATERLOO

De l'île d'Elbe où il avait été relégué, Napoléon inquiétait encore les souverains coalisés contre lui, et, dans les conciliabules secrets du Congrès de Vienne, il était question d'exiler plus loin, en le resserrant dans une captivité plus étroite, le grand vaincu de 1814. Averti de ces projets, informé en même temps de la désaffection de l'armée pour le Gouvernement des Bourbons, l'ex-empereur prit la résolution hardie de reconquérir la France, avec l'armée en miniature qui lui avait été laissée pour sa garde personnelle. L'histoire a enregistré peu de faits plus extraordinaires que la marche de ce grand capitaine, débarquant à Cannes le 1^{er} mars, à la tête de 1,100 grenadiers, et rentrant triomphalement dans le palais des Tuileries, le 20 mars 1815.

Louis XVIII s'était cependant efforcé, tout en imposant à l'armée des réductions impérieusement commandées par l'état des finances et par les exigences politiques, d'y introduire le moins de changements possible ; mais tout en maintenant les positions acquises, il en diminua la valeur en les multipliant. Les généraux qui avaient combattu pour la France pendant de longues années et prodigué leur sang sur tous les champs de bataille, durent faire place dans leurs rangs à des hommes qui avaient figuré contre eux sous le drapeau de l'étranger ; les officiers et les soldats qui portaient

fièrement le ruban de la Légion d'honneur, virent ce ruban prodigué à leurs ennemis. Pour n'en citer qu'un exemple, le maire de Bordeaux fut nommé grand-croix de la Légion d'honneur, pour l'accueil fait, en 1814, à l'armée anglaise. Les régiments de la vieille garde, grenadiers et chasseurs à pied ou à cheval, dragons et lanciers, avaient été conservés, avec les privilèges du rang et de la solde ; mais on les avait relégués dans des garnisons de province, au lieu de leur confier le soin de veiller à la sûreté du souverain, tandis que l'on créait, pour cet objet, une maison militaire coûteuse, composée de jeunes gens nouveaux dans le métier des armes.

D'autre part, si une partie des populations voyait dans la chute de l'Empire la fin d'un régime odieux, qui avait dévoré toute la jeunesse du pays dans des guerres lointaines, le langage des émigrés, revenant de leur long exil volontaire, inspirait des craintes aux habitants des campagnes, menacés de perdre les conquêtes légitimes dues à la Révolution qui les avait émancipés....

Ces causes réunies firent le succès de l'entreprise de Napoléon, peut-être en dépit de l'esprit général de la nation. Evitant la Provence et la vallée du Rhône, où les insultes ne lui avaient pas manqué lors de son départ pour l'île d'Elbe, il se jeta dans les montagnes du Dauphiné. L'accueil reçu par lui à Gap et à Digne était un présage du succès, qui apparut comme probable, à dater du jour où la garnison de Grenoble se rangea sous ses drapeaux. La prise de possession de Lyon, l'échec du maréchal Macdonald et du comte d'Artois décidèrent la question. Lorsque le maréchal Ney, envoyé au-devant de Napoléon avec deux divisions, adressa aux troupes sous son commandement la fameuse proclamation qui devait lui coûter la vie, il ne put que consacrer un fait accompli. Malgré le choix des généraux de division : Bourmont, un ancien chef de chouans ; Lecourbe, un ancien républicain disgracié sous l'Empire, les soldats réunis à Lons-le-Saunier avaient déjà jeté la cocarde blanche et tiré, de la cachette où ils les avaient dissimulées sur leurs poitrines, les vieilles cocardes tricolores pâlies naguère par un long usage ; à dater de ce moment, la marche sur Paris devint un triomphe.

Le duc d'Angoulême qui, par ordre de Louis XVIII, s'était rendu dans les départements du Midi pour y organiser la résistance, put espérer un moment reconquérir ces provinces et soulever la guerre civile, en attendant la guerre extérieure, sur laquelle le parti royaliste comptait déjà pour chasser de nouveau l'usurpateur. Serré de près par les troupes qui s'étaient déclarées

en faveur de Napoléon, le prince se vit forcé d'abandonner la partie et de conclure la capitulation de la Palud. La soumission du Midi valut au général Grouchy le bâton de maréchal d'Empire. De son côté, la duchesse d'Angoulême, qui avait cru pouvoir se maintenir à Bordeaux pour y défendre la cause royale, quitta cette ville, où le général Clauzel rétablit l'autorité de l'empereur. La Vendée seule répondit aux suggestions du parti royaliste. Le général Morand d'abord, le général Travot un peu plus tard, avaient éteint les premiers symptômes d'insurrection ; mais les chefs vendéens ayant reçu de l'argent, des canons et des munitions d'Angleterre, le marquis Louis de La Rochejaquelein étant venu leur apporter les encouragements du roi, ils levèrent définitivement le drapeau de la rébellion le 17 avril. Le général Travot marcha contre les premiers rassemblements. Un renfort de 6 à 7,000 hommes fut envoyé en Vendée, et le général Lamarque reçut le commandement de toutes les troupes réunies dans cette région. Le combat des Mothes, pendant lequel le marquis de La Rochejaquelein fut tué en voulant rallier les insurgés qui fuyaient, décida les autres chefs à disperser leurs soldats, et un calme apparent fut rétabli dans le pays, pour quelque temps du moins. Lorsque Napoléon dut commencer les hostilités contre les armées étrangères, les Vendéens se soulevèrent de nouveau, et il fallut, cette fois, toute l'énergie du général Lamarque pour venir à bout d'eux. Quoique battus, ils n'en rendirent pas moins à la cause royale l'immense service d'une diversion qui priva l'empereur d'un de ses meilleurs généraux et de 18,000 hommes de bonnes troupes, dont la présence en Belgique aurait pu exercer une influence décisive sur le résultat de la campagne.

Que Napoléon ait voulu ou non ne pas faire la guerre, et l'affirmative nous paraît probable, car il n'avait nul intérêt à la guerre, cela importe peu pour l'étude que nous avons entreprise, puisque les puissances européennes, qui avaient adhéré au traité d'alliance dirigé contre l'ennemi commun, étaient absolument décidées à se débarrasser définitivement de cet ennemi, en l'écrasant sous l'effort collectif de leurs armées. Napoléon n'avait chance de trouver qu'un seul allié, son beau-frère Murât, roi de Naples. Mais Murat, dont la défection lui avait fait perdre l'Italie en 1814, fut encore plus nuisible à la cause impériale par sa levée imprudente et intempestive de boucliers. Battu à Tolentino, les 2 et 3 mai, par le général Bianchi, il fut obligé de s'enfuir en France, où Napoléon ne voulut même pas, et peut-être eut-il tort, lui donner un commandement dans son armée.

Les forces destinées par les puissances coalisées à entrer en première ligne, soutenues par d'autres forces en réserve, comprenaient quatre armées : 1° celle des Pays-Bas, d'un effectif de 106,000 hommes, commandée par Wellington et composée d'Anglais ou de troupes à la solde de l'Angleterre ; 2° l'armée du bas Rhin, sous les ordres de Blücher, effectif 117,000 hommes, ou 250,000 en comptant les troupes de seconde ligne ; 3° l'armée russe du Rhin, Barclay de Tolly, 168,000 hommes ; 4° l'armée autrichienne, avec les contingents de l'Allemagne du Sud, général en chef Schwarzenberg, effectif 254,000 hommes ; 5° l'armée autrichienne du général Frimont, 60,000 hommes. Soit en tout près de 850,000 hommes.

A ces forces colossales, Napoléon, malgré tous ses efforts, obligé de compter avec les populations qui ne lui accordaient que conditionnellement leur concours et qu'il lui importait de ménager, n'avait guère à opposer, au commencement du mois de juin, que 280,000 soldats, dont 200,000 en état de faire la guerre, et environ 50,000 gardes nationaux armés. Avec ces effectifs restreints, il lui fallait, en dehors de l'organisation de l'armée active, suffire à la garde de toutes les frontières et des provinces de l'intérieur ; dans le Jura, où commandait le général Lecourbe ; dans les Alpes, dont la défense était confiée au maréchal Suchet ; sur le Var, où était placé le maréchal Brune ; en avant des Pyrénées, sous les ordres du général Decaen ; sur la Gironde, où les troupes obéissaient au général Clauzel ; dans la Vendée où, comme nous l'avons vu, opérait le général Lamarque. Il lui restait, pour former l'armée active, environ 125,000 hommes. Il les répartit en six corps d'armée, auxquels s'ajoutèrent la garde impériale et quatre corps de cavalerie, savoir :

Le 1^{er} corps, commandé par le général Drouet d'Erlon, composé de quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie, avec 46 pièces d'artillerie ; effectif, 19,000 hommes, quartier général à Lille ;

2^e corps, général Reille, quatre divisions d'infanterie, une de cavalerie, 46 pièces ; 24,000 hommes, quartier général à Valenciennes ;

3^e corps, général Vandamme, trois divisions d'infanterie, une de cavalerie, 38 pièces ; 18,000 hommes, quartier général à Mézières ;

4^e corps, dénommé aussi armée de la Moselle, général Gérard, trois divisions d'infanterie, une de cavalerie, 38 pièces ; 16,500 hommes, quartier général à Metz ;

5^e corps ou armée du Rhin, général Rapp, trois divisions d'infanterie, une de cavalerie, 38 pièces ; 19,000 hommes, quartier général à Strasbourg ;

6^e corps ou armée de réserve, général Lobau, trois divisions d'infanterie, 32 pièces ; 10,000 hommes, quartier général à Laon ;

Quatre corps de cavalerie, savoir : le 1^{er}, commandé par Pajol, deux divisions de cavalerie légère ; le 2^e, Exelmans, deux divisions de dragons ; le 3^e, Kellermann, deux divisions de dragons, cuirassiers et carabiniers ; le 4^e, Milhaud, deux divisions de cuirassiers ; en tout, 13,000 chevaux, avec 48 pièces, en seconde ligne, entre la Meuse et l'Aisne ;

Enfin, la garde impériale, comprenant trois divisions d'infanterie (vieille, moyenne et jeune garde), deux divisions de cavalerie et 126 pièces. Effectif, 20,000 hommes, restant provisoirement à Paris.

Les gardes nationales furent réparties entre les armées d'observation et envoyées surtout à l'armée du Jura, qui en reçut 10,000, et à l'armée des Alpes, à laquelle il en fut affecté 12,000.

En restant sur la défensive, Napoléon aurait disposé, au mois d'août, de forces beaucoup plus considérables. Mais il était peu probable que les alliés attendissent jusque-là pour l'attaquer. Tous les renseignements s'accordaient, au contraire, sur ce point, que Wellington et Blücher allaient bientôt prendre l'offensive. L'empereur se décida à les devancer, et sa résolution se traduisit par un des plus beaux plans de campagne qu'il eût jamais médités, mais dont malheureusement l'exécution ne fut pas à la hauteur de la conception.

Wellington avait son quartier général à Bruxelles, son aile droite à Ath, son centre et sa réserve à Bruxelles, son aile gauche à Braine-le-Comte. Blücher avait son quartier général à Liège. Ses corps d'armée, formant un total de 117,000 hommes, occupaient Charleroi, Namur, Ciney et Liège. L'empereur conçut le projet de tomber d'abord sur l'armée prussienne, de la battre, pour la séparer des Anglais, et attaquer ensuite ces derniers. Il décida d'employer à ces opérations les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e et 6^e corps, la garde et les quatre corps de cavalerie, dont l'ensemble forma l'armée de Belgique ; le 5^e corps fut laissé à Strasbourg et renforcé de plusieurs milliers de gardes nationaux, pour défendre la basse Alsace contre l'armée autrichienne, qui la menaçait. Quelques critiques ont pensé que c'était là une faute, et qu'il eût mieux valu confier la défense de l'Alsace aux gardes nationales, pour augmenter de 20,000 hommes la force de l'armée de Belgique.

On remarquera que, dans cette armée, aucun maréchal ne figurait comme exerçant un commandement ; Davout était ministre de la Guerre ; Soult remplaçait Berthier dans les fonctions de major général ; Brune et Suchet étaient employés sur d'autres frontières ; Mortier devait commander la garde ; il tomba malade, et ne prit aucune part à la campagne. Grouchy fut mis à la tête des quatre corps de cavalerie. Ney fut appelé auprès de Napoléon, qui se réserva d'utiliser ses services suivant les circonstances ; les autres, Macdonald, Oudinot, Victor, Marmont, Gouvion-Saint-Cyr, restèrent fidèles au serment qu'ils avaient prêté au roi, et semblèrent oublier que la France était menacée dans son existence par les ennemis coalisés contre elle.

La concentration des corps de l'armée de Belgique, disséminés de Lille à Metz et à Paris, peut passer pour une des plus belles opérations de ce genre. Napoléon, feignant, à l'aide des gardes nationales réunies dans le Nord, de vouloir couper l'armée anglaise de ses communications avec la mer, dirigea d'abord sur Maubeuge le 6^e corps et la garde ; puis, le 7 juin, Gérard quitta Metz, très secrètement, pour marcher sur Philippeville. Le 9 juin, Reille appuya de Valenciennes sur Maubeuge avec le 2^e corps, tandis que Vandamme s'y rendait, de son côté, avec le 3^e, et que le 1^{er} corps, conduit par d'Erlon, remplaçait le 2^e à Valenciennes. Le 14 juin, Napoléon était à Beaumont, ayant sous la main ses cinq corps d'armée, qui occupaient un front de 30 kilomètres, masqués par la forêt de Soignies.

Dès le soir, l'ordre fut donné pour les mouvements du lendemain. Cet ordre a été souvent cité comme un modèle de précision et de clarté. L'armée devait marcher sur Charleroi en trois colonnes. La colonne principale, celle du centre, était précédée par la division Domon, cavalerie légère du corps de Vandamme ; venait ensuite le corps de cavalerie légère de Pajol, qui avait sous ses ordres la division Domon ; puis le corps de Vandamme (3^e), celui de Lobau (6^e), la jeune et la vieille garde. Les corps de cavalerie d'Exelmans, Kellermann et Milhaud suivaient le mouvement sur les chemins latéraux à la route principale. La colonne de gauche était formée par le corps de Reille (2^e) et celui de Drouet d'Erlon (1^{er}). Le corps de Gérard (4^e) formait, à lui seul, la colonne de droite. Les avant-gardes des colonnes du centre et de gauche tombèrent sur les avant-postes prussiens. Le 2^e corps força le passage de la Sambre à Marchienne. Un incident fâcheux retarda le passage de la colonne du centre sur le pont de Charleroi.

Berthier, le chef d'état-major modèle, n'existait plus : une mort mystérieuse l'avait enlevé, quelque temps après le retour de l'île d'Elbe. Soult, qui le remplaçait en qualité de major général, n'avait ni l'habitude de ce service, ni celle de comprendre et de traduire instantanément les intentions de l'empereur. L'ordre si important, relatif à la marche de l'armée sur la Sambre, que Berthier aurait envoyé en triple ou quadruple expédition à chacun des intéressés, fut communiqué avec trop de négligence. Un accident fortuit l'empêcha de parvenir à Vandamme, dont l'infanterie devait marcher immédiatement après la cavalerie, dans la colonne du centre.

La confusion et le retard qui résultèrent de cet accident, exercèrent l'influence la plus malheureuse sur les opérations de la journée. Pajol se trouva devant le pont de Charleroi avec sa cavalerie, sans avoir un seul bataillon d'infanterie. Vandamme, informé par hasard et trop tard du mouvement qu'il avait à faire, voulut réparer le temps perdu et reprendre sa place dans la colonne ; il arrêta ainsi le corps de Lobau, qui s'était déjà mis en route, et les deux corps se confondirent pour un moment. La garde impériale accourut toutefois pour soutenir Pajol, et le pont de Charleroi fut enfin franchi ; mais les Prussiens avaient eu le temps de se reconnaître. L'extrême gauche des Anglais, de son côté, s'était groupée sous les ordres du prince de Saxe-Weimar. Napoléon ne parvint pas à occuper, dans cette journée du 15, les positions qu'il s'était données pour objectif, savoir : Sombreffe à droite et les Quatre-Bras à gauche, d'où il aurait séparé l'armée alliée en deux, isolant les Anglais des Prussiens.

Ney venait d'arriver. L'empereur lui donna le commandement de l'aile gauche, composée, pour le moment, des 1^{er} et 2^e corps, avec leurs divisions de cavalerie et la cavalerie légère de la garde (chasseurs et lanciers), commandés par Lefebvre-Desnouettes, et lui enjoignit de s'emparer du poste des Quatre-Bras. Pourquoi cet ordre ne fut-il pas exécuté ? c'est ce qu'il est assez difficile de s'expliquer. On a prétendu même qu'il n'avait pas été donné ; des témoignages positifs prouvent cependant le contraire. Toujours est-il que Ney s'arrêta à Frasnes, tandis que le prince de Saxe-Weimar s'installait, avec sa brigade, aux Quatre-Bras.

A la droite, Vandamme, qui était arrivé avec son infanterie, Grouchy, Exelmans et Pajol, dont la cavalerie avait poussé l'ennemi devant elle, n'osaient pas attaquer, sans l'ordre de Napoléon, l'arrière-garde prussienne, solidement établie derrière le ruisseau de Soleillemont. Dès que l'empereur parut, il lança sur la droite les dragons d'Exelmans, pour tourner la position,

qui fut abordée de front par trois colonnes d'infanterie. Les Prussiens battirent en retraite ; le général Letort, un des meilleurs généraux de cavalerie de l'armée, fut tué en les poursuivant avec les escadrons de service de la garde. C'était, à la veille d'une bataille décisive, une perte des plus regrettables.

Cette première journée n'avait pas donné tous les résultats qu'en attendait Napoléon. Le moral de l'armée avait été, en outre, fortement ébranlé par la désertion du général de Bourmont, commandant une division du corps de Gérard qui, dans la matinée, avait passé à l'ennemi avec les officiers de son état-major. Déjà, dans les rangs inférieurs de l'armée, on n'était que trop disposé à croire à la trahison des chefs. La conduite du général de Bourmont vint accentuer cette disposition des esprits.

Les événements du 15 déterminèrent Napoléon, le 16 au matin, à maintenir le partage de son armée en deux ailes : l'aile droite, dont il abandonna le commandement au maréchal Grouchy, dut comprendre les corps de Vandamme et de Gérard avec la cavalerie de Pajol, d'Exelmans et de Milhaud ; l'aile gauche, toujours commandée par Ney, comprit, en outre des troupes qui avaient marché, le 15, avec lui, la cavalerie de Kellermann. L'empereur garda directement sous sa main, comme réserve, le corps de Lobau et la garde impériale. La division Girard, du corps de Reille, séparée de son corps d'armée par les mouvements de la veille, resta également sous les ordres directs de Napoléon.

Cette répartition présentait deux inconvénients assez graves. D'une part, le maréchal Grouchy, bon officier de cavalerie, ardent et dévoué, n'avait pas l'expérience d'un grand commandement, et, d'autre part, l'absence d'un centre devait occasionner de faux mouvements, lorsqu'il s'agirait de parer aux incidents qui pourraient se produire à l'une des deux ailes. L'inaction inexplicable de Napoléon pendant toute la matinée, vint encore aggraver l'effet de ces inconvénients, en donnant le temps à Blücher de concentrer son armée, à Wellington celui de renforcer son aile gauche, menacée par le maréchal Ney.

L'empereur rejoignant, vers 2 heures de l'après-midi, sa droite qui marchait sur Sombreffe, trouva l'armée prussienne établie dans une très forte position, à Ligny et à Saint-Amand. Il prit immédiatement ses mesures pour l'attaquer. Vandamme, avec son corps d'armée renforcé par la division Girard, forma la gauche, chargée d'enlever Saint-Amand ; le corps de Gérard fut placé au centre, et destiné à l'attaque de Ligny ; Grouchy, avec la

cavalerie de Pajol et d'Exelmans, forma la droite, presque en équerre sur le centre, et bientôt renforcée par une des divisions d'infanterie de Gérard. Ney, que Napoléon ne savait pas engagé contre l'armée anglaise, reçut l'ordre de manœuvrer de manière à envelopper de flanc et par derrière l'aile droite des Prussiens....

La bataille s'engagea vers 2 heures et demie. Après un combat acharné pendant lequel le général Girard fut blessé mortellement, deux des hameaux dont se composait le village de Saint-Amand furent occupés par les Français. Les Allemands restèrent maîtres du troisième, nommé La Haye. Au centre, Gérard, qui ne disposait que de deux divisions, échoua d'abord contre Ligny et fut repoussé trois fois ; mais revenant à la charge une quatrième fois, il finit par s'emparer d'une partie de Ligny. Là, le combat prit un caractère exceptionnel de fureur. « Personne ne faisait de quartier et personne n'en demandait, dit l'historien allemand Damitz. Ces hommes s'égorgeaient comme s'ils eussent été animés par une haine personnelle. » « Chaque rue, chaque bâtiment, chaque clôture, dit de son côté le colonel Charras, est défendu avec fureur ; on se fusille à bout portant ; on se déchire à la baïonnette ; on s'assomme à coups de crosse sur les degrés des maisons, dans les chambres, dans les étables... »

A l'aile droite, la lutte est moins vive. Cette aile et la gauche des Prussiens se tiennent en échec, et se neutralisent par leurs manœuvres. Blücher, voyant son centre et sa droite compromis, fait entrer toutes ses réserves en ligne. - Napoléon, de son côté, lance sur Saint-Amand la jeune garde commandée par Duhesme et une partie de la moyenne garde. Le reste de la moyenne garde, sous les ordres de Morand, va renforcer Gérard à Ligny, où la vieille garde doit porter le coup décisif, dès qu'elle pourra être remplacée dans son rôle de réserve par le corps de Lobau encore en arrière. Mais le mouvement qui doit achever la défaite des Prussiens est suspendu par l'apparition d'une colonne qui se dirige sur le flanc gauche de l'armée et que l'on prend pour une troupe ennemie. Lorsqu'enfin on a reconnu que c'est le corps de Drouet d'Erlon, une heure a été perdue dans une vaine attente.

Duhesme et Vandamme enlèvent alors Saint-Amand que Blücher, en y reportant les troupes de sa gauche, reprend encore une fois en partie, sans pouvoir pousser plus loin ses avantages, arrêté qu'il est par la résistance invincible des chasseurs à pied de la garde. Enfin, Napoléon ordonne le mouvement décisif sur le centre des Prussiens. 60 bouches à feu balayent le

terrain autour de Ligny. La vieille garde se forme en colonnes de bataillon à demi-distance ; les tambours battent la charge ; les musiques jouent ; les bataillons défilent devant Napoléon aux cris de : Vive l'empereur, et rallient les troupes de Gérard. Le ruisseau de Ligny est franchi ; le village est emporté et dépassé ; la ligne prussienne est coupée à son centre. Blücher résiste encore avec tout ce qu'il peut trouver de soldats. L'ancien chef de partisans, Lutzow, charge à outrance, avec ses uhlans, l'infanterie française qui gravit le plateau de Bussy ; il est fait prisonnier. Les uhlans et les dragons qui accourent à leur aide sont sabrés et culbutés par les cuirassiers de la division Delort. La lutte se transforme en un combat de cavalerie, dans lequel nos cuirassiers infatigables culbutent tous les escadrons que l'ennemi leur oppose. C'est dans une de ces charges que Blücher, renversé sous son cheval qu'une balle avait frappé, reste pendant deux minutes au milieu des cuirassiers français, qui passent et repassent à deux reprises, sans le reconnaître. Un mouvement offensif des uhlans permet à ses aides de camp de l'emporter tout meurtri. Son chef d'état-major Gneisenau prend le commandement et dirige la retraite sur Wavre, abandonnant hardiment la ligne de communication sur Namur pour se rapprocher des Anglais. La bataille de Ligny avait coûté 17,000 hommes aux Prussiens et 11,000 aux Français. L'armée prussienne était incontestablement battue, mais elle n'était pas détruite. Un de ses quatre corps d'armée, celui de Bulow, fort de 30,000 hommes, n'avait pas été engagé, et en ralliant ce corps il restait à Blücher plus de 90,000 hommes, avec lesquels il allait s'efforcer de rejoindre Wellington. Il ne fut pas poursuivi ; les vainqueurs couchèrent sur les positions conquises.

A l'aile gauche des Français, tout avait encore moins bien marché. La division hollandaise Perponcher, dont faisait partie la brigade du prince de Saxe-Weimar, avait tout entière occupé les Quatre-Bras ; elle n'était pas de force à résister aux troupes dont disposait le maréchal Ney, si celui-ci eût cherché à enlever la position ; mais le maréchal ne se décida que fort tard ; en outre, ses divisions étaient dispersées, et, lorsqu'il commença son attaque, les Anglais étaient déjà en force aux Quatre-Bras. La division Picton, le corps du duc de Brunswick, les divisions Alten et Cook, arrivèrent successivement sur le champ de bataille, où Wellington vint prendre en personne la direction du combat. Le maréchal Ney ne pouvait réunir que les trois divisions Bachelu, Foy et Jérôme Bonaparte, la cavalerie de Kellermann et celle de Piré : l'attaque fut des plus vives. Les charges

des lanciers et des chasseurs de Piré refoulèrent les Anglais sur le plateau, tandis que Foy les abordait à la baïonnette ; deux carrés anglais furent rompus par les lanciers. Le duc de Brunswick fut blessé à mort, Wellington lui-même faillit être fait prisonnier. Mais de nouveaux renforts, arrivés à l'ennemi, obligèrent les Français à reculer... Il aurait fallu au maréchal Ney, pour contrebalancer ces renforts, le corps de Drouet d'Erlon, dont il attendait l'arrivée avec une fiévreuse impatience. Or Drouet d'Erlon, qui accourait au plus vite, avait été rencontré par un aide de camp de l'empereur, qui lui avait remis un ordre lui prescrivant, a-t-on dit, de se porter sur Ligny, ordre inexplicable, car si d'Erlon eût été mandé par Napoléon, celui-ci n'aurait éprouvé aucun étonnement à le voir arriver sur la gauche de Vandamme, comme nous l'avons raconté. Toujours est-il que Drouet d'Erlon avait tourné le dos aux Quatre-Bras et marché vers Ligny jusqu'à ce qu'un message impératif du maréchal Ney lui fit rebrousser chemin ; en sorte qu'il fit défaut à la fois sur les deux champs de bataille : aux Quatre-Bras, où il aurait assuré la victoire de Ney, à Ligny où il eût rendu celle de Napoléon décisive, en amenant la destruction complète de l'aile droite de Blücher.



Privé du concours de d'Erlon, Ney se décida enfin à tenter un effort suprême, avec l'aide des cuirassiers de Kellermann ; mais n'osant pas engager toute cette belle troupe, dont Napoléon lui avait recommandé de n'user qu'avec ménagement, il se borna à lui demander une brigade. Faisant appeler Kellermann : « Général, lui dit-il, le sort de la France est entre vos mains. Enfoncez la masse d'infanterie qui est devant vous. La France est sauvée si vous réussissez ; partez, je vous ferai appuyer par la cavalerie de Piré. » Kellermann laisse un instant souffler les chevaux, puis il s'élance au galop, à la tête de la brigade Guiton (8^e et 11^e cuirassiers). Après avoir gravi la pente, il se rabat à gauche, enfonce successivement quatre bataillons et arrive aux Quatre-Bras pêle-mêle avec les fuyards. Wellington n'a que le temps de monter à cheval et de s'éloigner. Si Kellermann avait été soutenu, la bataille était gagnée, mais les Anglais de Picton résistent à la cavalerie légère de Piré ; le colonel Galbois, du 6^e lanciers, est grièvement blessé. Les cuirassiers des 8^e et 11^e régiments, exposés à une vive fusillade qui part des maisons, des haies, des bois, mitraillés par l'artillerie anglaise, commencent à s'inquiéter. Tout à coup le général Kellermann tombe renversé sous son cheval atteint par une balle. Sa chute est comme le signal de la panique. Ces mêmes cuirassiers, qui avaient traversé en vainqueurs l'infanterie anglaise, font demi-tour et s'enfuient d'un galop effréné, entraînant une partie de la division Foy. Kellermann ne se sauve qu'en se suspendant à l'encolure de deux chevaux de troupe.

Ney veut essayer une dernière tentative avec son infanterie ; mais l'arrivée des gardes anglaises le forcé à la retraite, et Wellington, qui dispose alors de près de 40,000 hommes, prend vigoureusement l'offensive. Ney se retire pied à pied sur Frasnes, déployant, dans la défensive, une indomptable fermeté, et la nuit met fin au combat. Les Français avaient perdu 4,375 hommes et les Anglais 4,659. Ce qu'il y avait eu de plus fâcheux dans cette journée, c'est l'inaction du corps de d'Erlon, inutilement promené d'une bataille à l'autre.

Toute la journée du 17 fut employée par l'armée prussienne, avec la plus louable activité, à se reconstituer. Wellington, découvert par la défaite de ses alliés, s'empressa de battre en retraite. Napoléon ne le fit pas suivre avec la vigueur qu'il avait montrée dans toutes les guerres précédentes. Aussi mal renseigné sur le résultat des opérations du maréchal Ney que sur la direction prise par l'armée prussienne, il n'arrêta que vers midi les dispositions à prendre dans cette journée du 17, dont la matinée avait été si

bien employée par ses ennemis. Continuant à diviser son armée en deux, il se porta à la poursuite des Anglais avec la gauche, qui comprenait les corps de d'Erlon, de Reille et de Lobau (moins la division Girard laissée à Ligny, et la division Teste donnée à Pajol pour éclairer la droite), les corps de cavalerie de Kellermann et de Milhaud, la cavalerie légère de Domon et de Subervie et la garde impériale, en tout 72,000 hommes dont 16,000 cavaliers et 240 bouches à feu. Grouchy, avec le reste de l'armée, comprenant les corps de Vandamme et de Gérard, la division Teste, la cavalerie de Pajol et d'Exelmans, soit 33,000 hommes dont 6,000 cavaliers et 96 bouches à feu, fut chargé de suivre l'armée prussienne. On raconte que ce maréchal, effrayé de la responsabilité qui lui incombait, supplia vainement l'empereur de ne pas lui imposer cette tâche et de le prendre avec lui. Que cette anecdote soit vraie ou fausse, c'était une faute grave, de la part de Napoléon, que de confier à un général qui n'avait jamais exercé de grands commandements, une mission aussi délicate. Prévenu tardivement, Grouchy perdit toute la journée du 17 à chercher les traces de l'armée prussienne. Des deux données principales des instructions de l'empereur : « Poursuivre les Prussiens, ou retarder leur marche et les contenir, de manière à donner le temps à la gauche de l'armée de battre les Anglais, » il semble n'avoir saisi que la première.

Le temps était devenu affreux, et la pluie ne cessa de tomber jusque dans la matinée du 18 : les chemins détrempés opposèrent de grands obstacles à la marche des troupes. L'empereur de sa personne était avec les cuirassiers de Milhaud, qui suivaient eux-mêmes la cavalerie légère de Domon et de Subervie. Lord Uxbridge, avec la cavalerie anglaise, couvrait la retraite de Wellington. Serré de près à Genappe, il lança sur la division Subervie les hussards de Vivian, qui furent vivement ramenés par les lanciers du général Alphonse Colbert. Les gardes à cheval et les dragons anglais tinrent en respect Subervie et Domon, jusqu'à l'intervention des cuirassiers de Milhaud, qui les décida à la retraite, après un échange assez vif de coups de canon. Arrivé vers six heures et demie à la ferme de la Belle-Alliance, Napoléon fit tâter l'arrière-garde par un grand déploiement de cavalerie et d'artillerie ; il acquit ainsi la conviction que toute l'armée anglo-hollandaise était devant lui. Il prit ses positions pour la nuit, en attendant la bataille du lendemain.

Les forces en présence étaient égales : 70,000 hommes de chaque côté ; les Anglais avaient l'avantage de la position. Occupant le plateau traversé

par la grande chaussée de Charleroi à Bruxelles, sur laquelle s'embranchent, au Mont-Saint-Jean, la chaussée de Nivelles, ils avaient leur front couvert par un chemin creux bordé de haies, qui s'étendait d'une chaussée à l'autre, et dépassaient à gauche la grande chaussée. Cette position, déjà forte par elle-même, était défendue en avant par le château et la ferme de Goumont, sur la chaussée de Nivelles ; par la ferme de la Haie-Sainte, sur la grande chaussée ; par les fermes et châteaux de La Haye et de Fischémont à l'extrême gauche.

La droite de l'armée anglaise, commandée par lord Hill, occupait le terrain à droite de la chaussée de Nivelles ; le centre, sous les ordres du prince d'Orange, était placé entre les deux chaussées. Picton avec la gauche se trouvait au delà de la chaussée de Charleroi. Toute la cavalerie était en réserve avec 8 batteries à cheval et 12 batteries de la garde.

Quelque forte que fût la position de l'armée anglaise, Napoléon aurait eu certainement raison de cette armée, si Blücher n'était pas intervenu avec l'armée prussienne. Pour cela, il aurait fallu que Grouchy manœuvrât de manière à l'en empêcher ; c'est ce qu'il ne sut pas faire, moitié par sa faute ; moitié par celle de l'empereur qui ne lui donna pas d'instructions assez précises, après lui avoir imposé trop tard la mission de surveiller l'armée battue à Ligny. Bien plus, il est probable que l'intervention de Blücher eût été trop tardive si la bataille eût commencé dès le matin. Les Prussiens, à l'exception du corps de Bulow, ne seraient arrivés que pour se heurter à l'armée française victorieuse. Mais le terrain étant horriblement détrempé par la pluie qui tombait depuis dix-huit heures, Napoléon jugea nécessaire d'attendre qu'il fût raffermi pour mettre les troupes en mouvement. L'ordre de bataille indiqué par l'empereur fut pris, de l'avis de tous les narrateurs de la campagne de 1815, avec autant de promptitude que de décision. En première ligne furent placées, de la droite à la gauche, la division de cavalerie Jacquinot, les quatre divisions d'infanterie Durutte, Marcognet, Donzelot, Allix, formant le corps de Drouet d'Erlon ; les trois divisions d'infanterie Foy, Bachelu, Jérôme Bonaparte et la cavalerie de Piré, du corps de Reille. En seconde ligne les cuirassiers de Milhaud (divisions Delort et Watier) derrière Drouet d'Erlon ; au centre les deux divisions d'infanterie Simmer et Jeannin, du corps de Lobau, en colonnes serrées ; les deux divisions de cavalerie légère Domon et Subervie ; enfin à gauche, derrière Reille, les cuirassiers de Kellermann (divisions Lhéritier et Roussel d'Hurbal). En troisième ligne, à droite, la cavalerie légère de la garde

(lanciers et chasseurs à cheval), commandée par Lefebvre-Desnouettes ; au centre, les trois divisions d'infanterie de la garde (Duhesme, Morand et Friant) ; à gauche, enfin, la grosse cavalerie de la garde (dragons et grenadiers à cheval) sous les ordres de Guyot. On remarquera que ni l'infanterie ni la cavalerie de la garde n'étaient réunies sous un même commandement, ainsi que cela avait eu lieu dans toutes les campagnes précédentes.

Cet ordre de bataille était d'ailleurs un ordre d'attente qui ne préjugait rien, quant au plan adopté par Napoléon. Conformément à ce plan, Reille entama la bataille à 11 heures et demie en attaquant le bois, le château et la ferme de Goumont ; la lutte s'engagea sur ce point avec une extrême violence. L'idée ne vint à personne, dans l'armée française, de renverser à coups de canon ou d'incendier avec des obus les bâtiments qui abritaient les défenseurs de Goumont, et pendant toute la journée un corps d'armée tout entier fut paralysé sur ce point par quelques bataillons. Ce n'était là cependant qu'une attaque secondaire. La véritable attaque était confiée à Drouet d'Erlon, qui devait avec son corps d'armée écraser la gauche de l'armée ennemie. Une grande batterie fixe de 78 bouches à feu, prélevée sur la garde et sur l'artillerie des corps d'armée, fut établie sur la crête du vallon pour préparer le mouvement ; mais à la distance de 1,200 mètres, et sur des troupes abritées, le feu de cette batterie produisit peu d'effet.

Par suite d'une fausse interprétation des ordres de l'empereur, les colonnes de Drouet. d'Erlon furent disposées de la manière la plus défectueuse. Napoléon avait prescrit de former les quatre divisions du premier corps en colonnes d'attaque et de les porter en avant par échelons, la gauche en tête. La division Allix fut partagée en deux : tandis que la brigade Quiot, conduite par Ney, marchait par la chaussée de Charleroi sur la ferme de la Haie-Sainte, l'autre brigade, celle de Bourgeois, constituait le premier échelon de la grande attaque ; elle était, comme les divisions Donzelot et Marcognet, formée en une épaisse colonne, dans laquelle les bataillons, déployés les uns à la suite des autres, étaient serrés à distance de peloton. Seule la division Durutte, formant l'échelon de droite, était disposée dans un ordre rationnel. Le général Durutte prit en outre la précaution de laisser deux bataillons à la garde de la grande batterie. Bourgeois et Donzelot, abordant la position, furent accueillis par une volée de mitraille et une grêle de balles, en même temps que deux colonnes ennemies les prenaient en flanc, à droite et à gauche. Après un instant de

lutte violente, pendant laquelle Picton fut blessé à mort, les colonnes françaises, ne pouvant se déployer pour faire feu, commencèrent à perdre pied ; Wellington lança sur elles la brigade Ponsonby des dragons de la garde. L'effet de cette charge fut terrible ; les divisions Donzelot et Marcognet furent rejetées en désordre dans le vallon ; deux batteries divisionnaires, qui avaient suivi leur mouvement, furent enlevées par les dragons. A ce moment, les lanciers de la division Jacquinot tombèrent sur le flanc gauche de la brigade Ponsonby, tandis que les cuirassiers les attaquaient à droite. Cette brigade fut presque entièrement détruite. Ponsonby et deux commandants de régiment sur trois furent tués, les dragons de Vandeleur, qui vinrent- à leur secours, furent sabrés par les chasseurs et les hussards de la division Jacquinot.



Pendant ce temps, Durutte était parvenu à se maintenir sur le plateau. Il en redescendit lorsqu'il vit qu'il y était seul. La grande attaque sur la gauche des Anglais était donc manquée ; elle avait coûté plus de 5,000 hommes au corps de Drouet d'Erlon. Napoléon résolut alors de percer le centre de l'armée ennemie et d'agir avec la plus grande énergie. Les défenseurs de Goumont tenaient toujours bon ; mais la brigade Quiot, avec l'aide de deux régiments de cuirassiers, finit par s'emparer de la Haie-

Sainte, et le maréchal Ney, avec les deux divisions de cuirassiers de Milhaud, appuyées par la cavalerie légère de la garde, se lança sur le plateau ; Wellington, voyant venir l'orage, fit former son infanterie en carrés, de deux bataillons chacun, dans lesquels les rangs étaient doublés pour leur donner plus de consistance. Assaillie par 5,000 chevaux, sabrée, foulée aux pieds, cette infanterie opposa, à l'énergie furieuse des cavaliers, une indomptable fermeté. La cavalerie française étant désunie par ses efforts réitérés, Wellington lança sur elle trois brigades de cavalerie. Les cuirassiers, épuisés, cédèrent un instant, mais les lanciers et les chasseurs de Lefebvre-Desnouettes repoussèrent les cavaliers anglais, et Ney, ralliant tous ses escadrons, recommença ses attaques et les répéta jusqu'à ce qu'enfin le feu meurtrier de l'infanterie ennemie le forçât à quitter le plateau... Pour que cette magnifique action de cavalerie réussît, il aurait fallu qu'elle fût soutenue par quelques bataillons d'infanterie, mais Napoléon n'en avait plus de disponibles. Le corps de Reille était toujours tenu en échec par les défenseurs de Goumont, celui de d'Erlon, épuisé par son attaque manquée, luttait péniblement contre la gauche des Anglais. Seule, la division Durutte, qui n'avait pas été entamée, combattait avec avantage à l'extrême droite, et s'emparait de la ferme de Papelotte. Restait la garde impériale ; mais Napoléon ne pouvait s'en dessaisir.

Les plus graves événements se passaient, en effet, sur la droite et presque sur les derrières de l'armée. On signalait, de ce côté, l'arrivée d'un corps d'armée considérable. Napoléon pensa un instant que ce devait être Grouchy ; mais il acquit bientôt la certitude que c'était le corps prussien de Bulow, qui ne s'était pas battu le 16, et qui, plus rapproché du champ de bataille, devançait le reste de l'armée de Blücher. Aussitôt cette certitude acquise, les divisions de cavalerie légère Domon et Subervie furent envoyées sur la droite, et bientôt suivies par les deux divisions d'infanterie de Lobau, qui s'établirent perpendiculairement à la direction de la ligne de bataille. Blücher lui-même conduisait le corps de Bulow. Malgré la vigueur qu'il mit dans son attaque, appuyée par un fort développement d'artillerie, Lobau, avec ses 10,000 hommes et ses 28 bouches à feu, lui tint tête pendant longtemps ; mais, sous le feu écrasant de la réserve d'artillerie prussienne, il finit par être forcé de reculer jusqu'au delà du village de Plancenoit, d'où Bulow menaçait la chaussée de Charleroi, seule ligne de retraite de l'armée française. L'empereur envoya à son secours Duhesme, avec huit bataillons de la jeune garde et 24 bouches à feu. Plancenoit fut

repris un instant, mais de nouveau occupé par les réserves prussiennes. Morand intervint alors avec cinq bataillons de la vieille garde et 24 bouches à feu. Plancenoit fut reconquis par un élan irrésistible de la vieille garde et de la jeune garde ralliée. Lobau, se reportant en avant, refoula la droite de Bulow, et Durutte repliant sa première brigade en équerre, concourut à le contenir. Le combat se soutint, de ce côté, avec une incroyable énergie.

Cependant, Napoléon n'ignorait plus qu'il allait avoir sur les bras toute l'armée prussienne, et qu'il devait renoncer à l'arrivée de Grouchy. Il fallait donc, de toute nécessité, tenter un effort décisif sur le centre de l'armée anglaise ; cet effort fut encore demandé à la cavalerie. Cette fois, Lefebvre-Desnouettes et Milhaud sont appuyés par les deux divisions de cuirassiers de Kellermann. Les grenadiers à cheval et les dragons de la garde se joignent spontanément à cette masse d'escadrons ; Kellermann ne peut même obtenir du maréchal Ney que la brigade de carabiniers soit tenue en réserve. Toutes les formules de l'admiration ont été épuisées à propos des charges réitérées de cette magnifique cavalerie et de la résistance opiniâtre que lui opposa l'infanterie anglaise. Une division entière fut dispersée, plusieurs carrés enfoncés et écrasés, mais le reste tint bon, et les cuirassiers, épuisés par la lutte, se virent encore une fois et définitivement forcés de redescendre dans le vallon.

Pourquoi l'infanterie de la vieille garde ne suivit-elle pas immédiatement, sur le plateau, la cavalerie conduite par Ney, dont elle aurait presque certainement consolidé le succès, en forçant l'armée anglaise à la retraite, avant l'arrivée du gros de l'armée prussienne ? Sans doute Napoléon ne voulait pas se dessaisir de sa dernière réserve ; il ne s'y décida que lorsque, jugeant la partie perdue irrévocablement, à moins d'un acte de désespoir, il vit venir le moment de jouer sa dernière carte. Tandis que les officiers d'état-major, pour relever les courages, parcourant au galop le front de l'armée, annoncent l'arrivée de Grouchy, six bataillons de la vieille garde, conduits par Ney et Friant, gravissent en bon ordre et avec calme la pente qui conduit au plateau ; en même temps, Reille à gauche, d'Erlon à droite, rassemblent tout ce qui reste de bataillons encore formés, et se portent en avant. Le moment est critique pour l'armée anglaise. C'est alors que Wellington répond à Lord Hill, qui lui demande quelles sont ses instructions pour le cas où le général en chef viendrait à être frappé : « Tenir ici jusqu'au dernier homme. »

Tout cède à l'impulsion énergique de la vieille garde : ni les attaques de flanc, ni la résistance de front n'arrêtent un instant la marche de cette troupe jusque-là invincible et soutenue par son artillerie. Tout à coup Wellington s'écrie : « Debout ! gardes, et visez juste ! » A ce commandement, les soldats anglais de la brigade des gardes, couchés dans un pli de terrain, se relèvent, et par une décharge meurtrière, éclaircissent les rangs des grenadiers et des chasseurs qui, accablés par le nombre, se retirent lentement et en bon ordre. Napoléon avait encore sous la main quatre bataillons de grenadiers ; mais au moment où il les conduisait lui-même à l'appui des six premiers, l'intervention fatale de Blücher l'obligeait à porter cette dernière et suprême réserve vers sa droite, culbutée, écrasée, dispersée par les Prussiens.



La division Durutte qui, avec ses deux brigades en équerre, avait jusque-là résisté aux Anglais, ainsi qu'au corps de Bulow, est enveloppée de toutes parts ; ses soldats, découragés par l'apparition subite de toute une armée, s'enfuient en désordre, entraînant ceux de la division Marcognet. En vain, Drouet d'Erlon avec ses deux autres divisions, Reille avec les siennes, font-ils encore bonne contenance ; à la vue des grenadiers de la garde, qui battent en retraite, le cri de sauve qui peut ! se fait entendre ; tout lâche

pied, sauf la garde, qui se forme en carrés, et reste inébranlable au milieu du torrent des fuyards. Wellington porte alors sa ligne en avant et lance ce qui lui reste de cavalerie sur ces carrés. Les escadrons de service auprès de Napoléon ne peuvent arrêter les cavaliers anglais, dont tous les efforts viennent échouer contre la fermeté des vétérans de Napoléon. A ce moment même cessait, à droite, la résistance de Morand, de Duhesme et de Lobau, dans Plancenoit, résistance dont tous les historiens, même ceux qui se montrent les plus hostiles à la France, ne parlent qu'avec une profonde admiration. « Il fallut les anéantir pour occuper leur place », dit un de ces historiens.

Lorsque les derniers soldats de Plancenoit eurent succombé, avec Lobau et Duhesme grièvement blessés, les débris des dix bataillons de la vieille garde, commandés par les généraux Cambronne et Michel (Friant avait été aussi blessé grièvement), tenaient encore à la Belle-Alliance. Leurs carrés, abattus à coups de boulet et de mitraille, se resserraient de plus en plus ; ils ne furent pas rompus, mais anéantis. Napoléon, qui s'était enfermé dans un de ces carrés pour y chercher la mort du soldat, fut entraîné par Soult, et se retira, protégé par deux bataillons de la vieille garde, qui, au début de la bataille, avaient été mis en position à Rossemont, sur la route de Charleroi. Ney, démonté, resté un des derniers sur le champ de bataille, fut également entraîné par les siens, et s'éloigna sur le cheval qui lui fut abandonné par un officier de cavalerie.



La déroute avait été si complète et si subite, qu'aucune précaution n'avait pu être prise pour protéger la retraite. Un effroyable encombrement se produisit au pont de Genappe, où les bagages et l'artillerie furent enlevés par la cavalerie prussienne. Ce ne fut pas une poursuite, mais, suivant l'expression même de Blücher, une chasse, une chasse à l'homme, dans laquelle la férocité des poursuivants ne connut pas de bornes. Des blessés, recueillis dans des fermes, furent impitoyablement massacrés, et, parmi eux, un des défenseurs de Plancenoit, l'intrépide Duhesme.

Napoléon gagna Charleroi, puis Philippeville, d'où, avant de partir pour Paris, il dicta le célèbre bulletin de Waterloo... Cette bataille acharnée avait coûté à l'armée française plus de 30,000 hommes, dont 7,000 prisonniers, la plupart blessés. Les alliés perdaient autant d'hommes tués et blessés, mais pas de prisonniers. Dans l'armée française, 20 généraux avaient été blessés. Blücher et Wellington, se rencontrant, le soir, à la ferme de la Belle-Alliance, se saluèrent mutuellement comme vainqueurs, et s'embrassèrent.

Grouchy n'avait point paru sur le champ de bataille de Waterloo. La conduite de ce maréchal, pendant la journée du 18, a donné lieu à de vives et longues discussions. Le reproche le mieux fondé, parmi tous ceux qui lui ont été adressés, porte sur la direction prise par lui le matin. Comme nous l'avons déjà dit, il s'attacha opiniâtrement à la partie de ses instructions qui lui prescrivait de poursuivre l'armée prussienne, et ne tint aucun compte de la nécessité d'empêcher la jonction de cette armée avec l'armée anglaise. Quant à savoir si, lorsqu'il entendit le canon de Waterloo, il avait encore le temps et la possibilité d'intervenir, la question est trop controversée pour que nous puissions la discuter ici. Entre le général Gérard qui demandait instamment à marcher, et Grouchy qui ne le voulait pas, on est instinctivement porté à se prononcer pour Gérard, chez qui, certainement, le sens de la guerre était plus prononcé que chez son chef. Mais il ne s'agit pas de juger Grouchy...

Ce qui excuserait le mieux peut-être le commandant de l'aile gauche, de l'armée française, c'est l'indécision où devaient le jeter les instructions de l'empereur, incomplètement et tardivement transmises par le major général. Grouchy crut se conformer à ces instructions en attaquant Wavre le 18 ; inutile combat, dans lequel il se laissa tenir en échec par un faible détachement, et où le général Gérard fut grièvement blessé. Livré à lui-même, le 19, Grouchy se tira du mauvais pas où le jetait la défaite de l'empereur, avec beaucoup d'habileté et d'énergie. La division Teste, chargée de défendre Namur pour protéger la retraite, résista pendant toute la journée à des forces considérables, et se retira en bon ordre sur Dinant, après avoir infligé à l'ennemi une perte de plus de 3,000 hommes. Grâce à cette résistance, les troupes aux ordres de Grouchy franchirent la frontière et arrivèrent à Givet, d'où elles se dirigèrent, par Rethel, Mézières et Reims, sur Soissons ; elles y rejoignirent les débris de l'armée battue à Waterloo. Des considérations politiques appelèrent Napoléon à Paris, où l'armée, vivement poursuivie par les Prussiens, arriva miraculeusement, sous le commandement de Grouchy. Elle comptait encore 60,000 hommes en état de combattre.

Nous n'avons pas à raconter ici les événements qui se passèrent à Paris : l'abdication forcée de Napoléon, la nomination d'un Gouvernement provisoire, les intrigues de Fouché, le départ de Napoléon pour Rochefort, première étape de la route de Sainte-Hélène. Nous nous bornons au récit des événements militaires.

Blücher, dans son impatience, avait devancé Wellington, dont l'armée avait, d'ailleurs, beaucoup plus souffert que la sienne ; il se trouvait seul devant Paris. Cette fois, la capitale, défendue par une armée et protégée par des ouvrages de fortifications, était à l'abri d'un coup de main. Attaquer les Prussiens, pendant qu'ils cherchaient à tourner Paris pour venir se placer en face des quartiers de la rive gauche, c'était courir à une victoire presque certaine. Les troupes demandaient à grands cris la bataille, et le maréchal Davout, qui avait remplacé Grouchy dans le commandement en chef, semblait lui-même la vouloir. Par son ordre, le 1^{er} juillet au matin, la cavalerie de l'aile gauche, commandée par le général Exelmans, se dirigea de Montrouge sur Versailles ; elle devait être appuyée par un corps de 15,000 hommes d'infanterie débouchant du pont de Sèvres et par un autre corps de 20,000 hommes ; franchissant le pont de Neuilly, sous la direction du maréchal en personne. La cavalerie d'Exelmans rencontra, à Vélizy, l'avant-garde prussienne, composée de deux forts régiments de hussards. Culbutés par les 5^e, 15^e et 20^e dragons et 6^e hussards, ces régiments furent mis en déroute, et traversant Versailles au galop, cherchèrent à gagner Saint-Germain ; mais ils tombèrent, à Rocquencourt, dans une embuscade formée par les 1^{er} et 6^e chasseurs, qu'appuyait un bataillon d'infanterie. Ces troupes, commandées par le général Piré, avaient filé par Ville-d'Avray, et se précipitèrent sur les deux régiments prussiens, qui furent complètement détruits.

Ce combat fut comme le chant du cygne de la grande armée. Le maréchal Davout avait donné contre-ordre aux colonnes qui devaient concourir, avec celle d'Exelmans, à l'attaque des Prussiens. Par la médiation de Wellington ; un armistice fut conclu, et enfin, le 3 juillet, le maréchal Davout signait une convention ou plutôt une capitulation, aux termes de laquelle les armées alliées devaient entrer dans Paris, tandis que l'armée française se retirait derrière la Loire. Pour juger équitablement cet acte si critiqué, il faut se dire que la victoire remportée sur Blücher, suivie même de la défaite de Wellington, n'aurait pas empêché l'entrée en action de 600,000 Russes, Autrichiens et Allemands, et que la France, hors d'état de résister à une aussi colossale invasion, aurait pu être anéantie. La restauration de la royauté des Bourbons fut la conséquence immédiate de la prise de possession de Paris.

À côté du grand drame de Waterloo et de Paris, les événements accomplis sur les autres frontières ne présentent qu'un intérêt secondaire. En Alsace, le

général Rapp soutint avec honneur plusieurs combats contre l'armée du prince de Schwarzenberg, et se retira pied à pied sur Strasbourg, qui fut bloquée, et où le 5^e corps d'armée se maintint jusqu'à son licenciement, opéré le 4 septembre, par ordre du Gouvernement royal. Dans le Jura, le général Lecourbe, retrouvant la vigueur et les talents militaires qu'il avait déployés autrefois, avait su contenir les masses autrichiennes devant Belfort. Avec 8 à 9,000 hommes, dont 6,000 de gardes nationales, il avait résisté à une armée de 40,000 hommes, en lui infligeant des pertes évaluées de 6 à 7,000 hommes. Un armistice, conclu, le 11 juillet, à la nouvelle de la restauration des Bourbons, mit fin aux hostilités sur ce point.

De son côté, le maréchal Suchet avait repoussé les Autrichiens en avant de Chambéry, leur avait ensuite livré bataille et infligé une perte de plus de 3,000 hommes ; à la suite de cette bataille, une suspension d'armes avait, été conclue le 28 juin. A la reprise des hostilités, malgré la résistance opposée par la ville de Grenoble aux attaques des Piémontais, et un brillant combat soutenu par le général Dessaix près de Nantua, les événements de Paris forcèrent le maréchal Suchet à livrer aux alliés la ville de Lyon.

L'armée, retirée sur la Loire et passée sous le commandement du maréchal Macdonald, fut disséminée dans des cantonnements étendus, de manière à ne pouvoir opposer aucune résistance, et licenciée dans les premiers jours de septembre, conformément aux injonctions formelles des coalisés. Le traité du 20 novembre fit perdre à la France les places de Landau, Sarrelouis, Philippeville, Marienbourg et Versoix, et ce qui lui restait de la Savoie et des Pays-Bas. Les fortifications d'Huningue durent être rasées. Cette place venait d'être immortalisée par la défense à jamais mémorable du général Barbanègre.

Les fortifications étaient en mauvais état. La garnison comprenait : 100 canonniers du 1^{er} d'artillerie, 30 isolés de divers corps, 5 gendarmes, 140 militaires retraités, 120 douaniers, en tout 395 hommes. L'armée de siège, commandée par l'archiduc Jean, était forte de 30,000 hommes. Après avoir usé inutilement de tous les moyens d'intimidation connus, l'ennemi ouvrit la tranchée le 14 août, et bientôt 176 pièces, réparties en 20 batteries, réduisirent la ville en un monceau de cendres et de débris fumants. Ni la garnison, ni les habitants ne se laissèrent intimider ; une caserne blindée servait de refuge aux blessés ; les femmes et les enfants transportaient aux remparts les munitions tirées des magasins.

Un ouvrage de campagne, situé à 600 mètres de l'enceinte, tomba seul au pouvoir de l'ennemi, après une glorieuse résistance. Sommé de nouveau de se rendre, au nom de l'autorité du roi Louis XVIII, le général Barbanègre fit arborer le drapeau blanc et refusa de livrer à l'ennemi une place qui appartenait au roi. Enfin, le 26 août, la capitulation fut signée sous la condition que la garnison irait rejoindre l'armée de la Loire. Lorsque cette garnison, en tête de laquelle marchait le général Barbanègre, et qui ne comprenait plus qu'une centaine d'hommes, défila devant l'archiduc Jean, le prince impérial d'Autriche, le maréchal Barclay de Tolly et une foule énorme accourue de tous les points de la Suisse et du duché de Bade, elle fut saluée par un cri unanime d'étonnement et des acclamations d'enthousiasme.

Nous ne saurions mieux terminer, que par le récit de ce glorieux épisode, l'histoire des grandes guerres de la Révolution et du premier Empire. Si nous avons donné un développement inusité aux événements de l'année 1815, c'est qu'à notre idée ces événements ne sont pas assez connus. Les lecteurs français répugnent plus ou moins à suivre, dans le détail, l'exposé des revers et des malheurs de leur patrie. C'est un tort. Il est pénible, sans doute, de lire le récit prolongé d'une série de défaites, mais il est consolant de voir combien ces défaites ont été glorieuses.





CHAPITRE XX

LE TROCADÉRO ET ALGER

Pendant les grandes guerres de la Révolution et du premier Empire, l'effectif et l'organisation de l'armée avaient subi, cela va sans dire, des changements considérables. En ce qui concerne l'infanterie, l'amalgame opéré en 1794 avait donné 238 demi-brigades dont 34 légères ; le remaniement de 1796 réduisit ces chiffres à 112 demi-brigades de ligne et 31 demi-brigades d'infanterie légère. Ce sont celles dont les numéros devinrent historiques et qui, sous le Consulat, furent transformées en régiments par l'organisation de 1803, au nombre de 90 régiments de ligne et 26 d'infanterie légère. Par suite des créations successives du Gouvernement impérial, il existait, en 1813 : 33 régiments d'infanterie de la garde impériale, 133 de ligne, 35 d'infanterie légère. Le Gouvernement de la Restauration ramena ces nombres à 90 régiments de ligne et 15 d'infanterie légère (non compris 4 régiments de grenadiers et chasseurs de France conservés de la vieille garde impériale). Pendant les Cent-Jours, l'infanterie fut maintenue sur le même pied, sauf le rétablissement de la jeune garde. En 1818, Gouvion-Saint-Cyr remplaça les régiments par 86 légions portant respectivement les noms des départements affectés à leur recrutement. En 1820, les légions furent supprimées, ainsi que le recrutement par département ; il y eut alors 60 régiments d'infanterie de ligne et 20

d'infanterie légère. La garde royale se composa de 6 régiments français et 2 régiments suisses.

La cavalerie comptait, en 1803, 2 régiments de carabiniers, 12 de cuirassiers, 30 de dragons, 28 de chasseurs, 10 de hussards, en tout 80 régiments. Ce nombre se trouva porté, en 1813, à 91 dont 2 de carabiniers, 12 de cuirassiers, 24 de dragons, 9 de lanciers, 30 de chasseurs, 14 de hussards. Il y eut, en outre, 8 régiments de la garde impériale (grenadiers, dragons, chasseurs, cheveu-légers-lanciers et éclaireurs-lanciers).

Sous la première Restauration et pendant les Cent-Jours, il y eut 2 régiments de carabiniers, 12 de cuirassiers, 15 de dragons, 18 de chasseurs, 8 de hussards, plus 4 régiments de grenadiers, dragons, chasseurs et lanciers de France, provenant de la vieille garde. La seconde Restauration modifia cette composition ainsi qu'il suit : 2 régiments de carabiniers, 6 de cuirassiers, 10 de dragons, 26 de chasseurs, 6 de hussards. Quant à l'artillerie, l'organisation de 1815 avait donné 8 régiments à pied à 20 compagnies chaque, et 8 régiments à cheval à 6 compagnies, soit en tout 208 compagnies. Il existait, au 1^{er} août 1813, 9 régiments à pied à 28 compagnies, 6 régiments à cheval à 8 compagnies et 28 bataillons du train. Ces bataillons du train d'artillerie étaient une création du Consulat. Jusqu'en 1800, les attelages des pièces et des voitures de l'artillerie étaient conduits par des charretiers civils, qui n'étaient pas soumis aux lois militaires ; on fit de ces charretiers des soldats qui, suivant l'expression du général Foy, devinrent les émules des canonnières pour la discipline et le courage. Enfin, le train des équipages avait été créé, par décret impérial du 26 mars 1807, pour le transport des équipages militaires jusque-là confié à des entrepreneurs qui s'en acquittaient fort mal. Le nombre des bataillons de ce nouveau corps fut de 9 à la création ; porté à 22 en 1812, il n'était plus que de 2 en 1823.

Sous le Gouvernement de la branche aînée des Bourbons, de 1815 à 1830, période de paix générale, nous n'avons à citer que trois expéditions partielles : l'intervention d'une armée française en Espagne pendant l'année 1823, l'occupation de la Morée en 1828, la conquête d'Alger en 1830.

L'expédition d'Espagne, dans laquelle la France se fit l'exécuteur des volontés des grandes puissances alliées, avait pour objet la délivrance du roi Ferdinand VII, prisonnier des Cortès, qui le gardaient à vue dans son palais de Madrid, après lui avoir imposé une Constitution libérale. Cette expédition ne fut pas, à proprement parler, une guerre, mais une série de

mouvements exécutés par des divisions et des brigades réparties sur tout le territoire de l'Espagne. Toutefois, ces divisions faisaient partie d'une armée fortement organisée sous le commandement en chef du duc d'Angoulême, et comprenant quatre corps d'armée et deux corps de réserve commandés : le 1^{er} corps par le maréchal Oudinot, le 2^e par le général Molitor, le 3^e par le prince de Hohenlohe, le 4^e par le maréchal Moncey, le 1^{er} corps de réserve par le général Bordesoulle, 2^e de réserve par le maréchal de Lauriston. La composition de ces corps ainsi que leur effectif étaient très variables de l'un à l'autre.

Contrairement à ce qui s'était pratiqué sous l'Empire, la cavalerie légère était répartie dans les divisions d'infanterie à raison de deux par division. Le 1^{er} corps comprenait trois de ces divisions mixtes, le 2^e n'en avait que deux ; chacun de ces deux corps, qui constituaient ensemble l'armée principale, comprenait, en outre, une division de quatre régiments de dragons. Le 4^e corps, chargé d'opérer isolément en Catalogne, se composait de quatre divisions mixtes. Le 3^e corps, destiné à veiller sur les communications de l'armée lorsqu'elle s'avancerait dans l'intérieur de l'Espagne, comptait trois divisions, dont une de réfugiés espagnols. Le 1^{er} corps de réserve était formé de huit bataillons d'infanterie et de trois régiments de cavalerie de garde royale, avec une division de quatre régiments de cuirassiers. Enfin, le 2^e corps de réserve, créé ultérieurement pour faire le siège de Saint-Sébastien et de Pampelune, comptait seulement deux divisions mixtes.



L'effectif total de l'armée était de près de 100,000 hommes.

Cette armée ne laissait rien à désirer sous le rapport de la tenue, de la discipline et de l'habitude du service militaire. Commandée par des généraux qui, presque tous, avaient pratiqué la grande guerre pendant nombre d'années, et par des officiers qui, en grande partie, avaient pris part aux campagnes de l'Empire, elle se montra, dans cette expédition qu'on a, bien à tort, tournée en ridicule, quoiqu'elle fût un jeu d'enfant en regard des guerres de 1812, 1813 et 1814, au niveau des meilleures armées que la France ait jamais mises en ligne. L'administration seule y prêta le flanc à

des critiques aussi vives que justes. L'intendance, créée depuis peu par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr pour remplacer à la fois les inspecteurs aux revues et les commissaires des guerres, y fit preuve d'une imprévoyance extrême. Rien n'était prêt au moment d'entrer en campagne. Pour que les opérations ne fussent pas retardées, il fallut passer d'urgence des marchés avec un financier de réputation douteuse, qui assura tous les services et ne laissa l'armée manquer de rien, mais auquel, dit-on, des bénéfices exagérés furent attribués par des procédés irréguliers. Tels furent les fameux marchés Ouvrard, un des grands scandales du temps.

Le 1^{er} corps d'armée traversa la Bidassoa le 27 avril, et trouva, sur la rive gauche de ce cours d'eau, un rassemblement d'officiers français en demi-solde. et de réfugiés qui, ralliés autour d'un drapeau tricolore, essayèrent de soulever les soldats. Le général Vallin, commandant l'avant-garde, donna l'ordre de tirer sur ce rassemblement, qui se dissipa. Le 1^{er} corps se porta sur Vittoria, où il entra le 17. La division Bourke fut détachée sur la droite de l'armée et dirigée parallèlement à la côte, pour repousser l'armée espagnole de la Galice ; elle parvint ainsi jusqu'à la Corogne, en soumettant tout le pays. Pendant ce temps, la division Habert du 3^e corps opérait dans les Asturies. Tout était terminé dans ces deux provinces à la date du 27 août.

La division Obert formait la gauche du 1^{er} corps ; son avant-garde, composée du 20^e de ligne, du 9^e chasseurs et du 5^e hussards, enleva brillamment le pont de Logrono, le 18 avril. Le duc d'Angoulême entra dans Burgos le 9 mai et conclut, le 17 mai, avec le Gouvernement espagnol constitutionnel, une convention aux termes de laquelle il fit son entrée le 21 mai dans Madrid, sans coup férir. Les Cortès avaient évacué cette capitale pour se réfugier à Cadix, où elles emmenaient le roi. Cette convention portait, en outre, que les Français ne pouvaient attaquer l'armée constitutionnelle avant le 26 mai. Le délai expiré, le général Vallin, avec le 20^e chasseurs et le 9^e léger, culbuta l'arrière-garde espagnole à Talavéra. Le duc d'Angoulême forma alors, avec le 1^{er} corps de réserve et une partie du 1^{er} corps, l'armée d'Andalousie, chargée de marcher sur Cadix. Le but principal de cette formation était de donner à la garde royale et aux généraux favoris du prince le rôle principal dans l'expédition. L'armée d'Andalousie marcha vers le midi en deux colonnes, respectivement commandées par les généraux Bordesoulle et de Bourmont.

Le 2^e corps d'armée, après avoir passé la Bidassoa, s'empara de Jaca et fit son entrée dans Saragosse le 26 avril. Il se dirigea ensuite sur Valence, dont il prit possession le 13 juin, après le combat d'Alcira, et s'empara successivement de Murcie et de Grenade. Le général Molitor défait complètement le corps de Ballesteros, à Campillo de Arenas, le 28 juillet.

Les deux divisions de l'armée d'Andalousie étaient fortes, l'une de 7,000, l'autre de 8,000 hommes. Celle du général Bordesoulle eut plusieurs combats à soutenir dans la Sierra-Morena, celle du général de Bourmont battit les Espagnols au pont de l'Arzobispo et à San-Lucar. Elles se réunirent devant Cadix, où eurent lieu les opérations les plus sérieuses de la campagne, et notamment l'attaque du Trocadéro. Cette position importante était couverte par une première ligne de retranchements, en avant de laquelle s'étendait un canal de quatre piéds de profondeur, large de plus de 70 mètres. Les troupes, chargées de s'emparer de ces retranchements, étaient formées sur trois colonnes ; dans la nuit du 30 au 31 août, elles franchirent le canal et s'élancèrent dans les ouvrages ennemis, aux cris de : Vive le roi !

La seconde ligne de retranchements aurait sans doute pu être forcée si le duc d'Escars, qui commandait l'attaque, n'eût craint d'engager les troupes dans un combat de nuit, et s'il n'eût été arrêté, en outre, par cette considération que les armes et les cartouches avaient été trempées pendant la traversée du canal.

Au jour, les pontonniers jetèrent sur ce canal un pont, que le duc d'Angoulême franchit le premier à la tête de nouvelles troupes. Il donna alors l'ordre d'attaquer le village de Saint-Joseph, qui pouvait être regardé comme la clef de la position. Ce village fut enlevé par le 34^e et le 36^e de ligne, qu'appuyait un bataillon de la garde.

Le fort de Saint-Louis et les magasins du Trocadéro furent enlevés de même, et toute la garnison fut prise, à l'exception de quelques hommes, qui parvinrent à gagner des barques espagnoles. Sur 1,700 hommes dont se composait la garnison, 450 furent tués ou blessés et 1,100 faits prisonniers. L'escadre française s'était emparée du fort Santa-Pietra ; l'artillerie de terre, de concert avec celle de la flotte, commença le bombardement de Cadix.

Riégo, le chef des constitutionnels, avait été envoyé dans les provinces de Grenade et de Murcie, pour rassembler les débris des troupes de Ballesteros : il fut battu et mis en fuite à Jaen, par le général Bonnemains, commandant l'avant-garde du général Molitor ; la troupe qui

l'accompagnait dans sa fuite fut dispersée à Jodar, par les chasseurs de la garde. Lui-même tomba aux mains des bandes royales espagnoles, jugé sommairement et fusillé.

Enfin, les constitutionnels, jugeant impossible une plus longue résistance, rendirent la liberté au roi Ferdinand VII, qui fut reçu solennellement au quartier général du duc d'Angoulême, le 1^{er} octobre. La place de Cadix et l'île de Léon furent remises à l'armée française le surlendemain.

La guerre était terminée. Pendant que le 2^e corps et l'armée d'Andalousie opéraient dans les provinces du Sud, le maréchal Moncey avait fait, dans la Catalogne, une brillante campagne avec le 4^e corps, fort de 21,000 hommes ; il avait forcé Mina à se réfugier en Cerdagne, et avait investi les places de Barcelone, de Tarragone et de Figuières. Figuières capitula le 4 septembre, Barcelone le 2 novembre, Tarragone à peu près à la même date. Le maréchal de Lauriston avait pris Pampelune et battu les troupes constitutionnelles de la Navarre, à Tramaced. A la date du 12 novembre, il n'existait plus, en Espagne, un seul point où l'autorité de Ferdinand VII fût contestée. Nous n'avons pas à dire ici quel usage il fit de cette autorité. Quant à l'armée du duc d'Angoulême, qui fit son entrée solennelle dans Paris, le 2 décembre, elle fut largement récompensée de cette expédition à demi guerrière et à demi politique. Le général Molitor fut nommé maréchal de France.



L'occupation de la Morée fut motivée par la non-exécution de l'armistice conclu à Alexandrie entre les marines austro-russe et française, d'une part, l'Égypte gouvernée par Méhémet-Ali, d'autre part. L'insurrection des Hellènes, contre la tyrannie des Turcs, avait d'abord été couronnée de succès ; mais le débarquement de l'armée égyptienne, sous les ordres d'Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, avait mis fin à ces succès. Les populations insurgées étaient traitées avec une cruauté barbare. Les trois puissances, Angleterre, France et Russie voulurent intervenir en leur faveur, d'abord par voie diplomatique, ensuite par la présence d'une flotte combinée sur les côtes de la Morée. Cette intervention n'eut d'autre résultat que la bataille de Navarin, engagée sans déclaration de guerre, et dans laquelle les marines turque et égyptienne furent complètement détruites (20 octobre 1827). Les relations diplomatiques furent alors rompues entre les trois puissances et la Porte Ottomane. Bientôt il fut décidé qu'un corps d'armée français serait débarqué en Morée, pour forcer Ibrahim-Pacha à évacuer ce pays.



Ce corps d'armée, fort de 14,000 hommes et commandé par le général Maison, comprenait trois brigades d'infanterie et un régiment de cavalerie, avec des troupes d'artillerie, destinées à servir les batteries de siège, de campagne et de montagne. Pour la première fois, on y vit figurer une batterie de montagne, conforme à l'organisation récemment adoptée.

Le corps expéditionnaire, embarqué à Toulon le 13 août, arriva le 20 en vue de Navarin, où l'armée égyptienne était réunie ; le débarquement s'opéra dans le golfe de Coron. La vue des troupes françaises décida

Ibrahim à exécuter enfin une convention qu'il venait de conclure avec les amiraux des trois puissances, et par laquelle il s'engageait à embarquer son armée pour la ramener en Égypte. Le 1^{er} octobre, l'évacuation de la Morée était terminée ; mais les places fortes de Navarin, de Modon, de Coron et de Patras étaient encore occupées par des garnisons turques. Les commandants de ces garnisons, tout en déclarant qu'ils ne se défendraient pas, refusèrent de se rendre ; il fallut y pénétrer soit en escaladant les remparts, soit en brisant les portes. Seule, l'occupation du château de Morée exigea l'emploi des moyens de vive force. Cinq batteries furent établies devant le château et y ouvrirent une large brèche. Les agas qui commandaient les troupes turques se rendirent à discrétion. Ce siège et l'expédition entière avaient coûté à la division française 25 hommes blessés ou tués. Le général Maison reçut le bâton de maréchal de France, qu'il avait mérité par ses services antérieurs.

L'expédition d'Alger peut être citée, après celle de Bonaparte en Égypte, comme un modèle de préparation et d'exécution. On en connaît l'origine et les causes. Les prétentions insolentes du dey d'Alger Hussein, souverain élu par les milices turques, ne dépendant de Constantinople que nominalement, et l'insulte commise par lui, à l'égard du consul français, qu'il frappa violemment du manche de son éventail, avaient amené le blocus des côtes de la Régence par une escadre française. L'envoi d'une armée de débarquement avait été déterminé par un outrage plus caractéristique et plus contraire encore au droit des gens. Le contre-amiral de La Bretonnière, porteur des propositions du Gouvernement de Charles X, était entré dans le port d'Alger sur le vaisseau la Provence, qui avait arboré le pavillon parlementaire. Lorsqu'il voulut en sortir, toutes les batteries du port firent feu sur lui et continuèrent leur tir jusqu'à ce qu'il fût parvenu en dehors de la portée de leurs boulets, auxquels il ne daigna même pas riposter.

L'expédition fut décidée le 31 janvier 1830 par le ministère Polignac. L'amiral Duperré fut nommé commandant de la flotte de combat et de transport. Le ministère lui accorda trois mois pour mener à bonne fin ses préparatifs. A la fin d'avril la flotte était prête : elle comprenait 100 bâtiments de guerre, dont 11 vaisseaux de ligne, 347 navires de commerce, 156 caboteurs, barques, etc. Le corps de débarquement était également préparé. Il se composait de trois divisions d'infanterie de trois brigades chacune ; les brigades étaient formées de deux régiments à deux bataillons ; l'effectif de la division était d'environ 10,000 hommes. La cavalerie n'était

représentée que par un régiment de marche de trois escadrons. L'artillerie comprenait quatre batteries montées (on nommait ainsi les nouvelles batteries créées par l'organisation de 1829 et dont les canonniers servants étaient transportés sur les coffres à munitions des caissons et des avant-trains), une batterie de montagne et dix batteries à pied, destinées à servir un équipage de siège de 82 bouches à feu : Avec les pontonniers, le génie, le train des équipages, etc., l'effectif total montait à 37,000 hommes et 3,500 chevaux, emportant deux mois de subsistances et d'abondants approvisionnements de toute sorte.

Le commandement de cette armée, vivement sollicité par plusieurs compétiteurs, fut donné au général de Bourmont, ministre de la Guerre, ancien chef de chouans, gracié sous le Consulat et admis plus tard dans l'armée, illustré par la belle défense de Nogent-sur-Seine pendant la campagne de 1814, mais marqué d'un stigmate ineffaçable comme ayant déserté à l'ennemi au début de la campagne de 1815. Les divisions d'infanterie furent commandées par les généraux Berthezène, de Loverdo et duc d'Escars, l'artillerie par le général de La Hitte, le génie par le général Valazé.

Napoléon I^{er} avait, pendant son règne, songé à envoyer un corps expéditionnaire en Algérie ; le temps lui avait manqué pour réaliser ce projet, mais des études avaient été faites en vue de choisir le point de débarquement et de déterminer l'installation à terre ainsi que la marche du corps expéditionnaire ; une reconnaissance détaillée du territoire environnant Alger avait été exécutée à cette occasion par M. Boutin, officier supérieur du génie. Ce travail remarquable, conservé depuis lors au ministère de la Guerre, fournit pour la nouvelle expédition les renseignements les plus précieux.

L'embarquement commença le 11 mai. Contrarié par le temps, il ne fut terminé que le 17 ; la flotte appareilla le 18. Le mauvais temps força l'amiral Duperré à chercher un abri dans la baie de Palma, et à y rester jusqu'au 10 juin, pour rallier tous ses bâtiments. Enfin, le 13 juin, au petit jour, la flotte arrivait en vue d'Alger qu'elle dépassait, pour aller mouiller devant la presqu'île de Sidi-Ferruch ou de Torrè-Chica, à quatre lieues à l'ouest. C'était le point choisi pour le débarquement des troupes, qui commença le 14 juin, à 2 heures du matin.

Les deux brigades Poret de Morvan et Achard, de la première division, prirent pied sans difficulté sur la terre africaine ; elles étaient accompagnées

de deux batteries de campagne, dont les canonniers traînaient les pièces à bras, aucun cheval n'étant encore débarqué. Les batteries fixes qui défendaient le mouillage, tirèrent sans produire beaucoup d'effet, et furent bientôt réduites au silence par le feu des corvettes placées à l'est de la presqu'île.

Pendant cette lutte d'artillerie, à laquelle prirent part les deux batteries de campagne débarquées, le général Berthezène s'était porté en avant avec les deux brigades Poret de Morvan et Achard, soutenues par la brigade Clouet, qui était débarquée à son tour. Le général en chef, à pied comme tous les officiers, dirigeait le mouvement. Tout à coup, 5 à 6,000 cavaliers se précipitent au galop sur la ligne formée par les deux premières brigades ; ils sont arrêtés par les tirailleurs, et les retranchements turcs sont enlevés à la baïonnette. La brigade Clouet et les trois brigades de la deuxième division rejoignirent alors les deux premières. Quant à la troisième division, elle fut laissée à la garde du matériel et des approvisionnements, dans la presqu'île de Sidi-Ferruch fermée, à son entrée, par une ligne de retranchements de campagne établie sous la direction du général Valazé.

L'armée passa la nuit dans cette position. La journée du 15 fut employée à débarquer le matériel, celle du 16 à lutter contre une violente tempête qui mit la flotte à deux doigts de sa perte. Le débarquement continua le 17 et le 18 ; le 18 au soir on vit apparaître, en face du camp, une masse de combattants à pied et à cheval, dont le nombre fut évalué à 40,000 environ et qui comprenait les contingents de Constantine et d'Oran, avec une partie de la milice d'Alger. Encouragé par l'inaction des Français, que motivait la nécessité d'attendre les moyens de transport, l'aga Ibrahim, commandant en chef l'armée algérienne, avait résolu de les attaquer.

Les divisions Berthezène et Loverdo, exposées à cette attaque, comprenaient ensemble 20,000 hommes. La première division occupait la gauche et le centre ; le 28^e de ligne, de la brigade Clouet, tenait l'extrême gauche. Les brigades Damrémont et Monk-d'Uzer, de la deuxième division, formaient la droite, à l'extrémité de laquelle se trouvait le 15^e de ligne. Ni à droite ni à gauche la ligne formée par ces cinq brigades n'atteignait à la mer : à gauche existait, entre le 28^e régiment et la côte, une trouée de 5 à 600 mètres, gardée en arrière par la brigade Colomb d'Arcine, troisième de la deuxième division ; à droite, la trouée, large de 300 mètres, était bordée par le ruisseau de l'Oued Bridja et battue par six obusiers de montagne.

L'artillerie était répartie sur les points culminants, devant le front des bivouacs.

L'attaque commença le 19, au point du jour. La gauche des ennemis, commandée par le bey de Constantine, chercha à déborder la brigade Monk-d'Uzer et à s'emparer des obusiers de montagne. Accueillie par une salve tirée à bout portant, et chargée à la baïonnette par le 15^e de ligne, cette colonne fut repoussée ; mais l'effort principal, confié aux meilleures troupes de l'Algérie, eut lieu sur notre extrême gauche. Attaqués avec violence, les 28^e et 29^e de ligne, de la brigade Clouet, se trouvèrent un moment dans la position la plus critique. Le 1^{er} bataillon du 28^e, envoyé, le 18 au soir, par le général Berthezène pour fermer la trouée jusqu'à la mer, fut enveloppé de toutes parts, et bientôt coupé en plusieurs tronçons par des flots de cavaliers et de fantassins. Le cri : Au drapeau ! vigoureusement poussé, rallia autour du colonel tous ces fragments épars. La brume dérobait à la brigade Colomb d'Arcine, placée, comme nous l'avons dit, en arrière de la trouée, la vue de ce qui se passait ; mais au bruit de la fusillade de plus en plus rapprochée, le général comprit la gravité du combat. Il se lança en avant avec les deux bataillons du 29^e de ligne, qui rallièrent celui du 28^e.

Les tambours battent la charge ; les trois bataillons réunis se précipitent à la baïonnette sur les masses ennemies, qui sont mises en fuite et vivement canonnées par les brics embossés de ce côté. La brigade Clouet suit le mouvement, ainsi que la brigade Achard ; toute la ligne se porte en avant et occupe le sommet de la colline où se trouvait, le matin, l'armée algérienne.

Ibrahim ne s'était pas tenu pour battu ; il s'était arrêté au camp de Staouéli, sur une seconde position couverte par des batteries de gros calibre. Le général de Bourmont prescrivit au duc d'Escars de venir se placer en réserve, et, comme il hésitait à donner le signal de l'attaque, les Turcs prirent l'offensive avec leur artillerie. Les deux premières divisions se dirigèrent alors, par un mouvement convergent, sur le camp de Staouéli. Les quatre batteries de campagne, entraînées par le général de Lahitte, précédaient la ligne ; elles eurent bientôt réduit au silence l'artillerie turque. Les retranchements furent enlevés à la fois à droite, au centre et à gauche par l'infanterie ; le général de Lahitte porta alors ses quatre batteries en avant, au grand trot, afin de poursuivre l'ennemi ; ce mouvement changea en déroute la retraite des Algériens. L'armée occupa le camp de Staouéli, où

elle trouva un immense butin. La perte de la journée avait été de 530 hommes seulement.



Après la bataille de Staouéli, l'armée française fut encore une fois immobilisée par la nécessité d'attendre les moyens de transport ; cette inaction rendit le courage aux troupes battues à Staouéli. Le 26 juin, à la pointe du jour, 12,000 cavaliers se précipitent dans la plaine en poussant des hurlements ; ils sont repoussés par l'infanterie formée en carrés ; la division Berthezène et la première brigade de la division Loverdo prennent alors l'offensive et marchent à l'ennemi en ligne de colonnes de bataillon. Les Algériens ne tiennent nulle part ; l'armée gagne ainsi deux lieues de terrain. Pendant cette bataille, peu meurtrière d'ailleurs, un des fils du général en chef avait été blessé mortellement.

Ibrahim-Aga, battu deux fois, fut remplacé, à la tête de l'armée algérienne, par le bey de Tittéry, Moustapha bou Mezrag, qui inspirait la plus grande confiance aux milices turques. On s'aperçut bientôt de ce changement. Les diverses brigades, et notamment celles de la 3^e division, qui venait d'être appelée à entrer en ligne, furent successivement l'objet d'attaques aussi violentes que bien dirigées. Une de ces attaques, exécutée le 28 juin, fut l'occasion d'une surprise telle qu'on en vit trop souvent dans les premières années de l'occupation de l'Algérie.

Trompé par la tranquillité apparente de l'ennemi, un chef de bataillon avait donné l'ordre de nettoyer les armes. A peine les fusils venaient-ils d'être démontés, qu'une masse de cavaliers se précipitèrent au galop sur les soldats désarmés, tandis que les Kabyles, sortant de tous les ravins, les assaillaient en flanc. Ce bataillon, ainsi compromis, fut dégagé par ceux qui se trouvaient à sa droite et à sa gauche ; mais il eut 8 officiers et 117 hommes hors de combat.

Enfin, le 29 juin, l'artillerie et le génie étant prêts, le général en chef fit porter en avant six brigades, deux par division ; les trois autres brigades restaient à la garde des parcs et des retranchements de Sidi-Ferruch. Le soir, la ligne était formée en face du fort de l'Empereur, et occupait, à 700 mètres de ce fort, le revers d'une pente, sur la crête de laquelle il fut décidé que l'on tracerait immédiatement une première parallèle. Six batteries furent construites par l'artillerie et armées de 26 bouches à feu. Le feu commença le 4 juillet au matin. Déjà la flotte avait tiré pendant plusieurs heures sur les fronts de mer et sur la ville, sans leur faire subir un grand dommage et sans souffrir davantage.

Le fort l'Empereur avait été choisi pour point d'attaque d'après les indications du mémoire de Boutin. Une fois ce fort pris, toutes les défenses de terre devaient tomber, car il dominait et prenait à revers la Casbah, forteresse formant le sommet du triangle incliné dans lequel était alors comprise la ville d'Alger, et dont la base était bordée par la mer.

L'artillerie turque du fort l'Empereur soutint d'abord la lutte avec énergie, et même avec un certain succès ; mais bientôt les batteries françaises prirent le dessus, et le général de Lahitte allait faire commencer le tir en brèche, lorsque tout à coup une explosion épouvantable renversa le fort l'Empereur et lança de tous les côtés des débris de pierres, qui, retombant dans les tranchées et les batteries de siège, tuèrent ou blessèrent un certain nombre d'hommes.

Lorsque l'épaisse fumée qui obscurcissait l'air, se fut dissipée, on reconnut qu'une partie du fort restait encore debout. Le but que se proposaient les défenseurs n'était donc pas atteint, car c'étaient eux qui, reconnaissant l'impossibilité de tenir, avaient mis le feu au magasin à poudre, afin de ne pas laisser aux assiégeants une conquête qui, dans leurs mains, devait devenir redoutable - pour la place d'Alger.

On s'assura que le fort n'était pas miné, et l'artillerie en prit immédiatement possession ; elle tourna contre la Casbah les quelques

pièces turques qui restaient encore sur les remparts ; leur feu, joint à celui des canons de campagne amenés dans le fort, eut un effet immédiat.

La terreur régnait dans Alger, et les milices elles-mêmes demandaient à cesser toute résistance. Bientôt le dey envoya deux notables offrir au général de Bourmont. de lui rendre la ville. Après d'assez longs pourparlers, il fut convenu que les troupes françaises prendraient immédiatement possession de la Casbah et des portes d'Alger ; que le dey serait libre de se retirer partout où il voudrait avec ses femmes et ses richesses particulières ; que la même facilité serait accordée à tous les soldats de la milice turque ; que le libre exercice de la religion mahométane serait garanti à tous les habitants de la Régence.

En conséquence, les troupes françaises firent leur entrée dans la ville d'Alger le 5 juillet. Le général en chef s'installa dans la Casbah. Le dey obtint la permission de se retirer à Naples ; les janissaires furent embarqués au nombre de 1,500 pour l'Asie Mineure ; leurs casernes furent transformées en hôpitaux.

La nouvelle de la prise d'Alger fut accueillie en France avec joie par le parti de la cour, avec indifférence par la masse de la population, que travaillaient les idées d'opposition ; le général de Bourmont fut nommé maréchal de France. Le bey de Tittéry, qui résidait à Médéah, adressa au général en chef des assurances trompeuses de soumission. Le bey d'Oran remit aux Français le fort de Mersel-Kébir, et reçut, dans Oran même, une garnison composée d'un régiment d'infanterie de ligne. Enfin, la brigade Damrémont, embarquée sur une division de l'escadre, prit possession de la ville de Bône.

Le maréchal de Bourmont voulut aller jusqu'à Blidah au devant du bey de Tittéry, qui lui avait donné rendez-vous dans cette ville. Il partit d'Alger le 23 juillet avec un nombreux état-major, 1,500 hommes d'infanterie, un escadron de cavalerie et une demi-batterie d'artillerie. Il fut parfaitement accueilli par la population, et donna l'investiture au bey ; mais, pendant la nuit, de nombreux Kabyles entourèrent la maison où il s'était installé, et son premier aide de camp, M. de Trélan, fut tué sur le seuil de la porte, en sortant pour aller voir ce qui se passait. Les bivouacs de la troupe, établis en dehors de la ville, furent attaqués avec fureur. Il fallut, pour revenir à Alger, exécuter une marche des plus périlleuses, pendant laquelle l'infanterie dut former plus d'une fois les carrés, tandis que l'artillerie écartait, par son feu,

les attaques trop pressantes. La ville de Blidah fut livrée au pillage par les Arabes, en punition de l'accueil fait aux Français.

A peine rentré à Alger, le maréchal de Bourmont reçut la nouvelle de la révolution de juillet, apportée par une corvette qui arbora le pavillon tricolore. L'armée ne devant plus compter sur les renforts annoncés, le maréchal de Bourmont donna des ordres pour l'évacuation immédiate de Bône et d'Oran, dont les garnisons rentrèrent à Alger. Il fit ensuite prendre la cocarde tricolore aux troupes.

Le 2 septembre, le général Clauzel, nommé gouverneur général de l'Algérie, vint remplacer le maréchal de Bourmont qui s'embarqua, à destination de Port-Mahon, sur un navire autrichien de commerce.

Quoi qu'on aie dit, le souvenir de la conquête d'Alger ne saurait effacer celui de la désertion de 1815. M. de Bourmont avait su cependant gagner les sympathies de l'armée qu'il commandait, et la noblesse d'âme avec laquelle il supporta la mort de son fils, blessé mortellement au combat du 24 juin, imprima à son départ un caractère touchant. La grande masse de l'armée salua avec enthousiasme le drapeau tricolore, le drapeau de Jemmapes, de Fleurus et d'Austerlitz.





CHAPITRE XXI

ANVERS, CONSTANTINE, MOUZAIA

La révolution de juillet 1830 apporta, dans l'armée française, une perturbation momentanée. La garde royale fut licenciée ; un certain nombre d'officiers, dévoués à la Monarchie, donnèrent leur démission ; par contre, des généraux et des officiers, mis de côté pendant la Restauration, reprirent leur place dans l'armée. Le nombre des régiments resta sensiblement le même jusqu'en 1840, époque à laquelle, sous la pression des événements d'Orient, furent créés 12 régiments d'infanterie et 10 bataillons de chasseurs à pied, arme nouvelle. Le Gouvernement de Louis-Philippe vit aussi naître les troupes spéciales de l'Algérie, régiments de zouaves, bataillons de tirailleurs indigènes (turcos) et bataillons d'infanterie légère d'Afrique (zéphyr). Dans la cavalerie, trois régiments de hussards et deux régiments de chasseurs furent créés en 1840. Les quatre régiments de chasseurs d'Afrique et les trois régiments de spahis datent également du règne de Louis-Philippe. Enfin, l'artillerie reçut, sous l'impulsion du maréchal Soult, ministre de la Guerre, en 1834 et en 1841, une augmentation notable, de manière à pouvoir mettre en ligne 1,200 pièces de canon attelées.

La loi sur le recrutement, votée en 1832, est restée en vigueur jusqu'en 1855 ; elle n'était, elle-même, qu'une modification de la loi de 1818, fondée comme elle sur l'appel d'une portion des contingents annuels et sur le tirage au sort. La durée du service était fixée à sept ans. La faculté du remplacement était admise. L'armée, ainsi constituée, fut un instrument parfait ; il ne lui manquait que d'être assez nombreuse, en face des conditions nouvelles qui allaient résulter de l'extension des moyens de transport, et de posséder des réserves de soldats instruits, susceptibles de donner aux effectifs de guerre une consistance suffisante. D'ailleurs, le Gouvernement de Louis-Phillippe essentiellement pacifique, n'usa guère de l'armée que pour achever la conquête de l'Algérie. Nous trouvons cependant à mentionner, au début de ce règne, le siège de la citadelle d'Anvers.

La révolution de Bruxelles avait suivi de près les Journées de Juillet, sans présenter toutefois le même caractère, puisqu'il s'agissait ici, pour le peuple belge livré à la Hollande par les traités de 1814, de recouvrer son indépendance. Cette indépendance avait été reconnue par l'Europe. Un traité de partage entre la Hollande et la Belgique avait reçu la sanction des grandes puissances ; mais les Hollandais se refusaient à remettre aux Belges la citadelle d'Anvers, et, par une finesse de la diplomatie que nous renonçons à expliquer, il était interdit aux Belges de chercher à se rendre maîtres de cette citadelle par les armes. Ce fut la France qui se chargea de l'enlever de vive force aux Hollandais.

Déjà, en 1831, une armée française était entrée en Belgique pour s'opposer à un retour offensif des Hollandais. Cette armée, réorganisée en 1832, sous les ordres du maréchal Gérard, comprenait une avant-garde d'infanterie et de cavalerie commandée par le duc d'Orléans, quatre divisions d'infanterie, deux divisions et deux brigades indépendantes de cavalerie, à l'effectif total de 70,000 hommes. Le génie était commandé par le général Haxo, l'artillerie par le général Nègre. La citadelle était défendue par 5,000 hommes, sous le commandement du général Chassé, excellent officier, qui s'était distingué dans les guerres du premier Empire.

L'armée dite du Nord entra en Belgique le 15 novembre, et arriva le 22 devant la citadelle d'Anvers ; le maréchal Gérard prit ses dispositions pour empêcher l'armée hollandaise de porter secours aux assiégés et pour couper les communications de la citadelle avec l'extérieur. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 au 30 novembre, à 300 mètres des ouvrages avancés. Les

opérations du siège furent compliquées par la nécessité de maintenir la neutralité de la ville, qu'un bombardement, parti de la citadelle, aurait réduite en cendres. 104 pièces et 22 mortiers furent mis en batterie par l'artillerie française, et le génie dirigea ses cheminements sur la lunette Saint-Laurent, un des ouvrages extérieurs les plus importants. Une brèche y fut pratiquée par la mine dans la soirée du 14 décembre, et trois compagnies du 65^e prirent la lunette d'assaut.

L'artillerie continua son feu avec une vigueur extrême, et, malgré l'énergie de la riposte, les ravages opérés par le bombardement rendirent bientôt toute résistance impossible. Le 23, au matin, la brèche était ouverte à l'un des bastions de la citadelle ; le général Chassé capitula, sous condition qu'il pourrait rentrer en Hollande avec la garnison. D'après le rapport du maréchal Gérard, il avait été ouvert, pendant le siège de la citadelle d'Anvers, 14,000 mètres de tranchée ; l'artillerie avait tiré 63,000 coups, et l'armée assiégeante avait eu 608 hommes tués. Les troupes avaient déjà donné, en restant pendant vingt-quatre jours et vingt-quatre nuits dans les tranchées, avec la pluie, la boue et le froid, des preuves de cette constance qui devait, plus tard, immortaliser le souvenir du siège de Sébastopol.

Si le règne de Louis-Philippe, de 1830 à 1848, fut une période de paix européenne, il fut marqué, au contraire, par la persistance de la lutte avec les populations de l'Algérie. Le premier soin du général Clauzel, nommé par le gouvernement de Louis-Philippe gouverneur général de l'Algérie en remplacement du maréchal de Bourmont, fut d'organiser une expédition pour aller attaquer le bey de Tittéry dans Médéah, afin de venger le guet-apens dont M. de Bourmont avait failli être victime à Blidah. Il y employa douze bataillons d'infanterie (un de chaque régiment), un détachement du bataillon des zouaves, corps auxiliaire récemment créé et composé alors d'indigènes, les chasseurs d'Afrique, corps de cavalerie formé dans des conditions analogues, et 6 pièces de montagne. Le tout, réparti en trois brigades, était commandé, sous les ordres du gouverneur général lui-même, par le lieutenant général Boyer, vétéran de la guerre d'Egypte.

Le corps expéditionnaire entra de vive force dans Blidah, le 19 novembre, occupa, le 20, la ferme de l'Aga, que le général fit organiser défensivement, gravit, le 21, avec une certaine solennité, le premier contrefort de la chaîne de l'Atlas, et se trouva en face de l'armée du bey de Tittéry, rassemblée au col de Mouzaïa, où, depuis lors, furent livrés, à

plusieurs reprises, des combats restés célèbres. Les forces du bey comprenaient 8,000 hommes, dont 2,500 Turcs. Malgré l'escarpement de la route, le feu des tirailleurs arabes et le tir de deux pièces qui enfilèrent le passage, le col fut brillamment enlevé par les troupes. L'armée entra dans Médéah le 22 novembre, sans coup férir ; le gouverneur donna l'investiture au nouveau bey nommé par lui, laissa dans la ville une garnison de deux bataillons, et rentra heureusement à Alger le 29. Le corps expéditionnaire avait perdu 162 hommes tués et 301 blessés.

Nommé maréchal de France et appelé à la Chambre des députés, Clauzel fut remplacé dans le gouvernement de l'Algérie par le général Berthezène, un autre vétéran des guerres de l'Empire. Après deux expéditions heureuses dans les environs d'Alger, pour châtier les tribus qui infestaient les routes, le nouveau gouverneur général partit, le 25 juin, avec une colonne de 3,000 hommes, pour Médéah, où l'autorité du bey nommé par son prédécesseur était méconnue ; il entra facilement dans Médéah, châtia sévèrement les tribus qui ne se soumirent pas immédiatement, et reprit la route d'Alger en remmenant la garnison. Le retour fut des plus pénibles ; 12,000 Arabes, postés sur la crête des hauteurs, cherchèrent à arrêter la colonne ; l'arrière-garde, serrée de près, eut un moment de faiblesse, et, sans la bonne contenance d'un bataillon du 67^e de ligne, régiment récemment formé avec les volontaires parisiens, sans le dévouement des chasseurs d'Afrique et des zouaves, le salut de la colonne eût été compromis.

Loin de réduire les tribus hostiles, cette expédition fut regardée par elles comme une marque de faiblesse, à cause de l'évacuation de Médéah. Il fallut, le 17, le 20 et le 22 juillet 1831, livrer des combats sanglants pour dégager la ferme modèle située à quatre lieues d'Alger et assurer la tranquillité même de la ville. Le général Berthezène eut pour successeur le général Savary, duc de Rovigo, nommé, au mois de décembre 1831, général en chef de l'armée d'Algérie. Le commandement de cet ancien aide de camp et ministre de Napoléon dura quinze mois. Il fut signalé par un système de sévérité excessive à l'égard des Arabes, et marqué par un très petit nombre d'événements militaires.

Le capitaine d'artillerie Buisson-d'Armandy, accompagné de Yusuf, alors capitaine au corps semi-indigène des chasseurs d'Afrique, entra audacieusement, le 25 mars, dans la Casbah de Bône, avec 30 marins, auxquels s'adjoignirent une centaine de Turcs, et s'y maintint

énergiquement jusqu'à l'arrivée du général Monk-d'Uzer, qui vint occuper définitivement Bône, en y amenant une forte garnison,

Oran avait été occupée ; le général Boyer y commandait avec une sévérité égale à celle du duc de Rovigo : il fut violemment attaqué et cerné par 15,000 Arabes qui, du 3 au 8 mai, renouvelèrent avec persistance leurs attaques et s'éloignèrent enfin, découragés. D'autres attaques furent également repoussées en octobre et en novembre.

Les environs d'Alger furent eux-mêmes le théâtre des entreprises des Arabes qui, dans la nuit du 26 au 27 septembre, se glissant entre les avant-postes, vinrent incendier les portes de la ferme modèle, et furent chassés par le général de Faudoas.

Rappelé en France, le duc de Rovigo fut remplacé, le 29 avril 1833, par le général Voirol, après un court intérim du général Avizard. Les hostilités ne tardèrent pas à éclater avec violence dans la province d'Oran, commandée par le général Desmichels ; les tribus belliqueuses de la vallée du Sig étaient venues établir leurs douars à six lieues d'Oran ; le général Desmichels marcha contre elles, dans la nuit du 7 au 8 mai, avec une colonne de 2,000 hommes, les surprit et enleva quatre de leurs camps ; mais, comme il arrive presque toujours en pareil cas, la colonne fut vivement poursuivie dans sa marche pour rentrer à Oran, et eut à repousser des charges incessantes. Lorsque les Arabes, découragés, s'éloignèrent enfin, ils avaient eu 300 tués, leurs camps détruits, leurs troupeaux enlevés, leurs femmes et leurs enfants faits prisonniers.

La marche des tribus du Sig sur Oran n'avait été que le prélude d'une levée générale de boucliers, provoquée par Abd-el-Kader, qui paraissait pour la première fois, et devait être, jusqu'en 1847, l'ennemi le plus dangereux des Français en Algérie. Devenu chef de la ville de Mascara, à la fin de 1832, il avait pris le titre de bey de la province. A la tête d'un rassemblement de 9,000 cavaliers et 1,000 fantassins, il vint établir deux camps à trois lieues d'Oran. Un combat acharné s'engagea dans la journée du 27 mai 1833. Abd-el-Kader se décida à la retraite après avoir perdu 800 hommes, et leva ses camps dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, pour disparaître pendant quelque temps.

Jusque-là, Oran avait été le seul point occupé par les Français dans la province de ce nom. Le général Desmichels, obéissant à des ordres supérieurs, fit envahir par terre et par mer la ville d'Arzew, dont le port, situé à douze lieues d'Oran, servait aux indigènes pour recevoir des armes

et des munitions. Il y entra le 5 juin, s'y établit, et fit immédiatement entourer la ville de fortifications destinées à en assurer la défense ; cela fait, il s'empara, le 27 juillet, de la ville importante de Mostaganem, avec 1,400 hommes qu'il avait embarqués, à Oran, sur une flottille. Il y fut attaqué, dès le 29, et repoussa les Arabes, en leur infligeant des pertes considérables. Ces attaques furent renouvelées le 31 juillet et le 1^{er} août, avec la plus grande énergie ; les Arabes s'éloignèrent enfin, et le général rentra à Oran ; mais, à l'appel d'Abd-el-Kader, toutes les tribus de la province de Mascara se soulevèrent contre les possesseurs de Mostaganem ; du 5 au 9 août la place fut assaillie avec une sorte de rage. La résistance victorieuse de la garnison fut d'autant plus méritoire, qu'exposée à manquer de munitions, elle repoussait, autant que possible, les assauts à l'arme blanche.



Des motifs analogues à ceux qui avaient fait décider la prise d'Arzew amenèrent le Gouvernement français à ordonner l'occupation de Bougie qui, située entre Alger et Bône, servait de port de ravitaillement au bey de Constantine. Une escadre, commandée par l'amiral Parseval-Deschènes, partit de Toulon et débarqua, le 29 septembre 1833, sur la plage de Bougie, le général Trézel avec 1,800 hommes. La résistance des Arabes dura sept jours, pendant lesquels on ne parvint qu'en déployant une extrême énergie, à conquérir la ville, maison par maison. Enfin, le 6 octobre, les Français

restèrent maîtres de Bougie. Les Arabes s'étant retirés à proximité, sur des positions en apparence inaccessibles, la garnison marcha contre eux, le 12 octobre, et enleva toutes leurs positions à la baïonnette. Ils reparurent le 21 novembre, à l'instigation du bey de Constantine, et furent encore une fois repoussés ; mais, pendant bien des années, la possession de Bougie donna lieu à des combats acharnés.

La tribu redoutée des Hadjoutes, voisine d'Alger, ayant commis plusieurs attentats contre des voyageurs européens et des Arabes amis des Français, le général Voirol envoya, contre cette tribu, une colonne commandée par le général de Trobriant, qui les châtia sévèrement.

La province d'Oran n'avait pas cessé, cependant, d'être le théâtre des combats les plus fréquents et les plus acharnés.

Deux victoires, remportées par le général Desmichels sur Abd-el-Kader, décidèrent ce chef habile à demander la paix : aussi rusé dans les négociations qu'énergique dans le combat, il parvint, dans le mois de février 1834, à obtenir du général la signature d'un traité qui lui assurait de grands avantages, et dont il ne profita que pour se préparer recommencer bientôt les hostilités. L'année 1834 fut assez tranquille, et, sous la sage administration du général Voirol, la colonie jouit d'une certaine prospérité. Le bey de Constantine, Achmet, ne cessait cependant de susciter des entreprises contre les garnisons de Bône et de Bougie. Cette dernière place avait pour commandant le colonel Duvivier, un des officiers les plus vigoureux de l'armée d'Afrique : il repoussa victorieusement toutes les attaques, quoique la garnison fût réduite, par les maladies, à 1,000 hommes en état de combattre. A l'autre extrémité de la province, la garnison de Bône, toujours commandée par le général Monk-d'Uzer obtenait, par des expéditions heureuses, la soumission de plusieurs tribus, et, notamment, celle du cheik de la Calle, fort situé sur la Méditerranée.

Le général Drouet d'Erlon avait succédé au général Voirol comme gouverneur général. Le général Trézel avait remplacé, à Oran, le général Desmichels, rappelé après avoir signé le traité avec Abd-el-Kader : ce traité n'avait fait qu'accroître la puissance et l'influence du chef de Mascara, qui cherchait sans cesse à susciter sous main des ennemis à la France, non seulement dans la province d'Oran, mais jusqu'aux portes d'Alger. Il faisait la guerre autour de lui aux tribus amies de la France : deux de ces tribus implorèrent le secours du général Trézel, qui somma Abd-el-Kader d'avoir à respecter ses alliés, et, pour appuyer sa sommation, sort d'Oran avec 2,500

hommes. Abd-el-Kader, pour toute réponse, marche au-devant de lui à la tête d'une armée de 8,000 cavaliers et 4,000 fantassins, dont 1,200 réguliers formés pendant la paix. Malgré la disproportion des forces, le général Trézel n'hésite pas à attaquer l'ennemi, dans le bois de Muley-Ismaël : son avant-garde était trop faible, elle recule ; le colonel Oudinot, qui la commandait, est tué en voulant ramener ses cavaliers en avant ; ceux-ci tournant alors bride, le général accourt avec le gros de la colonne, et rétablit le combat, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi. Mais les vivres manquent ; le général Trézel se décide à battre en retraite sur Arzew, par les défilés de la Macta. A peine s'est-il mis en marche, qu'Abd-el-Kader envoie des fantassins montés en croupe derrière une partie de ses cavaliers, occuper les hauteurs qui bordent ces défilés. Quand la colonne y pénètre, elle est accueillie par une fusillade d'abord peu nourrie. Une compagnie d'infanterie est envoyée pour débusquer l'ennemi ; elle tombe dans l'embuscade et est repoussée avec perte. Plusieurs autres subissent le même sort. Abd-el-Kader, avec sa cavalerie, pousse vivement l'arrière-garde. Les voitures qui portent les blessés de Muley-Ismaël sont entourées, les blessés sont égorgés : l'artillerie et quelques compagnies bien commandées contiennent cependant l'ennemi. Le général Trézel rebrousse chemin avec l'avant-garde. La colonne est dégagée et arrive enfin à Arzew, ayant perdu 262 hommes tués et 300 blessés (28 juin 1835).

L'effet du désastre de la Macta fut immense en France et en Algérie. Le maréchal Clauzel, qui venait d'être nommé gouverneur général, reçut l'ordre de diriger une expédition contre Mascara, centre de la puissance d'Abd-el-Kader. Cette expédition ne put avoir lieu qu'au mois d'août, non seulement parce qu'elle exigea de longs préparatifs, mais encore parce que le maréchal fut obligé tout d'abord de combattre les tribus des environs d'Alger, et notamment les infatigables Hadjoutes, excités par Abd-el-Kader et son lieutenant le bey de Milianah.

Enfin, le corps expéditionnaire, fort de 10,000 hommes, partit d'Oran le 26 octobre 1835, sous les ordres du maréchal à qui était venu se joindre le duc d'Orléans. Ce corps était partagé en quatre brigades que commandaient les généraux Oudinot (frère du colonel tué à Muley-Ismaël), d'Arlanges, Perrégaux et le colonel Combes. Une fois en plaine, la petite armée fut disposée pour la marche en un grand carré, la 1^{re} brigade en tête, la 2^e et la 3^e à droite et à gauche, la 4^e en arrière ; à l'intérieur de ce carré marchaient

l'artillerie de réserve, l'ambulance, le convoi et un bataillon d'infanterie qui formait la réserve avec une compagnie de sapeurs.

Dans cette marche et dans les combats qu'il eut à livrer aux Arabes, le maréchal justifia la réputation de tacticien qu'il s'était acquise pendant les grandes guerres du premier Empire. Le 6 décembre, il entra dans la ville de Mascara, et après avoir tiré tout le parti possible des ressources qu'il y trouva, il en décida l'évacuation. La ville fut incendiée, les forts démantelés, les murailles abattues, et le 9 décembre l'armée s'éloigna, précédée par 7 ou 800 juifs de tout âge et de tout sexe, qui fuyaient la colère d'Abd-el-Kader. Le retour fut, comme toujours, très difficile et rendu particulièrement pénible par un temps épouvantable.

Le maréchal Clauzel repartit d'Oran le 8 juin 1836, avec un petit corps d'armée, et se dirigea sur Tlemcen, qu'il occupa sans difficulté. Il y installa pour garnison un bataillon composé de 500 hommes de bonne volonté, sous les ordres du capitaine du génie Cavaignac.

Après le départ du maréchal pour Alger, le général d'Arlanges alla, par son ordre, s'installer avec une colonne de 3,000 hommes, à l'embouchure de la Tafna. A la suite de plusieurs combats sanglants, dans lesquels Abd-el-Kader perdit beaucoup de monde, le général, qui avait été blessé, fut forcé de rentrer au camp de la Tafna, où il se trouva bientôt bloqué.

Le général Bugeaud, qui n'était encore que général de brigade, fut alors envoyé directement de France à la Tafna avec quatre régiments d'infanterie, pour prendre le commandement ; il y débarqua le 6 juin et marcha immédiatement avec 6,000 hommes sur Oran, menacée par Abd-el-Kader. Après avoir dégagé cette ville, il repartit, le 20 juin, pour Tlemcen, avec 7,000 hommes ; arrivé en vue de Tlemcen le 24, il fut attaqué sur le Safsaf par la cavalerie d'Abd-el-Kader, qui fut mise en déroute, grâce à une attaque de flanc exécutée à propos par Mustapha avec les Douairs. Après être entré en communication avec la garnison, le général Bugeaud repartit pour la Tafna, d'où il ne tarda pas à revenir à Tlemcen avec un convoi de ravitaillement. Il rencontra, près du ravin de la Sickah, Abd-el-Kader qui s'approchait avec environ 5,000 cavaliers, 3,000 hommes à pied et un bataillon régulier, fort de 1,200 hommes. A cette vue il disposa sa troupe sur une ligne formant un angle droit, dont un des côtés était parallèle et l'autre perpendiculaire à la Sickah, le convoi dans l'intérieur de l'angle. Les Arabes attaquèrent à deux reprises et furent deux fois repoussés. Une troisième tentative fut faite par Abd-el-Kader en personne, à la tête des

réguliers et des cavaliers qu'il put rallier ; elle échoua complètement. Les réguliers, acculés au ravin de l'Isser, furent presque complètement détruits. Ce combat de la Sickah valut au général Bugeaud le grade de général de division.

Abd-el-Kader n'avait pas été abattu par le combat de la Sickah. Le général Bugeaud, qui était rentré en France, fut envoyé contre lui avec une forte division ; mais au lieu de le combattre, il entra dans la voie des négociations et conclut avec lui le traité impolitique de la Tafna, traité si mal rédigé, que chacune de ses clauses devait donner lieu plus tard à des discussions incessantes.

Pendant que ces événements se passaient dans la province d'Oran, les troupes de la province d'Alger ne cessaient de lutter contre les tribus hostiles. Mais la grande affaire de l'année 1836 fut l'expédition dirigée contre Constantine, expédition qui aboutit d'ailleurs à un triste résultat. Pour mettre fin aux intrigues d'Achmet-Bey, qui ne cessait de susciter des ennemis aux garnisons de Bougie et de Bône, la conquête de Constantine avait été décidée. Yusuf, qui avait gagné la confiance du maréchal Clauzel et qui avait été nommé par lui bey de Constantine, lui persuada que cette entreprise, favorisée par les intelligences qu'il avait su nouer avec une partie de la province, présenterait peu de difficultés. Le maréchal, il faut bien le dire, se lança dans l'aventure sans avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour en assurer le succès. Le Gouvernement y comptait tellement, que le duc de Nemours, second fils du roi Louis-Philippe, fut envoyé pour partager les dangers et la gloire du corps expéditionnaire.

Fort de 7,000 hommes, ce corps était réparti en cinq petites brigades, dont une de réserve, qui furent, en réalité, groupées en deux corps distincts, sous les ordres des généraux Trézel et de Rigny. L'artillerie consistait uniquement en 4 pièces de campagne et 6 pièces de montagne, approvisionnées en moyenne à 100 coups. Parti le 13 novembre 1836 de Bône, le maréchal, devançant la colonne avec une faible escorte, arrivait, le 21, sur le plateau de Mansourah, en face de Constantine, d'où il s'attendait à voir sortir une députation des habitants pour lui offrir les clefs de la ville, lorsqu'il fut salué par des coups de canon. Il se prépara dès lors à attaquer vigoureusement Constantine, dont il était séparé par le ravin profond où coule le Rummel. La brigade de Rigny traversa le pont du Rummel pour aller s'établir à Coudiat-Aly, en face du véritable point d'attaque de la

place ; mais les chemins étaient si difficiles, que cette brigade ne put emmener avec elle les pièces de campagne.



Le dernier jour de marche de l'armée avait été signalé d'ailleurs par un incident des plus regrettables. Le convoi, retardé par le mauvais état des chemins, avait été forcé de s'arrêter à une lieue en deçà de Mansourah, dans un site tellement fangeux, que les soldats lui donnèrent le nom de Camp de la Boue. Ce nom lui est resté dans l'histoire. Lorsque, le lendemain matin, on voulut se mettre en route, les voitures ne purent démarrer ; il fallut les abandonner. Les soldats de l'escorte, soumis depuis plusieurs jours aux privations de toute sorte, pillèrent les vivres, défoncèrent les tonneaux d'eau-de-vie, et grand nombre d'entre eux, tombés à terre dans un état complet d'ivresse, furent massacrés par les Arabes.

Le 22 et le 23 novembre, l'artillerie canonna les portes de la ville. Deux attaques de vive force furent tentées simultanément à Mansourah et à Coudiat-Aly : elles échouèrent toutes les deux. Il ne restait plus, dès lors,

d'autre parti à prendre que de battre en retraite, pour ne pas rester sans vivres et sans munitions en présence d'une ville fermée.

Le mouvement de retraite commença dès le 23 au soir. Il devait être couvert par le 59^e et le 63^e de ligne ; mais ces deux régiments précipitèrent leur marche, poussés vivement par les Arabes, au pouvoir desquels tombèrent une partie du matériel de l'artillerie, tout le matériel du génie et des voitures chargées de blessés. L'armée était menacée d'un grand désastre, lorsque le commandant Changarnier, avec un bataillon du 2^e léger, fort de 300 hommes à peine, prit le rôle de l'arrière-garde ainsi abandonné ; il arrêta son bataillon, le forma rapidement en carré, sans s'astreindre à une manœuvre régulière, et, s'adressant à ses soldats : « Mes amis, leur dit-il, voyons ces gens-là en face ; ils sont 6,000 et vous êtes 300 : la partie est égale. » Les Arabes sont accueillis, à portée de pistolet, par un feu meurtrier, tourbillonnent et s'éloignent, se contentant désormais de harceler l'arrière-garde en tiraillant.

Dans cette circonstance, le maréchal Clauzel se montra ce qu'il avait été dans les grandes guerres de la Révolution et de l'Empire, calme et intrépide, l'âme inaccessible aux angoisses que plus d'un ne put s'empêcher d'éprouver. Enfin, le 1^{er} décembre, l'armée rentra à Bône, où les hôpitaux furent bientôt encombrés de ses malades et de ses blessés. On évalua sa perte totale à 2,000 hommes.

Le 12 février, le général Damrémont fut nommé gouverneur général, en remplacement du maréchal Clauzel ; il eut d'abord fort à faire dans la province d'Alger, où Abd-el-Kader ne cessait d'exciter les tribus à prendre les armes contre les Français. Parmi les nombreux combats auxquels donnèrent lieu ces prises d'armes, nous ne citerons que celui du camp de Boudouaou, un des plus glorieux de tous ceux qui marquèrent nos guerres d'Algérie.

A la suite d'une expédition conduite par le colonel Schauenbourg, le commandant de la Torrè, du 2^e léger, avait été laissé à Boudouaou avec 900 hommes d'infanterie, 45 cavaliers et 2 obusiers de montagne. Le 25 mai, dès le matin, il fut attaqué par plus de 6,000 hommes, dont 1,000 cavaliers. La lutte fut des plus vives. Les 45 cavaliers français n'hésitèrent pas à charger la cavalerie arabe, et la culbutèrent ; l'infanterie se jeta sur l'ennemi à la baïonnette, mais ne put l'empêcher d'occuper le village de Boudouaou, qu'il fallut essayer de reprendre. Sur ces entrefaites, une compagnie du 48^e

de ligne, campée à une certaine distance, accourut au bruit de la fusillade. Le capitaine de cette compagnie fit battre la charge par ses tambours ; les Arabes, se croyant attaqués sur leurs derrières par une troupe nombreuse, s'enfuirent en désordre. Les troupes d'Alger arrivèrent le lendemain matin, sous la conduite du général Perrégaux, et reprirent l'offensive.

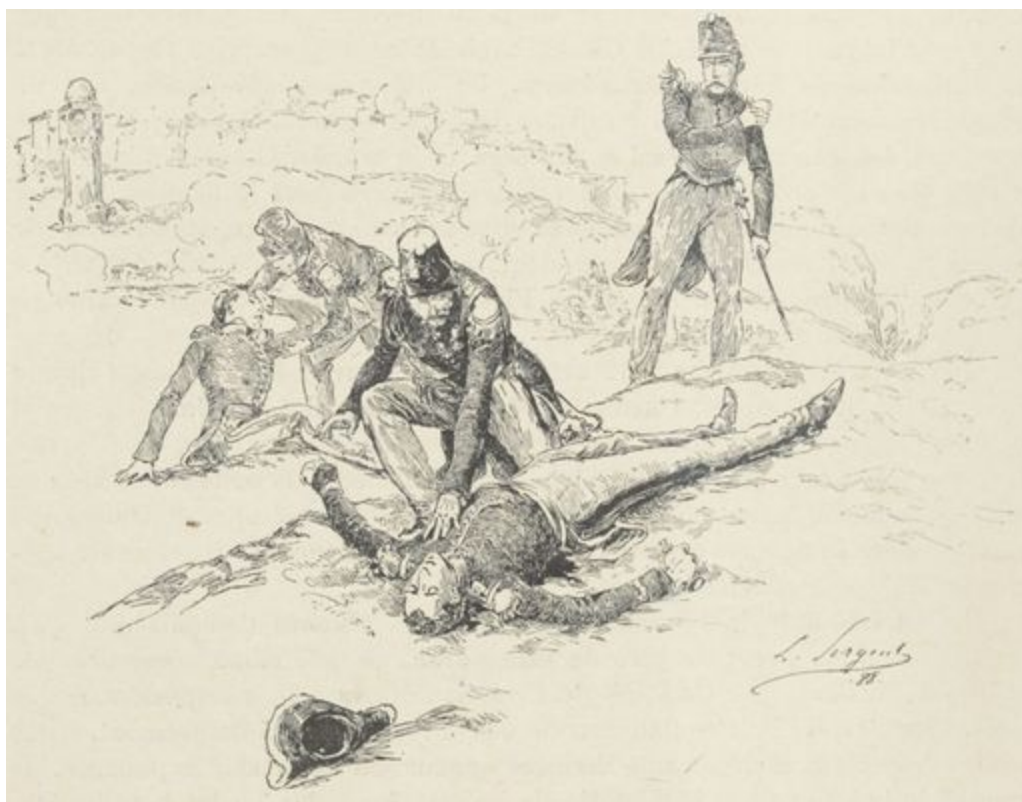
Le Gouvernement de Louis-Philippe avait décidé cependant qu'une nouvelle expédition serait dirigée contre Constantine. Cette fois on ne pouvait plus compter sur la reddition volontaire de la ville. Des moyens plus sérieux que ceux avec lesquels le maréchal Clauzel avait tenté son entreprise furent mis à la disposition du général Damrémont. Le corps expéditionnaire, fort de 10,000 hommes, était réparti en quatre brigades commandées par le duc de Nemours, les généraux Trézel et Rulhière et le colonel Combes. L'artillerie, placée sous les ordres du général Valée, qui passait pour le meilleur officier de cette arme, comprenait 6 canons et obusiers de campagne, 10 obusiers de montagne et 17 bouches à feu de siège, approvisionnées à 200 coups. Le génie était commandé par le général Fleury ; le personnel de cette arme se composait de 10 compagnies.

Partie de Medjez-Amar le 1^{er} octobre, l'armée arriva heureusement devant Constantine le 6 octobre au matin. Après une reconnaissance immédiatement opérée par les commandants de l'artillerie et du génie, il fut décidé que l'attaque serait faite par Coudiat-Aly, où serait installée la batterie de brèche, mais qu'en même temps plusieurs batteries seraient construites à Mansourah pour prendre la défense à revers. On espérait même que le tir de ces batteries suffirait pour réduire la place.

Le feu fut ouvert le 9 au matin. Les résultats obtenus démontrèrent qu'il n'y avait rien à espérer du côté de Mansourah, et qu'il fallait concentrer les efforts de l'artillerie sur Coudiat-Aly. Le gros matériel y fut transporté avec des peines inouïes. La brèche était ouverte dès le 11 ; le général Damrémont, après avoir adressé aux assiégés une dernière sommation noblement repoussée, se rendait le 12 au matin à la batterie de brèche, lorsqu'un boulet le tua raide. Son chef d'état-major, le général Perrégaux, fut presque en même temps blessé mortellement par une balle.

Le général Valée prit immédiatement le commandement en chef, et l'assaut fut fixé au 13 octobre. Trois colonnes furent formées à cet effet, commandées, sous les ordres supérieurs du duc de Nemours, par le lieutenant-colonel de Lamoricière, les colonels Combes et Corbin. Au signal donné par le général en chef, la première colonne, vivement entraînée

par Lamoricière, s'élança sur la brèche, au sommet de laquelle le capitaine de zouaves de Garderens planta le drapeau tricolore ; mais on chercha en vain un passage libre pour pénétrer dans la ville ; il fallut engager le combat dans les maisons et dans les rues barricadées. Un magasin à poudre prit feu ; il s'ensuivit une explosion terrible qui coûta la vie à un grand nombre d'hommes. Le colonel de Lamoricière, lui-même, fut grièvement brûlé. Le colonel Combes, qui l'avait suivi de près sur la brèche avec une partie de la deuxième colonne, reçut deux blessures mortelles et ne quitta le combat qu'après s'être assuré du succès d'un mouvement qu'il avait ordonné pour briser la dernière résistance des assiégés. Il redescendit alors la brèche, et vint dans la batterie rendre compte au duc de Nemours du résultat de l'action. « Ceux qui ne sont pas blessés mortellement, dit-il en terminant, jouiront de ce beau succès. » On s'aperçut alors qu'il avait la poitrine traversée par une balle. Il mourut le lendemain.

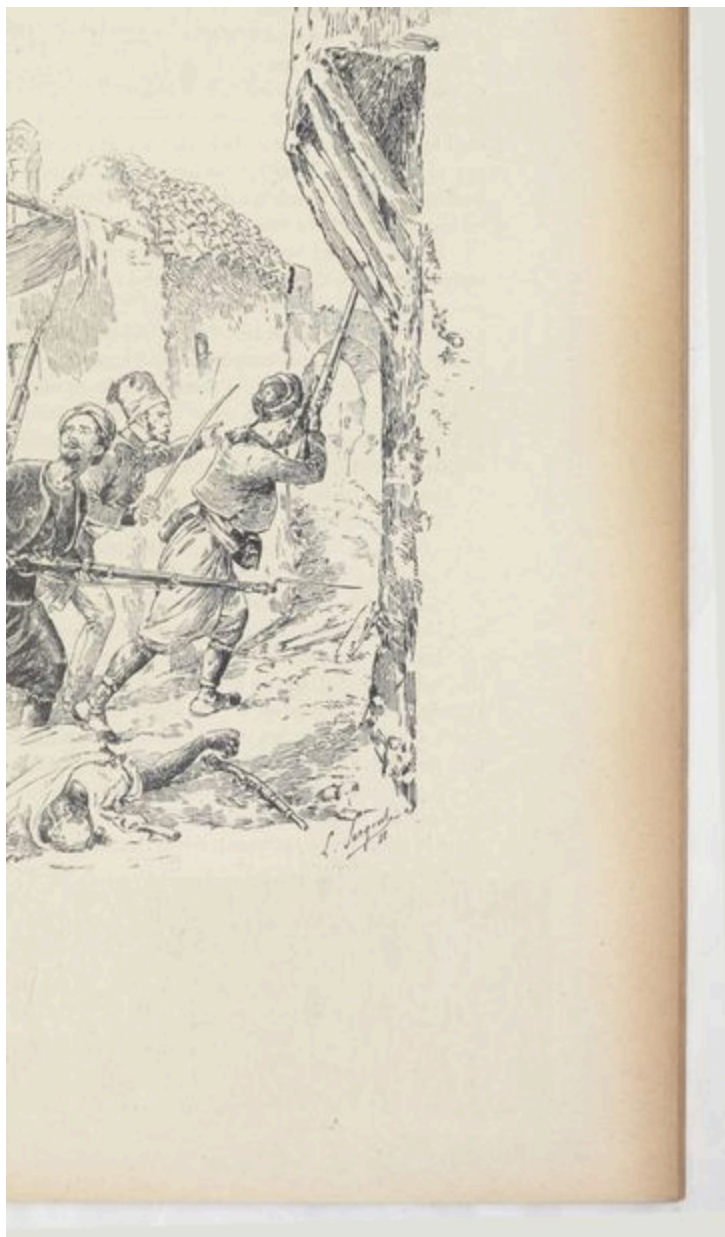


Le général Rulhière, nommé commandant supérieur de Constantine, reçut la soumission des autorités de la ville et entra en possession de la Casbah. Le général Valée prit immédiatement toutes les mesures nécessaires pour assurer l'administration du pays. Il partit le 29 octobre avec l'armée,

laissant à Constantine une garnison de 2,500 hommes, bientôt portée à 5,000. Nommé gouverneur général de l'Algérie, il rentra à Alger, où il reçut, le 21 novembre, avis de son élévation à la dignité de maréchal de France.

Le gouvernement du maréchal Valée dura trois années, qui furent employées, les deux premières à éviter la guerre avec Abd-et-Kader, et la troisième à soutenir cette guerre. La première période présente peu d'intérêt au point de vue qui nous occupe. L'année 1838 et le commencement de 1839 furent plus particulièrement consacrés à l'organisation de la province de Constantine, à la fondation de Philippeville, à l'occupation de Milah et de Djidjelli. Le commandant Chadeysson, laissé à Djimilah avec le 3^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, fort de 670 hommes, fut attaqué, le 18 novembre 1838, par 3 à 4,000 Kabyles qui le tinrent assiégé pendant cinq jours et quatre nuits ; quoique le camp fût dominé de toutes parts, le commandant résista victorieusement jusqu'à l'arrivée du 26^e de ligne, envoyé à son secours par le général Galbois, commandant la province de Constantine.

La rupture du traité de la Tafna, à laquelle Abd-el-Kader se préparait de longue main, fut déterminée par la célèbre expédition des Bibans ou des Portes-de-Fer, dont le but principal était de procurer une occasion de gloire au duc d'Orléans, venu avec le maréchal Valée dans la province de Constantine. On avait réuni, à cet effet, environ 4,000 hommes à Milah. Ces troupes furent réparties en deux petites divisions, dont le duc d'Orléans dut commander la première, tandis que la seconde était placée sous les ordres du général Galbois. Parties de Milah, le 18 octobre, elles arrivèrent à Sétif le 21, et y séjournèrent jusqu'au 25. Dirigées d'abord sur la ville de Bougie, comme s'il s'agissait d'aller s'embarquer dans cette ville, elles appuyèrent brusquement à gauche. La première division s'engagea, le 28, dans le pays ou défilé des Bibans, qui n'était pas défendu, et arriva, le 30, au fort de Hamza. Le maréchal et le duc d'Orléans entrèrent triomphalement à Alger, le 2 novembre. Abd-el-Kader prit prétexte de la violation du territoire contesté de Hamza pour rompre le traité et commencer les hostilités.



Toutes les tribus des environs d'Alger, à commencer par les incorrigibles Hadjoutes, attaquèrent à la fois nos établissements, et la plaine de la Mitidja fut ravagée sans merci. La guerre fut déclarée officiellement par l'émir, le 20 novembre. Les troupes, disséminées dans un trop grand nombre de petits postes, furent concentrées sur les points principaux. Le camp de Blidah étant serré de près par les Arabes, le maréchal partit lui-même d'Alger avec une colonne de cinq bataillons, 300 chasseurs d'Afrique et 4 pièces d'artillerie ; l'ennemi fut culbuté par le colonel Changarnier et le 2^e léger, tandis que le maréchal le chargeait à la tête de la cavalerie ; les Arabes

laissèrent plus de 300 morts sur le champ de bataille ; on leur prit un canon et deux drapeaux. Ce brillant combat, qui eut lieu le 21 décembre, releva le moral des troupes et produisit un grand effet dans toute la province d'Alger.

De nombreux renforts furent envoyés en Algérie par le Gouvernement, au commencement de l'année 1840, et le duc d'Orléans arriva lui-même à Alger pour prendre part à l'expédition, à laquelle le maréchal Valée préluda par la prise de Cherchell. Le but de l'expédition était l'occupation de Médéah : il fut formé, à cet effet, un corps d'armée composé de deux divisions, commandées, l'une par le duc d'Orléans, l'autre par le général de Rumigny, et d'une réserve que le maréchal conserva sous ses ordres directs. Après plusieurs engagements préliminaires, l'armée se trouvait, le 12 au matin, au pied de la position du col de Mouzaia, déjà enlevée autrefois par le maréchal Clauzel et par le général Berthezène, mais récemment fortifiée par Abd-el-Kader, qui l'occupait avec toute son infanterie régulière. La première division fut chargée de l'attaque et partagée en trois colonnes, commandées par le général Duvivier, le colonel de Lamoricière et le général d'Houdetot. Le duc d'Orléans et le maréchal marchaient avec la troisième colonne qui devait s'avancer, par la route directe du col, lorsque les deux premières auraient tourné la position.

La deuxième division et la réserve couvraient, en arrière, le mouvement des colonnes d'attaque ; elles eurent à soutenir des engagements très vifs, dans l'un desquels le général de Rumigny fut blessé assez grièvement.

La première colonne, qui devait commencer le mouvement, s'élança sur une pente des plus rapides et d'un accès si difficile, qu'il fallait, pour la gravir, s'accrocher par les mains aux rochers et aux broussailles. Le drapeau du 2^e léger fut bientôt arboré sur le piton de Mouzaia ; c'était le signal convenu pour la mise en mouvement de la deuxième colonne qui, prenant à droite du chemin suivi par la première, se réunit à celle-ci, après avoir tourné plusieurs lignes de retranchements. Les deux colonnes réunies enlevèrent une redoute qui leur barrait le passage et parvinrent au col, que les Arabes abandonnèrent à leur approche, et où la troisième colonne ne tarda pas à s'installer à son tour. Cette journée coûta à l'armée française 300 morts ou blessés, dont 187 du 2^e léger, qui avait enlevé le piton de Mouzaia.

Le maréchal laissa au col de Mouzaia deux bataillons, et l'armée se mit en marche, le 13, pour Médéah, où elle entra sans résistance et qu'elle trouva abandonnée par ses habitants. Le maréchal y établit une garnison de 2,000 hommes, sous les ordres du général Duvivier, puis il reprit la route

d'Alger. Au retour, le 17^e léger faillit être écrasé en franchissant le col. Ce régiment se tira d'affaire grâce à l'habileté et à la vigueur de son chef, le colonel Bedeau.

L'occupation de Médéah fut suivie de celle de Milianah. Le maréchal Valée marcha sur cette ville avec une colonne de 10,000 hommes et y entra le 8 juin, après avoir fait culbuter l'infanterie de l'émir par les 2^e et 17^e léger, que commandaient les colonels Changarnier et Bedeau ; il y laissa une garnison de deux bataillons, sous les ordres du lieutenant-colonel d'Illens, et se dirigea sur Médéah en passant par Haouch-Mouzaia, où se trouvaient les approvisionnements destinés à ravitailler cette place. Le passage du col donna lieu à un nouveau combat d'arrière-garde, dans lequel l'armée française perdit plus de 300 hommes tués ou blessés. De Médéah, le colonel Changarnier fut envoyé, avec 5,000 hommes, pour ravitailler Milianah, où l'on n'avait laissé que des approvisionnements incomplets ; il s'acquitta heureusement de cette mission et rejoignit le maréchal Valée dans la vallée du Chelif. Après plusieurs marches et combats, les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements le 5 juillet. Les colonels de Lamoricière et Changarnier furent nommés maréchaux de camp, à la suite de cette campagne d'été, dans laquelle le maréchal Valée obtint des avantages dont il ne sut pas profiter.

Médéah et Milianah furent promptement bloquées par les Arabes ; le ravitaillement presque continu de ces deux places donna lieu à une suite d'expéditions, dans lesquelles le général Changarnier accrut la réputation qu'il s'était légitimement acquise. La garnison de Médéah eut à soutenir, le 5 août, un combat très vif et meurtrier. Le général Changarnier battit, le 17 septembre, à Cara-Mustapha, Ben Salem, le principal lieutenant d'Abd-el-Kader dans la province d'Alger, et le mit en pleine déroute. L'affaire qui fit alors le plus de bruit fut le ravitaillement de Milianah, dont la garnison était réduite aux abois et décimée par une dysenterie contagieuse, produit de la nourriture insuffisante et de la nostalgie. Sur 1,100 hommes, 800 succombèrent à la fièvre, et, de 300 survivants, 150 seulement étaient en état de porter les armes ; plusieurs moururent en rentrant à Alger ; 80 seulement survécurent. Le retard apporté par le maréchal Valée à secourir cette malheureuse garnison, après qu'il eut été prévenu de sa position, le rendit très impopulaire dans l'armée et fut certainement une des premières causes de sa disgrâce et de son rappel ; il fut remplacé, vers la fin de l'année 1840, par le général Bugeaud.

Pendant cette même période, il y eut de fréquents combats dans la province d'Oran, et surtout dans celle de Constantine, où le commandant Delpy de la Cipierre, du 62^e de ligne, s'illustra par la belle défense d'Aïn-Turco, aux environs de Sétif. Attaqué, le 4 mai 1840, par plus de 4,000 Kabyles, alors que les retranchements du camp étaient à peine ébauchés, il les repoussa vigoureusement, et faisant une sortie avec son bataillon, il les débusqua de toutes leurs positions. Les attaques des Kabyles furent renouvelées pendant cinq jours, et les soldats du 62^e commençaient à manquer de cartouches, lorsque le colonel Lafontaine, accouru de Sétif à leur secours, les dégagea. Cette belle défense ne fit pas beaucoup plus de bruit en France que n'en avait fait celle de Djimilah par le commandant Chadeysson. La petite garnison du poste de Mazagran, près de Mostaganem, avait été plus heureuse au mois de février. La garnison de ce poste, composée de 125 hommes du 1^{er} bataillon d'infanterie légère d'Afrique, sous les ordres du capitaine Lelièvre, fut attaquée par 1,500 à 2,000 Arabes à pied et à cheval, qui se retirèrent après cinq jours d'efforts inutiles. Les Français n'eurent qu'un homme tué. Le Gouvernement fit donner un grand retentissement à cette affaire, dont le public s'occupa beaucoup.





CHAPITRE XXII

ISLY, SIDI-BRAHIM, ZAATCHA

Le premier soin du général Bugeaud fut de concentrer les troupes que son prédécesseur avait disséminées dans des postes et des camps, dont la plupart furent évacués, à la grande satisfaction de toute l'armée. Puis il entama vigoureusement, avec Abd-el-Kader, la lutte qui ne devait se terminer qu'en 1847, par la soumission de l'émir. Éclairé par son expérience et par les souvenirs de la guerre d'Aragon, le général Bugeaud modifia profondément la tactique employée jusque-là en Algérie. Aux cavaliers arabes qui harcelaient nos colonnes, il n'opposa plus un développement de tirailleurs à cheval, dont le tir, naturellement incertain, était inefficace pour écarter l'ennemi, mais des flanqueurs d'infanterie. Il substitua, pour la sûreté des bivouacs, aux sentinelles isolées, détachées des grand'gardes, le système des petites embuscades.

Après avoir parcouru la province de Constantine, le général Bugeaud se hâta de revenir à Alger pour commencer les hostilités ; les ravitaillements continus de Médéah et de Milianah remplirent, dans la province d'Alger, la campagne de 1841. Les événements les plus marquants eurent lieu dans la province d'Oran, où le gouverneur, débarquant à Mostaganem, trouva les troupes réunies sous le commandement du général de Lamoricière. Il marcha sur Tegdempt, un des principaux postes d'Abd-el-Kader, s'en

empara, le fit démanteler et occupa Mascara, où il laissa une garnison. Revenu au mois d'octobre dans la province, il consacra la campagne d'automne au ravitaillement de Mascara. L'émir battit en retraite devant lui, protégé par le dévouement de ses cavaliers réguliers, qui soutinrent, le 8 octobre, sur l'Oued-Moussa, un combat acharné. Serrés de près par les chasseurs d'Afrique et les spahis, ces cavaliers faillirent perdre leur étendard, trois de ceux qui le portèrent successivement ayant été tués. Le fourrier Bourdillon, du 2^e chasseurs d'Afrique, qui venait de tuer le dernier, tenait déjà l'étendard, lorsqu'il fut à son tour renversé par un Arabe qui resta définitivement maître du trophée. Le même étendard fut pris, plus tard, par le lieutenant Fleury, des spahis d'Oran, dans un beau combat de cavalerie qui eut lieu le 26 novembre. La campagne d'automne fut terminée dans la province d'Oran par l'occupation de Saïda.

L'année 1842 vit se continuer les opérations de 1841. La date du 11 avril, les noms de Mered et du sergent Blandan acquirent une célébrité impérissable. Qui n'en connaît l'histoire ? Parti de Bouffarick avec 22 hommes, pour porter la correspondance entre Bouffarick et Blidah, et arrivé à peu de distance du blockhaus de Beni-Mered, le sergent Blandan, du 26^e de ligne, est entouré par 300 cavaliers de Ben-Salem, lieutenant d'Abd-el-Kader, qui le somment de se rendre. Il répond en abattant, d'un coup de fusil, l'auteur de la sommation. La lutte s'engage. Frappé mortellement, Blandan laisse le commandement à un brigadier de chasseurs d'Afrique ; 17 de ces braves soldats étaient déjà tombés, cinq restaient encore debout, lorsque le colonel Morris, accourant au galop de Bouffarick, avec le 2^e chasseurs, disperse les assaillants... Un monument élevé sur l'emplacement même de ce combat, au milieu du village de Mered, en perpétue le souvenir.

L'année avait commencé par l'occupation de Tlemcen. Le gouverneur avait, lui-même, marché d'Oran sur cette ville cédée à Abd-el-Kader par le traité de la Tafna, et habitée par l'émir pendant la fin de l'année 1841. Il en donna le commandement au général Bedeau, qui, par sa vigueur et son habile administration, parvint à ruiner dans le pays l'influence de l'émir, complètement battu, le 29 avril, à Bab-el-Taza. Pendant ce temps, le général de Lamoricière, établi à Mascara, luttait avec une activité dévorante, dans le sud de la province, contre les tribus les plus fidèles à Abd-el-Kader.

Dans la province d'Alger, le général Changarnier et le gouverneur en personne s'attachèrent à réduire les populations de l'Ouaranseris. Le général Changarnier prit possession de Tenez. Enfin, dans la province de

Constantine, où le général Négrier se fit remarquer par une sévérité excessive à l'égard des Arabes, nous citerons le combat des Ouled-Dan, où le chef de bataillon de zouaves Frémy, envoyé en reconnaissance avec trois compagnies de son régiment, fut attaqué par plus de 1,200 Arabes. Complètement cerné, n'ayant plus que quatre cartouches par homme, il allait succomber, lorsque le général Randon, commandant la colonne dont il faisait partie, averti par des spahis en maraude qui avaient entendu les coups de fusil, accourut au galop le dégager.

L'année 1843 fut marquée par des progrès considérables dans l'occupation de l'Algérie. A la suite d'une insurrection générale des tribus de la vallée du Chélif, et des expéditions entreprises pour la réprimer, la ville d'Orléansville fut fondée pour maintenir sous l'obéissance le pays entre Milianah et Mostaganem. L'armée occupa ensuite toute la ligne des postes qui se trouvent sur la limite du Tell et du Sahara, au sud des provinces d'Alger et d'Oran, savoir : Boghar, Teniet-el-Had et Tiaret.

Abd-el-Kader, préoccupé des mouvements du général de Lamoricière, avait envoyé dans le sud sa smala, comprenant une population de plus de 20,000 âmes, dont 5,000 combattants. Le duc d'Aumale, après avoir pris possession de Boghar, en partit à la recherche de la smala, avec 1,300 hommes d'infanterie, 600 chevaux et un convoi de 800 chevaux et mulets. Ayant poussé avec sa cavalerie une reconnaissance vers le sud, il fut averti tout à coup que la smala se trouvait à un kilomètre à peine de lui, cachée par un pli de terrain. Battre en retraite ou attendre un bataillon de zouaves qui le suivait avec son artillerie, était s'exposer à voir tomber sur soi tous les guerriers de la smala. Il se décida donc pour une attaque immédiate. Le lieutenant-colonel Morris à droite avec les chasseurs, Yusuf à gauche avec les spahis, lui-même au centre, à la tête des gendarmes, tombèrent au galop, à l'improviste, sur le camp ennemi, où la confusion fut à son comble. Surpris sous leurs tentes, les cavaliers arabes furent tués ou pris ; un grand nombre s'échappèrent cependant, mais 300 guerriers furent tués, 5,000 hommes, femmes et enfants, furent faits prisonniers. L'infanterie rejoignit le prince, le soir du combat, après avoir fait trente lieues en trente-six heures.

Le duc d'Aumale fut nommé général de division. Le général Bugeaud fut élevé à la dignité de maréchal de France.

Le jour même de la prise de la smala, le 2^e chasseurs d'Afrique inscrivait une page glorieuse dans ses annales. Le capitaine Daumas, envoyé en reconnaissance avec 50 chasseurs, fut enveloppé par plus de 1,500 cavaliers

arabes. Il put gagner le marabout de Sidi-Rached, où ses chasseurs mirent pied à terre, et se défendirent en faisant le coup de fusil, sans autre espoir que celui de vendre chèrement leur vie. Le capitaine Favas, qui se trouvait à quelque distance avec 60 autres chasseurs, entendit la fusillade, et, parfaitement libre de se retirer sans risque, il s'élança bravement au secours de son camarade, en perçant le cercle qui entourait celui-ci ; les deux détachements réunis continuèrent à se défendre en fantassins, jusqu'à ce qu'enfin un bataillon du 32^e de ligne vint les délivrer. 6 officiers sur 7 avaient été mis hors de combat, 22 chasseurs étaient tués et 30 blessés sur 110.

Quelques jours après, Abd-el-Kader fut sur le point d'être pris par le colonel Gély, qui, à la tête d'une colonne, surprit son camp ; l'émir n'échappa que grâce à la faute commise par le colonel, qui, au lieu de lancer ses chasseurs d'Afrique sur le camp, fit entamer l'attaque par les Arabes alliés. Ceux-ci poussèrent de grands cris, et, après avoir donné l'éveil aux troupes d'Abd-el-Kader, tournèrent bride au galop.

Une seconde fois, le colonel Gély s'empara du camp de l'émir, le 12 septembre ; mais Abd-el-Kader eut le temps de monter à cheval, de rallier ses cavaliers, et, après un combat très vif, dans lequel il figura toujours au premier rang, il s'éloigna, laissant tous ses bagages aux mains des Français.

De son côté, le général de Lamoricière poursuivait vivement Abd-el-Kader. Le colonel Morris l'atteignit le 22 septembre. Bien que ce colonel n'eût avec lui que 350 chevaux, il n'hésita pas à attaquer les troupes arabes, comprenant un bataillon d'infanterie et 500 cavaliers. Le capitaine Cotte chargea l'infanterie ennemie à la tête de deux escadrons ; il fut repoussé, et son cheval ayant été tué dans la charge, il allait être pris, lorsque le trompette Escoffier lui donna le sien en lui disant : « Prenez mon cheval, capitaine, car ce n'est pas moi, c'est vous qui rallierez l'escadron. » Escoffier fut fait prisonnier et traité avec égard par les Arabes, que son noble dévouement avait touchés, et échangé l'année suivante ; il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, quoiqu'en captivité ; jamais décoration ne fut mieux placée.

La cavalerie fut ralliée, l'infanterie survint, et l'émir battit en retraite, après avoir subi une perte considérable. Bientôt, le plus actif de ses lieutenants, Ben-Allal, atteint par le colonel Tempoure, fut complètement battu ; poursuivi par le capitaine de spahis Cassaignole, il fut atteint et tué par le brigadier Gérard. Ce combat avait coûté aux Arabes 400 réguliers

tués, 364 prisonniers et 3 drapeaux. Réduit aux abois, Abd-el-Kader franchit la frontière et se retira dans le Maroc.

Malgré la retraite d'Abd-el-Kader, son lieutenant, Ben-Salem, tenant toujours dans les montagnes à l'est de la province d'Alger, le maréchal Bugeaud dirigea ses efforts de ce côté. A la tête d'une division de 7,000 hommes, il marcha sur Dellys, dont il s'empara et où il laissa une garnison. Le 17 mai 1844, il attaqua les Kabyles retranchés à l'entrée du pays des Flissas, et s'empara de toutes leurs positions, après un combat acharné dans lequel ils perdirent plus de 600 hommes ; il accepta ensuite assez promptement leur soumission, parce qu'il était rappelé à l'ouest par des motifs d'une haute gravité. Le duc d'Aumale, nommé commandant de la division de Constantine, prit la direction des affaires ; il s'empara de Batna et marcha sur Biskra, qu'il occupa également ; il laissa dans cette dernière ville un officier chargé d'organiser, pour sa défense, un corps indigène ; mais à peine cet officier s'était-il éloigné, que les soldats indigènes ouvrirent les portes à l'ennemi et massacrèrent le lieutenant Petitgrand qui les commandait. Le duc d'Aumale revint occuper de nouveau Biskra et y laissa, cette fois, deux bataillons français. A la même époque, le général Marey recevait la soumission d'Ahmed-ben-Salem comme khalifa d'El-Aghouat, ville située dans une oasis du Sahara, au sud de la province d'Alger ; il se dirigea ensuite d'El-Aghouat sur Tiaret, au sud de la province d'Oran, faisant ainsi une longue incursion dans le Sahara.

Cependant, les intrigues d'Abd-el-Kader avaient amené la guerre entre la France et le Maroc. Le 22 mai, Ab-el-Taïeb-el-Ghenaoui, qui commandait les troupes marocaines sur la frontière, somma le général de Lamoricière de se retirer derrière la Tafna ; un autre général marocain, survenu au camp d'El-Ghenaoui, voulut attaquer les troupes françaises sans attendre la réponse, et fut complètement battu. Une entrevue qui eut lieu, à la suite de cette affaire, entre le général Bedeau et El-Ghenaoui, n'aboutit qu'à un conflit sanglant, où les Marocains furent de nouveau battus. Le maréchal franchit la frontière et s'empara de la ville d'Ouchda. Une escadre, commandée par le prince de Joinville, bombardait les ports de Tanger et de Mogador. Le fils même de l'empereur Mouley Abder-Raman, emmenant avec lui de nombreux renforts, était venu prendre le commandement de l'armée marocaine, établie sur la rive droite de l'Oued-Isly, et dont la cavalerie montait à 25,000 chevaux, soutenus par une infanterie peu nombreuse. Le maréchal, dont les forces s'élevaient à peine à 11,000

hommes, n'hésita pas à prendre l'offensive. Il forma sa petite armée en un losange dont les faces étaient composées de carrés d'infanterie, se débordant par échelons, et au centre duquel se trouvait la cavalerie avec les bagages. Dès que le chef de l'armée marocaine vit apparaître, le 14 août, au point du jour, la tête de la colonne, il lança sur elle toute sa cavalerie, qui ne parvint pas même à forcer la ligne des tirailleurs et tourbillonna confusément. Saisissant le moment favorable, le maréchal lança sur cette cohue sa propre cavalerie formée en échelons. Le premier échelon, composé de six escadrons de spahis, sous les ordres de Yusuf, et soutenu par la cavalerie de France (colonel Tartas), se précipita sur le camp ennemi, sabra les canonniers sur leurs pièces et dispersa l'infanterie. Le deuxième échelon, commandé par le colonel Morris, eut à livrer un combat plus sérieux. Entourés par 6,000 cavaliers, les 500 chasseurs qui le composaient se maintinrent, à force de sang-froid et de courage, jusqu'à l'arrivée de trois bataillons envoyés à leurs secours par le maréchal. La victoire d'Isly ne coûta pas à l'armée française plus de 250 hommes tués ou blessés. Le butin pris sur l'ennemi était immense : toute l'artillerie, plus de 1,000 tentes, une grande quantité d'armes de toutes sortes, plusieurs drapeaux.



Deux chefs marocains vinrent, au nom du fils de l'empereur, demander un armistice qui leur fut accordé. La paix ne tarda pas à être conclue : elle fut facilitée par la modération des exigences de la France. Le maréchal Bugeaud pensait, avec raison, qu'il ne fallait pas diminuer la puissance de l'empereur du Maroc, à laquelle Abd-el-Kader, soutenu par sa grande popularité, aurait certainement substitué la sienne.

Malgré les excitations d'Abd-el-Kader, les Arabes n'avaient pas profité de la guerre du Maroc pour se soulever contre les vainqueurs ; mais la haine et le désir de la vengeance n'étaient pas étouffés chez eux, et, pendant l'année 1845, des événements graves vinrent en donner la preuve.

Abd-el-Kader tenta d'abord de rentrer dans la province d'Oran par le sud. Une pointe hardie du colonel Gély arrêta son mouvement ; mais bientôt une insurrection générale éclatait dans la vallée du Chélif et les montagnes du

Dahra : elle avait pour chef un nouvel agitateur connu par son surnom de Bou-Maza, qui trouva, dans le colonel de Saint-Arnaud, commandant d'Orléans-ville, un adversaire actif et infatigable. Battu à plusieurs reprises, Bou-Maza disparut pour quelque temps. Le colonel Pélissier, chef d'état-major général de l'armée d'Afrique, chargé de désarmer les tribus qui avaient pris part à la révolte, ayant sommé les Ouled-Riah de se rendre, ceux-ci se retirèrent dans des grottes qu'ils croyaient inexpugnables. Pélissier, ne voulant pas risquer inutilement la vie de ses soldats, en essayant de forcer l'entrée de ces grottes, si étroite qu'il fallait y passer homme par homme, prit le parti d'y mettre le feu, espérant amener les Arabes à composition ; mais le feu se propagea avec une telle rapidité, que 500 individus périrent étouffés dans les flammes. Telle fut l'affaire des grottes du Dahra, dont on fit grand bruit. Il est assez difficile de dire, cependant, ce qu'aurait dû faire le colonel Pélissier.

Une expédition dirigée dans les montagnes de l'Aurès, par le général Bedeau, avait mis fin à l'agitation qui se manifestait dans la province de Constantine. L'Algérie semblait pacifiée, et le maréchal Bugeaud était parti en congé pour la France, lorsqu'il en fut rappelé par de sinistres nouvelles.

Abd-el-Kader avait traversé de nouveau la frontière, et s'était montré dans la vallée de la Tafna, à la tête d'une troupe nombreuse. Le général Cavaignac était sorti de Tlemcen pour marcher au devant de lui ; ce général livra plusieurs combats aux Arabes ; mais le nombre et l'acharnement de ses adversaires augmentant sans cesse, il se replia sur Lalla-Maghrnia, où il apprit bientôt le désastre de Sidi-Brahim. Tout le monde connaît cette lugubre et glorieuse histoire. Le lieutenant-colonel Montagnac, commandant du poste de Djemma-Ghazouat, attiré dans un piège, sort en rase campagne, malgré les ordres qu'il avait reçus, avec quatre compagnies du 8^e bataillon de chasseurs à pied et GO hussards du 2^e régiment. Apercevant quelques cavaliers arabes, il les fait charger par les hussards, qui tombent tout à coup au milieu d'une forte colonne cachée par un pli de terrain ; il vole à leur secours avec deux compagnies de chasseurs. Hussards et chasseurs enveloppés succombent après une résistance héroïque. M. de Montagnac est tué des premiers, le chef d'escadron Courby de Cognord est blessé grièvement. Le commandant Froment-Coste, sur l'ordre du colonel de Montagnac, était accouru avec une troisième compagnie de son bataillon : elle a le même sort que les deux premières ; le commandant est tué. La 4^e compagnie, commandée par le capitaine de Géreaux, parvient à

gagner le marabout de Sidi-Brahim, s'y barricade et s'y défend pendant vingt-quatre heures, sans vivres et sans eau. Enfin, le capitaine se décide à marcher sur Djemma-Ghazouat et se fraye un chemin à travers les Arabes ; mais, arrivé à une lieue de la place, il succombe, et 12 hommes seulement parviennent dans Djemma-Ghazouat ; 96, presque tous blessés, étaient restés prisonniers. Comme si ce n'était pas assez de cet événement, honorable du moins, glorieux même pour les troupes françaises, un détachement de 200 hommes, parti de Tlemcen pour aller renforcer la garnison du camp d'Aïn-Temouschen, rencontre Abd-el-Kader qui revenait de Sidi-Brahim, avec quelques cavaliers, et met bas les armes devant lui. A la nouvelle de ce fait, sans précédent dans les annales de l'Algérie, une insurrection générale éclata dans toute la province d'Oran.

Le général de Lamoricière se porta rapidement sur Tlemcen, à la tête de 4,000 fantassins et 700 cavaliers, et fit sa jonction avec le général Cavaignac. Le 13 octobre, à la suite d'un engagement heureux pour les Français, Abd-el-Kader se retira encore une fois sur le Maroc, et la tribu des Traras, abandonnée par lui, fit sa soumission au général de Lamoricière. Averti par celui-ci, qui lui avait dépêché un officier à sa campagne du Périgord, le maréchal Bugeaud était accouru. Chargeant le général Bedeau de garder la province d'Alger contre toute tentative d'Abd-el-Kader, il partit pour la province d'Oran où l'émir était rentré. Il s'efforça de l'enserrer dans un réseau de colonnes multiples, manœuvrant avec une activité incessante. Abd-el-Kader, traqué de toutes parts, prit le parti de se retirer de nouveau dans le Maroc, après avoir fait mettre à mort les prisonniers français qu'il avait entre les mains, au nombre de 270. Les officiers, et les soldats attachés à leurs personnes, furent seuls préservés et rendus plus tard à la liberté, après rachat. Bou-Maza, qui avait d'abord accompagné Abd-el-Kader, se jeta, par le Sahara, jusque dans le sud de la province de Constantine. Arrêté dans cette voie par les généraux Marey et Herbillon, il se rejeta sur le Dahra où, bientôt réduit aux abois, il se constitua prisonnier aux mains du colonel de Saint-Arnaud.

L'Algérie semblait pacifiée : seuls, les montagnards de la grande Kabylie, pays situé entre Bougie et Sétif, persistaient dans leurs sentiments d'hostilité. Le maréchal Bugeaud résolut de les attaquer par l'ouest, avec des troupes venant d'Alger, en même temps que le général Bedeau les aborderait par l'est, avec une colonne de la province de Constantine. Le 15 mars 1846, le village d'Arizou, appartenant aux Beni-Abbès, les plus

acharnés de tous les Kabyles, fut brillamment enlevé par les zouaves et le 13^e léger. La soumission des Beni-Abbès entraîna celle de toute la Kabylie.



Après cette expédition, le maréchal Bugeaud résigna ses fonctions de gouverneur général, et fut remplacé par le duc d'Aumale, qui arriva à Alger, le 5 octobre 1846 ; à lui était réservé l'honneur de recevoir la soumission d'Abd-el-Kader. La situation de l'émir, dans le Maroc, était devenue des plus précaires, par suite de l'ombrage qu'il portait à Abd-el-Rhaman. Poursuivi dans le Rif par les troupes marocaines, il surprit leur camp et les battit complètement ; mais, de plus en plus inquiet de l'ascendant pris par lui sur les tribus qui l'environnaient, l'empereur du Maroc envoya de nouvelles troupes commandées par ses deux fils, avec ordre de le rejeter sur nos frontières, où nos généraux, prévenus, avaient pris des dispositions pour lui barrer la route. Ainsi cerné, et ayant fait une tentative inutile sur le camp marocain, Abd-el-Kader se décida enfin à se rendre aux Français, s'il ne pouvait s'échapper par le Sahara. Poursuivi par les Marocains, et protégé dans sa retraite par le dévouement de ses soldats fidèles, il franchit la Malouia le 21 décembre 1847, fit ses adieux à sa petite armée, et, avec une faible escorte, il se dirigea, la nuit venue, vers le col de Kerbous ; mais il y

fut reçu à coups de fusil par les spahis qu'y avait postés le général de Lamoricière ; il fit alors demander un sauf-conduit au général par l'entremise du lieutenant qui commandait les spahis. Ce sauf-conduit ayant été envoyé, et Abd-el-Kader ne paraissant pas, le colonel Montauban fut expédié à sa recherche avec toute la cavalerie ; il le rencontra près du marabout de Sidi-Brahim, et le conduisit au général de Lamoricière. Celui-ci l'amena au duc d'Aumale, qui venait de débarquer à Nemours. On sait qu'interné d'abord à Pau, puis à Amboise, par ordre du Gouvernement de 1848, Abd-el-Kader fut mis en liberté, en 1852, par Napoléon III, et envoyé à Brousse.



Le duc d'Aumale ne tarda pas lui-même, par suite de la révolution de 1848, à quitter Alger ; il eut pour successeur le général Cavaignac qui, rappelé en France par la politique, donna sa place au général Charon. L'année 1848 vit peu d'événements militaires. L'année 1849 fut marquée par la prise de Zaatcha. Les habitants de cette oasis, située au sud de Biskra, ayant manifesté leur mécontentement, à propos d'une question d'impôt, le bureau arabe voulut faire arrêter un personnage considérable, nommé Bou-Zian. Toute la population se souleva : le général Carbuccia, commandant la subdivision de Batna, marcha pour réprimer cette insurrection ; il fut repoussé avec des pertes considérables. Le général Herbillon, commandant la province, accourut alors, avec un peu plus de 4,000 hommes, et tenta, sur deux points, l'assaut du mur d'enceinte crénelé de la ville de Zaatcha. Les deux attaques échouèrent ; il fallut entreprendre un siège régulier. L'arrivée des renforts amenés par les colonels Canrobert et de Barral tira d'embarras la petite armée du général Herbillon. Malgré le choléra qui sévissait sur les assiégeants comme sur les assiégés, trois assauts furent donnés simultanément à trois brèches, par les colonels Canrobert, de Barral et de Lourmel : les brèches furent enlevées ; mais il fallut ensuite prendre les maisons une par une, et tuer jusqu'au dernier des habitants de Zaatcha, qui se laissèrent ensevelir sous les ruines de leur ville. La défense de Zaatcha mérite d'être inscrite à côté de celle de Saragosse. Toute proportion gardée, la ville arabe déploya même plus d'héroïsme que la cité espagnole. Le colonel Canrobert avait autour de lui, en montant à l'assaut, 4 officiers et 16 zouaves d'élite : 12 de ces zouaves furent tués ou blessés, 2 officiers tués et 2 autres blessés.

La perte totale de l'armée du général Herbillon s'éleva à 1,500 tués ou blessés, non compris les victimes du choléra : 30 officiers furent tués et 50 blessés.

Après ce siège, qui nous a paru mériter une mention particulière, nous ne citerons plus que les trois expéditions de Kabylie, de 1851, 1852 et 1853. Celle de 1851 fut dirigée par le général de Saint-Arnaud, contre la partie de la Kabylie située entre Bougie, Djidjelli et Milah : elle dura quatre-vingts jours. Les troupes parcoururent 700 kilomètres et eurent, avec l'ennemi, vingt-six rencontres, dont plusieurs très chaudes. Le général de Saint-Arnaud qui, dans des vues politiques, avait reçu le commandement d'une division formée des deux brigades Bosquet et Luzy de Pellissac, fut nommé général de division et appelé à Paris, où il ne tarda pas à devenir ministre de

la Guerre. L'expédition de 1852 fut confiée au général de Mac-Mahon, qui eut sous ses ordres 7,000 hommes répartis en deux brigades commandées par les généraux Bosquet et d'Autemarre : il battit le pays de Milah à Collo ; enfin, l'expédition de 1853, plus connue sous le nom d'expédition des Babors, fut commandée par le général Randon, alors gouverneur de l'Algérie, ayant sous ses ordres les deux divisions de Mac-Mahon et Bosquet, ce qui le mit en position d'être plus tard nommé légalement maréchal de France.

Nous ne devons cependant pas omettre la prise d'El-Aghouat, enlevée le 4 décembre 1832, par le général Pélissier, à la suite d'un combat très vif, dans lequel fut tué le général Bouscaren. Cette conquête permit d'organiser tout le sud de l'Algérie.





CHAPITRE XXIII

ROME ET SÉBASTOPOL

Au mois de novembre 1848, le pape Pie IX, assailli par l'émeute, avait été chassé de Rome, où s'était installé un Gouvernement provisoire. Pie IX ayant alors réclamé l'assistance des puissances catholiques pour le rétablissement de son autorité temporelle, le Gouvernement français décida d'envoyer à Rome une division composée de trois brigades, sous les ordres supérieurs du général Oudinot de Reggio. Les deux premières brigades de cette division, comprenant un effectif total de 7,500 hommes, débarquèrent à Civita-Vecchia, le 25 avril 1849, et marchèrent immédiatement sur Rome. Le général Oudinot ne savait même pas comment il y serait accueilli. Les premières troupes qui se présentèrent, le 30 avril, en face de l'enceinte du Vatican, furent reçues à coups de canon. Un double assaut fut tenté et aboutit à une retraite forcée devant une résistance qui n'avait pas été prévue.

Un armistice fut conclu avec le Gouvernement romain. Celui-ci en profita pour faire sortir de Rome un corps de 12 ou 13,000 hommes, sous les ordres de Garibaldi, qui battit une armée napolitaine, venue de son côté dans le même but que la division française. Ce succès acheva de passionner les esprits, déjà surexcités par l'échec de la division française, et les troupes

romaines se préparèrent à une vigoureuse résistance, lorsque l'armistice fut dénoncé le 2 juin. Le siège de Rome fut décidé.

La garnison, ou plutôt l'armée qui allait défendre cette ville, comprenait 22,000 hommes, auxquels s'ajoutait la garde civique, forte d'environ 12,000 hommes ; le nombre des pièces en batterie sur les remparts s'élevait à 114. Le corps expéditionnaire français avait été porté à l'effectif de 20,000 hommes, répartis en trois divisions commandées par les généraux Regnaud de Saint-Jean d'Angély, Rostolan et Gueswiller. Les opérations du siège furent compliquées par l'impossibilité d'investir entièrement la place, et par la loi que les chefs de l'armée française s'imposèrent de réduire l'assiégé à capituler, sans encourir l'accusation de vandalisme par la destruction des monuments. La tranchée fut ouverte, dans la nuit du 4 au 5 juin, devant le saillant du Janicule. Sur la rive gauche du Tibre, le front de San-Pancrazio fut enlevé d'assaut par trois colonnes, dans la nuit du 21 au 22 juin. Les assiégeants s'y installèrent immédiatement, et, au lieu de chercher à cheminer vers l'intérieur de la place, ils dirigèrent leurs attaques contre l'enceinte Auréliane, qui, après un vif combat d'artillerie, fut enlevée d'assaut, dans la nuit du 29 au 30 juin.

Dans la nuit du 2 au 3 juillet, plusieurs postes tombèrent au pouvoir de l'armée française ; le général Oudinot entra dans Rome le 3 juillet, à cinq heures du soir. Le 4, le fort Saint-Ange se rendait à la première sommation, et Garibaldi, qui commandait en chef l'armée de la défense, sortait de Rome avec 3,000 hommes.

L'effectif de l'armée française avait été porté à 30,000 hommes, mais à la fin du siège il n'avait pas été, en réalité, supérieur à 25,000. Cette armée eut 1,024 hommes hors de combat. L'artillerie assiégeante tira 13,200 coups de canon ou de mortier. On évalua approximativement à 1,800 tués et 3,100 blessés la perte des assiégés.

Le général Vaillant, qui avait commandé nominativement le génie et dirigé effectivement les opérations de l'armée, fut nommé maréchal de France dix-huit mois plus tard ; le pape fut réintégré dans la possession de ses États, et Rome resta occupée par l'armée française, qui fut progressivement ramenée à une simple division.

L'expédition de Crimée, en 1854, 1855 et 1856, fut remarquable à plus d'un titre. Elle rouvrit l'ère des grandes guerres européennes, fermée depuis 1815 ; elle donna lieu à une sorte de lutte en champ clos, où les trois plus grandes puissances d'alors accumulèrent, sur un étroit espace, tous leurs

moyens d'attaque et de défense, et où leurs soldats déployèrent les qualités qui les avaient distingués naguère, l'élan irrésistible du Français, la ténacité inébranlable de l'Anglais, la fermeté indomptable et la furie fanatique du Russe. L'armée française y fit preuve, en outre, de vertus qui semblaient jusque-là lui avoir été refusées : la patience à surmonter des difficultés sans cesse renaissantes, la constance à persévérer dans des efforts longtemps infructueux. Cette guerre marqua, d'ailleurs, l'apogée et la fin de l'ancienne armée qui, organisée sur un pied trop restreint, hors de proportion avec les exigences modernes, ne put, sans perdre sa force et sa cohésion, suffire à la consommation de cadres entraînée par le long siège de Sébastopol.

Nous serons bref sur les causes de la guerre d'Orient. Aussi bien, ses causes véritables furent la persistance de la Russie à vouloir réaliser les prescriptions du testament de Pierre le Grand, en mettant la main sur Constantinople, et la volonté bien arrêtée chez l'Angleterre de lui en barrer la route.

Dès le commencement de l'année 1853, le czar, croyant le moment venu de réaliser enfin ses projets, et regardant la France comme trop absorbée par ses difficultés intérieures, pour peser d'un poids appréciable sur la politique générale, fit au Gouvernement britannique des ouvertures secrètes pour le partage de l'Empire ottoman. Le cabinet de Londres ne pensa pas que la possession de l'Égypte, qui lui était offerte, fût une compensation suffisante pour la présence des Russes à Constantinople ; il rejeta ces offres et se rapprocha de la France, espérant trouver, au besoin, une alliée en elle.

Cet espoir ne fut pas déçu. Pressé par les ambassadeurs du czar, qui affectaient une contenance de plus en plus hautaine, de régler la question des Lieux Saints, conformément aux prétentions de la cour de Russie, à l'encontre des droits des catholiques romains, le sultan en appela à l'Europe. Confiant dans les promesses qui lui furent faites à cette occasion, il n'hésita pas à répondre par une fin de non-recevoir aux injonctions impérieuses que lui signifia, au mois de février 1853, le prince Menchikoff, envoyé à Constantinople comme ambassadeur extraordinaire. Le 21 mai, la rupture était consommée entre la Russie et la Turquie ; le prince Menchikoff prenait ses passeports. La France et l'Angleterre, déjà presque décidées à une action commune, réunissaient leurs flottes, le 14 juin, dans la baie de Bésika, sur la côte de l'Asie Mineure. Le czar Nicolas prit prétexte de cette réunion pour faire franchir le Pruth par ses troupes et occuper les principautés danubiennes (Moldavie et Valachie).

Une conférence fut réunie à Vienne, dans le but de prévenir la guerre. Les cinq grandes puissances, France, Angleterre, Russie, Autriche et Prusse y prirent part, avec les représentants de la Turquie ; elle n'aboutit à rien, si ce n'est à l'isolement de la Russie. Les quatre autres puissances s'étaient, en effet, prononcées pour le maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman, avec cette nuance, que l'avis de l'Autriche et de la Prusse, engagées de longue date dans l'alliance russe, resta purement platonique, tandis que l'appui accordé par la France et l'Angleterre à la Turquie commença à se manifester par des actes. L'armée turque, commandée par Omer-Pacha, et forte de plus de 120,000 hommes, était concentrée dans le camp de Schumla, sur le revers septentrional des Balkans. Omer-Pacha, au nom du sultan, somma le général commandant les troupes russes d'évacuer les provinces danubiennes. Sur le refus de la Russie, une partie des flottes anglaise et française franchit les Dardanelles et la mer de Marmara, pour doubler la pointe du Sérail et mouiller dans le Bosphore. En même temps, les hostilités commençaient entre la Russie et la Turquie : le 25 octobre, sur le Danube, où Omer-Pacha tenait bon ; le 28, en Asie, où les Turcs éprouvaient plusieurs échecs successifs.

Un événement retentissant vint précipiter les résolutions de la France et de l'Angleterre. Le 30 novembre, la flotte turque était attaquée et incendiée par l'amiral Nachimof, dans la rade de Sinope. « Le coup de Sinope, écrivait à ce sujet le ministre des Affaires étrangères de France, n'a pas atteint la Turquie seule. » Les flottes alliées entrèrent dans la mer Noire, et le czar fut sommé par les deux puissances d'avoir à évacuer les principautés, dans un délai de trois mois. Ce délai étant expiré sans que la Russie eût répondu, une convention fut signée à Londres, entre les Gouvernements de France et d'Angleterre, en vue d'une action commune destinée à soutenir la Turquie.

Cette convention stipulait la formation de deux corps expéditionnaires, l'un français, l'autre anglais, qui devaient être envoyés dans la presqu'île de Gallipoli. Le choix de cette position, éloignée du Danube et bordant, sur la côte d'Europe, le détroit des Dardanelles, semblait exclure toute idée de guerre immédiate et supposer qu'une simple démonstration suffirait pour détourner le czar de ses projets. Telle était, du moins, la pensée du Gouvernement de l'empereur Napoléon III ; l'Angleterre avait déjà des visées plus positives. En tout cas, l'occupation de la presqu'île de Gallipoli devait avoir pour effet de rendre les deux puissances alliées maîtresses du

passage des Dardanelles, et de fournir à leurs armées une base d'opération garantie contre les entreprises de la Russie.



D'après cet exposé rapide, il semble que le Gouvernement français aurait dû, depuis la fin d'octobre 1853, si ce n'est plus tôt, entrevoir la possibilité d'une intervention armée et s'y préparer, tout au moins en réunissant quelques approvisionnements dans les ports de la Méditerranée, en organisant, dans les arsenaux, le matériel d'artillerie, et en se préoccupant des moyens de navigation nécessaires pour transporter des troupes en Turquie. Les habitudes d'une longue paix avaient relégué dans l'oubli les traditions du passé, sans quoi les ministres de la Guerre et de la Marine auraient puisé des enseignements précieux dans l'étude de deux exemples célèbres.

Les préparatifs de l'expédition d'Égypte, en 1798, avaient demandé quarante jours d'un travail incessant, dirigé par une activité dont l'énergie ne fut jamais égalée. L'armée d'Italie n'était pas encore passée sur le pied de paix, la flotte présentait le développement que nécessitait la guerre avec l'Angleterre, et, en outre des ports français, Bonaparte, chargé de centraliser tous les services de terre et de mer, disposait de ceux de Gênes et de Civita-Vecchia.

En 1830, l'expédition d'Alger avait entraîné un délai quelque peu plus long, sans doute parce que l'armée et la flotte se trouvaient sur le pied de paix le plus absolu, et parce que tous les services n'étaient pas centralisés dans la même main. Trois mois furent alors accordés à la marine et lui

suffirent pour tout disposer. Le corps expéditionnaire d'Égypte comprenait 32,000 hommes ; celui d'Alger était fort de 37,000 hommes ; tel fut aussi, à peu près, l'effectif du corps expéditionnaire d'Orient, dont la formation fut décidée au mois de mars 1854.



Ce corps devait, originairement, se composer de deux divisions et d'une réserve ; mais il ne tarda pas à être porté à quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie, comprenant ensemble cinq bataillons de chasseurs à pied, dix-sept régiments d'infanterie, deux régiments de chasseurs d'Afrique, un régiment de dragons, un régiment de cuirassiers, dix-huit batteries d'artillerie, etc. Les régiments d'infanterie étaient forts chacun de deux

bataillons de 1,000 hommes ; les quatre divisions d'infanterie étaient commandées par les généraux Canrobert, Bosquet, prince Napoléon et Forey ; la division de cavalerie, par le général Morris ; l'artillerie, par le général Thiry ; le génie, par le général Bizot ; le commandement en chef était conféré au maréchal de Saint-Arnaud, en remplacement duquel le maréchal Vaillant était nommé ministre de la Guerre.

La Méditerranée étant libre et la presqu'île de Gallipoli ouverte aux armées alliées, il n'était pas besoin d'attendre l'organisation complète du corps d'armée pour en commencer l'embarquement et le transport. Encore aurait-il fallu, cependant, apporter dans ces opérations une certaine méthode, et se préoccuper d'amener successivement en Turquie des fractions plus ou moins considérables du corps expéditionnaire, pourvues du matériel et des approvisionnements nécessaires pour les mettre à même d'agir en cas de besoin. Loin d'opérer ainsi, comme, sans doute, on voulait avant tout produire un effet moral, on ne songea qu'à jeter le plus grand nombre possible de soldats sur le sol de la Turquie. On employa, à transporter des bataillons d'infanterie et des états-majors, tous les bâtiments à vapeur disponibles, et sans même chercher à utiliser toutes les ressources de la marine de l'État, on confia l'artillerie et la cavalerie aux hasards de la navigation, sur de petits voiliers de commerce, dont les capitaines gardaient leur indépendance.

Tout le mal qu'on se donna, et toute l'activité fiévreuse déployée dans le port de Marseille, aboutirent donc à un bien maigre résultat : la formation du corps expéditionnaire avait été décidée le 15 mars, les transports de troupes commencèrent le 19 mars, et le maréchal de Saint-Arnaud se voyait encore, le 26 mai, forcé d'assister, en simple spectateur, à tous les événements qui pouvaient se produire, attendu que, sur 108 pièces dont devait se composer son artillerie, il n'en avait encore que 24 attelées et prêtes à faire feu. Il ne pouvait même pas prévoir à quelle époque les autres seraient en état de servir. La cavalerie n'était pas plus avancée que l'artillerie.

Cette absence de toute préparation n'eut pas, sur l'expédition elle-même, une influence directement fâcheuse, grâce à la bonne tenue de l'armée turque sur le Danube ; mais elle entraîna, pour l'avenir, les conséquences les plus désastreuses. On apprit à croire qu'avec de l'activité et de l'énergie on pouvait venir à bout de toutes les difficultés, sans tenir compte de

l'élément qui est peut-être le plus essentiel dans toutes les questions relatives à la guerre, le temps !

Il fallait cependant agir et quitter Gallipoli pour se rapprocher du théâtre des hostilités. La ville de Varna fut choisie, d'un commun accord, pour nouvelle base d'opération. La division du prince Napoléon, qui avait d'abord suivi la route de terre de Gallipoli à Constantinople, où elle fut passée en revue par le sultan, fut transportée par la flotte à Varna. La division Canrobert s'embarqua à Gallipoli pour la même destination. La division Bosquet, la cavalerie, l'artillerie de réserve gagnèrent Varna par Andrinople et les Balkans. L'armée française, complétée par la division Forey, ne fut réunie à Varna que vers la fin du mois de juin. Heureusement, la longue et opiniâtre résistance de la place de Silistrie, assiégée par les Russes depuis la fin du mois d'avril, donna le temps aux alliés de se reconnaître. 50,000 hommes, dont 30,000 Français, étaient enfin concentrés sur le versant nord des Balkans, lorsque tout à coup le choléra éclata avec violence. La terrible épidémie, apportée de France, dit-on, par la 4^e division, se déclara d'abord à Gallipoli, où les généraux Carbuccia et le duc d'Elchingen furent enlevés en quelques heures, et au Pirée, où une brigade avait été envoyée de France pour tenir les Grecs en respect.

Bientôt, la maladie gagna les troupes campées sous les murs de Varna. Le maréchal de Saint-Arnaud qui, déjà très souffrant à son départ, sentait la vie près de lui échapper, voyait avec désespoir sa belle armée exposée à périr dans l'inaction. Soit pour faire cesser cette inaction, soit pour dissimuler les préparatifs de l'expédition de Crimée, concertée entre les Gouvernements anglais et français, il se décida à envoyer une partie de l'armée dans la Dobruscha, c'est-à-dire dans le pays situé entre la mer et le coude du Danube, pays plat et malsain, s'il en fut. Le mouvement commença le 21 juillet. Les première, deuxième et troisième divisions partirent successivement de Varna, où la quatrième resta pour achever de se constituer. La première division était précédée par un corps de nouvelle formation, les spahis d'Orient ou Bachi-Bouzouks, ramassés de bandits organisés en régiments, sous le commandement supérieur du général Yusuf. Après un petit engagement entre ces irréguliers et les Russes, le choléra sévit avec une violence extrême sur ces bandes déguenillées ; désertant par centaines, ces tristes soldats rapportèrent le fléau à la première division qui, déjà rendue à Kustendjé, fut obligée de rétrograder. La deuxième, qui se trouvait un peu en arrière, à Mangalia, reprit la route de Varna pour faire

place à la première. La troisième, à peine partie du camp, y rentra immédiatement ; elle avait peu souffert. La deuxième perdit plus de monde ; quant à la première, elle eut à opérer pendant vingt jours une retraite des plus douloureuses ; sa perte s'éleva à 2,500 hommes. Les malades, transportés à bord, infectèrent la flotte, qui, à son tour, rapporta dans le port de Varna les germes développés de la plus foudroyante épidémie.

Comme si ce n'était pas assez de ces épreuves pour l'armée et pour son chef, le feu prenait dans Varna pendant la nuit du 10 au 11 août, et, malgré les efforts de toutes les troupes accourues à la hâte, l'incendie dévorait la moitié de la ville, avec une partie des approvisionnements déjà réunis pour l'expédition de Crimée. Le dévouement des officiers et des soldats, l'énergie du maréchal de Saint-Arnaud et du général Thiry, commandant l'artillerie, préservèrent les magasins à poudre d'une explosion qui aurait détruit toutes les ressources de l'armée, et causé la mort immédiate de plusieurs milliers d'hommes.

Enfin, le 25 août, l'ordre arrivait d'embarquer les troupes pour la Crimée. Là se trouvait Sébastopol, le grand arsenal des Russes, base de leur puissance dans la mer Noire, menace toujours suspendue sur le Bosphore et sur Constantinople. Détruire cet arsenal, c'était mettre la Turquie, pour quelque temps, à l'abri des tentatives de son redoutable adversaire ; c'était, en particulier, un coup de fortune pour l'Angleterre, qui n'a jamais laissé échapper l'occasion de détruire une marine étrangère, que de pouvoir user les ressources de la France à ruiner la Russie.

Malgré toute la gloire acquise par l'armée française dans la guerre de Crimée, il est permis de se demander aujourd'hui si, en poursuivant cette guerre, la politique de Napoléon III fut sagement prévoyante.

Quoi qu'il en soit, les préparatifs de l'expédition de Crimée furent menés, par les Français comme par les Anglais, avec une rare activité. La force du corps expéditionnaire était limitée par les moyens de transport dont on disposait. Les Français y figuraient pour 31,000 hommes, 3,000 chevaux, 68 pièces de campagne ; les Anglais pour 21,000 hommes environ, dont 2,000 de cavalerie. L'armée française ne comptait qu'un escadron de spahis, destiné à servir d'escorte. Cette pénurie de cavalerie exerça une influence fâcheuse sur les débuts de la campagne, et le maréchal de Saint-Arnaud dut regretter bien vivement de ne pas avoir augmenté ses moyens de transport,

ou sacrifié un peu de son infanterie, pour emmener au moins les deux régiments de chasseurs d'Afrique.

La flotte française se composait de 172 navires, dont 117 transports de commerce. En outre des Anglais et des Français, le corps expéditionnaire comprenait une division turque, forte de 9,000 hommes, placée sous les ordres du maréchal de Saint-Arnaud.

Les quatre divisions françaises étaient toujours commandées par les généraux Canrobert, Bosquet, prince Napoléon et Forey : l'armée anglaise comprenait quatre divisions d'infanterie, sous les ordres des généraux : duc de Cambridge, sir Lacy-Evans, sir Richard England, sir George Cathcart ; une division légère, sous le général sir George Brown, et la division de cavalerie de lord Lucan.

En attendant l'ordre du départ, l'armée apprit le facile succès du corps expéditionnaire envoyé dans la Baltique, et la prise de Bomarsund, qui avait valu au général Baraguay-d'Hilliers, commandant l'expédition, le bâton de maréchal de France.

Rassemblées dans la rade de Baltchik, les flottes alliées en partirent le 7 septembre ; le 13, elles arrivaient devant la côte de Crimée, en face de la ville d'Eupatoria, dont une compagnie de débarquement s'empara, et où il fut laissé une garnison. Le point fixé pour le débarquement était la plage d'Oldfort, située au sud de cette ville ; les trois flottes y mouillèrent le 14 septembre au matin, la flotte française au centre, la flotte anglaise à gauche, les Turcs à droite.

La flotte française fut formée sur quatre lignes, comprenant les bâtiments qui portaient les 1^{re}, 2^e et 3^e divisions. La 4^e division avait été envoyée, le 13 au soir, à l'embouchure de la Katcha, pour détourner l'attention de l'ennemi par une fausse démonstration.

Les précautions les plus minutieuses furent prises pour assurer le bon ordre du débarquement. L'artillerie fut placée sur des chalands remorqués par des embarcations, l'infanterie dans les canots. Au signal donné, toutes les embarcations s'approchèrent de terre, flanquées par des chaloupes à vapeur et des avisos. Des fanions aux couleurs distinctives de chaque division (rouge pour la 1^{re}, blanc pour la 2^e, bleu pour la 3^e) servaient à désigner les groupes d'embarcations affectées à cette division, ainsi que son emplacement sur la plage. Le débarquement avait commencé à 9 heures du matin ; trois divisions étaient en ligne à 6 heures du soir, avec 59 canons. Un violent orage suspendit alors l'opération, qui fut reprise le lendemain

matin ; la 4^e division, revenue de la Katcha, prit pied à son tour. Les Français et les Turcs étaient prêts à se porter en avant ; mais les Anglais agirent plus lentement, et l'armée ne put quitter, que le 19 au matin, la plage d'Oldfort.



Menchikoff n'avait pas jugé à propos de s'opposer au débarquement des alliés, soit qu'il espérât les jeter à la mer, soit qu'il craignît de découvrir Sébastopol et d'exposer cette ville à une surprise. Lorsqu'il fut certain de

leur présence sur la plage d'Oldfort, il résolut de leur barrer la route de Sébastopol, et s'établit, à cet effet, dans une bonne position défensive, couverte par la rivière de l'Aïma. Son armée comprenait environ 34,000 hommes et 96 bouches à feu. Les forces des alliés montaient, y compris les Turcs, à 56,000 hommes et 122 canons.

L'armée alliée bivouaqua, le 19 au soir, à 8 kilomètres environ de la position des Russes, dont l'attaque fut décidée pour le lendemain, 20 septembre. Le plan, arrêté de concert entre le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan, commandant l'armée anglaise, consistait à attaquer d'abord et simultanément les deux ailes, pour amener l'ennemi à y porter ses forces, et à percer ensuite le centre, qui se trouvait à cheval sur la route d'Eupatoria à Sébastopol. A gauche de cette route (à droite pour les Français), l'armée ennemie était protégée par l'escarpement des berges ; mais, pour éviter le feu de la flotte, elle avait dû refuser son extrême gauche, en laissant un intervalle libre jusqu'aux falaises : c'est sur cet espace libre que devait s'établir la division Bosquet, formant l'aile droite de l'armée alliée, après avoir gravi des pentes qui, au premier abord, paraissaient inaccessibles. L'aile gauche, formée par les Anglais, avait, au contraire, en face d'elle, des pentes très adoucies, mais battues par une nombreuse et forte artillerie. Au centre, les divisions Canrobert et prince Napoléon avaient à enlever la position fortifiée du Télégraphe, sur la route de Sébastopol. La division Forey était placée en réserve.

Conformément aux ordres donnés, le général Bosquet, suivi par la division turque, se mit en route le premier, dès 5 heures et demie du matin ; mais les Anglais, qui devaient commencer leur mouvement à 6 heures, ne s'ébranlèrent que trois heures plus tard, et la division Bosquet dut faire halte pour les attendre. Enfin, à 11 heures et demie, toute l'armée reprit sa marche. Les troupes de Bosquet gravirent, avec un entrain tout français, les hauteurs escarpées qui bordent le plateau : les deux batteries de la division suivirent, en colonne par pièce, des sentiers qui semblaient impraticables, et se formant sur la gauche en batterie, à droite de la 1^{re} brigade, elles commencèrent immédiatement le feu, en prenant d'écharpe la gauche des Russes. Leurs canons-obusiers luttèrent avec avantage contre 40 pièces russes, accourues sur ce point au premier coup de canon.

Le mouvement tournant de l'aile droite avait pleinement réussi : les 1^{re} et 3^e divisions s'ébranlèrent alors, enlevèrent le village d'Almatamack, traversèrent l'Aïma, et, sous la-protection de leur artillerie appuyée par les

quatre batteries de l'artillerie de réserve, elles gravirent, à leur tour, les hauteurs pour engager, sur le plateau, la lutte avec le centre des Russes. La division Forey fut bientôt envoyée pour les soutenir : une de ses brigades se joignit à la 1^{re} division ; l'autre brigade renforça la 3^e division. La redoute du Télégraphe fut enlevée par le général Canrobert avec le 1^{er} zouaves et le 39^e de ligne. Le centre et la gauche des Russes furent refoulés ; mais leur droite tenait encore, et les Anglais n'avançant que lentement, le maréchal dirigea de ce côté l'artillerie de la 3^e division, une batterie de la 4^e et deux batteries de la réserve, qui prirent en flanc les troupes russes et les forcèrent à reculer. Toute la ligne russe fut alors en pleine retraite. La perte des Russes s'élevait à près de 6,000 hommes, celle des alliés à 3,295 dont 1,340 Français.

L'armée vaincue ne fut pas poursuivie, faute de cavalerie ; les Anglais étaient fatigués de leur longue marche : la division Bosquet, pour pouvoir gravir les escarpements, avait laissé ses sacs au pied des hauteurs ; il lui fallut aller les chercher. Enfin, le maréchal de Saint-Arnaud, resté à cheval toute la journée, malgré son état désespéré, était à bout de forces. Menchikoff se retira donc librement sur Sébastopol, où il prit immédiatement plusieurs mesures énergiques. Déjà, du champ de bataille de l'Aïma, il avait envoyé l'ordre de couler, à l'entrée de la rade, cinq vaisseaux et deux frégates pour en interdire l'accès : 17 bataillons furent formés avec les équipages de la flotte, ce qui, avec les renforts fournis par l'armée, portait la garnison de la place à près de 24,000 hommes. Le vice-amiral Korniloff fut nommé gouverneur et entreprit, avec énergie, la construction d'une ligne de défense dont le tracé fut établi par l'ingénieur Todleben. Le prince Menchikoff prit alors, avec son armée, la route de Batchi-Seraï, dans l'intérieur de la presqu'île, de manière à conserver ses communications avec le territoire de l'empire russe.

La rapidité et l'ordre avec lesquels furent construits et armés les ouvrages improvisés pour fermer l'entrée de Sébastopol aux alliés, seront l'éternel honneur de la garnison et de la population (hommes, femmes et enfants) de cette ville, et surtout des chefs de la défense, amiraux Korniloff, Nachimoff et Istomine, colonel Todleben. On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, que si l'armée anglo-française avait déployé la même activité dans ses mouvements après la bataille de l'Alma, ni l'exaltation des troupes, ni leur

résolution de se battre jusqu'à la dernière extrémité, n'auraient pu sauver Sébastopol.

Ainsi s'exprime, du moins, dans le récit qu'il a laissé du siège, le général-ingénieur Todleben, l'âme de la défense.

Bien des causes contribuèrent, au contraire, à ralentir la marche des alliés : les principales furent la maladie du maréchal de Saint-Arnaud, et surtout la dualité du commandement. La lenteur des Anglais paralysait les mouvements de l'armée, qui ne put se mettre en route que le 23, après avoir perdu deux jours : on bivouaqua sur la Katcha, à 15 kilomètres seulement de l'Aïma.

Le 24, le feu d'une batterie russe obligea les Français qui, jusque-là, avaient tenu la droite, à passer derrière les Anglais. Ceux-ci prirent dès lors la tête, et ne débouchèrent que le 26 septembre dans la plaine de Balaklava, pour s'emparer de la ville et du port de ce nom, au sud-est de Sébastopol. L'armée alliée avait parcouru 60 kilomètres pendant les six jours qui suivirent la bataille.

Le maréchal de Saint-Arnaud, mourant, fut transporté dans le port de Balaklava, à bord du Berthollet, où il expira le 29 au matin ; il avait, conformément aux ordres de l'empereur, remis le commandement de l'armée au général Canrobert. La flotte anglaise s'était mise à l'abri dans le port de Balaklava. La flotte française s'établit dans la baie de Kamiesch, qui avait été reconnue à l'est de Sébastopol. Quant aux armées alliées, elles s'installèrent sur le plateau de Chersonèse, comme dans une sorte de camp retranché, bordé à l'ouest et au sud par la mer, au sud et à l'est par les escarpements de la rive gauche de la Tchernaiia et les monts Sapoune, qui s'élèvent au-dessus de la plaine de Balaklava. La grande baie de Sébastopol, qui sépare la ville des forts du Nord, forme le prolongement du cours de la Tchernaiia ; dans cette grande baie s'ouvre la baie du sud, qui forme le port de Sébastopol, à l'ouest duquel est la ville proprement dite, tandis que le faubourg de Karabelnaia s'étend à l'est. La plaine de Balaklava est séparée de la vallée de la Tchernaiia par une chaîne de collines désignée sous le nom de monts Fedioukine ; elle est limitée au sud-est par les monts Hasfort, au sud par un pâté montagneux, dans lequel s'ouvre la baie de Balaklava ; elle est coupée en deux par une ligne de mamelons qui s'étend des monts Hasfort aux monts Sapoune.

Les divisions anglaises s'établirent en face du faubourg de Karabelnaia, depuis le ravin dit des Anglais jusqu'à la vallée de la Tchernaiia ; deux

divisions françaises, les 3^e et 4^e, formèrent le corps de siège français, sous les ordres du général Forey, entre la baie de Kamiesch, située près du cap Chersonèse, et la ville de Sébastopol ; les deux autres divisions, 1^{re} et 2^e, commandées par le général Bosquet, composèrent le corps d'observation, établi un peu en arrière de la crête des monts Sapoune, face à la plaine, entre la route de Sébastopol à Balaklava et la route dite de Woronsof, qui, menant de Sébastopol à la côte sud de la Crimée, traverse le plateau et descend dans la plaine de Balaklava, pour s'engager, au delà des monts Fedioukine, dans la vallée étroite de la Tchernaiia.

Dès lors que l'attaque de Sébastopol n'avait pas été brusquée par les alliés à leur arrivée devant la place, cette attaque devait présenter d'énormes difficultés, puisque la place, n'étant pas investie, pouvait être indéfiniment ravitaillée, et recevoir en hommes tous les secours dont elle aurait besoin ; en outre, elle possédait en matériel d'artillerie et en personnel capable d'utiliser ce matériel, des ressources pour ainsi dire indéfinies. L'habileté du général Todleben et l'énergie des chefs de la garnison vinrent encore augmenter ces difficultés.

Deux points d'attaque ayant été choisis, savoir : le bastion du Mât, du côté des Français, le Grand-Redan du côté des Anglais, à Karabelnaia, la tranchée fut ouverte des deux côtés, dans la nuit du 9 au 10 octobre, et la construction des batteries fut immédiatement commencée. Le feu s'ouvrit le 17 octobre, au point du jour ; en quelques heures, les batteries des assiégeants furent réduites au silence. Non seulement elles avaient contre elles la supériorité du nombre et du calibre, la défense ripostant avec 250 grosses pièces aux 53 pièces françaises et aux 73 pièces anglaises, soit en tout 126 pièces, mais encore, par suite du tracé des ouvrages de fortification, les batteries de l'attaque, surtout celles des Français, étaient comme enveloppées par les batteries de la défense. Le feu reprit le 18 et le 19, toujours à l'avantage des Russes, malgré les pertes considérables qu'ils éprouvaient. La plus sensible de ces pertes fut celle de l'amiral Korniloff, qui fut blessé mortellement dans Karabelnaia, pendant le bombardement du 18 octobre. L'amiral Nachimoff avait aussi été blessé.

Dans cette même journée du 18, les deux flottes avaient tenté, sur les fronts de mer de Sébastopol, un bombardement bruyant et inutile. Il était devenu évident que les ressources de la défense étaient supérieures à celles de l'attaque, et les alliés durent se résigner, dès lors, à s'établir solidement sur le plateau de Chersonèse, où les difficultés du siège leur faisaient

prévoir un long séjour. C'est à partir de ce moment que, les renforts parvenant presque sans relâche aux Français, aux Anglais et aux Russes, on arriva progressivement à ce développement grandiose des moyens d'attaque et de défense, qui a fait du siège de Sébastopol un événement jusque-là sans précédent.



Toutes les troupes laissées à Varna, lors du départ du corps expéditionnaire, au mois de septembre, furent appelées en Crimée, où débarqua une cinquième division commandée par le général Levaillant. L'armée alliée (Anglais, Français et Turcs compris) présentait, à la fin d'octobre, un

effectif total de 70,000 hommes ; la garnison de Sébastopol comptait 32,000 hommes ; l'armée de secours, grossie par l'arrivée de nombreux renforts, s'élevait à plus de 70,000 hommes.

La première tentative de cette armée, contre l'établissement des alliés, fut dirigée, le 25 octobre, sur Balaklava par la division russe Liprandi. Les redoutes construites sur la ligne de hauteurs qui coupe la plaine, et défendues par les Turcs, furent promptement enlevées, et la cavalerie russe se répandit comme un torrent dans la plaine ; mais son élan vint se briser contre la froide résistance d'un bataillon de highlanders, et vigoureusement chargée par la brigade de grosse cavalerie anglaise, elle se retira plus vite encore qu'elle n'était venue. Les Russes et les Anglais restaient en présence, lorsque la brigade de cavalerie légère des Anglais, commandée par lord Cardigan, reçut l'ordre intempestif de charger. Engouffrée dans une espèce de coupe-gorge et mitraillée de toutes parts, elle perdit en un instant la moitié de son effectif, et risquait d'être complètement anéantie, lorsque l'intervention des deux régiments de chasseurs d'Afrique, appuyés par une batterie à cheval, dégagea ses débris et leur permit de se retirer. Les Russes restèrent maîtres des trois redoutes les plus éloignées des monts Sapoune, et la plaine dut être abandonnée par les Anglais ; une brigade d'infanterie française fut même placée sur une colline, en avant de Balaklava, pour couvrir cette ville, où les Anglais avaient tous leurs établissements.

La seconde tentative des Russes, contre les armées assiégeantes, fut plus sérieuse que la première ; elle avait été précédée d'une forte reconnaissance opérée, le lendemain même du combat de Balaklava, c'est-à-dire le 26 octobre, par une partie de la garnison de Sébastopol. Cette sortie fut vigoureusement repoussée par les Anglais, mais elle avait suffi pour indiquer aux Russes le point faible de la position des alliés. Le succès avait, en outre, inspiré aux Anglais une sécurité dangereuse, et, malgré les avertissements du général Bosquet, au lieu de continuer à se mal garder, ils ne se gardèrent plus du tout.

Cette incurie faillit leur coûter cher. Le prince Menchikoff avait fait entrer dans l'enceinte de Sébastopol la division Soïmonoff, forte de 19,000 hommes, et 38 bouches à feu. Cette division sortit de l'enceinte le 5 novembre, à 5 heures du matin, pour tomber sur la droite des Anglais, en même temps qu'une autre colonne, commandée par le général Pavlof, forte de 16,000 hommes et 20 bouches à feu, descendait du plateau nord et franchissait le pont d'Inkermann, pour assaillir l'extrême droite. Par suite

de malentendus dans la transmission et l'exécution des ordres, et du retard survenu dans la marche de la colonne Pavlof, au passage du pont d'Inkermann, le mouvement qui devait aboutir à couper et à cerner la droite des Anglais fut en partie manqué. Au lieu d'agir simultanément dans deux directions différentes, les deux colonnes abordèrent successivement la position anglaise, à peu près sur le même point. La situation des Anglais fut cependant des plus critiques pour un moment. Complètement surprise, grâce à d'épaisses broussailles et à un brouillard intense, qui dissimulaient la marche des Russes, atteinte dans son camp par les boulets de leur artillerie, la division Lacy-Evans se défendit héroïquement, et allait succomber, lorsque la division légère de sir George Brown accourut à son secours ; une lutte acharnée s'engagea dans l'obscurité. Les généraux Soïmonoff et Villebois furent tués. C'est alors qu'arrive la colonne Pavlof ; les Anglais plient sous le nombre ; une batterie fixe, dite batterie des sacs-à-terre, est prise et reprise plusieurs fois ; les divisions Cambridge et Cathcart, qui ont été portées sur ce point, sont épuisées ; lord Raglan, après avoir d'abord refusé l'aide des Français, se décide à les appeler.

Le général Bosquet ne s'était pas laissé tromper par les démonstrations de la division Liprandi dans la plaine de Balaklava. Toujours attentif au mouvement des Anglais, il avait rapproché d'eux le général Bourbaki, avec le 6^e de ligne et le 3^e bataillon de chasseurs. Lui-même se tenait au Télégraphe, sur la crête des monts Sapoune, avec les deux batteries à cheval de la réserve et la brigade d'Autemarre. Au premier appel des Anglais, le général Bourbaki s'élance, avec le 6^e de ligne et le 3^e bataillon de chasseurs, dans la mêlée ; les Russes reculent, puis reviennent à la charge ; l'artillerie, les zouaves, les turcos, entrent en ligne ; une brigade du corps de siège, commandée par le général de Monet et appelée par le général Canrobert, qui avait pris la direction du combat, vient se placer en réserve. Après une mêlée sanglante et un engagement à la baïonnette des plus vifs, les Russes battent en retraite, sous le feu de l'artillerie française, qui, malgré l'infériorité du nombre (21 contre 60), avait réduit au silence les batteries russes. Avant midi, la bataille était finie ; les troupes du général Bosquet restèrent jusqu'au soir sur le terrain, exposées au feu des batteries fixes du fond de la grande baie. Pendant ce temps, la garnison tentait une sortie contre les tranchées françaises. Couronnée d'abord d'un certain succès, comme la plupart des surprises, cette sortie fut repoussée après un combat

dans lequel fut tué le général de Lourmel, emporté par son ardeur imprudente jusqu'au pied des fortifications.

La bataille d'Inkermann avait été particulièrement acharnée et meurtrière. Elle coûta aux Russes 12,000 hommes, 295 officiers et 7 généraux, dont 2 tués ; aux Anglais, 2,543 hommes, parmi lesquels 3 généraux tués et 4 blessés ; aux Français, 1,747 hommes, dont 1 général tué et 1 blessé (général Canrobert, déjà blessé à la bataille de l'Alma). Cette bataille sauva l'armée alliée du danger d'être jetée à la mer, mais elle donna sérieusement à penser aux deux généraux en chef et à leurs états-majors, qui renoncèrent, pour le moment, à l'assaut projeté

Alors commença, pour les Français et pour les Anglais, une période de rudes épreuves. On prête au czar Nicolas ce propos que, si le général Menchikoff avait échoué dans ses efforts contre les alliés, ceux-ci ne résisteraient pas aux généraux qu'il se promettait de leur envoyer, savoir les généraux Novembre, Décembre, Janvier et Février. Dès le 14 novembre, une tempête d'une violence inouïe vint donner aux troupes accumulées sur le plateau de Chersonèse un avant-goût des souffrances de l'hiver. Les soldats français, habiles à s'ingénier, supportèrent ces souffrances avec gaieté ; les Anglais, accoutumés à ne manquer de rien, en pâtirent davantage ; leurs effectifs se fondirent rapidement, et leur armée se trouvait, au milieu du mois de janvier, réduite à 10,000 hommes. L'armée française, renforcée successivement par trois divisions d'infanterie, reçut, au commencement de février, une nouvelle organisation, conséquence de la répartition des travaux d'attaque entre les Français et les Anglais. Trois mois de siège avaient appelé l'attention des ingénieurs sur le bastion Malakoff, point dominant du faubourg de Karabelnaia ; on avait reconnu la nécessité d'attaquer ce bastion, et comme les Anglais, avec leurs effectifs réduits, ne pouvaient surveiller un front aussi étendu que celui des ouvrages de Karabelnaia, il fut convenu que les Français seraient chargés d'assiéger le bastion Malakoff, et de surveiller toute la droite de l'enceinte, à partir de ce bastion.



Il y eut donc désormais trois attaques : l'attaque de gauche, celle du centre et celle de droite. Les Anglais conservèrent l'attaque du centre, dirigée contre le Grand-Redan ; l'armée française fut partagée en deux corps d'armée : le premier, sous les ordres du général Pélessier, qui venait de débarquer en Crimée, et composé des quatre divisions Forey, Levaillant, Paté et de Salles, fut chargé de l'attaque de gauche ; le second, commandé par le général Bosquet, et composé des divisions Bouat, Camou, Mayran et Dulac, fut attaché à l'attaque de droite. Une réserve, comprenant la division d'infanterie Brunet, une brigade de la garde impériale en formation, et la division de cavalerie Morris (8 régiments), resta sous les ordres du général en chef.

La marche à suivre, pour attaquer le bastion de Malakoff, était toute indiquée par la configuration du terrain. La hauteur, dite du Mamelon-Vert, dominait le bastion d'une distance de 550 mètres. Occuper ce mamelon, s'y installer solidement, y construire une forte batterie pour protéger les cheminements, tel fut le plan tout naturellement adopté par le général en chef, sur la proposition des chefs de l'artillerie et du génie, et auquel le général Todleben opposa une contre-attaque des plus hardies. Résolu, d'après la tactique constamment suivie par lui dans cette belle défense de

Sébastopol, à devancer les Français sur le Mamelon-Vert, il poussa rapidement ses cheminements sur la gauche, et improvisa, pour ainsi dire, dans les nuits du 22 et du 27 février, les deux redoutes de Selenghinsk et de Volhynie, qui reçurent des assiégeants le nom d'ouvrages blancs. Une vigoureuse attaque fut dirigée contre la première de ces redoutes, dans la nuit du 23 février ; elle échoua, après une lutte des plus vives ; le général de Monet, qui la commandait, fut grièvement blessé. Maîtres alors du terrain compris entre Malakoff et le Mamelon-Vert, les Russes construisirent sur le mamelon une redoute dont il fallut faire le siège.



L'empereur Nicolas était mort le 6 mars 1855. Sa fin avait été hâtée, dit-on, par la surprise et la colère qu'il éprouva, à la suite des batailles de l'Aïma et d'Inkermann. Le prince Menchikoff fut remplacé, à la tête de l'armée de Crimée, par le prince Gortchakoff. Tout l'hiver avait été employé, par les assiégeants et les assiégés, à multiplier leurs batteries. Les alliés espéraient réduire la place par un feu violent. Ils reprirent, le 9 avril, le bombardement interrompu depuis le 20 octobre ; mais aux 500 pièces mises en jeu par l'attaque, la défense en opposa 1,200. Les Russes, dont les ouvrages et l'artillerie souffrirent beaucoup, apportaient une incroyable énergie et une habileté toute particulière à réparer le dommage. Les alliés durent cesser le feu le 29 avril, après avoir infligé aux assiégés une perte de plus de 6,000 hommes, et n'en avoir eux-mêmes perdu que 1,800. Le

général Bizot, commandant du génie de l'armée, avait été tué, dans la tranchée, le 11 avril. Il fut remplacé par le général Niel, aide de camp de l'empereur.

C'est à ce moment que s'élevèrent de vives discussions entre les généraux alliés. Non seulement les opérations devaient être concertées entre les deux généraux en chef, Canrobert et lord Raglan, mais les deux amiraux, Hamelin et lord Dundas, avaient voix au chapitre, les flottes étant indépendantes des armées de terre ; en outre, l'empereur Napoléon III voulait, de Paris, imposer les plans de campagne imaginés par lui, ou suggérés par son entourage. Un renfort venait d'arriver aux Anglais ; c'était un corps d'armée sarde de 15,000 hommes, à la solde de l'Angleterre, qui portait au total de 180,000, dont 120,000 Français, l'effectif des combattants disponibles dans les armées alliées. D'après un plan envoyé de Paris, le siège de Sébastopol devait être relégué à un rang secondaire. Deux armées, tenant la campagne, avaient pour objectif la destruction de l'armée russe. Lord Raglan s'étant refusé, de la façon la plus absolue, à l'exécution de ce plan, le général Canrobert crut devoir donner sa démission de général en chef, en demandant comme une faveur de reprendre le commandement de son ancienne division. Le général Pélissier le remplaça à la tête de l'armée française. La qualité dominante du nouveau général en chef était la ténacité. Sans chercher le succès dans les calculs d'une stratégie savante, il s'attacha uniquement à écraser la défense de Sébastopol sous la puissance de l'attaque. Son prédécesseur lui avait laissé dans l'armée un magnifique instrument. Il sut en profiter.

Satisfaction fut d'abord donnée aux Anglais par l'envoi, à Kertch et à Ienikalé, d'un corps expéditionnaire, qui ruina, sur ces points, les établissements russes ; en même temps, l'armée se donna de l'air du côté de la Tcherniaïa et de la vallée de Baïdar. Les monts Fedioukine furent occupés par deux divisions d'infanterie et par la cavalerie française ; les Piémontais s'installèrent, à droite, sur les monts Hasfort, soutenus en arrière par l'armée turque, sous les ordres d'Omer-Pacha.

Déjà, lorsqu'il commandait le 1^{er} corps d'armée, le général Pélissier s'était emparé des ouvrages de contre-approche, en avant du bastion du Mât et du bastion Central. Cette opération fut complétée dans les nuits du 21 au 23 mai, à la suite de deux combats, dans lesquels les Russes perdirent plus de 3,000 hommes. Mais ce qui tenait au cœur du nouveau général en chef, c'était l'enlèvement du Mamelon-Vert et des ouvrages blancs, qui

s'opposaient aux progrès de l'attaque de Malakoff. A la suite d'un vif bombardement, prolongé pendant vingt-quatre heures, l'assaut est donné simultanément le 7 juin à ces deux positions. A droite, la division Mayran s'empare des deux redoutes qui constituaient les ouvrages blancs : le général de Lavarande y trouve une mort glorieuse. A gauche, la brigade Wimpfen, de la division Camou, enlève la redoute du Mamelon-Vert ; mais les soldats du 3^e zouaves, se laissant emporter par leur ardeur, franchissent au pas de course l'espace qui sépare le Mamelon-Vert du bastion de Malakoff, dont quelques-uns traversent même le fossé. Un vigoureux retour offensif des Russes les en chasse ; ils se replient en désordre jusqu'au delà du Mamelon-Vert, où les Russes pénètrent à leur suite et se réinstallent. La résistance opiniâtre du 50^e de ligne, dont le colonel, M. de Brancion, est tué, donne le temps à la seconde brigade de la division Camou, commandée par le général Vergé, d'accourir et de donner un nouvel assaut à la redoute du Mamelon-Vert, qu'elle reprend définitivement, avec l'appui de la division Brunet. Enfin, les Anglais s'emparent, à l'extrême gauche, de l'ouvrage des Carrières, construit par les Russes en avant du Grand-Redan. Les pertes des deux partis, dans cette rude journée du 7 juin, s'élevèrent à 5,443 hommes pour les Français, 693 pour les Anglais, et environ 5,000 pour les Russes, dans les rangs desquels avait été tué le général Timofeïef.

La prise du Mamelon-Vert et des ouvrages blancs n'était qu'un premier pas vers l'attaque décisive de Malakoff ; en attendant cette attaque, le bombardement continua avec une grande vivacité. L'assaut fut prématurément fixé au 18 juin, date fatale, anniversaire de la bataille de Waterloo. Les tranchées françaises étaient arrivées à 430 mètres de Malakoff, à 640 mètres du Petit-Redan, ouvrage situé à l'extrême gauche de l'enceinte de Karabelnaia. Les Anglais étaient parvenus à 250 mètres du Grand-Redan. Ces distances étaient beaucoup trop longues à parcourir pour les colonnes d'assaut. Le général Péliissier commit, en outre, sous l'influence d'un sentiment que n'aurait pas dû éprouver un général en chef chargé d'une aussi grande responsabilité, une faute des plus graves. Mécontent du général Bosquet, auquel il avait, pour une question de service, adressé une lettre sévère, il lui retira, deux jours avant l'assaut, le commandement des attaques de droite, pour le donner au général Regnaud de Saint-Jean d'Angély, qui venait à peine de débarquer. Le général Bosquet, qui connaissait dans tous ses détails le terrain des attaques, fut relégué sur les monts Fedioukine. D'autre part, le retard du général en chef,

arrivé au Mamelon-Vert un quart d'heure après l'heure fixée pour le début de l'attaque, une erreur du général Mayran, qui prit, pour la fusée de signal, l'éclatement d'une bombe en l'air, achevèrent de compromettre l'opération.

L'insuccès fut complet ; à droite, la division Mayran, dont le chef est tué, est arrêtée par la violence du feu de la place ; au centre, la division Brunet perd également son chef, et éprouve le même sort. A gauche, sous la conduite du général d'Autemarre, le 5^e bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 29^e de ligne parviennent à se loger dans la batterie Gervais, qui séparait le bastion Malakoff du Grand-Redan, et à s'y maintenir, malgré les efforts de l'ennemi ; mais après l'échec de la droite et du centre, la division d'Autemarre reçoit l'ordre de se retirer à son tour ; enfin, les Anglais avaient échoué devant le Grand-Redan.

Les Français avaient eu 3,553 hommes hors de combat, dont les deux généraux de division Mayran et Brunet tués ; les Anglais avaient perdu 1,728 hommes, le général sir John Campbell avait été tué, trois autres généraux blessés. Le bombardement et l'assaut coûtèrent aux Russes 5,500 hommes. Le général Todleben fut blessé.

L'armée française avait reçu un nouveau développement à la date du 20 mai ; elle se composait :

1^o Du 1^{er} corps, commandé par le général de Salles, comprenant les quatre divisions d'infanterie d'Autemarre, Levaillant, Paté, Bouat, et la division de cavalerie Morris (chasseurs d'Afrique).

2^o Du 2^e corps, commandé par le général Bosquet, comprenant les cinq divisions d'infanterie, Canrobert (remplacé plus tard par Mac-Mahon), Camou, Mayran (remplacé par Faucheux), Dulac et Brunet (remplacé par La Motterouge), et la division de cavalerie d'Allonville (hussards et dragons).

3^o Du corps de réserve, général Regnaud de Saint-Jean d'Angély, comprenant la garde impériale, général Mellinet, les deux divisions d'infanterie Herbillon et d'Aurelles de Paladines, la brigade d'infanterie Sol, la brigade de cavalerie de Forton (cuirassiers).

Le choléra sévit de nouveau sur les troupes ; lord Raglan y succomba le 28 juin et fut remplacé, dans le commandement de l'armée anglaise, par le général Simpson. Le général Bosquet reprit, le 21 juin, la direction des attaques de droite ; le général Todleben, plus grièvement blessé que le 18, abandonna, le 20 juin, la direction effective des travaux de défense, au

grand détriment de cette défense. L'amiral Nachimoff, qui donnait à la garnison l'exemple d'un courage à toute épreuve, fut tué le 10 juillet. Déjà avait été tué l'amiral Istomine, Les premiers défenseurs de Sébastopol disparaissaient successivement ; mais ils étaient dignement remplacés, et le général Krouleff, qui vint prendre le commandement de Karabelnaïa, se montra à la hauteur de ses devanciers. Sa statue, élevée après le siège, domine encore aujourd'hui Sébastopol relevée de ses ruines.

Bien résolu, désormais, à ne plus tenir compte des impatiences du Gouvernement français, le général Pélissier attendit, avant de procéder à une nouvelle tentative, l'arrivée du matériel d'artillerie qu'il avait demandé, et en particulier des mortiers de gros calibre sur lesquels il comptait, pour réduire la place. Il se borna à envoyer le général d'Allonville, avec six régiments de cavalerie, deux bataillons d'infanterie et deux batteries d'artillerie à cheval, prendre possession de la vallée de Baïdar, sur le cours supérieur de la Tchernaiïa ; l'armée turque vint se placer dans les défilés où s'engage cette rivière, à la sortie de la vallée de Baïdar, entre la division du général d'Allonville et le corps d'armée sarde, en sorte que la Tchernaiïa fut complètement bordée par les troupes alliées, et l'armée de siège garantie contre toute attaque de flanc.

Le général Pélissier n'était pas seul en butte aux impatiences de son Gouvernement. Le prince Gortchakoff reçut de Saint-Pétersbourg, contre son opinion personnelle, l'ordre impératif d'attaquer l'armée française. Cette attaque fut fixée au 16 août, et, d'après l'avis du conseil de guerre, elle fut dirigée contre les monts Fedioukine, dans le but de réoccuper la plaine de Balaklava. Gortchakoff y employa 58,000 hommes et 272 bouches à feu ; à sa droite, le général Read, avec trois divisions d'infanterie et 62 bouches à feu, s'avança par la route de Mackenzie à Balaklava (celle qu'avaient suivie les alliés lors de leur arrivée devant Sébastopol) ; à gauche, Liprandi, avec trois autres divisions et 70 bouches à feu, menaçait les Piémontais et l'extrémité est des monts Fedioukine ; en réserve, se tenaient deux autres divisions et la cavalerie.



A toutes ces forces, les Français n'avaient à opposer, sur les monts Fedioukine, que trois divisions : Faucheux à droite, Camou à gauche, Herbillon en réserve, formant un total de 18,000 hommes, avec 48 bouches à feu seulement ; la moitié des batteries divisionnaires était détachée au siège et remplacée par cinq batteries à cheval de la réserve, sous les ordres du général Forgeot. En arrière de la droite, se trouvait la division de chasseurs d'Afrique Morris, soutenue par la cavalerie légère anglaise. Les Piémontais occupaient toujours les monts Hasfort. En somme, les alliés comptaient 36,000 hommes et environ 100 bouches à feu.

Chose incroyable ! Le général d'Allonville, informé, le 15 au soir, par des postes avancés et par les rapports des espions, du mouvement des Russes, s'était empressé d'avertir le général en chef et les généraux commandant sur la Tchernaiïa : les troupes qui occupaient les monts Fedioukine n'en furent pas moins surprises. Malgré tout, et en dépit de leur supériorité numérique, les Russes furent complètement battus. Leur échec tint à plusieurs causes. Les attaques furent décousues, chaque division venait, pour ainsi dire à son tour, renouveler la tentative d'une autre division ; l'artillerie française, sans s'inquiéter de répondre au tir des

batteries russes qui lui faisait le plus grand mal, dirigea sur ces colonnes le feu le plus meurtrier ; enfin, notre infanterie adopta résolument et exécuta avec intelligence le système de la défensive-offensive, se précipitant à la baïonnette sur les têtes de colonne qui étaient parvenues à franchir la Tchernaiïa, et les culbutant. En outre, un obstacle, en apparence assez insignifiant, fut pour les Russes l'occasion de grandes difficultés et la cause de pertes considérables : c'est le canal étroit et profond qui bordait le pied des monts Fedioukine, sur la rive gauche de la Tchernaiïa. Après être parvenues à franchir ce canal, les têtes de colonne se trouvèrent entassées au pied des monts, d'où mitraillées de flanc par les batteries françaises, assaillies de front par l'infanterie, elles étaient refoulées sur la Tchernaiïa.

La lutte la plus vive eut lieu au pont de Tracktir, entre la division Fauchaux et les troupes commandées par le général Read : abordés de front, à la baïonnette par le 95^e, de flanc par le 97^e, les Russes battirent en retraite, après avoir perdu le général Read, tué ainsi que son chef d'état-major.

Le général Gortchakoff voyant trois divisions françaises, appelées par le général Pélissier, descendre les pentes du mont Sapoune pour attaquer sa droite, ordonna la retraite définitive et reprit sa position du matin, où il se prépara à repousser à son tour l'attaque des Français ; mais le général Pélissier, fidèle à son plan, se contenta du succès obtenu, et ne poursuivit pas l'ennemi. Les Russes, exposés au feu de l'artillerie, avaient perdu 8,270 hommes, dont 3 généraux tués et 8 blessés. Les alliés ne perdirent que 1,747 hommes, dont 1,540 Français. Les jours de Sébastopol étaient désormais comptés, et déjà, dans les conseils de la défense, s'agitait la question d'évacuer la ville en faisant sauter les fortifications et les magasins, pour replier la garnison sur les forts du nord. La construction d'un pont de radeaux avait été commencée à cet effet, près du fond de la baie, dès la fin du mois de juillet. La résolution prise par les alliés de donner l'assaut ne laissa pas le temps aux Russes d'effectuer leur projet, avant la crise finale.

Les cheminements étaient parvenus à 25 mètres du saillant de Malakoff ; les renforts d'artillerie étaient arrivés : les batteries françaises comptaient 345 bouches à feu à l'attaque de gauche, 281 à l'attaque de droite ; les Anglais en avaient 279 : total 814 pièces, auxquelles les Russes en opposaient 1,380 ; mais le feu des assiégeants, concentré sur un espace restreint, dominait celui de la place. Le bombardement reprit, le 5 septembre au matin, plus furieux que jamais ; il dura trois jours et coûta aux

Russes une perte de 7,562 hommes : leurs fortifications étaient bouleversées, et il n'y avait plus moyen pour eux de tenir en dehors des abris blindés. L'assaut fut résolu pour le 8 septembre, à midi. Aucun signal ne devait être donné : toutes les montres furent réglées sur celle du général en chef, et à midi précis, toutes les têtes de colonne de l'attaque de droite devaient s'élancer à la fois.

L'assaut devait avoir lieu sur toute la ligne ; mais, à l'attaque de gauche et à celle des Anglais, il était subordonné au succès de la droite. Au général de Mac-Mahon incombait la tâche principale, celle d'enlever le bastion Malakoff. A sa droite le général La Motterouge, ayant en réserve les grenadiers et les voltigeurs de la garde, avait pour objectif la courtine reliant Malakoff au Petit-Redan ; à droite, le général Dulac, appuyé par les chasseurs à pied de la garde, devait donner l'assaut au Petit-Redan. Les préparatifs de l'assaut furent habilement combinés. Le feu cessa à 9 heures et reprit quelques minutes avant midi, avec une violence extrême. Tout à coup, il s'arrêta, et les têtes de colonne s'élancèrent. Les zouaves du 1^{er} régiment sautèrent dans l'ouvrage de Malakoff avant que les Russes eussent pu sortir de leurs abris : le drapeau tricolore fut placé au point culminant du bastion, et le général de Mac-Mahon repoussa victorieusement tous les retours offensifs. Les autres assauts échouèrent. Au Petit-Redan et à la Courtine, les généraux Saint-Pol, de Marolles et de Pontevès furent tués, les généraux Bosquet et Bisson blessés. Les Anglais, un instant maîtres du Grand-Redan, furent forcés de l'évacuer, après une lutte acharnée ; enfin, au bastion Central, tous les efforts du 1^{er} corps avaient été inutiles : les généraux Rivet et Breton étaient tués, les généraux Coustou et Trochu, blessés. Le but essentiel n'en était pas moins atteint, puisque les assiégeants étaient solidement établis dans Malakoff, d'où ils prenaient à revers toutes les défenses de Karabelnaia et de Sébastopol.

Dans cet assaut, le plus grandiose dont l'histoire fasse mention, les Français eurent 7,567 hommes hors de combat, 11 généraux tués, 5 blessés. Les Anglais perdirent 2,447 hommes, soit en tout, avec les pertes légères subies par les Sardes, 10,067 hommes dans l'armée alliée. Les Russes eurent 12,913 hommes frappés, dont 3 généraux tués et 8 blessés. La lutte avait été vive, surtout à Karabelnaia, où les alliés perdirent 7,906 hommes, les assiégés 11,334.

Pendant la nuit, les Russes, après avoir allumé des incendies sur plusieurs points, et brûlé ce qui restait de la flotte, évacuèrent la ville et le faubourg,

pour se retirer sur la rive nord de la baie. La guerre était virtuellement finie, car la Russie avait accumulé, à la pointe de la presqu'île de Crimée, toutes les ressources dont elle pouvait disposer. Les alliés passèrent encore un hiver sous les murs de Sébastopol. Cette fois, les Anglais avaient mieux pris leurs mesures, et supportèrent assez bien une saison exceptionnellement rigoureuse. Installés dans des baraques, bien pourvus de lainages et de boissons réconfortantes, ils furent préservés du scorbut et du typhus qui, au printemps, exercèrent sur l'armée française d'affreux ravages.

Les seuls faits à signaler pendant cet hiver sont :

Le brillant combat de Kanghil, livré le 29 septembre, aux environs d'Eupatoria, où le général d'Allonville avait été envoyé, avec le 4^e hussards, les 6^e et 7^e dragons et une batterie d'artillerie à cheval. Vivement chargée par le 4^e hussards, que soutenait le 6^e dragons avec le 7^e en réserve, la cavalerie russe perdit 6 pièces, 154 hommes et 250 chevaux.

La prise de Kinburn (17 octobre), par un corps expéditionnaire que commandait le général Bazaine. Le siège de cette place fut remarquable surtout par l'emploi de batteries flottantes, premier spécimen de la marine cuirassée.

La capitulation de la ville de Kars, en Asie, rendue aux Russes le 25 novembre.

La destruction des docks du port de Sébastopol, des principaux forts et des grandes casernes, ordonnée surtout d'après les instances des Anglais.

Les préliminaires de paix furent conclus à Vienne, le 1^{er} février. Le traité définitif fut signé à Paris le 30 mars, et, après une grande revue passée en présence du général Luders, commandant en chef de l'armée russe, l'évacuation de la Crimée commençait le 21 avril, pour être terminée le 5 juillet.

Le général Pélissier avait été nommé maréchal de France, par décret du 11 septembre 1855. Il fut créé duc de Malakoff après la signature de la paix, en même temps que les généraux Canrobert et Bosquet étaient élevés, à leur tour, à la dignité de maréchal de France. Le dernier avait mérité cette élévation par le rôle actif qu'il n'avait cessé de remplir en Crimée ; elle était due au premier, pour avoir préparé le succès final, en inspirant à son armée la persévérance et l'énergie qu'elle opposa aux souffrances d'un long et pénible hiver, aux fatigues et aux dangers d'un siège sans précédent.

Il est assez difficile de calculer exactement les pertes d'hommes occasionnées par la guerre de Crimée. L'évaluation la plus généralement admise en porte le total à près de 250,000 hommes, 96,000 Français, 90,000 Russes, 23,000 Anglais, 2,000 Piémontais, 36,000 Turcs.

Le siège de Sébastopol fit honneur aux assiégés autant qu'aux assiégeants, et malgré l'insuccès final de la défense, elle est encore regardée aujourd'hui, en Russie, comme un des plus beaux titres de gloire de l'armée russe : des honneurs et des privilèges extraordinaires furent accordés, par le czar, à tous les officiers qui avaient fait partie de la garnison.





CHAPITRE XXIV

SOLFERINO, PÉKIN, PUEBLA

L'Algérie s'était tenue tranquille pendant la guerre de Crimée, sous la sage administration du général Randon. Plusieurs expéditions avaient été cependant jugées nécessaires pour assurer cette tranquillité et achever la conquête du pays. C'est ainsi qu'en 1854, les tribus de la rive droite du Sébaou, cours d'eau qui se jette dans la mer, entre Dellys et Bougie, s'étant révoltées, le général Randon dirigea contre ces tribus les deux divisions de Mac-Mahon et Camou, qui enlevèrent tous leurs villages et les forcèrent à se soumettre.

La même année, l'occupation du sud fut complétée par la prise de Touggourt, qui fut la conséquence du combat de Megarin. Complètement battus par le commandant du Barrail, les contingents du schérif, qui voulaient s'opposer à la prise de possession de Touggourt, laissèrent sur le terrain 500 morts, 1,000 fusils et 5 drapeaux.

Il restait, pour achever la conquête de l'Algérie, à s'emparer de la grande Kabylie, ou Kabylie du Djurjura, pays qui comprend les montagnes les plus élevées de la colonie, habitées par une population d'intrépides guerriers. Les tribus kabyles du versant nord du Djurjura pouvaient mettre sur pied

29,100 fantassins et même 35,000, avec l'appoint des tribus voisines. Ce centre de résistance était trop près d'Alger pour que l'existence pût en être soufferte plus longtemps. L'expédition fut toutefois ajournée jusqu'après la guerre de Crimée.

Quatre divisions y furent employées, sous les ordres des généraux Renault, de Mac-Mahon, Yusuf et Maissiat, et sous le commandement supérieur du gouverneur général, élevé à la dignité de maréchal depuis le mois d'avril 1856. Le mouvement commença le 24 mai 1857. L'expédition présenta deux périodes distinctes : dans la première, l'armée occupa les contreforts du Djurjura, en soumettant la tribu guerrière des Beni-Raten et en commençant la construction du fort Napoléon, qui est aujourd'hui la clef de la Kabylie : dans la seconde période, le Djurjura lui-même fut conquis, à la suite d'une série de combats, dont le plus meurtrier fut celui d'Icheriden, livré par la division de Mac-Mahon, le 24 juin ; cette division eut, ce jour-là, 30 officiers tués ou blessés.

L'expédition, dans son ensemble, dura du 24 mai au 12 juillet ; elle coûta à l'armée d'Afrique 1,500 tués ou blessés, et termina glorieusement la conquête de l'Algérie.

L'armée n'était plus, en 1859, ce qu'elle avait été en 1854. La loi du 26 avril 1855 avait modifié complètement les conditions du recrutement. Tout jeune homme inscrit dans la première partie du contingent avait le droit de se faire exonérer, moyennant le versement d'une somme fixée chaque année par le ministre de la Guerre. Les sommes ainsi versées alimentaient la caisse de la dotation de l'armée, et servaient à payer des primes de rengagement. Un certain nombre de soldats étaient envoyés chaque année en congé renouvelable et restaient dans leurs foyers, jusqu'à libération définitive du service, sauf à être rappelés en cas de guerre.

L'esprit de l'armée avait été profondément modifié par plusieurs causes, telles que la difficulté du recrutement des sous-officiers, par suite de l'exonération de la partie la plus intelligente des contingents, la facilité des voyages et la fréquence des permissions, qui entretenaient le contact des militaires de tous grades avec leurs familles, la création de la garde impériale, qui introduisit dans les relations de corps à corps une jalousie regrettable.

La guerre contre l'Autriche était prévue depuis longtemps, et, lorsque, le 1^{er} janvier 1859, à la réception du corps diplomatique, l'empereur Napoléon dit à l'ambassadeur d'Autriche qu'il regrettait de n'avoir plus avec son

Gouvernement d'aussi bonnes relations que par le passé, ces paroles n'étaient que là consécration publique d'un état de choses parfaitement connu, tout au moins de celui qui les prononçait. Elles décidèrent le Gouvernement autrichien à augmenter ses troupes en Italie et à les mobiliser le 1^{er} mars ; l'armée sarde fut mise sur le pied de guerre dans le même mois. En France, on se contenta d'abord d'imprimer un surcroît d'activité au travail des arsenaux qui construisaient le matériel de canons rayés, récemment adopté.

Cependant, l'armée de Lyon, qui comptait trois divisions d'infanterie, en reçut une quatrième venue d'Afrique : les régiments de ces quatre divisions formèrent leurs trois bataillons de guerre et leurs bataillons de dépôt à six compagnies chaque.

Bientôt, deux divisions furent constituées dans la vallée de la Durance et deux autres dans les environs de Toulon, celles-ci avec des troupes venues d'Afrique ; mais les régiments stationnés en France n'avaient que 500 hommes par bataillon, parce que le Gouvernement reculait encore devant le rappel des hommes en congé renouvelable. On prit, pour l'artillerie, quelques mesures un peu plus sérieuses, qui permirent de mettre une vingtaine de batteries sur le pied de guerre. Enfin, les événements se précipitant, les hommes en congé renouvelable furent rappelés par décret du 21 avril. Il était déjà bien tard. Disséminés sur tout le territoire de la France, ces hommes n'arrivèrent pas, pour la plupart, dans les dépôts, avant la fin du mois, ou même dans les premiers jours de mai. Il fallut les armer, les habiller, les équiper ; quand ils furent prêts, les bataillons de guerre étaient partis depuis longtemps : ils les rejoignirent, pendant la campagne, sans avoir eu le temps de reprendre l'esprit militaire. Ils se montrèrent généralement assez mauvais soldats. En même temps, 33 nouvelles batteries étaient mises sur le pied de guerre.

L'Autriche, qui se sentait prête, voulut sans doute agir avant l'intervention de la France. Le 23 avril, elle notifia au Gouvernement sarde un ultimatum enjoignant à ce Gouvernement de mettre son armée sur le pied de paix. La réponse du roi de Sardaigne n'était pas douteuse. En conséquence, un décret impérial, en date du 24 avril, régla la composition de l'armée française destinée à intervenir en Italie.

Cette armée, dans son organisation primitive, comprenait 4 corps d'armée commandés : le 1^{er} par le maréchal Baraguay-d'Hilliers ; le 2^e par le général de Mac-Mahon ; le 3^e par le maréchal Canrobert ; le 4^e par le

général Niel, avec la garde impériale sous les ordres du général Regnaud de Saint-Jean d'Angély. Il y fut ajouté, quelques jours plus tard, un 5^e corps sous les ordres du prince Napoléon. La composition de ces corps d'armée était variable de l'un à l'autre, savoir :

1^{er} corps, les trois divisions d'infanterie Forey, Bazaine et Ladmirault ; la division de cavalerie Desvaux (chasseurs d'Afrique) ;

2^e corps, entièrement formé de troupes d'Afrique, les deux divisions d'infanterie La Motterouge et Espinasse ; une brigade de cavalerie légère ;

3^e corps, les trois divisions d'infanterie Renault, Bouat (remplacé presque aussitôt par Trochu) et Bourbaki ; la division de cavalerie Partouneaux ;

4^e corps, les trois divisions d'infanterie de Luzy-Pellissac, Vinoy et de Failly ; une brigade de cavalerie ;

5^e corps, les deux divisions d'Autemarre et Uhrich ; une brigade de cavalerie ; garde impériale, division de grenadiers et zouaves, général Mellinet ; division de voltigeurs et chasseurs à pied, général Camou ; division de cavalerie (six régiments), général Morris.

Le tout formait un effectif de 116,600 combattants, avec 342 bouches à feu, dont l'empereur Napoléon s'était réservé le commandement en chef, avec le maréchal Vaillant pour major général.

L'armée sarde, commandée par le roi Victor-Emmanuel en personne, avec le général La Marmora, ministre de la Guerre, pour chef d'état-major général, comprenait cinq divisions d'infanterie et une division de cavalerie, et, en outre, la brigade de chasseurs des Alpes, corps franc composé de volontaires, opérant d'une façon indépendante, sous les ordres de Garibaldi ; effectif total : 59,600 hommes et 90 pièces ; soit, pour l'ensemble des armées alliées, 176,200 combattants et 432 pièces.



Les forces autrichiennes consistaient, pour le moment, dans la deuxième armée commandée par le feldzeugmeister comte Gyulai, comprenant les 2^e, 3^e, 5^e, 7^e et 8^e corps, avec une division de cavalerie de réserve ; en tout 106,500 combattants et 388 pièces ; à quoi il convient d'ajouter la division d'infanterie indépendante de réserve Urban, 11,500 hommes et 28 pièces, et le 9^e corps d'armée, qui rejoignit, dans les premiers jours de la campagne, amenant un renfort de 19,600 combattants et 56 pièces.

Si l'armée autrichienne eût marché avec décision et vigueur dès le premier jour, il est plus que probable que l'armée sarde, réduite à ses propres forces, eût été écrasée et forcée de laisser ouverte aux ennemis la route de la capitale du Piémont ; mais l'Autriche, qui prit l'initiative de la déclaration de guerre, n'accompagna cette mesure d'aucune des dispositions qui auraient pu lui donner pour conséquence un succès immédiat. Au lieu de border le Tessin, pour être prêts à le franchir, aussitôt après le refus du Gouvernement piémontais d'adhérer à l'ultimatum de Vienne, ses corps d'armée restèrent stationnés dans l'intérieur de la Lombardie, et perdirent ensuite plusieurs jours pour rejoindre la frontière. C'est le 23 juin que l'ultimatum de l'Autriche fut remis à Cavour. Ayant tout avantage à gagner du temps, le ministre piémontais ne donna sa

réponse que le 26. Le transport des troupes françaises était commencé depuis le 20, et avait pris toute son activité dès le 25.



Le réseau de chemins de fer qui établissait la communication entre la France et le Piémont était pour ainsi dire à l'état d'embryon. Entre les chemins de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée et les chemins piémontais, il n'existait que le petit chemin savoisien, dit de Victor-Emmanuel, à une seule voie, s'arrêtant en deçà des Alpes, à Saint-Jean-de-Maurienne, d'où, par une route de montagne, il fallait franchir une distance de 101 kilomètres pour atteindre la station de Suze, tête des lignes piémontaises. On fut donc obligé de scinder l'armée en deux. Le maréchal Canrobert, investi du commandement supérieur des 3^e et 4^e corps, dut, avec ces deux corps, franchir les Alpes pour s'établir à Suze. Le maréchal Baraguay-d'Hilliers débarqua à Gênes avec les troupes du 1^{er} corps, parties de Marseille et de Toulon, et celles du 2^e, venant des ports de l'Algérie. La garde impériale et la division d'Autemarre, du 5^e corps, les y suivirent. De Gênes à Alexandrie, il existait une ligne de chemin de fer à voie unique.



La plus grande activité fut déployée dans le transport de l'armée, et, du premier coup, sans expérience préalable, les chemins de fer français arrivèrent presque à leur maximum de rendement. Dans la journée du 25 avril, dix-sept trains furent expédiés sur la même ligne ; en 1870, les Allemands, avec une organisation bien supérieure, ne purent arriver qu'au chiffre de dix-huit. Le 4^e corps d'armée, qui était formé de l'armée de Lyon, mit seulement cinq jours, dont trois consacrés au passage du mont Cenis, pour se rendre de Lyon à Turin ; la distance entre ces deux villes était de 225 kilomètres. Les premières troupes, sous les ordres du maréchal Baraguay-d'Hilliers, débarquèrent à Gênes le 26 avril.

En agissant avec cette précipitation, l'état-major français obéissait à une nécessité impérieuse ; il fallait, coûte que coûte, jeter des soldats en Piémont, pour arrêter la marche des Autrichiens, ne fût-ce que par l'effet moral résultant de leur présence. Mais les troupes françaises étaient loin d'être prêtes à faire la guerre. La plupart des batteries d'artillerie n'avaient pas encore reçu leur nouveau matériel de canons rayés, qui leur fut délivré, au passage, à Grenoble ou à Marseille. Les premières divisions partirent sans artillerie. La division Bourbaki, rassemblée à Briançon, dut franchir le mont Genève sans chevaux ni mulets, ni tentes ; elle souffrit beaucoup. La question des approvisionnements présenta les plus grandes difficultés ; elles

furent heureusement surmontées, grâce au concours de l'intendance de l'armée sarde, qui parvint, dès le premier moment, à réunir dix-sept jours de vivres pour 100,000 hommes.

La lenteur des Autrichiens et l'indécision de leur état-major conjurèrent, heureusement pour les armées française et sarde, le défaut de préparation à la guerre ; mais ce défaut fut si bien constaté sur le moment même, que Napoléon, arrivé à l'armée d'Italie le 12 mai, écrivait au maréchal Randon, ministre de la Guerre, ces paroles significatives : « Ce qui me désole pour l'organisation de l'armée, c'est que nous avons toujours l'air d'enfants qui n'ont jamais fait la guerre. Vous concevez que ce n'est pas un reproche que je vous fais. Je ne l'adresse qu'au système général, qui fait qu'en France nous ne sommes jamais prêts à la guerre. » Comment s'expliquer, après avoir lu ces observations si justes, l'incurie du Gouvernement français en 1866 et en 1870 ?... Comment, si ce n'est par l'infatuation du succès ?... Mais revenons au début de la campagne.

C'est le 27 avril que Gyulai reçut l'ordre de passer la frontière ; il employa les journées du 28 et du 29 à se porter sur le Tessin, que le gros de son armée passa le 30. Il continua sa marche si lentement, que le 2 au soir seulement, après avoir parcouru 32 kilomètres en trois jours, il se trouva en présence de l'armée sarde, dont il était séparé par le cours de la Sesia et du Pô. L'alarme avait été grande à Turin, à la nouvelle de l'entrée des Autrichiens dans la Lomelline (partie du Piémont comprise entre le Tessin et la Sesia). Victor-Emmanuel fit appel au maréchal Canrobert, arrivé à Suze le 25 avril, avec sa tête de colonne, pour venir protéger sa capitale, en couvrant les lignes de la Dora-Baltea et de la Stura. Le maréchal pensa, avec raison, qu'avec des forces inférieures, cette manœuvre était dangereuse, parce qu'on risquait ainsi d'attirer l'ennemi à sa suite, jusque sous les murs de Turin. D'après son conseil, l'armée sarde et la partie du 3^e corps français qui était déjà arrivée à Suze, furent portées entre Casale et Alexandrie, menaçant le flanc gauche de l'armée autrichienne, qui suspendit son mouvement.

“Napoléon III vint prendre, le 12 mai, le commandement de l'armée alliée. L'inaction des Autrichiens avait permis de rectifier la position des corps d'armée et de les concentrer. A gauche, l'armée sarde occupait, dans les environs de Casale, les deux rives du Pô ; l'armée française fut placée à cheval sur le Tanaro : en première ligne, les corps de Niel, Mac-Mahon et Baraguayd' Hilliers ; en seconde ligne, celui de Canrobert et la garde. La

division d'Autemarre, du 5^e corps, amenée à Bobbio, formait l'extrême droite de l'armée et semblait menacer le flanc gauche des Autrichiens.

Les mouvements de l'armée française sur la rive droite du Pô inspirèrent à Gyulai une certaine inquiétude, et, pour être plus complètement renseigné, il ordonna au comte Stadion, commandant le 5^e corps, de diriger sur Voghera une forte reconnaissance offensive. Cette opération fut exécutée le 20 mai, par 22,500 hommes, 1,100 chevaux et 68 bouches à feu, disposés sur trois colonnes destinées à converger sur Voghera, où la division Forey, du corps Baraguay-d'Hilliers, se trouvait précisément depuis le 16 mai, couverte en avant par 10 escadrons de cavalerie légère sarde. Le général Forey n'avait pas avec lui plus de 6,900 hommes, 1,300 chevaux et 12 pièces. Informé de l'approche de l'ennemi en forces supérieures, il ne crut pas devoir inaugurer la campagne par un mouvement de recul, il envoya prévenir le maréchal Baraguay-d'Hilliers, et prit audacieusement l'offensive, afin de suppléer au nombre par l'initiative des manœuvres et le choix des positions. Cette tactique lui réussit ; après un brillant combat, dans lequel fut tué le général de brigade Beuret, Stadion, repoussé de Montebello, se décida à ordonner la retraite, que le général Forey se garda bien de troubler, ayant reçu d'ailleurs du maréchal Baraguay-d'Hilliers, qui blâmait son initiative, l'ordre de se retirer lui-même sur Voghera.

Les Autrichiens avaient mis en ligne 18,708 hommes, 600 chevaux et 16 pièces ; ils perdirent 1,413 hommes. La perte des Français s'éleva à 723 hommes. Ce premier succès eut un effet considérable sur le moral de l'armée.

Entre autres avantages, le combat de Montebello eut celui d'entretenir Gyulai dans l'erreur où il se trouvait sur les projets de Napoléon III. Une concentration momentanée de l'armée française, entre Montebello et Alexandrie, acheva de persuader le général autrichien du danger qu'il courait sur sa gauche, et il résolut de rester sur la défensive, tout en se préparant à repousser l'attaque qu'il prévoyait. L'intention de Napoléon III, et le projet arrêté sur l'avis de ses généraux, étaient tout différents. Le plan des alliés consistait à remonter la rive droite de la Sesia et à se porter sur le Tessin, par une marche vers la gauche, de manière à déborder la droite des Autrichiens. Ce mouvement était des plus téméraires, car il obligeait l'armée à décrire un arc de cercle de 100 kilomètres de long dont l'ennemi occupait la corde ; il réussit parce qu'il fut exécuté avec promptitude et décision, et parce que les Autrichiens n'employèrent pas leur cavalerie à

reconnaître les allées et venues qui se succédaient incessamment sur le chemin de fer de la rive droite de la Sesia. Le mouvement commença le 27 mai, il était complètement terminé le 1^{er} juin ; mais dès le 30, le succès en était assuré. Pour mieux continuer à tromper l'ennemi, le corps du maréchal Baraguay-d'Hilliers s'était mis le dernier en mouvement, et la division d'Autemarre l'avait remplacé dans ses positions. La cavalerie sarde conserva, jusqu'au 30, ses avant-postes sur la route de Stradella.

Il importait de ne faire voir aux Autrichiens que des troupes piémontaises, tout en dégageant le passage de Verceil sur la Sesia. A cet effet, Napoléon III prescrivit à l'armée sarde de franchir la Sesia et de s'établir en avant de Palestro ; les Autrichiens, inférieurs en nombre, furent dépostés de Palestro, le 30 mai, par les divisions piémontaises Cialdini et Durando. Le maréchal Canrobert en profita pour traverser la Sesia, le lendemain matin, avec son corps d'armée, en amont de Palestro. Ce même jour, les Autrichiens ne voulant pas laisser l'armée piémontaise prendre pied sur la rive gauche, attaquèrent Palestro avec trois colonnes comprenant ensemble 18,000 hommes d'infanterie, 600 de cavalerie et. 16 canons. Les colonnes du centre et de droite furent repoussées, mais la colonne de gauche faisait des progrès menaçants pour les Piémontais, lorsque le 3^e régiment de zouaves, de la division d'Autemarre, mis à la disposition de Victor-Emmanuel et appelé par le général Cialdini à son secours, traversa le canal de la Sesietta, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, se lança à la baïonnette sur le flanc droit des Autrichiens, les culbuta, les refoula en désordre et s'empara de cinq pièces ; les bersaglieri de Cialdini, appuyant le mouvement, prirent une sixième pièce. La gauche des Autrichiens était en pleine déroute. Le centre et la droite, voyant la division Renault prête à entrer en ligne, battirent en retraite. La perte des Autrichiens avait été, dans les deux journées de Palestro, de 2,500 hommes dont 756 du régiment Archiduc-Guillaume, qui eut affaire au 3^e zouaves.



Après avoir réussi à exécuter son mouvement tournant, Napoléon III était assez embarrassé sur le parti à prendre pour en profiter ; toutefois, l'armée ennemie lui semblant être repassée sur la rive gauche du Tessin, il fallut l'y suivre pour marcher sur Milan. Dans la journée du 2 juin, la division Camou (voltigeurs de la garde) prit pied sur cette rive, en traversant le Tessin sur un pont de bateaux jeté par les pontonniers. Le corps de Mac-Mahon franchit à son tour le pont, le 3 juin, et dégagea le terrain, en livrant le combat de Robecchetto, dont le succès fut décidé par l'impétuosité des tirailleurs algériens. Voulant s'assurer d'un second point de passage, Napoléon III dirigea la division Mellinet (grenadiers et zouaves de la garde) sur San-Martino, où la grande route et le chemin de fer de Novare à Milan franchissent le Tessin.



La division Mellinet, après avoir traversé la rivière, se trouva en face d'un obstacle des plus sérieux : le canal, nommé Naviglio-Grande, large de 10 mètres, profond de 2 mètres, d'un courant très rapide, coulant entre les talus à pic de deux digues, presque impossible, par conséquent, à franchir en dehors des ponts. La grande route et le chemin de fer traversent ce canal sur deux ponts situés à Ponte-Nuovo di Magenta, et se dirigent sur la ville de Magenta, située à 2 kilomètres au delà ; à 500 mètres au nord de Ponte-Nuovo, se trouve le gros village de Buffalora, avec un pont sur le canal. Un autre pont existe au village de Ponte-Vecchio, à un kilomètre et demi au sud de Ponte-Nuovo. Enfin, à trois kilomètres au sud de Ponte-Vecchio, le canal peut encore être franchi sur le pont de Robecco.

Le général de Mac-Mahon qui, après avoir passé le Tessin, se trouvait sur la rive gauche du canal, avait reçu, dès le matin, l'ordre de se porter sur Buffalora avec son corps d'armée et la division Camou. Napoléon III attendait, pour prononcer son mouvement avec les grenadiers de la garde, que le canon de Mac-Mahon se fit entendre. Le 2^e corps, marchant du nord au sud, perpendiculairement au cours du Tessin, et les grenadiers de la garde s'avancant, de l'ouest à l'est, parallèlement à la rivière, le corps

autrichien de Clam-Gallas dut se former en équerre pour résister à cette double attaque ; le sommet de l'angle était au village de Buffalora.

De Mac-Mahon se mit en route vers 9 heures et demie, ses deux divisions formant deux colonnes reliées entre elles par la brigade de cavalerie, les voltigeurs de la garde en réserve. Il engagea l'action avec la division La Motterouge, puis, croyant, sur ce terrain planté d'arbres, où la vue ne s'étendait pas loin, avoir affaire à des forces considérables, il s'arrêta. Napoléon III, entendant son canon, donne l'ordre au général Mellinet de porter sur Buffalora la brigade Wimpffen ; le 3^e grenadiers, appuyé par la brigade Clerc (1^{er} grenadiers et zouaves), s'empare de Ponte-Nuovo, dont les Autrichiens avaient essayé vainement de faire sauter le pont. Le 2^e grenadiers est tenu en échec devant Buffalora, dont le pont a été détruit. Le général autrichien Burdina est blessé mortellement. Déjà, grenadiers et zouaves, appuyés par une batterie à cheval, approchaient de Magenta, après avoir traversé le Naviglio, lorsque la division autrichienne Reischach accourt. Les grenadiers sont refoulés sur Ponte-Nuovo, le général Clerc est tué, un canon est pris, les maisons de Ponte-Nuovo de la rive gauche sont enlevées par les Autrichiens ; le moment était critique, et le canon de Mac-Mahon ne se faisait plus entendre.

A ce moment, apparaît la brigade Picard, appartenant à la division Renault, du corps de Canrobert, qui, rappelée de Turbigo, descendait le cours du Tessin. Le général Picard, faisant poser le sac à ses troupes, lance vigoureusement cinq bataillons sur Ponte-Nuovo ; avec cette aide, le général Wimpffen peut repousser les Autrichiens ; mais déjà, de nouvelles troupes ennemies s'approchant de Ponte-Vecchio, la droite des Français allait être tournée ; Picard s'y jette avec le reste de sa brigade, et résiste énergiquement à l'ennemi ; mais le nombre des Autrichiens augmente toujours ; il est obligé d'évacuer Ponte-Vecchio, jusqu'à l'arrivée du général Niel avec la division Vinoy, et du maréchal Canrobert avec la brigade Jannin, la deuxième de la division Renault. La lutte continue sur les deux points de Ponte-Nuovo et de Ponte-Vecchio, avec un acharnement inouï. Des deux côtés, les généraux sont engagés au plus fort de la mêlée. Niel attaque Ponte-Vecchio par la rive gauche, tandis que Canrobert y pénètre par la rive droite. Le maréchal est assailli par une charge audacieuse des hussards du roi de Prusse ; son chef d'état-major est tué ; lui-même est sur le point d'être fait prisonnier, et la lutte continue toujours.

Pendant ce temps, de Mac-Mahon s'est enfin mis en marche avec ses trois divisions ; sa droite, formée par la division La Motterouge, pénètre dans Buffalora, où entrait, de son côté, le 2^e grenadiers, après avoir passé le Naviglio sur une passerelle. De Mac-Mahon rapproche alors sa droite de sa gauche, enlève tous les obstacles qui le séparent de Magenta, et aborde enfin cette ville, où avait déjà pénétré la brigade Martimprey, de la division Vinoy, obligée de l'évacuer après un rude combat. Un vide se trouvait dans la ligne française, par suite de l'échec de la brigade Martimprey. Le général Auger, commandant l'artillerie du 2^e corps, y réunit plusieurs batteries, dont le feu tient l'ennemi en-respect. Enfin, la ville de Magenta, énergiquement défendue par les Autrichiens, tombe au pouvoir de Mac-Mahon. Le général Espinasse avait été tué en y pénétrant. Au même moment, Canrobert et Niel restaient définitivement maîtres de Ponte-Vecchio. La bataille était gagnée. Gyulai dut se résoudre, pendant la nuit, à ordonner la retraite. Il avait perdu 10,226 hommes, dont 4,500 prisonniers. La perte des Français s'élevait seulement à 4,535 hommes. Napoléon III ne fut certain de la victoire que le 5 juin au matin, après la retraite de l'armée autrichienne.

Cette armée ne fut pas poursuivie ; Napoléon III tenait, avant tout, à prendre possession de la capitale de la Lombardie. Les Autrichiens ayant évacué Milan, le 2^e corps, dont le chef, de Mac-Mahon, venait, ainsi que le général Regnaud de Saint-Jean d'Angély, d'être élevé à la dignité de maréchal de France, y entra le 7 juin. Cet honneur lui avait été accordé en récompense de sa belle conduite à Magenta. L'entrée solennelle de Napoléon III et de Victor-Emmanuel eut lieu le lendemain, 8 juin. Après avoir joui des ovations qui lui furent décernées par la population, l'empereur songea à l'armée autrichienne, dont on ne connaissait même pas la situation, et l'on apprit, par les habitants de Milan, qu'elle s'était retirée sur l'Adda, occupant seulement la ville de Melegnano par une forte arrière-garde.

Le corps de Baraguay-d'Hilliers fut envoyé, le 8 juin, à la poursuite de cette arrière-garde, par la route de Milan à Lodi, tandis que les corps de Mac-Mahon et de Niel se portaient sur la droite et sur la gauche, pour l'envelopper. Melegnano n'était occupée que par une brigade, solidement établie, il est vrai, dans une position de l'abord le plus difficile. Le maréchal Baraguayd'Hilliers, sans attendre le 2^e corps, voulut brusquer l'attaque, dont il chargea la division Bazaine. Melegnano fut enlevée, après un

combat inutile et sanglant, dans lequel furent sacrifiés 951 hommes, presque tous du 1^{er} zouaves et du 33^e de ligne. Les Autrichiens perdirent 1,358 hommes, dont un général tué et un autre général blessé ; mais, sur ce nombre, il y avait 1,114 disparus, la plupart prisonniers.

L'arme autrichienne se retira d'abord derrière la Chiese, puis au delà du Mincio. Son organisation avait été profondément modifiée. L'empereur François-Joseph était venu en prendre le commandement supérieur. Plusieurs corps d'armée avaient été ajoutés à ceux qui se trouvaient déjà en Italie. Le tout formait deux armées : la première, sous les ordres du feldzeugmeister comte Wimpffen, comprenait les 2^e, 3^e, 9^e, 10^e et 11^e corps ; la deuxième, commandée par le comte Schlick, comprenait les 1^{er}, 5^e, 7^e et 8^e corps. Chaque armée avait, en outre, une division de cavalerie ; le tout donnait un effectif de 173,545 fantassins, 10,460 cavaliers, 732 bouches à feu.

L'armée franco-sarde était restée inactive les 9 et 10 juin ; elle se remit en marche le 11, et n'avança qu'avec une extrême lenteur. Le 18 juin, tous les corps, étaient arrivés à hauteur de Brescia, sur un front de 12 kilomètres ; ils s'y reposèrent pendant les journées du 19 et du 20. Le 23, au soir, après quelques mouvements exécutés les 21 et 22, l'armée se trouvait disposée dans l'ordre suivant : à gauche les Sardes, appuyés au lac de Garde ; au centre, les corps de Baraguay-d'Hilliers et de Mac-Mahon, à Castiglione ; à droite, ceux de Canrobert et de Niel, à Carpenedolo ; la garde et le quartier général de l'empereur, à Monlechiaro.

Le 24, au matin, l'empereur savait, par ses reconnaissances, que de nombreuses troupes autrichiennes s'étaient montrées sur la rive droite du Mincio. Il ne lui vint pas à l'idée qu'après avoir abandonné cette rive, l'armée ennemie, couverte par le cours du Mincio, y revînt pour recevoir une bataille avec la rivière à dos ; il donna donc l'ordre de marcher comme s'il s'agissait simplement d'aller prendre position en face de la ligne du Mincio. Les points objectifs de cette marche étaient Pozzolengo, Solferino et Guidizzolo, c'est-à-dire précisément les points occupés par l'armée ennemie qui venait de passer le Mincio. D'un autre côté, l'empereur François-Joseph donna, pour points de direction à son armée, Lonato, Castiglione et Carpenedolo, d'où partaient les corps sardes et français. Il devait donc fatalement y avoir rencontre et bataille. Mais, comme les alliés commencèrent leur mouvement dès 3 heures du matin, tandis que les

Autrichiens ne se mirent en route qu'à 9 heures et demie, ces derniers furent attaqués sur leurs positions.

La bataille, comme il arrive souvent dans les batailles de rencontre, dont celle-ci est un type, commença par une série d'engagements partiels, indépendants les uns des autres. Les Sardes et le corps de Baraguay-d'Hilliers avaient à parcourir un pays des plus tourmentés, mais découvert ; Niel et Canrobert s'avançaient, au contraire, dans une plaine très plantée d'arbres ; le maréchal de Mac-Mahon suivait une direction intermédiaire, sur le revers des hauteurs.

A gauche l'armée sarde, comptant 38,000 hommes, avait affaire au corps de Benedeck, fort de 20,000 hommes seulement. Par une offensive audacieuse, Benedeck refoula, jusque sur les hauteurs de San-Martino, les divisions Durando, Mollard et Cucchiari, qui agirent sans ensemble.

Au centre, Baraguay-d'Hilliers, de Mac-Mahon et la garde devaient se rencontrer à nombre égal (52,000 contre 50,000) avec les corps de Stadion, Clam-Gallas et Zobel. Les têtes de colonne des divisions Forey et Ladmirault, du 1^{er} corps, délogèrent les avant-postes autrichiens, et ces divisions s'établirent en face de Solferino ; mais, en l'absence de la division Bazaine, tenue en réserve jusqu'à l'arrivée de la garde, elles ne purent venir à bout de la résistance des Autrichiens ; le général Dieu fut tué, et le général Ladmirault, grièvement blessé, se vit obligé d'abandonner le commandement de sa division.



Le maréchal de Mac-Mahon était placé de manière à ne pas pouvoir s'engager bien vivement, car il risquait, en appuyant à droite, de

compromettre le 1^{er} corps, et, en donnant à gauche pour soutenir Baraguay-d'Hilliers, qui faisait appel à son aide, il ouvrait, entre le 2^e et le 4^e corps, un vide par lequel l'ennemi pouvait pénétrer pour couper l'armée. Ce vide fut bientôt rempli par les divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux ; de Mac-Mahon, après s'être emparé de la ferme Casa-Morino, qui menaçait le flanc gauche de Niel, déploya en avant de son front toute l'artillerie du corps d'armée. Une vive canonnade s'engagea ; le général Auger, commandant l'artillerie du 2^e corps, fut mortellement blessé.

Dans la plaine, la division Luzy-Pellissac, du corps de Niel, s'empara de Medole, et le corps d'armée, à peine déployé, fut vivement attaqué par les corps de Schwarzenberg, de Schaffgotsche et de von Veigl. L'infériorité numérique du 4^e corps le plaçait dans une position des plus critiques : il lui fallait, avec 20,000 hommes, tenir tête à 49,000. Niel fit réunir à sa gauche 42 pièces, sous les ordres du général Soleille, commandant l'artillerie du 4^e corps. Le feu de cette grande batterie, se croisant avec celui de l'artillerie du 2^e corps, eut pour effet de faire échouer toutes les attaques du corps du général Schaffgotsche ; mais le 4^e corps dut déployer la plus grande énergie pour ne pas être écrasé.

Canrobert, informé par l'empereur de la présence d'un corps autrichien qui, sorti de Mantoue, menaçait le flanc droit de l'armée, hors d'état, faute de cavalerie (on lui avait pris la division Partouneaux), d'éclairer le terrain, était immobilisé à Castel-Goffredo, sans pouvoir apporter à Niel l'appui que réclamait instamment le commandant du 4^e corps.

Telle était la situation sur toute la ligne, lorsque les deux empereurs, Napoléon et François-Joseph, vinrent, chacun de son côté, prendre la direction de la bataille. Napoléon envoya, tout d'abord, la cavalerie de la garde appuyer, dans la plaine, celle des divisions Desvaux et Partouneaux ; puis après avoir fait vivement contre-battre les hauteurs de Solferino par l'artillerie du 1^{er} corps et celle de la garde, il fit avancer la division des voltigeurs pour appuyer l'attaque des divisions Forey et Bazaine (celle-ci avait remplacé, en première ligne, la division Ladmirault).

Le succès fut complet. Solferino fut enlevé ; de Mac-Mahon, appuyé par une brigade de voltigeurs et par les grenadiers, s'empara en même temps de San-Cassiano.

Dans la plaine, la lutte continuait avec une vivacité sans égale. Pressé par l'empereur François-Joseph, Wimpffen s'efforçait de culbuter le 4^e corps, mais Canrobert entra en ligne avec la division Renault et la brigade Bataille, de la division Trochu. Cette intervention fut décisive : Niel reprit l'offensive, et Wimpffen, refoulé, fut obligé d'ordonner la retraite. Dès lors, la position de l'empereur d'Autriche à Cavriana et à Monte-Fontana, sur le revers des monts, n'était plus tenable. Battus d'écharpe par l'artillerie de la garde, assaillis par les deux divisions La Motterouge et Decaen (ancienne division Espinasse), les voltigeurs de la brigade Manèque et les grenadiers de la garde, les Autrichiens perdirent enfin Monte-Fontana et Cavriana.

A ce moment éclata un orage des plus violents, et une pluie torrentielle suspendit tous les mouvements.

Du côté des Piémontais, Victor-Emmanuel, voyant le succès de Baraguay-d'Hilliers à Solferino, voulut reprendre l'offensive : il fut reçu vigoureusement par Benedeck, qui opéra sa retraite en bon ordre.

Cependant, Wimpffen s'était ravisé, et, par un vigoureux retour offensif, il avait cherché de nouveau à refouler le 4^e corps et la portion du 3^e corps amenée par Canrobert ; mais il rencontra une résistance invincible, et ne put qu'opérer définitivement sa retraite, protégé par l'orage et l'extrême lassitude du 4^e corps.

L'armée autrichienne repassa, sans être inquiétée, sur la rive gauche du Mincio. La bataille lui avait coûté 21,737 hommes, dont 8,638 disparus. Les alliés avaient perdu, de leur côté, 17,191 hommes. Les corps qui avaient le plus souffert étaient ceux de Niel et de Baraguay-d'Hilliers, ainsi que l'armée sarde.

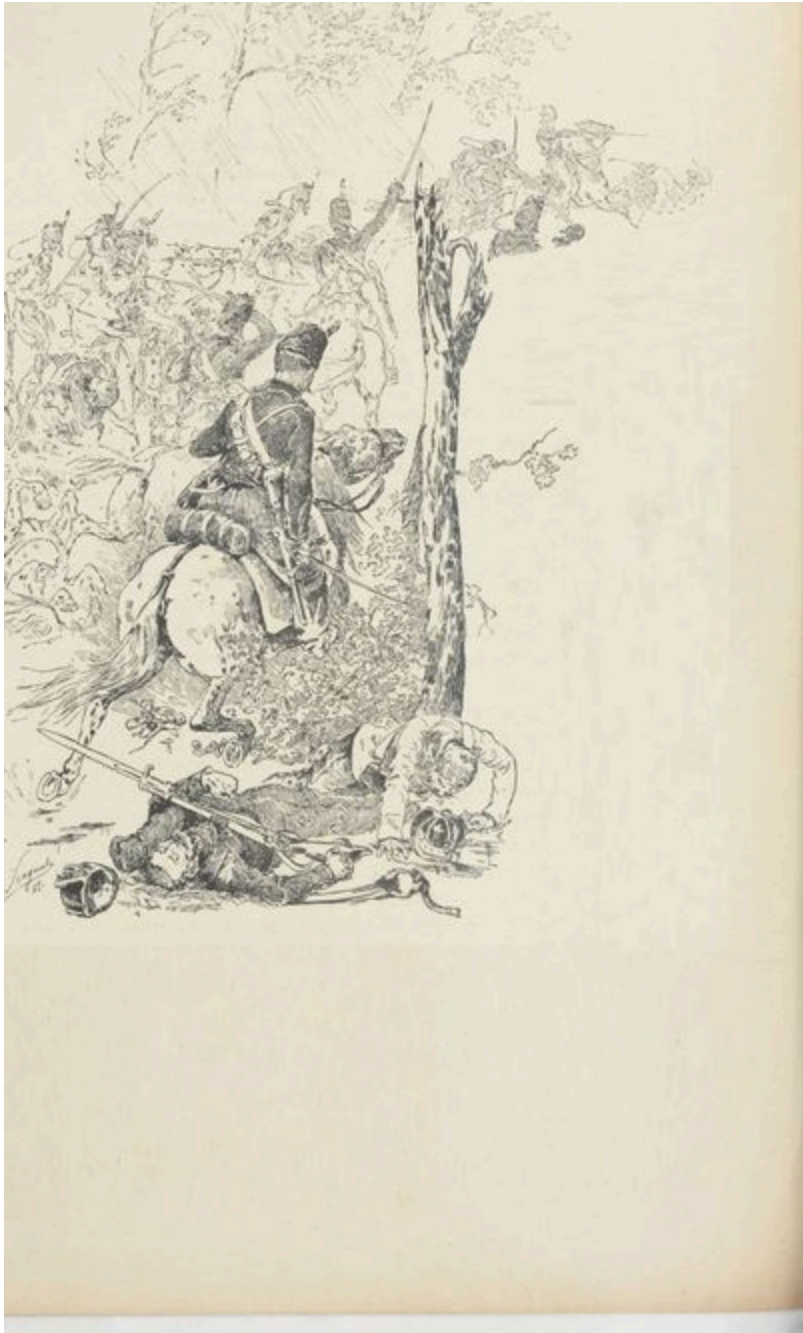
François-Joseph se retira derrière l'Adige ; Napoléon laissa reposer ses troupes et ne franchit le Mincio que le 1^{er} juillet.

Le prince Napoléon, avec le 5^e corps, après avoir prêté appui aux révolutionnaires de Toscane, de Parme et de Modène, venait de franchir le Pô, le 16, à Casalmaggiore et de rallier le gros de l'armée à Goïto. C'était, y compris les troupes toscanes qui s'étaient jointes au 5^e corps, un renfort de 30,000 hommes. La division d'Hugues, détachée de l'armée de Lyon, arrivait pour appuyer Garibaldi et Cialdini dans le Tyrol : enfin un corps, commandé par le général de Wimpffen, était embarqué sur l'escadre française pour attaquer Venise..

Tout semblait présager les plus graves événements, lorsque tout à coup, le 6 juillet, par suite de la résolution la plus imprévue, Napoléon III envoya le général Fleury porter à l'empereur d'Autriche des propositions d'armistice.

La raison déterminante de cette démarche inattendue était l'attitude de la Prusse. « Les avant-postes sardes, a dit M. de Moltke dans son récit de la campagne d'Italie, touchaient déjà aux frontières de l'Allemagne, et l'empereur ne savait pas s'il pourrait empêcher ses alliés de la franchir. La Prusse était complètement armée. La mobilisation des deux tiers de son armée était finie, et le reste était sur le pied de guerre. Les troupes étaient déjà en route pour se rendre aux premiers endroits d'assemblément. Ce n'était plus un mystère pour personne que, le 5 juillet, le transport des troupes par chemin de fer, vers le Rhin, devait commencer, et qu'en très peu de temps une armée de 260,000 hommes y serait rassemblée. »

L'organisation de l'armée française était si défectueuse, que les Prussiens n'auraient pas rencontré d'obstacle sérieux dans leur marche sur nos frontières de l'Est.



Une entrevue eut lieu à Villafranca, le 11 juillet, entre les empereurs Napoléon et François-Joseph ; une convention, signée le 12, résulta de leur accord, et, le 15 juillet, les deux souverains étaient de retour dans leurs capitales.

L'armée française commença, le 23, l'évacuation de l'Italie, où fut laissé, sous les ordres du maréchal Vaillant, un corps d'occupation. Le traité de paix définitif fut conclu à Zurich, le 10 novembre. Le roi de Sardaigne

devenait roi d'Italie. Le rêve de l'ambitieuse Maison de Savoie commençait à se réaliser.

La France gagna, dans cette guerre de 1859, la possession de Nice et de la Savoie, avec un léger surcroît de gloire militaire. En revanche, elle s'aliéna l'Autriche, dépouillée de la Lombardie, et le nouveau royaume d'Italie, qui se fiant dans la parole de Napoléon III, avait compté, non seulement sur la Lombardie, mais encore sur la Vénétie.

Le traité de Zurich n'était pas encore signé, que déjà les préparatifs de l'expédition de Chine étaient commencés.

Cette expédition avait pour but de venger l'échec éprouvé, les 24 et 25 juin 1858, par les escadres anglaise et française cherchant à forcer le passage du Peï-ho, lorsque les ambassadeurs se rendaient à Pékin pour échanger les notifications du traité de Tien-Tsin. Le corps de débarquement devait être fourni par la France et par l'Angleterre. La France y figurait pour une division forte de 7,500 hommes, l'Angleterre pour 12,619 hommes, dont 7,429 Anglais et 4,830 Indiens, sous les ordres de sir Hope Grant.



Le général Montauban fut nommé, le 13 novembre 1859, pour la France, commandant en chef des forces de terre et de mer. Cette centralisation de

l'autorité dans une seule main imprima aux préparatifs une rapidité et un bon ordre qui ne s'étaient pas vus depuis l'expédition d'Alger.

Le corps expéditionnaire, embarqué sur 16 bâtiments, quitta la France au mois de décembre 1859. Le général Montauban, parti seulement le 12 janvier, prit la route de Suez et débarqua, le 12 mars, à Shang-Haï. Le 8 juin, les troupes étaient débarquées sur les rives du golfe de Petchéli. Les ouvrages qui défendaient l'entrée du Peï-ho furent enlevés du 12 au 22 août.

L'action la plus remarquable et la plus meurtrière, pendant cette période, fut la prise d'assaut du fort Nord d'amont de la rive gauche par le général Collineau. La résistance des Chinois fut énergique ; les Français perdirent 200 hommes et les Anglais à peu près autant et eurent 17 officiers hors de combat. Les flottes remontèrent alors le Peï-ho et s'emparèrent de Tien-Tsin. Les armées anglaise et française vinrent camper sous les murs de cette ville.

Les diplomates chinois employèrent toutes leurs ruses ordinaires pour retarder la marche du corps expéditionnaire par de prétendues négociations ; mais, sur l'invitation des deux ambassadeurs, les généraux Grant et Montauban, après avoir laissé à Tien-Tsin une garnison de près de 8,000 hommes, se mirent en marche sur Pékin, avec environ 6,000 hommes, moitié Anglais, moitié Français, les 9, 10 et 11 septembre. Le 18, les alliés rencontrèrent, en avant de Matao, à Tchang-Kiaouang, l'armée tartare forte d'environ 30,000 hommes, l'attaquèrent et la mirent en déroute ; l'ennemi abandonna près de 80 canons. Les pertes des Anglais et des Français furent minimales.

Le combat de Palikao, livré le 21, fut plus sérieux. Le général Collineau avait rejoint la petite armée française en lui amenant des renforts. L'effectif total du corps expéditionnaire s'élevait alors à près de 8,000 hommes. Les cavaliers tartares firent preuve d'une certaine audace, mais ils ne purent résister à la tactique européenne ; après une lutte qui dura toute la matinée et qui coûta 1,200 hommes et 17 canons aux Chinois, ceux-ci prirent la fuite ; les Français et les Anglais n'avaient eu qu'une quarantaine d'hommes hors de combat. Aucun obstacle ne les séparait plus de Pékin, et, après avoir attendu quelques jours les vivres et les munitions dont les Anglais avaient besoin, les alliés bivouaquèrent, le 5 octobre, sous les murs de la capitale de la Chine.

Un incident fâcheux avait signalé leur marche de Tien-Tsin à Pékin. Des officiers et des fonctionnaires de l'intendance, envoyés assez

imprudemment en avant, pour préparer les vivres nécessaires à la colonne, furent retenus par les Chinois à Tung-Chao. On négocia vainement pour obtenir leur mise en liberté ; vingt d'entre eux périrent victimes de traitements atroces ; les autres furent rendus, après la paix, dans un triste état.

Le 6 octobre, les Français arrivèrent en vue du Palais d'été, dont le pillage entacha la victoire et termina mal une expédition glorieuse. Le traité de paix entre la France et la Chine fut signé le 25 octobre. Le général Montauban fut nommé comte de Palikao et sénateur : le général Collineau, qui commandait une des brigades du corps expéditionnaire, fut promu au grade de général de division ; mais il mourut à Tien-Tsin, avant d'avoir appris sa nomination.

La dernière guerre de l'Empire, avant la guerre funeste de 18-70, fut l'expédition du Mexique, expédition remarquable pour le courage et la constance dont les troupes y firent preuve, mais profondément regrettable par ses résultats au point de vue politique, et, plus encore, pour ses conséquences financières qui furent si nuisibles à l'état militaire de la France.

Cette expédition a duré près de six ans, de décembre 1861 à juillet 1867 ; elle a présenté quatre périodes distinctes, correspondant aux commandements successifs de l'amiral Jurien de La Gravière, du général de Lorencez, du général Forey et du général Bazaine.

Au début, il s'agissait d'une action collective de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, liées ensemble par la convention du 31 octobre 1861, mais différant entre elles de sentiments et d'intentions quant au but à poursuivre. Le contre-amiral Jurien de La Gravière commandait le corps expéditionnaire français, qui comprenait quatre bataillons d'infanterie dont un de zouaves, un peloton de chasseurs d'Afrique et une batterie d'artillerie de campagne. Ces troupes débarquèrent, le 9, à Vera-Cruz, déjà occupé par les-Espagnols. Les moyens de transport leur faisaient absolument défaut pour se porter en avant : elles n'avaient même pas leur matériel d'artillerie, qui avait été embarqué séparément, et qui arriva vingt-deux jours après elles. La saison de la fièvre jaune approchait ; pour se soustraire à ce fléau, dont Vera-Cruz est pour ainsi dire le séjour classique, les Français allèrent s'établir à la Tejeria, et les Espagnols à Medelin, dans les premiers jours du mois de janvier 1862. Le 19 février, les alliés signaient, avec le Gouvernement mexicain, la singulière convention de la

Soledad, par laquelle ils reconnaissaient implicitement l'autorité qu'ils venaient combattre. Aux termes de cette convention, les troupes françaises et espagnoles pouvaient occuper, en dehors des terres chaudes, des cantonnements salubres, mais en s'engageant à rétrograder sur leurs anciennes lignes, si les négociations n'aboutissaient pas.

Sur ces entrefaites, le général de Lorencez fut envoyé de France au Mexique, avec une brigade forte de 4,474 hommes ; il devait exercer le commandement sur terre, et dépendait de l'amiral Jurien de La Gravière, au point de vue politique. L'alliance des trois puissances fut rompue le 9 avril. Les Anglais s'étaient déjà retirés, les troupes espagnoles se rembarquèrent, et la France se trouva seule pour agir au Mexique. La fièvre jaune avait fait son apparition, les négociations n'avaient pas abouti ; le général de Lorencez allait se trouver forcé de reculer jusqu'aux terres chaudes. Il prit le parti de se porter en avant et d'aller occuper Orizaba. C'était engager la lutte. L'amiral Jurien de La Gravière venait d'être rappelé, et le général de Lorencez, promu au grade de général de division, était nommé commandant en chef du corps expéditionnaire. L'amiral reprit cependant le commandement de l'escadre. Après avoir rallié ses forces, le général disposait d'environ 6,000 hommes, indépendamment des garnisons d'Orizaba et de Vera-Cruz. Il se mit en marche sur Puebla, le 27 avril, força, le 28, la passe des Cumbres défendue par 4,000 fantassins, 2,000 cavaliers et 18 pièces d'artillerie. Deux bataillons à peine suffirent pour mettre ces troupes en déroute. Les Mexicains ne pouvaient résister à nos soldats en rase campagne. On ne tarda pas à reconnaître qu'il en était tout autrement derrière des fortifications.

Arrivé, le 5 mai, devant Puebla, défendue par 12,000 hommes, le général de Lorencez fit battre, à la distance de 2,000 mètres, les fortifications de Guadalupe par les six canons de 4 rayés de campagne, qui marchaient avec sa brigade. Après cette canonnade inutile, qui n'aboutit qu'à une consommation exagérée de munitions, il tenta une attaque de vive force. Malgré leur valeur, ses troupes furent repoussées et perdirent 476 hommes, dont 35 officiers, proportion énorme, qui montre combien les officiers s'étaient exposés pour entraîner les colonnes d'attaque.

Il fallait se retirer, sous peine de manquer de vivres et de munitions ; le général de Lorencez resta trois jours devant la place, et commença, le 8 mai au soir, sa retraite, qui se fit dans un ordre parfait. Le 18, la brigade atteignait Orizaba, où elle était rejointe par la cavalerie mexicaine alliée,

sous les ordres de Marquez ; un seul bataillon du 99^e livrait à l'ennemi le combat de la Barranca-Seca, et lui infligeait une perte de 300 hommes hors de combat, 1,200 prisonniers et un drapeau.

La situation du général de Lorencez fut, pendant quelque temps, des plus critiques. La garnison de Vera-Cruz était bloquée et soumise à l'action violente de la fièvre jaune ; le ravitaillement d'Orizaba ne se faisait qu'en surmontant des difficultés de toute sorte. Le général en chef des Mexicains, Zaragoza, menaçait Orizaba même avec une armée de 14,000 hommes. Il se présenta, le 13 juin, devant la place, et somma le général de Lorencez de capituler. Pendant ces pourparlers, le général Ortega gagna, avec 2,000 hommes et 3 pièces de montagne, la crête du Cerro-del-Borrego, qui domine la ville de 350 mètres à pic, et dont les Mexicains alliés ne surveillaient pas les abords. Le capitaine Detrie, du 99^e, envoyé avec sa compagnie pour occuper, pendant la nuit, cette même crête du Borrego, se lança hardiment sur les Mexicains ; une seconde compagnie du 99^e, celle du capitaine Leclère, vint le renforcer, et, à la faveur de l'obscurité, qui dissimulait à l'ennemi leur petit nombre, ces deux compagnies, fortes ensemble de 140 hommes, mirent en fuite les 2,000 Mexicains, en leur infligeant une perte de 450 hommes, dont 200 prisonniers, et leur prenant un drapeau, ainsi que leurs trois obusiers de montagne.

Après une tentative de bombardement, Zaragoza se retira pendant la nuit du 14 au 15. L'échec de Puebla avait décidé l'empereur à envoyer au Mexique des renforts considérables, et à organiser, sous les ordres du général Forey, un corps expéditionnaire composé de deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Bazaine et Douai, avec une brigade de cavalerie, six batteries de campagne et deux batteries de montagne, le tout formant un effectif d'environ 28,000 hommes. Le général de Lorencez était rappelé en France.

Le général Douai était arrivé à Vera-Cruz depuis le commencement de juin ; il rejoignit l'armée à Orizaba avec deux convois. Le général Forey débarqua à Vera-Cruz le 21 septembre. Le corps expéditionnaire fut concentré dans les terres chaudes ; les moyens de transport faisaient encore une fois défaut pour le porter en avant, et l'on perdit là près de deux mois, que l'ennemi sut mettre à profit pour organiser la défense de Puebla. Enfin, le corps expéditionnaire prit pied, pendant les premiers jours de décembre, sur le riche plateau d'Anahuaca. Le général en chef organisa la ligne d'étapes d'Orizaba à Vera-Cruz, de manière à assurer des communications,

et, le 17 février 1863, un ordre du jour annonça aux troupes que le siège de Puebla allait être entrepris.

L'armée qui marcha sur Puebla était forte de 26,300 hommes et 50 bouches à feu ; l'investissement de la place fut complet dès le 17 mars. La garnison, commandée par le général Ortega, avocat de profession, comptait environ 22,000 hommes. Une armée s'avavançait au secours de la place, sous les ordres de Comonfort. Le siège de Puebla présenta, toutes proportions gardées, une certaine analogie avec celui de Saragosse. Tous les îlots de maisons ou cadres furent utilisés successivement par la garnison, comme autant de forteresses, auxquelles il fallut livrer des assauts meurtriers. La tranchée fut ouverte le 23 mars, devant le fort Saint-Janvier, qui fut pris le 29 ; plusieurs cadres furent enlevés les uns après les autres ; mais, le 25 avril, les assiégeants éprouvèrent un sanglant échec en attaquant le couvent de Santa-Inès. C'est alors qu'on se décida à diriger l'attaque contre le fort Carmen, qui prenait à revers les défenses principales. La tranchée fut ouverte devant ce fort le 12 mai : Cependant Comonfort, accourant au secours de la place, avait été arrêté, le 14 avril, à Atlixo, par le général Brincourt. Le général Bazaine, quittant le siège avec une partie de sa division, marcha contre lui, le rencontra, le 8 mai, à San-Lorenzo, et le battit complètement, en lui infligeant une perte de 1,800 hommes, dont 1,000 prisonniers, 8 canons, 3 drapeaux. Les Français et les Mexicains alliés perdirent seulement 123 hommes.



La garnison de Puebla n'avait plus ni vivres ni munitions ; l'attaque de vive force du fort Carmen allait être tentée par les Français, lorsque le général Ortega prit la résolution, non pas de se rendre, mais de cesser toute résistance.

Il fit détruire l'artillerie et le matériel, et annonça aux officiers de la garnison, par un ordre du jour remarquable, que l'armée était dissoute ; puis il écrivit au général Forey que la place était à sa discrétion, et qu'il pouvait la faire occuper. Sa lettre se terminait ainsi : « Je ne puis, Monsieur le général, continuer la défense plus longtemps ; si je le pouvais, croyez bien que je le ferais. »

Le siège de Puebla avait duré deux mois ; le Gouvernement impérial donna un certain retentissement à la chute de cette place, et le général Forey fut nommé maréchal de France.

Quelque bref que doive être notre récit de la campagne du Mexique, nous devons y donner place au combat de Camaron, livré à un corps mexicain de 2,000 hommes, par une compagnie de la légion étrangère, forte de 3 officiers et 62 hommes : attaqué à l'improviste, en rase campagne, le capitaine Danjou repoussa deux assauts et parvint à gagner la ferme de Camaron, dont il ne put occuper qu'une partie. Il ne tarda pas à être tué ; le sous-lieutenant Vilain, qui le remplaça et qui continua la défense, fut blessé mortellement ; enfin, le sous-lieutenant Maudet, qui avait succédé à ses camarades, reçut à son tour une blessure mortelle : il était 6 heures du soir, la lutte durait depuis le matin. 46 hommes sur 65 avaient été mis hors de combat ; le reste fut enveloppé et fait prisonnier : 3 officiers et 27 sous-officiers et soldats furent tués ou moururent des suites de leurs blessures. Les Mexicains eurent environ 200 hommes tués et 100 blessés.

L'armée marcha sur Mexico, évacuée par le président Juarez ; elle y entra le 7 juin. Une assemblée de notables, triés sur le volet, décida d'offrir la couronne d'empereur du Mexique à l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur d'Autriche, près duquel une délégation fut envoyée au château de Miramar, et qui fit connaître son acceptation le 10 avril 1864. Déjà, depuis le 1^{er} octobre 1863, le maréchal Forey avait été rappelé en France, et, d'après les ordres de l'empereur, avait remis son commandement au général Bazaine.

Ici nous laisserons de côté, non seulement le point de vue politique de la question, ainsi que les intrigues menées à Paris et à Mexico ; mais nous n'insisterons même pas sur les opérations militaires, quelque honorables qu'elles aient été pour les troupes. Ces opérations présentent deux périodes bien tranchées. Pendant la première période, des derniers jours d'octobre 1863 au commencement du même mois, en 1865, les troupes françaises refoulent les débris de l'armée de Juarez, et poussent jusqu'au Pacifique et à la frontière des États-Unis les limites de l'occupation. Pendant la seconde période, l'armée se replie peu à peu jusqu'à ce que, le 12 mars 1867, elle soit définitivement rembarquée pour la France.

Dans la première période, nous citerons le combat du cerro de Majoma (21 septembre 1864), où le colonel Martin, rencontrant un corps de 3,000 Mexicains, appuyé de 26 canons, dernière troupe constituée du président Juarez, n'hésita pas à l'attaquer, quoiqu'il n'eût avec lui que 530 zouaves et 80 cavaliers mexicains alliés. Tué dès le début, le colonel Martin fut

remplacé par le commandant Japy, qui mit l'ennemi dans une déroute complète.

Il convienne rappeler aussi le combat de Matahuela livré, le 17 mars 1864, par le colonel Aymard au général Doblado. Le colonel, qui n'avait avec lui que 800 hommes, battit complètement 6,000 Mexicains appuyés par 18 pièces d'artillerie, leur prit 1,200 hommes, un drapeau et toute leur artillerie.

Au lieu d'abandonner le Mexique, Juarez se retira à Chihuahua. Un de ses partisans, Porfirio Diaz, occupait Oajaca avec 7,000 hommes. Bazaine, nommé maréchal de France le 5 septembre 1864, marcha lui-même sur cette place pour en faire le siège. Porfirio Diaz capitula le 9 février 1865, avec 4,000 hommes et 60 bouches à feu. Pendant ce temps, le général Castagny avait effectué, de Durango sur Mazatlan, une marche particulièrement pénible, signalée par un accident des plus fâcheux, le massacre de toute une compagnie de chasseurs à pied, laissée à Veranos pour assurer les communications de la colonne. Le général Brincourt fut envoyé à Chihuahua pour en chasser Juarez. Sa marche, qui dura du 1^{er} juillet au 15 août, donna lieu aux péripéties les plus variées. Après deux mois et demi d'occupation, il reçut l'ordre d'abandonner Chihuahua.

La guerre de la sécession des États-Unis venait de se terminer. Le Gouvernement de Washington, fidèle à sa politique traditionnelle et à la doctrine de Munroë, consistant, comme on le sait, à ne jamais souffrir l'intervention des Européens dans les affaires de l'Amérique, ne dissimulait pas ses sympathies pour Juarez, et intervint de la manière la moins déguisée en sa faveur. Des notes insolentes firent comprendre à Napoléon III le danger qu'allaient courir les troupes françaises au Mexique par l'action déclarée des États-Unis. Dès lors, l'abandon de l'empereur Maximilien et le rembarquement de l'armée pour la France furent choses décidées. Par des mouvements successifs, les troupes se replièrent, et nos alliés mexicains, abandonnés à eux-mêmes, éprouvèrent plusieurs échecs sanglants.

Le général Castelnau, aide de camp de Napoléon III, était arrivé au Mexique, avec pleins pouvoirs pour précipiter le dénouement imposé par l'attitude des États-Unis. Vivement sollicité d'abdiquer, l'empereur Maximilien s'y refusa de la façon la plus absolue. Le 5 février 1867, le maréchal Bazaine qui, par ordre, avait rompu toutes relations avec Maximilien et son Gouvernement, quittait Mexico, où il ne restait plus un soldat français. L'embarquement pour la France commençait le 14 février,

pour être terminé le 12 mars. 28,693 hommes furent ainsi rapatriés. Le maréchal Bazaine partit sur le dernier bâtiment. Lorsqu'il débarqua dans le port de Toulon, aucun des honneurs dus à son rang ne lui fut rendu. L'empereur Napoléon III en avait ainsi décidé. Et cependant, le même Napoléon III devait, en 1870, sous la pression de l'opinion publique, remettre entre les mains du maréchal Bazaine l'armée sur laquelle reposait le salut de la France.

Après le départ de l'armée française, Maximilien, bloqué dans Queretaro, fut pris par trahison, le 15 mars, condamné à mort par une cour martiale et exécuté le 19 juin. Juarez rentrait le 15 juillet à Mexico, rappelé à la présidence de la République par le vote de l'armée et du pays.

L'expédition du Mexique avait coûté à la France (armée et marine comprises), plus de 10,000 hommes et une somme d'environ 340 millions.





CHAPITRE XXV

SEDAN ET METZ

La guerre contre l'Allemagne, en 1870 et 1871, ne saurait occuper, dans une histoire générale telle que celle-ci, la place que sembleraient devoir lui assigner les préoccupations et les souvenirs de la plupart de nos lecteurs. Nous la résumerons d'autant plus sommairement que, si nous voulions entrer dans les détails, notre récit excéderait de beaucoup les limites que nous sommes forcé de nous imposer.

La campagne de 1859 aurait dû servir de leçon pour démontrer la nécessité de la préparation à la guerre : les événements de 1866, pendant lesquels l'absence totale de préparation empêcha l'empereur Napoléon III d'intervenir à son avantage dans les affaires d'Allemagne, les difficultés surgies, en 1867, de la question du Luxembourg, vinrent encore rendre cette nécessité plus évidente, sans décider le Gouvernement impérial à modifier l'organisation de l'armée. Pourtant, le maréchal Niel, appelé au ministère, en janvier 1867, profondément pénétré de l'état d'infériorité de la France, déploya la plus grande activité pour la faire cesser. La loi de 1868, due à son initiative, supprimait l'exonération, rétablissait le remplacement direct, fixait la durée du service à cinq ans dans l'armée active et à quatre ans dans la réserve, et imposait cinq mois de présence sous les drapeaux à la

deuxième portion du contingent : elle instituait, en outre, une garde nationale mobile susceptible d'être versée dans l'armée active en temps de guerre, et composée de tous les hommes qui, à un titre quelconque, n'avaient pas figuré dans le contingent de leurs classes. D'autre part, le maréchal Niel, pour remédier, autant que possible, au défaut d'organisation permanente des brigades, divisions et corps d'armée, avait fait préparer, sur le papier, la composition détaillée des armées à former dès les premiers symptômes de guerre.

Tous ces travaux restèrent inutiles. On refusa au maréchal Niel les crédits nécessaires pour l'instruction de la garde nationale mobile, en lui reprochant de vouloir transformer la France en une vaste caserne. Après sa mort, survenue en 1868, ses plans furent abandonnés, et son successeur ne tint nul compte de l'organisation qu'il avait préparée. Les dépenses de la guerre du Mexique avaient rendu le Gouvernement très circonspect pour les demandes de crédit. La guerre de 1866, entre l'Autriche et la Prusse, avait eu pour conséquence l'adoption du fusil se chargeant par la culasse, connu populairement sous le nom de chassepot. La fabrication des fusils de ce modèle avait coûté fort cher, et avait nécessité un emprunt, en sorte qu'on recula devant la dépense qu'aurait entraînée la transformation de l'artillerie et l'adoption du canon se chargeant par la culasse. L'artillerie française se trouvait donc, quant au matériel, dans un état d'infériorité notable vis-à-vis de l'artillerie allemande, et cette infériorité n'était pas compensée par la mise en service des mitrailleuses ou canons à balles, engin mystérieux, fabriqué en secret, sur lequel l'empereur Napoléon III comptait pour lui assurer la victoire. Quoique le tir des mitrailleuses fût très meurtrier, elles ne pouvaient tenir devant l'artillerie, attendu que leur portée était inférieure à celle des canons. Le fusil 1866 était très supérieur, il est vrai, à l'arme de l'infanterie allemande ; mais cette supériorité ne produisit pas les effets qu'on était en droit d'en attendre, parce qu'on en conclut à la puissance de la défensive, et qu'on adopta une tactique destinée à annuler les qualités du soldat français.

Quoi qu'il en soit, le Gouvernement prussien était décidé à la guerre contre la France depuis 1866, mais il tenait à mettre les apparences du droit de son côté, en se faisant déclarer cette guerre. C'est à quoi il parvint, enfin, par l'incident Hohenzollern. Les Cortès espagnoles avaient élu pour roi le prince de Hohenzollern. La France ayant fait de l'acceptation de ce prince un cas de guerre, il renonça à la couronne qui lui était offerte.-Le ministère

français ne se contenta pas de ce refus, voulut exiger la garantie du roi de Prusse, et cette garantie n'étant pas accordée, la guerre fut déclarée.

Les préparatifs commencèrent aussitôt en France, avec une précipitation et un désordre qui pouvaient faire prévoir, dès lors, le résultat de la guerre. Rien n'était disposé à l'avance, avons-nous dit, et, pour être prêt plus vite, on voulut tout faire à la fois. Le 14 juillet, on rappela à l'activité toutes les réserves ; le 15, l'ordre fut donné de former, dans les régiments, les bataillons, escadrons et compagnies de guerre, et de les diriger sur les points de la frontière indiqués pour le rassemblement des corps d'armée ; en même temps, on désignait les officiers affectés à tous les états-majors, et on leur prescrivait de se rendre immédiatement à leurs postes ; enfin, on adressait aux compagnies de chemins de fer les réquisitions de transport. Les jours suivants, la garde mobile, que l'on n'avait pas voulu instruire, était appelée à son tour à l'activité, pour être habillée, armée, équipée, organisée en régiments improvisés.

La compagnie des chemins de fer de l'Est déploya une activité digne de tous éloges : les troupes furent transportées très rapidement à la frontière, mais leurs unités de combat étaient incomplètes et elles manquaient de tout. On avait confondu deux opérations distinctes : la mobilisation et la concentration. On avait concentré les troupes avant de les mobiliser. Les rassemblements d'hommes, qui commencèrent à arriver à la frontière, dès le 19 juillet (troupes du camp de Châlons), étaient hors d'état de rien entreprendre avant le 5 ou le 6 août : encore, à cette date, l'organisation laissait-elle bien à désirer. En Allemagne, au contraire, les opérations préparatoires furent exécutées régulièrement, d'après un plan arrêté d'avance, jusque dans ses moindres détails, et, lorsque, le 4 août, la concentration des armées fut achevée sur le Rhin, ces armées étaient absolument prêtes à prendre l'offensive. L'ordre leur en fut donné le 3 août.

Les forces des deux partis consistaient :

1° Pour la France, en sept corps d'armée, une réserve de cavalerie et la garde impériale, le tout constituant l'armée du Rhin, placée sous le commandement en chef de l'empereur, avec le maréchal Leboeuf pour major général. Quartier général à Metz ;

2° Pour l'Allemagne, en trois armées, placées sous les ordres supérieurs du roi de Prusse, généralissime ; le feld-maréchal de Moltke, major général. Quartier général à Mayence.

Les sept corps de l'armée française étaient commandés : le 1^{er} à Strasbourg, par le maréchal de Mac-Mahon ; le 2^e à Saint-Avold, par le général Frossard ; le 3^e à Boulay, par le maréchal Bazaine ; le 4^e à Sierck, par le général Ladmirault ; le 5^e à Bitche et Sarreguemines, par le général de Failly ; le 6^e. au camp de Châlons, par le maréchal Canrobert ; le 7^e dans le Haut-Rhin, par le général Douay ; la garde, par le général Bourbaki, à Metz. Les 1^{er}, 3^e et 6^e corps comprenaient chacun quatre divisions d'infanterie et une division de cavalerie à trois brigades. Les 2^e, 4^e, 5^e et 7^e corps étaient formés de trois divisions d'infanterie et une division de cavalerie à deux brigades. La garde impériale comptait une division de grenadiers, une de voltigeurs et une de cavalerie à trois brigades. La réserve de cavalerie comprenait trois divisions, et la réserve générale d'artillerie 96 bouches à feu, dont 48 de 12 et 48 de 4, ces dernières servies par l'artillerie à cheval. Le tout formait un effectif de 252,761 hommes, avec 912 pièces, dont 144 mitrailleuses, dispersés sur un front de 350 kilomètres.

Les trois armées allemandes avaient leurs quartiers généraux : la 1^{re} (VII^e et VIII^e corps), commandée par le feld-maréchal Steinmetz, à Trêves ; la 2^e (III^e, IV^e, X^e corps et la garde), commandée par le prince Frédéric-Charles, à Mannheim ; la 3^e, sous les ordres du prince héritier Frédéric-Guillaume, à Guermersheim. Cette troisième armée comprenait (en outre des V^e et XI^e corps), les contingents de l'Allemagne du Sud, savoir : deux corps bavarois, une forte division wurtembergeoise et une division badoise. Une armée de réserve se forma en arrière, avec les I^{er}, II^e et VI^e corps et les Saxons (XII^e corps). L'effectif total était de 415,800 hommes et 1,288 pièces.

Les hostilités commencèrent le 2 août, d'une façon presque ridicule, par le combat de Sarrebrück, dans lequel deux divisions du 2^e corps, chargées d'opérer une reconnaissance, tirillèrent, pendant trois heures, contre un bataillon et deux escadrons prussiens, appuyés par 4 canons, sans autre résultat que l'occupation de la ville de Sarrebrück. Le début fut plus sérieux en Alsace. La division Abel Douay, qui occupait Wissembourg, fut attaquée, le 4 août, par trois corps d'armée bavarois et prussiens : le général avait disséminé ses forces en divers détachements ; il ne lui restait que 4,900 hommes et 18 pièces, dont 6 mitrailleuses, répartis sur un front très étendu. Cette poignée de combattants lutta héroïquement contre 40,000 hommes, appuyés par 66 bouches à feu. Le général Douay fut tué, dès le début de

l'action. Le général Pellé, qui prit alors le commandement, se retira après avoir perdu 1,200 hommes tués ou blessés, 1,000 prisonniers et un canon. Les Allemands avaient eu 365 tués et 1,186 blessés.



L'empereur se décida alors, un peu tardivement, à grouper les corps d'armée sous des commandements intermédiaires. Le maréchal de Mac-Mahon fut investi du commandement supérieur des 1^{er}, 5^e et 7^e corps. Le maréchal Bazaine dut commander de même les 2^e, 3^e et 4^e. La garde et le 6^e

restaient sous les ordres directs de l'empereur. Le maréchal de Mac-Mahon prescrivit immédiatement aux 5^e et 7^e corps de le rejoindre, mais il ne fixa pas de jour pour l'exécution de ce mouvement, en sorte que le 6 août, au matin, il n'avait encore avec lui que le 1^{er} corps (y compris la division Douay qui l'avait rejoint) et la division Conseil-Dumesnil, du 7^e corps, arrivée par le chemin de fer, sans son artillerie. Il occupait une bonne position à Fröschwiller, sur la rive droite du Sauerbach, où il se proposait d'attendre le 5^e corps et le complément du 7^e. Les forces dont il disposait, le 6 août au matin, montaient à environ 44,000 hommes, avec 131 bouches à feu, dont 30 mitrailleuses.



L'aile gauche était formée par la division Ducrot, le centre par la division Raoult, la droite par la division Lartigue ; en réserve, la division Pellé et la division de cuirassiers Bonnemains derrière le centre, la division Conseil-Dumesnil et la brigade de cuirassiers Michel derrière la droite.

Du côté des Allemands, Frédéric-Guillaume n'avait nullement l'intention de livrer bataille ce jour-là. Il y fut amené par l'initiative de ses commandants de corps d'armée. Les Bavaois à droite, le V^e corps au

centre, l'avant-garde du XI^e corps à gauche, engagèrent l'attaque dès le matin. Les Bavares furent vivement repoussés par le général Ducrot. Le V^e corps déploya sur une ligne toute son artillerie, comprenant 84 bouches à feu, appuyées bientôt par les 24 pièces de la 22^e division (du XI^e corps). Cette puissante artillerie réduisit au silence celle des Français, et les colonnes du V^e corps s'élancèrent à l'attaque ; elles furent vivement refoulées par les troupes du général Raoult, tandis, qu'à notre droite, le général Lartigue arrêtait de même l'avant-garde du XI^e corps.

Les Français s'élancèrent alors à la poursuite des Allemands repoussés ; mais leurs efforts décousus échouèrent sur toute la ligne, et la ligne de bataille se reforma en face de l'armée ennemie, qui restait immobile. La bataille se trouva ainsi interrompue. C'était peut-être le moment pour le maréchal de Mac-Mahon de battre en retraite devant des forces supérieures, et de se retirer sur Saverne, pour y défendre le passage des Vosges, après avoir rallié ses trois corps d'armée. Il ne paraît pas y avoir songé ; d'ailleurs, les Allemands ne tardèrent pas à recommencer l'attaque, sous la direction du prince Frédéric-Guillaume, qui était venu prendre le commandement. Cette fois, le XI^e corps entier était entré en ligne, ainsi que la division wurtembergeoise. Appuyé par toute son artillerie, le V^e corps parvint à franchir le Sauerbach et à s'établir, avec la moitié de ses batteries, sur une crête, en face du village d'Elsasshausen. Le XI^e corps, déployant en batterie 72 pièces, franchissait aussi le Sauerbach et s'emparait du village de Morsbronn, d'où il menaçait la droite de la division Lartigue. Une charge héroïque des cuirassiers de la brigade Michel (8^e et 9^e régiments) venait échouer dans les rues de Morsbronn.

Le XI^e corps allemand, débarrassé de la division Lartigue, qui se retirait épuisée, fit alors un à-droite et s'empara du bois du Niederwald, malgré la résistance opiniâtre du 3^e zouaves. Toute l'artillerie de ce corps, jointe aux batteries wurtembergeoises, forma, en avant du bois, une grande ligne de 96 bouches à feu, qui croisait son feu avec celui des batteries du V^e corps. Elsasshausen était enlevé, et la division Raoult reculait sur Fröschwiller ; les divisions Pellé et Conseil-Dumesnil essayaient d'arrêter les progrès de l'infanterie allemande : elles étaient écrasées à leur tour. Le général Ducrot, après avoir envoyé la moitié de sa division au secours de Raoult, se voyait forcé de céder le terrain aux Bavares ; tout convergeait vers Fröschwiller ;

un vigoureux retour offensif du 96^e de ligne et du 1^{er} turcos, la charge désespérée des quatre régiments de cuirassiers de la division Bonnemains, le sacrifice des huit batteries de la réserve lancées au milieu des tirailleurs ennemis, rien n'arrête cette marche convergente et irrésistible. Le général Raoult est tué ; Frœschwiller tombe au pouvoir des Allemands. Il ne reste plus au maréchal de Mac-Mahon qu'à ordonner la retraite, qui est couverte par le général Ducrot, avec sa 2^e brigade et son artillerie. Mais déjà l'aile gauche des Allemands est parvenue sur la route de Bitche à Haguenau, et la retraite se change en déroute, jusqu'au moment où l'apparition de la division Guyot de Lespart, du corps de Faily, sur les hauteurs de Niederbronn, arrête la poursuite. C'est à cela que se borna le rôle du 5^e corps, dont le chef, en l'absence d'indications précises, ne déploya pas l'activité nécessaire pour arriver à temps sur le champ de bataille.

Le maréchal de Mac-Mahon avait perdu 15 à 16,000 hommes, dont 10,000 prisonniers. Les Allemands avaient eu plus de 10,000 hommes hors de combat. Les Français avaient perdu en outre une aigle, 28 canons et 5 mitrailleuses, tous les vivres et tous les bagages. Parmi les morts figuraient les généraux Raoult, Colson (chef d'état-major général) et Maire. L'Alsace était découverte. Tels étaient les résultats de la bataille de Frœschwiller.

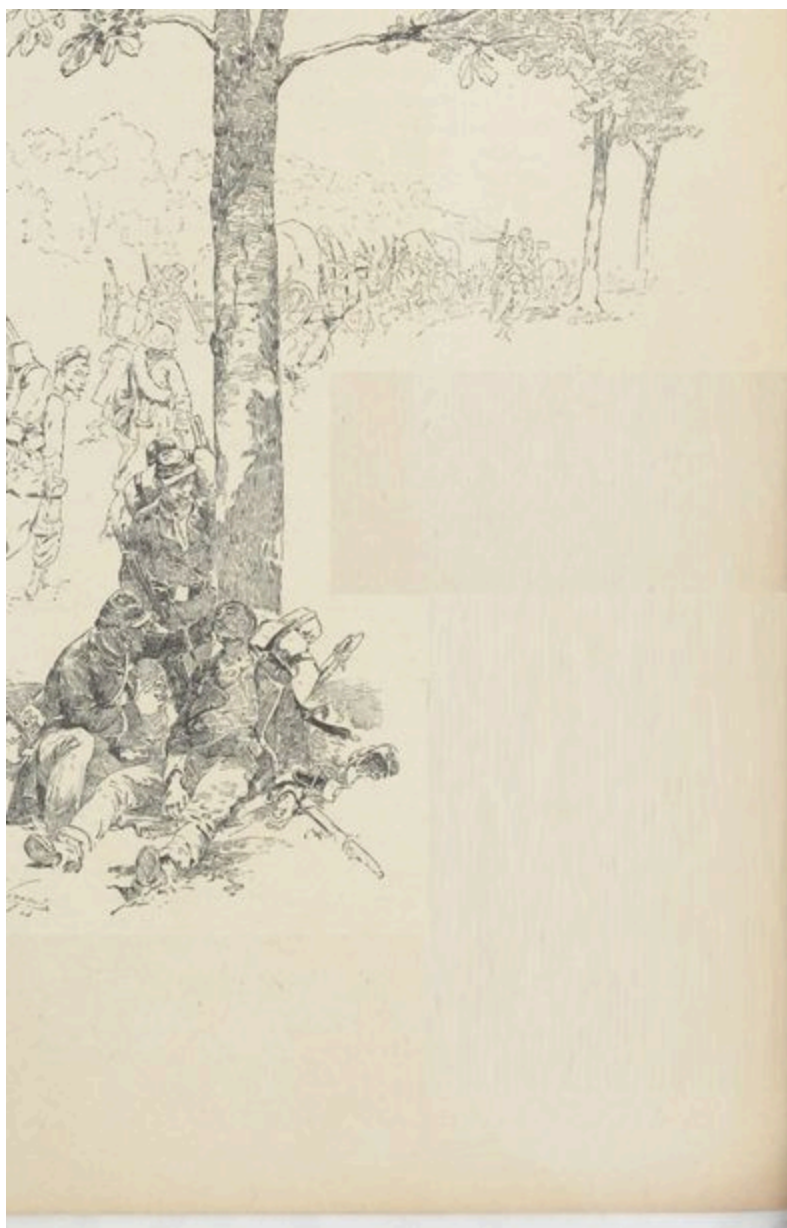
Les vainqueurs poursuivirent mollement l'armée battue ; le 1^{er} corps put gagner Neufchâteau, où il s'embarqua, le 14 août, sur le chemin de fer, pour se rendre au camp de Châlons ; il y fut rejoint par le 5^e corps, parti de Bitche et embarqué à Chaumont, ainsi que par le 7^e corps venu de Belfort par Paris. Déjà avait été décrétée la formation d'un 12^e corps, qui devait s'organiser au camp de Châlons, sous les ordres du général Trochu, pour compenser les pertes de l'armée de Mac-Mahon.

Les choses ne s'étaient pas mieux passées en Lorraine, à la gauche de l'armée. Le jour même de la bataille de Frœschwiller, le 2^e corps, placé en flèche à Forbach, fut attaqué par les Allemands. La position occupée par ce corps d'armée était assez forte, mais elle était facilement abordable par des bois qu'on avait eu le tort de ne pas occuper, et dont l'ennemi sut profiter avec habileté. Du côté des Français, l'exagération de la défensive, l'inertie des divisions qui se trouvaient à proximité du terrain de la lutte ; chez les Allemands, l'offensive audacieuse et soutenue, et l'application la plus large de la règle : marcher au canon ; des deux côtés une bravoure admirable : tels furent les principaux caractères de cette bataille de Forbach ou

Spickeren. Pendant la moitié de la bataille, les Français, supérieurs en nombre, se contentèrent de repousser les attaques de leurs adversaires, sans riposter par des contre-attaques dont le succès était infaillible ; car c'est avec une seule brigade que les Prussiens osèrent attaquer les deux divisions Vergé et Laveaucoupet, placées en première ligne.

Le général de François, qui commande cette brigade, est blessé mortellement ; mais ses troupes ont pris pied sur des positions dont elles ne pourront plus être délogées.

Bientôt les renforts arrivent de toutes parts aux Allemands ; des régiments appartenant aux III^e, VII^e et VIII^e corps entrent successivement en ligne, et le 2^e corps français, fort de 28,000 hommes avec 90 pièces, se trouve avoir sur les bras près de 70,000 hommes, appuyés par 132 pièces. Les deux brigades de la division Bataille sont envoyées, l'une à gauche, à l'aide du général Vergé, qui défend Styring, l'autre à droite, au général Laveaucoupet, qui occupe Spickeren. Le général Bataille, avec la brigade Pouget, dirige un vigoureux retour offensif. sur Styring ; mais il est trop tard, la supériorité du nombre l'emporte. Après une héroïque résistance, la ligne française est coupée en deux, et le général Frossard, qui a engagé toutes ses réserves, est forcé d'ordonner la retraite. Le lieutenant-colonel Dulac, avec deux escadrons de dragons, auxquels il fait mettre pied à terre, une compagnie du génie et 200 réservistes qui descendaient du chemin de fer pour rejoindre le 2^e de ligne, arrête l'ennemi pendant près de deux heures, et lui interdit l'accès de Forbach, ce qui permet au 2^e corps de se retirer en bon ordre. Ce corps avait perdu 4,000 hommes, dont 2,000 prisonniers ; les Allemands eurent 4,900 hommes hors de combat. Le seul trophée matériel de la victoire fut un équipage de pont non attelé, qui se trouvait à Forbach.



Les quatre divisions du 3^e corps, pendant cette bataille, étaient éloignées en moyenne de 20 kilomètres. L'intervention de deux d'entre elles eût suffi pour assurer la victoire au général Frossard ; elles ne bougèrent pas, ou s'égarèrent en chemin, ou arrivèrent trop tard. Le maréchal Bazaine, craignant d'être attaqué et restant avant tout commandant du 3^e corps, se contenta d'envoyer au général Frossard une brigade de dragons dont le 2^e corps n'avait nul besoin.

La retraite du 2^e corps entraîna celle des 3^e et 4^e corps, ainsi que celle de la garde impériale. L'arrière-garde fut formée par la brigade Lapasset, du 5^e

corps, qui, se trouvant à Sarreguemines le 6 août, avait été coupée de son corps d'armée et fut rattachée au 2^e.

La 1^{re} armée allemande suivit les Français dans leur marche rétrograde sur Metz ; la 2^e armée fut jetée sur la haute Moselle, pour tourner Metz par le sud ; ses coureurs arrivèrent à Pont-à-Mousson, dans la nuit du 11 au 12, et interceptèrent le chemin de fer. Le 6^e corps français, expédié du camp de Châlons à Metz, par le chemin de fer, opération ridicule, puisqu'il serait arrivé plus vite en prenant la route de terre, tout au moins depuis Verdun, relié directement au camp par une autre voie ferrée, fut ainsi coupé en deux : trois régiments d'infanterie, toute la cavalerie, toute l'artillerie, sauf six batteries, les parcs, les services accessoires, durent rétrograder sur le camp de Châlons.



Sous la pression de l'opinion publique, bien mal inspirée et oublieuse de la guerre du Mexique, le maréchal Bazaine fut nommé commandant en chef de l'armée du Rhin, comprenant 180,000 hommes, 40,000 chevaux et 540 pièces, dont 84 mitrailleuses. Des instructions formelles, données au maréchal, lui prescrivaient de passer la Moselle, pour se replier aussi vite

que possible sur le camp de Châlons. Toute l'armée était en ce moment sur la rive droite de la Moselle.

Du côté des Allemands, le mouvement tournant de la 2^e armée, dirigé de manière à barrer à l'armée française la route de Châlons, se prononçait nettement : le X^e corps passait la Moselle à Pont-à-Mousson et se portait sur Thiaucourt ; la garde et le IV^e corps passaient à Dieulouard et à Marbach ; la 1^{re} armée marchait droit sur Metz, avec ordre de prendre en flanc les troupes françaises qui en sortiraient, pour attaquer la 2^e armée. Cet ordre, largement interprété, inspira le général Von der Golz, commandant une brigade du VII^e corps, lorsque, le 14 août, vers 4 heures de l'après-midi, il se jeta sur les avant-postes français, à Colombey, pour arrêter le mouvement de retraite.

A ce moment, les 2^e et 6^e corps, ainsi que deux divisions du 4^e corps, étaient déjà sur la rive gauche. Le général Ladmirault, au bruit du canon, fit repasser la Moselle par ces deux divisions. Le I^{er} corps prussien, qui avait rejoint la 1^{re} armée, marcha au secours de la brigade Von der Golz. Le VII^e corps vint se placer à sa gauche. La lutte fut assez vive ; les Allemands, qui avaient en ligne deux corps d'armée et une fraction du VIII^e, furent arrêtés par le feu du fort Belle-Croix, après avoir perdu environ 5,000 hommes ; la perte des Français s'éleva à 3,600 hommes. Le maréchal Bazaine fut légèrement contusionné ; le général Decaen, qui l'avait remplacé dans le commandement du 3^e corps d'armée, fut blessé mortellement. Ce fut une grande perte pour l'armée. Le maréchal Lebœuf prit alors le commandement du 3^e corps d'armée, et le général Jarras devint chef d'état-major général, au grand détriment des opérations futures, car il ne s'entendit jamais avec le général en chef, qui aurait désiré un autre chef d'état-major.

Le 15, au matin, le mouvement de retraite fut repris, mais dans les plus mauvaises conditions. Il existe, en effet, deux routes pour se rendre de Metz à Verdun, premier objectif de la marche : l'une au nord, passant par Gravelotte, Conflans et Étain ; l'autre au sud, par Gravelotte, Mars-la-Tour et Fresne-en-Woëvre ; mais les deux routes ont, à partir de Metz, un tronçon commun de 12 kilomètres, et bifurquent à Gravelotte, là où commence le plateau de la Woëvre. Plusieurs chemins excellents conduisent, il est vrai, de Metz sur ce plateau, et une troisième route, passant par Briey, aboutit à Verdun ; mais l'état-major français se contenta de l'unique route de Metz à

Gravelotte, route qui n'était même pas à l'abri des projectiles ennemis, puisque plusieurs hommes y furent tués par le feu des batteries prussiennes placées sur la rive droite. L'empereur faillit même être enlevé, à Longeville, où il passa la nuit du 15 au 16.

Le 15, au soir, le mouvement était prononcé. La route du sud, par Mars-la-Tour, était affectée aux 2^e et 6^e corps ; la route du nord aux 3^e et 4^e corps et à la garde. Le 15, au soir, la 3^e division de cavalerie de réserve, qui précédait la colonne du sud, était bivouaquée en face du village de Vionville ; le 2^e et le 6^e corps étaient un peu en arrière, entre Rezonville et Vionville, le 2^e à gauche, et le 6^e à droite de la route. Au nord, la 1^{re} division de cavalerie de réserve (chasseurs d'Afrique), précédait le 3^e corps placé entre Vernéville et Saint-Marcel : la garde était à Gravelotte. Les reconnaissances de cavalerie avaient signalé, sur la route du sud, à Mars-la-Tour, distant de Vionville de trois kilomètres environ, quelques escadrons de cavalerie.

Le 16, au matin, l'empereur s'éloigna, escorté par la brigade Margueritte, composée des 1^{er} et 3^e chasseurs d'Afrique, livrant le maréchal Bazaine à lui-même. Le premier usage que le maréchal fit de cette liberté fut de retarder encore la marche sur Verdun, en l'ajournant à l'après-midi. Il était cependant averti de la présence des Allemands sur son flanc gauche. Le III^e corps, resté sur la rive droite de la Moselle pour masquer le mouvement, franchissait la rivière sur le pont suspendu de Novéant et sur deux ponts de bateaux, et arrivait en partie à Gorze, en partie à Onville, d'où il ne lui restait plus qu'à s'élever sur le plateau, à travers les ravins et les bois. Cependant, une brigade de la V^e division de cavalerie allemande se présentait à l'improviste, vers 8 heures du matin, en face des bivouacs de la cavalerie française. Quatre batteries à cheval qui l'accompagnaient ouvraient le feu, et leurs boulets tombaient au milieu du camp de la division Forton, qui se retirait précipitamment derrière le 2^e corps. L'infanterie de ce corps d'armée prenait les armes et se plaçait en équerre, la droite faisant face au point d'où venait l'agression, la gauche tournée vers les ravins de Gorze. Aux quatre batteries à cheval qui avaient ouvert le feu, les Allemands ne tardaient pas à ajouter cinq autres batteries, venues de Gorze, et formant avec les premières une sorte de demi-cercle ; le 2^e corps se laissait tenir en échec par ce développement d'artillerie, que soutenaient à

peine quelques escadrons. Cependant la 5^e division d'infanterie allemande, débouchant des ravins de Gorze, était vigoureusement repoussée par la gauche du 2^e corps (partie de la division Vergé et brigade Lapasset) ; la droite, composée de la division Bataille et de la brigade Valazé, s'emparait des villages de Vionville et de Flavigny : l'artillerie allemande reculait. Il suffisait de pousser en avant pour écraser la 5^e division. Mais Bazaine ne se préoccupait que de conserver ses communications avec Metz, et déjà il accumulait les réserves en arrière de sa gauche.

Profitant de l'inaction du 2^e corps, l'artillerie allemande, grossie de dix nouvelles batteries, se reporta en avant ; la 6^e division, arrivant d'Onville, reprit Vionville et Flavigny ; le 2^e corps, accablé, fut forcé de reculer : une charge désespérée du régiment des cuirassiers de la garde, en arrêtant quelques instants la marche de l'ennemi, lui donna le temps de se retirer en bon ordre ; il fut remplacé par les grenadiers de la garde, et, lorsque la 6^e division de cavalerie allemande reçut l'ordre de charger, pour achever de culbuter le 2^e corps français, elle fut reçue par les grenadiers, de manière à ne plus y revenir. Le maréchal Canrobert était entré en ligne avec le 6^e corps ; à son tour, il poussa vigoureusement devant lui l'aile gauche des Allemands. Il n'y avait plus, encore une fois, qu'à avancer pour précipiter ceux-ci du haut du plateau dans la vallée de la Moselle. La brigade de cavalerie Bredow se dévoua : dans une charge qui est restée connue sous le nom de chevauchée de la mort, elle perdit les deux tiers de son effectif, mais elle arrêta le mouvement de Canrobert, qui ne fut pas repris après la charge, Bazaine s'obstinant à renforcer son aile gauche au lieu de faire avancer sa droite, et à inutiliser le 3^e corps qui commençait à entrer en ligne.

De son côté, le X^e corps allemand était accouru de Thiaucourt, par une marche forcée de 45 kilomètres, et il débordait la ligne française, lorsque le général Ladmirault qui avait, de sa propre initiative, pris un chemin latéral pour parvenir sur le plateau, déboucha à l'extrême droite. L'infanterie du X^e corps fut écrasée. Une seule brigade, la 38^e, perdit plus des deux tiers de son effectif : un de ses drapeaux resta aux mains des Français, dont une charge de cavalerie suspendit encore le mouvement victorieux. Dans une grande mêlée, 7 régiments prussiens se heurtèrent à 6 régiments français ; l'intervention de 2 régiments de dragons du 3^e corps, attirés par la poussière

que soulevait le combat, détermina la retraite de la cavalerie allemande. Mais le général Ladmirault, ne recevant pas d'ordres, ne crut pas devoir reprendre son mouvement, et la bataille dégénéra, à la droite, en une violente canonnade, tandis qu'à la gauche quelques retours offensifs se produisirent, de part et d'autre, sans résultat.



Telle fut la bataille de Rezonville, une des plus sanglantes des guerres modernes, dans laquelle les Français eurent 16,959 hommes hors de combat et les Allemands 15,790. Le terrain était resté aux Français, mais les Allemands avaient réussi à arrêter le mouvement sur Verdun. Toutefois, rien n'était encore perdu. Si, le 17, l'armée française avait pris l'offensive, les Allemands, dont plusieurs corps d'armée étaient trop éloignés pour

participer à l'action, auraient subi un désastre. Mais Bazaine, qui répugnait à s'éloigner de Metz, prétexta le manque de munitions pour se replier en arrière à gauche, et pour faire occuper à son armée une longue ligne, dont la gauche s'appuyait à la Moselle, sur la route de Paris, et dont la droite s'étendait, sans appui, jusqu'à Saint-Privat et Roncourt, à cheval sur la route de Metz à Briey et Longwy. Le 2^e corps formait la gauche ; le général Frossard employa la journée du 17 à s'y retrancher de la manière la plus intelligente. Venait ensuite le 3^e corps, que le maréchal Leboeuf fit également couvrir de retranchements, puis le 4^e, en avant d'Amanvilliers, enfin le 6^e corps à l'extrême droite. Ce corps incomplet, puisqu'avec les batteries qui lui avaient été adjointes il ne comptait que 76 pièces, était fort en l'air. Arrivé très tard à son bivouac, n'ayant pas de parc du génie, le temps et les ressources nécessaires lui firent défaut pour se retrancher... La garde impériale et la réserve générale d'artillerie occupaient le revers du mont Saint-Quentin, en arrière de la gauche, à plus de 8 kilomètres de l'aile droite.



Pour attaquer l'armée française dans cette position, les Allemands furent obligés d'exécuter un vaste mouvement tournant, pendant lequel il eût été facile de les prendre en flanc, et de couper leurs longues colonnes. Mais rien ne fut tenté dans cet ordre d'idées. Le maréchal Bazaine qui, pendant la

bataille du 16, avait failli tomber aux mains de la cavalerie ennemie, était assez fortement courbaturé : il resta, pendant toute la journée, dans une maison du village de Plappeville et laissa ses lieutenants se tirer d'affaire comme ils l'entendraient. Il n'y eut donc, dans la direction de la bataille, aucun ensemble, ou pour mieux dire, il y eut trois batailles distinctes. A gauche, le 2^e corps et une partie du 3^e repoussèrent vigoureusement toutes les attaques de la I^e armée allemande. Leur artillerie n'essaya pas longtemps de lutter avec celle des Prussiens ; mais, lorsque Steinmetz voulut, sous les yeux du roi de Prusse et de de Moltke, diriger une attaque générale sur les positions françaises, un feu vif et bien nourri accueillit les colonnes et les batteries en marche ; l'infanterie des divisions Vergé et Bataille sortit des retranchements, pour se précipiter à la baïonnette sur les assaillants. Les VII^e et VIII^e corps prussiens reculèrent en désordre ; le II^e, accouru de Pont-à-Mousson, où il venait de débarquer, éprouva le même sort. Il s'ensuivit une panique telle que, jusqu'à la nouvelle du succès de la droite, l'état-major de l'armée allemande crut à une défaite. Au centre, le général commandant le IX^e corps d'armée engagea prématurément l'action en déployant une longue ligne d'artillerie sans soutien. L'artillerie du 4^e corps français répondit avec avantage ; plusieurs pièces furent démontées et restèrent au pouvoir des Français, qui ne purent en emmener que deux. Des renforts arrivant aux Allemands, plusieurs positions furent prises et reprises, après de violents combats. En fait, les Allemands furent, sur ce point, tenus en échec jusqu'au soir, alors qu'il aurait suffi de l'intervention d'une partie de la garde pour couper leur ligne en deux.

A droite, la garde royale prussienne et le corps saxon prononçaient le mouvement tournant. Le village de Sainte-Marie aux Chênes, que le maréchal Canrobert avait fait occuper, en avant de son front, par le 94^e de ligne, est ruiné par le feu convergent de 96 pièces ; 15 bataillons saxons et prussiens s'y précipitent, et, malgré la résistance héroïque du colonel de Geslin, finissent par l'enlever. Alors Saint-Privat est entouré d'un demi-cercle de batteries allemandes ; mais, sans attendre l'effet de ces batteries, la Garde royale prussienne se lance à l'attaque sur trois colonnes. L'infanterie du 6^e corps, admirablement disposée par le maréchal Canrobert dans le village même, et sur une terrasse naturelle formée par le terrain à 600 mètres à l'ouest, accueille les colonnes par un feu meurtrier. En un instant, 240 officiers et 6,500 hommes sont couchés à terre, et la garde

prussienne regagne ses positions dans un désordre indescriptible. Mais le corps saxon prolonge le mouvement tournant et enlève à l'extrême droite, sur le front du 6^e corps français, le village de Roncourt que défend, avec une indomptable énergie, la brigade Péchot. Alors le cercle d'artillerie qui doit envelopper l'héroïque Canrobert est complet : 212 pièces l'écrasent de leur feu. En vain il envoie des officiers demander du secours à Bazaine : l'artillerie à cheval et les grenadiers de la garde n'arrivent que pour protéger la retraite du 6^e corps. Le 4^e corps, débordé, reploie sa droite en équerre et se retire en bon ordre. Le 2^e et le 3^e corps soutiennent jusqu'à la nuit une épouvantable canonnade, et ne se replient sur Metz que le 19 au matin. La bataille était perdue, lorsqu'il n'avait dépendu que du général en chef de remporter une victoire éclatante. La perte des Français s'élevait à 12,275 hommes dont 4,400 prisonniers ; les Allemands avaient eu 20,000 hommes hors de combat, dont 307 officiers et 7,923 sous-officiers et soldats de la garde royale. L'armée française était définitivement rejetée sous les murs de Metz.

Cependant le général de Montauban, nommé ministre de la Guerre et chef du cabinet après les batailles de Fröeschviller et de Forbach, avait organisé au camp de Châlons une armée composée des 1^{er}, 5^e ; 7^e et 12^e corps, celui-ci passé sous le commandement du général Lebrun. Cette armée, placée sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, comptait environ 140,000 hommes et 486 pièces, dont 84 mitrailleuses. Du côté des Allemands, la 1^{re} armée avait été dissoute ; la 2^e armée chargée, sous les ordres de Frédéric-Charles, du blocus de Metz, était composée des I^{er}, II^e, III^e, VII^e, VIII^e, IX^e et X^e corps d'armée, des 1^{re} et 3^e divisions de cavalerie. La 3^e armée conservait la composition qu'elle avait à Fröeschviller. L'armée de la Meuse, formée après la bataille de Saint-Privat, sous le commandement du prince royal de Saxe, comprenait : la garde, les IV^e et XII^e corps avec les 5^e et 6^e divisions de cavalerie. L'ensemble de la 3^e armée et de l'armée de la Meuse, qui devaient être opposées à l'armée française du camp de Châlons, formait un effectif de 188,000 hommes d'infanterie, 35,814 de cavalerie et 800 bouches à feu. La 3^e armée se trouvait entre la Meuse et la Marne, quartier général à Vaucouleurs. L'armée de la Meuse marchait sur Sainte-Menehould, pour opérer sa jonction avec la 3^e.

Le plan indiqué par le ministre Montauban au maréchal de Mac-Mahon consistait à diriger l'armée du camp de Châlons sur Verdun, par Sainte-Menehould, pour donner la main à Bazaine et livrer bataille, soit près de Verdun, soit près d'Étain. Mac-Mahon modifia ce plan en se dirigeant vers le nord, de manière à passer entre Mézières et Montmédy, et à exécuter sa marche de flanc plus loin de l'ennemi. Le mouvement commença le 23 au matin. Dès le 25, il était porté à la connaissance de l'état-major allemand, par une dépêche expédiée de Paris à Londres et de Londres au quartier général du roi Guillaume, ainsi que par les indiscretions des journaux parisiens. Immédiatement de Moltke prit ses dispositions pour atteindre l'armée de Châlons.

Cette armée, mal renseignée par sa cavalerie dont une trop grande partie était attachée aux corps d'armée, perd un temps précieux en faux mouvements, en marches et contremarches. Le maréchal, comprenant le danger de la manœuvre qu'il exécute, hésite à la continuer, s'arrête, et se remet en marche sur des ordres venus de Paris ; des dépêches importantes sont interceptées par l'ennemi, et le 5^e corps, prévenu trop tard du mouvement général, se trouve exposé aux tentatives des Allemands. Réuni, le 30 au matin, au bourg de Beaumont, il y est honteusement surpris, à midi, par une attaque subite des IV^e et XII^e corps allemands et canonné dans son bivouac, avant de pouvoir prendre les armes. Après un premier moment de confusion, les troupes du 5^e corps se forment en bataille, et disputent énergiquement à l'ennemi la possession du bourg de Beaumont, qui n'est enlevé qu'au prix de pertes énormes. 25 batteries allemandes sont groupées sur les hauteurs situées au sud du bourg ; malgré le feu de ces batteries, les Français reculent lentement. Le maréchal de Mac-Mahon, préoccupé avant tout de faire passer la Meuse à tous ses corps d'armée, interdit au général Ducrot et au général Lebrun de secourir le 5^e corps. Le général Lebrun ne peut que placer la brigade composée des 5^e et 6^e cuirassiers pour défendre les abords du pont de Mouzon. A l'approche de la 8^e division allemande, le 6^e cuirassiers se retire en traversant la Meuse ; le 5^e, entraîné par le colonel de Contenson, sur l'invitation du général de Failly, se dévoue en chargeant l'infanterie prussienne ; il est repoussé, en perdant son colonel, 3 officiers supérieurs, 10 officiers et 100 cavaliers.



Le même jour, le 7^e corps, surpris dans sa marche, avait une de ses brigades culbutée et mise en fuite, se trouvait coupé en deux, et atteignait Sedan, le 31, vers 5 heures du matin, complètement désorganisé. La journée de Beaumont coûtait aux Français 4,800 hommes, dont 2,000 prisonniers et 42 canons. Les Allemands avaient eu 3,529 hommes hors de combat.

Le soir même de la bataille, le maréchal de Mac-Mahon renonçait définitivement à la marche sur Montmédy, et donnait à ses corps d'armée, pour point de ralliement commun, la place de Sedan, autour de laquelle ils se trouvaient groupés, le 31 au soir, formant un triangle dont les trois faces regardaient l'ouest (7^e corps), l'est (1^{er} corps) et le sud (12^e corps). Le général Wipfffen, arrivé d'Algérie, remplaçait le général de Failly dans le commandement du 5^e corps tenu en arrière, en raison de son épuisement. Le général Vinoy, avec une partie du 13^e corps récemment organisé à Paris, se trouvait à Mézières, à cinq lieues de Sedan. L'armée française comptait, tout compris, 124,000 hommes et 419 bouches à feu. L'armée allemande comprenait 245,000 combattants avec 813 bouches à feu. Cette énorme disproportion de forces allait permettre aux Allemands d'envelopper complètement une armée qui, d'ailleurs, semblait avoir été disposée tout exprès pour faciliter cette manœuvre.



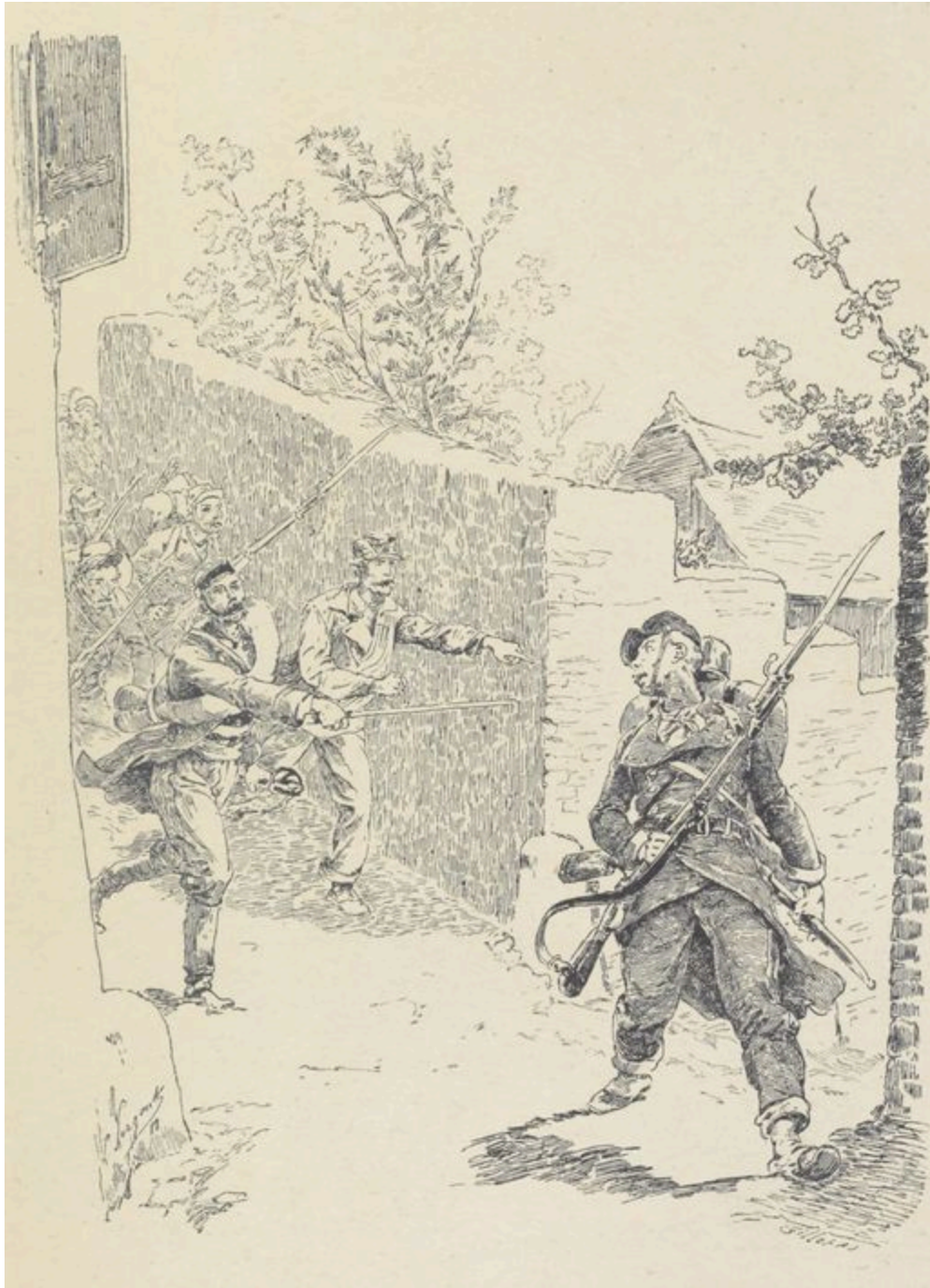
La bataille eut pour prélude, le 31 août, l'attaque de Bazeilles par les Bavaois, que repoussa le 12^e corps. Le 1^{er} septembre, au matin, la garde prussienne, qui occupait, en face du 1^{er} corps français, la droite de l'armée allemande, commence l'attaque. Au bruit du canon, le maréchal de Mac-Mahon accourt sur ce point et est grièvement blessé. Il fait dire au général Ducrot de prendre le commandement, mais ne lui donne aucune instruction. Ducrot, craignant avant tout d'être coupé de Mézières, donne des ordres pour une retraite immédiate, protégée par l'occupation du plateau du Calvaire-d'Illy, qui domine au nord la plaine, en arrière du bois de la Garenne, et qui lui paraît être la clef du champ de bataille : Le 12^e corps, placé à l'extrême droite, commence le mouvement, après avoir exécuté un retour offensif contre les Bavaois. C'est alors que le général Wimpffen, le plus ancien des commandants de corps d'armée, réclame le commandement en chef, dont il était investi d'avance, en vertu des ordres secrets de l'empereur. Le succès momentané du 12^e corps lui inspire l'idée de percer par le sud. Malgré les protestations du général Ducrot, il prescrit au commandant du 12^e corps de reprendre ses positions. Alors s'engage, pour la possession de Bazeilles et de Balan, un combat des plus violents. Malgré

la défense héroïque de la division d'infanterie de marine, Bazeilles, incendié, reste au pouvoir des Bavares, qui déshonorent, par des cruautés sans nom, une victoire due à la supériorité du nombre. Balan est enlevé de même à la brigade Carteret. La garde prussienne et les Saxons s'emparent de tous les villages de la vallée de la Givonne, à l'est de Sedan. 24 batteries viennent, en avant de l'infanterie formée sur les hauteurs qui bordent la Givonne, former une longue ligne de 144 bouches à feu, pour battre les abords du plateau d'Illy.



Pendant ce temps, la gauche des Allemands exécute un mouvement bien autrement grave. Le XI^e corps, suivi du V^e et de la division wurtembergeoise, franchit la Meuse sur le pont de Donchery, que l'état-major français n'a même pas fait garder ; 26 batteries, formant un total de 156 bouches à feu, viennent, sans être soutenues par l'infanterie, se poster sur les hauteurs de Saint-Menges et croiser leurs feux avec les batteries, de la garde. A ce moment, l'artillerie allemande forme cinq grands groupes comprenant au total 540 pièces, qui font converger leur tir sur l'étroit espace où sont entassés les corps d'armée français. Sous ce feu violent, auquel riposte l'artillerie française, inférieure en nombre et prise d'enfilade

dans tous les sens, le 7^e corps recule vers Sedan, le 1^{er} corps se replie sur le bois de la Garenne. Le général Ducrot donne au général Margueritte l'ordre de charger avec sa division de cavalerie (1^{er}, 3^e, 4^e chasseurs d'Afrique, 6^e chasseurs de France, 1^{er} hussards). Le général Margueritte, tué, est remplacé par le général de Gallifet, et cette belle cavalerie se précipite sur l'infanterie ennemie, contre laquelle échouent ses charges désespérées, admirées par l'empereur Guillaume lui-même, à qui l'on prête cette exclamation : « Ah ! les braves gens ! »



Sacrifice inutile, comme le dévouement de l'artillerie ! L'infanterie en retraite s'entasse sur les glacis de la place de Sedan. L'empereur, resté jusque-là sur le champ de bataille, fait arborer le drapeau blanc : il était 3 heures. Wimpffen fait enlever le drapeau, et, entraînant à sa suite 5 ou 6,000 hommes du 12^e corps, il se jette sur les Bavares que, d'une vigoureuse

poussée, il chasse de Balan ; mais en vain, veut-il déboucher de Balan, avec le général Lebrun qui l'accompagne à la tête de 2 à 3,000 hommes, il est refoulé et forcé de se replier sur Sedan, où l'empereur lui impose la mission douloureuse d'aller traiter avec l'ennemi. Jamais vainqueur ne se montra plus sec et plus dur que de Moltke dans cette circonstance. La capitulation fut signée sans retard devant la menace d'écraser l'armée et la ville de Sedan sous le feu de l'artillerie. L'armée entière était prisonnière de guerre. Elle comptait, avons-nous dit, 124,000 hommes avant la bataille ; 3,000 furent tués, 14,000 blessés, 21,000 prisonniers pendant la bataille,. 81,000 prisonniers par capitulation ; 3,000 entrèrent en Belgique, où ils furent désarmés ; environ 2,000 de cavalerie et d'artillerie parvinrent à se retirer sur Mézières et sur le nord. Après la capitulation, les troupes, entassées dans la presque île d'Iges, furent en proie aux privations et aux misères de toutes sortes. Les vainqueurs se conduisirent, en cette circonstance, comme s'ils n'eussent pas appartenu à une nation civilisée.





Le général Vinoy, avec les divisions Blanchard et de Maud'huy, et la réserve d'artillerie du 13^e corps, exécuta, de Mézières sur Reims et Soissons, une retraite des plus habiles, et parvint à gagner Paris, où il arriva le 9 septembre.

L'armée allemande se mit immédiatement en marche sur la capitale ; ses têtes de colonne apparaissaient, dès le 17 septembre, en face des forts : l'investissement était achevé le 19.

Cependant, le prince Frédéric-Charles avait pris les mesures les mieux entendues pour bloquer complètement, sous les murs de Metz, l'armée du maréchal Bazaine. Nous n'avons pas à juger ici, de nouveau, l'homme condamné à mort, le 10 décembre 1873, par le conseil de guerre de Trianon. Lorsqu'un général est à la tête d'une aussi belle armée, lorsque sur lui repose le sort de sa patrie, et qu'il se confine dans l'inaction et l'indifférence, plus préoccupé de parlementer avec l'ennemi que de le combattre, peu importants les motifs qui ont inspiré sa conduite. En pareille matière, il n'y a pas de degrés dans la culpabilité.



Du 7 au 14 août, c'est-à-dire de la bataille de Forbach à celle de Borny, aucune mesure n'avait été prise pour approvisionner la place de Metz, en vue d'un siège devenu dès lors certain. Bazaine ne fut pas responsable de cette négligence, puisqu'il n'exerçait pas encore le commandement en chef ; mais après le 18 août, aucune disposition ne fut prise pour recenser les approvisionnements et régulariser les consommations. On ne s'en avisa que lorsqu'il était trop tard. On ne s'avisa également de faire des sorties

pour se procurer des vivres, qu'au moment où la capitulation était décidée dans la pensée du chef de l'armée. Du 18 août au 22 septembre, nous ne trouvons à signaler que deux tentatives de grande sortie.

Le 26 août, l'intention préconçue de ne faire qu'une démonstration n'est même pas dissimulée. Les 4^e et 6^e corps, ainsi que la garde, qui étaient campés sur la rive gauche de la Moselle, se transportèrent sur la rive droite. Les avant-postes allemands furent refoulés ; une pluie torrentielle suspendit le mouvement, et quand elle eut cessé, les troupes reprirent, par ordre, les emplacements du matin. Les bagages du général en chef n'avaient même pas quitté la maison habitée par lui. Les commandants de corps d'armée, réunis en conseil de guerre à Grimont, avec le commandant supérieur de la place et les commandants de l'artillerie et du génie, avaient entendu deux communications desquelles il semblait résulter : 1^o qu'il n'y avait plus de munitions que pour une bataille ; 2^o que la place de Metz, abandonnée par l'armée, ne pourrait pas tenir plus de quinze jours. On décida, en conséquence, que l'armée resterait sous Metz.

Le 31 août, sous la pression de l'impatience des troupes, informées plus ou moins exactement de la marche de Mac-Mahon, une nouvelle tentative a lieu ; plus sérieuse, en apparence, elle aboutit à la bataille de Noisseville, qui dure deux jours, sans direction d'ensemble, et à la suite de laquelle l'armée est définitivement confinée autour de Metz. Les Français ont, dans ces deux journées, 3,554 hommes hors de combat, dont 737 prisonniers ; les Allemands, 2,531 tués ou blessés et 245 prisonniers. A partir de ce moment, les jours de l'armée et de la place de Metz sont comptés. Les négociations ténébreuses ont remplacé les batailles. Les sorties partielles des 22 et 27 septembre ne servent qu'à faire valoir la valeur de nos troupes. Le combat de Ladonchamps, livré le 7 octobre, est comme le chant du cygne de la garde, qui perd 1,200 hommes, en infligeant aux Allemands une perte de 3,778 hommes dont 524 prisonniers.

Vers le 20 octobre, les vivres commencèrent à manquer ; la viande de cheval elle-même allait faire défaut. Parmi les commandants de corps d'armée réunis en conseil de guerre, le maréchal Lebœuf et le général Coffinières, gouverneur de Metz, supposèrent seuls à toute négociation avec l'ennemi. Enfin, le 28 octobre, la capitulation était signée. L'armée était prisonnière de guerre et la place de Metz remise aux Allemands. Quelques généraux, certains colonels sauvèrent leurs drapeaux, en les brûlant, de la honte d'aller servir de trophées à Berlin : mais le plus grand nombre de ces

nobles enseignes, dont pas une n'était tombée entre les mains des vainqueurs pendant une bataille, leur fut livré de sang-froid et de propos délibéré. 173,000 hommes, dont 3 maréchaux de France, plus de 50 généraux et 6,000 officiers, 53 drapeaux, 607 pièces de campagne, 800 pièces de siège, 200,000 fusils tombèrent ainsi aux mains de l'ennemi.

La faiblesse de la défense de Metz est caractérisée par les chiffres suivants :

Pertes des Allemands : pendant les trois batailles de Borny, de Rezonville et de Saint-Privat : 40,813 hommes.

Du 19 août au jour de la capitulation (y compris la bataille de Noisseville) : 5,482 hommes.

Pertes des mêmes Allemands pendant le blocus de Paris : 11,563 hommes.

Nous verrons, plus loin, quelle fut l'influence fatale de la capitulation de Metz sur l'issue de la guerre. Quant aux autres places fortes, l'ennemi était déjà, lors de la capitulation de Metz, en possession de Lichtenberg, la Petite-Pierre, Vitry-le-François, Marsal, Laon, Schlestadt, Strasbourg et Toul. Les deux dernières avaient seules subi des attaques sérieuses.

Le siège de Strasbourg dura du 9 août au 28 septembre. Toutefois, les attaques régulières ne commencèrent que le 26 août. Le bombardement avait commencé le 16. Il fut d'une violence inouïe ; 193,722 projectiles furent lancés sur la ville ; 300 maisons furent détruites. La population eut 1,100 personnes frappées, dont 300 mortes. La garnison, forte d'environ 16,000 hommes, ne perdit que 700 hommes. L'armée de siège, commandée par le général de Werder, comprit jusqu'à 60,000 hommes et 514 pièces, dont 373 de siège. Les opérations de siège proprement dites présentèrent peu d'intérêt. Une seule tentative sérieuse de sortie fut faite ; elle n'aboutit qu'à faire tuer le colonel Fiévet, du régiment des pontonniers, qui la commandait. Le 28 septembre, deux brèches étaient pratiquées au corps de place, et la ville menacée d'un assaut. Le général Uhrich crut devoir signer la capitulation, aux termes de laquelle la garnison était prisonnière de guerre.





CHAPITRE XXVI

COULMIERS, PARIS, BELFORT

Après les événements de Metz et de Sedan, il semblait que la France dût être absolument écrasée. Il restait à peine, en effet, quelques régiments de l'armée régulière, revenus de Rome, ou se trouvant encore en Algérie. Le Gouvernement impérial avait été renversé par la révolution du 4 septembre, et le Gouvernement républicain, qui s'était emparé provisoirement du pouvoir, semblait croire que la paix avec l'Allemagne devait être la conséquence de cette révolution. Illusion bientôt détruite par l'entrevue de Ferrières entre M. de Bismarck et Jules Favre ! Il fallait donc se résigner à continuer la guerre, ou céder aux exigences de la Prusse, sans essayer de lutter plus longtemps. En rejetant ce dernier parti, le groupe d'hommes sans mandat, qui prit dès lors le nom de Gouvernement de la Défense nationale, sauva du moins l'honneur de la France. L'histoire lui rendra cette justice.

Pendant son court séjour au camp de Châlons, l'empereur avait nommé le général Trochu gouverneur de Paris ; un comité de défense avait été institué, en outre, pour présider à toutes les opérations concernant l'armement et l'approvisionnement de la capitale, et, pendant la marche du maréchal de Mac-Mahon, on avait, avec une activité fébrile, fait entrer dans Paris tout ce qui restait de troupes disponibles en France, savoir : les régiments d'infanterie de marche formés avec les quatrièmes bataillons,

ceux des régiments de garde nationale mobile dont l'organisation était la plus avancée, les batteries montées d'artillerie, obtenues par la transformation des batteries à pied. En même temps, Paris. accaparait tout ce qu'il était possible d'y faire venir en matériel d'artillerie, armes et munitions.

La question des subsistances (vivres, fourrages, chauffage) présentait de plus grandes difficultés ; aussi était-on arrivé à ce résultat, d'avoir des moyens matériels pour une défense d'une durée bien supérieure à celle que permettraient les moyens d'existence de l'armée et de la population. Et cependant Paris présentait, pour la fabrication du matériel de guerre, des ressources incalculables.

Aux approches de l'armée allemande, on envoya au dehors toute la cavalerie, sous les ordres du général Reyau, qui ne sut pas retarder d'une heure la marche de l'ennemi. En même temps, le Gouvernement de la Défense nationale détachait à Tours une délégation composée de deux de ses membres : MM. Crémieux et Glais-Bizoin, pour gouverner la France, au cas où Paris serait bloqué. Chaque ministère était représenté, auprès de cette délégation, par un très petit nombre de chefs de bureaux et d'employés ; quelques jours plus tard, l'amiral Fourichon lui fut adjoint comme ministre de la Guerre et de la Marine. Lorsque, après l'entrevue de Ferrières, la continuation de la guerre devint certaine, Gambetta, membre du Gouvernement, quitta Paris, en ballon, et arriva à Tours le 10 octobre. Il prit le ministère de la Guerre et celui de l'Intérieur, en déléguant à la Guerre M. de Freycinet, ingénieur des mines.

A partir de ce moment, la délégation continua, avec un redoublement d'activité, l'organisation de l'armée. Il convient cependant de tenir compte du travail accompli, depuis le 17 septembre jusqu'au 10 octobre. Non seulement à cette dernière date le 15^e corps était complètement organisé, mais tous les éléments se préparaient pour les formations ultérieures, et l'on n'eut, plus tard, qu'à mettre ces éléments en œuvre, en les développant. Le vrai rôle de Gambetta consista à secouer le pays, si l'on peut s'exprimer ainsi, et à ranimer, par le souffle de son ardeur patriotique, l'énergie parfois défaillante des populations. M. de Freycinet le seconda avec une infatigable activité, assisté lui-même par l'expérience et le dévouement du personnel de la délégation.

Pour donner une idée des travaux de cette délégation, il suffira de rappeler que 40 bataillons d'infanterie furent mis sur pied avant le 11

octobre, et 230 du 11 octobre à la fin de la guerre. Avec la garde mobile, le total des hommes d'infanterie et de cavalerie mis sur pied, pendant cette période, s'éleva à 584,000. En outre, l'artillerie mit en ligne 238 batteries, servant un total de 1,404 bouches à feu, soit, avec les parcs et les réserves divisionnaires, 46,000 hommes et 47,000 chevaux. Tout manquait au début, armes et munitions. On parvint, à force de travail et d'activité, à pourvoir 700,000 soldats d'armes et de munitions. La pénurie à cet égard était telle au début, qu'après les envois de cartouches à Metz et à Paris, il ne restait plus en province, au mois de septembre 1870, que 5,500,000 cartouches pour fusils 1866. 17 ateliers furent installés, et, au mois de février 1871, la fabrication s'élevait à 1,000,000 de cartouches par jour.

A Paris, cependant, on se plaignait de ne pas être secouru par la province ; en province même, on semblait impatient des lenteurs de la délégation, et, si prompt que fût l'improvisation des moyens de défense, on aurait voulu, sans tenir compte des difficultés, qu'elle fût instantanée. Pour répondre à cette impatience, on hâta rentrée en ligne du 15^e corps d'armée, formé à Orléans, sous les ordres du général de La Motterouge. Le général Reyau, avec la cavalerie, marcha, le 5 octobre, sur Toury et refoula l'avant-garde du 1^{er} corps bavarois ; mais le 15^e corps, envoyé à son soutien, fut défait à Artenay, le 10 octobre, et à Chevilly, le 11 ; les Bavarois s'emparèrent, le 12, de la ville d'Orléans, après une lutte très vive, soutenue dans le faubourg Bannier, par le commandant Arago, qui fut tué, à la tête de son bataillon de la légion étrangère.

Les troupes du 15^e corps se retirèrent en désordre, sur la rive gauche de la Loire, jusqu'à La Ferté-Saint-Aubin. En même temps, des rassemblements de troupes étaient formés pour s'opposer au progrès des Allemands, dans la direction du Mans à Chartres. La 22^e division d'infanterie et la 4^e division de cavalerie allemandes furent envoyées au-devant de ces rassemblements, sous les ordres du général de Witich, qui attaqua, le 15 octobre, Châteaudun, avec 12,000 hommes et 30 canons. La résistance héroïque de cette petite ville ouverte, défendue par 865 francs-tireurs et 435 gardes nationaux, sans un seul canon, est peut-être le fait le plus glorieux, pour la France, de toute la guerre de 1870 : les atrocités commises par les Allemands, après ce triomphe de 12,000 hommes contre 1,200, méritent d'être stigmatisées. Il faut avouer, cependant, qu'elles eurent pour effet d'empêcher d'autres villes d'imiter l'exemple de Châteaudun. 295 maisons

de cette ville furent complètement détruites par l'incendie, dont 193 brûlées à la main avec le pétrole, sur l'ordre donné de sang-froid par les généraux allemands.

Après la perte d'Orléans, le général d'Aurelles de Paladine fut nommé au commandement du 15^e corps, comprenant trois fortes divisions d'infanterie et une division de cavalerie de huit régiments, avec 108 bouches à feu. Il recula jusqu'à Salbris, afin de réorganiser ce corps d'armée derrière la ligne de la Sauldre, et, par une discipline inflexible, il parvint à lui donner une consistance sérieuse. En même temps était créé, à Blois, le 16^e corps, ayant la même composition, commandé par le général Pourcet, et placé sous les ordres supérieurs du général d'Aurelles. Il fut décidé que le 15^e corps serait transporté, par les voies ferrées, de Salbris à Blois, afin d'attaquer les Bavares dans Orléans. A ce moment avait lieu, aux avant-postes du général Pourcet, un fait qui mérite une mention spéciale. 38 francs-tireurs de Saint-Denis, commandés par le capitaine Liénard, armés de carabines sans baïonnettes, furent attaqués, le 26 octobre, par 200 cavaliers, 300 fantassins et 2 pièces de canon. Ils se défendirent jusqu'au soir, se servant de leurs carabines comme massues, lorsqu'ils n'eurent plus de munitions. Quand le reste de la compagnie vint à leur secours, 14 étaient morts, tous les autres blessés. Les Allemands comptaient 137 tués, dont un colonel et un grand nombre de blessés.

Le 20 octobre, les 15^e et 16^e corps étaient concentrés sur la rive droite de la Loire, à l'exception de la division Martin des Pallières du 1^{er} corps, forte de 30,000 hommes, laissée à Argent, sur la rive gauche. Une reconnaissance des Allemands, composée de six régiments de cavalerie, un bataillon et demi d'infanterie et quatre batteries, se heurta, le 7 novembre, près de Vallière, en avant de la forêt de Marchenoir, aux troupes du général Chanzy, et fut repoussée avec une perte de 157 hommes. Ce premier combat de l'armée de la Loire était de bon augure. Le 8 novembre, le général d'Aurelles donna ses ordres pour les mouvements à exécuter dans la journée du 9, afin d'envelopper le corps bavarois, en lui fermant les routes vers le nord. La division Martin des Pallières, passant la Loire à Gien, devait contribuer à ce résultat, en venant, au nord d'Orléans, donner la main à la cavalerie du général Reyau, placée à l'extrême gauche de l'armée, dont le 15^e corps formait la droite et le 16^e corps la gauche.

La bataille de Coulmiers, livrée le 9 novembre, fut remarquable par l'emploi judicieux de l'artillerie, et par l'entrain avec lequel de jeunes troupes, formées de la veille, abordèrent de fortes positions, solidement retranchées. Au centre, c'est-à-dire à la gauche du 15^e corps, la division Peytavin s'empara du bourg de Baccon et du château de la Renardière, sous la protection des quatre batteries de 8 de la réserve. Le général d'Aurelles fit ensuite avancer ces quatre-batteries réunies, qui éteignirent le feu de l'artillerie bavaroise postée à Coulmiers, et le général Barry, formant avec sa division la droite du 16^e corps, lança ses jeunes troupes sur ce village, tandis que la brigade d'Aries, du 15^e corps, y entraît de son côté. A la gauche, l'amiral Jauréguiberry, arrivé la veille pour prendre le commandement de la 1^{re} division du 16^e corps, communiquait son ardeur aux troupes de cette division : un instant arrêté par l'artillerie bavaroise, il était soutenu par la réserve d'artillerie du 16^e corps et par la brigade Bourdillon, et s'emparait successivement des villages de Cheminiers, Champs, Ormetteau, Rosiers et Gémigny, vigoureusement défendus par les Bavares, qui battaient en retraite.



La victoire eût été complète si, d'un côté, la division Martin des Pallières fût arrivée à temps pour prendre part à la bataille, et si, d'un autre côté, le général Reyau, commandant toute la cavalerie., se fût conformé aux ordres qu'il avait reçus. Mais, au lieu de chercher à envelopper l'armée bavaroise, ce général engagea un combat d'artillerie, dans lequel ses deux batteries à cheval, tirant à découvert contre une batterie bavaroise de gros calibre, abritée derrière un épaulement, eurent nécessairement le dessous ; puis, prenant pour des Allemands les francs-tireurs de Lippowski qui arrivaient de Patay, il ordonna la retraite.



La cavalerie se retira même si loin que, le lendemain matin, elle ne se trouva pas en position de poursuivre l'ennemi. Un chef d'escadron, M. de Lambilly, chef d'état-major de la division Jauréguiberry, prenant avec lui 50 dragons et hussards d'escorte, se lança sur les traces de l'arrière-garde bavaroise, à laquelle il enleva 2 canons, 29 voitures de munitions et une centaine de prisonniers. Le nombre total des prisonniers bavarois s'éleva à 2,000. L'ennemi perdit, en outre, 783 hommes tués ou blessés ; les Français, environ 1,500 hommes : Le jour même de la bataille, M. de Cathelineau entra dans Orléans par la rive gauche, avec les volontaires vendéens ; la brigade d'Aries y fut envoyée le lendemain, par la rive droite.

L'armée de la Loire fut alors officiellement constituée ; le général d'Aurelles en fut nommé le commandant en chef ; elle fut renforcée bientôt par le 17^e corps, formé sur le même pied que le 15^e et le 16^e, sous les ordres

du général de Sonis. Les 18^e et 20^e corps, également formés à la même époque, et commandés, le 18^e par le général Bourbaki (provisoirement par le général Billot, chef d'état-major), le 20^e par le général Crouzat, placés nominalement sous le commandement d'Aurelles, obéissaient aux ordres directs venus de Tours. Un camp retranché fut formé en avant d'Orléans, et couvert par des batteries de position, armées de 84 canons de la marine. M. de Cathelineau, ayant sous ses ordres tous les francs-tireurs de l'armée, sauf ceux de Lippowski, était chargé de surveiller la forêt d'Orléans.

Le général d'Aurelles aurait voulu attendre dans cette position l'attaque des Allemands ; Gambetta et M. de Freycinet, excités par les dépêches du Gouvernement de Paris, qui criait à la famine deux mois à l'avance, forcèrent le commandant de l'armée de la Loire à marcher sur la capitale. Cependant, le prince Frédéric-Charles, libre de ses mouvements depuis la capitulation prématurée de Metz, était arrivé à Pithiviers avec 75,000 hommes. Il arrêta, le 28 novembre, les 18^e et 20^e corps, dirigés contre Beaune-la-Rolande ; malgré toute la vigueur déployée par le général Crouzat, avec le 20^e corps, et le succès momentané du général Billot, à la tête du 18^e, ces deux corps battirent en retraite sur Bellegarde, après avoir subi une perte de 3,000 hommes. Le 1^{er} décembre, le 16^e corps, formant la gauche de l'armée, commença le mouvement en battant à Villepion les troupes du duc de Mecklembourg. Mais le lendemain, 2 décembre, continuant sa marche avec l'espoir d'être soutenu par le 17^e corps, il se heurtait à Loigny, contre des forces supérieures, et, après une lutte acharnée, il était forcé de battre en retraite, appelant à son aide le 17^e corps. Lors de ce mouvement de recul, deux bataillons du 37^e régiment d'infanterie de marche, n'ayant pas reçu d'ordre, restèrent abandonnés dans le village de Loigny ; ils se défendirent opiniâtrément dans le cimetière, de 3 heures à 7 heures du soir. Le général de Sonis, devançant le 17^e corps, débouchait sur le champ de bataille, à la tête de 800 hommes environ, zouaves pontificaux, autrement dit volontaires de l'Ouest, mobiles du Nord, francs-tireurs de Tours et de Blidah. Au bruit de la lutte soutenue par le 37^e, le général de Sonis s'élance avec sa troupe qui enlève à la baïonnette la ferme de Villours ainsi qu'un petit bois, et atteint les maisons voisines du cimetière ; mais il lui a fallu, pour cela, franchir un espace de 1,200 mètres sur un terrain découvert, et sous un feu épouvantable. Le général de Sonis est renversé à

terre, une cuisse broyée par un boulet. Le colonel de Charette, des volontaires de l'Ouest, qui prend alors le commandement, accablé par les renforts qui arrivent de tous côtés aux Allemands, ordonne la retraite, et tombe blessé à son tour. Les Allemands ne poursuivent pas sa petite troupe qui se retire en bon ordre. Le 37^e de marche continua à se défendre jusqu'à 7 heures du soir ; ses deux chefs de bataillon furent, l'un tué, l'autre blessé et fait prisonnier.

Quoique le 16^e corps eût été écrasé par le nombre, la bataille de Loigny lui fit grand honneur : la division Jauréguiberry s'était conduite héroïquement ; les mobiles de la Sarthe avaient été au-dessus de tout éloge. Un seul régiment, le 39^e de marche, de la brigade Bourdillon, avait perdu 1,300 hommes, dont 33 officiers. La perte des Allemands s'éleva à 3,504 hommes, dont 1,147 tués.

Le même jour, la division Peytavin, du 15^e corps, livrait à la 22^e division d'infanterie prussienne, le combat de Poupry, dans lequel, grâce à l'appui de la réserve d'artillerie, elle parvenait à garder ses positions.

Le 16^e et le 17^e corps étaient, pour le moment, hors d'état de reprendre l'offensive, les 18^e et 20^e trop éloignés pour intervenir. Le prince Frédéric-Charles ramena sur sa droite la plus grande partie de ses forces, et chassa le 15^e corps d'Artenay. La retraite de ce corps se fit tranquillement et en bon ordre, sous la protection de la réserve d'artillerie. Un nouveau combat s'engagea le soir, à Chevilly, et força le 15^e corps à se retirer sur Cercottes. Ainsi tombaient, en partie, les défenses du camp retranché.

Le 4 décembre, la 2^e division du 15^e corps se défendit encore vigoureusement à Cercottes, mais elle se replia enfin sur Orléans. Il ne resta plus, au général d'Aurelles, qu'à se retirer sur la rive gauche de la Loire, abandonnant Orléans aux Allemands. Les 16^e et 17^e corps, coupés du 15^e, se retirèrent sur Patay et Beaugency, restant ainsi sur la rive droite de la Loire. Le 18^e et le 20^e remontèrent le cours du fleuve sur cette même rive ; enfin, le 15^e se retira à Salbris. Les journées du 3 et du 4 avaient coûté 4,000 hommes aux Allemands ; les Français avaient perdu environ 18,000 prisonniers et 2,000 hommes hors de combat.

Le général d'Aurelles, qui n'avait jamais eu la liberté de ses mouvements, fut rendu responsable d'un échec qui était la conséquence des instructions du Gouvernement, destitué et nommé au commandement des

troupes de la presqu'île du Cotentin, que, du reste, il n'accepta pas. L'armée fut scindée en deux, savoir : sur la rive gauche, la 1^{re} armée de la Loire, commandée par Bourbaki, et composée des 15^e, 18^e et 20^e corps ; sur la rive droite, la 2^e armée de la Loire, sous les ordres du général Chanzy, et formée des 16^e, 17^e et 21^e corps. L'amiral Jauréguiberry commandait le 16^e, le général de Colomb le 17^e et l'amiral Jaurès le 21^e. Une colonne mobile, partie de Tours sous les ordres du général Càmó et comprenant 3 régiments d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs, 5 régiments de cavalerie et 5 batteries d'artillerie, fut mise momentanément sous les ordres du général Chanzy.

Le duc de Mecklembourg fut chargé de poursuivre les troupes de Chanzy, avec la presque totalité de l'armée de Frédéric-Charles, qui garda seulement le X^e corps à Orléans. Dès le 6 décembre, les Allemands chassaient de Meung le régiment de gendarmes à pied faisant partie de la colonne Càmó. Les 7, 8, 9 et 10 décembre eurent lieu une série de combats, qui firent le plus grand honneur aux jeunes soldats de Chanzy et à leur général. Sur un front de 11 kilomètres, on se battit pendant toute la journée du 7 décembre. L'ennemi fut repoussé sur toute la ligne. Le 8, eut lieu la bataille de Villorceau ; les troupes du général Chanzy résistèrent encore victorieusement ; mais un ordre, envoyé directement de Tours, prescrivit au général Càmó d'évacuer Beaugency ; la droite de l'armée se trouva ainsi découverte et obligée de battre en retraite. La journée du 9 fut consacrée aux combats de Cernay, de la Villette, de Villejouan et d'Origny. Le 10, on se battait encore à Villejouan et au château du Coudray. Les troupes commençaient à se fatiguer ; la division Morandy, placée sur la rive gauche à Chambord, s'était laissée surprendre par quelques compagnies hessoises et avait battu précipitamment en retraite. Blois allait être occupée d'un moment à l'autre. Le général Chanzy demandait en vain que la première armée de la Loire, établie à Vierzon, fit une démonstration pour attirer à elle une partie des forces ennemies. Il se décida alors à se retirer sur le Loir. Le Gouvernement quitta Tours pour se rendre à Bordeaux.

La retraite de la 2^e armée, commencée le 10 au soir, effectuée avec ordre et précision, contrasta heureusement avec la retraite de l'armée du maréchal de Mac-Mahon, après la bataille de Frœschwiller. Le 13 décembre, l'armée était arrêtée sur la rive droite du Loir ; dès le 14, on se battait à Fréteval et à Morée ; le 15, avait lieu la bataille de Vendôme. Victorieux sur ses deux ailes, Chanzy vit les Allemands percer le centre et forcer le passage du Loir.

Il ordonna de nouveau la retraite sur le Mans, où l'armée arriva en bon ordre le 19, après avoir beaucoup souffert du froid. En même temps, Frédéric-Charles, dont les soldats étaient harassés de fatigue, rétrograda sur Orléans, que semblait menacer la 1^{re} armée de la Loire.

Le général Chanzy profita de ce moment de répit pour réorganiser son armée, et pour donner à ses troupes tout ce qui leur manquait. L'envoi de la 1^{re} armée dans l'Est le laissa bientôt seul exposé aux coups de Frédéric-Charles, et réduit à la défensive. Frédéric-Charles reçut du roi de Prusse l'ordre de marcher sur le Mans. Dans cette marche, ses colonnes rencontrèrent les détachements que Chanzy avaient envoyés dans tous les sens, pour harceler les troupes allemandes, et les battirent dans une série d'engagements. Ces détachements, éprouvés en outre par le froid et la neige, rejoignirent l'armée dans un assez triste état, et y apportèrent des germes de découragement. Le 10 janvier, la 1^{re} division du 16^e corps fut battue à Parigné-Lévêque et à Changé.

Le 11 janvier eut lieu la bataille décisive du Mans. L'armée française était répartie sur un front de 20 kilomètres ; la droite, commandée par l'amiral Jauréguiberry, comprenait la 1^{re} division du 16^e corps, les 1^{re} et 3^e du 17^e, les mobilisés de Bretagne (troupes du camp de Conlie), sous les ordres du général de Lalande ; les 2^e et 3^e divisions du 16^e corps formaient la réserve. Au centre se trouvaient, sous les ordres du général de Colomb, la 2^e division du 17^e corps et la division Gougéard du 21^e ; enfin, à gauche, l'amiral Jaurès avec les trois autres divisions du 21^e corps. Les quatre corps de l'armée allemande s'étendaient sur un front de 36 kilomètres ; leurs colonnes convergeaient sur les positions françaises, de manière à les envelopper. Le 24^e corps tint tête au XIII^e corps allemand et perdit peu de terrain. Au centre, la division Pâris fut chassée en désordre du plateau d'Auvours par le IX^e corps allemand. Mais le général Gougéard reprit cette position importante, après un brillant combat, dans lequel les volontaires de l'Ouest, au dire du général Chanzy, se montrèrent héroïques. A droite, les III^e et X^e corps allemands furent d'abord repoussés ; mais les mobilisés de Bretagne, saisis d'une panique inexplicable, abandonnèrent en désordre la position capitale de la Tuilerie, et les divisions de l'amiral Jauréguiberry, exposées par cette fuite à se trouver prises en flanc, reculèrent, malgré les efforts de l'amiral.



Le général Chanzy qui, gravement malade, s'était tenu à cheval toute la journée, ordonna un retour offensif qui ne réussit pas. Il fallut se résigner à la retraite qui, malgré les colonnes allemandes, se fit avec assez d'ordre, sous la protection de la brigade Bourdillon, et particulièrement du régiment des gendarmes à pied. Le 21^e corps dut, toutefois, engager un vif combat à Sainte-Corneille, pour se frayer passage. La bataille du Mans avait diminué l'armée française de 20,000 hommes, dont 18,000 prisonniers, et livré aux Allemands les immenses approvisionnements réunis dans la gare. L'armée allemande avait perdu plus de 6,000 hommes du 1^{er} au 12 janvier.

D'après l'ordre du Gouvernement de Bordeaux, le général Chanzy se retira sur Mayenne et Laval, après avoir soutenu contre les Allemands les combats de Sillé-le-Guillaume, de Chassillé, de Vancé et de Saint-Jean-sur-Erve ; il réunit de nouveau son armée, en arrière de la Mayenne.

Nous n'avons pas, jusqu'ici, voulu interrompre l'histoire des armées de la Loire, qui doit tenir la première place dans l'exposé des opérations de la Défense nationale. Il est temps, cependant, de parler des autres armées.

Dans l'Est, le général Cambriels, à peine remis d'une grave blessure reçue à Sedan, accepta la mission difficile de défendre les Vosges avec des troupes novices. Le général Dupré, qui commandait sous lui une brigade de mobiles, fut battu, le 6 octobre, à la Bourgonce, non sans avoir

vigoureusement résisté, puisque les Allemands eurent 472 hommes hors de combat ; mais une partie des mobiles s'était débandée dès le début de l'engagement. Le combat de Bruyères, livré le 11 octobre, et la menace d'être coupé de sa ligne de retraite, déterminèrent le général Cambriels à se retirer entre Lure et Belfort, pour concentrer ensuite sa petite armée autour de Besançon. Le 22 octobre, il fut attaqué sur l'Ognon, à Vorray, à Étuz et à Auxon ; il se retira en arrière, dans une forte position, où il ne fut plus inquiété.

Le général de Werder, à qui avait été confié le commandement de toutes les troupes allemandes opérant dans l'Est, envoya le général de Beyer, avec deux brigades badoises, pour s'emparer de Dijon. Le colonel de gendarmerie Fauconnet, qui commandait dans cette ville un rassemblement de 8,000 hommes environ, se défendit bravement, et se fit tuer sans pouvoir empêcher les Allemands d'entrer dans Dijon. Le général Cambriels, obligé de se démettre de son commandement par suite de son état de santé, fut remplacé par le général Michel, qui ne tarda pas lui-même à avoir pour successeur le général Crouzat. Celui-ci, après avoir laissé une garnison à Besançon, fut appelé, pour couvrir la place de Lyon, à Chagny, où s'organisa le 20^e corps, qui fut envoyé à la première armée de la Loire.

Il ne resta plus, dans l'Est, que Garibaldi avec un ramassis de francs-tireurs, d'éclaireurs et de volontaires de toute sorte, formant, à Autun, un total de 15 à 18,000 hommes, et une division forte de 6,000 hommes, organisée sous les ordres du général Crémier (capitaine d'état-major, nommé général au titre auxiliaire). Si ces deux groupes avaient su combiner leur action, ils seraient peut-être arrivés à quelques résultats ; mais ils agirent isolément. Garibaldi, après avoir battu le général Degenfeld, attaqua Dijon, sans attendre Crémier ; il fut repoussé et obligé de regagner Autun, où il battit les Allemands qui l'avaient poursuivi. De son côté, Crémier, après plusieurs combats d'un intérêt secondaire, était attaqué à Nuits par le général de Werder, le 18 décembre ; la lutte se terminait par la retraite des Allemands ; mais Crémier rétrogradait le lendemain, par suite du manque de munitions.

En Alsace, les Allemands s'étaient emparés de Neufbrisach, le 11 novembre. Déjà la place de Belfort était investie depuis le 3 novembre, par le général von Treskow, avec 20,000 hommes ; le 3 décembre, le bombardement commença. La place avait été mise en bon état de défense par son commandant, le colonel du génie Denfert-Rochereau, qui, après

avoir répondu énergiquement à la sommation du général von Treskow, se défendit avec autant d'habileté que de vigueur. La 1^{re} armée de la Loire fut transportée, par le chemin de fer, dans l'Est, afin de débloquent Belfort, et prit le nom d'armée de l'Est. Commandée par le général Bourbaki, elle se composait des 15^e corps, général Martineau-Deschenez ; 18^e corps, général Billot ; 20^e corps, général Clinchamp ; 24^e corps, organisé à Lyon, général Bressoles ; d'une réserve d'infanterie et de cavalerie, sous les ordres du capitaine de frégate Pallu de la Barrière, et de la division Crémier.

Le transport de ces corps d'armée s'exécuta dans de fort mauvaises conditions. Les Allemands avaient évacué Dijon. Garibaldi y fut envoyé pour garder la ligne de communication de l'armée. Le général de Werder, après avoir quitté Dijon, le 27 décembre, se retira sur l'Ognon ; il fut attaqué ; le 9 janvier, à Villersexel, par les 18^e et 20^e corps, qui le rejetèrent sur Belfort. L'armée française le suivit lentement, et lui laissa le temps de se retrancher sur la Lisaine. Là eut lieu, pendant les journées des 15, 16 et 17 janvier, une série de combats, qui a conservé le nom de bataille de la Lisaine ou d'Héricourt.

L'armée allemande comptait 50,000 hommes et 108 pièces, l'armée française 140,000 hommes et 336 pièces ; mais les Allemands étaient couverts par des tranchées-abris et des épaulements établis à l'avance, et 32 pièces de siège armaient 8 batteries fixes qui battaient les abords de la position. Le plan du général Bourbaki consistait à déborder par sa gauche la droite ennemie. Cette gauche était formée par le 18^e corps et par la division Crémier, mise sous les ordres du général Billot. Venait ensuite le 20^e corps, puis le 24^e, puis le 15^e chargé d'attaquer le château de Montbéliard. Le 15, les Allemands furent chassés de la ville de Montbéliard, mais tinrent bon dans le château ; le 24^e corps ne put forcer les lignes de défense en face de lui. Le 20^e, qui devait attaquer Héricourt, attendit en vain l'entrée en ligne du 18^e corps, qui ne déboucha qu'à l'entrée de la nuit.

Le 16, toutes les attaques sur Montbéliard et sur Héricourt, après avoir réussi en partie, échouèrent définitivement ; mais la division Crémier et la division Penhoat, du 18^e corps, s'emparèrent de Chenebier, à l'extrême droite des Allemands, et à 8 kilomètres seulement de Belfort. Le 17, ces deux divisions se maintinrent sur la position conquise, malgré un vigoureux retour des Allemands ; la route de Belfort restait libre. Considérant alors sa

tâche comme accomplie, et croyant sa gauche menacée, le général Billot attendit le résultat des autres attaques : celles-ci ayant échoué, et les troupes étant exténuées, la retraite fut décidée. L'armée de Bourbaki avait eu 8,000 hommes hors de combat, ce qui prouve la vivacité de l'action. Les Allemands, qui avaient combattu à l'abri de leurs retranchements, ne perdirent que 2,158 hommes.

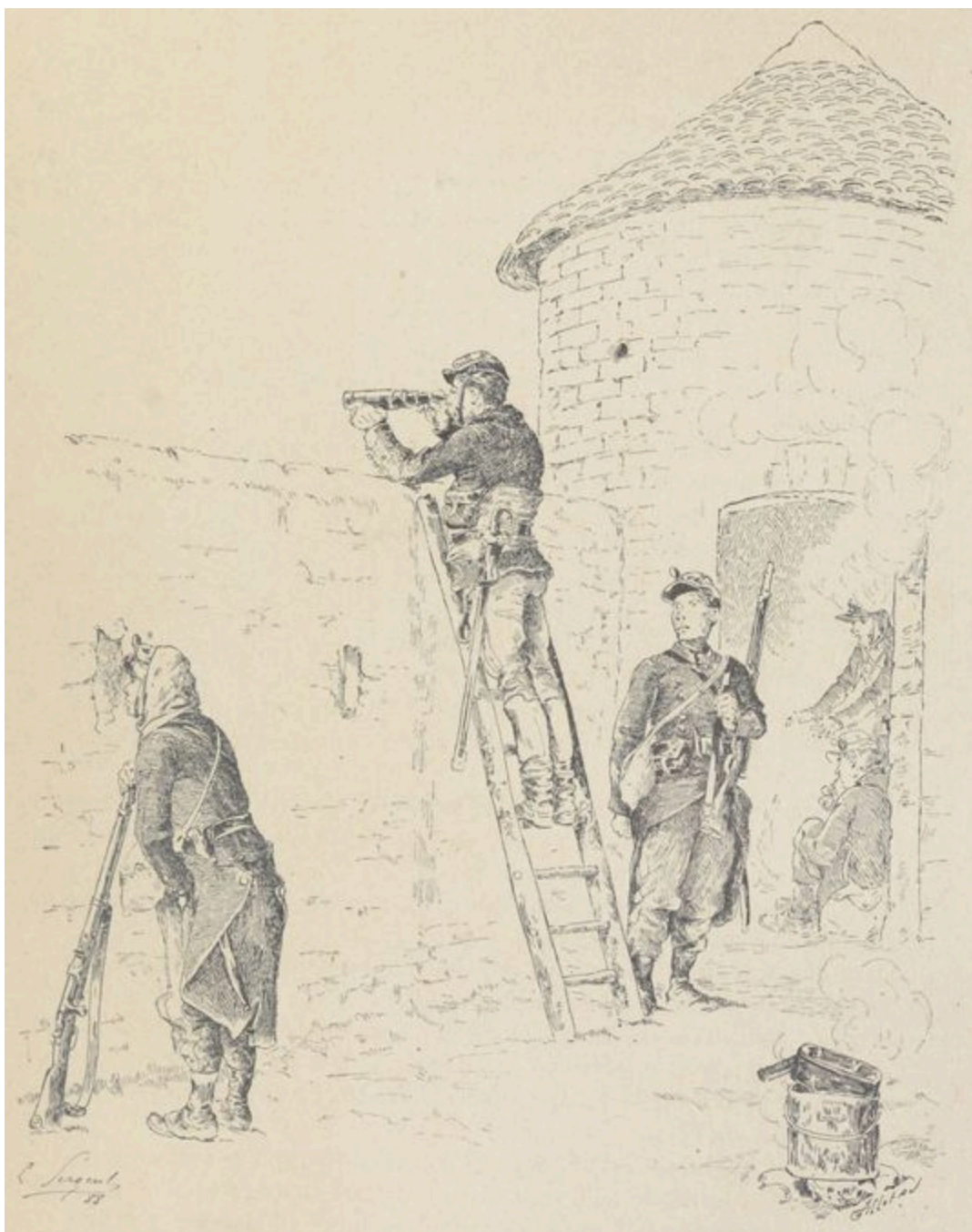
Cependant, une nouvelle armée allemande, dite du Sud, et composée des II^e, VII^e et XIV^e corps, venait d'être formée, sous le commandement du général de Manteuffel. Chargeant le général Kettler, avec 4,000 hommes, d'amuser Garibaldi devant Dijon, Manteuffel se jeta sur les communications de l'armée de l'Est, qui s'était repliée sur Besançon. Le général Kettler échoua, le 21 janvier, contre les positions avancées de Dijon, à Talant et à Messigny, et fut battu par Garibaldi, à Pouilly, où le 61^e régiment d'infanterie allemande perdit son drapeau ; mais Garibaldi, croyant à la présence d'un ennemi plus nombreux, resta immobile dans Dijon, sans secourir l'armée de l'Est.

Le 24^e corps français, chargé d'arrêter, sur le plateau de Blamont, la poursuite du général de Werder, abandonna son poste sans coup férir, ce qui permit à Werder d'arriver sous les murs de Besançon, et de profiter de l'inaction de Garibaldi pour fermer à l'armée de l'Est la route de Gray. Manteuffel se trouvait, le 27 janvier, sur la route de Besançon à Lyon, par Quingey, et le général Clinchant qui, le 27 au matin, remplaça le général Bourbaki dans son commandement, dut chercher à gagner Lyon par Saint-Laurent et Saint-Claude. C'est dans cette position que nous allons retrouver l'armée de l'Est, après avoir parlé de ce qui s'était passé dans le Nord et à Paris.



Les opérations de l'armée du Nord présentèrent, au milieu des efforts de la Défense nationale, un caractère particulier. La formation de cette armée fut facilitée par le grand nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats échappés de Sedan et de Metz, par les ressources de l'arsenal de Douai, et par la protection des places du Nord. Le général Bourbaki, envoyé à Lille, à la fin d'octobre, en entreprit l'organisation avec ardeur ; mais des motifs politiques le firent rappeler à Tours, et il fut remplacé provisoirement par son chef d'état-major, le général Farre.

Le général de Manteuffel, chargé, avec la 1^{re} armée allemande forte d'environ 40,000 hommes et 174 bouches à feu, d'occuper la ligne d'Amiens à Rouen, se porta d'abord sur Amiens, pour s'opposer à la formation de l'armée du Nord. Le général Farre marcha au devant de lui, avec 25,000 hommes et 60 canons, pour essayer de couvrir Amiens : il fut attaqué, le 27 novembre, à Villers-Bretonneux, et forcé à la retraite, après un combat acharné. Les Allemands perdirent, dans cette journée qui eut pour conséquence l'occupation de la ville d'Amiens par eux, 262 tués et 1,030 blessés. Les Français eurent 1,383 hommes tués ou blessés, et un millier de prisonniers.



Le général de Manteuffel marcha alors sur Rouen, où il entra le 5 décembre, la ville ayant été évacuée par le général Briand, qui commandait les troupes françaises en Normandie. Quelques combats heureux avaient eu lieu d'abord, notamment à Formerie, où le général allemand Senfft, marchant avec 1,500 hommes et 6 canons, fut battu par des détachements accourus à la fois de divers points ; et à Étrépagne, où la garnison prussienne était surprise par le général Briand qui, trop faible pour tenir

contre les 40,000 hommes de Manteuffel, fut obligé de se retirer devant lui, Manteuffel se hâta d'envoyer sur le Havre le général de Gœben, qui trouva cette ville importante couverte par des ouvrages de fortification, et se rabattit sur Dieppe. Pendant ce temps, l'armée du Nord avait été organisée par son nouveau commandant en chef, le général Faidherbe ; elle comprenait deux corps d'armée, le 22^e et le 23^e, commandés par les généraux Lecointe et Paulze-d'Ivoy, et formant un total de 30,000 hommes, avec 90 canons.

Le général Faidherbe chercha d'abord à dégager la place du Havre, et après avoir repris possession du fort de Ham, tombé précédemment au pouvoir des Allemands, il se porta sur Amiens, où Manteuffel se rendait de son côté, avec 25,000 hommes et 108 canons. Les deux armées se rencontrèrent le 23 décembre, à Pont-Noyelles, sur l'Hallue. Le général Faidherbe, établissant ses troupes sur les hauteurs de la rive gauche, repoussa toutes les attaques dirigées contre les hauteurs ; puis, ayant atteint le but qu'il s'était proposé, et apprenant la reddition de la place de La Fère, il reprit, le lendemain, la route d'Arras et de Douai, après avoir fait coucher les troupes sur leurs positions, pour bien affirmer sa victoire. Ce premier succès releva le moral de l'armée du Nord.

Quelques jours après, le général Faidherbe quittait ses cantonnements pour attaquer l'ennemi posté en avant de Bapaume. Le 2 janvier, tandis que la division Derroja était repoussée à Sapignies, la division du Bessol s'emparait d'Achiet-le-Grand. Le 3, avait lieu la bataille de Bapaume, que plusieurs causes empêchèrent d'être décisive.

La 2^e division du 23^e corps était composée de mobilisés, que l'on eut grand peine à maintenir en réserve, et qui furent plus gênants qu'utiles. D'autre part, le général Faidherbe recula devant la triste nécessité de réduire en cendres la ville de Bapaume, que les Prussiens se préparaient à défendre à outrance. Il se contenta de déborder la position par la droite. Les Prussiens évacuèrent Bapaume pendant la nuit.

Le général Faidherbe, résistant aux sollicitations des généraux sous ses ordres, regagna, le lendemain matin, ses anciens cantonnements. Les Allemands en profitèrent pour rentrer dans Bapaume et chanter victoire. La cavalerie allemande ayant voulu suivre l'arrière-garde française dans sa retraite, le 20^e bataillon de chasseurs à pied repoussa deux escadrons de cuirassiers, en leur infligeant une perte de 31 hommes et 73 chevaux.

Le général Faidherbe reprit sa marche en avant, pour secourir la place de Péronne. La reddition prématurée de cette place, le 9 janvier, après un vif mais court bombardement, rendit cette marche inutile. Le général de Gœben qui, le 7 janvier, avait remplacé Manteuffel à la tête de l'armée du Nord, devint ainsi maître de toute la ligne de la Somme. Faidherbe, désireux de venir en aide à la défense de Paris par une diversion sérieuse, résolut de se porter à Saint-Quentin par une marche de flanc, en tournant la ligne de la Somme. Le verglas et le mauvais temps retardèrent son armée, et donnèrent au général de Gœben le temps d'accourir, en suivant une direction à peu près parallèle. Le 18 janvier, les deux combats de Vermand et de Tertry tournèrent à l'avantage des Français.

Le lendemain 19, les deux armées étaient en nombre à peu près égal, 31,000 Français contre 32,000 Allemands ; mais ceux-ci avaient une grande supériorité en cavalerie et en artillerie (161 pièces contre 99). La lutte fut très vive, et dura depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit tombée ; elle se termina par la retraite des 22^e et 23^e corps et par l'entrée des Allemands dans la ville de Saint-Quentin.

« La victoire avait été péniblement acquise, » dit la relation prussienne de la guerre ; les Allemands avouèrent une perte de 2,400 hommes ; les Français perdirent environ 3,000 hommes et 6 pièces de canons ; mais près de 6,000 traînards restèrent entre les mains des Allemands. L'armée de Faidherbe échappa cependant, avec bonheur, aux dispositions prises par le général de Gœben pour la poursuivre, et se réfugia, sans encombres, dans le réseau des places fortes. Le 20 janvier, elle était cantonnée autour de Cambrai, Douai, Valenciennes et Lille. Quinze jours après la bataille de Saint-Quentin, elle était prête à rentrer en ligne.

Nous avons déjà cité comme étant tombées au pouvoir de l'ennemi les places de Lichtenberg, La Petite-Pierre, Marsal, Strasbourg, Toul, Vitry-le-François, Laon, Sedan, Schlestadt, Neufbrisach, La Fère, Péronne, Ham. Nous devons encore enregistrer la prise de huit autres places :

Soissons avait capitulé le 16 novembre, après 37 jours de siège et de bombardement.

Verdun, dont la garnison repoussa vigoureusement, le 24 août, une attaque de vive force, assiégée de nouveau le 26 septembre, bombardée à partir du 13 octobre, se rendit le 9 novembre : la capitulation, honorable pour la garnison, avait été précédée de plusieurs sorties victorieuses.

Thionville se rendit le 24 novembre, après 111 jours de siège et 3 jours de bombardement.

A Phalsbourg, la garnison, bloquée depuis dix-sept semaines, fut contrainte par la famine de capituler, le 13 décembre, après avoir détruit tout le matériel de la place. Montmédy se rendit, le 12 décembre, après deux sièges de courte durée. Mézières, cruellement bombardée, le 31 décembre, et réduite en cendres, fut livrée à l'ennemi par capitulation, le 1^{er} janvier 1871.

A Rocroi, la garnison capitula le 5 janvier, après une demi-journée de bombardement ; Longwy enfin, assiégée le 17 janvier, bombardée du 19 au 23, fut rendue le 23 au soir.

Seules les deux places de Bitche et de Belfort tenaient encore à la date du 28 janvier. Bloquée depuis la bataille de Fröschwiller, la forteresse de Bitche avait eu à subir, au mois de septembre, un bombardement de dix jours. La ville, située au pied de la hauteur qui couronne la forteresse, fut réduite en cendres. Les Allemands se contentèrent alors de bloquer la place qui, abondamment pourvue de vivres, ne se rendit qu'après la paix, sur l'ordre du Gouvernement français.



Quant à la place de Belfort, dont le siège fut un des épisodes les plus remarquables de la guerre de 1870-1871, elle fut plus étroitement serrée après la bataille de la Lisaine, inutilement livrée pour la dégager. Un assaut, donné aux forts des Hautes et des Basses-Perches, fut repoussé dans la nuit du 26 au 27 janvier, et la défense continua avec énergie. Nous verrons plus tard comment se termina ce siège glorieux. Il est temps de parler de celui de Paris, dont le dénouement devait amener la fin de la guerre.

Nous avons vu que le 13^e corps était rentré dans Paris avant l'investissement : le 14^e, formé un peu plus tard avec la même composition de 3 divisions d'infanterie et de 15 batteries d'artillerie, s'y trouvait déjà. Le 13^e corps comprenait deux régiments venus de Rome, le 35^e et le 42^e : tout le reste était composé de régiments de marche. Le général Ducrot reçut le commandement supérieur de ces deux corps. Nous avons vu, en outre, qu'on avait fait rentrer dans Paris toutes les troupes d'infanterie disponibles. A ces troupes vinrent s'ajouter 13,000 marins ou fantassins et artilleurs de

marine, environ 115,000 mobiles de Paris et des départements, sans instruction militaire, et la garde nationale, dont l'organisation n'était encore qu'ébauchée.



Le premier combat fut livré le 17 septembre à Montmesly, par la division d'Exéa, du 13^e corps. Le général Ducrot, voulant conserver les hauteurs de Meudon et de Châtillon, où avaient été ébauchés des travaux de fortification, engagea les deux premières divisions du 14^e corps, le 19 septembre, sur le plateau de Châtillon. Une panique honteuse du 4^e zouaves de marche, qui s'enfuit jusque dans Paris, entraîna la déroute de la 1^{re} division chargée d'attaquer Vélisy. La 2^e division ne pouvant être laissée en l'air au petit Bicêtre, le général Ducrot fit évacuer la redoute de Châtillon, qui fut occupée le soir par le XI^e corps bavarois. Le général Trochu décida alors l'abandon de tous les ouvrages situés en dehors de la ligne des forts.

Les forces allemandes devant Paris comptaient environ 170,000 fantassins, 13,000 cavaliers et 692 bouches à feu. Elles comprenaient : l'armée de la Meuse, occupant la rive droite de la Seine, depuis Saint-

Germain jusqu'à la Marne, et la 3^e armée, gardant le terrain entre Marne et Seine, ainsi que la rive gauche de la Seine, jusqu'à Saint-Germain. Le quartier général du roi de Prusse et celui de la 3^e armée étaient installés à Versailles.

Les troupes françaises furent organisées en trois armées : la 1^{re}, composée de 266 bataillons de marche de la garde nationale, à l'effectif total de 183,000 hommes, commandés par le général Thomas ; la 2^e, sous les ordres du général Ducrot, comprenant trois corps d'armées (1^{er} général Blanchard, 2^e général Renault, 3^e général d'Exéa), d'un effectif total d'environ 100,000 hommes ; la 3^e, forte de 70,000 hommes environ, répartis en 6 divisions, commandée par le général Vinoy. A ces trois armées s'ajoutait le corps de Saint-Denis, sous le commandement supérieur de l'amiral La Roncière Le Noury. Toutefois, cette organisation ne fut guère complète que vers le 8 novembre. L'enceinte fortifiée avait été partagée en neuf secteurs, dont six sur la rive droite et trois sur la rive gauche.

Les principaux combats livrés par l'armée de Paris, pendant la première partie du siège, furent :

23 septembre, le combat de Villejuif, par lequel le général Vinoy reprit possession des ouvrages du Moulin Saquet, de Villejuif et des Hautes-Bruyères.

30 septembre, le combat de Chevilly, où fut tué le général Guilhem, commandant la brigade des 35^e et 42^e de ligne. Le 13^e corps s'avança sur la ligne de Choisy-le-Roy à l'Hay ; il obtint d'abord quelques succès ; mais les Allemands recevant des renforts considérables, le général Vinoy ordonna la retraite, après avoir perdu 2,120 hommes mis hors de combat.

13 octobre, le combat de Bagneux-Châtillon, simple reconnaissance opérée par 25,000 hommes avec 80 pièces de canons, sous les ordres du général Vinoy. Après s'être emparé de Bagneux, où fut tué M. de Dampierre, commandant les mobiles de l'Aube, et d'une partie de Châtillon, ces troupes se replièrent en bon ordre. Les deux partis avaient éprouvé des pertes égales de part et d'autre (environ 400 hommes de chaque côté).

21 octobre, le combat de la Malmaison, engagé par le général Ducrot avec 10,000 hommes d'infanterie et 66 canons, dans le parc de la Malmaison, le ravin de Saint-Cucufa et le parc de Buzenval. Ces troupes, après avoir lutté pendant cinq heures, se retirèrent devant des forces

supérieures, et nos généraux acquièrent la conviction qu'il était impossible de percer les trois lignes de défense établies par les Allemands, dans cette direction, pour couvrir Versailles.

28 octobre, prise du Bourget par le général de Bellemare, qui commandait alors à Saint-Denis, et de Drancy par l'amiral Saisset, double opération exécutée sans ordres supérieurs, sous la pression de l'opinion publique.

30 octobre, reprise du Bourget par la 2^e division de la garde royale prussienne, malgré l'énergique résistance des mobiles de la Seine, dont le chef de bataillon Baroche fut tué. Ce revers suscita l'émeute du 31 octobre, à la suite de laquelle le Gouvernement crut devoir rejeter les conditions posées par l'état-major général prussien, pour la conclusion d'un armistice, et faire cesser les négociations entreprises par M. Thiers.

Après la bataille de Coulmiers, il fut convenu entre les Gouvernements de Paris et de Tours, correspondant par ballons et par pigeons, que l'armée de Paris et celle de la Loire agiraient simultanément, à partir du 29 au 30 novembre. Ce fut même la principale des raisons qui déterminèrent le Gouvernement de Tours à faire porter l'armée de la Loire en avant, malgré l'avis du général d'Aurelles. Quant à la garnison de Paris, il fut décidé que la 2^e armée tenterait de forcer les lignes allemandes, entre la Seine et la Marne, tandis que la 3^e armée et le corps de Saint-Denis exécuteraient des diversions au sud et au nord. Ces opérations étaient fixées au 29 novembre. Une crue subite de la Marne retarda l'établissement des ponts qui devaient être jetés sur cette rivière ; il fallut remettre l'affaire au 30. Les Allemands avertis eurent le temps d'amener des renforts sur le point menacé.

La tentative de la 2^e armée aurait peut-être cependant réussi, sans la circonspection exagérée du général d'Exéa qui, placé avec le 3^e corps d'armée sur la rive droite de la Marne, devait traverser cette rivière, pour tomber sur le flanc droit des Allemands. En attendant ce mouvement, les 1^{er} et 2^e corps s'épuisent, après l'occupation de Champigny, en efforts énergiques contre le parc de Villiers et le château de Cœuilly. Le 2^e corps est forcé à la retraite ; son artillerie seule continue la lutte. Le général Renault, qui commandait ce corps, est blessé mortellement. La 3^e division du 1^{er} corps comprenant les 35^e et 42^e de ligne, reçoit du commandant de corps d'armée, général Blanchard, à l'insu du général en chef, l'ordre de

battre en retraite. Au même moment, le général d'Exéa, sur les ordres réitérés qui lui sont transmis, se décide enfin à traverser la Marne ; mais au lieu de se porter à gauche, pour tourner la position ennemie, il tourne à droite et se dirige sur le point où a échoué le 2^e corps. Ces attaques décousues n'aboutissent pas ; le général Ducrot fait cesser tout mouvement offensif, et organiser définitivement les positions conquises le matin.

Quant aux diversions, celle du sud avait été exécutée le 29 novembre ; faute de contre-ordre arrivé à temps, le général Vinoy s'était emparé de l'Hay et de la gare aux Bœufs, qu'il fit évacuer le soir. Au nord, l'amiral La Roncière s'empara, le 30, d'Épinay. A l'est, le général Susbille occupa le village de Montmesly, et battit en retraite, le soir, après avoir perdu 1,236 hommes hors de combat, dont le général Ladreyt de la Charrière, tué.

Après deux nuits très rigoureuses passées en plein air par les troupes, sans tentes ni couvertures, la bataille recommença, le 2 décembre, par l'offensive des Allemands ; les Français furent d'abord surpris et prirent la fuite, en proie à une véritable panique ; le colonel de Grancey fut tué, en voulant arrêter les mobiles de la Côte-d'Or ; mais l'ordre se rétablit ; les positions perdues furent reconquises, et l'on y tint bon, sous la protection de l'artillerie. Les troupes étaient cependant hors d'état de continuer la lutte, et le 3 au matin, le général Ducrot les faisait repasser sur la rive droite de la Marne. Le Gouvernement fut bientôt averti de la défaite de l'armée de la Loire, ce qui mit fin aux projets de grande sortie. Les pertes totales de l'armée française, dans les journées des 29 et 30 novembre et 1^{er} décembre, s'élevèrent à 12,000 hommes, les Allemands en avaient perdu 6,000.

A partir de ce moment, on ne combattit plus, pour ainsi dire, que pour satisfaire l'opinion publique.

Le 21 décembre, une attaque infructueuse sur le Bourget et un combat indécis à la Ville-Évrard occasionnèrent à l'armée des pertes considérables. Cependant, le bombardement commençait le 27 décembre. Interrompu un instant, il fut repris le 5 janvier et dura 23 jours. Tous les quartiers de la rive gauche étaient atteints. La population supporta le bombardement avec une constance parfaite : le nombre des tués ou blessés s'élevait ; par jour et en moyenne, à 60. Mais les privations provenant de la rareté des vivres devaient fatalement amener la reddition. Le Gouvernement se décida à une nouvelle tentative de sortie dirigée sur Montretout, Garches et Buzenval. Cette tentative fut fixée au 19 janvier.



Le général Trochu prit lui-même le commandement en chef. Le général Vinoy, avec la gauche, forte de 22,000 hommes, était chargé d'enlever Montretout et de marcher sur Garches. Au centre, le général Carrey de Bellemare, avec 34,500 hommes, devait s'emparer du parc de Buzenval, pour marcher sur la Bergerie. Enfin à droite, le général Ducrot, à la tête de 33,500 hommes, devait partir de Rueil, pour tourner la gauche des Allemands. Les gardes nationaux mobilisés entraient pour un chiffre de 42,000 hommes dans les 100,000 affectés à cette sortie. Faute d'itinéraires suffisamment précis, les colonnes s'entrecroisèrent au départ.



Lorsque le signal fut donné par le Mont-Valérien, le général Vinoy était seul en mesure d'attaquer : encore n'avait-il pas son artillerie. Il s'empara cependant de la redoute de Montretout et s'avança dans Saint-Cloud. Le général de Bellemare entra en ligne plus tard et prit le parc et le château de Buzenval. Le général Ducrot n'arriva sur ses positions de combat que vers 11 heures et demie.

L'ennemi avait été renforcé sur toute la ligne. Les efforts énergiques de nos troupes échouèrent devant une résistance opiniâtre ; la nuit venue, le général Trochu donna l'ordre de la retraite : on oublia à Montretout, dans la maison Zimmermann, un bataillon des mobiles de la Loire-Inférieure, commandé par M. de Lareinty, qui fut fait prisonnier le lendemain. Les Français avaient eu 4,062 hommes hors de combat.

Dans ce chiffre, les gardes nationaux, dont une partie du moins s'étaient admirablement conduits, figuraient pour 1,954 ; parmi les morts on comptait l'ingénieur Gustave Lambert, voyageur au pôle, et le peintre Henri Regnault.

Après ce combat livré sans conviction, le général Trochu donna sa démission de gouverneur de Paris, et le général Vinoy se vit nommer général en chef de l'armée. Un armistice de 21 jours fut signé le 28 janvier, après cinq jours de négociations. Le désir de ne pas voir Paris occupé par les Allemands rendit les négociateurs français coulants sur toutes les autres

conditions. Ils accordèrent aux Allemands, dans les départements, plus de terrain qu'ils n'en possédaient ; en outre, ils commirent le crime, bientôt cruellement puni par l'insurrection de la Commune, de désarmer la troupe de ligne, pour laisser la garde nationale armée. Enfin, ils acceptèrent l'exclusion de l'armée de l'Est et de la place de Belfort, et, ce qui paraît incroyable, ce qui accuse, dans les circonstances terribles où se trouvait la France, une légèreté bien coupable, le Gouvernement de Paris, représenté par Jules Favre, se borna à signifier à celui de Bordeaux la conclusion de l'armistice, en l'invitant à faire cesser les hostilités. Immédiatement cet ordre fut expédié à toutes les armées, y compris celle de l'Est.

Le général Clinchant fit arrêter le mouvement de l'armée de l'Est, et fut attaqué à Champagnole par le II^e corps allemand. Il apprit ainsi qu'il n'était pas compris dans l'armistice. En même temps, le Gouvernement de Bordeaux était averti de cette exclusion par une dépêche du général Chanzy, qui transmettait le texte de l'armistice, communiqué par le prince Frédéric-Charles, et il télégraphiait au général Clinchant de reprendre les hostilités. Une faible partie de l'armée de l'Est était parvenue à Gex, en passant par Morez ; le gros de l'armée avait été arrêté par la nouvelle de l'armistice, et trouva la route barrée, grâce à l'oubli de Jules Favre. Le général Clinchant n'eut plus qu'à se jeter en Suisse, où il pénétra le 1^{er} février par les Verrières, avec 90,000 hommes. Le général Billot, avec le 18^e corps, et le général Pallu de la Barrière, avec la réserve, avaient couvert la retraite, marquée par le brillant combat de La Cluse. L'armée française, en entrant en Suisse, déposa ses armes et son matériel d'artillerie, qui furent rendus à la France après la paix.

A Belfort, le siège régulier des deux ouvrages des Hautes et Basses-Perches commençait immédiatement après l'assaut repoussé, et le 7 février, le colonel Denfert les faisait évacuer. Immédiatement, les opérations furent entreprises contre le château. Les projectiles allaient manquer à la défense, lorsque le colonel Denfert reçut du Gouvernement l'autorisation de traiter avec les Allemands pour la reddition de la place. Une convention fut signée à cet effet, et, le 18 février, les glorieux défenseurs de Belfort en sortirent avec les honneurs de la guerre, emportant leurs armes, emmenant leurs équipages et leur matériel de campagne.

Le siège de Belfort avait duré du 2 novembre 1870 au 13 février 1871. La garnison avait perdu 4,745 hommes ; la ville était presque détruite par les bombes. Les Allemands avaient perdu 2,137 hommes.

L'armistice fut exécuté sans difficulté sur toute la ligne ; les troupes de l'armée de la Loire furent transportées sur la rive gauche du fleuve, afin de pouvoir défendre la ligne de la Vienne, s'il fallait reprendre les hostilités. Le 22^e corps, de l'armée du Nord, fut transporté par mer dans la presqu'île du Cotentin. Une armée fut organisée, sous les ordres du général de Colomb, pour défendre la Bretagne. Tous ces préparatifs furent rendus inutiles par la signature des préliminaires de la paix, qui eut lieu, le 26 février, à Versailles. Le traité de paix définitif fut conclu à Francfort, le 10 mai 1871. On en connaît les clauses, sur lesquelles nous n'insisterons pas : cinq milliards et demi d'indemnité à payer, la perte de l'Alsace et de la Lorraine ; telles furent les conséquences de cette guerre si follement engagée, qui coûta en outre à la France près de 140,000 hommes tués, morts de leurs blessures ou morts de maladies.

Les Allemands, dont la perte se borna à 46,589 morts, se distinguèrent, non seulement par la préparation de la guerre, l'habileté de leurs plans de campagne et l'énergie de leurs troupes, ils firent preuve, en outre, vis-à-vis des populations non combattantes, d'une dureté dont il est bon que les Français conservent la mémoire.

Nous avons parlé de Châteaudun, froidement incendiée après sa glorieuse et héroïque résistance ; nous pourrions citer la ville d'Étrépagne, réduite en cendres à la suite de la surprise de la garnison saxonne par des troupes venues de Rouen ; le bourg d'Ablis détruit, parce qu'un escadron de hussards y avait été fait prisonnier par les francs-tireurs parisiens ; Saint-Calais, où la conduite des Prussiens, que n'avait motivée aucun fait, de quelque nature qu'il fût, provoqua une protestation noblement indignée du général Chanzy. Nous nous bornerons à rappeler l'histoire du village de Fontenoy, d'autant plus qu'elle nous donne l'occasion de terminer le rapide résumé de la guerre de 1870-71 par le récit d'un glorieux épisode.

Après le départ des troupes du général Cambriels, un comité militaire des Vosges avait été institué pour la défense de ce pays, et le corps dit les Chasseurs des Vosges avait été formé sous le commandement du capitaine Coumès, avec des soldats évadés, des volontaires alsaciens et lorrains, des gardes forestiers.

Le 22 janvier 1871, vers 5 heures du matin, les chasseurs des Vosges, munis de 600 kilogrammes de poudre et de tous les engins nécessaires pour la communication du feu, partis de Lamarche, arrivaient, après deux

marches de nuit exécutées par le froid le plus rigoureux (21 degrés), à la station de Fontenoy-sur-Moselle, entre Liverdun et Toul.

Le poste de la station est massacré et fait prisonnier, les rails sont enlevés sur la voie, dans la direction de Nancy ; en même temps, on recherche et on découvre une chambre de mine pratiquée dans une des arches du pont sur la Moselle, on la charge et on y met le feu ; puis le détachement s'éloigne. Vers 7 heures du matin, le pont saute en l'air ; les chasseurs opèrent leur retraite, avec le plus grand bonheur. Cette expédition peut être citée comme un modèle de coup de main.

Les Prussiens, furieux, envoyèrent immédiatement un bataillon, qui pillait le village, fit sortir les habitants de leurs maisons, y fit rentrer les bestiaux, et le brûla au pétrole deux jours de suite. Il est à noter que les habitants de Fontenoy n'avaient eu connaissance du coup de main des chasseurs des Vosges que par le bruit de l'explosion. En outre, la Lorraine fut imposée d'une contribution extraordinaire de 10 millions. 500 ouvriers de Nancy furent requis de se trouver à la gare, afin d'être envoyés à Fontenoy pour la réparation du pont, et comme les ouvriers manquaient, on ramassa tous les habitants de Nancy, qui s'étaient groupés autour d'une musique militaire, et on les embrigada pour travailler au pont de Fontenoy, dont le rétablissement dura 17 jours.





CHAPITRE XXVII

ALGÉRIE, TUNISIE ET TONKIN

L'armistice et la cessation des hostilités engagées contre l'armée allemande n'avaient pas mis fin aux épreuves de la population de Paris. La formidable insurrection du 18 mars lui en réservait de plus cruelles encore... Mais le récit de ces tristes événements n'entre pas dans le cadre de notre ouvrage.

Il nous reste, pour compléter notre œuvre, à résumer les opérations partielles entreprises par le Gouvernement de la troisième République, depuis la guerre de 1870 jusqu'à ce jour.

Nous en sommes restés, pour l'Algérie, à l'expédition de la grande Kabylie qui acheva, en 1857, la conquête du pays. Les années qui suivirent furent principalement consacrées à l'établissement de la colonisation. Plusieurs insurrections donnèrent cependant, à nos troupes d'Algérie, l'occasion de montrer qu'elles n'avaient pas dégénéré. La plus dangereuse de ces insurrections fut celle de la confédération des Ouled-Sidi-Cheick, qui éclata le 2 mars 1864. Si-Sliman, chef de cette grande confédération, dans le cercle de Géryville, ayant levé l'étendard de la guerre sainte, le colonel Beauprêtre, commandant du cercle, et l'officier le plus redouté des Arabes, marcha contre lui avec une faible colonne. Si-Sliman demanda au colonel

une entrevue dans laquelle il le fit poignarder : Beauprêtre put, avant de mourir, brûler la cervelle à son assassin, mais sa petite colonne fut entourée et massacrée. La révolte s'étendit, et plusieurs escadrons de spahis furent défaits, par les rebelles, en différentes rencontres. Une colonne commandée par le général Jollivet fut presque entièrement détruite ; une compagnie, envoyée par le colonel Bressoles contre une tribu insurgée, fut anéantie jusqu'au dernier homme. Le maréchal de Mac-Mahon, qui venait d'être nommé gouverneur général de l'Algérie, donna les ordres les plus sévères pour la répression de la révolte. Le marabout Mohamed-ben-Hamza, qui avait remplacé Si-Sliman à la tête des insurgés, fut battu et tué à Garet-Sidi-Cheick par la colonne du général Deligny, commandant la province d'Oran.

Une partie des Ouled-Sidi-Cheick se soumit ; un des frères de Si-Sliman fut même nommé notre agha ; mais l'autre partie de la confédération se rejeta dans le Maroc, d'où elle est encore en guerre avec nous. Le général Wimpffen dirigea contre eux, au mois d'avril 1870, une expédition et les battit complètement, le 15, sur l'Oued-Gair : le colonel Chanzy, le futur général de la Défense nationale, se distingua dans ce combat. Le général Wimpffen échoua ensuite devant l'oasis d'Aïn-Chair, dont les habitants repoussèrent deux assauts, et conclurent ensuite avec le général une paix trompeuse.

Pendant la guerre de 1870, les Arabes ne bougèrent pas ; mais aussitôt après la paix, le décret intempestif qu'avait rendu le Gouvernement de la Défense nationale, sur la naturalisation des juifs (24 octobre 1870), donna naissance à la plus terrible insurrection qu'ait vue l'Algérie, depuis l'achèvement de la conquête.

Le promoteur et le chef de cette insurrection fut Mokrani, bach-aghâ de la Medjana, commandeur de la Légion d'honneur, dont la famille princière nous avait été jusque-là dévouée. Voyant d'ailleurs, au bout de peu de temps, que sa levée de boucliers n'avait aucune chance de succès, Mokrani se fit tuer dans un combat, près d'Aumale, contre le général Céréz. Un de ses parents, nommé Bou-Mezrag, le remplaça. Quoique la révolte se fût étendue à la presque totalité des provinces d'Alger et de Constantine, elle n'atteignit ses véritables proportions que dans la Kabylie. Il fallut, pour la dompter, envoyer de France plusieurs régiments de marche et même de mobiles et de mobilisés. La plus grande activité fut déployée contre cette insurrection par les généraux Lallemant, Céréz et de Lacroix ; mais son histoire ne serait guère que le récit d'une série de pillages, de dévastations

et d'assassinats commis par les insurgés, et punis par des châtiments sévères.

Au point de vue militaire, on doit citer cependant : la résistance du bordj de Tizi-Ouzou, dans lequel une garnison de 250 hommes, dont 100 mobilisés de la Côte-d'Or, subit, du 17 avril au 11 mai 1871, un siège de 25 jours, et fut débloquée par la colonne du général Lallemand ; celle du fort National ou fort Napoléon, qui se prolongea pendant 71 jours, du 17 avril au 26 juin : la garnison était de 700 hommes ; elle avait à défendre une enceinte de 2,300 mètres de développement, avec 17 bastions, et fut assiégée par 15 à 20,000 Kabyles. Elle eut à soutenir, le 21 mai, un terrible assaut que l'on repoussa, comme jadis à Huningue et à Burgos, en faisant rouler sur les assaillants des obus et des grenades enflammées. Le fort fut débloqué par le général Lallemand.

Il ne faut pas oublier davantage la belle défense du commandant Du Cheyron, attaqué à Bordj-Bou-Arréridj par Mokrani, avec 7,000 hommes, et résistant victorieusement, sans autre appui que quelques mobiles des Bouches-du-Rhône et deux vieux canons.

Une pointe poussée par le colonel Fourchaud, avec une colonne composée de zouaves, de tirailleurs, de spahis et de chasseurs d'Afrique, au cœur du pays insurgé, pour délivrer le village de Palestro, mérite aussi une mention particulière, pour l'audace et la rapidité du mouvement. Le colonel Fourchaud n'arriva, du reste, que pour constater l'affreux massacre des colons de Palestro, et eut à livrer au retour de rudes combats, dont il se tira, grâce au feu nourri des fusils à tir rapide. La ville de Dellys eut à soutenir un assaut terrible. Bougie en soutint cinq.

La garnison de la kasbah de Touggourt, composée d'une section de turcos, attaquée par des bandes nombreuses, que commandait un prétendu marabout du nom de Bou-Choucha, fut réduite à capituler après deux jours de fusillade, n'ayant presque plus de vivres ni de munitions. La capitulation portait que les turcos rentreraient à Batna sans être inquiétés ; mais à peine étaient-ils en route, qu'ils furent atteints par les cavaliers de Bou-Choucha, et, n'ayant plus de cartouches, ils furent massacrés jusqu'au dernier. Leur lieutenant, un officier indigène, couvert de blessures, restait debout, quand une décharge à bout portant le renversa. Les généraux de Lacroix et de Gallifet marchèrent sur Touggourt : Bou-Choucha s'enfuit à leur approche. Les complices qu'il avait laissés dans Touggourt furent sévèrement châtiés.

Bou-Choucha lui-même, capturé en 1874 par notre caïd d'Ouargla, fut condamné à mort et fusillé.

Nous ne citerons que pour mémoire l'insurrection des Aurès, au mois de juin 1879, réprimée par les généraux Forgemol, commandant la province de Constantine, et Logerot, commandant la subdivision de Batna, qui infligea aux insurgés une défaite sanglante à R'baa.

L'insurrection soulevée, dans le sud de la province d'Oran, par Bou-Amena, devait être plus sérieuse.

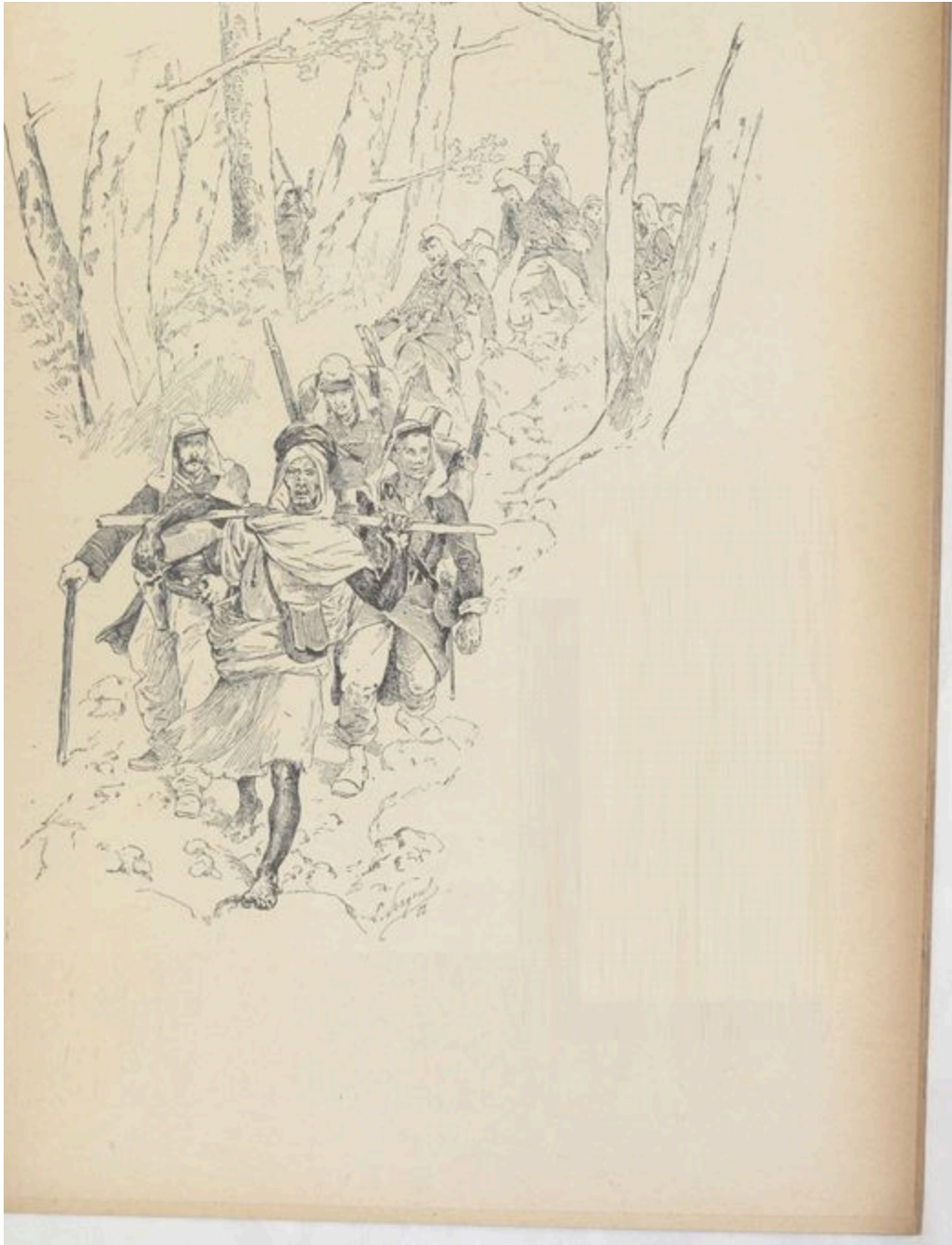
Nous avons vu les Ouled-Sidi-Cheick dissidents se retirer dans le Maroc. Ils reparurent dans le sud Oranais, pendant la grande insurrection de 1871, sous la conduite de Si-Kaddour-ben-Hamza et de Si-Lala. Une colonne composée des mobiles de l'Allier, de détachements de la légion étrangère, de spahis et de chasseurs d'Afrique, sous les ordres du lieutenant-colonel Gand, fut envoyée de Saïda pour les observer, et détacha dans le sud une reconnaissance de six escadrons de chasseurs et spahis, appuyés par une compagnie de la légion étrangère et une section d'artillerie. Cette reconnaissance, sous les ordres du commandant Marchand, eut à livrer aux Ouled-Sidi-Cheick un combat furieux, dans lequel le goum qui l'accompagnait fit défection et ouvrit passage aux cavaliers ennemis, qui furent heureusement repoussés par la compagnie de la légion étrangère, après avoir tué deux capitaines et vingt-trois chasseurs ou spahis.

En 1872, Si-Kaddour se montra dans le sud de la province de Constantine, à El-Goleah, à 307 kilomètres au sud d'Ouargla. Le général de Gallifet marcha contre lui avec une colonne de 700 hommes, dont l'infanterie était transportée à dos de chameau ; mais il disparut à son approche.

Ce fut seulement en 1880 que parut le chérif Bou-Amena. Profilant de ce qu'une partie des troupes de la province d'Oran avait été envoyée en Tunisie, il prêcha la guerre sainte dans les tribus du sud-ouest. Au mois d'avril 1871, le lieutenant Weinbrunnen, chef du bureau arabe de Géryville, ayant été assassiné dans une de ces tribus, elles entrèrent en lutte ouverte contre l'autorité des Français. Aussitôt, plusieurs colonnes furent formées pour couvrir le Tell, tandis qu'une autre colonne, forte de 2,200 hommes, concentrée à Géryville sous les ordres du général Collignon, devait aller à la recherche de Bou-Amena.



Le général Collignon, tombé malade, remet le commandement au colonel Innocenti ; les espions signalent la présence de Bou-Amena à Chellala. La colonne se met en marche dans cette direction, le 14 mai, ayant pour vingt jours de vivres portés par 1,800 chameaux. Le 19 mai, elle rencontre Bou-Amena qui s'est avancé, avec 4,000 hommes, pour prendre l'offensive. Le combat s'engage dans un défilé de 2,500 mètres ; l'attaque de front est repoussée par la légion étrangère, déployée en première ligne ; mais sur la droite, Bou-Amena débouche à l'improviste avec ses cavaliers, et se jette sur les goums qui, après un semblant de résistance, se joignent à l'ennemi pour tomber sur le convoi. Le peloton de chasseurs d'Afrique d'arrière-garde est massacré jusqu'au dernier homme ; le convoi est pillé, tout ce qui l'accompagne est tué. Après une mêlée sanglante et désordonnée, la colonne française conserve ses positions, mais elle est complètement désorganisée ; Bou-Amena la tourne, passe à quatre kilomètres de Géryville et pénètre dans le Tell.



Pendant deux mois, il se joue des colonnes qui le poursuivent ou cherchent à lui barrer la route. Le 11 juin, il fait irruption dans les chantiers d'exploitation de l'alfa, à Khalfallah, près de Saïda, massacre les ouvriers espagnols qui s'y trouvaient, et emmène en esclavage leurs femmes et leurs enfants, après avoir commis d'inqualifiables horreurs. Après cet exploit, la colonne Malaret lui laisse traverser la ligne des Chotts pour se retirer dans

le sud ; mais la colonne Brunetière tombe, par hasard, sur son convoi, et lui prend, avec de nombreux prisonniers, 1,000 chameaux, 1,500 bœufs, 400 ânes ou mulets et 6,000 moutons. Cette heureuse prise produisit un effet considérable sur les tribus dissidentes.

Pendant l'été, nos colonnes rayonnent autour de leurs points d'attache. La colonne Brunetière, attaquée à Medressa, par Bou-Amena, le repousse vigoureusement. Le colonel de Négrier marche sur les campements ennemis et détruit, à El-Abeid-Sidi-Cheick, la kouba du célèbre marabout Si-Cheick, dont les cendres sont ramenées à Géryville. Le chemin de fer de Saïda est prolongé jusqu'à la Mecheria, de manière à rendre impossible désormais toute insurrection dans le sud.

A l'automne, la campagne fut reprise, sous la direction du général Delebecque, commandant la division d'Oran. Cette fois, l'objectif était la tribu marocaine des Ahmours, qui s'était établie sur le territoire algérien et s'était jointe à Bou-Amena, au sein de laquelle enfin se trouvait le foyer de l'insurrection. Cette tribu occupait un pâtre montagneux, que le général Delebecque fit attaquer par les deux colonnes Colonieu et Louis. Le général Louis s'empara du djebel Smir, après un combat rendu pénible par la raideur des pentes à gravir, et mit les Béni-Smir en fuite. Le général Colonieu acheva leur défaite. Le 2^e zouaves enleva brillamment le col de Founassa. Les trois colonnes Louis, Colonieu et Négrier pénètrent ensuite au cœur des montagnes, dans les deux oasis de Mogher, s'en emparent, détruisent la maison de Bou-Amena et mettent le séquestre sur les biens des dissidents.

Un incident, à la fois triste et glorieux, termina en 1882, le rôle de Bou-Amena.

La mission topographique du capitaine de Castries, escortée par 300 hommes de la légion étrangère, fut attaquée au mois d'avril 1882, par 1,800 cavaliers et 6,000 fantassins que l'escorte repoussa, après avoir perdu 2 officiers. tués et 2 blessés sur 5, 48 soldats tués ou disparus, 26 blessés. Le lieutenant Massont, ancien officier de l'armée piémontaise, commandait l'arrière-garde, forte de 23 hommes de la compagnie franche organisée par le colonel de Négrier, dans la légion étrangère. Ils furent tués jusqu'au dernier. Le capitaine Barbier, qui remplaça le lieutenant Massont à l'arrière-garde, avec une compagnie, fut à son tour cerné et tué. Le capitaine de Castries prit alors le commandement, et gagna un petit plateau, sur lequel il forma le carré, avec les blessés au centre. Le colonel de Négrier, informé de

la situation par un espion, se mit en route avec 500 hommes, fit 50 kilomètres en une nuit, et dégagea les braves soldats de la légion étrangère. Bou-Amena se retira au fond du Sahara marocain, où il attend sans doute l'occasion de rentrer en scène.

Pour terminer l'histoire des guerres d'Algérie, il nous reste à parler de l'expédition de Tunisie, entreprise sous l'influence de la politique dite de l'extension coloniale, et sous le prétexte, assez fondé d'ailleurs, de supprimer un voisinage dangereux pour notre province de Constantine, et de s'emparer du pays des Kroumirs, peuplade remuante, habitant un pâtre montagneux sur le bord de la mer, pénétrant dans la province de Constantine.

La confédération des Kroumirs pouvait bien mettre en ligne 15,000 fusils ; on réunit 25,000 hommes pour l'écraser à coup sûr. C'était le contraire de ce qui s'était passé jusqu'alors en Algérie. Mais, pour fournir un effectif aussi considérable, les troupes d'Algérie ne suffisant pas, on fit venir de France 32 bataillons d'infanterie, dont 4 bataillons de chasseurs, et 28 bataillons prélevés sur 14 régiments de ligne, à raison de deux par régiment ; 5 régiments de cavalerie fournissaient chacun 3 escadrons ; enfin 27 batteries étaient prélevées sur différents régiments d'artillerie ; en sorte que le mécanisme compliqué de la mobilisation était ainsi fortement compromis. Un tollé général s'éleva dans l'armée ; aussi, à peine la première série des opérations était-elle terminée, que le ministre de la Guerre prescrivit la rentrée d'un bataillon par régiment, et la formation de régiments de marche composés de trois bataillons empruntés à trois régiments différents. Détestable expédient, qui rendait claire comme le jour l'insuffisance de l'armée française pour satisfaire à la politique coloniale.

D'ailleurs, les bataillons venus de France étaient complétés par de jeunes soldats hors d'état de supporter des fatigues prolongées, sous le climat de la Tunisie. Outre les corps venus de France, le corps expéditionnaire de Tunisie comprenait : 5 bataillons de zouaves, 5 bataillons de turcos, 5 escadrons de chasseurs d'Afrique ou de spahis. Le tout formait dix colonnes, savoir : trois à gauche sous le commandement des généraux Vincendon, Galland et Ritter et sous les ordres supérieurs du général Delebecque ; à droite, les colonnes Logerot, Bram et Gaume, sous le commandement supérieur du général Logerot ; un corps de débarquement commandé par le colonel Delpech ; une brigade de renfort partagée en deux colonnes sous les généraux Maurand et Bréart.

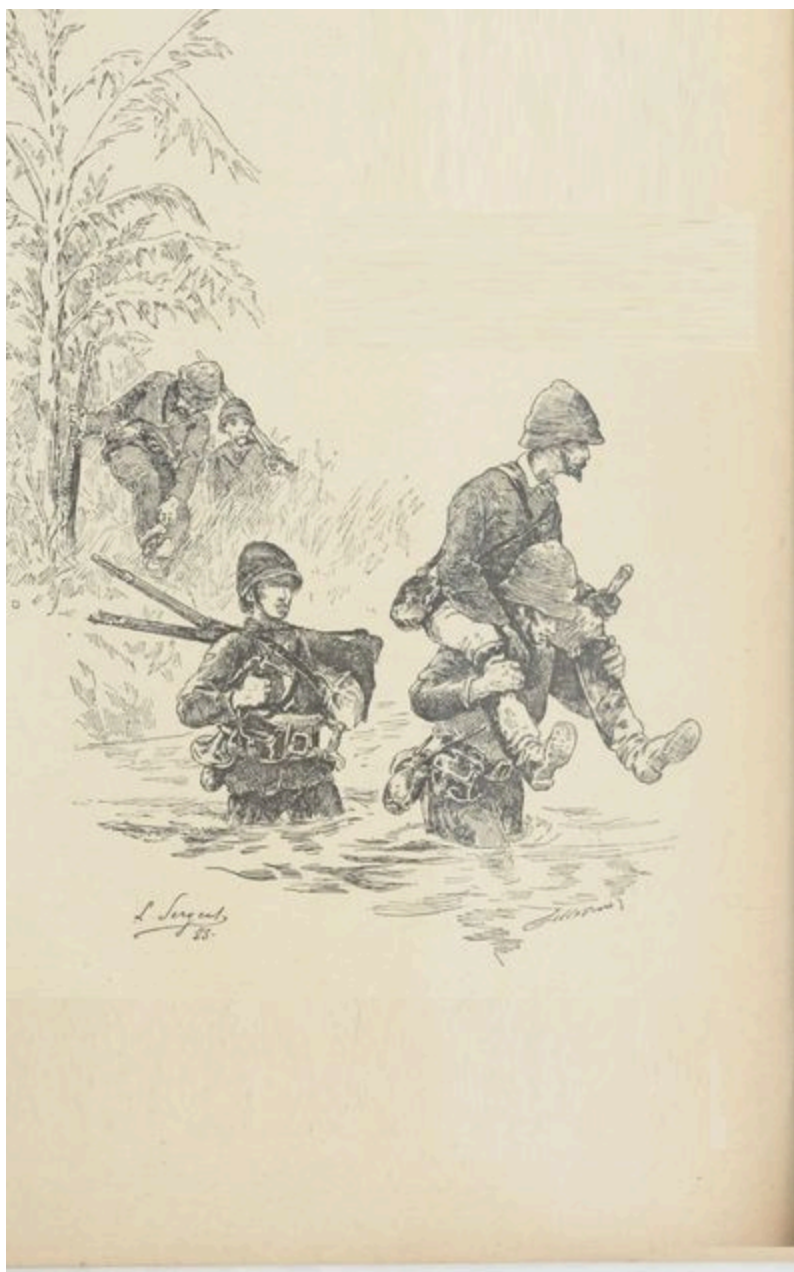
Les trois colonnes de gauche abordent directement le pays des Kroumirs, tandis que la colonne Delpech débarque à Tabarka, et que les colonnes du général Logerot apparaissent sur les derrières des Kroumirs. Ceux-ci sont mis ainsi dans l'impossibilité de résister, sans que toutefois on puisse parvenir à les cerner.

En même temps, le général Bréart était envoyé à Tunis avec sa colonne, et forçait le bey à souscrire aux conditions posées par le Gouvernement français, dont il acceptait le protectorat. Les Kroumirs ne tardèrent pas à demander l'aman (1^{er} avril 1882). Le pays sembla pacifié, et la plus grande partie des troupes du corps expéditionnaire purent regagner leurs garnisons respectives. Un corps d'occupation fut laissé dans le pays, sous les ordres du général Logerot.

Les populations du sud de la Tunisie n'acceptèrent pas l'ordre de choses établi par le traité signé à Tunis ; les marabouts de Kairouan, capitale religieuse de la régence, prêchèrent la guerre sainte.

Excités par leurs prédications, les habitants de Sfax, ville de 10,000 âmes, située sur la Méditerranée, pillèrent le quartier européen, dont la population se réfugia à bord de la canonnière le Cachalot, et blessèrent deux officiers de marine qui étaient descendus à terre. Immédiatement, un corps de débarquement fut formé à la Goulette, sous les ordres du colonel Jamais, et envoyé devant Sfax ; en même temps, l'escadre d'évolutions de la Méditerranée paraissait devant cette ville, qui fut bombardée pendant deux jours. Trois bataillons de fusiliers marins furent débarqués avec 1,500 hommes des 92^e et 93^e régiments, le 16 juillet.

Après un combat qui coûta 6 à 800 hommes aux Arabes, et 41 marins ou fantassins hors de combat à l'armée française, Sfax fut définitivement occupée par nos troupes. Cette occupation ne tarda pas à être suivie de celle de Gabès, de l'île de Djerba et de la ville de Sousse.



La pacification de la Tunisie ne pouvait être obtenue que par la prise de Kairouan et l'occupation de Tunis. Le général Saussier, commandant le 19^e corps, fut chargé de cette double opération.

Par ses ordres, le général Logerot entra dans Tunis, et trois colonnes convergèrent sur Kairouan ; celle du général Étienne, partie de Sousse, y entra la première, sans coup férir. Le général Saussier poussa ensuite jusqu'à Gafsa, où il laissa une garnison. Enfin les dissidents réfugiés dans la

Tripolitaine firent leur soumission, et rentrèrent peu à peu sur le territoire de la Régence, où le calme régna dès le mois de septembre 1884.



L'expédition du Tonkin a été plus impopulaire que celle de Tunisie. Elle a donné lieu, d'ailleurs, à des difficultés que l'on était loin de prévoir, lorsqu'on s'est lancé dans cette aventure... Quoiqu'elle ait présenté longtemps le caractère d'une entreprise maritime, il paraît nécessaire d'en rappeler ici très brièvement les origines.

Un négociant français, M. Dupuis, après deux explorations audacieuses dans l'intérieur du pays, s'installe à Hanoï, capitale du Tonkin, et y fonde un établissement, malgré les réclamations des mandarins annamites. L'amiral Dupré, commandant la station navale de Cochinchine, envoie le lieutenant de vaisseau Francis Garnier pour faire une enquête sur ces réclamations. Garnier est mal accueilli par les mandarins du Tonkin.

Alors commence une des plus étonnantes conquêtes qui se puissent imaginer.

Le 20 novembre 1873, Garnier s'empare de la citadelle d'Hanoï, avec les 180 hommes qui composaient toute sa petite armée. Après Hanoï, c'est

successivement Hung-Yan, Phu-Ly, Haï-Duong, Ninh-Binh et Nam-Dinh qui sont enlevées, avec une audace inouïe, par l'enseigne Balny-d'Avricourt, l'aspirant Hautefeuille, le lieutenant d'infanterie de marine de Trentinian et Garnier lui-même ; mais celui-ci tombe dans une embuscade qui lui est tendue par les Pavillons-Noirs (déserteurs chinois, pirates) ; il est tué, ainsi que Balny-d'Avricourt.

Après leur mort, M. Philastre, qui remplace Garnier, retire les garnisons de toutes les citadelles conquises ; M. Dupuis est chassé du Tonkin ; les chrétiens de ce pays, au nombre de 35,000, sont massacrés.

Ce n'est que huit ans après la mort de Francis Garnier qu'une expédition est envoyée au Tonkin, sous les ordres du commandant Henri Rivière, pour réclamer du roi d'Annam l'exécution des traités. Il s'installe dans la concession française d'Hanoï d'où, n'ayant pas obtenu satisfaction, il bombarde la citadelle et s'en empare, le 26 avril.

Onze mois plus tard, il entreprend, avec 500 hommes, le siège de Nam-Dinh, défendue par 25,000, et y entre en vainqueur, le 24 mars 1883. De retour à Hanoï, il marche contre les Pavillons-Noirs, que le commandant Berthe de Villers avait une première fois repoussés, et qui revenaient à la charge en plus grand nombre. Il est tué, ainsi que M. de Villers, et son cadavre reste aux mains des pirates.

Des renforts sont expédiés au Tonkin pour venger la mort du commandant Rivière ; le général d'infanterie de marine Bouët, qui se trouvait à Saïgon, est investi du commandement en chef. L'amiral Courbet est envoyé sur les côtes de l'Annam, avec une escadre.

C'est alors que commence l'intervention des troupes de l'armée de terre au Tonkin, où jusqu'ici n'ont paru que des marins et des troupes de la marine. Les premiers venus sont les turcos, bientôt suivis par la légion étrangère, des bataillons d'infanterie légère d'Afrique, les zouaves, et enfin par les régiments de marche à trois bataillons.

Pendant que le général Bouët rétablit le prestige de nos armes en s'emparant de Palan, point important où bifurquent les deux branches principales du fleuve Rouge, l'amiral Courbet, réunissant son escadre dans la baie de Tourane, bombardait les forts de Thuan-An, que les Annamites abandonnaient, et forçait la cour de Hué à lui demander la paix. Un traité était signé. Le roi d'Annam reconnaissait le protectorat de la France sur le Tonkin, et s'engageait à rappeler toutes les troupes annamites de cette province. La France se chargeait de chasser les Pavillons-Noirs.

Les mandarins du Tonkin n'acceptèrent pas cette paix et s'allièrent aux Pavillons-Noirs pour défendre Son-Tay et Bac-Ninh.

En conséquence, l'amiral Courbet, investi du commandement supérieur des forces de terre et de mer, marche sur la première de ces deux forteresses ; une partie de la colonne, embarquée sur des chaloupes à vapeur et des jonques, remontait le fleuve Rouge ; l'autre suivait la route de terre. L'amiral s'empare d'abord des fortifications avancées de Phunda et de Phu-Né ; puis, le 16 décembre, il fait donner l'assaut à Son-Tay par la légion étrangère, les fusiliers marins et l'infanterie de marine. La ville est enlevée, et les Pavillons-Noirs abandonnent la citadelle.

C'est alors que les Chinois se décident à intervenir, pour nous empêcher de nous établir au Tonkin. Ils envoient un général avec un corps d'armée, pour défendre Bac-Ninh. Deux colonnes, sous les ordres des généraux de Négrier et Brière de l'Isle, marchent sur cette ville, par un temps affreux. A la vue de la colonne Négrier, les Chinois prennent la fuite, et le drapeau tricolore flotte sur les remparts de la citadelle. Les deux généraux poursuivent l'ennemi et s'emparent des forts situés au delà de Bac-Ninh.

Cependant, l'amiral Courbet avait été remplacé par le général Millot, dans le commandement des troupes de terre, tout en restant à la tête des forces navales.

Le nouveau général en chef marche, avec les deux brigades de Négrier et Brière de l'Isle, sur Hong-Hoa, que les Pavillons-Noirs évacuent à notre approche, et se porte ensuite sur Tuyen-Quan, appuyé par la flottille qui remonte le fleuve Rouge. Tuyen-Quan est occupée par nos troupes.

Pendant ces événements, des négociations se poursuivaient, à Tien-Tsin, pour amener la cessation de toute hostilité entre la Chine et la France : elles aboutirent à un traité signé, pour la France, par le capitaine de frégate Fournier. Aux termes de ce traité, la forteresse de Lang-Son, près des frontières de la Chine, devait être livrée aux Français.

Le général Millot envoie une colonne, sous les ordres du colonel Dugenne, pour prendre possession de cette place. Au mépris du traité, la colonne est accueillie par des coups de feu, au delà du village de Bac-Lé, au passage du Song-Thuong, cours d'eau encaissé grossi par les pluies. Le colonel Dugenne ne se laisse pas arrêter par cette fusillade, et continue sa marche sur une route étroite, bordée d'impénétrables fourrés, et dominée par une montagne à pic. Les Chinois, dix fois plus nombreux que nos soldats, avaient barré cette route par trois petits fortins, et, cachés dans les

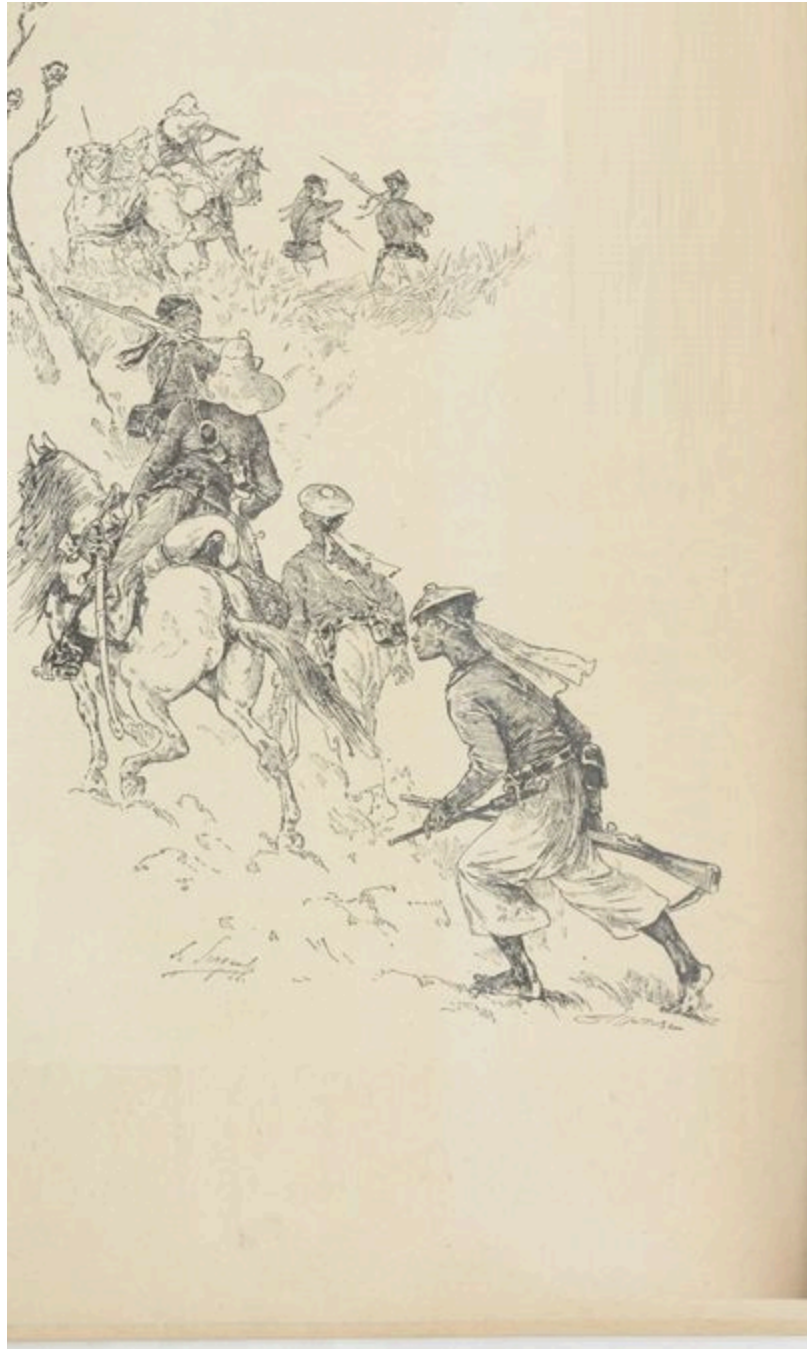
fourrés, fusillaient la colonne qui, après deux jours de combat, se replia sur Bac-Lé.

On appela cette affaire le guet-apens de Bac-Lé. Peut-être les Chinois n'étaient-ils pas complètement dans leur tort, en refusant de livrer Lang-Son, sans avertissement préalable du général en chef. Celui-ci fut rappelé en France et remplacé, dans son commandement, par le général Brière de l'Isle, le 8 septembre 1884.

Il fallait punir la Chine du guet-apens de Bac-Lé.

C'est alors que l'amiral Courbet s'illustra par une série d'opérations maritimes et militaires. Il bombarda tout d'abord, d'après les ordres venus de France, Kelung, le principal fort de l'île Formose, et se dirigea avec sa flotte sur la rivière Min, pour appuyer, en menaçant l'important arsenal de Fou-Tchéou, la demande d'indemnité adressée par l'ambassadeur de France au Gouvernement chinois. Aucune réponse n'étant donnée, l'escadre, composée de 7 bâtiments et 2 torpilleurs, bombarda la flotte et l'arsenal, et parvint à franchir heureusement les passes pour regagner la mer.

L'amiral Courbet bloqua ensuite l'île de Formose, et débarqua, devant Kelung, des troupes, sous les ordres du colonel Duchesne, qui se rendit maître de tous les ouvrages extérieurs de fortification. Puis l'amiral s'empara des îles Pescadores, et mourut à bord du Boyard, couvert de gloire, le 11 juin, au moment même où venait d'être conclu le traité de paix entre la France et la Chine. Mais revenons à l'armée de terre.



Avant de suivre les généraux Brière de l'Isle et de Négrier, nous avons à parler d'un des faits les plus glorieux de la guerre du Tonkin, le siège de Tuyen-Quan.

Aussitôt après son occupation, opérée le 1^{er} juin 1884, cette petite forteresse, formant notre citadelle avancée dans la vallée de la rivière Claire, avait été attaquée par 3,000 Pavillons-Noirs qui, du 1^{er} juin au 16

novembre, ne cessèrent de multiplier les assauts, tout en cherchant à réduire les assiégés par la famine, et en établissant sur la rivière des retranchements pour interrompre la navigation. Le général Brière de l'Isle envoya, pour dégager Tuyen-Quan, une colonne de 700 hommes (marine et légion étrangère), devant laquelle les Pavillons-Noirs s'enfuirent, abandonnant tout leur matériel.



Une nouvelle garnison fut placée dans Tuyen-Quan : elle comprenait 600 hommes de la légion étrangère et des tirailleurs tonkinois, sous les ordres du chef de bataillon Dominé. Une canonnière, armée d'un canon à tir rapide Hotchkiss, et montée par un équipage de 25 hommes, la Mitrailleuse, mouilla au pied de la forteresse. Le commandant Dominé profita du répit qui lui était accordé par l'ennemi, pour faire entrer dans la place quelques troupeaux de bœufs et d'autres approvisionnements. La citadelle de Tuyen-Quan se trouva ainsi à l'abri de la famine.

C'était un carré parfait de 300 mètres de côté, communiquant, par deux tranchées, avec la canonnière et avec une pagode fortifiée, qui formait ouvrage avancé. Vers la fin de janvier, 10,000 hommes environ, Chinois et Pavillons-Noirs, parmi lesquels se trouvait le chef même de ces derniers, Lou vinh Phuoc, entouraient la citadelle. Meilleurs soldats que ceux à qui

l'on avait eu affaire jusque-là, guidés par des officiers européens, ils pratiquèrent des attaques régulières, creusèrent des tranchées et cheminèrent par la mine : ils trouvèrent pour adversaires opiniâtres et déterminés, des soldats du génie, au nombre de dix, commandés par le sergent Bobillot.

Cette guerre de mines, aidée d'un violent bombardement, donna lieu à plus d'une alerte. Dans la nuit du 12 au 13 février 1885, le saillant du bastion sud-ouest sauta ; une brèche de quinze mètres de long s'y trouva ouverte ; les Chinois s'y précipitèrent, en poussant de grands cris. La compagnie de réserve y courut, de son côté, à la sonnerie de la charge. Une lutte des plus vives s'engagea, et les Chinois, laissant leurs drapeaux aux mains des assiégés, furent enfin repoussés ; la brèche fut réparée, tant bien que mal, par le détachement du génie. Deux autres brèches furent bientôt pratiquées. Le 23 février, quelques Chinois parvinrent à pénétrer dans la citadelle, avec deux grands drapeaux ; ils y furent tués sur la brèche ou dans le fossé, et leurs drapeaux restèrent à la garnison. Le 28 février, un combat acharné fut livré sur une brèche, où les deux partis n'étaient séparés que par une palissade en bambous : des diversions étaient tentées, en même temps, par les assaillants, sur deux autres points de l'enceinte ; le combat ne cessa qu'à 3 heures du matin. Enfin, le 4 mars, cette héroïque garnison fut délivrée par le général Brière de l'Isle : l'équipage, de la Mitrailleuse s'était également conduit de la manière la plus brillante. Le sergent Bobillot avait été tué.

Ce n'était pas sans peine que le général Brière de l'Isle était parvenu sous les murs de Tuyen-Quan. Il dut livrer un combat terrible, pour forcer le passage, à travers les lignes de l'ennemi. Il embrassa le commandant Dominé devant le front des troupes, qu'il remercia, au nom de la France, de leur conduite héroïque. Un tiers de l'effectif et presque tous les officiers avaient été mis hors de combat.

Pendant ce siège, qui nous a paru mériter une mention toute spéciale, les généraux Brière de l'Isle et de Négrier s'occupaient de marcher sur Lang-Son. Deux routes conduisaient à cette forteresse ; l'une était gardée par 4,800 réguliers chinois, campés dans les environs de Chu ; l'autre, par 3,200 hommes des mêmes troupes, établis au camp retranché de Kep. Ces deux camps furent enlevés, ainsi que le petit fort de Chu, et la route de Lang-Son se trouva ouverte ; mais l'armée rencontra encore devant elle les retranchements formidables, quoiqu'improvisés, de Nui-Bop, dont l'attaque

et la prise donnèrent lieu, le 3 janvier 1885, à un combat des plus brillants, dirigé par le général de Négrier.

La route choisie pour marcher sur Lang-Son était des plus difficiles ; il fallut, sur beaucoup de points, se frayer un passage avec la dynamite. La colonne partit de Chu, le 3 février, par un temps épouvantable, et enleva successivement les retranchements de Hao-Ha et de Dong-Son, défendus par les Chinois, avec un acharnement inconnu jusque-là. Évidemment, c'étaient leurs meilleures troupes qui avaient été envoyées sur la frontière du Tonkin. Enfin, le 7 février, l'armée se trouvait en face de Lang-Son, qui n'opposa pas à ses attaques une résistance sérieuse. Démoralisée, un moment, par l'enlèvement des positions avancées, l'armée chinoise avait battu en retraite pour se reformer plus loin. Nos troupes entrèrent à Lang-Son le vendredi 13 février. Le général de Négrier devait en partir pour forcer la frontière à la Porte de Chine. La nécessité d'attendre les convois de ravitaillement lui fit reculer son départ jusqu'au 23. Les ouvrages qui couvraient la Porte de Chine furent brillamment enlevés, le 25. Les Chinois les abandonnèrent, en y laissant 4 canons de gros calibre, 3 mitrailleuses, d'énormes approvisionnements, et un matériel attestant qu'ils avaient mis à profit les inventions les plus récentes du génie de la guerre.

Le général de Négrier fit détruire la Porte de Chine et franchit la frontière, pour poursuivre les vaincus de Lang-Son. Le ravitaillement de la colonne présentant les difficultés les plus grandes, le convoi était porté par 8,000 coolies, marchant deux par deux. La pluie ne cessait de tomber, les routes étaient défoncées, et les troupes chinoises harcelaient constamment la colonne. Le 24 mars, le général de Négrier leur livra un combat, pour les repousser ; malgré la prise de quelques fortins, il ne parvint pas à se débarrasser de la multitude qui l'entourait, et se décida à battre en retraite. La situation était des plus critiques, et, en dépit de toute son énergie, le général de Négrier avait écrit au général Brière de l'Isle : « Je suis enveloppé, écrasé, attendez-vous aux événements les plus graves... »

Les soldats étaient découragés. Négrier, qui combattait à l'arrière-garde, les ranima par quelques paroles, et leur rendit la force de marcher, en leur annonçant que l'armée allait se retirer au delà de Lang-Son. Mais, trois jours après, les Chinois tombaient en masse sur la colonne : ils étaient repoussés, lorsque le général de Négrier tomba frappé d'une balle. On le crut mort. Le lieutenant-colonel Herbinger prit le commandement. En présence des forces considérables qui allaient envelopper sa petite armée, et

du découragement qui gagnait les plus braves, il crut devoir ordonner la retraite, qui se fit avec une précipitation regrettable. On alla jusqu'à jeter dans les ravins les canons et le trésor, afin de réserver tous les moyens de transport pour les blessés, que l'on ne voulait pas abandonner vivants aux traitements féroces des Chinois. Cette retraite fut annoncée à Paris, par le général Brière de l'Isle, dans une dépêche alarmiste, qui produisit sur l'opinion publique un effet considérable.

A la suite d'un ordre du jour du général Brière de l'Isle, incriminant gravement la conduite du colonel Herbinger, celui-ci fut rappelé en France, traduit devant un conseil d'enquête et renvoyé absous. Il mourut de chagrin, peu de temps après.

Heureusement le mal avait été exagéré. Les Chinois, occupés à fouiller le lit d'un torrent, pour y retrouver l'or qu'on y avait jeté, ne troublèrent pas la retraite de Lang-Son ; les troupes se reformèrent à Chu, et le général Brière de l'Isle se préparait à se porter en avant, lorsqu'il reçut la nouvelle de la paix conclue à Pékin. Le traité de Tien-Tsin, dont la violation problématique avait amené la reprise des hostilités, après l'affaire de Bac-Lé, était définitivement ratifié. Cette ratification était antérieure, il est vrai, à la connaissance de la retraite de Lang-Son ; mais le Gouvernement chinois ne la retira pas lorsqu'il fut au courant des événements.

Le général Brière de l'Isle fut rappelé en France et remplacé par le général de Courcy, qui reçut la mission de pacifier le pays. Le général de Courcy ne tarda pas à avoir pour successeur le général Warnet, qui lui-même... Mais les événements qui suivirent la conclusion du traité de paix appartiennent à la politique, et non à l'histoire militaire ; à peine convient-il de faire une exception pour le guet-apens d'Hué, dont le général de Courcy faillit être victime. Une concession avait été obtenue dans la capitale de l'Annam, et le général partit, pour la visiter, avec une escorte composée d'un bataillon de chasseurs à pied et d'un bataillon de zouaves qui, avec l'infanterie de marine déjà établie dans la concession, formaient un effectif total de 1,387 hommes, appuyés par 17 pièces de canon et une canonnière. A la tête de ces troupes, il fit, le 2 juillet 1883, une entrée solennelle dans la ville de Hué, et s'établit dans le palais de la légation, à peu de distance de la citadelle. Tout à coup, vers une heure du matin, le canon retentit : des bandes d'Annamites se jettent, en poussant des cris furibonds, d'une part sur la légation, d'autre part sur la concession. Nos soldats, après un instant de surprise, se rallient autour de leurs officiers ; l'attaque est repoussée

après un combat acharné. Les zouaves et l'infanterie de marine pénètrent même dans la citadelle, et de là dans le palais du roi, qui en forme comme le réduit.





Toutes les richesses qui s'y trouvaient accumulées tombèrent entre les mains des Français, avec 2,000 pièces de canon. Le régent Thuong, qui gouvernait l'Annam depuis la mort du roi Thu-Duc, fut arrêté et conduit à Taïti, pour y être interné. On installa, comme roi ou empereur, un fils adoptif de Thu-Duc, nommé Chanh-Mong, qui accepta le protectorat de la France. La France était désormais libre d'agir comme elle l'entendrait, au Tonkin.





Conclusion

La guerre de 1870-1871 avait surabondamment démontré les vices de l'organisation militaire de la France. Aussitôt après la paix, le Gouvernement et l'Assemblée nationale se mirent à l'œuvre pour reconstituer l'armée sur des bases entièrement nouvelles, en s'inspirant, il faut bien le dire, des idées en vigueur chez les ennemis qui venaient de nous vaincre.

Il fallait, à la fois, modifier le système de recrutement, augmenter l'effectif des cadres, constituer des unités permanentes, en assurer la mobilisation immédiate, pour le cas de guerre ; réformer l'administration, transformer le matériel de l'artillerie, améliorer l'armement de l'infanterie, adopter un nouveau code de manœuvres et des procédés certains pour l'instruction des troupes ; couvrir, par un réseau de forteresses, notre frontière ouverte par les traités ; former de vastes approvisionnements de matériel de guerre, armes, habillement, équipement, vivres et fourrages.

Tout cela fut fait avec une activité des plus louables ; le Parlement vota tous les crédits nécessités par le rétablissement de la grandeur militaire de la

France, avec un empressement qui fut ratifié par la voix unanime de la nation.

La nouvelle loi sur le recrutement, adoptée le 27 juillet 1872, fut fondée sur le principe absolu du service personnellement obligatoire. L'armée dut se composer de tous les hommes valides âgés de 20 à 40 ans, astreints à servir cinq ans dans l'armée active, quatre ans dans sa réserve, cinq ans dans l'armée territoriale et six ans dans sa réserve : les hommes de la réserve et de l'armée territoriale furent astreints à des périodes d'exercices, d'une durée de vingt-huit jours pour les premiers, et de treize pour les seconds. A cette règle générale s'ajouta un système de dispenses, les unes légales, appliquées à certaines positions, telles que celles de fils aînés de veuve, les autres conditionnelles, accordées aux jeunes gens qui se destinent à l'enseignement ou à l'exercice d'un culte reconnu par l'État, d'autres provisoires, consenties dans une certaine proportion pour les soutiens de famille. Toutes ces dispenses cessent d'avoir leur effet en cas de guerre.

L'engagement conditionnel d'un an permit à un certain nombre de jeunes gens, désignés à la suite d'un concours, de se libérer par le versement d'une somme fixe, et moyennant une année de présence sous les drapeaux, de la totalité du service dans l'armée active. Dans la pratique, la durée du service actif a été réduite à quatre ans : la cinquième année est passée en congé.

La loi du 24 juillet 1873 a réglé l'organisation générale de l'armée, qui a pour base la permanence des corps d'armée, des divisions et des brigades. L'unité fondamentale est le corps d'armée, composé de deux divisions d'infanterie, ayant chacune deux brigades de deux régiments, un bataillon de chasseurs, une brigade de cavalerie de deux régiments, un de dragons et un de chasseurs, une brigade d'artillerie de deux régiments destinés à fournir, l'un l'artillerie des divisions, l'autre l'artillerie de corps placée en dehors des divisions, un bataillon du génie de quatre compagnies, un escadron du train des équipages. Le corps d'armée est, en outre, pourvu de ses états-majors et de ses services administratifs et médicaux, avec les troupes correspondantes. Le commandement du corps d'armée est conféré à un officier général pour trois ans, avec faculté de maintien au delà de cette limite.

Une région territoriale, composée d'un certain nombre de départements complets, est affectée à chacun des 18 corps d'armée stationnés en France ; le 19^e corps est formé des troupes de l'Algérie. Chaque région de corps d'armée est partagée en huit subdivisions de région, dont chacune est

affectée à un des régiments du corps d'armée, dans les conditions suivantes : tous les hommes placés dans la réserve, ou exemptés du service en temps de paix, sont versés, lors de la mobilisation, dans le régiment de la subdivision où ils tiennent domicile. Les corps de troupe autres que les régiments d'infanterie reçoivent dans le même cas les réservistes provenant de toutes les subdivisions de la région du corps d'armée.

L'organisation de l'armée territoriale est fondée sur le système régional. Chaque subdivision de région a son régiment territorial d'infanterie, qui se recrute exclusivement dans la subdivision (la subdivision d'Aix a exceptionnellement deux régiments), qui est ainsi subdivision de réserve pour l'armée active, et subdivision de recrutement pour l'armée territoriale. La cavalerie, l'artillerie, le génie et le train des équipages territoriaux se recrutent sur l'ensemble de la région du corps d'armée.

La mobilisation est ainsi rendue simple, facile et rapide.

Cette organisation a déterminé une forte augmentation des cadres, portés par la loi du 13 mars 1875 à :

1° INFANTERIE.

144 régiments de ligne, ayant chacun 4 bataillons de 4 compagnies et 2 compagnies de dépôt ;

30 bataillons de chasseurs à pied, à 4 compagnies et 1 compagnie de dépôt ;

3 régiments de zouaves, à 4 bataillons de 4 compagnies et 1 compagnie de dépôt ;

3 régiments de tirailleurs algériens, à 4 bataillons de 4 compagnies et 2 compagnies de dépôt ;

1 régiment étranger, à 4 bataillons de 4 compagnies et 2 compagnies de dépôt ;

3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique, à 6 compagnies et 1 compagnie de dépôt.

A quoi on peut ajouter, comme fournissant des ressources en cas de guerre européenne, 4 régiments d'infanterie de marine, ayant chacun 9 bataillons de 4 compagnies.

2° CAVALERIE.

12 régiments de cuirassiers, de 4 escadrons actifs et 1 de dépôt ;

26	id.	de dragons,	id.	id.
20	id.	de chasseurs,	id.	id.
12	id.	de hussards,	id.	id.
4	id.	de chasseurs d'Afrique, de 6 escadrons ;		
3	id.	de spahis,	id.	

Soit 77 régiments, ou 70 en dehors de l'armée d'Afrique, donnant 280 escadrons actifs.

3° ARTILLERIE (organisation de 1875).

19 régiments divisionnaires, à 3 batteries à pied, 10 montées, 1 compagnie du train ;

19 régiments de corps, à 10 batteries montées, 3 à pied, 2 compagnies du train.

Soit 57 batteries à cheval, 380 montées et 57 compagnies du train.

En somme : 437 batteries attelées, servant 2,622 bouches à feu.

2 régiments de pontonniers à 14 compagnies chaque ;

10 compagnies d'ouvriers et 3 compagnies d'artificiers.

4° GÉNIE.

20 bataillons, ayant chacun 4 compagnies de sapeurs-mineurs, groupés pour l'instruction en 4 régiments, qui comprennent en outre chacun :

1 compagnie de dépôt, 1 compagnie de sapeurs-conducteurs et 1 compagnie d'ouvriers de chemins de fer.

5° TRAIN DES ÉQUIPAGES MILITAIRES.

20 escadrons de 3 compagnies, susceptibles d'être dédoublées en cas de guerre.

6° TROUPES D'ADMINISTRATION, INFIRMIERS, ETC.

Cette composition de l'armée a subi de nombreux changements depuis 1875.

Dans l'infanterie, par une loi qui date de 1887, les quatrièmes bataillons et les compagnies de dépôt ont été supprimés, et n'existent plus que sur le papier, pour être formés immédiatement en cas de mobilisation : une partie des cadres de quatrième bataillon a été cependant conservée. Par contre, il a été créé, sous le nom de régiments régionaux ; 28 nouveaux régiments

spécialement affectés à la garde des frontières, et faculté a été accordée au Gouvernement de porter à 6 le nombre des compagnies dans les bataillons de chasseurs à pied.

Le nombre des régiments de zouaves a été porté à 6, celui des régiments étrangers à 2, celui des régiments de tirailleurs algériens et des bataillons d'infanterie légère d'Afrique à 4.

Dans la cavalerie, il a été créé 2 régiments de dragons, 1 régiment de chasseurs, 2 régiments de chasseurs d'Afrique et 1 régiment de spahis. La loi votée permet de créer encore 4 régiments de dragons et 6 de hussards.

L'artillerie, profondément modifiée, comprend, aux termes d'une loi votée en 1883, 16 bataillons d'artillerie de forteresse, ayant chacun 6 batteries à pied, susceptibles d'être dédoublées en cas de guerre ;

19 régiments divisionnaires, à 12 batteries montées ;

19 régiments de corps d'armée, à 8 batteries montées, et 3 batteries à cheval.

Le train d'artillerie a été supprimé.

Soit encore 380 batteries montées et 57 à cheval. Une loi en cours de délibération porte, en outre, la création de 2 régiments d'artillerie de montagne, devant comprendre chacun 6 batteries, affectées spécialement à la défense des Alpes, et 2 régiments mixtes d'artillerie pour l'Algérie. En outre, le nombre des batteries de campagne devra sans doute être fortement augmenté. Les Allemands ont donné récemment un accroissement considérable à leur artillerie. Il est admis aujourd'hui que chaque division d'infanterie devra recevoir 6 batteries, au lieu de 4 qui lui étaient précédemment affectées. L'artillerie de corps, ainsi réduite de 4 batteries, deviendrait insuffisante, si on ne l'augmentait pas.

Dans le génie, le nombre des compagnies de chemins de fer a été porté à 8.

La réforme de l'administration, en outre des points de détail que nous n'avons pas à examiner, a porté sur trois points principaux : subordination complète de l'administration au commandement, séparation du corps médical et de l'intendance, et autonomie du service de santé, mesures dont les conséquences se sont déjà fait sentir de la manière la plus heureuse ; enfin, création coûteuse du corps de Contrôle.

La mobilisation a été réglée jusque dans ses moindres détails, de telle sorte que, le cas échéant, il suffira d'une dépêche de trois mots, expédiée dans toute la France, pour qu'immédiatement chacun, sachant d'avance

exactement ce qu'il doit faire, se mette en route. La concentration, complètement distincte, est réglée de même, mais le plan en reste secret. Le Conseil Supérieur de la Guerre, réorganisé récemment, et investi d'attributions précises, est chargé de veiller à la préparation des plans de mobilisation et de concentration. Les généraux qui doivent commander les armées en cas de guerre sont désignés à l'avance sous le titre d'inspecteurs généraux d'armée.

L'artillerie possède, depuis l'adoption des canons du système de Bange, amélioré dans ses détails, un matériel qui ne le cède à celui d'aucune autre puissance, pour la mobilité, la portée, la justesse et l'efficacité. Le chargement à la mélinite a donné aux projectiles une puissance incalculable.

L'infanterie, déjà pourvue, en 1874, d'un fusil à cartouche métallique, bien supérieur au fusil modèle 1866, est en train de recevoir, au fur et à mesure des progrès de la fabrication, le fusil Lebel, de petit calibre et à répétition, dont la cartouche ne produit ni bruit ni fumée très sensibles ; il peut résulter de là une révolution complète dans l'art de combattre.

Les règlements et les instructions sur les manœuvres présentent une précision suffisante, pour la cavalerie et l'artillerie. Quant à l'infanterie, ces mêmes règlements ont été l'objet de fluctuations fréquentes, allant souvent d'une exagération à l'autre. Le règlement de 1875, dont les dispositions tendaient à éparpiller les compagnies d'infanterie, en profondeur aussi bien qu'en largeur, avec la préoccupation de donner le moins de prise possible au feu de l'ennemi, a été remplacé par un nouveau règlement, en date du 19 juillet 1884, déjà fondé sur la force de l'offensive, et que de récentes instructions ont encore accentué dans ce sens. Cette manière de combattre est évidemment plus conforme au caractère français. Peut-être, cependant, serait-il bon de tenir un peu plus compte de la réalité des faits. Dans une bataille, l'attaque ne se produit pas dans des conditions uniformes sur tout le front de l'armée ; il y a même certains points de la ligne où la défensive s'impose.

- Un projet de règlement sur les manœuvres de l'infanterie vient d'être soumis au Conseil Supérieur de la Guerre : il n'est pas encore connu à l'heure où nous cessons d'écrire,

Quant à l'instruction des troupes, on peut affirmer, en s'appuyant sur l'expérience des grandes manœuvres, qu'elle a fait de sensibles progrès depuis quelque temps.

Signalons, cependant, un nuage à l'horizon. L'opinion publique réclame, dit-on, avec instance, la réduction de la durée du service à trois ans. Peut-être cette réduction doit-elle être une conséquence inéluctable de l'accroissement des effectifs ; mais le service de trois ans n'est possible qu'avec de bons cadres de sous-officiers. Or, dans les conditions jusqu'à présent réalisées pour le recrutement de ces cadres, leur bonne qualité est incompatible avec le service de trois ans. Il aurait donc fallu, tout au moins, attendre, pour réduire la durée du service, le résultat des mesures récemment adoptées pour assurer le recrutement des sous-officiers. Il est temps encore d'y penser, puisque la loi du recrutement, promenée de la Chambre des députés au Sénat, et du Sénat à la Chambre, n'est pas encore votée. Observons, en passant, que cette loi recule, jusqu'à l'âge de 45 ans, l'obligation du service militaire.

Nous ne dirons qu'un mot de nos forteresses en voie de transformation, par suite des progrès de l'artillerie. Notre réseau défensif était complet ; il nous reste à le mettre à la hauteur des nouvelles exigences imposées à la fortification, en utilisant les perfectionnements les plus récents de l'industrie.

En résumé, l'organisation actuelle de notre armée, son instruction, sa discipline, son attitude, sont bien faits pour inspirer confiance à la nation. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous réserve. Nous connaissons nos ennemis : nous sommes moins sûrs des amis que nous pourrions avoir. Apprenons-donc, sans négliger les moyens de nous créer des alliés, à ne compter que sur nous-mêmes ; appliquons-nous à perfectionner sans cesse le matériel, et surtout le personnel de notre armée.

Promettons-nous de suivre, au jour où il faudra défendre notre pays, les immortels exemples que nous ont légués nos ancêtres, et, comme ils l'ont fait en 1792, en 1793 et en 1794, serrons-nous autour du Drapeau !



TABLE DES Ouvrages consultés

*** — Victoires et Conquêtes.

THIERS. — Histoire de la Révolution.

POISSON. — L'Armée et la Garde nationale.

E. JOMINI. — Histoire des Guerres de la Révolution.

DUSSIEUX. — L'Armée en France.

CHUQUET. — L'Invasion ; Valmy.

GOUVION-SAINT-CYR. — Mémoires.

FERVEL. — Histoire des Campagnes de l'armée des Pyrénées orientales.

NAPOLÉON. — Campagnes d'Italie et d'Égypte.

CRÉTINEAU-JOLY. — La Vendée militaire.

KOCH. — Mémoires de Masséna.

MARQUIS DE COLBERT. — Traditions et Souvenirs.

Duc DE RAGUSE. — Mémoires.

SOCIÉTÉ BELGE. — Histoire de la Campagne de 1805.

CAPITAINE FOUCARD. — Iéna.

MARÉCHAL SUCHET. — Mémoires.

THIERS. — Histoire du Consulat et de l'Empire.

BELMAS. — Les Sièges d'Espagne.

GÉNÉRAL FOY. — Histoire des Guerres de la Péninsule.

DE SÉGUR. — Histoire de la Campagne de Russie.

C. ROUSSET. — La Grande Armée de 1813.

HENRI HOUSSAYE. — 1814.

CHARRAS. — Histoire de la Campagne de 1815.

SOCIÉTÉ BELGE. — Histoire de la Campagne de 1815.

VAULABELLE. — Histoire de la Restauration.

C. ROUSSET. — La Conquête d'Alger.

PELLISSIER DE RAYNAUD. — Annales algériennes.

PERRET. — Les Récits algériens.

MINISTÈRE DE LA GUERRE. — Récits officiels du siège de Rome, du siège de Sébastopol, de la guerre d'Italie, de l'expédition de Chine.

C. ROUSSET. — Histoire de la guerre de Crimée.

SOCIÉTÉ BELGE. — Campagne de 1859 en Italie.

NIOX. — Expédition du Mexique.

CANONGE. — Histoire militaire contemporaine.

GÉNÉRAL THOUMAS. — Les Capitulations ; les Transformations de l'Armée française.

DUSSIEUX. — Histoire de la guerre de 1870-71.

DUQUET. — Les grandes batailles de Metz ; les derniers jours de l'armée du Rhin.

GRAND ÉTAT-MAJOR ALLEMAND. — La Guerre franco-allemande.

GÉNÉRAL D'AURELLE. — La première armée de la Loire.

GÉNÉRAL CHANZY. — La deuxième armée de la Loire.

DE FREYCINET. — La Guerre en province.

DUCROT. — La Défense de Paris ; la journée de Sedan.

DERRÉCAGAIX. — La Guerre moderne.

LE HAUTCOURT. — Les Expéditions françaises au Tonkin.

STÉPHANE DUMOULIN. — Le Tonkin.

MONITEUR ET JOURNAL OFFICIEL. — Archives de la guerre ; Documents originaux ; Mémoires inédits, etc.





Table des Gravures

	PAGES
Frontispice	IV
En-tête de l'Avant-Propos	IX
Cul-de-lampe	XVI
En-tête du chapitre I ^{er}	1
La Charge	5
Bataillon carré	8
Charge des hussards de Chamboran, à Jemmapes. 1792.	9
En avant! La Marseillaise.	13
Cul-de-lampe	15
En-tête du chapitre II	17
Officier d'état-major	20
Cavalier de ligne	21
Représentant du peuple, délégué aux armées. 1793.	24
Artillerie en marche	25
Cul-de-lampe	28
En-tête du chapitre III	29
Carnot à Wattignies. 1793	32
Tirailleurs. Troupes de ligne	33
Bivouac en Catalogne. Hiver 1793-1794.	36
Bonaparte à Toulon. 1793.	37
Cul-de-lampe	40
En-tête du chapitre IV	41
Hoche à Wissembourg. 1793.	44
Mort de Dugommier. 1793	45
Entrée de Jourdan à Charleroi. 1794	49
Cul-de-lampe	50

	PAGES
En-tête du chapitre V.	51
Général et officier d'état-major en Hollande. 1795.	53
Entrée de Pichegru à Amsterdam. 1795.	56
Épisode des brûlots aux ponts de Neuwied. 1795.	57
Les troupes d'Augereau à Loano. 1795.	60
Cul-de-lampe.	62
En-tête du chapitre VI.	63
Avant-garde, Italie. 1796.	65
Bonaparte sur le point d'être pris à Valeggio. 1796.	68
Parlementaire à Lonato. 1796.	69
Mort de Marceau. 1796.	77
La 57 ^e demi-brigade à la bataille de la Favorite. 1797.	81
Cul-de-lampe.	84
En-tête du chapitre VII.	85
Bonaparte en Égypte. 1798.	88
Bataille des Pyramides. 1798.	89
Révolte du Caire. 1798.	92
Après la bataille des Pyramides.	93
Cul-de-lampe.	99
En-tête du chapitre VIII.	101
Infanterie légère en tirailleurs. 1799.	104
Dans les Alpes. 1799.	105
Soldats de Souwaroff. 1799.	113
Bataille de Zurich. 1799.	117
Cul-de-lampe.	119
En-tête du chapitre IX.	121
Masséna à Gènes. 1800.	125
Infanterie autrichienne faisant feu.	129
Guides d'état-major chargeant. Marengo 1800.	133
Artillerie dans les blés.	136
Charge de la cavalerie de Lecourbe à Hochstedt. 1800.	137
Cul-de-lampe.	141
En-tête du chapitre X.	143
Général commandant un corps d'armée. Campagne d'Autriche. 1805.	145
Infanterie de la garde entrant en ligne.	149
L'ordre d'attaquer. Grenadiers de la garde.	153
Cavalerie de la garde russe chargeant l'infanterie de ligne à Austerlitz. 1805.	157
Cul-de-lampe.	162
En-tête du chapitre XI.	163
En ligne sous le feu. Iéna. 1806.	165
Davout à Auerstedt. 1806.	168
Campagne de Prusse. 1806.	169
Grosse cavalerie chargeant.	173
Cul-de-lampe.	177
En-tête du chapitre XII.	179
Grenadiers russes et grenadiers de la garde au cimetière d'Eylau. 1807.	181
Capitulation de la garnison prussienne de Dantzig. 1807.	184
La garde entrant en ligne. Friedland 1807.	185
Cul-de-lampe.	190
En-tête du chapitre XIII.	191
Dragons combattant à pied. Espagne 1809.	193

	PAGES
Voltigeurs combattant les bandes de guérillas.	197
Ralliement après la charge. Lanciers polonais. 1809.	201
Épisode de la prise de Saragosse. 1809.	205
Cul-de-lampe	209
En-tête du chapitre XIV.	211
État-major autrichien. 1809.	213
Bataille d'Essling. 1809	217
Napoléon, le matin de Wagram. 1809.	224
Wagram. 1809.	225
Cul-de-lampe	229
En-tête du chapitre XV.	231
Corvée des gabions. Siège de Badajoz. 1811	237
Les Espagnols priant avant le combat.	241
Soldat isolé, tué par un guerillero.	245
Les défenseurs de Badajoz sur la brèche.	249
Cul-de-lampe	251
En-tête du chapitre XVI.	253
Le soir d'une victoire. La Moskowa. 1812.	261
Moscou. 1812.	265
Retraite de Russie. 1812.	269
Ney et Gérard tirant les derniers coups de fusil. Retraite de Russie.	273
Cul-de-lampe	275
En-tête du chapitre XVII.	277
Conscrits de la jeune garde à Kaya. 1813.	281
Lutzen. 1813.	285
Artillerie à cheval de la garde.	289
Jeune soldat et vieux grenadier prussien.	293
Les Saxons passant à l'ennemi. Leipzig. 1813.	297
Cul-de-lampe	301
En-tête du chapitre XVIII.	303
Campagne de France. 1814.	305
Montereau. — Charge des chasseurs de Pajol. 1814.	309
Garde d'honneur et Cosaque.	313
Garde nationale. Campagne de France. 1814.	317
Cul-de-lampe.	324
En-tête du chapitre XIX.	325
Ney à Waterloo. 1815.	333
La porte de Goumont. Waterloo.	337
Rencontre de Blücher et de Wellington, le soir de Waterloo.	340
18 juin 1815, 9 heures du soir.	341
Cul-de-lampe	345
En-tête du chapitre XX.	347
Cheval-léger-lancier en reconnaissance. Espagne. 1823.	349
Assaut des lignes du Trocadéro. 1823	352
Occupation d'Alger. 1830.	353
Escarmouche autour du plateau de Staouéli. 1830.	357
Cul-de-lampe.	360
En-tête du chapitre XXI.	361
Siège de la citadelle d'Anvers. 1832.	365
Retraite de Constantine. Changarnier et le 2 ^e léger. 1836.	369
Mort du général Damrémont	372

	PAGES
Les zouaves à l'assaut de Constantine	373
Cul-de-lampe	376
En-tête du chapitre XXII	377
Chasseurs d'Afrique à la prise de la Smala. 1843.	381
Chasseurs d'Orléans (commandant de Mac-Mahon) à la Tafna.	384
Kabylie. Défense d'un convoi. 1846.	385
Cul-de-lampe	387
En-tête du chapitre XXIII	389
Siège de Rome. 1849.	392
Armées alliées. Crimée. 1855.	393
Les zouaves à l'Alma. 1854.	397
Batterie de mortiers devant le Mamelon-Vert.	401
Général Canrobert visitant les tranchées	404
Une surprise dans la tranchée.	405
Assaut de Sébastopol. 1855.	409
Cul-de-lampe.	412
En-tête du chapitre XXIV	413
Armées alliées. 1859.	416
Infanterie hongroise	416
Artillerie à pied	417
Montebello. Mort du général Beuret. 1859	420
Les grenadiers de la garde à Magenta. 1859	421
Épisode du combat de Mélégnano. 1859	425
Charge de hussards, le soir de Solferino. 1859	428
Le général Collineau au pont de Palikao. 1861	429
Combat dans les rues de Puebla. 1863	433
Cul-de-lampe	436
En-tête du chapitre XXV	437
Le Départ. — Juillet 1870.	440
Première escarmouche à Niederbronn. Juillet 1870	441
De Reims à Reims.	444
Les turcos à Wissembourg	445
Les cuirassiers à Wœrth.	448
Infanterie allemande embusquée	449
Infanterie de ligne à Mars-la-Tour	452
L'artillerie de la garde à Rezonville	453
Changement de direction. Forêt de l'Argonne. Août 1870.	454
Entrée à Beaumont en Argonne.	455
L'infanterie de marine à Bazailles.	456
Charge des chasseurs d'Afrique (colonel de Gallifet) à Illy. 1 ^{er} septembre 1870	457
Dernier effort à la porte de Balan. Bataille de Sedan	458
Cul-de-lampe	460
En-tête du chapitre XXVI	461
Artillerie de marine. Armée de la Loire. 1870-1871	464
Régiment de marche à la reprise d'Orléans. 1871	465
Les zouaves de Charette. Armée de la Loire.	469
Épisode de la bataille de Saint-Quentin. Armée du Nord 1871	472
Mobiles en grand'garde. Paris. 1871	473
Fusiliers marins au Bourget	476
Les zouaves au mur de Villiers. Bataille de Champigny	477
Mort d'Henri Regnault à Buzenval	480

	PAGES
Escadron mixte de cavalerie. Armée de l'Est. 1871.	481
Cul-de-lampe.	484
En-tête du chapitre XXVII.	485
Combat sur les terrasses de Sfax. 1881.	488
Marche d'une colonne. Environs de Kairouan.	489
En tirailleurs, au Tonkin. 1884.	492
Sur une canonnière, à Fou-Tchéou	493
Tirailleurs tonkinois et chasseurs d'Afrique.	496
Le génie à Tuyen-Quan. 1885.	497
Pavillon-Noir	500
La légion étrangère à la prise des lignes de Lang-Son	501
Cul-de-lampe.	501
En-tête de la Conclusion.	503
Clairon. La sonnerie « Au Drapeau ».	508
Cul-de-lampe de la Table des ouvrages consultés	510
En-tête de la Table des gravures.	511
Cul-de-lampe	515
En-tête de la Table des matières.	517
Cul-de-lampe.	518





Autour du drapeau : 1789-1889

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6523768w>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr